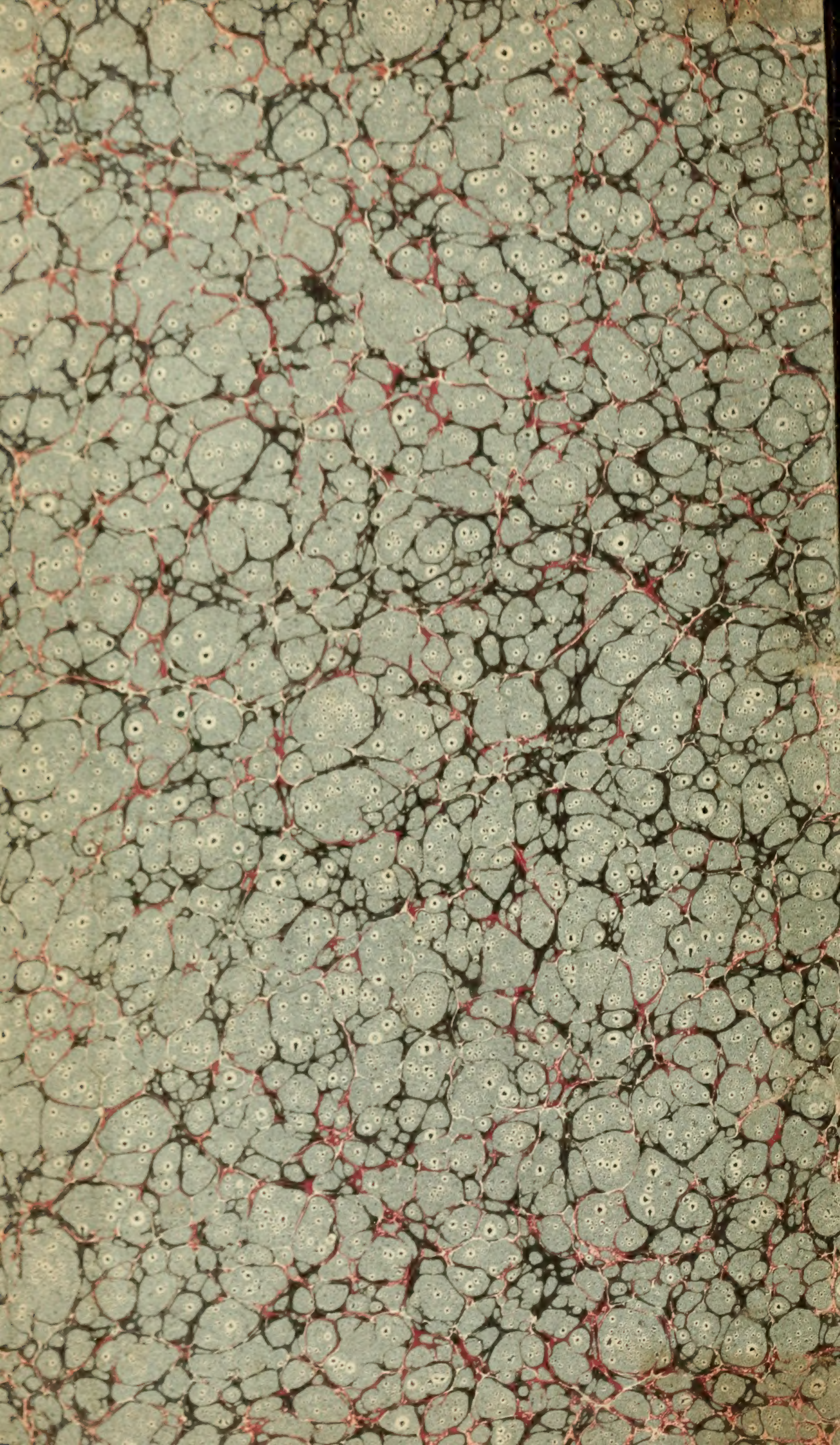
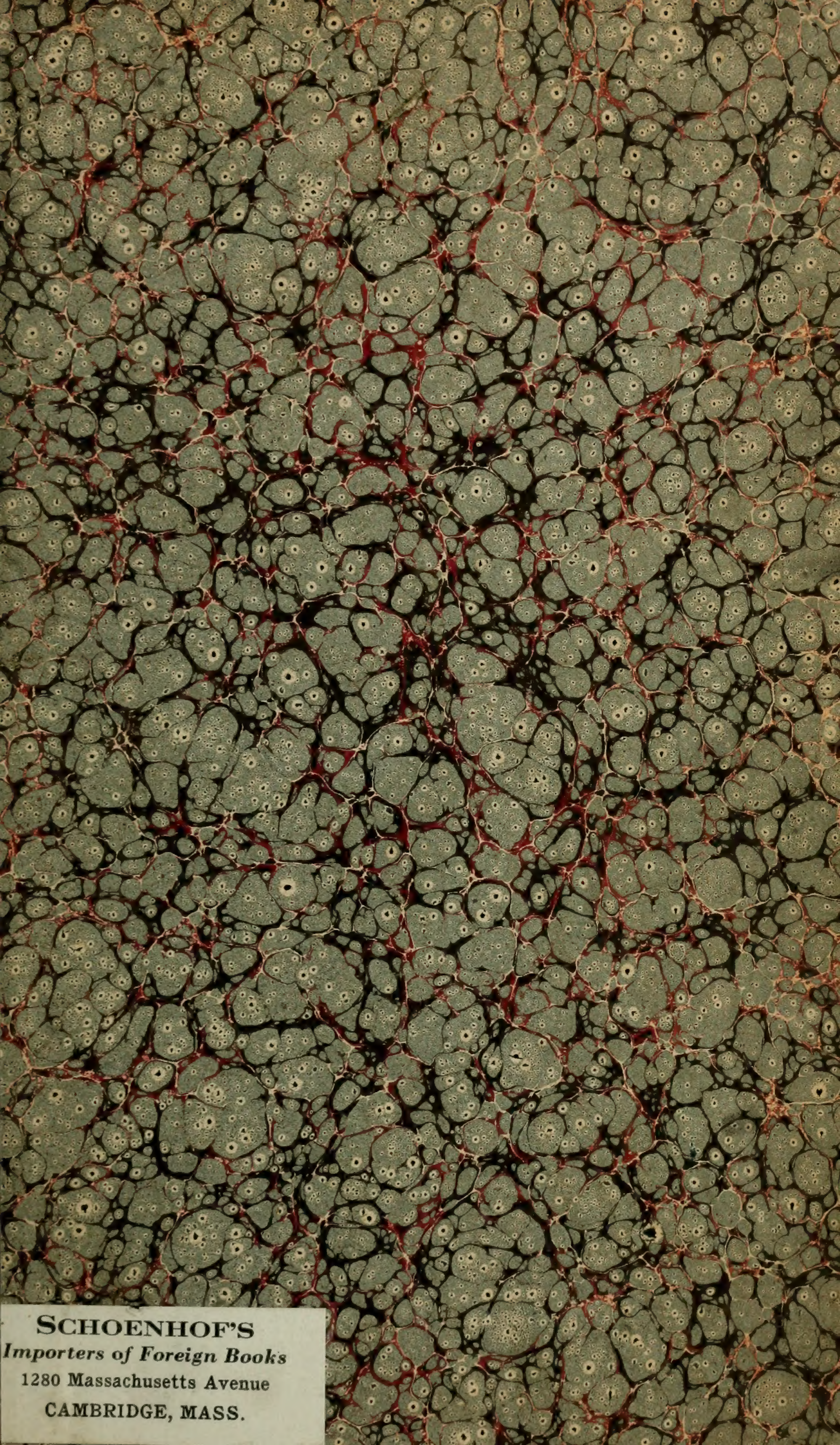

3 1761 05506560 1





SCHOENHOF'S
Importers of Foreign Books
1280 Massachusetts Avenue
CAMBRIDGE, MASS.

THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

TOME III

THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

TOME III

Lagny. — Imprimerie et Stéréotypie de Giroux et Vialat.



GEORGES OU LE MÊME HOMME

Imp. Lemercier

Inspiration

MELOE



THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE VINGT GRAVURES SUR BOIS PAR M. PORRET

ET DE VINGT TÊTES D'EXPRESSION LITHOGRAPHIÉES

Dessins de Madame Ancelot

TOME III

PARIS

BECK, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, GIT-LE-COEUR

1848

GEORGES

OU

LE MÊME HOMME

GEORGES

OU

LE MÊME HOMME

Comédie en deux actes. Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 7 mai 1840.

A M. LE VICOMTE HENRI DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY.

Je veux, Monsieur, joindre à cet ouvrage le souvenir de la conversation qui le fit naître, et qui doit le placer sous vos auspices.

Que cette nouvelle comédie (*Georges ou le Même homme*) vous rappelle donc cette soirée où nous causions ensemble à l'écart, au milieu du bruit de conversations nombreuses, et où vous parliez de ces nuances insaisissables par lesquelles l'esprit le plus éclairé peut passer à son insu, et qui le conduisent parfois si loin de ses anciennes idées, qu'il ne les reconnaîtrait plus si elles lui étaient présentées subitement au milieu de ses nouvelles impressions. Mon drame s'offrit alors à ma pensée avec sa situation principale. Plus tard, quand je voulus inventer des détails, je regardai autour de moi, dans la vie réelle, et comme peu d'hommes de notre temps sont restés étrangers à la politique, elle se trouva mêlée à mon ouvrage, sans que je m'en fusse aperçue ; car l'esprit est quelquefois comme le miroir, qui réfléchit les objets sans y penser.

Peut-être les nuances successives nécessaires pour peindre un caractère tel que celui de Georges se fussent-elles mieux développées dans un roman. Mais le théâtre en rend les effets et les inconvénients plus frappants. Puis le théâtre, c'est la partie vivante de la littérature, et celle qui convient le mieux à notre époque agitée. C'est l'amusement futile des gens sérieux, et c'est presque l'occupation grave des gens frivoles.

Je n'oserais pas, Monsieur, vous adresser cet ouvrage, à vous dont l'esprit joint à toute la profondeur des pensées sérieuses toute la grâce des pensées frivoles, si cette comédie ne vous appartenait ainsi naturellement, et si je n'espérais qu'elle sera un aimable et bon souvenir. Attacher une pensée d'amitié à un ouvrage, ce serait lui donner une grande valeur.

VIRGINIE ANCELOT.

PERSONNAGES

GEORGES.
PICARDIN.
LE PRINCE BENATI.
JULES REMOND.
MÉLOÉ, artiste peintre.
LAURENCE BONARDON.
MATHILDE, jeune couturière
UN DOMESTIQUE AU PREMIER ACTE.
DEUX DOMESTIQUES AU DEUXIÈME ACTE.
UN AGENT DE L'AUTORITÉ.

La scène se passe, au premier acte, dans l'atelier de Méloé, en 1822 ; au deuxième acte, chez le duc Georges de Montigny-Lansac, en 1832.



LAURENCE, MELOE, MATHILDE.

MELOE.

GEORGES

OU

LE MÊME HOMME

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un atelier de peintre, orné avec goût. A gauche du spectateur, une causeuse ; à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire : au fond une fenêtre élevée, et à côté une échelle d'atelier, chevalets, boîte à couleurs ; un portrait couvert d'un voile, sur un chevalet, vers le fond. Porte à droite et à gauche. Celle qui est à gauche du spectateur conduit au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLOÉ, seule.

(Au lever du rideau, elle travaille à un portrait de femme placé sur un chevalet, près de la table, à droite du spectateur.)

Ce portrait de ma chère Laurence est déjà très ressemblant. Comme on oublie vite avec le travail tous les ennuis de la vie !.. (Elle se lève.) Mais on oublie trop aussi... et je ne pense pas que c'est fête aujourd'hui dans ma petite retraite... Je reçois mes amis, je leur donne à déjeuner.. Il est vrai que c'est un dejeuner d'artistes, de poètes et de peintres... Pour suppléer aux mets délicats et au luxe du service, nous aurons notre bonne amitié, le plaisir d'être ensemble, et toutes nos espérances... Malgré cela, j'ai bien fait de charger un ami de veiller aux soins du repas... Il me tarde de voir M. Georges : il n'est pas venu ce matin, et son air préoccupé hier soir m'inquiète; car c'est mon ami, mon voisin, là, porte à porte ! Comme c'est heureux qu'il ait choisi cette demeure !... Il était seul et triste malgré ses beaux rêves de poète... moi, pauvre orpheline, j'étais ici, comme lui, triste et seule... Il vient, on se voit chaque jour, et une bonne amitié nous

[illegible] heureux l'un et l'autre... Mon goût pour la peinture s'est inspiré de ses idées poétiques, et j'en apprends plus avec le désir de me montrer digne de ses conseils qu'avec toutes les leçons de mes maîtres... ce n'est pas étonnant, car tous ceux qui écoutent M. Georges trouvent ainsi plus de courage et plus de talent pour bien faire... ([illegible]) Laurence ne vient pas!... En attendant, il faut que je regarde par cette fenêtre, et que je m'assure que je ne me suis pas trompée hier... (Elle monte sur l'échelle, près de la fenêtre.) Voyons!... ([illegible]) Oui, c'est elle, je la vois. Comment faire pour qu'elle me voie aussi ?

SCÈNE II.

MÉLOÉ, [illegible] par la fenêtre ; **LAURENCE**, venant du dehors, par la porte à gauche du spectateur.

LAURENCE, en costume du matin très élégant.

Me voilà, Méloé ; pardon si je t'ai fait attendre... (Méloé, la tête en dehors de la fenêtre, ne l'entend pas.) Où est-elle donc ? (Elle regarde et rit.) Ah! là-haut!... Que fais-tu donc là, Méloé ?

MÉLOÉ.

Chut !... attends !

(Elle fait des signes par la fenêtre.

LAURENCE, riant.

Est-ce que tu ne te crois pas encore assez près du ciel, avec tes cinq étages... au-dessus de l'entresol ?

MÉLOÉ, se retournant.

Je fais une découverte.

LAURENCE, riant.

Dans la lune, à ce qu'il paraît ?

MÉLOÉ, riant.

Quelqu'un que je rencontre.

LAURENCE.

Sur les toits ?... il n'y a que les chats du voisinage... Depuis quand fais-tu société avec eux ?

MÉLOÉ, parlant à quelqu'un du dehors.

Mathilde, viens... oui, demande au numéro dix-sept... c'est moi, Méloé... Je voudrais te voir... (Elle écoute.) Hein!... tu dis que tu n'oses

pas ?... viens donc sans crainte... c'est ton ancienne compagne qui t'appelle. (Elle écoute encore.) Ah!... bien ! je t'attends !... (Elle se retourne, et saute dans la chambre.) Elle m'a reconnue et entendue.

LAURENCE.

Qui cela?

MÉLOÉ.

Tu le sauras tout à l'heure... Mais pardon, je suis tout à toi...Voilà ta place.

LAURENCE.

Moi, je suis en retard .. un embarras de voiture a retenu...

MÉLOÉ, préparant sa palette et ses pinceaux.

La tienne?... ou plutôt celle de ta mère ..Voilà ce que c'est que d'avoir une voiture... Ah ! nous n'avons pas la gouvernante, ce matin?

LAURENCE.

Il faut qu'elle ait eu une affaire très importante, et qu'elle te connaisse bien, cette bonne madame Rémond, pour me laisser ici seule. Ah ! l'on veut que j'aie toutes les grandes manières ; mais, moi, je n'oublie pas que mon père n'était jadis que le régisseur du duc de Montigny-Lansac, qu'il épousa la fille de la femme de charge, et que s'il s'est enrichi, s'il nous a laissé des millions, je ne dois pas en être plus fière!... tu as du talent, moi j'ai de l'argent... chacun a ce que le ciel lui donne, et doit tâcher de s'en arranger... Ce qui ne m'arrange pas toujours, c'est que depuis un an que je suis sortie du couvent où j'ai été élevée avec toi, j'ai cette gouvernante sans cesse à mes côtés, ne me quittant pas une minute... Oh ! madame Rémond me surveille avec un soin !...

MÉLOÉ.

Et voilà ce que c'est que d'être une riche héritière, d'avoir pour parrain M. le duc de Montigny-Lansac, un grand seigneur, ce qui a donné à ta mère l'idée de faire de toi une grande dame, et de t'en imposer les gênantes habitudes... Moi, pauvre artiste orpheline, je n'ai personne que moi pour veiller sur ma vertu et ma réputation !... (Souriant.) Mais, au reste, on n'est jamais mieux servi que quand on se sert soi-même... La tante qui m'a élevée me laisse une entière liberté.

LAURENCE, riant et indiquant la fenêtre.

Est-ce que tu vas prendre celle de courir sur les toits, que tout à l'heure je t'ai trouvée là?

MÉLOÉ.

Oh ! écoute ce qui est arrivé!... Il y a huit jours, je rajustais ce rideau, lorsque j'aperçus, au milieu des tuiles qui couvrent la maison

voisine, tout près d'une espèce de lucarne, deux petits pots de fleurs... un rosier et un jasmin... Ces fleurs fraîches et soignées dans un grenier... La poésie avec la misère !... Nous autres artistes, ces choses-là parlent tout de suite à notre esprit... Pendant que je les regardais, une petite main blanche arrosa ces fleurs, et j'entrevis à moitié une jolie tête qui ne me sembla pas inconnue... mais qui disparut avant que je me fusse assurée que j'avais bien vu.

LAURENCE.

Cela commence comme un roman.

MÉLOÉ.

Bien mieux... comme une douce et bonne histoire d'amitié... Te rappelles-tu Mathilde?

LAURENCE.

Qui fut trois ans au couvent avec nous, et qui était la plus jolie de toutes les pensionnaires?

MÉLOÉ.

Elle-même.

LAURENCE.

Pauvre fille, parente d'une des sœurs converses, et à qui l'on donna pour rien un peu de la belle éducation que nos parents payaient fort cher pour nous.

MÉLOÉ.

Depuis plus de deux ans qu'elle était sortie du couvent, nous n'en avions pas entendu parler... Eh bien, c'est elle... dans la pauvre mansarde.

LAURENCE.

Vraiment?

MÉLOÉ.

Je viens de m'en assurer, de me faire reconnaître, et de la prier de venir nous trouver.

LAURENCE.

On frappe... (Elle va vers la porte à gauche du spectateur.) C'est elle.

MÉLOÉ, faisant le même mouvement.

Mathilde!

SCÈNE III.

LAURENCE, MATHILDE, MÉLOÉ.

MATHILDE, entrant par la porte à gauche du spectateur.

Méloé!... Laurence!...

(Elles s'embrassent.)

MÉLOÉ.

Oui!... nous voilà deux anciennes compagnes pour te recevoir.

LAURENCE.

Que je suis heureuse de me trouver ici!

MATHILDE.

Et moi de vous y voir!... Laurence a l'air d'une dame.

MÉLOÉ.

Et toi, Mathilde, tu es encore plus jolie qu'autrefois.

LAURENCE.

C'est vrai!

MÉLOÉ.

Comme nous allons causer toutes les trois!... que de choses à nous dire!...

LAURENCE.

Et d'abord, que t'est-il arrivé depuis deux ans, Mathilde?

MATHILDE.

Et à toi, Laurence?... Et à toi, Méloé?

MÉLOÉ, très vite.

Sortie en même temps que toi du couvent, j'ai tant travaillé pour avoir du talent en peinture, que j'ai fini par réussir, et mes portraits...

LAURENCE, très vite.

Sortie un an plus tard, pour retourner chez ma mère, je l'accompagne chaque jour dans le monde le plus riche et le plus brillant.

MATHILDE, très vite.

Sortie du couvent sans fortune, sans parents, qu'une cousine ouvrière, si elle ne m'avait appris à broder, je ne sais ce que je serais devenue...

(Elles ont parlé ensemble, et s'arrêtent de même en riant.

MÉLOÉ, riant.

C'est pour avoir plus tôt fini apparemment... Allons, de l'ordre... venez ici!... (Laurence va s'asseoir sur la causeuse; Mathilde se place sur un tabouret, et Méloé reste entre elles debout, appuyée sur le dossier de la causeuse.) D'abord à toi, Mathilde.

MATHILDE.

Ce sera bientôt fait!... Je n'ai pas d'argent, pas de famille; je loge au grenier, je dîne mal, et quand j'ai brodé six jours de suite pour gagner bien peu de chose, je me pare de mon mieux le dimanche : ma cousine me mène à Tivoli; des jeunes gens m'invitent à danser, et disent que je suis jolie. Alors, j'oublie pendant un jour les ennuis de la semaine, et pendant toute la semaine, je me rappelle les plaisirs de ce jour-là, pour me consoler... Voilà tout!... Et toi, Laurence... oh! ce doit être bien beau, puisque tu es si riche!

LAURENCE.

Moi, je n'ai pas même de dimanche ! Et pour que je sois, dit-on, comme les demoiselles du faubourg Saint-Germain, on remet tous mes plaisirs après mon mariage : je ne dois parler dans un salon, rire au bal, aller au spectacle, avoir de riches parures, des diamants, de la liberté et des jeunes gens qui me fassent la cour, que quand je serai mariée... Et j'attends.

MÉLOÉ.

En m'éveillant, moi, je pense au tableau commencé, au plaisir du travail, à la joie du succès ; j'oublie que je suis pauvre, que je n'ai aucun amusement, et la nuit vient quelquefois me surprendre à mon chevalet sans que je me sois aperçue de la longueur de la journée. Je ne sais pas s'il y a des bals et des salons ; mais parfois je fais des rêves brillants où je vois un peu de gloire et quelques amis. Voilà toute ma vie !

MATHILDE.

Tu es la plus heureuse de nous trois ! et toutes trois pourtant nous faisons des rêves d'avenir pour oublier le présent. Oui, nous espérons le bonheur. Toi, Laurence, tu l'attends de ta fortune ; toi, Méloé, de la gloire ; moi, d'un sentiment plus tendre : nous verrons un jour qui de nous trois a mieux choisi. Et quand te maries-tu, Laurence?

LAURENCE, soupirant.

J'ai déjà refusé plus d'un riche parti, et je ne sais pas trop comment mon mariage pourra se faire. Mon parrain prétend qu'un bourgeois, comme était mon père, est tout ce qu'il me faut ; ma mère soutient qu'ayant tant d'argent, il ne me faudrait plus qu'un rang et un titre, et moi, j'ai toujours pensé qu'il ne me fallait pour être heureuse qu'un jeune homme que j'aimerais et dont je serais aimée... Avec trois avis différents, il sera bien difficile d'être d'accord.

MÉLOÉ, faisant un mouvement et soupirant, à part.

Ah ! c'est Georges qu'elle aime !

MATHILDE, à Laurence.

Il y a donc quelqu'un qui te plaît ?

LAURENCE.

Je crois qu'oui.

MATHILDE.

Et toi, Méloé ?

MÉLOÉ.

Moi ?... non.

LAURENCE, souriant.

Voilà un *non* qui est dit de façon à signifier *oui*.

MÉLOÉ, souriant et voulant interrompre.

Mais toi, Mathilde, y a-t-il quelqu'un de tes jeunes danseurs de Tivoli qui te fasse la cour ?

MATHILDE.

Moi ?... il y en a deux, et ce ne sont pas de mes danseurs.

LAURENCE ET MÉLOÉ.

Deux ! c'est trop.

MATHILDE.

L'un est très riche, très magnifique, et ne parle presque pas : c'est un prince étranger ; l'autre parle beaucoup et n'a pas le sou ; c'est un poète français. Ni l'un ni l'autre n'a dit un mot de mariage, mais le poète parle toujours de vertu... ça doit revenir au même. Cependant, tant que leurs projets me sembleront incertains, je tâcherai que mon cœur soit exactement comme leurs projets.

MÉLOÉ, souriant.

C'est sage.

LAURENCE.

Ce qui ne l'est pas, c'est de refuser, comme le fait Méloé, un sort assuré, quand on n'a rien, et un titre de duchesse, ce qui fait très bien, même quand on a quelque chose.

MATHILDE, se levant ainsi que Laurence.

Comment ! tu trouves tout cela ?

(Méloé va ôter un rideau qui recouvre un tableau sur un chevalet : on voit une figure d'homme vieux paré de deux grands cordons.)

MÉLOÉ, riant.

Et même encore ceci avec le reste.

MATHILDE, regardant.

Le mari ?... Oh ! qu'il est vieux et laid ! Mais, écoute donc, on ne peut pas tout avoir en même temps.

MÉLOÉ, prenant la main de Laurence.

Merci pourtant, Laurence ! car c'est elle, c'est la filleule de M. le duc de Montigny-Lansac (Elle indique le portrait.) qui voulait me marier, oubliant qu'elle sera probablement son héritière. Le duc est sans enfants, sans famille ; il fut le protecteur des parents de Laurence.

LAURENCE.

Nos immenses richesses ne l'ont pas fait oublier à ma mère ; nous vivons près de lui ; et quant à la fortune du duc, ce qui lui en reste, il le doit aux soins et à la probité de mon père, qui parvint à lui sauver une propriété pendant son émigration : c'est peu de chose pour son rang et en comparaison de ce qu'il a possédé jadis ; mais ce serait beaucoup pour Méloé. Cependant je n'aurais peut-être pas pensé la première à ce mariage ; mais j'amène ici mon parrain pour que

Méloé fasse son portrait; dès qu'il la voit, il est tout charmé, tout troublé, lui toujours si triste!... alors je veux qu'il soit gai et que Méloé soit riche. N'ai-je pas raison?

MÉLOÉ.

Tu es bonne, et ton parrain est un excellent homme; mais j'ai découvert quelque chose que je veux vous conter en travaillant au portrait de Laurence. Vous permettez?

[illegible]

LAURENCE, [illegible]

Me voilà! Toi, Mathilde, ici, près de moi!

MATHILDE, [illegible]

J'y suis.

MÉLOÉ, [illegible]

Bien comme cela!.. et maintenant voici le secret que j'ai découvert. Ce n'est pas moi qui ai charmé M. le duc de Lansac; c'est mon nom. Dès que le nom de Méloé fut prononcé devant lui, il se troubla, il me fit cent questions, voulut savoir l'époque du mariage de mon père, le capitaine Dalainville, mort sur un champ de bataille, le nom de ma mère, qui m'avait donné le mien; mais il n'apprit pas ce qu'il désirait savoir: et moi, je sus alors qu'en 1793, enfermé dans une prison dont il ne devait sortir que pour monter à l'échafaud, il avait secrètement uni son sort à celui d'une jeune fille noble et belle qui se nommait Méloé. Il fut alors sauvé par un ami; mais sa femme, près de devenir mère, ne put le suivre en Angleterre, où il se réfugia. Longtemps les communications furent impossibles entre la France et les émigrés: plus tard il apprit que Méloé était morte en laissant un fils... Leur enfant avait-il vécu? Existait-il encore? Le duc n'en a rien su, malgré ses recherches. Fixé en France seulement en 1816, il y a six ans, il interrogea encore tous les indices, et mon nom l'avait frappé en lui rappelant celle qu'il aima. Vous le voyez, ce n'est pas le présent, c'est le passé qui intéresse encore son cœur, et c'est par souvenir qu'il m'eût épousée. Au reste, je ne veux pas me marier.

MATHILDE, avec malice.

Je vois que tu as au fond du cœur une passion!...

MÉLOÉ.

Tais-toi donc!... mais si je me mariais, ce serait avec un homme jeune comme moi, aimant comme moi les lettres et les arts, satisfait des joies qu'ils peuvent donner, méprisant les richesses, les vanités et les plaisirs; enfin je voudrais un ami de toute la vie dont le noble cœur répondît toujours au mien.

MATHILDE, riant.

Voilà Méloé qui compose un portrait de fantaisie.

LAURENCE.

Peut-être.

MÉLOÉ, à part, avec tristesse.

Laurence sait que le modèle existe.

MATHILDE.

Eh bien ! vraiment, mon poète ressemble à ce que tu viens de dire.

LAURENCE, riant.

Et tu le nommes ?...

MATHILDE, avec malice.

Et celui que tu voudrais épouser, comment l'appelles-tu ?

MÉLOÉ.

A chacun son secret !

LAURENCE, riant.

Son nom?

MATHILDE.

Oui, oui, son nom.

MÉLOÉ.

Son nom?

(La porte de gauche s'ouvre vivement, Jules entre comme un enfant étourdi en appelant à la cantonade.)

JULES.

Georges ! Georges !

LES TROIS JEUNES FILLES, se levant ensemble et surprises.

Georges !

SCÈNE IV.

MATHILDE, LAURENCE, JULES, MÉLOÉ.

JULES, saluant.

Oui... c'est Georges qui ne veut pas entrer.

MÉLOÉ, rangeant son chevalet au fond.

Quel bruit, Jules !

JULES.

J'ai su qu'il y avait ici deux jolies demoiselles ; avec vous, ma cousine, cela fait trois, et je suis venu... mais Georges n'ose pas venir, lui !... Ces dames ne savent peut-être pas ce que c'est que Georges?... c'est mon ami d'abord... un bon jeune homme, qui a autant

de vertus dans le cœur que j'ai de folies dans la tête... ce n'est pas peu dire. Il donne aux pauvres tout ce qu'il a, m'apprend tout ce qu'il sait, me fait de la morale tous les matins, compose des vers délicieux tous les soirs, et écrit, toutes les nuits, un livre superbe, intitulé *l'Avenir du monde*, avec lequel il n'y aura plus personne de malheureux sur la terre ! Voilà ce que c'est que mon ami Georges !

[illegible]

MÉLOÉ.

Mais vous qui annoncez vos amis, Jules, il faut bien, mon étourdi, que je vous présente à ces demoiselles. (Se tournant vers Laurence et Mathilde.) C'est mon cousin et mon élève ; je dois mon éducation à sa mère, et...

JULES, l'interrompant, d'un ton très [illegible] et un peu moqueur.

Et c'est pour cela que ma cousine m'a élevé à la dignité de rapin de son atelier... une très jolie position sociale... comme dit Georges... Il avait bien aussi grande envie que moi de venir... seulement il disait que c'était trop tôt... est-ce qu'il est jamais trop tôt pour s'amuser ?... mais le voici !... (A Georges, qui s'est arrêté à la porte.) Entrez donc !

SCÈNE V.

MATHILDE, LAURENCE, GEORGES, MÉLOÉ, JULES.

MÉLOÉ, à Georges, qui s'est arrêté au fond.

Arrivez, monsieur Georges.

MATHILDE, à part.

Mon poëte !

LAURENCE, à part.

Le voilà !

GEORGES.

Je m'arrête !... Tant de bonheur m'étonne !... Trouver ici rassemblé tout ce qui a consolé ma triste destinée !... (Il s'est approché.) Ma bonne Méloé qui est comme ma sœur !...

Méloé fait un mouvement.

JULES, à part.

Elle est trop jolie pour une sœur.

GEORGES.

Puis, mademoiselle Laurence, ma protectrice, vraiment, car la protection d'une femme peut être acceptée, elle vient du cœur !... et c'est vous, Mademoiselle, qui, seulement pour m'avoir vu ici, m'avez ou-

vert l'entrée des riches et somptueux salons où, en approchant des grandeurs, j'ai pu en connaître les vanités.

JULES, à part.

Je serais pourtant bien aise d'y aller aussi.

GEORGES.

Voilà notre naïve et jolie Mathilde!... condamnée à un travail ingrat... pauvre enfant!... cela changera, grâce à nos idées nouvelles.

JULES, à part.

Oui, dans le bon temps... quand personne ne travaillera plus.

GEORGES.

Mais nous devions célébrer votre fête, aujourd'hui, Méloé... et je venais...

MATHILDE ET LAURENCE.

Ta fête?... c'est vrai!

MÉLOÉ.

Oui, ma fête!... Et moi qui suis sans famille, car ma tante, la mère de Jules, ma seule parente, qui habite cette maison, est si souffrante, qu'elle ne quitte plus sa chambre ; je suis libre de mes actions, recevant mes amis dans ma petite retraite. D'abord, M. Georges, que je regarde comme un frère : je l'attendais ce matin, ainsi que ce cher espiègle, pour déjeûner ensemble... un déjeûner d'artistes, auquel je comptais t'inviter, Laurence, et où je n'espérais pas beaucoup te voir, Mathilde; mais votre présence sera mon bouquet.

LAURENCE.

Chère Méloé!

MÉLOÉ.

Monsieur Georges est mon voisin.

GEORGES.

Oui, dans les mansardes qui touchent à cet atelier.

LAURENCE.

Les mansardes?... c'est souvent là que se trouve le talent.

GEORGES, regardant Méloé.

Et la vertu.

MÉLOÉ.

Quelquefois aussi le bonheur.

MATHILDE.

C'est dommage que tout cela habite si haut!

GEORGES.

Bien reçu par la mère de Jules depuis des années, il y en a deux que je suis l'ami de sa nièce, mademoiselle Méloé, et qu'elle est la confidente de mes chagrins et de mes espérances.

MÉLOÉ.

Oui, les beaux rêves d'un poète ! heureux ceux qui ne peuvent que gagner en estime et en affection en ouvrant ainsi tout leur cœur !... et M. Georges est de ce nombre.

JULES.

Un poète, encore inconnu, cela tient du rapin ; on n'a ni gloire ni argent ; mais on a de la gaieté... quand je dis de la gaieté... il ne faut pas pour cela faire comme Georges ; car il passe sa vie à se désoler de tous les malheurs du genre humain.

GEORGES.

Enfant !...

JULES.

Enfant?... Par exemple !... j'aurai bientôt dix-huit ans.

MÉLOÉ.

J'attends aussi un ami de M. Georges qui m'a souvent rendu service.

JULES.

Ah! oui, Frederic Picardin !... oh ! il rend service à tout le monde et admire tout le monde... c'est sa position sociale à lui.

MÉLOÉ, d'un ton de reproche.

Un excellent homme... tout dévoué à M. Georges.

JULES.

Le beau mérite ! Est-ce que nous ne sommes pas tous dévoués à Georges ?... Mais je conviens que c'est un bon enfant que Picardin, un être sans malice qui resterait toute une journée sur le boulevart à regarder les passants et à faire des réflexions morales sur Polichinelle !... N'attendez-vous pas aussi le prince Benati?

MATHILDE, à part.

Benati?... c'est le nom de mon étranger.

MÉLOÉ.

Sans doute !... un riche seigneur italien, qui m'a acheté mon premier tableau, grâce à Laurence.

MATHILDE, à elle-même.

C'est lui !

GEORGES.

Ah ! c'est un esprit distingué que celui du prince.

JULES.

Vous l'avez joliment converti à vos idées.

GEORGES.

Il était un peu fier de sa vieille noblesse et de sa grande fortune ; puis il ne pensait qu'à se divertir ; mais il a compris qu'il est appelé à régénérer avec nous sa patrie.

JULES.

Tiens, nous régénérerons aussi la patrie des autres?... Tant mieux, ce sera plus varié!... car, moi, j'en suis!...

GEORGES, regardant Mathilde avec intention.

Il a compris aussi, je l'espère, que, n'étant plus libre, il serait odieux d'abuser de...

MATHILDE, après avoir fait un mouvement, à part.

Il est marié!... Il avait un air si honnête!... Croyez donc aux physionomies!

(On apporte une table sur laquelle est tout ce qu'il faut pour déjeuner.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC PICARDIN, puis LE PRINCE BENATI.

PICARDIN.

Me voilà!... chargé de tous les soins matériels, je m'en suis acquitté de mon mieux : voyez!... pendant que vous rêvez à la gloire, à la poésie, à la peinture, moi, je pense au solide! pâtés, vins, fruits... et tout cela par les ordres de mademoiselle Méloé!... seulement, j'ai placé mon bouquet au milieu.

(Il indique une corbeille de fruits qui est au milieu de la table.)

MÉLOÉ.

Merci, monsieur Frédéric.

PICARDIN.

Trop heureux de vous être agréable!... et à M. Georges!... Je sais ce que je dois à un pareil ami!... (A Méloé.) Vous le savez aussi... mais ces dames le savent-elles?... Et si l'on se demande : Qu'est-ce c'est que Picardin?... eh bien! avant qu'il connût Georges, rien!... Un pauvre copiste, vivant, ou plutôt végétant avec sa belle écriture... rien enfin!... et tout à coup il est initié à des idées superbes, gigantesques!... oui, au lieu d'arriver péniblement à force de travail et de protection à quelque place dans les bureaux... peut-être au bout de vingt ans, cinq ou six mille francs d'appointements, j'arrange avec Georges... les affaires de l'Europe entière! Au lieu de me tourmenter pour solder le mémoire de mon tailleur, je trouve avec lui des moyens pour payer les dettes des États!... aussi quel avenir nous avons devant nous!

MÉLOÉ.

Sans doute !... [illegible] Mais qu'est-ce que cela ? une délicieuse Muse !

LE PRINCE, [illegible]

C'est mon bouquet !... il arrive d'Italie ! [illegible] Mathilde [illegible] !

MÉLOÉ.

L'Italie !... ce beau pays, que j'espère bien visiter un jour.

LE PRINCE.

Vous y seriez adorée !... les arts et la beauté y règnent toujours.

MÉLOÉ.

On sait y être heureux... et c'est bien quelque chose.

GEORGES.

Pas assez !

LE PRINCE, [illegible]

Oh ! voilà notre ami qui me rappelle à la raison ! cela sera peut-être encore nécessaire plus d'une fois... Quand j'arrivai en France, l'année dernière, je n'avais qu'une idée... m'amuser !... J'aimais mon pays... mais c'était son beau ciel... ses arts enchanteurs... ses femmes ravissantes !... Et je cherchais en France ce qui pouvait leur être comparé !... [illegible] Que n'oublierait-on pas près de la beauté... (Regardant Georges.) si un ami, sage pour deux, ne vous rappelait à la gloire, cette autre beauté plus sévère, [illegible] mais dont les faveurs servent souvent à en faire obtenir d'autres... plus douces !

GEORGES.

Tâchons donc de les mériter.

PICARDIN, qui examine la statuette.

Mais c'est une statuette de Canova ! .. rien que cela !

MÉLOÉ.

Oh ! c'est d'une valeur !... un vrai chef-d'œuvre de l'art !

PICARDIN.

C'est un fruit de son pays qu'il vous offre le prince !... c'est comme moi qui suis Normand... voyez... des pommes superbes !

MÉLOÉ, [illegible] du spectateur.

Elle présidera au déjeuner.

MATHILDE.

Et nous n'avons rien à t'offrir !

LAURENCE.

C'est impardonnable à moi d'avoir oublié ta fête !

MÉLOÉ, [illegible]

Voilà ton présent ! [illegible] et le tien !

PICARDIN, avançant la table avec Jules.

Que de gens voudraient en offrir de pareils !

MÉLOÉ.

Puissions-nous être ensemble ainsi toute notre vie! (Ils se rangent tous devant la table et se tiennent debout : pendant ce temps, deux domestiques placent les chaises.) Oui, promettons-nous aujourd'hui amitié, appui et dévouement pour toujours.

TOUS.

Toujours amis ! pour toujours !

(On [illegible] à table dans l'ordre suivant : Jules, Mathilde, le prince, Méloé, Georges, Laurence.

JULES, à Georges.

Et votre bouquet ?

GEORGES.

Tout à l'heure.

MÉLOÉ, dépliant sa serviette.

Que vois-je?... une petite boite à couleurs!... tout ce qu'il faut pour peindre.

JULES.

C'est mon cadeau, et il vaut plus que vous ne pensez.

GEORGES.

A mon tour maintenant!... mais c'est si peu de chose!...

(Il offre un livre à Méloé.)

MÉLOÉ, ouvrant le livre.

Premiers essais poétiques dédiés à Méloé... Ah! merci!

GEORGES.

Ce recueil, fruit de mes loisirs...

LE PRINCE.

Est rempli de délicate tendresse et d'élans généreux... oui!... exprimé dans ses beaux vers, j'ai mieux compris le dévouement à la patrie!... Honneur à vous, Georges! car la gloire du poète est de faire partager les nobles sentiments qu'il exprime.

JULES.

Et ce recueil... vous ne savez pas tout...

GEORGES.

Chut!....

JULES.

Pas de chut!... je parlerai!... le prix que Georges a reçu pour ce recueil...

GEORGES.

Jules!

JULES.

Ne l'a-t-il pas tout donné ?...

TOUT LE MONDE.

Ah !...

JULES.

Oui, à un pauvre ouvrier malade, père de famille, dont on avait saisi les meubles, et qu'on allait mettre en prison. Cet homme fait de petits ouvrages de ce genre, et ce que je vous ai offert là, ma cousine, c'est le premier travail de ce pauvre ouvrier, après sa guérison : il l'a apporté à Georges, et moi, je le lui ai enlevé pour vous le donner !... Là ! vous voyez de quel prix est mon cadeau à présent ?... Georges n'a rien gardé pour lui, quoiqu'il fût riche comme un rapin !... Est-ce beau, ça ?

TOUT LE MONDE, excepté Méloé.

C'est superbe ! c'est généreux !

PICARDIN.

Une générosité qui annonce le vrai grand homme !... il aurait fait comme Napoléon... donné des trônes à ses amis... puisqu'il n'a pas de frères !

MÉLOÉ.

C'est bien, Georges !

GEORGES.

N'ai-je pas, moi aussi, souffert tous les maux de la pauvreté ? Comment donc ne soulagerais-je pas ceux que je rencontre ?... c'est mon plaisir et mon devoir.

LAURENCE.

Ah ! la fortune, en vous comblant de faveurs, ne ferait que justice.

MATHILDE, à part, regardant Laurence.

Qu'elle est heureuse d'être riche !

MÉLOÉ.

Ne nous plaignons pas, Georges ! nous devons à notre position une indépendance qui vaut mieux peut-être que tout le reste. Notre conscience et nos amis, voilà nos juges : pourvu qu'ils soient satisfaits, ne nous embarrassons de rien.

GEORGES.

Ces douces idées doivent suffire au cœur d'une femme ; mais nous, mes amis, nous avons d'autres devoirs. Délivrons l'avenir des maux qui affligent le présent, et dussions-nous périr dans cette noble tâche, ne regrettons pas notre vie, si elle assure le bonheur de notre pays.

LE PRINCE.

Noble cœur !

PICARDIN.

Je lui dois pourtant d'être là, près de vous... près de lui !... Vous, un prince, un riche seigneur !... moi un homme de génie !

LE PRINCE.

Une même pensée rend frères.

PICARDIN.

Que c'est beau !

GEORGES.

Et l'on partage toutes les chances de la vie.

PICARDIN.

Moi, je ne puis qu'y gagner !... je m'attache à vous... par dévouement.

JULES.

Je me dévoue aussi à un avenir où l'on ne fera plus que s'amuser.

UN DOMESTIQUE, entrant.

De la part de M. le duc de Montigny-Lansac, à mademoiselle Méloé.

(Il pose une magnifique corbeille sur la causeuse, et se retire.)

MÉLOÉ.

Comment?

LAURENCE.

Ah ! je sais gré de cela à mon parrain.

(On s'est levé de table, Picardin la fait enlever ; Méloé regarde dans la corbeille des bijoux, etc.)

GEORGES, inquiet.

Mais vous n'acceptez pas ?

LE PRINCE.

Cela ressemble à une corbeille de mariage.

PICARDIN.

Et si mademoiselle Méloé voulait, c'en serait une en effet.

MATHILDE.

Oh ! à sa place, je n'hésiterais pas !... Un homme qui fait de pareils cadeaux..... (Elle remue des étoffes, des chiffons, et indique le portrait.) Il me semble beaucoup mieux maintenant. (Elle regarde les bijoux et le portrait.) Il n'a plus guère que soixante ans.

JULES.

C'est déjà joli pour un amoureux.

MATHILDE.

Si tu consens au mariage, il est capable de te donner de si beaux diamants, qu'il n'en paraîtra plus que vingt-cinq.

LE PRINCE, bas à Mathilde.

Ah ! vous pensez cela !

(Mathilde le regarde et recule sans répondre.)

GEORGES, qui les examine.

Oui, des diamants, des titres, des chiffons... et l'on unit la vieillesse

à la beauté !... on se trompe, et l'on se méprise mutuellement ! et l'on s'étonne ensuite des désordres et des malheurs qui surviennent !... Quelle différence si la loyauté et l'affection étaient les bases du mariage, et si le cœur d'une femme ne se donnait qu'au noble cœur qui palpite aux mots d'amour, de gloire et de bonheur !

MÉLOÉ.

Ah ! vous avez raison, Georges !

([illegible] dans la corbeille.)

LAURENCE.

Un billet... tiens !

(Elle le présente à Méloé.)

MÉLOÉ.

Donne !

(Elle prend le billet et le cache.)

GEORGES, avec inquiétude.

Est-ce que ce billet serait de M. le duc ?... Ce doit être curieux.

JULES.

Oh ! lisez-nous cela, ma cousine... ce sera pour moi une leçon de billets doux !.. à soixante-dix ans, on doit joliment savoir les écrire... on en a l'expérience.

MÉLOÉ, [illegible].

Il n'y a rien de pareil dans ce billet !... moi, je livrerais à vos plaisanteries un homme respectable !...

GEORGES, bas à Méloé.

Ce billet, ne puis-je le voir !

MÉLOÉ, d'un ton de reproche.

Oh ! Georges !

JULES, [illegible].

Georges a l'air d'un jaloux.

GEORGES, [illegible].

Moi ?... ([illegible]) Oui, jaloux du bonheur de Méloé, que je voudrais voir toujours heureuse.

LE PRINCE, [illegible] la corbeille.

Si jolie !... si jeune !... ces belles parures vous iraient si bien !... ces petites mains ne semblent pas faites pour le travail.

GEORGES, allant au prince.

Ah !... ce n'est pas bien, prince !

JULES, [illegible].

Est-ce qu'il est jaloux de Mathilde aussi ? Je n'y comprends rien.

[illegible].

Vous ne comprenez pas Georges ?... Parbleu !... ni moi non plus... ce qui prouve que c'est un homme de génie.

GEORGES.

Mon ami !...

PICARDIN.

Certainement !... et moi j'aime le génie !... De notre temps le génie fait fortune, il protége ses amis et leur donne des places... Oh ! ce n'est plus comme autrefois !... Le génie rêvait ?... il agit !... Il méprisait les choses de ce monde ?... il s'en sert !... Il vivait loin du pouvoir ?... il s'en empare !... Aussi mesure-t-on toujours à présent le mérite d'un homme à sa fortune.

JULES.

Tout cela est bon à savoir !... Car un rapin peut aussi être un grand homme ; il s'en fait tant à Paris ! comme des maisons ! ça s'élève en un jour...

PICARDIN.

Et ça tombe de même !

JULES.

Oh ! il y en a qui tiennent !

(Pendant tout cela, Laurence parlait bas à Mathilde et Georges à Méloé.)

LAURENCE, se rapprochant de Méloé.

Chère amie, sois sûre que nous n'oublierons plus ce jour !... L'année prochaine, à ta fête, nous aurons aussi souvenir du joli nom de Méloé.

GEORGES.

Méloé ?... Ah ! je ne peux pas l'oublier, moi, ce nom qui me fut toujours cher !... c'est le seul doux souvenir que l'enfance m'ait laissé !... c'était le nom de ma mère.

MÉLOÉ, vivement.

De votre mère ?...

(Les trois femmes se regardent.)

GEORGES.

Oui. Pourquoi cette surprise ?... Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ?

MÉLOÉ.

Mais non !

GEORGES.

Jamais je n'ai connu mon père, et j'avais à peine quatre ans lorsque ma mère mourut... je ne me souviens que de deux choses... Elle m'aimait, pleurait, et se nommait comme vous.

(Mouvement des trois femmes.)

LAURENCE, réfléchissant, et à demi-voix à Méloé.

Méloé... ce nom qui frappait mon parrain...

MÉLOÉ, serrant la main de Laurence.

Silence !...

GEORGES.

Qu'y a-t-il donc ?

MELOÉ.

Rien... rien !... C'est à Paris qu'elle habitait ?

GEORGES.

Non !... dans un village auprès de Paris... mais elle était née à Toulouse, n'avait aucun parent, et, je vous le répète, je n'ai jamais su qui était mon père... Georges est mon seul nom.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de mademoiselle Laurence est en bas avec la gouvernante.

LAURENCE.

J'y vais.

(Le domestique sort.)

MELOÉ, qui a paru très attentive à ce qu'a dit Georges et qui a l'air agitée.

Je sors un moment avec toi... J'ai besoin de te parler, Laurence !... Nous allons, en même temps, reconduire Mathilde... Veuillez rester ici, Messieurs, je reviens. (A part.) Meloé, née à Toulouse... quel trait de lumière !... Oh ! s'il était possible !... Pardonnez si je vous quitte... un instant. Restez ici Messieurs, je reviendrai bien vite quand j'aurai éclairci un doute... bien important... et qui peut changer ici plus d'une destinée.

(Les trois femmes sortent.)

SCÈNE VII.

PICARDIN, GEORGES, LE PRINCE, JULES.

GEORGES, très vivement.

Nous voilà seuls .. Écoutez, mes amis : il faut profiter du moment, car le temps presse.

PICARDIN.

Comment ? Qu'y a-t-il donc ?...

GEORGES.

Il y a. . que l'heure du courage et du dévouement est venue.

JULES.

Déjà !... quel bonheur !...

LE PRINCE.

Que dites-vous, Georges ?

GEORGES.

Le mot d'ordre est enfin arrivé.

PICARDIN.

Ah! ah!...

GEORGES.

Partez, prince!... Voici des papiers qui achèveront de vous instruire... On vous attend en Italie.

LE PRINCE.

Par vos conseils, j'ai envoyé de l'or, des armes. Oh! mon ami, nos cœurs se sont compris... notre amitié...

GEORGES, lui prenant la main.

Est comme votre amour de la patrie, à la vie, à la mort!

LE PRINCE.

A la vie... à la mort!...

GEORGES.

Nous, dès demain nous agissons... le mouvement sera général. Picardin, vous allez partir.

PICARDIN, un peu ému.

Oui .. partir... certainement! .. mon dévouement... ma confiance... (Comme à lui-même.) C'est singulier!... la nature ne m'avait pas fait pour être un héros!... du moins, je n'étais pas encore accoutumé à cette idée... j'avais cru que ma vocation était de faire fortune... (Georges le regarde.) je me trompais!... certes je me trompais!... et je me résigne à la gloire!... D'ailleurs, quand on n'a rien à perdre, on ne risque rien.

JULES.

On risque d'avoir quelque chose... d'être riche et grand seigneur à son retour.

GEORGES.

Qu'osez-vous dire, Jules?... Malheur à celui qu'un intérêt personnel pourrait conduire!... Ce n'est qu'en pensant au bien général qu'on peut sans hésiter faire le sacrifice de ses intérêts particuliers, et c'est là seulement ce qui doit nous animer aujourd'hui.

JULES.

Ah! je vous comprends, Georges!... vos paroles se gravent dans mon cœur, et je leur dévouerai ma vie tout entière?... Confiez-moi donc un beau poste... et vous m'y verrez!...

GEORGES.

Eh bien, Jules, ce soir, vers la nuit, vous porterez ce papier sans adresse, rue...

(Il s'écarte en lui parlant bas; Picardin les suit, en cherchant à se mêler à l'entretien: le prince se place à la droite du spectateur.)

LE PRINCE, [illegible]

« A Mathilde !... » Si elle voulait !...

GEORGES, à Picardin.

Vous, Picardin, je vous charge de ranimer les plus timides.

(Il [illegible] à gauche [illegible].)

PICARDIN, [illegible] le devant.

Allons !... me voilà chargé de donner du courage à ceux qui en manquent, comme si j'en avais trop !... Mais qu'importe? Georges l'a dit !...

[illegible] s'est rapproché du prince, et supposant que ce qu'il écrit a rapport à leurs affaires, il a jeté les yeux sur le papier en s'appuyant sur le dossier de son fauteuil.

GEORGES.

Ainsi vos instructions... Ciel!

LE PRINCE, se levant.

Ah ! vous lisiez ?...

GEORGES.

O prince, y pensez-vous?... Est-ce donc un tel hommage que mérite cette jeune fille et si belle et si pure?

LE PRINCE.

Georges, ceci ne vous regarde pas.

GEORGES.

Profiter de sa pauvreté pour la tenter avec de l'or ou l'entraîner avec de la passion ! .. La perdre, la livrer à la honte, au mépris... ah ! ce serait affreux !

(Il [illegible] le papier sur la table.)

LE PRINCE, avec impatience.

Mais enfin...

GEORGES.

Prince, ma vie est entre vos mains, et j'y tiens en ce moment plus que jamais, car elle peut être utile... pourtant je ne crains pas de vous offenser, vous que j'aime, pour sauver la pauvre fille innocente que vous voulez perdre !

(Il déchire la lettre du prince.)

LE PRINCE, avec colère.

Ah! c'en est trop!

GEORGES, très calme.

Monsieur...

PICARDIN, se plaçant entre eux.

Eh bien! eh bien! quelle est cette folie!... Une querelle!... Et pourquoi?

LE PRINCE, après un instant de réflexion.

Ah! vous avez raison. [illegible] Georges, vous êtes le plu-

noble et le meilleur des hommes... Je vous dois de généreuses idées, de belles espérances, et je veux en vous quittant emporter toute votre estime... Oui, je renonce à de coupables desseins : que Mathilde reste sous votre protection !.. ce sacrifice et votre vertu doivent nous porter bonheur à tous deux. Votre main, et soyons tout à notre patrie, unis de cœur sur deux terres séparées.

PICARDIN.

Oui, toujours unis !

ENSEMBLE, se prenant la main.

Toujours amis !

(Picardin, le prince et Jules sortent : Georges les conduit jusqu'à la porte, et revient en scène.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, seul.

Quand à moi, en fait de fortune, j'ai des dettes ; en fait de rang, je n'ai pas même un nom, et je vais risquer demain la seule chose que je possède au monde... ma vie !... Mais qu'importe ! ma famille est tout ce qui souffre, espère et attend... Puis, n'ai-je pas des amis ?... Et ces trois belles jeunes filles ?... Laurence, si riche ! Mathilde, si jolie ; et Meloé. . c'est une amie... plus que cela ! Mais faire partager maintenant à une femme mon sort misérable et incertain... oh ! non... je n'imiterai pas ces hommes sans pitié qui sacrifient à leur égoïsme la destinée des femmes... Il est temps que leur bonheur soit compté pour quelque chose ; oui, que la liberté leur rende aussi la franchise et la dignité ; que les instincts secrets et les nobles élans de leur âme ne soient plus comprimés !... Ah ! ceux qui craindraient de vous défendre ne sont pas dignes de vous aimer !

SCÈNE IX.

MÉLOÉ, GEORGES.

MÉLOÉ, pâle et s'arrêtant près de la porte en entrant, et sans être vue de Georges, à part.

Le voilà ! je ne m'étais pas trompée... c'était sa mère !

GEORGES, se retournant et allant au-devant d'elle.

C'est vous, mais triste et pâle !... O ciel ! qu'avez-vous ?

MÉLOÉ.

Moi! rien... Oh! non, je ne puis pas, je ne dois pas être triste.

GEORGES.

Je suis resté ici... on y est si bien!

MÉLOÉ.

Que j'aime à vous l'entendre dire!

GEORGES.

Depuis longtemps vous savez que je le pense.

MÉLOÉ.

Georges, si l'avenir nous sépare...

GEORGES.

Jamais!

MÉLOÉ.

S'il vous donne une brillante destinée?..

GEORGES.

Comment!

MÉLOÉ.

N'est-ce pas que vous penserez encore à ces deux années où nous nous sommes vus chaque jour, où notre amitié fut bien confiante et bien douce, où nous avions les mêmes idées, les mêmes goûts?

GEORGES.

Comme moi, Méloé, méprisant les vanités, dédaignant la richesse, vos plaisirs sont les nobles pensées et les nobles affections!... votre âme, c'est la mienne!

MÉLOÉ.

Quelles douces paroles!... S'il venait des jours malheureux?...

GEORGES.

Ciel!

MÉLOÉ.

Des jours où je ne vous verrais pas... c'est ce que je voulais dire... eh bien! ces mots seront gravés là... ils consoleront!

GEORGES, vivement.

Ah! vous voulez partir, vous éloigner! peut-être ce rêve des artistes, ce voyage d'Italie dont vous parliez, où l'on va s'inspirer sous un beau ciel, à la vue des chefs-d'œuvre?...

MÉLOÉ, souriant.

Georges, il y a quelque chose qui inspire mieux que tout cela, et je n'ai pas besoin de partir!

GEORGES, très vivement.

O ma chère Méloé! ma bien-aimée! (Se reprenant.) Mais vous me cachez quelque secret. ([illegible]) Ce riche mariage... ce vieillard... ce duc

de Montigny-Lansac... si vous n'aviez pas de projets, sa lettre, vous me l'auriez montrée.

MÉLOÉ.

La voilà! quoique j'eusse dû vous la cacher.

GEORGES, prenant la lettre, la parcourant d'abord des yeux, puis lisant haut.

« Vous voulez la vérité sur votre protégé monsieur Georges? Il ne « peut obtenir aucun emploi important. Trop jeune, inconnu, sans « famille, c'est à peine s'il pourrait entrer comme surnuméraire dans « une administration; encore faudrait-il qu'il renonçât à ses folles « idées, qu'il cessât de blâmer la puissance, de censurer les lois, de « nommer abus ce que l'usage a consacré. Ces novateurs dangereux « ne méritent pas l'intérêt que vous leur accordez. » (Il froisse le papier avec colère.) Ah! c'est affreux!... Mais pourquoi, sans mon aveu, solliciter ainsi?... Au reste, c'est bien cela! voilà les grands, les puissants, les riches! Mon Dieu, quand donnerez-vous donc les biens de ce monde à des gens dignes d'en user?

(On entend du bruit en dehors.)

MÉLOÉ.

Quel bruit!

GEORGES.

Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE X.

JULES, PICARDIN, MELOÉ, GEORGES.

PICARDIN, entrant effrayé.

On envahit le logement de Georges.

GEORGES.

Mon logement?... qui cela?

JULES.

Je gage que ce sont des huissiers.

PICARDIN.

Ah! je crains que les dangers ne soient plus sérieux.

MÉLOÉ.

O ciel!

GEORGES, souriant.

Je devais m'y attendre!... Eh bien! Méloé, vous qui cherchiez une place pour moi... on se charge de m'en trouver une.

JULES.

S'ils entrent ici, je réponds de Georges, moi !

MÉLOÉ.

Que faire ?... On vient... ah ! c'est Laurence.

SCÈNE XI.

JULES, PICARDIN, LAURENCE, MÉLOÉ, GEORGES.

MÉLOÉ.

Eh bien ?

LAURENCE, [illegible]

M. le duc de Lansac m'attend dans sa voiture, malgré son désir de monter jusqu'ici

GEORGES, à part.

Monsieur le duc ?

(Étonnement de Jules et de Picardin.)

LAURENCE, passant près de Georges.

Oui !... Écoutez !... Vous savez déjà que le duc, en fuyant pour sauver sa vie en 93, laissa en France une femme à laquelle un prêtre l'avait secrètement uni dans ces jours de troubles, et que cette jeune femme, appelée Méloé...

GEORGES, très-étonné.

Méloé ?

LAURENCE.

Succomba bientôt à sa douleur, laissant un fils inconnu de tous, et dont la pitié seule pouvait prendre soin.

GEORGES, très-agité.

Que dites-vous ?

LAURENCE.

Aucune trace de son sort n'était parvenue au duc malgré ses recherches. Aujourd'hui seulement il sait que son fils existe, et qu'il va le retrouver.

GEORGES.

Oh ! qu'est-ce que j'entrevois ?

PICARDIN.

Diable !...

SCÈNE XII.

Les mêmes, UN HOMME vêtu de noir, entrant et se tenant au fond.

L'HOMME.

Je crois qu'il est ici.

MÉLOÉ, allant vers lui.

Monsieur... à qui en voulez-vous?

L'HOMME.

Je suis chargé d'arrêter un jeune homme qui n'a que le nom de Georges, et on me l'a désigné monsieur! il est accusé de complot.

JULES, à demi-voix, à Picardin avec une importance joyeuse.

On va nous arrêter aussi ; c'est sûr!

(Picardin le repousse d'un air mécontent.)

MÉLOÉ, à l'homme.

Vous vous êtes trompé!... monsieur est le fils de M. le duc de Montigny-Lansac.

PICARDIN, JULES, GEORGES.

Ciel!... comment?...

MÉLOÉ, comprimant leur mouvement d'un geste.

Son père vous est connu?... Il est en ce moment dans sa voiture, prêt à emmener son fils.

(Étonnement général ; la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un somptueux cabinet de travail. A gauche du spectateur une table-bureau ; à droite, une cheminée ; du même côté, au dernier plan, une porte ; à gauche, une petite porte ; au premier plan et du même côté, une autre porte plus grande. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

PICARDIN, LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, quittant le bureau où il écrivait, sonne ; à un domestique qui paraît.

Les journaux ?

LE DOMESTIQUE, qui est entré par le fond, posant les journaux sur le bureau.

Je les apportais à Monsieur : les voilà tous, excepté *la Mode*, que madame la duchesse a demandée, et *le Moniteur*, que monsieur le duc a mis dans sa poche en sortant.

PICARDIN.

C'est bien.

Le domestique va pour sortir ; puis il revient sur ses pas.

LE DOMESTIQUE.

Si j'osais vous demander une grâce, Monsieur ?...

PICARDIN.

Quoi donc ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un de mes amis qui sollicite une place de garçon de bureau aux finances ; il dit que si vous vouliez, Monsieur, vous, le secrétaire et l'homme de confiance de M. le duc Georges de Montigny-Lansac...

PICARDIN, [illegible]

Nous verrons, Joseph, nous verrons.

LE DOMESTIQUE.

La place est vacante.

PICARDIN.

Alors il est trop tard, elle est donnée ! Il n'y a jamais de places dis-

ponibles que celles qui sont encore occupées... mais nous songerons à cela tantôt... je suis en affaires.

LE DOMESTIQUE, en sortant.

Oh! si Monsieur veut... avec son crédit!...

PICARDIN, assis et déchirant la bande des journaux.

Sans doute, j'ai du crédit!... On n'est pas le secrétaire d'un homme puissant, d'un homme en situation d'être ministre, d'un grand homme enfin, seulement pour écrire ses lettres... (Jetant un coup d'œil de côté.) Il est parti!... (Il se lève.) Et je peux l'avouer, ce n'est guère pour cela que je suis ici!... oui... secrétaire à dix-huit cents francs d'appointements... moi Picardin!... un ami!... (Avec orgueil.) Il me traite en ami... quant à cela, je n'ai pas à me plaindre... et je puis dire que, dans l'intimité, nous sommes comme égaux... Lui, duc, millionnaire, et homme de génie! quel honneur! Une seule chose m'étonne; c'est que, me voyant là tous les jours, il n'ait jamais pensé qu'une bonne place, un bon emploi dans le gouvernement me conviendrait à merveille!... Mais non!... Il me dit sans cesse : Vous êtes heureux, vous!.. point de soucis!... point d'ambition!.. des goûts modestes!... vous ne demandez rien!... C'est vrai, on ne demande rien .. mais on accepterait bien quelque chose!... Au reste, je ferais peut-être bien de demander... quoique sa confiance me dédommage!... Il me parle de ses affaires, de sa fortune, de ses espérances, de lui... Il me parle souvent de lui!... Je fais même quelques articles dans les journaux sur son mérite, sur ses talents, sur... (Il ouvre un journal.) Voyons s'ils ne m'ont pas fait de fautes d'impression, cette fois, et si ma rectification d'hier produit un bon effet. (Il parcourt des yeux le journal.) Ah! voici!... (Il lit haut.) « Quelques « journaux mal informés sont tombés dans de graves erreurs au sujet « de M. le duc Georges de Montigny-Lansac; il importe que la vérité « soit bien connue. M. Georges, fils unique et légitime... » (Parlé.) N'ont-ils pas dit que sa mère n'était pas mariée légalement?... (Lisant.) « Et « légitime de M. le duc de Montigny-Lansac, épousa, il y a dix ans, « en 1822, mademoiselle Laurence Bonardon, riche héritière; peu « après, il hérita du titre de son père. Élevé en France, le jeune duc, « partisan des idées nouvelles, n'a gardé. . » (Il fait un mouvement et répète avec stupéfaction.) Gardé!... (Il lit le reste vite et légèrement, comme cherchant le sens.) « Dans « le haut rang qu'il occupe, aucune de ses idées. » (Parlé.) Ah! mon Dieu! qu'est ce qu'ils ont mis là?... (Il va vivement au bureau, et prend un papier.) Mais je n'avais pas écrit cela, moi!.. (Il lit son papier.) « Le duc n'a renié aucune des idées généreuses de sa jeunesse. » (Parlé.) Il y a renié!.. tout juste le contraire de ce qu'ils ont imprimé!... Voilà ce que j'avais écrit, ce qu'il croit, ce que tous doivent croire!... Voyons le reste (Il reprend le journal.) « Depuis dix années, on l'a toujours vu aussi véritable

[illegible] des libertés publiques que de la gloire de sa patrie. — [illegible] très-bon ; cela ne veut pas absolument rien dire… c'est excellent !… Mais cette diable de faute d'impression ? [illegible] Encore une rectification à faire !… Si les journaux se mettent à dire toutes les vérités, il faudra passer sa vie à rectifier les erreurs !… [illegible] Allons, voilà un erratum pour le numéro de demain. [illegible] En attendant, que le journal disparaisse !… [illegible] Si le duc voyait cela, il entrerait dans une belle colère !… il dirait [illegible] C'est un fait exprès, une malice, une calomnie… [illegible] Et il en serait convaincu ! Oh ! oh ! voici la duchesse.

SCÈNE II.

LAURENCE, [illegible] ; PICARDIN.

LAURENCE [illegible].

[illegible] Georges est sorti ?

PICARDIN.

Oui, madame la duchesse.

LAURENCE.

Pour toute la journée ?

PICARDIN.

C'est probable. Vous savez que M. le duc a rempli tous ces jours-ci les fonctions de juré, et cela n'est pas fini !… Ah ! je voudrais être juré ! je voudrais être riche… et même excessivement riche, comme lui !… J'avais tant de goût pour l'état de millionnaire !… Je suis sûr que je m'en serais tiré aussi bien que M. le duc… qui pourtant est un modèle.

LAURENCE.

Écoutez-moi… je veux que vous me disiez la vérité.

PICARDIN, [illegible].

Bon ! je vais être obligé de mentir.

LAURENCE.

Vous êtes plus que le secrétaire… vous êtes l'ami, le confident de Georges.

PICARDIN.

Oh ! soyez sûr qu'il ne me dit pas tout.

LAURENCE.

Pourvu qu'il vous ait dit ce que je veux savoir, cela me suffit.

PICARDIN.

C'est juste.

LAURENCE.

Jadis, au couvent, j'ai connu une jeune fille du peuple nommée Mathilde.

PICARDIN, à part.

Nous y voilà !

LAURENCE.

Je la revis une fois chez Méloé, cette artiste qui s'est fait en Italie une si grande réputation depuis quelques années, et dont je regrette l'absence.

PICARDIN.

Ah !... moi aussi !... quel admirable caractère !... bonne pour tous !.. pour moi... pour Jules ! Vous souvenez-vous, madame la duchesse, du petit Jules ?... un espiègle !

LAURENCE.

Oui, oui !.. Mais vous voulez m'empêcher de poursuivre... et je veux que vous m'entendiez !... J'avais complétement perdu de vue cette Mathilde... Il y a quelques mois, je l'aperçus au bois de Boulogne, dans une élégante voiture : elle passa si près de la mienne, que je ne pus retenir un geste de surprise... elle crut que je la saluais, et me rendit mon salut, en rougissant beaucoup.

PICARDIN.

C'était un charmant garçon, que Jules.

LAURENCE.

La personne qui m'accompagnait eut l'air surprise, embarrassée, et de mon action, et de mes questions.

PICARDIN, à part.

Je le crois, pardieu, bien.

LAURENCE.

Je devinai sans peine que cette fille pauvre et jolie était au nombre de ces beautés près desquelles les hommes vont par ennui, restent par habitude, et oublient parfois des liens sacrés qu'ils auraient dû respecter pour avoir le droit d'exiger qu'on les respecte.

PICARDIN.

Que voulez-vous, madame la duchesse ?... la faiblesse humaine.

LAURENCE.

Hier, j'étais à l'Opéra, Mathilde y était aussi, étalant une toilette magnifique.

PICARDIN.

Pourquoi vous occuper de cela ?

LAURENCE.

Parce que vous allez me dire, monsieur Picardin, qui est-ce qui fournit au luxe de cette femme.

PICARDIN.

Ce n'est pas moi, je vous le jure !.., avec les dix-huit cents francs que j'ai comme secrétaire. .

LAURENCE.

Et que vous pourrez bien ne plus avoir si vous ne parlez pas.

PICARDIN, à part.

Mais que je perdrais bien certainement, si je parlais.

LAURENCE.

Eh bien ?

PICARDIN.

Puisque madame la duchesse me fait l'honneur de me traiter en ami. . et même en confident... elle me permettra, je l'espère, de dire la vérité. Madame la duchesse est une femme à la mode, jolie, riche et aimable ; tout le monde la fête ; elle a une maison brillante, du crédit, des amis. . ce serait folie de gâter son bonheur par des soupçons, et sa beauté par des larmes. Je l'en conjure, qu'elle soit toujours calme, heureuse et belle !. . et qu'elle ne s'inquiète de rien... c'est le parti le plus sage.

LAURENCE, le regardant.

Il paraît que Georges vous a chargé de me répéter ce qu'il me dit tous les jours ?... mais, monsieur Picardin, vous avez du bon sens, et ce serait folie de perdre votre position par une discrétion dangereuse.

PICARDIN.

Si c'est à moi que madame la duchesse s'en prend, ce ne sera pas juste

LAURENCE.

Je vous le répète, je vous regarde comme ami de Georges... oui .. comme notre ami.

PICARDIN, s'inclinant.

Cet honneur. . (A part, en souriant.) Oui, l'ami d'un grand homme !

LAURENCE.

Initiée à tous ses intérêts, bien plus... à ses idées, à ses sentiments depuis des années, vous le savez, il fut un temps où je doutais déjà du cœur de Georges.

PICARDIN.

Vous vous trompiez alors.

LAURENCE.

Vous vous rappelez l'époque où le sort de Georges changea ?

PICARDIN.

Si je m'en souviens ? Ce fut à propos, ma foi !

LAURENCE.

Je l'aimais, j'étais riche, et lui, avec un titre et un grand nom, manquait de la fortune nécessaire pour en soutenir l'éclat : alors je lui donnai la richesse pour le rang qu'il me donna !... Rien n'était plus simple et plus naturel que cet échange ; mais j'avais cru lire dans la pensée de Georges son amour pour une autre... Et, même près de moi, entouré de plaisirs et d'opulence, je craignis longtemps qu'il ne l'eût conservé.

PICARDIN.

Il aurait fallu avoir du malheur !... Dans le trajet d'une mansarde à un palais, il se perd tant de choses !

LAURENCE.

Quand son père, ce vieillard qui nous aimait tous deux, eut décidé notre mariage, qui donnait une grande fortune au descendant d'une grande famille ruinée, et que Méloé, celle que je l'avais soupçonné d'aimer, fut partie pour l'Italie... j'eus un moment de joie : je crus qu'il serait à moi tout à fait.

PICARDIN.

Il en fut ainsi, soyez-en sûre.

LAURENCE.

Non !... Son âme, alors exaltée et tendre, nourrissait des regrets... du moins, je crus le deviner... et, jalouse d'un souvenir, je vis avec joie les devoirs du monde, le mouvement de la vie positive et le bien-être de l'opulence éteindre peu à peu ce cœur passionné que je n'avais pu posséder !... Oui, j'ai aidé moi-même à effacer sous la vie matérielle et les petits intérêts de tous les jours les rêves de la jeunesse, auxquels se mêlait un autre amour que le mien.

PICARDIN.

S'il en reste la moindre chose aujourd'hui, je consens à supporter toute la colère de madame la duchesse.

LAURENCE.

Mais qu'ai-je gagné à cet oubli du passé... si le présent m'a enlevé non-seulement toutes les affections, mais le temps et les soins que Georges me donnait encore ? (A elle-même en s'écartant un peu.) Oui ! il n'a plus d'illusions ; mais il consacre toutes ses heures à des plaisirs faciles, et maintenant, au lieu d'un amour idéal... ah ! il ne sait donc pas tout ce que l'abandon a de cruel... tout ce que le besoin de s'étourdir peut amener de dangers ? (Elle revient près de Picardin.) Monsieur Picardin, il faut que je sache tout ce qui a rapport à Mathilde... et c'est par vous que je veux l'apprendre !... pensez-y... et au revoir !

(Elle sort par le [illegible])

SCÈNE III.

PICARDIN, — LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, seul.

Me voilà bien !... brouillé avec l'un ou avec l'autre... et peut-être avec tous les deux !... Et cela, juste au moment où j'allais demander quelque chose !... Et cependant, il n'y a plus rien à craindre du passé !... Le duc a oublié jusqu'à cette belle Méloé dont le nom lui arrive pourtant d'Italie avec le bruit de ses succès !... Est-ce qu'il y aurait dans l'atmosphère de la richesse un parfum d'oubli qu'on respire sans le savoir ?... Par exemple, ce petit espiègle de Jules, qui depuis longtemps doit être un homme... Dieu sait ce qu'il est devenu !.. Je l'aimais, cet enfant !... et moi aussi, je l'ai oublié !... Il annonçait de l'énergie, de brillantes dispositions... Il aura sûrement fait fortune, puisqu'on n'en a plus entendu parler et qu'il ne nous a jamais rien demandé. Georges avait jadis tant d'amitié pour lui !... eh bien ! en dix années, le duc de Lansac ne s'en est pas informé une seule fois !... Il paraît que son souvenir et son amitié ont été au nombre des effets perdus dans le déménagement.

LE DOMESTIQUE, [illegible].

Ah ! Madame ?...

PICARDIN.

Eh bien ! que voulez-vous encore ?

LE DOMESTIQUE.

Madame la duchesse est sortie ?

PICARDIN.

Oui.

LE DOMESTIQUE.

Et M. le duc n'est pas rentré ?

PICARDIN.

Non.

LE DOMESTIQUE, du ton d'un homme qui cherche un prétexte.

C'est... qu'il y a dans la première pièce une foule de solliciteurs, de personnes qui voudraient parler à M. le duc... et il faudrait peut-être les congédier, si M. le duc ne doit pas rentrer de la matinée.

PICARDIN.

Sans doute... Il fallait le leur dire... Mais j'y vais moi-même... ce

sera plus convenable !... (A lui-même.) Ils reviendront demain plus nombreux ; ça fait bien dans une antichambre.

(Il sort par le fond.)

LE DOMESTIQUE, seul.

Bon !... le voilà parti !... et mademoiselle Mathilde qui attend dans le petit escalier !... (Il va à la porte du premier plan à gauche du spectateur.) Entrez, Mademoiselle.

SCÈNE IV.

LE DOMESTIQUE, MATHILDE.

MATHILDE, très agitée.

Merci, Joseph !... Tenez !... (Elle lui donne de l'argent.) Oh ! c'est un service.. un grand service que vous me rendez... (Le domestique disparaît un peu par la porte du fond comme pour voir si quelqu'un ne vient pas. A elle-même.) Depuis trois jours Georges n'est pas venu... Il ne répond plus à mes lettres... Il faut que je lui parle... Et cette démarche imprudente... elle est nécessaire... Tant qu'il m'a aimée, je n'ai vu que mon bonheur !... Depuis son abandon, je ne vois que mes torts... Ah ! je n'en aurai pas d'autres, du moins... Georges, ce dernier adieu... puis la pauvre Mathilde reprendra, s'il est possible, son courage et son travail... Mais en aurai-je la force ?...

LE DOMESTIQUE, rentrant avec précaution et d'un ton mystérieux.

Mademoiselle ne peut pas rester là, puisqu'elle ne veut voir que M. le duc, car son secrétaire, M. Picardin, se tient ici... mais si elle veut entrer dans la bibliothèque...

MATHILDE.

Oui... j'attendrai là !... Dès que le duc reviendra, vous lui direz qu'une dame veut lui parler, à lui seul... et vous ne me nommerez pas.

LE DOMESTIQUE.

Comptez sur moi... Mais on revient... entrez bien vite.

MATHILDE, sortant par la porte à droite.

Oh ! mon Dieu !...

LE DOMESTIQUE, fermant la porte.

Il était temps !...

SCÈNE V.

PICARDIN, LE DOMESTIQUE.

PICARDIN, [illegible].

Ah! bon, vous voilà !... Portez vite ceci au bureau du journal! [illegible] ... Mais qu'alliez-vous donc faire dans la bibliothèque avec ce livre?

LE DOMESTIQUE.

Ce livre n'est pas de la bibliothèque : c'est le cousin de Madame qui vient de renvoyer ce volume, qu'elle lui avait prêté, à ce qu'il paraît.

PICARDIN, [illegible].

Posez-le ici, je le lui rendrai moi-même... Et allez tout de suite, vous remettrez ce papier de ma part au rédacteur en chef.

LE DOMESTIQUE, [illegible].

Oui, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PICARDIN [illegible].

Les sollicîteurs sont dispersés... je leur ai parlé avec dignité!... Oh! comme ils écoutaient respectueusement!... comme ils saluaient!... (Il salue profondément.) Ainsi!.. (Il se frotte les mains.) Il y a toujours des gens qui demandent!... On refuse? ils reviennent!... On accorde? ils reviennent encore pour demander autre chose!.. En l'absence du duc, je les reçois... je promets... on me flatte... on me croit du crédit... Ils disent tous : Un homme comme vous, Monsieur!... si vous vouliez!... je vous supplie... j'ai des droits, des titres!... J'écoute tout... je ne fais rien... Je crois que c'est à peu près comme si j'avais du pouvoir... Mais il faut absolument que je sache au juste ce qu'il en est!... je suis décidé... Je vais demander au duc un bon emploi... Après dix années!... j'y ai mis de la patience, j'espère!... Ah! le voici... je vais lui en parler... L'amitié d'un grand homme doit aussi mener à quelque chose de grand.

SCÈNE VII.

PICARDIN, LE DUC GEORGES.

GEORGES, *entrant par le fond, d'un air gai.*

Ah ! enfin, me voici chez moi !... Ma foi, je craignais d'en avoir pour jusqu'au soir.

PICARDIN.

Eh bien, qu'est-il arrivé pour ces jeunes fous qui voulaient tout bouleverser ?... Car c'est fini, le procès?...

GEORGES.

Oui... fini... tout à l'heure !... Je suis horriblement fatigué !... Huit jours sans désemparer !... c'est pour en mourir.

PICARDIN.

Ah! le jugement est prononcé?...

GEORGES.

Il va l'être !... Savez-vous qu'il fait froid, Picardin?... *(Picardin lui avance un fauteuil près du feu ; il s'assied avec complaisance et met ses pieds sur les chenets.)*

PICARDIN, *avec empressement.*

Il faut bien vous reposer, monsieur le duc !

GEORGES.

Je n'ai pas eu un moment de plaisir tous ces jours-ci.

PICARDIN.

Quelle sera la peine ?

GEORGES.

La prison pour plusieurs. Mais qu'avez-vous à me dire de nouveau ? j'ai besoin de distractions.

PICARDIN.

Et les autres?...

GEORGES.

Quelques-uns seront acquittés... et d'autres... *(Il indique d'un geste que tout est fini pour eux.)* Sonnez donc, je vous prie, qu'on mette du bois au feu... je ne me réchauffe pas.

PICARDIN.

Je vais moi-même... *(Il met du bois dans la cheminée.)* D'autres... condamnés?...

GEORGES, *sans lui répondre et avec une grande bonhomie.*

Mon Dieu, qu'on a tort de s'agiter, de se donner tant de peine pour

quelques folles idées !... Pourquoi ne reste-t-on pas ainsi dans un bon fauteuil, au coin d'un bon feu, dans un appartement bien chaud, à rêver et à travailler ?... car la fortune ne m'a point fait perdre le goût du travail, à moi !... Je ne suis pas de ces hommes qui consument leur temps en courses de chevaux, en chasses, en folies... N'est-ce pas, mon ami ? moi, je n'ai rien changé à mes habitudes !

PICARDIN, à part.

Est-ce que ce serait moi qui me tromperais ? Il a l'air sincère ! (Haut.) Oui, vous avez toujours là votre grand ouvrage. *([illegible])*

GEORGES.

J'y pense constamment... et c'est à mon grand regret s'il n'avance pas davantage ! mais les affaires, les devoirs de société ne me laissent pas un instant !... N'avais-je pas aussi à me faire pardonner ma subite opulence ? Si je m'étais affranchi des rapports de société, j'étais perdu.

PICARDIN.

Que de sagesse dans toutes vos paroles !

GEORGES.

Voyez-vous bien, Picardin, il y a des gens qui se plaignent toujours du sort... mais le malheur se compose de maladresses, et il ne faut pas être maladroit... il faut suivre la foule !... faire comme tout le monde...

PICARDIN.

Aussi, votre considération, votre crédit... et même votre fortune, augmentent tous les jours !

GEORGES.

Et cela ne m'a pas fait oublier mes amis.

PICARDIN.

Je suis là pour le dire et le prouver. (A part.) Voici le moment de faire ma demande. (Haut.) Je pensais tout à l'heure, que si monsieur le duc le voulait, il pourrait me...

GEORGES, [illegible]

Est-il venu quelqu'un ?

PICARDIN.

Une foule de solliciteurs, qui reviendront demain... D'abord ce préfet destitué qui compte sur la première préfecture vacante.

GEORGES.

Impossible ! elle est destinée à un parent de ma femme.

PICARDIN.

Ah !... puis un candidat à l'académie des sciences morales, qui espère la voix de monsieur le duc.

GEORGES.

Impossible ! je porte mon ami Ranville.

PICARDIN.

Ah !... Mais il n'écrit pas ?

GEORGES.

Tant mieux !... ceux qui ont des titres se croient des droits, et ne nous savent aucun gré de les nommer.

PICARDIN, d'un air aimable et obséquieux.

Je connais quelqu'un qui saurait bien bon gré à monsieur le duc, s'il voulait...

GEORGES, se levant sans l'écouter, et allant prendre la gauche du spectateur.

Décidément, dès demain, je veux prendre mon livre !... à présent, je vois les choses telles qu'elles sont.

PICARDIN, à part.

S'il pouvait voir qu'il me faut une bonne place...

GEORGES.

On est frondeur dans la jeunesse... plus tard on sent qu'il faut regarder les hommes comme des tableaux... avec le jour favorable.

PICARDIN.

S'il faut cent mille livres de rentes pour bien voir, je ne m'étonne plus que tant de gens voient mal.

GEORGES.

Ils ont tort.

PICARDIN.

Mais j'ai peur que madame la duchesse ne voie trop bien... elle m'a questionné sur mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Oh ! que c'est mal à propos !... je l'ai quittée.

PICARDIN.

Comment ?

GEORGES.

Oui... elle devenait exigeante, impérieuse... on ne forme de pareils liens que pour être parfaitement libre.

PICARDIN.

C'est heureux, car madame la duchesse m'a paru triste, inquiète et mécontente.

GEORGES, d'un ton très indifférent et avec bonhomie.

Que veut-elle donc ? Je lui laisse toute liberté, je lui donne tout l'argent qu'elle souhaite !... elle se plaint toujours ! que peut-elle désirer ?... Ce n'est pas raisonnable.

PICARDIN.

Peut-être ne comprenez-vous pas ses regrets et ses idées ?

quelques folles idées !... Pourquoi ne reste-t-on pas ainsi dans un bon fauteuil, au coin d'un bon feu, dans un appartement bien chaud, à rêver et à travailler... car la fortune ne m'a point fait perdre le goût du travail, à moi !... Je ne suis pas de ces hommes qui consument leur temps en courses de chevaux, en chasses, en folies... N'est-ce pas, mon ami ? moi, je n'ai rien changé à mes habitudes !...

PICARDIN, [illegible]

Est-ce que ce serait moi qui me tromperais ? Il a l'air si sûr ! (Haut.) Oui, vous avez toujours là votre grand ouvrage. [illegible]

GEORGES.

J'y pense constamment... et c'est à mon grand regret s'il n'avance pas davantage ! mais les affaires, les devoirs de société ne me laissent pas un instant !... N'avais-je pas aussi à me faire pardonner ma subite opulence ? Si je m'étais affranchi des rapports de société, j'étais perdu.

PICARDIN.

Que de sagesse dans toutes vos paroles !

GEORGES.

Voyez-vous bien, Picardin, il y a des gens qui se plaignent toujours du sort... mais le malheur se compose de maladresses, et il ne faut pas être maladroit... il faut suivre la foule !... faire comme tout le monde...

PICARDIN.

Aussi, votre considération, votre crédit... et même votre fortune, augmentent tous les jours !

GEORGES.

Et cela ne m'a pas fait oublier mes amis.

PICARDIN.

Je suis là pour le dire et le prouver. (A part.) Voici le moment de faire ma demande. (Haut.) Je pensais tout à l'heure, que si monsieur le duc le voulait, il pourrait me...

GEORGES, [illegible]

Est-il venu quelqu'un ?

PICARDIN.

Une foule de solliciteurs, qui reviendront demain... D'abord ce préfet destitué qui compte sur la première préfecture vacante.

GEORGES.

Impossible ! elle est destinée à un parent de ma femme.

PICARDIN.

Ah !... puis un candidat à l'académie des sciences morales, qui espère la voix de monsieur le duc.

GEORGES.

Impossible! je porte mon ami Ranville.

PICARDIN.

Ah!... Mais il n'écrit pas?

GEORGES.

Tant mieux!... ceux qui ont des titres se croient des droits, et ne nous savent aucun gré de les nommer.

PICARDIN, d'un air aimable et obséquieux.

Je connais quelqu'un qui saurait bien bon gré à monsieur le duc, s'il voulait...

GEORGES, se levant sans l'écouter, et allant prendre la gauche du spectateur.

Décidément, dès demain, je veux prendre mon livre!... à présent, je vois les choses telles qu'elles sont.

PICARDIN, à part.

S'il pouvait voir qu'il me faut une bonne place...

GEORGES.

On est frondeur dans la jeunesse... plus tard on sent qu'il faut regarder les hommes comme des tableaux .. avec le jour favorable.

PICARDIN.

S'il faut cent mille livres de rentes pour bien voir, je ne m'étonne plus que tant de gens voient mal.

GEORGES.

Ils ont tort.

PICARDIN.

Mais j'ai peur que madame la duchesse ne voie trop bien... elle m'a questionné sur mademoiselle Mathilde.

GEORGES.

Oh! que c'est mal à propos!... je l'ai quittée.

PICARDIN.

Comment?

GEORGES.

Oui... elle devenait exigeante, impérieuse... on ne forme de pareils liens que pour être parfaitement libre.

PICARDIN.

C'est heureux, car madame la duchesse m'a paru triste, inquiète et mécontente.

GEORGES, d'un ton très indifférent et avec bonhomie.

Que veut-elle donc? Je lui laisse toute liberté, je lui donne tout l'argent qu'elle souhaite!... elle se plaint toujours! que peut-elle désirer?... Ce n'est pas raisonnable.

PICARDIN.

Peut-être ne comprenez-vous pas ses regrets et ses idées?

GEORGES, [illegible].

Ah ! nous y voilà ... les femmes sont singulières à présent ... quand on ne veut pas les adorer, elles disent qu'on ne peut pas les comprendre.

PICARDIN.

C'est leur faute, et non la nôtre !

GEORGES.

Après douze années d'un mariage de convenance, où certes elle a été heureuse !... jamais un reproche n'est venu l'attrister ! .. Vous savez, Picardin, que j'ai des idées ... sur les femmes .. qui n'ont pas plus changé que les autres !...

PICARDIN, [illegible].

Vous croyez ?...

GEORGES, [illegible].

Ma foi, les plaintes de Laurence, ma rupture avec Mathilde, l'envie de faire un beau voyage au printemps, tout cela m'a décidé à demander une ambassade.

PICARDIN.

Et vous l'aurez !... Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose en ce moment ?

GEORGES.

Puis... enfin .. on peut arriver aux affaires... Un ministère peut se présenter... et il est toujours bon de s'aider de l'expérience des cours étrangères... d'étudier de près la marche des gouvernements... tout cela dans l'intérêt des peuples !.. C'est en Russie que je veux aller.

PICARDIN.

Pourquoi pas à Constantinople ?

GEORGES.

N'est-il rien arrivé de Madrid ?...

PICARDIN.

Non, monsieur le duc.

GEORGES.

Il me semble qu'on tarde à m'envoyer le grand cordon qui m'a été promis !... et pour aller dans une cour étrangère, c'est indispensable. Je vous emmènerai, Picardin... Oui... vous viendrez avec moi, et vous aurez de gros appointements.

PICARDIN, triomphant.

Que de bonté !

GEORGES.

Sur le budget de l'ambassade.

PICARDIN.

Ah !... que c'est généreux !

GEORGES.

Je laisserai Laurence à Paris... quelque temps du moins... Oh ! je ne suis pas jaloux !... elle ne m'a pas vu comme ces maris inquiets, qui épient et veulent régler jusqu'aux plus secrets mouvements du cœur de leurs femmes... qui se tourmentent de la moindre démarche... Laurence est donc venue ici, dans mon cabinet, pendant mon absence ?

PICARDIN.

Oui... elle m'a interrogé avant de sortir.

GEORGES.

Ah !... Où peut-elle être allée ?

PICARDIN.

Je l'ignore.

GEORGES.

Qu'importe ? elle est libre !... Il y a des maris qui font à leurs femmes des devoirs qu'ils sont loin de remplir eux-mêmes... qui vont cherchant, s'inquiétant, et qui souvent trouvent plus qu'ils ne cherchent. (En disant cela, il a touché le livre qui est sur la cheminée.) Qu'est-ce que ce livre ?

PICARDIN.

Un volume envoyé à madame la duchesse par monsieur son cousin.

GEORGES.

Ah ! ce fat.. si impertinent !

PICARDIN.

Joseph a posé là ce livre...

GEORGES, qui l'a ouverte et qui lit le titre.

Poésies de l'âme. (Il sourit.) On fait donc toujours des vers ?... à quoi bon ?... personne n'en lit, cela ne sert à rien. (En feuilletant le livre, il fait tomber un papier.) Ah ! un billet !...

PICARDIN, à part.

Diable !... j'ai peur que ceci ne serve à quelque chose.

GEORGES, ramassant le papier.

Un envoi sans doute ?... (Il lit à demi-voix.) « Le temps est superbe, la « séance finira tard ; ne vous promenez-vous pas au bois aujour- « d'hui ? » (Avec agitation et colère comprimée.) Encore une impertinence de ce fat !... et l'étourderie de Laurence autorise...

PICARDIN.

Mais, monsieur le duc...

GEORGES, sonnant.

Laissez moi, Picardin. (Picardin sort, le domestique entre.) Madame est-elle rentrée ?

[illegible]

Ce n'est peut-être qu'une lettre de recommandation ordinaire.

LE PRINCE, [illegible]

Et cela n'en sert à rien, n'est-ce pas ? [illegible] O ciel !

GEORGES, [illegible]

C'est bien lui !

LE PRINCE.

Mais... ce n'est pas possible... je me trompe !

GEORGES, [illegible]

Quoi donc ?

LE PRINCE.

Une ressemblance !... Oh ! qu'elle ne vous offense pas... il était si noble et si bon !... ses idées si généreuses... Car c'était lui, Monsieur, dont je parlais...

GEORGES, [illegible]

Mais... Monsieur...

LE PRINCE.

Je sais bien que ce ne peut être vous ! vos paroles... [illegible] cette opulence, ce rang... [illegible] Pourtant c'est à s'y méprendre.

SCÈNE IX.

GEORGES, PICARDIN, LE PRINCE.

PICARDIN, entrant par le fond.

Monsieur le duc...

(Georges s'est levé.)

LE PRINCE, [illegible]

Mais cette figure aussi ne m'est pas inconnue.

PICARDIN.

Je me flatte que ma figure est bonne à connaître ; mais la vôtre, Monsieur, me rappelle en effet...

LE PRINCE.

Non, non, je ne me trompe pas !... Ce que j'entends, ce que je vois... mais je n'en puis douter, c'est lui !... C'est vous, Georges !

([illegible] du spectateur.)

PICARDIN, à part.

Bon ! j'y suis... un ami d'autrefois que nous ne reconnaissons pas !

GEORGES.

Je ne me rappelais pas bien...

LE PRINCE.

Il y a si longtemps! et tout a bien changé! Autrefois nous avions les mêmes idées, nous formions les mêmes vœux... et maintenant... ah! je dirais que mes yeux me trompent, si mon cœur ne me disait que c'est vous, Georges.

GEORGES, prenant son parti.

Votre cœur dit vrai!

(Il lui tend la main.)

PICARDIN.

Oui, certainement. (A part.) Il paraît que nous le reconnaissons.

LE PRINCE, avec joie.

Je devine! Le silence de Méloé, votre réserve, vos paroles, tout était concerté... une surprise! Ah! Georges, quel bonheur!

GEORGES, avec embarras.

Certainement.

PICARDIN.

Nous ne sommes pas de ceux qui oublient leurs amis.

LE PRINCE.

L'expression de Méloé, en me disant : « A lui!... remettez cet écrit à lui-même! » aurait dû déjà me faire soupçonner quelque chose; mais je n'osai l'interroger, car lorsque je la revis pour la première fois, c'était à Rome, peu de temps après mon arrivée. Je lui parlai de Mathilde, cette charmante jeune fille près de laquelle j'avais eu bien de la peine à suivre vos leçons et vos exemples de sagesse... Je lui parlai aussi de vous, Georges, mais elle me parut tellement troublée à votre nom...

GEORGES.

Que dites-vous?

LE PRINCE.

Elle devint tremblante, une larme brilla dans ses yeux.

GEORGES, à part, tristement.

Ah! Méloé!

LE PRINCE.

J'avais lu dans son cœur, et la crainte de l'affliger m'empêcha de renouveler mes questions... Ah! sa vie si glorieuse par ses talents, si pure et si noble par ses actions, n'est pas heureuse, je le crains. Un regret cruel, constant... (Georges l'interroge du regard; il continue un peu plus bas.) Oui, Georges, elle vous aimait!

GEORGES, vivement.

Silence! (A part, avec douleur.) Tu ne m'aurais pas trompé, toi, Méloé!

LE PRINCE.

Pardon, si je trouble ainsi votre cœur !... c'est que votre vue me rappelle tous ces beaux jours de la jeunesse et toutes les personnes que nous aimions ensemble... C'est avec une joie infinie que je vous revois ! c'est avec respect que j'ai gardé nos idées... En moi rien n'est changé ; je n'ai perdu que ma richesse, mais je ne me plaindrai plus du sort, puisque vous êtes heureux ! ([illegible] et voyant Picardin.) Je vois déjà un ancien ami dont vous avez fait la fortune...

PICARDIN, à part.

Fortune modeste !

LE PRINCE.

Avec qui vous partagez en frère !

PICARDIN, à part.

Frère cadet !

LE PRINCE.

Sans doute les autres aussi... ce cher Jules ?

GEORGES, [illegible].

Jules ?...

LE PRINCE, vivement.

Oh ! je n'ai rien oublié !... c'était un enfant, mais déjà plein d'âme et de force pour le bien ! Je parie qu'il est arrivé, grâce à vous, à une belle situation ?

GEORGES, [illegible] à part.

Ne viendra-il personne ?

LE PRINCE, [illegible].

Je pense à tout.

PICARDIN, à part.

Et il s'en vante !

LE PRINCE.

Et cette bonne Laurence ? Ses richesses en auront tenté plus d'un, dans ce siècle de calcul ?

GEORGES, à part.

Que dit-il ?

PICARDIN, à part.

Il ne finira pas.

LE PRINCE.

Mais parlez donc, Georges... Ma joie, ma surprise, mes questions vous étonnent et vous embarrassent... Vous savez ce que c'est que nos vives impressions : notre cœur est comme notre soleil, plein de chaleur et de joie !... Dites donc vite tout votre bonheur à votre ami, afin que tous ses chagrins soient effacés.

[illegible] bibliothèque à droite du spectateur.

GEORGES, content de ce qui peut l'enlever à son embarras.

Quelqu'un est là... Voyez donc, Picardin!

PICARDIN, allant vers la porte.

Ce ne peut être que madame la duchesse.

LE PRINCE.

Ah! vous êtes marié?

GEORGES, avec impatience.

Qu'on entre donc!

Mathilde troublée s'avance.

SCÈNE X.

LE PRINCE, GEORGES, MATHILDE, PICARDIN.

GEORGES, à part.

Dieu!

LE PRINCE.

Que vois-je?

MATHILDE, à Georges.

J'attendais là que vous fussiez seul.

LE PRINCE, très gracieux.

C'était nous enlever un bonheur; Georges, c'est elle... Je reconnais encore là toute la générosité de votre âme.

MATHILDE, à part.

Que dit-il?

LE PRINCE

Bien, mon ami!... Et à vous mon compliment, Madame!

PICARDIN, à part.

Il la prend pour sa femme!

LE PRINCE, à Mathilde.

Vous avez oublié sans doute le pauvre étranger?... Ce n'est pas étonnant: le bonheur, la fortune... mais, je le jure, il eût été capable de faire pour vous tout ce qu'a fait son ami.

PICARDIN, à part.

Qu'est-ce qu'il dit, mon Dieu? qu'est-ce qu'il dit?

GEORGES, bas à Mathilde.

Pourquoi venir ici?

MATHILDE, bas à Georges.

Pourquoi ne venez-vous plus?

LE PRINCE.

Encore plus jolie et plus belle dans ce rang élevé où nos respects seuls doivent vous chercher !

PICARDIN, à part.

L'Italien s'enferre dans ses compliments !

MATHILDE, [illegible]

Monsieur...

LE PRINCE, [illegible]

Ah ! il y avait peut-être un peu de jalousie dans vos bons conseils... j'en eus l'idée ; mais vous aviez raison, vous étiez libre, vous, et comme vous le disiez, ce n'était pas un hommage dont elle pût rougir qu'il fallait offrir à cette jeune personne si innocente et si pure... Voyez comme je me souviens, même de vos expressions !

GEORGES, à part.

Quel supplice !

PICARDIN, à part.

Ce diable d'homme a une mémoire impitoyable !

LE PRINCE.

Ainsi, quand l'opulence est venue, ce nom, ce rang, l'éclat qui l'environne, servirent à récompenser la vertu ?

MATHILDE, [illegible]

Emmenez-le d'ici... ses paroles me tuent !

GEORGES.

Que dire ?

PICARDIN, à part.

Comment les tirer de là ?... Je ne trouve rien !...

[illegible]

SCÈNE XI.

LE PRINCE, GEORGES, LAURENCE, MELOÉ, MATHILDE, PICARDIN.

GEORGES, à part.

Laurence !...

MATHILDE, [illegible]

Mon Dieu, protégez-moi !

LE PRINCE.

Que dit-elle ?

LAURENCE, [illegible]

Viens donc, Méloé !

LE PRINCE.

Méloé !... c'est elle !...

GEORGES.

Méloé !

LAURENCE, apercevant Mathilde.

Mathilde, ici !.. Mathilde.

MÉLOÉ.

Qu'as-tu donc?

LAURENCE.

Sais-tu ce qui l'amène chez moi? ses amours avec monsieur le duc!... chez moi !... moi... qui suis sa femme!

LE PRINCE.

Qu'entends-je ?

GEORGES, allant à Laurence, et lui montrant le billet, à demi-voix.

Qu'avez-vous à dire, vous à qui l'on ose écrire ainsi?

LAURENCE.

Comment?

GEORGES.

Lisez, Madame!...

LAURENCE.

Mais, Monsieur...

Georges la repousse d'un geste.

MÉLOÉ, qui s'est avancée et a entendu ce qu'a dit Georges.

Mais ce n'est pas vrai!... Tout ce que j'entends là n'est pas possible!... O mes amis, qu'êtes-vous devenus?

GEORGES, avec une espèce d'effroi.

Méloé!...

MÉLOÉ, près de Georges et à demi-voix avec douleur.

Georges... à quoi donc aura servi mon sacrifice?...

Georges fait un mouvement.

MATHILDE, à Méloé.

Ne m'abandonnez pas.

LAURENCE, lui prenant la main d'un autre côté.

Mon Dieu!... il ne peut m'entendre!

GEORGES, à lui-même.

Elle ici!... Dans quel moment!...

MÉLOÉ.

Oui, moi... qui vous croyais tous heureux... qui me croyais seule à plaindre.

GEORGES.

O mon Dieu!...

MÉLOÉ.

Moi qui trouve Laurence au désespoir... Mathilde mourante... et vous Georges, vous... ah! vous êtes peut être le plus malheureux de tous !

GEORGES, [illegible]

Moi ?

MÉLOÉ.

Oui !... Savez-vous pourquoi je suis venue ?... pourquoi j'ai quitté l'Italie ? pourquoi, quand j'ai rencontré Laurence, je l'ai entraînée en lui disant : Conduis-moi près de lui, à l'instant ?... Près de vous, Georges !... ah ! ce n'était pas ainsi que je pensais vous retrouver !... Je serais venue plus tôt si je vous avais su si malheureux !... c'était un autre que je devais sauver, et pour qui j'accourais vous implorer !

GEORGES.

M'implorer ?... sauver un autre !... ah ! ne parlez pas, Méloé !... J'ai peur de vous entendre rappeler un passé que nous devons tous oublier.

MÉLOÉ.

Non !... parlons-en, au contraire, de ce passé !... de ce passé où nous étions ensemble, où chacun de nous n'avait ni tort à regretter, ni malheur à prévoir ; où, dans notre misère, nous étions tous si riches d'avenir et d'innocence !... oui, tous, qui sommes ici maintenant tristes, pâles et désolés !... puis un autre encore... le seul qui manque en ce moment parmi nous, le plus jeune et le plus joyeux ; Jules, cet enfant qui vivait de notre affection, qui pensait avec nos pensées, qui, dans l'âge où toutes les impressions se gravent éternellement au cœur, reçut de nous... de vous, Georges... toutes ses idées !... qui apprit de vous à s'irriter contre l'injustice, à s'armer contre la puissance ?

GEORGES.

Arrêtez !... grand Dieu !...

MÉLOÉ.

Savez-vous où il est, le pauvre enfant devenu homme ?... Hélas ! je dois m'accuser la première !... Quand la fortune vint à vous, Georges, il me fallut partir, moi, pauvre fille qui ne pouvais plus rester, car j'aurais vu la misère, le malheur et l'abandon de ma triste retraite le jour où votre amitié n'aurait plus été là pour me les cacher !... Je me réfugiai sur une terre étrangère, où j'espérais trouver l'oubli... Jules, dont le cœur s'était près de nous ouvert à la tendresse, chercha le bonheur et l'affection avec une jeune fille dont il unit le sort au sien. Marié à vingt ans, sans fortune, sans état, il ne put être malheureux sans se rappeler les idées, les espérances et les projets où vous l'aviez jadis mis de moitié... Il leur dévoua son courage, sa force, sa vie de jeune homme... et maintenant, maintenant, Georges, savez-vous où

l'ont conduit ces idées, ces projets et ces espérances?... sur le banc des accusés, devant vous qui êtes son juge!

GEORGES, *avec égarement.*

Oh! ne dites pas cela!... c'est une erreur, un songe, une méprise!... car je l'aurais vu, je l'aurais défendu!... sauvé!... Ce n'est pas possible!... ce serait épouvantable!...

MÉLOÉ, *qui a tiré une lettre de son sein.*

Il y a huit jours, j'étais encore à Rome, vous croyant tous heureux... La fortune, la puissance, les plaisirs, vous aviez tout... J'étais tranquille... Cette lettre m'arriva... Écoutez... (*Elle lit :*) « Je suis perdu, « Méloé!... mais quand un jugement me condamnera, vous saurez « encore trouver dans votre cœur des raisons pour m'absoudre, ou des « larmes pour me pleurer!... C'est donc à vous que je lègue ma fille, « qui déjà n'a plus de mère, et qui bientôt sera seule en ce monde... « mais des douleurs que le ciel me gardait, il en est une que je n'avais pas prévue, et contre laquelle mon courage s'est brisé!... Si « vous saviez qui siége parmi mes juges, calme, insensible et froid « comme le marbre des palais qu'il habite à présent!... qui m'a vu « sans se rappeler mes traits!... qui m'a entendu prononcer ses pro- « pres paroles sans les reconnaître!... qui condamnera mes idées sans « se souvenir qu'elles furent les siennes!... c'est lui!... Georges!... « mon premier ami!... lui qui me pressa jadis sur ce cœur plus changé « mille fois que sa fortune. » Voilà ce qu'il m'écrivait, lui, Jules Rémond!... Une heure après, j'étais en route pour Paris... et, depuis ce moment, je n'ai quitté ma voiture qu'à la porte de votre hôtel, monsieur le duc!

GEORGES, *avec égarement.*

Tout cela est-il bien vrai?... ne suis-je pas sous le poids d'un horrible rêve!... mais cela n'est pas possible.

MÉLOÉ.

Voyez!... tout est réel!... leur malheur et votre oubli!... Comprenez-vous enfin?

GEORGES.

O mon Dieu!

MÉLOÉ.

Vous disiez jadis : Au milieu du monde, des intérêts et des plaisirs, un homme ne pense plus qu'à lui seul!... et vous ajoutiez : Malheur à celui dont le cœur insensible a conçu cette idée cruelle : Chacun pour soi! Oui, vous disiez cela, vous!

GEORGES.

Oui!... je le disais jadis... mais, riche et puissant, j'ai fait comme les autres, j'ai tout oublié, tout sacrifié à moi seul!... (*Regardant autour de*

(*à Laurence*) Mélot, Mathilde... (*à Armand*) Vous!... et lui... Jules!.. oh! tout est perdu!

MÉLOT.

Non!... car à ma voix vous avez pâli; au nom de Jules, vous avez tremblé!... et vous le sauverez!...

GEORGES.

Le pourrai-je, grand Dieu?...

MÉLOT.

Je sais qu'on n'en appellera pas en vain à votre cœur.... qu'il y avait dans ce cœur une générosité si vive, que ni le pouvoir ni les richesses n'ont pu l'éteindre... Pourquoi, malgré la fortune, ne seriez-vous pas le noble Georges d'autrefois?... Revenez à vos idées, à vos amis... sauvez un malheureux!... fût-il même coupable... Justice à l'innocence, ou pitié pour l'erreur. Georges, au nom du ciel, vous m'écouterez!... Oui, n'est-il pas vrai?... vous m'entendrez, et vous le sauverez!

GEORGES.

Mais est-ce encore possible? le passé se répare-t-il à volonté?... Éloignez-vous donc, vous qui rappelez des souvenirs qui troublent et qui déchirent le cœur!

JULES, [illegible]

Georges!

GEORGES.

Éloignez-vous tous!... fuyez un malheureux qui ne mérite que l'abandon, ou laissez-moi vous fuir, car je ne sais pas si, dans ce moment cruel, ma raison ne va pas elle-même m'abandonner aussi... Adieu!

Il sort violemment par le fond.

PICARDIN, *suivant.*

Nous ne le quitterons pas.

MÉLOT.

Où va-t-il?... que va-t-il faire?

LAURENCE.

Je ne le verrai plus!

LE PRINCE.

Restez!... je le suis, et je le ramènerai près de vous.

SCÈNE XII.

LAURENCE, MÉLOÉ, MATHILDE.

MATHILDE.

O mon Dieu! quel triste jour!...

MÉLOÉ.

Vous souvenez-vous d'un autre jour où nous étions ainsi toutes les trois ensemble? Que de belles espérances alors!... que de cruels regrets maintenant!... Mais nous nous étions promis secours et appui... Mon Dieu, tu m'as envoyée à propos, je peux les consoler ou partager leurs douleurs... Mathilde!... Laurence!... ah! je veux tout savoir!

LAURENCE.

Pitié pour moi!... il ne m'aima jamais.

(Elle tombe assise sur un fauteuil près du bureau et pleure.

MATHILDE.

Ah! je n'ose parler!

MÉLOÉ, lui serrant la main.

Pitié pour tous!... Je me souviens de notre enfance, de la bonté de Laurence, de sa générosité dans la fortune... du joyeux courage de Mathilde pour supporter la misère... Que s'est-il donc passé?

MATHILDE, entraînée par Méloé sur le devant, et d'une voix étouffée.

Oui, Méloé, vous saurez tout!... Quelques années j'ai lutté encore insouciante et joyeuse, dans un grenier, contre la misère et la séduction. Ils m'offraient tous de l'or... je manquais parfois de pain... et je refusais pourtant!... Lui, que j'avais aimé quand il n'avait rien, il me rencontra après ces longs jours de privation... il vit ma pauvreté, voulut me secourir, me consoler... Nos entrevues étaient d'abord toutes de bonté et de protection de sa part, toutes de reconnaissance de la mienne...Mais je ne sais comment cela se fit... il me parla d'amour... Ah! ne l'accusez pas... peut-être ma joie en le revoyant avait-elle parlé avant lui... Bientôt je n'eus plus d'autre volonté que la sienne!.. voilà pourquoi l'on m'a vue parée et brillante!... il le voulait!

MÉLOÉ.

Mon Dieu, la pauvre enfant avait tant souffert!

MATHILDE.

Georges ne m'aime plus!... abandonnée par lui, j'ai voulu le revoir

encore une fois... Ah ! soyez en sûre, jamais je ne l'aurais cherché jusqu'ici, jamais je ne serais venue dans cette maison, si mon sacrifice n'avait été complet, si mon cœur n'avait renoncé à lui pour toujours... Mais le ciel, pour me punir, m'a fait paraître devant vous, et maintenant, méprisée, sans ressources, la mort, j'espère...

MÉLOÉ, [illegible]

O Mathilde !... n'as-tu pas au ciel un Dieu qui honore le repentir à l'égal de la vertu ?... et sur la terre, une amie qui partagera avec toi ce qu'elle possède ?... Viens, viens, je ne t'abandonnerai jamais !

MATHILDE, [illegible]

Mon Dieu, donnez-lui tout le bonheur qu'elle mérite ! [illegible] Mais elle aussi, elle est pâle et changée !... des traces de souffrances... Oh ! ce n'est pas possible, elle !... tant de vertus, de succès, d'hommages, ont embelli sa vie...

MÉLOÉ, [illegible]

Ne parle pas de moi... je n'ai pas cherché la gloire, mais l'oubli... Si j'ai méprisé les hommages, refusé les plaisirs, et repoussé l'amour, c'est qu'un regret remplissait tout mon cœur ! [illegible] J'ai bien souffert aussi !... Ah ! pitié pour tous !... On vient !... j'entends la voix de Georges... c'est lui !

LAURENCE.

Méloé, je compte sur toi.

[illegible]

MÉLOÉ.

Reste !

[illegible]

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, [illegible]

Crédit et puissance, j'ai tout perdu !

MÉLOÉ.

Que dit-il ?

GEORGES.

Mais il est sauvé, lui !... Jules !

MÉLOÉ, [illegible]

Bien, Georges, bien !...

GEORGES, *se levant.*

Oui, Méloé, dès que votre voix s'est fait entendre, tous mes sentiments d'autrefois se sont réveillés... Oui, j'ai couru au secours de Jules ; j'ai combattu pour lui, contre mes paroles de ce matin, contre mes intérêts, contre mes convictions peut-être... je me suis accusé moi-même !... Enfin, Jules est absous, voilà tout ce que je puis dire... il vous sera rendu !... Mais, pour moi, crédit, puissance et bonheur, tout est perdu !

MÉLOÉ, *vivement.*

Tout est sauvé!... car vous êtes redevenu le meilleur et le plus noble des hommes !

SCÈNE XIV.

MELOÉ, GEORGES, PICARDIN, LAURENCE, MATHILDE.

PICARDIN, *entrant par le fond, et tenant des papiers ainsi qu'une dépêche sous enveloppe et avec large cachet.*

Me voilà enfin !... que d'affaires!... Tout arrive à la fois, au milieu de préparatifs faits à la hâte pour un voyage, car on dit que M. le duc veut partir à l'instant... Où va-t-il donc ?

GEORGES.

A la campagne.

PICARDIN, *stupéfait.*

Quoi !... la retraite ?... C'est d'un sage!... et moi ?. .

GEORGES.

Je double vos appointements, et vous restez ici.

PICARDIN, *avec enthousiasme.*

A rien faire ?... C'est d'un héros cela !

GEORGES.

Je pars seul.

MÉLOÉ, *amenant Laurence vers lui.*

Avec elle... avec elle, qui vous a toujours aimé !

Elle prend la main de Laurence et la met dans celle de Georges ; puis elle va vers Mathilde. Le prince paraît à la porte du fond.

LE PRINCE.

Jules est en bas.

TOUS

Jules !

LE PRINCE, [illegible].

Il vous attend.

MELOT.

Merci, Georges, merci !

GEORGES.

Si ma fortune peut être utile...

MELOT, [illegible].

Mathilde, le prince et Jules, n'ont besoin de rien, j'ai assez pour nous tous... ce sera ma famille.

GEORGES, [illegible].

Ah ! Melot, votre bonheur...

MELOT.

Impossible... le ciel le sait.

GEORGES, [illegible].

Et moi !...

MELOT.

Ah ! adieu !

[illegible] le prince et Mathilde.

GEORGES, [illegible] profondément.

Tous malheureux !.. et par moi seul !

PICARDIN, [illegible] s'approche de Georges d'un air rayonnant.

Vous êtes nommé ambassadeur de France en Russie, et vous avez le grand cordon d'Espagne.

GEORGES.

Je refuse l'un et l'autre.

PICARDIN, [illegible].

Ceci ne s'est jamais vu.

FIN DE GEORGES.



A MADAME

LA DUCHESSE D'ESCLIGNAC

A MADAME

LA DUCHESSE D'ESCLIGNAC

Qu'allez-vous penser, madame la duchesse? J'ai écrit un ouvrage tragique qui se passe au milieu des scènes sanglantes de notre révolution de 93, et c'est cet ouvrage que j'ai choisi pour vous le dédier.

Je pourrais bien vous dire que ce drame m'est plus sympathique que la plupart de mes autres ouvrages, et trouver là une bonne raison de vous l'offrir : mais il faut avouer qu'il en est encore une autre, et que j'ai pensé à réunir, par votre nom, le type adorable et charmant des grâces les plus spirituelles, du bon goût le plus élégant, et de la grandeur la plus aimable de la haute aristocratie française, à cette tourmente révolutionnaire qui, créant des mœurs nouvelles, effacera peut-être sans retour ces modèles de la société d'autrefois que toute l'Europe envia jadis à la France et s'efforça longtemps d'imiter.

Roland, ministre, fut le premier qui vint aux Tuileries sans s'y conformer à l'usage, sans en adopter le costume. Quand il apporta à Louis XVI les volontés de la nation, il fit peut-être moins contre le souverain, qu'en approchant de lui avec ses gros souliers sans boucles, avec ses cheveux plats sans poudre. Les vœux du peuple diminuaient la puissance du roi : le sans gêne de l'envoyé détruisait le prestige de la royauté.

La royauté, en France, avait grandi dans des luttes, et elle s'était fortifiée par des concessions adroitement obtenues. Elle avait plus de puissance que de droits, et sentait le besoin de rendre aimable ce pouvoir longtemps disputé par les grands. D'un autre côté, tout ce qui approchait du monarque devait chercher à lui plaire : la faveur était à ce prix. On sentait ainsi de part et d'autre le besoin d'être agréable, et l'on multipliait les moyens d'y parvenir.

De là sont nées toutes les délicatesses de manières et de langage, qui firent de la cour de Louis XIV le centre de tout ce que le bon goût a de plus ingénieux, de tout ce que l'esprit a de plus aimable, et de tout ce que l'élégance peut ajouter au bon goût et à l'esprit. La ville imita la cour, et le génie lui-même, assez rétif de sa nature, se plia devant le désir de plaire, devenu la loi universelle.

L'Europe attentive voulait prendre à la France cette urbanité charmante qui parait l'éclat de la gloire d'un prestige la rendant plus belle encore. Tous s'en inquiétèrent, jusqu'au sauvage et immense génie de Pierre le Grand, qui, enviant un bien inconnu chez lui, vint, en conquérant plus habile que ceux qui prennent villes et provinces, s'emparer des trésors d'une riche et belle civilisation, pour reporter son innocente et superbe conquête aux peu-

ples dont il était maître. Aussi, dans son pays, comme dans plusieurs autres cours de l'Europe, reste-t-il encore de ces types de dignité, de noblesse et de grâce, fruit des mœurs de cette époque, gardés par une aristocratie conservée dans des cours paisibles et brillantes. Je ne sais pas trop si l'austérité et la vertu sont républicaines; mais certainement l'élégance est monarchique, la grâce tient quelque peu de la flatterie, et l'esprit s'accommode assez d'une puissance qui le restreint, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de montrer son adresse à la braver.

Mais en France, dans les commotions violentes qui eurent lieu à l'époque où se passe mon drame de *Madame Roland*, la plupart des délicatesses de l'esprit et des manières disparurent, fleurs charmantes arrachées par les tempêtes. Il y eut même alors, et nous en voyons encore, des gens prenant la grossièreté comme un symbole des idées indépendantes. Il est vrai qu'ils font parfois bon marché de ces idées-là, mais le symbole ne leur en reste pas moins.

L'influence de la grossièreté qui remplace aujourd'hui les mœurs polies s'est étendue aussi des rapports de société à la littérature. La critique est souvent injurieuse; le roman est parfois brutal; et la comédie est devenue d'une grande vulgarité. Au milieu de tout cela, que restera-t-il de cette vraie distinction qu'il fallait tant de conditions réunies pour rendre complète?

C'étaient des habitudes d'enfance prises au milieu d'une illustre famille dont rien de vulgaire n'approchait, et qui avait pour devise : Noblesse oblige.. à tout ce qui est bien, beau et aimable. Quand il arrivait qu'une intelligence supérieure se montrait sous des formes si séduisantes, et que les meilleurs sentiments de l'âme se manifestaient par des manières aussi charmantes, c'était alors comme ces beaux diamants taillés par une main savante pour accroître et multiplier leur brillant éclat : c'était le beau idéal, la perfection.

J'ai donc, madame la duchesse, placé votre noble nom en tête de cet ouvrage, où l'on voit la royauté succomber, comme on placerait sur les débris d'un palais une fleur semblable à celles qui l'ornaient aux plus beaux temps de sa splendeur.

VIRGINIE ANCELOT.

MADAME ROLAND

PERSONNAGES.

LE MARÉCHAL D'OLONNE.
LE DUC DE NAVAILLES.
CHARLES BARBAROUX.
D'HERBELOT.
ANDRÉ DE CHÉNIER.
LE MARQUIS DE SÉLIGNAC.
M. DE BOISMOREL.
DURAND, serrurier.
MADAME ROLAND, née Manon Phlipon.
LA DUCHESSE DE NAVAILLES.
LOUISE D'OLONNE, sœur de la duchesse.
THÉRÈSE, vieille servante de madame Roland.
LA PRÉSIDENTE DE BOISMOREL.
UN PAGE DE LA REINE.
UN HUISSIER.
UN DOMESTIQUE.

Seigneurs, bourgeois, conventionnels, dames de la cour, bourgeoises.

L'action se passe, au premier acte, le 3 mai 1789, chez le duc de Navailles. Au deuxième, le 31 mai 1793, chez madame Roland. Au troisième, le 10 novembre 1793, dans une prison.



MADAME ROLAND

Drame historique en trois actes, mêlé de chant. Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 octobre 1843.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon ouvert sur un autre salon; au fond du second salon, une fenêtre; dans le premier salon, portes à droite et à gauche. Un riche canapé à droite de l'acteur; une table de jeu à gauche: tables de jeu dans le second salon. Petit guéridon et tabouret près du canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRÉSIDENTE DE BOISMOREL, LA DUCHESSE DE NAVAILLES, assises sur le canapé; M. DE BOISMOREL, LOUISE D'OLONNE, debout derrière le canapé; LE DUC DE NAVAILLES, debout; LE MARQUIS DE SÉLIGNAC ET D'HERBELOT, assis à gauche de l'acteur à une tabble de jeu. Au fond, dans le second salon, hommes de la cour à des tables de jeu et debout.

(Au lever du rideau, la Duchesse tient du parfilage d'or dont elle s'occupe négligemment.)

LE MARQUIS DE SÉLIGNAC.

AIR : Verse, verse le vin de France.

Vive le jeu! Lorsque je voi
Ce tapis vert où l'or abonde,
Où le hasard commande en roi,
Je crois voir l'image du monde;
Voilà le monde!

Tour à tour, fier, humilié,
On brille au sommet de la roue:
Par elle ensuite on est broyé;
Selon que le vent nous secoue,
On nous blâme, ou bien l'on nous loue!
Jouons donc, le temps où l'on joue
Est encor le mieux employé!

CHOEUR DE JOUEURS.

Tour à tour, fier, humilié; etc.

LE MARQUIS, [illegible].

Perdu !... Je double l'enjeu.

LE DUC.

Marquis de Sérignac, je parie pour vous contre d'Herbelot.

D'HERBELOT, [illegible].

Je tiens tout, monsieur le duc.

LE DUC.

Eh bien ! vous avez donc banni mon poète favori ?

LA DUCHESSE.

Moi ?

LE DUC, [illegible].

Sous prétexte qu'il aime [illegible] et qu'il chante les idées nouvelles et la liberté.

LA DUCHESSE, [illegible].

Ah !...

LE DUC, [illegible].

Comprend-on que madame la duchesse de Navailles, ma femme, s'effraie du changement ?... Mais je ramène malgré elle un de nos plus jeunes et de nos plus audacieux novateurs.

LA DUCHESSE, [illegible].

Quoi vous ramenez monsieur de Chénier ?... Il va revenir ici ?

LE DUC.

A l'instant même.

UN LAQUAIS, [illegible].

M. André de Chénier ?

LA DUCHESSE, [illegible].

Lui, qui m'aime... et que je crains d'aimer !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANDRÉ DE CHÉNIER, [illegible].

LE DUC, [illegible].

Venez, mon cher André, quoique la duchesse vous craigne.

LA DUCHESSE, [illegible].

Moi ?

ANDRÉ, [illegible].

Sans la volonté de M. le duc, je n'aurais pas osé.

LE DUC, riant.

Allons donc!... Est-ce que vous auriez peur l'un de l'autre? (Allant du côté du jeu.) Il va nous charmer par quelques vers délicieux.

ANDRÉ ; pendant que le duc a le dos tourné, il s'approche de la Duchesse, et lui dit bas avec amour.

Pardonnez! Je n'ai pas eu le courage de refuser un aussi grand bonheur.

LA DUCHESSE ; elle regarde André doucement, puis fait un mouvement de crainte, et dit au duc qui se retourne.

Alors, monsieur le duc, priez donc Monsieur de nous réciter des vers.

LE DUC, riant.

Oui, oui, André, des vers!... Mais pour aujourd'hui, faisons grâce à la duchesse des vers sur la liberté!... Voyons, des poésies gracieuses... sur l'amour!... (A part à la duchesse.) Cela ne vous effraiera pas, j'espère?...

LA DUCHESSE, à part.

Il n'en manquera pas une.

ANDRÉ.

L'heureux mortel, qui près de toi respire,
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité :
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Oh! que n'ai-je à moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux!...

(Il s'est approché de la duchesse, sa voix s'est animée, la duchesse embarrassée l'interrompt.)

LA DUCHESSE.

Assez, Monsieur!... Il me semble que le jeu s'anime trop...

LE DUC.

Oui l'on s'échauffe beaucoup!... Qu'y a-t-il?...

(Il va vers la table de jeu.)

CHOEUR DE JOUEURS.

Jouons donc, le temps où l'on joue
Est encor le mieux employé!

(D'Herbelot et le marquis quittent la table de jeu.)

D'HERBELOT, riant et empochant l'argent.

A moi le tout !

LE MARQUIS, frappant sur son gousset.

Plus rien !... C'est juste !

LE DUC, donnant sa bourse à d'Herbelot.

Voilà !...

LE MARQUIS, riant.

C'est bien cela !... receveur... général !...

D'HERBELOT, [illegible] d'un air étonné, puis a l'air de comprendre et rit.

Ah ! oui !... je comprends !... allusion !... C'est une allusion !... [illegible] Monsieur le duc de Navailles va-t-il demain à Chantilly suivre les chasses ?

LE DUC.

Mon cher d'Herbelot, je ne quitte point Paris : c'est demain la centième représentation du *Mariage de Figaro*, et je n'en veux pas manquer une.

LA DUCHESSE, très moqueuse.

D'ailleurs, suivre la chasse ?... lui !... M. le duc ?... Oh ! il a la vue trop courte ! Il tirerait sur ses chiens.

D'HERBELOT, il regarde étonné, puis il rit.

Ah ! je comprends !... allusion !... C'est une allusion à votre opposition contre la cour.

LE DUC, avec fatuité et légèreté.

Puisque l'opposition est de mode, il faut bien en être ! Mes aïeux tenaient pour la Ligue ; mon grand-père pour la Fronde ; moi pour ceci !... Tous les jeunes gens sont pour les philosophes ; plus de préjugés ! La France se rajeunit !

LA DUCHESSE, riant d'un air moqueur.

Et tous les Français n'ont plus que vingt ans !... (On rit.) Ce sera fort heureux.

LE DUC.

Riez !... Cela ne m'empêchera pas de protéger les amis de la philosophie, et aujourd'hui même, je vais chez le ministre pour obtenir qu'on laisse jouer la *Mélanie* de Laharpe, encore arrêtée ; Champfort vient avec moi.

LA DUCHESSE, indiquant Louise.

Et nous mènerons à la représentation ma sœur, que vous venez de faire nommer abbesse de Remiremont.

M. DE BOISMOREL, vivement à Louise.

Ah ! Madame, si vous aviez été ici à la lecture de cette pièce, vous auriez bien pleuré aussi !... C'est une jeune fille qu'on force à se faire religieuse.

LOUISE ; elle étouffe un soupir, et se penchant vers lui, elle dit à demi-voix, pendant que le duc s'occupe d'autre chose.

Je n'ai pas besoin de cela pour pleurer.

LA PRÉSIDENTE, retenant son fils qui veut prendre la main de Louise.

Prenez garde !... (A part.) Mon pauvre fils !

M. DE BOISMOREL, avec douleur.

Ah ! ma mère !...

LE DUC, se rapprochant.

Mélanie !... Un ouvrage superbe !... arrêté comme l'était le *Mariage de Figaro !*... Dire que l'autorité...

LA DUCHESSE, vivement et riant.

Ne veut pas qu'on se moque de vous... Oh ! elle est bien injuste !... (On rit.)

LE DUC, moitié gai, moitié mécontent.

Mais... mais... il me semble que l'opposition gagne aussi le mariage, ma chère duchesse ?

LA DUCHESSE, riant avec gentillesse.

Vous l'aimez tant, que je m'efforce d'en faire un peu... pour vous être agréable.

LE DUC.

Vous croyez ?

LA DUCHESSE, se levant.

Ainsi je m'oppose à vos projets de changements dans cet hôtel.

LE DUC, étonné.

Pourquoi ?

LA DUCHESSE.

Cet hôtel héréditaire est sur la place du Carrousel, et nous ne pouvons le quitter ; il est vieux, mais ses ornements sont du même style que son architecture ; y ajouter des choses modernes, cela n'irait pas avec le reste. De même, ces murs vieillis sont solides encore si l'on n'y touche pas ; mais, si vous en abattez une partie, l'autre s'écroulera sur nos têtes !... Tâchons donc de garder ces vieilles splendeurs où nos aïeux furent grands et heureux ! Et pourtant, monsieur le duc, quand je comprends que des choses nouvelles peuvent apporter du bonheur pour un plus grand nombre de personnes, mon cœur est prêt à adopter un peu de votre philosophie.

LE DUC, avec incrédulité.

Vous, duchesse ?

LA DUCHESSE.

Moi !... (Elle prend la main de Louise.) Ainsi, voilà ma sœur dont mon père a confié le sort à votre volonté ; elle n'a point encore prononcé de vœux... M. Robert de Boismorel n'est point encore engagé non plus...

Ils s'aiment... Eh bien, qu'ils soient heureux!... Cédez enfin à nos prières, aux leurs!... Voilà si longtemps qu'ils s'affligent !

LE DUC, avec un grand mouvement de surprise.

Comment ?

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur le duc

L'ABBÉ.

Monsieur le duc !

LOUISE.

Mon cher frère !

(Presque tous trois ensemble, et d'un ton suppliant.)

LE DUC.

Quoi donc ?

LA DUCHESSE ET LA PRÉSIDENTE.

Consentez à leur mariage.

L'ABBÉ ET LOUISE.

Je vous en prie.

LE DUC, calme et dédaigneux.

Est-ce qu'on perd la raison ici ? Marier la fille du maréchal d'Olonne au fils d'un président à mortier ! (Mouvement de tous et surtout de la [illegible].) Le père de Louise et le vôtre, Athenaïs, s'est ruiné au service du roi, qui l'en a dédommagé en lui accordant le gouvernement d'une province, puis il donne à votre sœur le noble chapitre de Remiremont; cela lui assure l'opulence et une situation digne de sa haute naissance; c'était notre droit !... c'est juste.

LA DUCHESSE.

Mais son bonheur.

LE DUC, sans l'écouter.

Si elle eût dû se marier, on lui aurait choisi un homme de son rang, et ce ne sont pas des amourettes qui règlent les affaires de famille ; vous le savez bien, ma chère duchesse.

LA DUCHESSE, soupirant.

Hélas ! oui.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! des préjugés !... vous, monsieur le duc !

LOUISE.

O mon cher frère ! écoutez-moi...

LE DUC.

Assez ! assez ! je me retire devant de telles folies. La duchesse d'Olonne, ma belle-sœur, à un homme de robe ! à un homme qui ne monte pas dans les carrosses du roi !... (Il rit.) Je ne conçois pas qu'on puisse seulement le proposer !... Allons donc !...

AIR de Zizine. (A. Doche.

C'est vraiment une folie,
Et chacun se méconnait :
Il semble ici qu'on oublie
Qui je suis et qui l'on est.

ENSEMBLE.

LA PRÉSIDENTE, LOUISE, LA DUCHESSE, D'HERBELOT, LE MARQUIS.

De cette philosophie
Voilà donc quel est l'effet ?
Comme aisément on oublie
Ce qu'on dit et ce qu'on fait !

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins le duc.

LA PRÉSIDENTE, blessée et colère.

Cet orgueil de naissance est un préjugé barbare qu'il faut détruire et qu'on détruira.

LOUISE, se jetant dans les bras de la duchesse.

O ma sœur ! si rien ne peut fléchir ton mari et mon père, qu'arrivera-t-il ?

LA DUCHESSE.

Du courage !

BOISMOREL, bas à Louise.

Nous séparer est impossible, n'est-ce pas, ma Louise ? Espérons donc des jours meilleurs.

LA PRÉSIDENTE, avec chagrin.

Ainsi, mes fils seront tous deux malheureux.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi donc ?... Monsieur d'Herbelot... (Il s'approche avec obséquiosité.) Votre fille est aimée du fils aîné de madame la présidente...

LA PRÉSIDENTE, à la duchesse.

Arrêtez !...

D'HERBELOT, vivement et avec joie.

Je ne ferai certainement pas comme monsieur le duc ! Empêcher le bonheur de ma fille ?... ô ciel ! Je consens... je...

LA PRÉSIDENTE, avec fierté.

Mais M. le président de Boismorel, son père et mon mari, n'y consent pas, lui!... Et, s'il faut tout dire, je n'y consens pas non plus.

(Mouvement général.)

LA DUCHESSE.

Comment?

LOUISE.

Ah!

LE MARQUIS.

Pourquoi?

D'HERBELOT.

Qu'est-ce que vous dites là?

LE MARQUIS.

Pourtant, on voit parfois la finance s'allier à la plus haute noblesse.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, parfois la noblesse de cour, endettée, n'a plus que cette ressource. Mais la vie austère et simple de ceux qui rendent la justice ne les force jamais à des mariages d'argent, et leur sévère intégrité repousse une fortune qui ne leur semble pas loyalement acquise.

(Mouvement général.)

D'HERBELOT.

Hein?

LA PRÉSIDENTE.

Pardon!... Mais on dit que M. d'Herbelot a commencé la sienne en faisant l'usure.

D'HERBELOT.

La banque!

LE MARQUIS, riant.

Oh! il prête son argent à...

D'HERBELOT, avec humeur.

A des gens de la cour qui ne me le rendent pas toujours.

LE MARQUIS, moqueur.

Mais ils vous reçoivent chez eux!... Puis, vous en prêtez à l'État, au roi.

D'HERBELOT, de même.

Qui ne me le rendra peut-être jamais.

LE MARQUIS, riant.

Mais il vient de vous anoblir!... Allons, convenez, mon cher d'Herbelot, que c'est faire un peu l'usure!... Oui, c'est placer votre argent à un taux... fabuleux.

(Tout le monde rit.)

D'HERBELOT.

Je comprends!... (A part.) Ils sont d'une impertinence! (Haut.) Ainsi, madame la présidente...

LA PRÉSIDENTE.

Ne peut, en ceci, faire la volonté de madame la duchesse!... Il ne faut jamais blesser l'opinion. Le fils du président de Boismorel épouser la fille d'un traitant!... (Mouvement de tous.) Venez, mon fils, venez!... (Elle salue profondément la duchesse.) Pardon, madame la duchesse!... (A elle-même.) Je ne conçois pas qu'on puisse seulement le proposer!... Allons donc!

AIR de Zizine. (A. Doche.)

C'est vraiment une folie,
Et chacun se méconnaît :
Il semble ici qu'on oublie
Qui je suis et qui l'on est.

ENSEMBLE.

LOUISE, LA DUCHESSE, D'HERBELOT, LE MARQUIS.

Tour à tour on s'humilie,
Et chacun se méconnaît :
Comme aisément on oublie
Ce qu'on dit et ce qu'on fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins la présidente et son fils.

D'HERBELOT, colère et s'agitant.

Je comprends!... je comprends!... Ah!... j'étouffe!.. Quel orgueil!... quels préjugés!... ma fille!...L'argent!... Dédaigner l'argent! En voilà un préjugé!... Mais il sera détruit! Oh! oui, il le sera, celui-là...

LA DUCHESSE, riant.

C'est vraiment beau!... La colère d'Achille!... J'aime à voir que, du moins, votre nombreuse famille pourra être heureuse, et ne trouvera point d'obstacle dans votre volonté, à vous!... Aussi, je profite de ce moment pour vous avouer que votre fils Edmond m'a prise pour confidente : il aime avec passion une jeune fille charmante.

(Mouvement de tous.)

D'HERBELOT, étonné.

Vous la connaissez ?

LA DUCHESSE.

Pas encore, mais je vais la connaître. Je sais déjà que son éducation fut soignée, qu'elle a de l'esprit, des talents, et je l'ai fait venir. Elle doit être là... Voyez !... monsieur le marquis...

(La [illegible] la porte à gauche, d'Herbelot est stupéfait et ne bouge pas, le marquis va ouvrir la porte et regarde.)

LE MARQUIS.

En effet, une jeune fille.

LA DUCHESSE.

Qu'elle vienne.

(Le marquis entre dans la pièce latérale, tous se tournent de ce côté.)

D'HERBELOT, à lui-même.

Est-ce que ce serait ?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MANON PHLIPON, entrant avec le marquis.

MANON.

Me voici, Madame.

(Elle se trouve au milieu, chacun s'écartant un peu pour la regarder, elle est isolée et se détache ainsi des autres.)

D'HERBELOT, avec surprise et indignation.

Manon Phlipon ! La petite Manon !

LOUISE, étonnée.

Manon ?

LE MARQUIS, de même.

Manon ?

ANDRÉ, avec intérêt.

C'est elle !

MANON, très calme, et regardant autour d'elle.

Oui, c'est moi.

LA DUCHESSE, l'examinant.

Son simple costume ne l'empêche pas d'être jolie.

MANON, l'examinant.

Sa riche toilette la rend plus belle.

LA DUCHESSE, aux autres.

Elle a l'air distingué, gracieux.

MANON, à elle-même.

Elle est charmante! (Haut et saluant avec respect.) C'est madame la duchesse?

LA DUCHESSE, repondant à son salut par un petit signe de tête.

Oui, Manon. Un écrivain, un nommé Roland, que protége M. le duc de Navailles, avait parlé de vous devant moi avec les plus grands éloges, et je crois qu'il a dit vrai.

MANON, souriant.

Il faut bien tâcher d'avoir du mérite lorsqu'on n'est pas destiné à posséder autre chose.

LA DUCHESSE, s'adressant au marquis, à Andre et à Louise.

Mais, vraiment, elle ne se trouble pas au milieu de nous.

MANON, souriant.

Et pourquoi me troublerais-je? Ce matin, une amie de mes parents...

LA DUCHESSE.

Une de mes femmes.

MANON.

Est venue me chercher à la Cité, où je demeure, pour m'amener, disait-elle, chez madame la duchesse de Navailles qui désirait me voir... Je suis venue.

LA DUCHESSE, avec bonté.

C'est bien! Car je ne puis désirer vous voir que pour m'occuper de votre bonheur.

MANON, étonnée et souriant.

A moi?... Mais ne vous trompez-vous pas, Madame? Ne vous a-t-on pas dit que je suis la fille d'un artiste, et que tous mes jours sont remplis par ce bonheur sévère qui tient à l'accomplissement des devoirs?

(D'Herbelot, qui a d'abord regardé et écouté, est allé tout doucement prendre sa canne et son chapeau, et se dispose à sortir.)

LA DUCHESSE, qui l'a suivi des yeux.

Eh bien! monsieur d'Herbelot?

D'HERBELOT, s'arrêtant et prenant l'air étonné.

Je ne comprends pas, madame la duchesse.

LA DUCHESSE, d'un ton un peu insolent.

Oh! que si!

D'HERBELOT.

Moi, je suis financier; je comprendrais une chose, c'est que... deux et deux font quatre, mais rien... rien du tout?... On aura beau le mettre avec deux, avec quatre, avec tout ce qu'on voudra... ce sera toujours rien!

LA DUCHESSE, [illegible].

Monsieur d'Herbelot!...

D'HERBELOT.

Certes, je n'ai pas de préjugés.

LE MARQUIS, riant.

Et la savonnette à vilain?

D'HERBELOT, après un mouvement de colère.

Mais j'ai une famille nombreuse, et si mes enfants ne font pas de bons mariages...

LE MARQUIS, riant.

Ils ne pourront soutenir la haute noblesse des d'Herbelot.

D'HERBELOT, riant.

Je ne puis donc consentir à ce qu'un de mes fils épouse une fille qui n'a rien.

ANDRÉ, s'avançant vivement.

Qui n'a rien?... Je regarde, j'écoute depuis une demi-heure, et j'en crois à peine mes yeux et mes oreilles!... Mais quand on se dispute, on se dédaigne pour de frivoles vanités de rang, cela n'est que risible!... Il n'en est pas de même quand c'est parce qu'on possède un peu d'argent, acquis Dieu sait comme!.. Quoi! l'on ose jeter le mépris sur ce qu'il y a de plus noble au monde, la gloire des arts, l'intelligence et la vertu?... Cette jeune fille, je la connais, Monsieur! Soyez sûr qu'obtenir sa main serait un grand honneur pour votre fils.

MANON, s'avançant tout près d'André.

Que dites-vous?.. Quoi! c'est moi qu'on offre, et qu'on refuse ici?... Mais, en vérité...

Air de Teniers.

Ceux dont l'orgueil me dédaigne et m'offense,
S'étonneraient s'ils pouvaient supposer
Qu'on croit valoir mieux que leur alliance,
Et que, sans biens, on peut la refuser!
Si par le rang, cet obstacle invincible,
Au-dessous d'eux, on subit leur hauteur,
Ah! dites-moi, serait-il impossible
Qu'on se plaçât au-dessus par le cœur?

D'HERBELOT, riant.

Ah! je comprends!... Elle refuse.

LA DUCHESSE.

Vous méritiez cela.

D'HERBELOT, à demi-voix, mais la duchesse l'écoute.

La fille d'un artiste!... Je ne comprends pas qu'on ait pu me la

proposer pour mon fils?... (Il rit.) Et une femme d'esprit encore!... Ah!... allons donc!

UN LAQUAIS, annonçant.

Un page de Sa Majesté la reine.

LE PAGE, entrant.

Sa Majesté fait demander à l'instant même madame la duchesse de Navailles.

LA DUCHESSE, vivement et avec inquiétude.

Ciel!... Dans ce temps d'agitation, aurait-elle quelque crainte?

LE PAGE.

Non, madame la duchesse: c'est pour répéter le quadrille que Gardel a composé pour le bal qui doit avoir lieu à Versailles, le jour de l'ouverture des états-généraux.

LA DUCHESSE, gaiement.

A la bonne heure! ne pensons donc qu'au plaisir.

D'HERBELOT, s'avançant humblement, comme pour offrir sa main.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE, s'écartant, et très hautaine.

Allons donc!... (Au marquis.) Marquis de Sélignac, vous me donnerez la main. (Elle s'approche de Louise, et lui prend la main avec tendresse.) Ma chère Louise, il faut savoir imposer silence à son cœur.

LOUISE, à demi-voix.

Vous n'ignorez pas ce qu'il en coûte.

LA DUCHESSE; elle sourit tristement en jetant un regard sur André, qui a les yeux fixés sur elle; soupirant.

Ah!

MANON, à elle-même, en regardant les deux femmes et les salons.

Le luxe, le plaisir, la puissance... tout!... Ils ont tout!...

(Elle soupire.)

LA DUCHESSE, prenant un air très gai.

Mais c'est folie de réfléchir! (A Manon.) Mademoiselle, je compte sur votre promesse; je vous retrouverai ici.

AIR: Walse de Mikaëli. (*Femme à la mode*, scène VIII.)

(A Louise.)

Sans regrets, sans espoir, et surtout sans penser,
Sous un ciel incertain laissons le temps glisser!
Vers les jours écoulés à quoi bon revenir?
Au plaisir
Consacrons l'avenir!

LOUISE, à la duchesse.

Plus d'espérance!
Dans la souffrance
Notre existence
S'écoulera.

LA DUCHESSE.

Hélas! que faire?
Souffrir, nous taire
Puis le vulgaire
Nous enviera.

Sans regrets, sans espoir, etc.

LOUISE.

Sans espoir désormais, et surtout sans penser,
Sous un ciel incertain laissons le temps glisser!
Vers des jours d'espérance à quoi bon revenir?
L'avenir
Me condamne à souffrir!

MANON ET ANDRÉ.

A l'espoir qui souvent est venu me bercer,
Pour jamais aujourd'hui faut-il donc renoncer?
Lorsqu'ici le présent nous condamne à souffrir,
Ah! du moins, aurons-nous l'avenir?

D'HERBELOT.

Je monte un moment chez mon neveu Charles, puis je partirai pour Versailles.

Il sort par la porte à droite; la duchesse, Louise et le marquis sont sortis par le fond; André reste, les yeux fixés au fond, sur l'endroit par où est sortie la duchesse; Manon est restée sur le devant [illegible]. Tout le monde s'est éloigné, excepté André et Manon.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, MANON.

MANON, sortant de sa rêverie, et allant à André, qui revient du fond.

Je ne vous avais pas vu depuis deux mois.

ANDRÉ.

Oui, deux mois, que retiré, enfermé... seul...

MANON, avec intérêt.

Avec un chagrin, peut-être?

ANDRÉ.

Avec une consolation... Je travaillais.

MANON, le regardant.

A ces vers pleins de tendresse qui exprimaient là, tout à l'heure, des sentiments...

ANDRÉ, vivement.

Que je dois taire.

MANON, souriant et gaiement.

Mais qu'on peut deviner !... Ah ! de cette chambre, j'ai tout entendu, et tout ici a blessé ma raison !... La duchesse a été mariée par convenance à un homme trop vieux pour qu'elle l'aime, trop inconséquent pour qu'elle le respecte. Lui, il adopte par plaisanterie des idées sérieuses, sans s'apercevoir qu'elles condamnent toutes ses actions ; il sacrifie sa belle-sœur à une distinction de rang ; et cette présidente, à son tour, immole à l'opinion le bonheur de son fils, pendant que ce financier, qu'elle offense, me repousse par intérêt !... Et moi, moi qui suis dédaignée par eux tous, j'avais bien envie de m'en moquer, et de leur rendre en plaisanteries tout ce qu'ils me donnaient en impertinences.

ANDRÉ.

Bientôt il n'y aura plus d'autre supériorité que celle du mérite et de la vertu.

MANON, riant.

Ah ! j'ai peur que cela n'arrive pas assez vite pour que nous ayons le bonheur d'en profiter ; et j'aurais déjà quitté ces lieux où je me sens mal à l'aise, si la duchesse n'avait exigé de moi la promesse d'y passer la journée, et si un intérêt...

ANDRÉ.

Quoi donc ?

MANON.

Vous le savez, ma vie retirée est toute consacrée à l'étude.

ANDRÉ.

Je sais que les plus graves écrivains de notre époque, se réunissant chez votre père, ne craignent pas de discuter devant vous sur les plus hautes questions.

MANON.

Eh bien ! je bénissais le ciel qui remplaçait les plaisirs frivoles de mon âge, dont j'étais privée, par de bonnes amitiés et de sévères entretiens : je ne demandais rien de plus, j'étais heureuse...

(Elle soupire.)

ANDRÉ.

Ce bonheur aurait-il été troublé ?

MANON.

Il y manque un de nos amis, celui dont l'âme ardente et généreuse animait le plus nos réunions.

ANDRÉ.

Charles ? Qu'est-il donc devenu ?

MANON.

Je l'ignore, et j'espérais le savoir ici.

ANDRÉ.

Oui, Charles est le secrétaire de M. le duc de Navailles.

MANON.

Et, dès qu'il le pouvait, il quittait ce brillant séjour pour notre pauvre maison : dans les premiers temps, sa joie était vive, ses espérances immenses ; il me parlait de l'avenir comme devant apporter tant de bonheur... que je n'aurais jamais pensé qu'il s'éloignerait.

ANDRÉ, *à part.*

Elle l'aime.

MANON.

Puis il devint triste, inquiet, préoccupé. Un jour, me voyant partager sa tristesse, il me prit les mains avec affection, en disant : Ah ! je n'aurais pas dû avoir de secrets pour vous !... Ensuite il sortit sans rien ajouter... et il ne revint plus... Je ne l'ai pas revu... et il y a six semaines de cela.

ANDRÉ.

Oh ! il reviendra !... Mais vous allez sans doute le voir ici.

MANON.

C'est ce qui fait que j'y reste.

ANDRÉ.

Votre cœur, trop occupé de lui, n'écouterait pas si je parlais d'un autre ?

MANON.

Que voulez-vous dire ?

ANDRÉ.

Qu'ami depuis longtemps de l'honnête et bon Roland, confident de ses vœux pour obtenir votre main...

MANON, *gaiement.*

Ne parlons pas de cela !... c'est impossible !...

AIR de *Kelly* : Taisez-vous.

André, quelle idée est la vôtre ?
N'achevez pas !... Oui, taisez-vous !

ANDRÉ.

J'ai tort, en effet, quand d'un autre
Je cherche à faire votre époux !

MANON, souriant.

Encor si vous parliez pour vous !
Mais il est peut-être un mystère
Qu'on peut vous révéler tout bas...

ANDRÉ.

A mon tour je vous dis, ma chère,
Je devine !... N'achevez pas !
Taisez-vous ! (bis.) ne la nommez pas.

MANON.

Taisons-nous ! (bis.) ne la nommons pas.

(André baise la main de Manon, et sort par le fond.)

SCÈNE VII.

MANON, assise sur le canapé, D'HERBELOT.

D'HERBELOT, à lui-même.

Que viens-je d'apprendre ? Une place vacante !... Trésorier des États de Provence !... Une chose magnifique !... Mais cela dépend du gouverneur de la province, le maréchal d'Olonne, et de M. de Calonne, ministre des finances. Le ministre est l'ami du duc de Navailles... et le gouverneur est le père de la duchesse... Oui, mais j'ai déplu à la duchesse... (Apercevant Manon.) Cette jeune fille... (Il s'approche d'elle d'un air obséquieux.) C'est vous qui refusez mon fils, n'est-ce pas ?... Dites-le bien à madame la duchesse, qui vous porte intérêt... et avec raison !... Charmante, en vérité !...

MANON, se plaçant en face de lui et riant.

Vous avez quelque chose à me demander pour ces politesses et pour ces louanges-là !... Mais si vous n'obtenez que ce qu'elles valent à mes yeux, ce ne sera pas grand'chose, monsieur le financier.

D'HERBELOT.

Je comprends !... Elle se moque !... elle aussi !... Ah ! si j'avais seulement autant de pistoles que je recueille ici de moqueries, ma fortune serait colossale. Quand donc pourrai-je leur rendre leurs dédains ?

UN LAQUAIS, entrant.

Monsieur, un étranger qui arrive de loin pour parler à madame la

duchesse, apprenant qu'elle vient de partir pour Versailles, demande si vous voudriez lui donner place dans votre carrosse pour y aller avec vous.

D'HERBELOT.

Quel homme est-ce?... Est-ce un homme comme il faut?

LE LAQUAIS.

Il a un air bien honnête.

(Le maréchal paraît au fond.)

D'HERBELOT.

Qu'appelles-tu honnête? Est-il bien mis? Est-il riche, ou gentilhomme?

LE LAQUAIS.

Tenez, le voici!... Vous pouvez le lui demander à lui-même.

D'HERBELOT.

A la bonne heure!... car enfin il faut savoir... on ne va pas ainsi avec le premier venu.

SCÈNE VIII.

MANON, à l'écart et observant, D'HERBELOT, LE MARÉCHAL D'OLONNE.

LE MARÉCHAL, s'avançant et souriant.

Dites le dernier venu, Monsieur; car tout le monde est déjà parti; mes chevaux sont hors d'état de faire un pas de plus...

D'HERBELOT, à part.

Ah!... il a des chevaux.

(Il salue.)

LE MARÉCHAL, d'un ton digne, mais simple.

Plusieurs raisons me font désirer d'aller tout de suite à Versailles, et si vous vouliez me donner place... car vos gens disent que vous allez partir...

D'HERBELOT, hésitant et l'examinant.

Mais, Monsieur... (A part.) Il est mis bien simplement.

LE MARÉCHAL.

Je vais à Versailles, d'abord pour remercier d'une faveur.

D'HERBELOT.

Une faveur?... (Il se rapproche.) que le ministre vous accorde?

LE MARÉCHAL.

Oh ! ce serait trop long à raconter. Je suis peu riche...

D'HERBELOT.

Ah !... (Il recule.) Et vous voudriez encore quelque argent ?

LE MARÉCHAL.

J'ai marié ma fille aînée à un homme auquel le roi s'intéresse.

D'HERBELOT, surpris et se rapprochant.

Le roi ?

LE MARÉCHAL.

Il avait promis à mon gendre...

D'HERBELOT.

Quelque petite place ?... et il l'aura oublié ? il l'aura oublié ?

LE MARÉCHAL.

Il avait promis de le nommer gouverneur.

D'HERBELOT.

Gouverneur ?... de quoi ?... de quelque bicoque ?...

LE MARÉCHAL, très simple.

Gouverneur d'une province.

D'HERBELOT, stupéfait.

D'une province ?

LE MARÉCHAL.

Et comme il va y avoir un gouvernement vacant... celui de Provence...

D'HERBELOT, vif mouvement de surprise.

De Provence ?

LE MARÉCHAL.

Le mien !... que je veux faire passer à mon gendre, le duc de Navailles.

D'HERBELOT, confondu et s'inclinant profondément.

Monsieur le maréchal d'Olonne !... le gouverneur de Provence !... Ah ! Monseigneur... si j'avais su ?... votre rang... votre crédit... votre réputation...

LE MARÉCHAL, souriant.

J'arrive de Marseille, et l'envie de voir ma fille plus tôt est aussi pour beaucoup dans ma prière.

D'HERBELOT.

Que ne parliez-vous ?... voiture, chevaux, valets et maître, tout est aux ordres de Monseigneur !... (Se tournant avec colère vers le fond.) Ce coquin qui ne me disait pas... Ah ! je t'apprendrai à méconnaître ainsi...

LE MARÉCHAL, souriant.

Arrêtez, Monsieur, et pardonnez-lui d'avoir dit seulement : C'est un honnête homme ! Il croyait que cela suffisait... et moi aussi.

MANON, [illegible]

Eh bien ! qu'en dites-vous, monsieur le financier ?

D'HERBELOT.

Je ne comprends pas.

MANON.

C'est pourtant bien simple : écoutez ! Il est un moyen de ne déplaire à personne.

D'HERBELOT.

C'est ?

MANON.

C'est d'être poli avec tout le monde.

D'HERBELOT.

Je comprends !

(Manon sort [illegible].)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, LE MARÉCHAL, [illegible] LE DUC DE NAVAILLES, [illegible] LOUISE D'OLONNE.

LA DUCHESSE, [illegible].

Quel bonheur, mon père !...

LE MARÉCHAL.

Ma fille !

(D'Herbelot sort.)

LA DUCHESSE.

Un contre-ordre de la reine m'est parvenu sur la route de Versailles, et en rentrant ici j'apprends votre arrivée...

LE MARÉCHAL, d'un ton sévère, et reculant.

Ma fille... et votre sœur ?

LA DUCHESSE, faisant un mouvement pour aller vers une porte.

Ma sœur ?... elle va venir.

LE MARÉCHAL.

Ne l'appelez pas !... Athénaïs, si mes bras ne s'ouvrent pas pour vous, que serait-ce donc pour elle ?

([illegible])

LA DUCHESSE.

Ciel !... vous savez tout ?... Ah ! pardonnez, mon père, à la pauvre Louise.

LE DUC, s'avançant.

Qu'y a-t-il?

LE MARÉCHAL.

Louise mariée secrètement à M. Robert de Boismorel.

LE DUC.

Mariée?... est-ce possible?... à mon insu?...

LE MARÉCHAL.

Ce mariage est nul.

LE DUC.

Sans votre consentement!... et malgré moi!... certes!

LA DUCHESSE, timidement.

Mon père, je vous avais supplié de consentir.

LE MARÉCHAL.

Je devais vous refuser.

LA DUCHESSE.

Il fallait donc emmener ma sœur! Elle souffrait, elle pleurait à mes côtés!... moi je n'avais pas de courage pour ses chagrins... (Bas.) Je l'use tout entier pour les miens!...

LE MARÉCHAL, lui prenant la main.

Mon enfant!

LA DUCHESSE, à part.

Il s'attendrit!... Allons chercher ma sœur!...

(Elle disparaît par le fond, pendant que le maréchal va vers le duc qui s'était écarté et s'occupait d'autre chose.)

LE MARÉCHAL, au duc.

Eh bien! toujours distrait par les plaisirs?

LE DUC.

C'est inconcevable que j'aie ignoré ce mariage!... C'est qu'aussi la vie est si occupée!...

LE MARÉCHAL.

De mille folies?...

LE DUC.

Il faut bien faire comme les autres!... C'est... (Il regarde et voit que sa femme n'est plus là.) La petite Guimard, la Duthé, Sophie Arnould, les soupers, le jeu.... etc., etc.

LE MARÉCHAL, avec chagrin.

C'est donc en vain qu'Athénaïs vous aura apporté une charmante figure, parant la plus aimable bonté?... Ah!.. la voici!... (Il se retourne en voyant Louise amenée par la duchesse.) Et Louise!...

LA DUCHESSE.

C'est elle... C'est ma sœur..

LOUISE, [illegible]

Mon père, écoutez-moi, je vous en prie, et vous me pardonnerez peut-être d'avoir disposé de mon sort... Moi, je n'aime point la cour, le monde me déplaît, j'ai toujours préféré la solitude et la rêverie ; qu'importe donc le rang et la fortune de celui qui me donne son nom? J'ai suivi le mouvement de mon cœur, et j'attends tout mon bonheur de l'affection... Pardonnez-moi, mon père.

LE MARÉCHAL, se détournant.

Levez-vous, Louise, je ne puis pas vous entendre parler ainsi !... ([illegible]) O mon Dieu ! personne ne comprend donc ici ni ses devoirs, ni le temps où nous vivons? Vous ne voyez donc pas que notre pays n'est en ce moment qu'une arène où chacun mesure et la force et les droits de ses adversaires ? Il faudrait que de grands caractères et de nobles vertus vinssent justifier nos priviléges, car une jeunesse turbulente s'en indigne, de grands écrivains nous les contestent, et tous ceux qui nous approchent nous examinent avec curiosité et avec envie !... Ainsi, Charles, que vous avez pris chez vous...

LE DUC.

Comment ?... M. Charles Barbaroux se permettrait de blâmer?

LE MARÉCHAL.

Oui, lui et bien d'autres se plaignent !... Les vieillards, les jeunes gens, les femmes elles-mêmes !.... (Il tire de sa poche une lettre qu'il ouvre.) Qu'est-ce qu'une jeune fille dont on colporte et admire des lettres où elle parle de vous?... (Il regarde la signature.) Manon Phlipon.

(Mouvement général à ce nom.)

LA DUCHESSE.

Elle est ici ; c'est cette personne qui était là quand je suis arrivée ; vous l'avez vue?

LE MARÉCHAL.

J'aurais dû la deviner. Qu'elle vienne.

LA DUCHESSE.

Je vais l'appeler.

([illegible])

LE DUC.

Qu'est-ce donc?

LE MARÉCHAL.

Vous allez le savoir.

SCÈNE X.

LOUISE, LA DUCHESSE, LE MARÉCHAL, MANON PHLIPON, LE DUC.

LE MARÉCHAL, à Manon.

Avancez. (A la duchesse.) Elle est à votre service?

MANON, indignée.

Moi!

LA DUCHESSE.

C'est la fille d'un artiste, d'un graveur de talent.

LE DUC, riant et examinant Manon.

Ah! ah!... je sais!... De l'esprit, dit-on?... C'est superflu avec d'aussi beaux yeux!... Puis, un peu de philosophie? Bien, bien! Aimez la liberté... (Bas à son oreille.) Et laissez-nous en prendre.

(Manon recule.)

LE MARÉCHAL, d'un ton sévère.

Monsieur le duc.

LE DUC, à part.

Sévère en diable, le beau-père!

LE MARÉCHAL, à Manon, d'un ton poli.

Qu'est-ce que c'est qu'un nommé Roland qui court la province en ce moment, se mêle au peuple pour l'agiter, et avec qui vous êtes en correspondance?

MANON.

M. Roland, vous le savez, écrit en faveur des classes pauvres; c'est un homme de bien qui a beaucoup souffert, et il y a tant à apprendre avec les cœurs que le malheur a blessés, qu'il a toute ma confiance: mes lettres en sont la preuve.

LE MARÉCHAL, montrant la lettre qu'il tient.

En voici une, et l'intérêt que je dois prendre à ce qu'elle contient me fait désirer d'interroger...

MANON, très calme.

Je ne puis me les rappeler toutes, mais donnez, Monsieur, je vais la lire moi-même. Je ne crains pas de dire devant tous ce que j'ai écrit pour un seul, et je suis prête à rendre compte de mes pensées comme de mes actions.

LE MARÉCHAL, [illegible]

Tenez, Mademoiselle.

MANON, lisant.

A Monsieur Roland.

« Dans votre dernière lettre, mon respectable ami, vous dites que
« je ne connais rien encore des choses de la vie, et que déjà je suis
« triste comme si je les savais toutes. C'est que je sens par le cœur
« de mes amis, et que tous joignent à une grande intelligence une
« destinée malheureuse, c'est que je vois des injustices qui révoltent !
« Ainsi, Charles, ce beau jeune homme que vous aimez, il ne dit pas
« tout ce qu'il souffre dans la maison de M. le duc de Navailles, mais
« je devine ses tourments de tous les jours. »

LE DUC.

Des tourments, chez moi ?

MANON, continuant la lecture.

« Il faut que vous sachiez tout. Il y a quelques années, M. le ma-
« réchal d'Olonne eut un procès important devant le parlement
« d'Aix ; un avocat distingué de Marseille, nommé Barbaroux, le lui
« fit gagner par un talent que rehaussait encore une grande réputa-
« tion de probité. »

LE MARÉCHAL.

C'est vrai !

MANON, continuant la lecture.

« Après le gain du procès, l'avocat, sa femme et leur fils Charles,
« vinrent à Paris chez le maréchal. Mademoiselle d'Olonne était une
« enfant faible et malade ; on désespérait de sa vie ; les médecins
« crurent que l'air chaud du midi de la France pouvait seul la sau-
« ver ; elle n'avait plus de mère ; on la confia à cette famille honorable
« qui retournait à Marseille. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, où son
« mariage avec M. le duc de Navailles se décida, elle resta dans
« cette maison ; elle y fut entourée de soins, de tendresse et de dé-
« vouement. »

LA DUCHESSE.

Oh ! c'est bien vrai !

LE DUC.

Aussi, lorsqu'ils moururent sans fortune, j'accueillis chez moi leur fils Charles ; il venait à Paris avec ses vingt ans pour tout bien.

LA DUCHESSE.

Vous oubliez quelque chose, Monsieur le duc !... Il y venait avec l'intelligence et la probité de son père.

MANON, [illegible]

Pourtant il y fut bien malheureux.

LE DUC.

Malheureux !... Et je ne l'ai pas su ?

LA DUCHESSE, souriant.

Vous êtes si occupé du bonheur général !

MANON, lisant.

« Lui, Charles !.. placé dans un rang inférieur, traité en subalterne... »

LE DUC.

Voulait-il donc être traité comme un duc et pair ?

MANON, parlant.

Pourquoi pas... s'il a autant de mérite ?

LE DUC, riant.

Oh ! la petite philosophe !... Continuez à lire, je vous prie.

MANON, lisant.

« Il voit M. le duc de Navailles... » (Elle s'arrête en riant.) Je crois, au contraire, que je ne dois pas continuer.

LE DUC.

Si ! si !... Voyons un peu ce que vous dites de moi !.. Ah ah ! mon panégyrique par une jeune et jolie personne !...

MANON, lit en souriant.

« Il voit M. le duc de Navailles, un de ces hommes frivoles qui « restent enfants à tous les âges... »

LE DUC, riant.

Ah diable !...

MANON, continuant de lire.

« Il le voit au faîte des honneurs et de la puissance, car on vient « encore de lui assurer le gouvernement d'une province ; il voit ces « grands, possédant tout, richesse et pouvoir, tandis qu'un homme « comme lui, comme Charles, qui a formé par l'étude un esprit supé- « rieur, ne possède rien, pas même le droit de consacrer ses talents « au bien de son pays dans un emploi... »

LA DUCHESSE, interrompant vivement.

J'en ai demandé un pour lui, et des plus importants.

LE DUC.

Ah ! sans me consulter.

LA DUCHESSE, à son père, sans répondre au duc.

Pardonnez, mon père, si, distraite par les plaisirs et les fêtes de chaque jour, je fus longtemps à m'apercevoir qu'il était mécontent !... Il y a six semaines, une circonstance me l'apprit ; alors j'ai cherché à réparer... Car il ne faut pas qu'il soit malheureux dans ma famille, celui dont la famille m'a rendue si heureuse.

LE MARÉCHAL.

Bien, Athénaïs !... C'est un devoir pour nous d'assurer l'avenir de Charles.

MANON, [illegible]

Le reste de la lettre ?...

LE MARÉCHAL.

Est inutile, il ne nous regarde pas !... Et maintenant, vous le voyez, Mademoiselle, ma fille (Il prend la main de la duchesse.) a de la bonté, de la vertu, du courage... Elle n'est donc pas indigne de la grandeur.

LE DUC.

Je saurais défendre la mienne envers et contre tous à la pointe de mon épée !... ([illegible] près de Manon.) Ah ! ma belle philosophe, je suis trop jeune ?... Eh bien, tant mieux !

LE MARÉCHAL.

Moi je crois de mon devoir de ne plus quitter le roi ; et, en cédant à mon gendre le gouvernement de Provence, je demande au ciel pour lui l'esprit de justice, la vraie force de la puissance.

LE DUC.

Oh ! je ne tourmenterai pas mes administrés ! (A part.) Manger à Paris le revenu de mon gouvernement avec quelques beautés faciles à gouverner, voilà tout ce que je veux !

LE MARÉCHAL, à Louise.

Vous, enfant, qui n'avez pas compris que vous ne pouviez, à votre gré, déposer le fardeau d'un grand nom, vous m'imposez un cruel devoir ; car ces nœuds imprudents doivent être brisés, et le cloître...

LOUISE, pleurant.

Mon père !...

LE MARÉCHAL, sans la regarder et faisant effort sur lui-même.

Ma sévérité doit réparer votre faiblesse : je dois compte à tous les nôtres des actions de mes enfants, tant qu'ils dépendent de moi.

LA DUCHESSE, à demi-voix à Louise, en la soutenant.

Ma pauvre sœur !

LE MARÉCHAL, au duc.

Vous, Monsieur, préparez-vous sérieusement à une situation que les circonstances rendront peut-être périlleuse.

LE DUC, riant.

L'ennemi n'est pas aux frontières de France, que je sache... et quand il y serait, notre épée n'est-elle plus à notre côté ? Monsieur le maréchal, vous que je reconnais comme un sage avec autant de vérité que vous me reconnaissez pour un fou, venez ce soir avec mes amis !... Laharpe, Champfort, Condorcet et tous nos plus grands esprits se joi-

gnant aux plus grands seigneurs, toute la France y sera : qui craindrions-nous?

LE MARÉCHAL.

Ceux que vous ne comptez pas, en disant toute la France!... (Se tournant vers Manon.) Mademoiselle, voici Charles : nous allons le laisser avec vous, et nous occuper de votre bonheur à tous deux!... C'est ainsi que nous essaierons de vous prouver que vous vous êtes trompée!... Croyez-moi, il y a pour tous des malheurs et des devoirs... et le rang que vous nous enviez n'est ni sans chagrins, ni sans périls.

AIR : Mon père est heureux d'avance. (*Extase.*)

Le sort n'épargne personne,
Puisqu'il a des maux pour tous,
Que notre âme s'abandonne
A des sentiments plus doux.

TOUS.

Le sort n'épargne personne, etc.

SCÈNE XI.

MANON, CHARLES.

MANON, à part, pendant que Charles regarde la duchesse qui s'éloigne.

Jamais mon cœur n'avait battu ainsi! Je me sens ici inquiète et mécontente... Ce vieillard est noble et bon!... Mais Charles est là... ne pensons qu'à lui!... Comme il a l'air heureux!...

CHARLES, venant à elle et très gai,

Quel plaisir de vous voir dans cette maison.

MANON, avec gentillesse et gaieté.

Et si je n'y venais que pour savoir ce qui vous éloigne de la nôtre?... mais je n'avais rien pu apprendre!... M. André de Chénier n'était pas venu ici depuis deux mois : banni par la duchesse, il ignorait tout ce qui vous regarde : que vous est-il donc arrivé?

CHARLES.

J'étais si triste la dernière fois que je vous vis

MANON.

Raison de plus pour ne pas quitter ceux...

CHARLES, [illegible]

Que ces [illegible]

MANON, [illegible]

Et qui nous aiment.

CHARLES, d'un ton de bonheur et de joie.

Mais à présent j'ai de belles espérances, une noble carrière s'ouvrira devant moi, elle me permettra de servir mon pays, elle me rapprochera de...

MANON.

De qui donc?

CHARLES.

Air [illegible]

À mes regards l'avenir se découvre,
Beau d'espérance, et riche d'heureux jours ;
Devant mes pas le vaste champ qui s'ouvre
Est sans limite, et s'élargit toujours !
Oui, plus d'entrave aux cœurs tels que les nôtres,
Car, je l'espère, on me permettra bien,
En travaillant pour le bonheur des autres,
De m'occuper un peu du mien.

MANON, [illegible]

Il est même permis de commencer par celui-là.

CHARLES.

Vous croyez?... Et si je pensais d'abord au vôtre ?

MANON.

N'est-ce pas la même chose? Quand vous serez satisfait, ne serai-je pas contente?

CHARLES, lui prenant les mains.

Est-ce possible ?

MANON.

Vous souvenez-vous du dernier jour où nous nous sommes vus ?

CHARLES, souriant.

Oui, le jour où j'étais si désolé !

MANON.

Vous teniez ainsi mes mains dans les vôtres, et vous disiez : Je n'aurais pas dû avoir de secrets pour vous.

CHARLES.

Et j'avais raison !... oui, je veux tout vous dire !... Mais si votre esprit supérieur comprend toutes les idées, votre cœur naïf et innocent comprendra-t-il...

MANON.

Quoi donc?

CHARLES.

Si vous alliez me trouver insensé, coupable?

MANON.

Comment?

CHARLES.

Il faudrait savoir tout le passé... mon enfance, les premières années de ma jeunesse, où ma vivacité turbulente ne laissait place à aucune idée!.. L'instant où elle m'apparut pour la première fois fut celui où la vie commença pour moi.

MANON, étonnée.

Que voulez-vous dire?

CHARLES.

Oui, immobile devant cette gracieuse et ravissante enfant, mon amour, mon existence, tout commença sous les lambris dorés de cet hôtel; et quand nous retournâmes ensemble dans la maison de mon père, il me sembla que toutes les splendeurs de la gloire, toutes les grâces de l'élégance, tout le bonheur de ce monde enfin, étaient tellement identifiés avec la noble héritière des héros, avec la gracieuse fille des plus grandes dames, qu'ils se transportaient avec elle dans notre humble demeure.

MANON, elle s'est reculée peu à peu, et sa figure est devenue triste, à part.

Ciel!

CHARLES.

Que vous dirai-je? Quatre années je vécus pour la voir, pour l'entendre à toute heure, pour l'environner de mes soins de toutes les minutes, pour m'enivrer d'un sentiment dont je ne connaissais pas la puissance, dont j'ignorais même le nom.

MANON, accablée et avec effroi.

Vous aimez la duchesse de Navailles?

CHARLES.

Je faillis mourir de son départ quand elle quitta ma famille, et j'arrivai dès que cela fut possible. Mais quel nouveau tourment m'était réservé dans ces lieux! C'était peu de la voir appartenir à un autre!.. de la voir distraite par les plaisirs et entourée de séductions de tous genres; j'étais humilié par ma situation inférieure, par les reproches que je me faisais à moi même, n'ayant ni la force de fuir, ni celle de rester, et ne trouvant qu'auprès de vous, et dans les idées généreuses qui nous occupent, un peu de ce courage dont je faillis un jour manquer tout à fait.

MANON, [illegible]

Ah ! je comprends bien qu'il y ait des chagrins qui accablent et déchirent le cœur.

CHARLES.

C'était le jour où je vous vis pour la dernière fois : nos amis étaient découragés, et, en rentrant dans cet hôtel, la duchesse me sembla plus belle, les grands que je vois ici furent plus insolents, et je résolus d'en finir avec une vie si misérable !

MANON.

Grand Dieu !

CHARLES.

Mais quand j'entrai dans ma chambre, je l'y vis en même temps que moi, elle... elle qui retint mon bras en s'écriant : Charles, au nom du ciel, si vous ne voulez pas me rendre à jamais malheureuse, ne soyez pas malheureux ainsi !... Son émotion, le son de sa voix, ces mots si simples, et qui ne changeaient rien à mon sort, changèrent toutes les dispositions de mon cœur !... Je la suivis !... mais elle aurait pu me laisser seul... La vie m'était redevenue chère... Depuis ce temps, je sens son intérêt me protéger et veiller sur moi... et cette protection m'est si douce, que je ne m'éloigne plus de cet hôtel, où je puis tout oublier, où je n'ai besoin que de la voir pour être heureux !

MANON, avec désespoir.

Ô mon Dieu !

CHARLES.

Ah ! quelqu'un !..

Il va vers un domestique qui paraît au fond, et reste un instant à lui parler bas.

MANON, à elle-même sur le devant.

En est-ce assez... Méprisée par ce financier, insultée par ce grand seigneur, humiliée par la supériorité de ce vieillard, et dédaignée par cette grande dame, il ne me restait plus qu'à la voir aimée de lui... de Charles ! le prestige de son rang, l'éclat qui l'entoure, tout ce qui me manque et me méprise, eh bien ! c'est cela qui l'a séduit !... Il l'aime !... Ah ! c'en est trop !

Elle tombe assise sur le canapé.

CHARLES ; *il quitte le domestique qui se dirige vers l'appartement de la duchesse, et en revenant vers Manon, il lui dit tout en regardant vers le fond.*

Ô mon amie, gardez bien mon secret !... On vient ici... C'est mon oncle qui parle vivement au marquis de Sélignac.

MANON, [illegible]

Il ne s'aperçoit seulement pas de ma douleur !

SCÈNE XII.

MANON, CHARLES, D'HERBELOT, LE MARQUIS DE SÉLIGNAC.

D'HERBELOT, comme continuant une conversation commencée, et riant.

Et ça fait joliment honneur à la famille!... Car c'est mon neveu!... Ma foi, Charles, je te fais mon compliment, c'est bien débuté.

(Il rit.)

CHARLES.

Que voulez-vous dire, mon oncle?

D'HERBELOT.

Je comprends!... du mystère!... Mais pas avec moi, j'espère!..... (S'adressant au marquis.) Diable! je ne suis pas étonné qu'il plaise aux femmes!... elles en aiment de plus mal tournés!... Ça, voyez-vous, c'est de famille!... Son père, un Barbaroux de Marseille, bel homme! tous beaux hommes, les Barbaroux!... Sa mère, une d'Herbelot, ma sœur... belle femme! sang superbe!..... c'est connu!... Et des succès!..... (Il rit en se rengorgeant, puis s'adresse à Charles.) Mais, dans une occasion aussi belle, il faut bien établir les faits... (A demi-voix.) Quand ce ne serait que pour vexer les grands seigneurs!

CHARLES, le regardant étonné.

Mais de quoi parlez-vous donc?

D'HERBELOT.

De tes bonnes fortunes!... De la dernière, dont on s'occupe déjà!... Je le crois bien, pardieu! la plus jolie, la plus grande dame de Paris!... que tu ne quittes plus... avec qui l'on te voit chaque jour... chez qui...

CHARLES, vivement.

Arrêtez!... Quelle affreuse calomnie!

D'HERBELOT, étonné.

Qu'est-ce que tu as donc?... mais ça se dit, ces choses-là!... Sans cela, ce serait bien la peine...

CHARLES, avec impatience.

Mon oncle!...

D'HERBELOT.

Les femmes elles-mêmes de notre temps ne s'en cachent guère : elles ont des amants, se les disputent, se les enlèvent!...

CHARLES, [illegible].

Ah ! de pareilles mœurs me sont inconnues ! Elles sont étrangères à la femme angélique que vous calomniez.

D'HERBELOT, étonné et effrayé de sa colère.

Ce n'est pas moi !... c'est tout le monde !... c'est Monsieur qui en plaisantait tout à l'heure... monsieur le marquis.

CHARLES, l'interrompant.

Et Monsieur me rendra raison de ce qu'il mêle mon nom à ses plaisanteries pour compromettre une femme.

LE MARQUIS, riant et très moqueur.

Allons donc !... vous prenez mal quelques paroles légères !... Je vous crois aimé d'une femme charmante ; si j'en parle, c'est par envie peut-être... Bien d'autres voudraient être à votre place... et moi tout le premier !..... (Charles est près de s'emporter, le marquis continue très calme.) Quant à votre provocation, c'est du plus mauvais goût devant une femme.

(Manon, qui était assise à l'écart, s'est levée à la provocation.)

D'HERBELOT, l'apercevant.

Tiens !... la petite Manon !... (A part.) Est-ce qu'elle en tiendrait aussi pour le neveu ?... Ce n'est pas étonnant, toutes les femmes l'aiment ! C'est bien de famille !

CHARLES, avec violence.

Monsieur le marquis, vous m'avez entendu, et vos plaisanteries...

LE MARQUIS, calme et railleur.

C'est si je me battais avec vous qu'on en ferait des plaisanteries !.. Je me couvrirais de ridicule.

CHARLES.

Comment ?

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas gentilhomme !... vous n'avez pas d'état dans le monde !... Et j'ai fait trop souvent mes preuves pour ne pas refuser une affaire qui n'est pas acceptable... en vérité.

(Il est allé au fond négligemment en prononçant cette dernière phrase.)

CHARLES, avec colère.

Ainsi, vos idées, qui vous permettent de m'offenser, ne vous permettraient pas...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE DUC, LA DUCHESSE.

(Le marquis est allé au-devant de la duchesse, mais en entrant elle a remarqué l'émotion de Charles, elle va à lui.

LA DUCHESSE, à Charles.

Qu'avez-vous ?

LE DUC, s'avançant.

Est-ce qu'il sait déjà la mauvaise nouvelle ?

D'HERBELOT.

Quelle nouvelle ?

LE DUC.

La duchesse avait demandé pour lui un emploi dans la diplomatie, et ces emplois-là ne se donnent qu'à des gentilshommes... Aussi, agir sans me consulter !

(Mouvement de tous.)

CHARLES.

Ah !

LE DUC, s'adressant au marquis.

Mais la place de trésorier de la compagnie de mousquetaires que commande le marquis...

LE MARQUIS, vivement.

Est vacante !... Disposez-en, madame la duchesse.

(La duchesse se tourne vers Charles qui prend vivement la parole.)

CHARLES.

Pas en ma faveur, du moins !... Je ne puis, je ne veux rien accepter, et je vais...

LA DUCHESSE, s'approchant de lui, et faisant signe aux autres de s'écarter, avec anxiété.

Oh ! écoutez-moi !...

(Le duc cause un peu dans le fond avec d'Herbelot et le marquis ; Manon a reculé quand la duchesse s'est approchée de Charles ; elle examine tout et écoute avec une grande attention ce que dit la duchesse.)

LA DUCHESSE, à Charles.

Je crains encore votre désespoir ! Du courage !... (Elle soupire.) Tous en ont besoin, croyez-moi, et les peines d'intérêt et d'amour-propre... ne sont pas les plus cruelles.

(En ce moment André Chénier entre, et va pour s'approcher ; mais Manon lui fait signe de ne pas déranger la duchesse et de ne pas l'empêcher [illegible].)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ CHÉNIER

CHARLES, avec tendresse, à la duchesse.

Que dites-vous ?

ANDRÉ, à part.

Que dit-elle ?

LA DUCHESSE.

Ah ! cachons mon secret !

CHARLES, ému.

Un secret de douleur?.. Un secret d'amour peut être ?

LA DUCHESSE.

Silence !

CHARLES, vivement.

Non!... Si vous aimiez, ce serait un tel bonheur pour celui...

LA DUCHESSE.

Si cela était, mon devoir m'aurait déjà forcée de l'éloigner de moi !

ANDRÉ, à part, avec joie.

Ah!...

CHARLES, avec douleur.

L'éloigner?...

LA DUCHESSE.

Et si, ramené par mon mari, il était revenu. . eh bien ! j'aurais encore le courage de le contraindre à partir.

(André et Charles ont l'air inquiet, le duc se rapproche.)

LE DUC, à André.

Vous partez donc, André?... Vous nous quittez encore ?

ANDRÉ, vif mouvement de joie.

Moi?...

LE DUC.

A la demande qu'en a faite au ministre madame la duchesse, on vous accorde le régiment d'Angoumois en garnison à Strasbourg.

CHARLES, à part, avec douleur.

C'est donc lui qu'elle aime !

ANDRÉ, à la duchesse.

Que de bonté!... mais elle sera inutile, car j'ai donné ma démission, et je quitte le service pour rester à Paris.

(Mouvement de tous.)

LE DUC.

Ah!... Mais qu'entends-je?

(On entend une musique de danse.)

LA DUCHESSE, troublée.

Il faut donc aller recevoir et présider à une fête!... (A part.) Si le bruit et le mouvement pouvaient empêcher de penser?

(Elle sort en prononçant cette phrase, André la suit.)

ANDRÉ, lui prenant la main qu'il serre furtivement.

Ah! Madame...

LE DUC.

Venez, marquis, suivez-nous, d'Herbelot!... Ah! puisque cette jeune fille est restée, elle peut regarder le bal et dîner à l'office.

(Il sort avec d'Herbelot et le marquis.)

MANON, avec un mouvement de colère.

Oh!...

SCÈNE XV

MANON, CHARLES, puis ANDRÉ.

CHARLES, avec désespoir.

Tout est fini!

MANON, elle fait un effort sur elle-même, essuie ses yeux, va vivement à lui, et lui prend le bras.

Charles!... Ecoutez!... moi aussi, j'aime sans espoir quelqu'un qui en aime une autre!... (Il fait un mouvement et la regarde étonné.) Comme vous je suis témoin de leurs plaisirs quand j'ai le cœur déchiré, et témoin de leur opulence quand je ne possède rien!... Aidez-moi donc à m'éloigner d'ici avec courage!... Venez!...

ANDRÉ, qui est rentré et l'arrête.

Vous voulez partir... et une affreuse douleur se montre sur vos traits!... (Il regarde Charles.) Lui aussi!... qu'y a-t-il donc?

MANON.

Si je restais ici un moment de plus, j'aurais du désespoir à en perdre la raison.

CHARLES.

Pour moi, supporter une pareille existence est impossible désormais.

ANDRÉ.

Vous êtes un fou!

CHARLES.

Ah !

ANDRÉ.

Un fou de vingt ans qui sera un homme de génie à trente.

([illegible])

CHARLES, [illegible].

A quoi cela servirait-il ?

ANDRÉ.

A préparer un sort meilleur que le vôtre pour ceux qui vous suivront.

CHARLES, avec exaltation.

Ah ! si cela était possible !... ([illegible]) André, tous les intérêts, toutes les passions, tout ce qui trouble mon âme en ce moment, s'effaceraient bien vite ! — Oui, si je pouvais employer mon intelligence et mes forces pour le bien à venir de mon pays, fallût-il donner jusqu'à ma vie... je ne me trouverais plus malheureux !

MANON.

Ah ! je vous reconnais, Charles... et vous, André !... votre cœur généreux s'indigne de malheurs qui ne peuvent vous atteindre.

CHARLES, exalté.

Voilà pourquoi il aurait tant de bonheur à les détruire !... Qu'importent les titres, les rangs, les priviléges à ceux qui se sentent au cœur quelque chose qui vaut mieux que cela ? Quand les premières places seront aux plus dignes, eh bien ! si plus d'un petit en prend une belle, plus d'un grand aussi pourra garder la sienne.

MANON, à André.

Et la vôtre sera belle !

ANDRÉ.

Qui sait ?... Mais il y a des dangers pour nos amis : on vient d'arrêter quelques personnes ; de ce nombre est Roland, regardé comme un ennemi du gouvernement.

MANON.

Ah ! courons à son aide !... (Prenant André un peu à part.) Et s'il veut d'un cœur noble et bon pour partager ses infortunes... André, ma main est à lui !

ANDRÉ, la regardant avec admiration.

Ah !... vous, la femme de Roland !... c'est bien !...

(Le fond se remplit de monde ; des laquais placent des barrières devant les portes latérales sur le devant, et des spectateurs se placent derrière ces barrières pour voir les danses qui vont avoir lieu.)

SCÈNE XVI.

Les mêmes, LE DUC, LA DUCHESSE, D'HERBELOT, LE MARQUIS, LOUISE, SEIGNEURS, COURTISANS, DAMES, SPECTATEURS D'UN RANG INFÉRIEUR.

LA DUCHESSE, qu'on a déjà vue dans le fond pendant les dernières phrases de la scène précédente.

Il y a sur la place du Carrousel un bruit qui nous dérange : répétons ici le quadrille pour le bal de la cour.

Charles et Manon se sont écartés et vont tourner autour de la foule pour s'éloigner.

LA DUCHESSE, LE DUC, LE MARQUIS.

CHŒUR.

Finale de M. Doche.

Qu'à l'instant
La danse
Commence.
Oublions en chantant
Quel sort nous attend.

On a commencé à danser le quadrille ; Charles et Manon sont arrêtés par la danse.

LOUISE, qui était au fond, accourt sur le devant.

Ecoutez !

LA DUCHESSE.

Chut !

LOUISE.

Silence !

CHŒUR, courant à la fenêtre du fond.

Il faut tâcher de voir.

(On entend au dehors des mesures de *la Marseillaise*.)

LA DUCHESSE, effrayée.

Un bruit de guerre !

CHARLES ET MANON, joyeux.

Un chant d'espoir !

LOUISE, joyeuse.

La liberté d'aimer peut-être ?

MANON, avec joie.

La lutte est engagée, un nouveau jour va naître !
C'est le bonheur pour tous !

LA DUCHESSE, [illegible].

Voilà le malheur pour nous.

ANDRÉ.

[illegible] pour vous.

LA DUCHESSE.

Le bruit, les cris augmentent.

LE DUC, riant.

Eh quoi! vous tremblez tous
Pour des manants qui chantent?

LA DUCHESSE, [illegible].

Empêchons donc leurs cris d'arriver jusqu'à nous!

LE DUC, LE MARQUIS, LA DUCHESSE, CHŒUR.

Qu'à l'instant
La danse
Commence.
Oublions en chantant
Quel sort nous attend.

[illegible] des chants de *la Marseillaise* partis du dehors [illegible] à la musique de la danse; la curiosité des spectateurs [illegible] rompre les barrières; tout le monde alors est confondu sur le théâtre.

MANON, à Chalier, [illegible].

Peut-être toutes les barrières vont-elles se briser comme celles-là!

(Grand tapage, la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une grande salle simplement meublée : porte au fond ; à gauche de l'acteur, une porte à un pan coupé, et une autre porte sur le second plan ; à droite, une fenêtre vis-à-vis de la porte à pan coupé, et une porte au second plan, devant cette porte un berceau d'enfant ; à gauche une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ROLAND, THÉRÈSE, LE SECRÉTAIRE.

(Au lever du rideau, madame Roland est debout, une main appuyée sur le berceau, de l'autre elle tient un papier : Thérèse est assise un peu en arrière, ajustant un bonnet d'enfant avec des rubans roses ; elle a l'air inquiet ; le secrétaire est à la table et écrit.)

MADAME ROLAND, penchée sur le berceau.

AIR de la Lisette de Béranger. (Par Bérat.)

Fleur éclose dans la tempête,
Enfant que berce mon amour,
Dieu te sourit, et sur ta blonde tête
Fait luire enfin l'aurore d'un beau jour :
Puisses-tu voir à l'abri des outrages
Grandir le nom que ta mère a porté,
Et s'élever sous un ciel sans orages
L'arbre immortel que nos mains ont planté!
Oh ! qui ne t'aimerait,
Chère Eudora, ma fille,
Si fraîche et si gentille,
Qu'un ange t'envierait?...
Mais le soleil qui brille
Trop souvent disparaît...
Si l'orage grondait,
Si Dieu nous séparait,
Sur toi qui veillerait ?
Dors près de moi, ma fille!...

(Après un moment de silence, elle sort de sa rêverie.)

Quel est ce bruit ?

THÉRÈSE, [illegible].

C'est un écrit... ([illegible].) « Aujourd'hui, 12 prairial, an deux de la République française. » ([illegible].) Une république !...

MADAME ROLAND, regardant le papier qu'elle tient.

Le trente un mai dix-sept cent quatre-vingt-treize. (Elle va à la table [illegible].) Tenez, monsieur Emmanuel, c'est une circulaire que Roland a faite ce matin, et qu'il faut copier.

LE SECRÉTAIRE, regardant le papier.

Mais ce n'est pas l'écriture du ministre.

MADAME ROLAND.

Non, c'est la mienne ; mon mari a dicté, et j'ai écrit.

THÉRÈSE, à part.

Voilà encore une fois l'amour-propre du ministre à couvert.

LE SECRÉTAIRE, qui a lu le papier.

C'est clair, élégant, plein de force et de raison !

MADAME ROLAND, souriant et avec un peu d'orgueil.

N'est-ce pas ?... ([illegible].) Ce bon Roland ! c'est la sagesse et la vertu même.

(Elle est toujours près de la table.)

LE SECRÉTAIRE, se soulevant de sa place et galamment.

Ah ! la sagesse intelligente qui dirige tout ici, c'est vous seule !... quoique jeune, belle, charmante...

MADAME ROLAND, l'arrêtant.

Monsieur Emmanuel, ne parlons pas de moi, mais de mon mari ! Roland, ministre, c'est la justice au pouvoir, n'est-il pas vrai ? Et ses amis ?... tous dévoués à leur pays !... Ah ! quelle gloire doit s'attacher à leurs noms !

LE SECRÉTAIRE.

C'est vous qui êtes leur âme !... vous, Madame, dont un regard inspire la gloire, dont un mot pourrait donner le bonheur !

MADAME ROLAND, d'un ton sévère.

Monsieur... (Elle se tourne vers le berceau.) Ma fille est-elle endormie, Thérèse ?...

THÉRÈSE, près du berceau.

Oui, regardez-la !... un vrai chérubin ! elle sera jolie comme vous ; Dieu veuille...

MADAME ROLAND, regardant sa fille.

Qu'elle soit heureuse, mon Eudora ! oui, elle vivra dans des jours meilleurs : tout est possible à présent, et chacun a sa part de bonheur !... ([illegible].) La mienne aura été d'avoir aidé à réaliser les

beaux rêves des plus grands esprits, d'avoir contribué au bonheur de notre pays.

(Le secrétaire a rassemblé des papiers et les emporte.

THÉRÈSE, regardant autour de la chambre, et à elle-même.

Nous voilà seules !

MADAME ROLAND, allant s'asseoir à la table, gaiement et prenant une plume.

Essayons de travailler.

THÉRÈSE, s'approchant.

Ah ! si j'osais parler... demander... une grâce ?...

MADAME ROLAND, posant la plume et très gaiement.

Et pourquoi ne parlerais-tu pas ? ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE.

C'est vrai ! ne vous ai-je pas reçue dans mes bras quand vous vîntes au monde ? n'ai-je pas veillé sur vous depuis ce moment-là ? Ne me suis-je pas toujours inquiétée pour vous ?

MADAME ROLAND.

Inquiétée ?... Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Dès votre enfance, au lieu des jeux de votre âge, je vous voyais sans cesse lire et étudier... ça n'est pas naturel.

MADAME ROLAND, gaiement.

Je n'avais ni rang, ni fortune, et je croyais que le mérite pourrait les remplacer... Mais il ne m'a pas sauvée du dédain... jadis.

THÉRÈSE.

Puis, quand je vous ai vue, jeune et jolie, épouser un vieillard... Est-ce que c'est naturel, cela ?

MADAME ROLAND, lui prenant la main.

Il savait, lui, apprécier mon cœur.

THÉRÈSE.

Et quand je vous voyais unie avec tous ceux qui attaquaient le pouvoir existant alors... comme je tremblais !

MADAME ROLAND.

C'était la cause de l'intelligence qu'ils servaient !... Ils devaient triompher !

THÉRÈSE.

Mais aucune de mes inquiétudes passées n'approche de celle que j'éprouve depuis que la puissance est entre vos mains.

MADAME ROLAND, étonnée.

Comment ?

THÉRÈSE.

Oh ! ce n'est pas naturel !... avoir vu tomber un pouvoir qui durait depuis des siècles !...

MADAME ROLAND, [illegible].

C'est pour cela qu'il devait changer.

THÉRÈSE.

Voir à sa place... M. Roland et ses amis, de pauvres bourgeois !

MADAME ROLAND, [illegible].

Ils n'avaient pas usé leurs forces dans le luxe et dans les plaisirs... Ils devaient l'emporter.

THÉRÈSE.

Vous voir ici... gouvernant avec eux... vous, une femme jolie, sage, que j'ai élevée !

MADAME ROLAND, [illegible].

Que tu as rendue simple et bonne !... Et c'est pour cela qu'elle a compris que tous devaient être égaux, libres et heureux !

THÉRÈSE.

Il arrivera quelque malheur, c'est sûr !... Le peuple déteste le pouvoir.

MADAME ROLAND, riant.

Qui l'opprime... mais il bénit le nôtre !... Et il faut que tu aies bien l'envie de t'inquiéter, ma bonne Thérèse !... Tout a réussi au-delà de nos espérances ; on est heureux partout... (Elle montre des papiers épars sur la [illegible].) Vois ces lettres de toutes les provinces !... On nous loue, on nous aime !

THÉRÈSE, [illegible] un peu.

Quand on est puissant, on n'entend jamais que ceux qui approuvent.

MADAME ROLAND, [illegible] à elle.

Que dis-tu ?

THÉRÈSE.

Que vous devriez, puisque tout va bien, vous occuper un peu des plaisirs de votre âge.

MADAME ROLAND.

Ces temps sont graves et sérieux.

THÉRÈSE.

Il est pourtant des femmes qui s'amusent.

MADAME ROLAND, souriant.

Leurs plaisirs ont des dangers.

THÉRÈSE.

Moins grands que ceux qui vous menacent.

MADAME ROLAND, [illegible].

C'est possible !... Les hommes pardonnent plutôt à une femme beaucoup de folie qu'un peu de raison.

THÉRÈSE.

Occupez-vous de toilette, de parures.

MADAME ROLAND, riant.

Est-ce que les ministres de la république ont de l'argent à dépenser en chiffons?

THÉRÈSE.

J'ai encore à vous un peu d'or... Vous n'achetez rien!... Il n'y a que les pauvres qui sentent que vous êtes riche.

MADAME ROLAND.

En s'occupant des autres, on parvient à s'oublier soi-même, et c'est peut-être tout ce que je veux.

THÉRÈSE.

Et c'est ce que je ne veux pas, moi!... Aussi, écoutez, je vous en supplie.

MADAME ROLAND.

Oui, tu voulais me demander quelque chose.

THÉRÈSE.

C'est... de partir, de quitter Paris.

MADAME ROLAND, très étonnée.

Y penses-tu?

THÉRÈSE.

Vous connaissez ma nièce qui a épousé Durand, le serrurier?... Elle est à présent à quinze lieues de Paris, dans un petit village bien joli, bien retiré... Vous aimez la campagne et les fleurs... vous seriez si bien là, pendant quelque temps...

MADAME ROLAND.

Je ne te comprends pas.

THÉRÈSE.

Ah! par les soins que je pris de votre enfance, par les nuits sans sommeil passées à veiller sur vous, laissez-moi y veiller encore, en vous éloignant d'ici!...

MADAME ROLAND.

Ton intérêt me touche, mais tes craintes sont folles!... Quel danger puis-je courir?... (Elle lui prend les mains avec affection.) Rassure-toi!... Quand mon devoir ne me retiendrait pas près de mon mari, je ne devrais pas chercher la solitude. (En s'écartant.) Elle n'est pas bonne pour moi.

THÉRÈSE, étonnée, à part.

Comme elle dit cela!

[illegible]

MADAME ROLAND, [illegible]

La solitude!... Toutes les voix intérieures de l'âme s'y font entendre.

[illegible]

THIERRY, [illegible]

Je l'ai attristée, et je n'ai rien obtenu! ([illegible]) Ils viendront ici, ce soir, après la séance, comme à l'ordinaire... On s'attend à quelque chose de nouveau... Que Dieu veille sur elle, puisqu'elle ne me permet pas d'y veiller!..

([illegible])

SCÈNE II.

MADAME ROLAND, [illegible]

Oui, dès que ma pensée est libre, elle m'apporte des regrets... ou des images d'un bonheur... impossible!..

[illegible]

Deux époux qu'Amour rassemble,
Unis par les mêmes vœux,
En les savourant ensemble,
Doublent les moments heureux.
Pour eux le jour qui s'achève
Vaut le jour qui s'est enfui ;
Il passe comme un doux rêve
Laissant la joie après lui.
A leurs côtés l'amour veille,
Et les conduit par la main
Des souvenirs de la veille
A l'espoir du lendemain.

Souvent cette douce image
A passé devant mes yeux.
On n'a qu'un même langage,
On n'a qu'une vie à deux !
Dans une seule pensée
Se cache un double bonheur ;
[illegible]
[illegible]

A leurs côtés l'amour veille,
Et les conduit par la main,
Des souvenirs de la veille
A l'espoir du lendemain.

Chassons ces idées !... et allons passer quelques instants près de ma fille ; cela dissipera ces rêves dangereux.

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

LE SECRÉTAIRE, puis LE DUC DE NAVAILLES.

LE SECRÉTAIRE, s'arrêtant au fond, en voyant madame Roland, à part.

Encore là !... (Elle disparaît.) Ah ! il était temps !... (Il va près de la porte à gauche au second plan et l'ouvre.) C'est lui !

LE DUC, gaiement, en entrant.

C'est moi !... le duc de Navailles !...

LE SECRÉTAIRE, vivement.

Chut !

LE DUC, riant.

Déguisé en marchand de nouveautés.

LE SECRÉTAIRE, avec effroi.

Quelle imprudence ! .. chez le ministre de l'intérieur !...

LE DUC.

Vous y êtes bien, mon cher marquis ?

LE SECRÉTAIRE.

Chut donc !...

LE DUC, riant.

Ah ! je connais les êtres !... Du temps du ministère de mon oncle, le comte de Maurepas ! Ah ça ! vous avez reçu mon petit mot ?

LE SECRÉTAIRE, montrant le billet qu'il déchire.

Si j'avais su où vous répondre, je ne vous aurais pas laissé venir ici.

LE DUC.

J'ignore encore où est la duchesse.

LE SECRÉTAIRE.

Dans une retraite sûre : mais votre retour peut la perdre avec vous.

LE DUC, [illegible]

Mon Dieu !... Je viens tout sauver !... Tout est fini !

LE SECRÉTAIRE, [illegible]

Comment ?

LE DUC.

J'arrive de Londres, comme vous le savez, avec une mission pour ceux qui sont restés : tout est arrangé !... Je vous dit que la révolution est finie, mon cher marquis !

LE SECRÉTAIRE, [illegible]

Encore ce titre !...

LE DUC, [illegible]

Ah ! ah ! c'est vrai !... Ils disent ici que nous ne sommes plus ni ducs, ni marquis ?... Quelle plaisanterie !... Ils nous forcent à nous déguiser !... Le duc d'Avaray était en postillon, et Langeac en charbonnier, pour quitter la France ; moi je suis en marchand pour y rentrer !... Vous voilà en secrétaire pour y rester !... C'est drôle !... (bas.) Et ici donc ?... ([illegible]) La petite Phlipon dans cet hôtel !... femme du ministre !... Et tous ces gens qui font les maîtres ?... C'est encore plus drôle !... Mais chacun va reprendre enfin sa place, et je leur dirai en retournant à Versailles :

A présent soyez Sosie,
Je suis las de porter un costume si laid,
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout à fait.

Il sort.

LE SECRÉTAIRE, avec colère et inquiétude.

Des plaisanteries ?...

LE DUC.

Et pourquoi pas ?... On se saluait gaiement à Fontenoy, avant de se tirer des coups de fusil !... Rire en risquant sa vie, cela sent son gentilhomme !... Qui est-ce qui parle gravement ?... Des cuistres, des pédants !... Et vous voyez où cela nous mène ?... Si cela durait, c'en serait fait de l'esprit et de la gaieté française !... Heureusement, me voici !... On savait là-bas que vous étiez ici chez le ministre, et je viens m'entendre avec vous. La plaisanterie est finie !... Instruit de leurs plans, de leurs projets !...

LE SECRÉTAIRE, [illegible]

Vous pensez que je pourrais vous en instruire ?

LE DUC, [illegible]

Pourquoi donc seriez-vous ici... vous qui savez tous les nôtres ?

LE SECRÉTAIRE.

Ciel!... que dites-vous?... Confiant, aveugle et imprudent, vous vous perdez!... Voyez, quelqu'un.

UN HUISSIER, annonçant.

M. André Chénier.

LE DUC.

Ah!...

LE SECRÉTAIRE, au duc.

Qu'il ne vous reconnaisse pas, surtout!

SCÈNE IV.

Les mêmes, ANDRÉ, THÉRÈSE.

LE SECRÉTAIRE, parlant à André en détournant un peu la tête, et indiquant un siége.

M. Roland est à l'assemblée, et Madame va venir. (En ce moment Thérèse entre pour chercher le bonnet qu'elle ajustait au lever du rideau; le secrétaire s'adresse à elle.) Thérèse, c'est un marchand d'étoffes qu'il faut renvoyer... et promptement.

ANDRÉ, regardant le secrétaire avec curiosité.

Il me semble...

THÉRÈSE.

Un marchand?... moi qui comptais en aller chercher un ce matin!... Avez-vous des robes de soie, des dentelles?

LE DUC.

Tout ce qui peut plaire aux dames!... Et je puis faire apporter ce matin...

LE SECRÉTAIRE, bas au duc.

Profitez de cela pour vous éloigner.

LE DUC, bas.

Non pas, mais pour savoir quelque chose.

ENSEMBLE.

AIR : Contredanse de *l'Extase*. (Doche.

Je consens à sortir
Mais non pas à m'enfuir,
Et bientôt dans ce lieu je saurai revenir.

LE SECRÉTAIRE, bas.

Tout vous dit de partir :
De ces lieux il faut fuir,
Et surtout gardez-vous d'y jamais revenir.

THÉRÈSE.

Au moment de sortir
Contentez mon désir,
Promettez qu'en ce lieu vous allez revenir.

([illegible])

SCÈNE V.

MADAME ROLAND, ANDRÉ CHÉNIER.

([illegible])

ANDRÉ, [illegible]

C'est un ancien ami...

MADAME ROLAND, [illegible].

Un ami? vous, monsieur André?... Nous ne vous voyons plus!... Et je peux dire : depuis que je suis en faveur, vous m'avez disgrâciée.

ANDRÉ, [illegible].

Retiré à la campagne, loin du bruit...

MADAME ROLAND.

Quand vos espérances se réalisent?

ANDRÉ, [illegible].

Elles ont déjà coûté trop cher.

MADAME ROLAND, [illegible].

Ah! votre absence est donc une censure?

ANDRÉ.

Ma présence va vous prouver combien je vous estime! Je viens vous demander un service.

MADAME ROLAND.

Parlez donc vite.

ANDRÉ.

Ce matin, dans la retraite où je vis, on m'apporta mystérieusement ce billet dont l'écriture m'est inconnue : voyez!

(Il lui remet une lettre.)

MADAME ROLAND, lisant l'adresse.

« A M. André de Chénier. » Parlant. Cette écriture m'est inconnue comme à vous ; lisez donc!

([illegible])

ANDRÉ, lisant.

« De grands dangers me menacent ; je suis jeune, faible, effrayée, « mon mari est loin de moi, ma famille dispersée, et il faut que je « quitte aujourd'hui l'asile où je me cachais. Quelque singulière que « vous paraisse la prière que je vais vous faire, au nom du ciel, « exaucez-la, Monsieur ! Trouvez-moi, chez une femme de votre con- « naissance, un refuge pour quelques jours : puis, vous me prendrez « à huit heures, près des Invalides, où, cachée sous un voile, je vous « demanderai de ne chercher ni à me voir, ni à connaître mon nom « jusqu'à ce que je sois près d'elle. Ma confiance vous prouve que je « crois encore à tout ce qui est bon, noble et généreux : vous me « prouverez, j'en suis sûre, que je ne me suis pas trompée. » (Parlant.) Et cette lettre, moi, je viens l'apporter à la plus généreuse, à la meilleure des femmes.

MADAME ROLAND, avec grâce.

Merci !... vous êtes encore notre ami !... (Elle lui tend la main.) Allons, que ma maison serve d'asile au malheur, de quelque genre qu'il soit !... Mais, pour cacher cette personne aux regards qu'elle veut éviter, amenez-la par le jardin, et arrivez par là (Elle indique la porte de son appartement, à droite.) jusqu'ici. Êtes-vous content ?

ANDRÉ.

Heureux d'une occasion nouvelle de vous admirer !... Et cela m'effraie plus encore sur les événements qui pourraient vous menacer dans le poste périlleux où Roland et ses amis...

MADAME ROLAND ; elle l'interrompt en riant.

Bon !... vous aussi des frayeurs ?... Ah ! laissez-moi donc être insouciante ! On ne réfléchit que trop !... (Elle soupire.) allez !...

ANDRÉ, revenant après une fausse sortie.

Non, l'heure n'est pas encore venue, et d'ailleurs je ne m'éloignerai pas sans un mot sur vous !... Permettez que je revienne un moment sur le passé ! Je crus alors qu'un ami commun... que Charles... (Mouvement de madame Roland.) vous aimait : je crus même...

MADAME ROLAND, l'arrêtant.

Ah !...

ANDRÉ.

Vous étiez libres tous deux !... Pourtant, un jour, il partit désolé, et vous... vous êtes mariée à un autre.

MADAME ROLAND.

Que son mérite a placé au premier rang.

ANDRÉ.

Où vous gardez tous deux ce bon goût qui prouve la délicatesse de l'esprit !... Mais l'énergie fougueuse de ces jours orageux se retrouve

dans l'âme ardente et tourmentée de celui... que vous avez repoussé

MADAME ROLAND.

Ah ! vous vous trompez !

ANDRÉ.

Mais ne le voyez-vous pas comme moi ? Charles Barbaroux, envoyé à l'assemblée par sa ville natale, est sans doute un des plus nobles cœurs, un des plus grands esprits de ce temps, si fécond en hommes remarquables ; mais inquiet, agité, comme quelqu'un dont l'âme renferme un pénible secret, il compromet parfois ses amis et lui-même.

MADAME ROLAND.

Que dites-vous ?

ANDRÉ.

Ah ! si je cherche la solitude pour garder mes douces et belles illusions, j'y garde aussi mes amitiés avec toutes leurs inquiétudes ! Souvent j'y tremble pour vous !... Je crains également la violence et la ruse... Ici, tout à l'heure, en entrant...

MADAME ROLAND.

Quoi donc ?

ANDRÉ.

Je me trompe sans doute !... Quel est ce jeune secrétaire qui semblait éviter mes regards ?

MADAME ROLAND.

Mon mari l'a pris à la recommandation de M. Charles.

ANDRÉ.

Oh ! alors !...

MADAME ROLAND.

Il est si bon !... et ce jeune homme était pauvre, malheureux... Mais que croyez-vous donc ?...

ANDRÉ.

Il m'avait semblé reconnaître... Je me trompais... mes soupçons, comme mes craintes, sont mal fondées sans doute... et je vais profiter d'une bonté qui ne peut manquer de vous porter bonheur.

L'HUISSIER, entrant.

Madame, depuis une heure, un homme âgé, et qui se désole, attend le ministre : il demande si vous daigneriez le recevoir... Il se nomme D'Herbelot.

MADAME ROLAND, riant.

Ah ! ah ! je sais ce que c'est : qu'il entre. (A André, en souriant.) Restez un moment encore.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, D'HERBELOT, MADAME ROLAND.

(Madame Roland s'assied à la table, de façon à cacher un peu sa figure à d'Herbelot.)

D'HERBELOT, très obséquieux.

N'ayant pas l'honneur d'être connu...

MADAME ROLAND.

Vous croyez ?

D'HERBELOT.

Mais connaissant, avec tout le monde, votre esprit...

MADAME ROLAND, moqueuse.

Vous me craignez, peut-être ?

D'HERBELOT.

Au contraire !... Une femme d'esprit !...

MADAME ROLAND.

C'est si dangereux pour ceux qui n'en ont pas !

D'HERBELOT.

Ah ! je comprends.

MADAME ROLAND.

Aussi, vous n'en auriez pas voulu dans votre famille.

D'HERBELOT, étonné.

Comment ?

MADAME ROLAND.

Je sais cela.

D'HERBELOT.

Quoi ! vous savez qu'une jeune fille aimée par mon fils, et...

MADAME ROLAND.

Qu'on disait spirituelle.

D'HERBELOT.

Qui était jolie.

MADAME ROLAND, s'adoucissant.

Ah !... Mais il paraît que l'esprit et les beaux yeux ne vous suffisaient pas?

D'HERBELOT.

Quand on n'a que cela.

MADAME ROLAND.

C'est juste!... Et pourriez-vous me dire ce qu'est devenue cette jeune personne?

D'HERBELOT.

La petite Manon Phlipon?.. Ma foi, je n'en sais rien.

MADAME ROLAND, [illegible]

Eh bien! je le sais, moi! .. Elle est la femme du ministre Roland, dont vous sollicitez la protection.

D'HERBELOT, [illegible]

Oh!... voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi!

MADAME ROLAND, [illegible]

Il s'imagine cela!.. Mais il y en a bien d'autres qui sont étonnés comme vous de voir qu'une fois au moins la fortune est venue chercher quelqu'un qui ne courait point après elle.

ANDRÉ.

Mais qui la méritait mieux que personne.

D'HERBELOT, [illegible]

Je comprends!... Plus d'espoir!... Tout est fini ....

L'HUISSIER, [illegible]

Monsieur le député de la ville de Marseille!

D'HERBELOT, [illegible]

Mon neveu!

ANDRÉ, [illegible]

Charles!

SCÈNE VII.

MADAME ROLAND, ANDRÉ, CHARLES, D'HERBELOT.

CHARLES, les retenant tous deux.

Restez donc!... (Il est très agité.) Oui, c'est moi qui descends de la tribune, et quitte un instant la séance pour venir (A madame Roland.) vous en apporter des nouvelles.

MADAME ROLAND.

Que se passe-t-il?

ANDRÉ.

Comme vousêtes ému !...

CHARLES, avec exaltation.

Ah ! la discussion est orageuse aujourd'hui !... Mais que c'est superbe, cette lutte de la tribune !... ces efforts de l'orateur !

ANDRÉ.

C'est un combat.

CHARLES.

Bien plus utile, bien plus beau que ceux du champ de bataille !... La gloire des armes n'est qu'un préjugé sublime qui éblouit le monde sans le servir... Mais ici ? quel espoir !... quel résultat ! Ce n'est pas seulement ma pensée, mes convictions et moi-même que je défends !... c'est l'avenir, c'est le bonheur de ceux qui nous suivront !... C'est pour eux la liberté de penser, d'agir, de vivre enfin !

MADAME ROLAND, le regardant avec admiration.

Ah !...

D'HERBELOT, effaré.

Oh !...

ANDRÉ.

Bien, Charles !

CHARLES, vivement et avec amertume.

Ces grands qui nous dédaignaient... ces femmes qui nous préféraient des titres et des rangs... nous sommes maintenant leurs égaux et leurs maîtres !

(Mouvement de mécontentement d'André.)

MADAME ROLAND, à part.

Il pense encore à elle.

CHARLES, avec exaltation.

Plus d'autres titres que les talents et les vertus !... Plus de préjugés cruels et d'abus insensés !... Que c'est beau, n'est-il pas vrai ? (Il a pris la main d'André.) de faire taire tous les intérêts pour lutter avec l'amour du bien contre le génie du mal ? Et, si on le voit parfois prêt à vous terrasser, de sentir son courage s'accroître avec le danger !... Quel transport vous anime quand des cris de fureur et de haine accueillent vos paroles ! comme tout ce qu'il y a d'énergie dans l'âme se révolte ! comme tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans le cœur humain se réveille ! Alors... oh ! mais alors, on jetterait jusqu'à sa vie dans la balance pour la faire pencher du côté de la justice et de la raison !

MADAME ROLAND, à André, avec admiration.

Vous le voyez !... vous l'entendez !

ANDRÉ, lui serrant la main.

Ah ! très bien, Charles !

D'HERBELOT.

Et moi aussi, je l'entends!... C'est bien, c'est très bien, si vous voulez... Il peut disposer de sa vie, elle lui appartient... mais ce qui appartient aux autres... halte-là !

CHARLES, [illegible].

Allons donc, mon cher oncle, remerciez-moi !... Je vous fais faire une action superbe !... Vous voilà un héros!

D'HERBELOT, [illegible].

Pas de plaisanterie!

CHARLES, riant.

Le sacrifice de votre fortune tout entière !

D'HERBELOT, [illegible].

Je vous dis qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là ! Faites des révolutions... je le veux bien !... mais si elles me coûtent quelque choses, je n'en veux plus !

CHARLES, riant.

Et l'amour de la patrie ?

D'HERBELOT.

Une patrie qui ne me paie pas mes rentes, et qui me prend mon argent? [illegible] Monsieur, est-ce que c'est une patrie, ça? je vous le demande... [illegible] Il rit?... Ah! un poëte!... [illegible] Elle aussi? Ah!... une femme!...

[illegible]

MADAME ROLAND, riant.

Il ne sait plus à qui se fier ici.

D'HERBELOT, [illegible].

Enfin, autrefois j'étais...

CHARLES, [illegible].

Mon oncle!...

D'HERBELOT.

Oui, ton oncle!... Mais avec cela j'étais riche, j'étais fermier général, trésorier de Provence!... J'étais même noble!... Dieu sait tout ce que j'étais!... Eh bien! je ne suis plus que l'oncle d'un neveu occupé à faire des lois nouvelles qui suppriment mes places, ma noblesse et mon argent... Ce qui fait que je n'ai plus rien.

MADAME ROLAND, très moqueuse et allant à lui.

Et rien du tout... On aura beau en faire tout ce qu'on voudra... ce sera toujours rien !

D'HERBELOT, [illegible].

Ah! mon Dieu!... juste ce que je lui disais!... Quelle mémoire ! (Haut.) Pour moi, si j'eus des torts, je les ai tous oubliés.

MADAME ROLAND, riant.

Il faut donc faire comme vous!... (Elle va à la table.) Et pourtant, je me

suis souvenue, monsieur d'Herbelot, que vous avez une famille nombreuse, et qu'il vous faut de l'argent : j'ai demandé à Roland une place pour vous ; tenez !... (Elle lui remet un papier.) Et je vous demande seulement de faire aussi bien les affaires du pays que les vôtres.

D'HERBELOT, enchanté, et lisant le papier.

Fournisseur des armées du Nord !... Est-ce possible ?... Fournisseur !... comme ça me va !... Quel esprit !... aussi, que de remerciements !... (A Charles.) Je donne à la patrie tout ce qu'elle m'a pris !

MADAME ROLAND.

Votre neveu est si désintéressé pour lui-même, qu'il eût peut-être oublié de songer à vous.

CHARLES, à madame Roland.

Ah ! Madame !... (A André.) Voyez, André, vous que que j'ai retenu ici en entrant, et presque malgré vous... Vous qui nous fuyez, et nous blâmez peut-être, dites à nos ennemis que vous avez vu ici au pouvoir une jeune femme gardant les plus simples vertus avec les plus nobles idées ; que, moi, je donnerais ma vie... et (souriant.) que mon oncle donne son argent pour faire triompher nos principes !... Et si, après cela, on doute de notre bonne foi, il faudra qu'on y mette de la mauvaise volonté.

ANDRÉ.

Oh ! moi, je n'en doute pas.

CHARLES, sérieux.

Et maintenant, comprenez, mon cher André, que ce n'est pas avec vos doux rêves poétiques qu'on peut arriver à changer un pays !... Ah ! si les droits nouveaux avaient pu se faire reconnaître autrement que par la force, tous y auraient gagné : mais on s'oppose encore à leur triomphe ; les émigrés conspirent ; il faut les en empêcher !... Dieu veuille que nous puissions prévenir tout le mal que d'autres veulent faire !... Mais si tous les honnêtes gens font comme vous, s'ils s'éloignent où se cachent, qui sait ce que deviendra la France ?

ANDRÉ.

Non, je ne me séparerai pas de vous, Charles, si je puis encore aider au bien !... Et, si je vous quitte en ce moment, c'est pour une affaire qui me ramènera bientôt.

D'HERBELOT.

Je sors aussi !... Mille grâces, Madame !... Ah ! ma reconnaissance !... Fournisseur !... (A part.) Ça me fournira les moyens de reprendre tout ce que j'ai donné !

Madame Roland dit quelques mots bas à André qui sort avec d'Herbelot par le fond.

CHARLES, à part sur le devant.

Faut-il lui apprendre ce qui se passe à l'assemblée ?

SCÈNE VIII.

CHARLES, MADAME ROLAND, LOUISE, THÉRÈSE, DURAND.

[illegible]

MADAME ROLAND.

Quel bruit ?... Des cris ?... [illegible] Une jeune fille effrayée qui accourt ici... La voilà !...

LOUISE, [illegible]

Ah !...

CHARLES, [illegible]

Mademoiselle d'Olonne !

LOUISE.

Qui me connaît ici ?... quand, moi, je ne sais pas où je suis ?... Je me sauvais au hasard, une porte était ouverte, la foule s'y pressait... et me voici !

MADAME ROLAND.

Rassurez-vous.

LOUISE, [illegible]

Oh !... cet homme qui me poursuivait !...

MADAME ROLAND, [illegible]

Durand !... le neveu de Thérèse ! ..

DURAND.

Si vous saviez !...

THÉRÈSE.

Tais-toi, on le saura.

LOUISE, très émue.

Je voudrais...

CHARLES.

Qu'est-il arrivé ?... Parlez !

LOUISE.

Oui !... vous saurez qu'enfermée depuis quatre ans dans un couvent, où l'on ne m'apprenait rien de ma famille, ni de personne, je vis, il y a peu de jours, s'ouvrir ces portes que je maudissais ; et, libre, heureuse, je crus que ce temps de bonheur pour tous qu'on nous avait promis était enfin arrivé !... Mais, aux premiers mots que je prononce, j'entends des paroles qui m'effrayent... je pense qu'on se

rit de mon ignorance et de ma surprise, et je garde le silence jusqu'à Paris !... Là, dans l'hôtel où je descends, je demande ma sœur la duchesse de Navailles... On me dit qu'il n'y a plus de duchesses !... Je m'informe de son mari, il est émigré !... Je parle de mon père, il est proscrit !... Incertaine encore, je sors seule, à pied, j'arrive sur la place du Carrousel ; des soldats me disent qu'au lieu du roi, qu'on a tué, il y en a cinq ou six cents autres qui me feront arrêter si je prononce le nom de Louis XVI !... Et quand je veux me réfugier à l'hôtel de Navailles, on achevait de le démolir au milieu des cris affreux où l'on jurait la mort de ma famille.

(Mouvement de tous.)

CHARLES.

Ciel !

MADAME ROLAND.

Est-ce possible ?

DURAND.

J'étais là, on me crie d'arrêter cette jeune fille.

LOUISE.

Et moi, Madame, échappée des mains de ces insensés, je cours poursuivie par cet homme, et c'est ainsi que je suis parvenue jusqu'ici, où, dans mon trouble, je ne reconnaissais personne... Mais je vois M. Charles, l'ami, je dirais presque le frère de ma sœur, lui que j'ai vu rêver le bonheur de notre patrie !... Je vous reconnaissais aussi... Je me souviens qu'un jour mon père lisait une lettre de vous où vous blâmiez vivement tout ce qui était injuste... O mon Dieu ! que devez-vous dire à présent ?... Quel doit être votre désespoir en voyant de pareils malheurs !... Et quelle doit être aussi votre colère contre ceux qui gouvernent aujourd'hui notre pauvre pays !... Que vous devez les maudire !

MADAME ROLAND, troublée.

Que dit-elle ?

CHARLES, à lui-même.

Ses paroles m'ont troublé.

DURAND.

Et maintenant voudra-t-on m'écouter ?

MADAME ROLAND.

Eh bien ! Durand, qu'avez-vous à dire ? Je ne vous croyais pas méchant.

THÉRÈSE.

Non, mais c'est bête.

DURAND.

Merci, ma tante ! (A madame Roland.) Pour ce qui est de n'être pas mé-

chant, c'est aussi vrai que je suis serrurier de mon état, et un fameux ouvrier!... Mais, depuis mon mariage avec sa nièce, nous vivions comme des coqs en pâte dans un petit bien de campagne... Ne vient-on pas m'y chercher hier pour le salut de l'État?... ([illegible]) Alors on me conduit devant des messieurs... je veux dire des citoyens, qui m'interrogent!... Ils me font raconter comme quoi, il y a deux ans, un particulier vint me commander une porte en fer pour une armoire creusée dans un mur : je la fis, et c'était du fameux!... Alors, il revint me chercher un soir, et il me mena aux Tuileries dans une belle chambre ; j'y plaçai la porte de fer entre les deux croisées ; il y avait là quelqu'un qui avait l'air bien bon... Ils disent que c'était le tyran... un excellent homme, qui savait même un peu de serrurerie.

THÉRÈSE, à part.

Le pauvre roi!

DURAND.

Et qu'est-ce qu'il cacha dans l'armoire, je vous le demande?

THÉRÈSE.

De l'argent?

CHARLES.

Des armes?

DURAND.

Des papiers!... des bouts de papiers!...

MADAME ROLAND.

Des papiers?...

DURAND.

Quand j'eus dit cela à ces citoyens qui m'interrogeaient ce matin, ils me conduisirent!... bah!... ils me portèrent presque jusqu'aux Tuileries pour me faire reconnaître l'endroit, et, quand ils ont eu les papiers, c'étaient des cris de joie!... J'avais sauvé la patrie, sans m'en douter!... C'était là une belle action!

THÉRÈSE.

L'imbécile!...

MADAME ROLAND, à Charles, avec crainte.

Que signifie cela?

CHARLES, à Durand.

Et que disaient-ils?

DURAND, avec emphase.

Ils m'ont dit : « Va, grand citoyen, tu étais esclave, et tu es libre!... « De ce moment le peuple va régner! » Et moi, qui étais entré serrurier, je sortais roi! En voilà un avancement!

THÉRÈSE, moqueuse.

Certes!

DURAND.

Ils ajoutaient : « Oui, ceci prouvera que les chefs de la république « trahissent le peuple ; qu'ils sont d'accord avec les émigrés !... » (Mouvement très vif de Charles et de madame Roland.) « Qu'ils sont comme eux fiers et insolents !... Qu'ils ne s'appellent pas même du nom de citoyens... » (Mouvement de tout le monde.) Renversons les !... Qu'ils disparaissent !... » (Grand geste de Durand.) « Qu'ils soient maudits ! »

CHARLES, avec force.

Ah ! qu'entends-je ?... Il y a donc des gens qui regrettent comme elle (Il indique Louise.), et d'autres qui nous accusent comme eux ?...

MADAME ROLAND, très troublée.

Et quand je croyais que tous étaient heureux, tous nous maudissent !...

LOUISE.

Heureux ?... quand tous ceux qu'on aime sont en danger !

DURAND.

Heureux ? quand on se rassemble de tous les coins de Paris pour se plaindre ? quand les faubourgs viennent jusque sur la place du Carrousel ! et c'est là qu'on m'a crié d'arrêter cette demoiselle !... Elle avait une belle peur !... Moi, alors, je l'ai poursuivie jusqu'ici, mais c'était pour la sauver !... Voilà tout.

LOUISE, allant à lui.

Pardon, et merci !

THÉRÈSE.

A la bonne heure !... c'est bien, ça !

(Ils forment un groupe dans le fond, madame Roland est avec Charles sur le devant.)

MADAME ROLAND.

Comprenez-vous ?

CHARLES.

Oui ! l'on veut nous perdre !... Mais j'ai laissé Roland à la tribune, proposant une loi qui prouvera combien il est peu d'accord avec les ennemis de la France qu'on l'accuse de protéger !... Ah ! il faut l'emporter aujourd'hui ; il faut gagner la partie !.. car notre vie en est l'enjeu !...

MADAME ROLAND, avec effroi.

Ciel !...

L'HUISSIER, annonçant.

Monsieur le maréchal d'Olonne.

(Très vif mouvement de tout le monde. Thérèse emmène Durand

CHARLES, étonné et s'arrêtant.

Lui !... ici !...

SCÈNE IX.

CHARLES, MADAME ROLAND, LE MARÉCHAL, LOUISE.

LE MARÉCHAL.

Un nom proscrit doit vous étonner.

LOUISE.

Mon père !..

LE MARÉCHAL.

Grand Dieu !... Louise?... Elle aussi !...

CHARLES, [illegible]

Ah ! Monsieur, pourquoi donc venir en ces lieux ? On ne vous cherchait pas, on ne vous inquiétait pas !...

MADAME ROLAND, [illegible]

Vous pouvez nous perdre .. et nous ne pourrons pas vous sauver.

LE MARÉCHAL.

Je ne demande pas qu'on me sauve !... Rien ne m'attache plus à la vie ; elle était consacrée à mes rois, à mon pays, à ma famille !... J'ai assisté à la chute de la royauté ; j'assiste à la ruine de ma patrie ; je ne veux pas assister à la mort de mes enfants !... Voilà tout.

CHARLES, [illegible]

Vos enfants?...

LE MARÉCHAL.

Athenaïs, madame de Navailles, est en péril, et sa sœur, ici, ne court-elle pas le même danger?

MADAME ROLAND.

Comment ?

LE MARÉCHAL.

Un nouveau décret, qui doit être rendu aujourd'hui par l'assemblée, condamne toute femme d'émigré, toute parente de proscrit.

CHARLES.

Mais votre fille est en sûreté?

LE MARÉCHAL.

Je l'espérais.

CHARLES.

Qui vous fait croire?

LE MARÉCHAL.

Je quitte, ce matin, mon asile pour m'en assurer... Ma fille... elle

était sortie seule, à pied, lorsque des soldats arrivaient pour l'arrêter.

CHARLES.

Ciel !...

LE MARÉCHAL.

Je marchais sur ses pas, et j'allais l'atteindre près des Invalides, car je l'avais devinée sous son voile... Mon cœur m'avait dit : C'est elle !... Un homme, dont je n'ai pu voir la figure, l'aborde vivement, et l'entraîne tremblante.

LOUISE.

Ma sœur ?

LE MARÉCHAL.

Je cours en vain ; ils avaient trop d'avance, et l'âge et le chagrin m'ont trop affaibli... Mais je les vois de loin entrer par une porte de cette demeure, qui m'est connue... Oui, ma fille est ici, je le sais, je l'ai vue !... et l'on vient de vous la livrer.

LOUISE, effarée, allant à son père.

Mais où sommes-nous donc ?

MADAME ROLAND, inquiète, à part.

Qu'est-ce que j'entrevois ?

CHARLES, très troublé.

Elle n'est pas ici !... elle n'y peut pas être !... n'est-ce pas ?... Elle est loin !...

MADAME ROLAND, qui regarde avec inquiétude la porte à droite.

Ciel !... On a frappé !...

SCÈNE X.

ANDRÉ, CHARLES, MADAME ROLAND, LE MARÉCHAL, LA DUCHESSE, LOUISE.

ANDRÉ.

La voici !

(La duchesse, qui est couverte d'un voile, l'écarte dès qu'elle a fait un pas dans l'appartement : mouvement général.)

LA DUCHESSE.

Où suis-je ? (Avec un cri de joie.) Mon père !... (Elle va à lui et se jette dans ses bras.) Ma sœur !... (Elle lui prend la main.) Ici !... (Elle regarde autour d'elle, reconnaît les autres personnes et s'écrie avec un grand mouvement de frayeur, en se serrant contre son père dont elle s'était un peu écartée.) La femme du ministre !... Le député de Marseille ! Nos ennemis acharnés !

CHARLES.

Dieu !

LA DUCHESSE, [illegible].

Et nous voilà tous entre leurs mains.

ANDRÉ, [illegible].

Aurait-elle en effet quelque chose à craindre?

LE MARÉCHAL.

Eh bien! Charles, vous, le compagnon des jeux de ma pauvre fille, vous son ami, son frère... vous que je regardais aussi comme mon enfant, irez-vous donc à votre assemblée pour y soutenir une loi qui nous condamnera tous?

[illegible], [illegible].

Oh! ce n'est pas possible!... vous qui aimiez tant ma sœur!..

MADAME ROLAND, à part.

Mon Dieu !

LE MARÉCHAL, à Charles.

Vous écouterez ma voix !

LA DUCHESSE, [illegible].

Oh! mon père, que votre tendresse pour vos filles ne fasse point prier cet homme!... Il doit nous faire horreur à tous à présent !

CHARLES, [illegible].

C'est elle qui parle ainsi !... Elle !

LA DUCHESSE.

Et j'aime mieux mourir que de lui rien devoir.

(Mouvement de Charles, madame Roland [illegible].)

CHARLES.

Ah !

LA DUCHESSE, continuant.

Ou de m'humilier devant cette parvenue !

MADAME ROLAND, se retournant vivement.

Il vaut mieux parvenir par ses talents, que tomber par ses fautes !

LA DUCHESSE, très ironique.

Il y a des talents que les grandes dames d'autrefois eussent été bien fâchées d'avoir.

MADAME ROLAND.

Il y a des torts que les femmes d'aujourd'hui n'auront jamais.

LA DUCHESSE, très moqueuse.

Ce n'est pas sûr.

LE MARÉCHAL.

Ma fille!...

MADAME ROLAND, reprenant un très grand calme.

Ne craignez rien, Monsieur! personne ne sait que vous êtes venu ici...

personne ne le saura!. . Sortez avec vos deux filles, Monsieur ! .. Je ne connais de vous que des vertus... qu'elles vous servent d'égide, ainsi qu'à elles... et tâchez de trouver un asile aussi impénétrable que le secret que je vous promets.

(Mouvement de tous ; elle fait un pas pour aller vers sa chambre ; Thérèse entre effarée par le fond.)

SCÈNE XI.

Les mêmes, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Le peuple des faubourgs, que Durand avait vu sur la place du Carrousel, vient entourer le ministère ; il garde toutes les issues.

ANDRÉ.

Et c'est moi qui l'ai amenée ici !

THÉRÈSE.

Personne ne peut sortir sans danger.

TOUS, avec un mouvement.

Ah!

CHARLES, avec un mouvement violent vers la porte.

Excepté moi pourtant ! moi, le représentant de ce peuple qu'on égare!... Moi, qui retourne à l'assemblée lui demander justice pour tous!... Mais pourra-t-on m'écouter ?

MADAME ROLAND, prêtant l'oreille.

Comment ?... Et quel bruit ?

CHARLES, très vivement à madame Roland.

Ah ! ce jour est terrible !... Venu ici pour vous instruire de ce qui se passe, je n'osais tout vous apprendre.

MADAME ROLAND.

Que me cachez-vous donc ?

CHARLES.

Une chose... effrayante... horrible !... Une partie de l'assemblée nous accuse nous-mêmes aujourd'hui !

MADAME ROLAND, vivement et avec une grande surprise.

Accusés?... vous?... mon mari?... nos amis?... Mais c'est à eux qu'on doit tout !

ANDRÉ.

Hélas ! cette accusation était prévue.

MADAME ROLAND, *avec surprise et inquiétude.*

Et ce peuple ameuté?... c'est contre nous qu'il s'irrite?... contre nous?

LE MARÉCHAL.

Cela devait être!... Vous avez ouvert la lice; d'autres s'y jettent après vous!... Ils vous dépasseront en vous écrasant!

CHARLES, *avec force.*

Pour votre malheur!... car ceux qui nous attaquent sont des cœurs ulcérés qui demandent vengeance d'un passé malheureux, ou des esprits égarés qui croient assurer le bonheur à venir par des crimes!.. Ils tâchent de nous perdre d'abord, nous qui nous opposons à leurs violences!... Aussi, ai-je laissé Roland à la tribune, forcé de se défendre d'alliances avec des émigrés qui conspirent... *[illegible]* Et je dois le retrouver... pour parler après lui!

LE MARÉCHAL, *très vivement.*

Et contre nous? Mon Dieu!... qui donc a pu vous irriter à ce point?... Quel crime?...

CHARLES, *avec une sorte d'étonnement.*

Mais je ne suis pas irrité... mais tout ce que je connais de vous ne mérite que le respect!...

LE MARÉCHAL.

Et pourtant, cette loi qu'il propose, et que vous allez soutenir pour montrer votre dévouement à la liberté; cette loi, elle est contre nous, contre mes amis, contre mes enfants!... ma fille, si bonne et si malheureuse! Ah! ces plaintes échappées à la douleur de trouver un ennemi dans celui que, enfant, elle appelait son frère, pardonnez-les.

CHARLES, *avec égarement.*

Que je pardonne?... moi?... à elle?...

LE MARÉCHAL.

Voyez, nous sommes ici enfermés, tous, sans moyens de sortir!... La loi frappe vite en ces jours terribles... Si elle est adoptée aujourd'hui, cette loi que vous allez demander, demain elle sera exécutée! Demain nous périssons tous!.. Écoutez-moi!... Le peuple est mobile, les honnêtes gens sont encore nombreux... une voix à la tribune qui criera pour nous le mot clémence!... elle peut être entendue!... Voyez cette jeune femme!... Votre loi en atteindrait bien d'autres jeunes, belles et sans défense comme elle!.. Prenez ma vie, à moi!... c'était ma destinée de mourir pour mon pays!... les champs de bataille l'ont épargnée... je vous la donne!... Mais de faibles femmes?... Allez, Charles, allez protester à la tribune contre la loi qui les perdrait!... Puis, ces lois de mort, faites en des jours orageux, elles frappent

souvent ceux qui les ont dictées!... (A madame Roland.) Madame, vous êtes noble et généreuse, suppliez avec moi !

MADAME ROLAND.

Ah ! vous ne devez pas périr !... (A Charles.) Il faut parler pour eux !.. (Mouvement de Charles ; elle fait aussi un grand mouvement et recule avec effroi.) Mais en les sauvant, si vous alliez vous perdre ? (Aux autres.) Si ce que nous demandons c'était d'exposer sa vie?

CHARLES, hors de lui.

Ah ! c'est bien plus !... c'est de trahir mes amis, mes principes et mon parti ! c'est d'abandonner à des furieux tout le bien que nous avions fait !... (Mouvement de tous.) Oui, si nous succombons, tout est perdu ! (A madame Roland.) Ainsi, puis-je parler contre mes amis, contre mes convictions, lorsqu'en parlant pour eux, je ne suis pas même certain de les sauver?... Mais je serais certain de leur perte, si je les abandonnais au moment du danger !... Oh ! c'est impossible, cela !... ce serait affreux !... (Il prend la main de madame Roland, et l'entraîne un peu sur le devant, en regardant le maréchal et ses filles.) Et pourtant, vous le savez, leur maison fut mon asile !... Ils ont des vertus, des malheurs ! Et je vais appeler la foudre sur leurs têtes en parlant !... (Avec égarement.) Est-ce que ce n'est pas un crime aussi grand que celui de trahir ses amis ?... Est-ce que cela n'est pas affreux aussi ?

MADAME ROLAND, effrayée.

O ciel ! quel trouble est dans votre âme !

CHARLES.

Oui, mes idées se troublent !... que faut-il faire, Madame ?.. Je ne le sais plus ! On se croit juste parce qu'on veut le bien; on se sent généreux, parce qu'on risque sa vie !... Et une lumière soudaine, une horrible pensée vous font douter de votre raison, vous font peur de vos propres actions !... Quoi ! mettre en danger tout ce qu'on aime au monde... sentir que vos paroles vont accuser les uns, ou bien perdre les autres ! Ah ! c'en est trop !... mon âme n'est point faite pour de pareils combats !... c'est au-dessus de mes forces, je ne comprends plus où est la justice, où est la vertu !... Mais ce que je comprends avec effroi, c'est qu'à des temps si terribles, il faudrait des cœurs qui n'eussent jamais rien aimé !

MADAME ROLAND.

O mon Dieu !... que dit-il ?

CHARLES, un moment abattu et se relevant tout à coup.

Mais... mes amis sont là-bas... ils m'attendent, et je dois retourner auprès d'eux !... Ah ! ils ne tomberont pas seuls !... (Au maréchal.) Et vous tous, vous ne périrez pas sans moi !... Mon Dieu, donne à mon âme, à mes paroles, à ma voix, une force qui domine la tempête, jus-

qu'à ce que tout ce que j'aime y ait échappé... dût-elle après cela m'emporter dans l'abîme!

MADAME ROLAND, à André.

Oh! veillez sur lui! il va se perdre!

LE MARÉCHAL.

Je ne le quitterai pas que je n'aie obtenu qu'il sauve mes enfants!

(André et le maréchal suivent Charles qui est sorti violemment par le fond.)

SCÈNE XII.

MADAME ROLAND, LA DUCHESSE, LOUISE.

MADAME ROLAND, tombant assise.

Ah! comme son âme est troublée!. .

LOUISE, à la duchesse, qui, comme elle, s'est éloignée de madame Roland.

Ma sœur!... Et celui que j'aime?... dont on m'a séparée?... Robert de Boismorel?

LA DUCHESSE.

A l'armée, pris comme soldat.

LOUISE.

Ah! des dangers pour tous!

LA DUCHESSE.

Et nous ne pouvons rien!

LOUISE.

Prions!

LOUISE, LA DUCHESSE.

Air d'Elwart.

Mon Dieu! défends-nous,
Vois notre peine,
Et de la haine
Détourne les coups.
Dieu de bonté, protégez-nous!
En butte à la vengeance,
Nous prions sans défense,
Mon Dieu! que ta clémence
Daigne veiller sur nous!

ENSEMBLE.

LOUISE, LA DUCHESSE, MADAME ROLAND, qui s'est levée.

Mon Dieu ! défends-nous,
Vois notre peine,
Et de la haine
Détourne les coups.
Dieu de bonté, protége-nous.

LOUISE, qui n'a pas cessé de regarder madame Roland avec frayeur, avec surprise.

Ma sœur... Elle priait avec nous !

SCÈNE XIII.

MADAME ROLAND, LA DUCHESSE, LOUISE, THÉRÈSE, LE DUC DE NAVAILLES, déguisé en marchand.

(Thérèse entre par le fond avec le duc, qui tient un grand carton garni de dentelles, étoffes, rubans, etc.)

THÉRÈSE.

Entrez, marchand, entrez ; il n'y a plus que des dames.

LE DUC.

Des dames ?... quel bonheur !

THÉRÈSE, à madame Roland.

J'ai placé cela dans ce carton pour que vous puissiez mieux voir et mieux choisir.

MADAME ROLAND, tournant le dos aux chiffons, d'un ton de reproche.

Ah !... Thérèse !...

LA DUCHESSE, s'éloignant aussi, et du même ton.

Est-ce qu'on peut s'occuper de parures dans un pareil moment ?

LOUISE, avec le même ton et le même mouvement.

Moi qui ne pensai jamais à la toilette !

LE DUC, à part, les regardant.

Cette voix, cette taille...

THÉRÈSE.

Cette jolie demoiselle, dont le costume se sent encore du cloître, ne ferait-elle pas bien d'en changer ?

LOUISE, se retournant.

Peut-être, en effet, la prudence...

LE DUC, à part.

C'est Louise!

LA DUCHESSE, à [illegible].

Oui, ma sœur, choisis ce qui peut te convenir.

LE DUC, à part.

Ma femme!...

THÉRÈSE, [illegible]

Voyez : une tunique grecque.

LOUISE.

Mais saurai-je choisir?

Air [illegible] de Doche.

Il faut donc voir ces parures nouvelles?
Tout à vos vœux me prescrit de céder.

LA DUCHESSE.

Oui, vois, ma sœur, ces rubans, ces dentelles!...
De mes conseils je dois t'aider.

LOUISE, examinant les étoffes.

Les beaux tissus! les fines trames!
Viens donc, ma sœur, regarder tout cela!

[illegible]

MADAME ROLAND.

Est-il donc vrai que sur les autres femmes
Règnent toujours ces frivolités-là?

LOUISE.

La belle étoffe que voilà!

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas à cela,
Non, non, que ma douleur cèdera!

LOUISE.

Ce n'est pas à cela,
Non, non, que mon effroi cèdera!

MADAME ROLAND.

Ce n'est pas pour cela,
Non, non, que ma raison faiblira!

LA DUCHESSE, reconnaissant le duc, et laissant tomber un ruban.

Ah!...

LOUISE, [illegible]

Ah!...

MADAME ROLAND, se retournant.

Qu'y a-t-il?

LE DUC.

Rien, Madame, rien... C'est la surprise... Ces rubans sont si jolis!...

THÉRESE, prenant diverses choses qu'elle a choisies pour Louise.

Venez, ma belle demoiselle, suivez-moi ; il faut changer ce costume.

(Thérèse emmène Louise par la porte du pan coupé à gauche.)

SCÈNE XIV.

MADAME ROLAND, ANDRÉ, LA DUCHESSE, LE DUC, feignant de s'occuper de ses étoffes.

ANDRÉ, entrant vivement par le fond.

Je n'ai pu sortir, mais Charles a protégé le maréchal en le nommant son père, (Remettant une lettre à Madame Roland.) et ce message du ministre va nous apprendre sans doute pourquoi cette foule et ce tumulte ici autour de l'hôtel.

MADAME ROLAND, ouvrant vivement la lettre.

Voyons!

(Pendant qu'elle lit, André va à la duchesse.)

ANDRÉ, à demi-voix, mais le duc écoute, en ayant l'air de ranger ses marchandises.

Vous avoir conduite où sont les plus grands dangers... quand je donnerais ma vie... quand mon amour...

LA DUCHESSE, reculant effrayée.

Ciel!...

LE DUC, à part, étonné.

Ah bah!...

ANDRÉ, à la duchesse.

Oh! je le sens plus encore en ces jours périlleux!...

LE DUC, à part.

Voilà un nouveau danger auquel je ne m'attendais pas.

(Madame Roland a lu bas avec beaucoup de trouble la lettre qu'André lui a remise ; elle en a tiré un autre papier, elle le lit.)

MADAME ROLAND, à part.

Ces indications pour fuir!... Mais non, je ne fuirai pas!... Si... (Elle regarde la duchesse.) Oui .. Elle... elle qui est aimée de Charles... (Elle va vivement à la duchesse.) Vous ne pouvez rester ici

ANDRÉ.

Mais elle n'en peut sortir.

MADAME ROLAND, [illegible]

Allez dans cette chambre... Faites ce qui est écrit là !... Allez, allez, Madame ! Pas un moment à perdre ! ... [illegible] Vous, par ici... [illegible] Vous avez l'air d'un honnête homme, je vous confie la sûreté de cette jeune femme !...

LE DUC.

Soyez tranquille.

MADAME ROLAND.

Passez au jardin... Attendez-y une paysanne... Traversez la foule en disant que c'est votre fille, ta femme... [illegible] de Durand, le serrurier... A la rue de Sèvres, elle trouvera quelqu'un...

LE DUC.

Et moi ?

MADAME ROLAND.

Alors elle sera en sûreté, et votre mission sera terminée! Ah !... [illegible] Ceci... on vous le renverra !... Tenez... [illegible] Cet or... Elle doit en avoir besoin ! Allez, et justifiez ma confiance.

LE DUC.

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser.

[illegible]

MADAME ROLAND, [illegible]

Elle pourra s'éloigner ainsi, et elle sera sauvée !... On avait préparé tout cela pour ma fuite.

ANDRÉ.

Ah ! Madame !...

MADAME ROLAND.

Écoutez !.. Un crieur ! ..

UNE VOIX, [illegible]

« La grande découverte de l'armoire de fer, et l'accusation du « ministre Roland, de sa femme, et de vingt-deux députés. »

ANDRÉ.

Ciel !...

MADAME ROLAND.

C'est cela !. . Ils vont venir !...

[illegible]

ANDRÉ.

Ah ! je ne vous quitte pas !

MADAME ROLAND.

Quelques instants de repos... je vous en prie!

ANDRÉ.

Eh bien! je vous laisse, mais je ne sortirai pas de l'hôtel; les périls sont revenus, vous êtes menacée... je ne veux point partir; et tant qu'il y aura quelque chose à craindre, je ne partirai pas.

SCÈNE XV.

MADAME ROLAND, seule.

(Elle reprend la lettre de son mari, et lit haut.

« Mon amie, ma femme bien-aimée, malgré nos efforts nous suc-
« comberons, et nos idées avec nous! Si quelque chose peut diminuer
« ma douleur, c'est l'espoir de te soustraire aux maux qui nous mena-
« cent. Profite des moyens que nous avons préparés; sors de l'hôtel
« avant que j'y rentre avec mes amis, car c'est là que nous irons
« attendre notre sort. Laisse-moi courir seul les chances d'une des-
« tinée dont tu ne dois point partager les infortunes. » (Parlant.) Je devais rester!

SCÈNE XVI.

CHARLES, MADAME ROLAND.

CHARLES, accourant très ému, et sans la voir d'abord.

Elle, du moins, elle doit être sauvée!... (Il la voit.) Grand Dieu!... vous ici.

MADAME ROLAND.

Sans doute.

CHARLES, très vivement.

N'avez-vous pas reçu un message, une lettre, un moyen de fuir?

MADAME ROLAND.

Oui.

CHARLES.

Profitez-en donc à l'instant, ou votre vie..

MADAME ROLAND, [illegible]

La vie est chère quand elle est heureuse.

CHARLES, [illegible]

Et la vôtre ?

MADAME ROLAND, [illegible]

Le bonheur d'une femme, c'est d'abord une mère qui l'aime et qui l'instruit, et la mienne mourut lorsque je vins au monde ! Puis c'est... de se dévouer à un être préféré... Et moi, je ne fus jamais aimée.

CHARLES.

Vous ?...

MADAME ROLAND.

Le ciel m'avait donné une âme pour qui tout était joie, exaltation et tendresse, et il fallut tout comprimer ! Alors je crus remplacer ce qui manquait à mon bonheur en m'occupant du bonheur des autres. La passion de la gloire, l'amour de mon pays, le désir du bien, c'était ma vie !... Une vie austère et simple avec des sentiments généreux... je crus que c'était là la grandeur et la vertu !... Mais quand le doute est entré dans votre âme, il a troublé la mienne !... Quand j'ai vu leur malheur, mon cœur s'est effrayé !... Et maintenant que je vois en danger tout ce que j'aime... ah ! c'est au-dessus de mes forces !

CHARLES.

Que dites-vous ?

MADAME ROLAND, [illegible]

Que le ciel pardonne !... Et vous, Charles, vous que j'engageai dans cette lutte terrible... Ah ! vous pardonnerez peut-être aussi, quand vous saurez que ces moyens de me soustraire aux périls... je ne les ai pas employés pour moi.

CHARLES.

Comment ? qu'avez-vous donc fait ?

MADAME ROLAND, [illegible]

Je sais ce qu'on souffre en pensant au malheur de ce qu'on aime, et j'ai voulu vous épargner au moins cette souffrance ! C'est elle qui est partie !... Elle !... la duchesse de Navailles !... Voyez-vous, Charles, je l'ai sauvée !... parce que vous l'aimez !... Et moi !... moi je suis restée... parce que je veux mourir avec vous !

CHARLES.

Ciel !...

MADAME ROLAND, [illegible]

Car je n'ai plus de force pour le malheur des autres, mais j'en aurai toujours pour le mien.

CHARLES, la regardant avec une admiration passionnée.

Ah ! mon Dieu ! Y eut-il jamais tant de générosité mêlée à tant de charmes?

(La figure de madame Roland s'éclaircit sous l'admiration de Charles.)

MADAME ROLAND.

Quel bonheur il y a dans ses paroles !

SCÈNE XVII.

CHARLES, MADAME ROLAND, ANDRÉ, LE SECRÉTAIRE, PLUSIEURS MEMBRES DE L'ASSEMBLÉE.

(Ils entrent vite et en désordre; tous ont l'air agité; l'un s'assied, l'autre s'essuie le front, d'autres semblent abattus.)

ANDRÉ.

Les députés reviennent de l'assemblée.

CHARLES.

Où est Roland ?

ANDRÉ.

Il est là !... il va venir.

CHARLES, les regardant.

Tous abattus !... découragés !

CHOEUR DES DÉPUTÉS.

AIR de Doche.

Oui, quoi que la haine ordonne,
Nous attendons notre arrêt ;
Lorsque tout nous abandonne,
Qu'à mourir chacun soit prêt !

CHARLES.

Mais elle n'est point partie, elle, notre âme, notre courage et notre vertu !

(Mouvement de tous.)

MADAME ROLAND, s'avançant.

Non, je ne vous quitterai pas!

CHARLES.

Elle dicte notre conduite !... Oui, mes amis, reprenons courage !... Accusés aujourd'hui, demain nous pouvons nous justifier encore !...

Déjà une partie de l'assemblée se déclare pour nous ; il faut entraîner le reste et l'emporter sur nos ennemis, car elle périrait avec nous !... Vous voyez donc bien qu'il faut combattre, vaincre, triompher, pour notre pays et pour elle !...

([illegible])

ANDRÉ, [illegible].

Adieu ma retraite chérie !... Je veux ma part de vos dangers !

LE SECRÉTAIRE, [illegible].

Et moi, je reprends mon épée et mon nom, pour combattre pour vous !

ANDRÉ, [illegible].

Le marquis de Sélignac !

LE SECRÉTAIRE, [illegible].

Oui, c'est moi ! Car s'il est des gens qui ne comprennent jamais aucune idée nouvelle, s'il en est d'autres qui placent leur vertu à ne jamais les adopter, il en est aussi qui savent leur sacrifier fortune et préjugés. Celui qui l'offensa jadis [illegible]..., celui qui la méconnut autrefois [illegible], celui-là les admire aujourd'hui !... Oui, je ne me cache plus !... Et, comme je défendais mes rois, moi, Emmanuel de Sélignac, je défendrai mon pays, mes amis, et la liberté.

CHARLES, [illegible].

Vous voyez bien que nos idées ne peuvent plus périr !... Et cependant s'il en était encore comme il en fut souvent jadis, si chacun des progrès vers le bonheur de tous devait coûter la vie de ceux qui le tentèrent, je vous dirais encore : Marchons ! car la route aplanie par nous permettrait ensuite de faire le bien sans qu'on fût obligé de le payer si cher.

MADAME ROLAND, [illegible].

Vous avez retrouvé tout votre courage !

CHARLES.

Oui, toute ma force, mon espérance et ma joie.

MADAME ROLAND, [illegible].

Dans son salut, et dans sa fuite ?

CHARLES, [illegible].

Non, dans votre présence, à vous, à vous seule !

([illegible])

MADAME ROLAND.

Ah ! vous avez raison ! votre cause est celle de la justice !... Ayons donc bon espoir ! Je me sens, à cette heure, de la force dans l'âme, à en donner à tous ceux qui pourraient en manquer !... Suivez-moi !

CHOEUR.

Air de Doche.

Reprenons tous espérance et courage !
Que chacun meure ou triomphe à son rang !
Lorsque la haine attaque notre ouvrage,
A reculer contraignons le torrent !

(La porte du fond s'ouvre, et laisse voir une table servie ; ils vont se mettre à table. Thérèse entre par la porte du pan coupé à gauche.)

THÉRÈSE, sur le devant à Durand, qui paraît à la porte de gauche du deuxième plan ; très troublée.

Que se passe-t-il ?

DURAND, effaré.

Le peuple illumine en réjouissance de leur chute : on vient les arrêter !...

THÉRÈSE.

Ciel !

ENSEMBLE.

MADAME ROLAND, CHARLES, ANDRÉ, EMMANUEL ET LES AUTRES, au fond.

Même air.

Reprenons tous espérance et courage !
Que chacun meure, ou triomphe à son rang !
Lorsque la haine attaque notre ouvrage.
A reculer contraignons le torrent !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la salle commune d'une prison ; d'un côté les portes des cellules des femmes. Au fond et de l'autre côté des portes, une grille, des siéges en bois, une fenêtre grillée.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND, [illegible]

[illegible]

Geôlier d'une prison, pour récompense d'avoir sauvé la liberté!... ma tante Thérèse m'a forcé de demander ça!...

Air : Vaudeville de l'Apothicaire.

Sans doute elle avait ses raisons,
Et d' lui céder j'ai la manie;
Maint'nant d'ailleurs, dans les prisons
On vit en bonne compagnie :
Chaq' jour on y log' par milliers
Gens de tout' class' et d' tous calibres ;
On n' vit jamais tant d' prisonniers
Que d'puis qu' tous les Français sont libres.

Enfin, ma tante m'a promis d'amener aujourd'hui ma femme, ma jolie petite femme... qui ne veut venir qu'avec la certitude de pouvoir s'en aller quand elle voudra... Une prison, ça lui fait peur! *(On [illegible].)* La cloche... ah ! c'est le médecin !... la petite dame qui est ici l'a demandé... *([illegible].)* Dam', ça souffre... ça n'est pas habitué... tous des ci-devant !... Ah! le docteur.

SCÈNE II.

DURAND, LE MARÉCHAL, déguisé en médecin.

DURAND, reculant.

Ce n'est pas le médecin ordinaire.

LE MARÉCHAL, lui montrant un papier.

Ce papier est-il en règle?

DURAND, après avoir regardé et retourné le papier.

Oh! certainement!

LE MARÉCHAL, à part.

Il ne sait pas lire. (Haut.) Vois!...

DURAND.

On le voit, on le voit!... Vous venez pour cette jeune femme?...

(Il va près de la porte qu'il a indiqué au premier plan à droite de l'acteur.)

LE MARÉCHAL.

On avait fait appeler le docteur Ferrand, qui est indisposé.

DURAND, il a ouvert la porte de la cellule.

Je vais la prévenir. (A part.) Pourtant ce n'est pas le médecin ordinaire, et on m'a tant recommandé d'être défiant!. .

(Il disparait.)

SCÈNE III.

LE MARÉCHAL, puis LA DUCHESSE.

LE MARÉCHAL, seul un instant.

Que le ciel bénisse ma ruse!... (Il regarde autour de lui et va à une fenêtre.) Sur une cour... Et quels murs!... Impossible!... (Indiquant la porte par où il est entré.) Ici... quatre portes!... Mais les clefs?... comment les avoir?... L'idée de Louise est meilleure.

LA DUCHESSE, sortant de sa cellule.

Docteur... (Elle s'arrête.) Ce n'est pas lui!...

LE MARÉCHAL, se retournant.

C'est moi!

LA DUCHESSE.

Ah !...

LE MARÉCHAL.

Chut !...

LA DUCHESSE, [illegible]

Mon père !... vous ici !...

LE MARÉCHAL.

Je ne mourrai donc pas sans t'avoir revue !... ma fille !...

[illegible]

LA DUCHESSE.

Quel bonheur !... mais comment ?

LE MARÉCHAL.

Je te dirai seulement qu'enfermé moi-même le jour où l'on t'arrêta, et où ton mari... se perdit... il n'y a que deux heures que j'ai quitté ma prison.

LA DUCHESSE.

Venir ici, c'est exposer vos jours.

LE MARÉCHAL.

Ah ! je les aurais tous donnés pour un seul passé près de ma fille !

LA DUCHESSE.

Mon père !...

LE MARÉCHAL.

Je viens pour essayer de t'arracher d'ici.

LA DUCHESSE.

Impossible !

LE MARÉCHAL.

C'est Louise qui m'a sauvé... elle a pour toi un projet...

LA DUCHESSE.

Ma pauvre sœur !... elle se perdrait inutilement...

LE MARÉCHAL.

Habillée en bouquetière, elle a passé des journées entières devant la porte de ta prison, et devant la mienne... Le moyen que j'emploie, c'est à elle que je le dois... Son courage a doublé, triplé ses forces.

LA DUCHESSE.

Oui, plus d'une fois, un mot, un vêtement, une fleur, sont arrivés jusqu'à moi... et je devinais qu'ils venaient d'elle... de ma sœur.

LE MARÉCHAL.

Elle espère aujourd'hui entrer ici et te faire part de son projet... Mais, chère enfant, je ne sais rien de toi depuis ce jour... il y a six mois... où je te laissai à l'hôtel du ministère, chez cette femme...

LA DUCHESSE, vivement.

Chez madame Roland!... ah ! son nom me rappelle à des sentiments de haine!... Ce sont ses idées funestes, ses amis et ses partisans qui ont causé tous nos malheurs !... Ce jour-là, mon père, ah ! je ne sais encore si elle voulut me perdre ou me sauver... Elle me fit sortir vêtue en paysanne... Peut-être aurais-je pu fuir, en effet; mais le hasard me donna pour guide M. de Navailles, mon mari... il ne voulut pas suivre la route indiquée, il crut nos ennemis vaincus parce qu'ils étaient menacés... et, le soir même, leur loi contre les émigrés avait passé, on vint l'arrêter, il résista...

LE MARÉCHAL.

Et son imprudence lui coûta la vie.

LA DUCHESSE.

On m'amena ici... et depuis plus de cinq mois j'ignore tout ce qui se passe... si ce n'est que parfois on vient chercher des prisonniers... et qu'ils ne rentrent plus.

LE MARÉCHAL.

Oh! ma pauvre enfant, que tu dois souffrir !

LA DUCHESSE.

Moins que vous ne le croyez!... j'ai du courage.

LE MARÉCHAL.

Mes filles élevées si délicatement, l'une ici... l'autre dans cette rue... exposées à toutes les douleurs physiques et morales... et pas une plainte!... En France on prodigue l'héroïsme à présent, comme autrefois on prodiguait l'esprit... et sous ces voûtes où tant de larmes...

LA DUCHESSE, rêveuse et confidentiellement.

Jadis, sous mes tentures dorées, j'ai pleuré bien souvent, mon père.

LE MARÉCHAL, il la regarde, étonné de sa résignation.

Mais ce dénuement...

LA DUCHESSE, souriant.

Je n'ai que ce seul vêtement : personne ici n'en a davantage.

LE MARÉCHAL, étonné.

Ta santé altérée...

LA DUCHESSE, souriant.

Je me porte à merveille.

LE MARÉCHAL, étonné.

Et ce médecin mandé dont j'ai pris la place ?

LA DUCHESSE, avec hésitation et quelque embarras.

Ce n'est pas pour moi, mon père !.. une inquiétude pour...

LE MARÉCHAL, l'examinant.

Une amie ?

LA DUCHESSE.

Oui... un ami.

LE MARÉCHAL.

Un ami?... Il n'y a donc pas que des femmes enfermées ici?

LA DUCHESSE.

Non! cette grille sépare les prisonniers, mais au repas on est ensemble... Oh! nous nous connaissons presque tous... c'est la cour d'autrefois.

LE MARÉCHAL.

Avec autant de malheurs qu'elle avait de luxe et de plaisirs.

LA DUCHESSE, [illegible].

Avec des amitiés qui consolent de tous les malheurs.

LE MARÉCHAL, [illegible].

Ah!... Et cet ami?...

LA DUCHESSE.

C'est notre grand poète!... l'espérance de notre pays... M. André de Chénier!...

AIR : Romance de la *Reine de Chypre*.

Dans ce séjour de deuil et de souffrance,
Un doux rayon parfois a lui,
Notre poète y conduit l'espérance,
Et le bonheur y descend avec lui!
Quand ses vers ravissants, dits d'une voix si tendre,
De nos longues douleurs chassent le souvenir,
Croyez-moi, croyez-moi,
Nous n'avons tous qu'une âme pour l'entendre.
Nous n'avons tous qu'un cœur pour le bénir!

LE MARÉCHAL.

Il est ici?... lui qui partageait les idées nouvelles!... Comment se fait-il?

LA DUCHESSE.

Mon père, ne le lui demandez pas!... Le premier jour où il vint... c'était peu après mon arrivée ici... je voulus l'interroger... Mais son cœur parut troublé, ses yeux se mouillèrent, et il est si faible, si souffrant... que je ne voulus rien savoir!... Je crains que l'air de la prison, la mauvaise nourriture et le chagrin ne le mettent en danger.

LE MARÉCHAL, à part.

Elle s'oublie pour lui.

LA DUCHESSE, hésitant.

J'avais mandé le médecin pour lui dire mes craintes... puis j'avais

prié M. André de devancer le moment où tous vont venir pour dîner : il l'avait obtenu du gardien... Souvent il vient ainsi... Il me récite des vers si doux, si nobles et si tendres!... et cela me console!... J'espérais que le docteur le verrait à son insu... car il ne veut pas le consulter, et peut-être aurais-je obtenu qu'on ordonnât au concierge quelques soins particuliers... (Ici, l'on voit André, pâle, marchant lentement et s'arrêtant pensif dans le fond.) Il vient... je vais le prévenir que vous êtes là... (Elle fait un mouvement et se rapproche du maréchal.) Craignez-vous de le voir?

LE MARÉCHAL.

Non!... au contraire!... qu'il vienne.

(Elle va dans le fond et parle à André.)

LE MARÉCHAL, à lui-même, sur le devant, et les regardant.

Ah! je comprends... ce qu'elle n'a peut-être pas compris elle-même!... La prison, la douleur, l'effroi même de la mort, tout lui est caché par un prestige... Elle aime!... Son cœur, qui fut toujours contraint, suit son penchant, et ne demande pas d'autre liberté!... Ah! quand le ciel a créé tant de moyens de bonheur pour chacun, comment se fait-il que tous soient si malheureux?

SCÈNE IV.

ANDRÉ, LA DUCHESSE, LE MARÉCHAL.

LA DUCHESSE, s'appuyant sur le bras d'André.

Non, mon père, tous ne sont pas malheureux!... Et si ce n'était la sombre tristesse de notre cher poète...

ANDRÉ, qui a salué le maréchal.

Ah! Monsieur, la prison n'adoucit pas le caractère!... (Il regarde la duchesse.) Il n'y a que les anges...

LA DUCHESSE, avec gentillesse.

Flatteur!... Toutes les autres femmes ici ne sont-elles pas gaies?... Il y a même des hommes qui font mille folies.

ANDRÉ.

Oui, l'on cherche à s'étourdir violemment... On prend le malheur et la mort en plaisanterie!... Si vous voyiez leurs jeux, Monsieur, leurs chants, leurs plaisirs d'enfants, cela vous ferait mal!... Presque toujours une pensée cruelle vient s'y mêler.

LA DUCHESSE.

Mais, parfois, ce bon docteur Ferrand, spectateur de ces jeux, y

trouve le moyen de tromper la vigilance des gardiens pour rendre quelque service.

LE MARÉCHAL.

C'est un adoucissement à l'infortune que cette heure de réunion.

LA DUCHESSE.

Mais croiriez-vous qu'alors la prison devient un salon avec ses rivalités et ses jalousies?... Je préfère, moi, le moment qui précède!... celui-ci!... Et aujourd'hui, entre vous et lui, oh! je me sens si heureuse!... [illegible] Et je dis comme lui dans ces vers délicieux où il semble avoir exprimé ma pensée :

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain:
　　J'ai les ailes de l'espérance!
Échappée au réseau de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
　　Philomèle chante et s'élance!
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
　　J'ai passé les premiers à peine!
Au banquet de la vie, à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
　　La coupe en mes mains encor pleine!

(On entend une cloche.)

ANDRÉ.

La cloche annonce de nouveau-venus.

LA DUCHESSE, avec effroi.

Ah! pour leur faire place, ne va-t-on pas emmener quelqu'un de nous?...

([illegible])

Je ne veux pas mourir encore.

LE MARÉCHAL, [illegible].

Pauvre enfant!... son âme aimante ne voit dans la mort que sa séparation de ce qu'elle aime.

DURAND, [illegible].

Le médecin est là.

([illegible])

SCÈNE V.

ANDRÉ, LA DUCHESSE, LE MARÉCHAL, DURAND, D'HERBELOT, LE MARQUIS DE SÉLIGNAC,

DURAND, au maréchal.

Docteur, deux prisonniers dont l'un est plus mort que vif... Voyez.

(D'Herbelot et le marquis s'avançent; mouvement de tous quand ils se retrouvent : pourtant d'Herbelot ne reconnait pas le maréchal.)

LA DUCHESSE.

Monsieur d'Herbelot !... (Elle tend la main au marquis.) Vous aussi ?...

(Il baise la main de la duchesse.)

D'HERBELOT, tombant sur une chaise, à gauche sur le devant.

Moi, en prison !... Ça ne se peut pas !... Il y a erreur !

LE MARQUIS, allant à André et lui serrant la main.

Que deviendra notre pays ?

DURAND, regardant d'Herbelot.

Est-il pâle !

D'HERBELOT, se levant vivement.

Je vous dis que c'est une erreur !... C'est bon pour des marquis.

LE MARQUIS, riant.

Et votre noblesse toute neuve ?... Il faut bien qu'elle vous serve à quelque chose.

DURAND.

Si c'est une erreur, on va le savoir. Les trois commissaires qui jugent si vite sont arrivés en même temps que lui.

D'HERBELOT.

Les commissaires ?... Je suis perdu !... je me trouve mal.

DURAND.

Ce n'est pas le moment, on va dîner.

(Il va ouvrir les portes des différentes cellules ; la musique commence faible à l'orchestre.)

LA DUCHESSE, bas à son père.

Il faut donc vous quitter !

LE MARÉCHAL.

Je vais essayer de rester.

LA DUCHESSE.

Nous revenons tous ici après le dîner, et c'est là que souvent nos jeux étourdissent les regrets et la surveillance.

LE MARÉCHAL.

C'est à ce moment que Louise espère entrer.

DURAND, [illegible].

Venez donc !

[illegible]

CHOEUR DE PRISONNIERS.

Air : [illegible].

Il faut nous rendre
A ce repas ;
On ne doit pas
Se faire attendre.
Qui nous dira
S'il reviendra ?

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE MARÉCHAL, D'HERBELOT, DURAND.

DURAND, [illegible] vers d'Herbelot.

Consultez vite le médecin.

(Il sort.)

LE MARÉCHAL, [illegible] d'Herbelot.

Quel est votre mal ?

D'HERBELOT, [illegible].

Roland... sa femme... leurs amis... les députés de la Gironde... Tous perdus !

LE MARQUIS, souriant.

C'est là votre maladie ?

D'HERBELOT, [illegible].

Et mon neveu Charles Barbaroux ?... Un neveu qui ne m'a causé que du désagrément... surtout depuis qu'il est un héros.

LE MARQUIS, [illegible].

Ce n'est pas bon dans une famille, ces choses-là.

D'HERBELOT, se levant brusquement.

Une famille?... Mais nous vivons dans un temps où ce qu'il y a de pire, c'est une famille, des parents, des amis!... Moi, voyez-vous, je donnerais tous mes amis pour n'avoir pas de parents!

LE MARQUIS, toujours moqueur.

Vous aviez de grandes obligations au ministre Roland?

D'HERBELOT.

Il m'avait donné une place, et pris mes trois fils.

LE MARÉCHAL.

Ah!

D'HERBELOT.

Avec la réquisition de dix-huit à vingt cinq ans : mes fils sont au service... Ah! j'y pense!... La patrie me doit trois défenseurs... Elle ne peut pas... (Il s'arrête devant le maréchal.) Je vous ai déjà vu, vous!

LE MARQUIS.

Un médecin, ça se rencontre partout.

D'HERBELOT, vivement et avec joie.

Un médecin!... vous êtes le médecin de la prison?... Ah!... un médecin!... quand il lui arrive de voir des gens en danger, dans le plus grand danger, il doit les sauver.

LE MARÉCHAL.

L'essayer du moins est son devoir.

D'HERBELOT.

Un devoir?... remplissez-le!... Oh! je vous en prie, remplissez-le envers moi.

LE MARÉCHAL.

Je ne demande pas mieux!... Voyons.

D'HERBELOT.

Pas ici!... là!...

(Il indique la porte de la pièce où Durand a montré qu'étaient les commissaires.)

LE MARQUIS, riant.

Vous voulez qu'on vous tâte le pouls dans cette chambre?

D'HERBELOT.

Oh! pas à moi!

LE MARQUIS, riant.

Aux commissaires? Ils ont, en effet, une fièvre fort dangereuse.

D'HERBELOT, au maréchal.

Voyez-les!... Dites-leur qu'un homme qui fournit trois défenseurs à la patrie ne peut pas être suspect!... Parlez, priez, séduisez, et sauvez-moi... surtout sauvez-moi!

LE MARÉCHAL.

Le pourrais-je?

LE MARQUIS, *bas au maréchal.*

Craignez pour vous-même, n'y allez pas.

D'HERBELOT.

Allez, cher docteur !... *(A part.)* Mais j'ai vu ce médecin-là, c'est sûr.

LE MARÉCHAL.

Je vais essayer. *([illegible])* Il faut que je reste ici, et j'ai intérêt à tout voir. *(Haut.)* Un médecin doit affronter sans crainte les maladies contagieuses pour sauver ses malades.

([illegible])

D'HERBELOT, *[illegible]*

Allez, docteur ! voyez les commissaires.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, DURAND, D'HERBELOT.

DURAND, *s'approchant.*

Oh ! ils ne sont pas fiers ces commissaires-là !... Je les connais !... ce sont les citoyens à qui j'ai montré la cachette, il y a six mois.

LE MARQUIS, *à d'Herbelot.*

Des scélérats qui perdent nos généreux projets par des crimes !... Ce sont les accusateurs de Roland et de ses amis.

D'HERBELOT, *il retombe assis.*

Mon mal me reprend.

LE MARQUIS, *moqueur.*

Et vous êtes des amis de Roland !... Cette place de fournisseur, on dit qu'elle vous a fourni une belle occasion de mettre...

DURAND.

Du foin dans ses bottes.

D'HERBELOT.

On se trompe !... J'ai bien peu de chose, je vous assure.

LE MARQUIS.

Si vous êtes insatiable, aussi !...

D'HERBELOT, *colère.*

Ah çà ! vous viendrez donc vous moquer de moi jusque dans une prison ?

LE MARQUIS, *riant.*

Ici, je n'aurai plus que cela à faire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL, *revenant.*

D'HERBELOT, *courant au devant de lui.*

Eh bien ! docteur ?

LE MARÉCHAL, *le tirant à part.*

Ils disent que vous avez volé la République.

D'HERBELOT.

Mais c'est le contraire. Et, dans tous les cas, c'est la République qui a commencé.

LE MARÉCHAL.

Ils étaient là tous les trois, s'animant l'un l'autre, et disant que vous avez déjà une somme de... six cent mille francs

D'HERBELOT, *effaré.*

Six cent mille francs?... Ils ont dit cela ?...

LE MARÉCHAL.

Les voyant d'accord pour vous condamner, j'ai essayé de les prendre en particulier, afin de les désunir... Le premier se montre traitable.

D'HERBELOT.

Quel bonheur !

LE MARÉCHAL.

Il ne demande, pour vous absoudre, que... deux cent mille francs.

D'HERBELOT.

Le voleur !

LE MARÉCHAL.

Il donnera sa signature pour absoudre !... Il attend la vôtre pour payer.

D'HERBELOT.

Est-ce que ma parole ne suffirait pas ?

LE MARÉCHAL.

Il paraît que non.

D'HERBELOT.

Allons, je la donnerai ! Mais ça me fera bien mal !...

LE MARÉCHAL.

Maintenant, le second commissaire demande la même somme pour signer aussi, et sa signature est nécessaire.

D'HERBELOT.

La même somme ? Offrez mes fils !... mes trois fils !... Vous n'avez donc point parlé de mes trois fils ?

LE MARÉCHAL.

Ils disent que la patrie les ayant pris, vous ne pouvez plus les lui donner !... Au reste, on vient... Pensez qu'il n'y a rien de fait.

D'HERBELOT.

Docteur...

LE MARÉCHAL.

Ils disent que c'est à prendre ou à laisser.

D'HERBELOT, [illegible].

Il le faut... ou je suis perdu !... Docteur... je donnerai le second tiers... Allez vite.. je vous en prie... S'ils allaient se dédire !

LE MARÉCHAL.

Je retourne donc auprès d'eux.

Il sort.

D'HERBELOT.

Et quand je pense qu'il y en a un troisième !... Quel frisson ! Décidément, je suis très malade.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, D'HERBELOT, DURAND, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à Durand, dans le fond.

Durand ?

DURAND, [illegible].

Et ma femme ?

THÉRÈSE.

Demain !... Mais, aujourd'hui, au lieu de ce plaisir-là, celui de faire une bonne action.

DURAND.

Ma place me le défend.

THÉRÈSE.

Je ne te l'ai fait avoir que pour cela [illegible]. D'abord, donne-moi la permission que tu as eue pour que ta femme puisse entrer et sortir.

DURAND.

Je ne l'ai pas sur moi ; elle est serrée.

THÉRÈSE.

Va la chercher!... Sans cela rien.

DURAND, regardant autour de lui.

Mais... je ne puis.

THÉRÈSE.

Va donc!... Est-ce que les prisonniers s'envoleront avec tes barreaux et tes verroux?...

DURAND.

Eh bien! je me dépêche, parce que le dîner est fini, qu'ils ont la permission de rester ensemble un moment, et qu'il faut être là.

THÉRÈSE.

Va vite, alors... (Il sort. A elle-même.) Ce sera un moyen pour elle, qui va venir ici... Mais il faut le suivre, je serai plus sûre d'obtenir ce que je veux.

(Elle sort à la suite de Durand.)

D'HERBELOT.

Après cela, il m'en restera encore deux cent mille et la vie sauve... Je tâcherai d'aller avec ça!... (Au marquis.) Il ne revient pas?... Mais qu'écrivez-vous donc là, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

La liste des amis de Roland qui doivent... Faut-il y mettre votre nom?

D'HERBELOT.

Gardez-vous en bien!... Est-ce que les ministres qui se laissent tomber méritent d'avoir des amis?

(Ici entre la foule des prisonniers, hommes et femmes.)

SCÈNE X.

D'HERBELOT, LE MARÉCHAL, LE MARQUIS, LA DUCHESSE, FOULE DE PRISONNIERS, HOMMES ET FEMMES, parmi eux LA PRÉSIDENTE DE BOISMOREL.

D'HERBELOT, allant au-devant du maréchal.

Ah! mon sauveur!...

LE MARÉCHAL.

Pas tout à fait encore.

D'HERBELOT.

Ciel!... Je devine!... Le troisième?...

LE MARÉCHAL.

Incorruptible... comme les autres.

D'HERBELOT.

C'est fait de moi !

([illegible] le morceau suivant commence à l'orchestre dès le commencement de la scène.)

LA DUCHESSE.

Voici l'heure de nos jeux : ne perdons pas un instant ; aujourd'hui je propose le colin-maillard.

TOUS.

Adopté ! adopté !

LE MARQUIS.

J'en veux être.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, c'est à vous qu'on va bander les yeux.

LA PRÉSIDENTE.

Et celui qu'il saisira, eh bien ! c'est que le sort l'aura désigné pour sortir le premier de prison, pour être libre.

LE MARQUIS.

Comment l'entendez-vous ?

LA DUCHESSE, lui plaçant le bandeau sur les yeux.

Libre d'aller au ciel.

LE MARQUIS, riant.

Je gage que ce sera le financier.

D'HERBELOT.

Voulez-vous bien vous taire !

CHOEUR.

AIR : Morceau du Colin-Maillard, dans *le Favori*.

Cherchez bien, cherchez bien !...

D'HERBELOT, réfléchissant sur le devant, pendant que le jeu a lieu.

Les trois tiers !

LE MARÉCHAL.

Mais que faire ?

Cherchez bien, cherchez bien !

D'HERBELOT, prenant son parti.

Il faut les satisfaire.

(D'Herbelot s'achemine avec le maréchal vers la porte des commissaires.)

LE MARQUIS, lui mettant la main dessus.

Ah ! je le tien !

D'HERBELOT, se dégageant.

Non, vous ne tenez rien.

LE MARÉCHAL, à d'Herbelot.

C'est très bien! c'est très bien!
Vous ne pouvez mieux faire.

D'HERBELOT.

Ils volent tout mon bien!

D'Herbelot et le maréchal disparaissent par la porte des commissaires. Le jeu continue.)

TOUS, au marquis.

Cherchez bien! cherchez bien!

LA DUCHESSE, regardant partout.

Que vois-je! André nous abandonne!
Quel projet est le sien?
Où donc est-il? Ah! je frissonne.

(Elle va vers le fond pour voir si elle découvrira André.)

TOUS, au marquis.

Cherchez bien! cherchez bien!

LE MARQUIS.

Cherchons bien! cherchons bien!
Mais je ne saisis rien!

LA DUCHESSE, revenant vivement sur le devant.

Silence!... (La musique s'arrête, et tout ce qui suit est parlé.) On a ouvert là-bas... Cessons nos jeux!... Une compagne nous arrive, je l'ai aperçue... Ah! respectons le chagrin d'une nouvelle captive!... Notre âme est habituée au malheur; mais vous savez quel désespoir, quel effroi saisit une nouvelle prisonnière.

DURAND, qui s'est avancé.

Prisonnière?... Elle?... Allons donc!... Je viens de la voir descendre d'une voiture, et je l'ai reconnue!... Elle est parée, et vient sûrement visiter la prison par curiosité.

TOUS.

Ah!...

(Pendant tout ce dialogue, le marquis a ôté son bandeau, et cause dans le fond avec une femme; il ne se mêle pas à l'entretien du devant.)

LA DUCHESSE.

C'est affreux!

DURAND.

Comment! affreux!... Elle est charmante!... C'est ma protectrice qui m'a placé ici, madame Roland!...

(Mouvement de colère de tous, qui se rapprochent.)

TOUS.

Que dit-il ?

LA DUCHESSE.

Elle !

DURAND.

Elle-même !

LA DUCHESSE.

Ah ! qu'elle ne voie pas de larmes dans nos yeux, Mesdames !... Recommençons nos jeux, et que notre joie fasse honte à notre ennemie ! Allons, marquis, que faites-vous là-bas ?... le jeu vous réclame !...

([illegible] à chercher.)

REPRISE DU MORCEAU.

LA DUCHESSE.

Tout va bien ! tout va bien !
Ah ! que notre ennemie
Ne se doute de rien !

TOUS, au marquis.

Cherchez bien ! cherchez bien !

([illegible] Roland entre, elle est vêtue de blanc, [illegible] à l'instant où elle entre, le marquis, se trouvant près d'elle, la prend par le bras.)

LE MARQUIS.

Ah ! ma tâche est remplie !
Arrêtez ! je vous tien !

TOUS.

C'est très bien ! c'est très bien !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME ROLAND.

MADAME ROLAND, [illegible].

Ah !...

LE MARQUIS.

C'est vous qui sortirez la première. (Il ôte son bandeau et jette un cri de surprise en reculant.) Madame Roland !...

TOUS, s'écartant d'elle avec effroi.

Madame Roland!...

(Son nom se répète ainsi de bouche en bouche et en baissant la voix.)

MADAME ROLAND, avec un étonnement douloureux.

Ciel!... la terreur, l'effroi, la haine à ma vue!... (Elle regarde autour d'elle.) La duchesse!... les plus grandes dames!

LA DUCHESSE.

Un jour déjà, vous les avez vues réunies chez moi... il y a quatre ans! Mais alors... vous rappelez-vous où nous étions?

MADAME ROLAND, tristement.

Dans un palais.

LA DUCHESSE.

Maintenant une affreuse prison nous retient... et celles d'entre nous qui manquent... où sont-elles?

MADAME ROLAND.

Ah!...

LA DUCHESSE.

Eh bien! Madame, restez donc au milieu de ce luxe et de cette puissance que vous nous avez enlevés, et ne venez pas ici insulter à notre malheur et à nos larmes!

MADAME ROLAND, avec un vif mouvement d'indignation.

Moi?... (Se reprenant, avec calme, et levant les yeux au ciel.) Mon Dieu, vous le savez, dans toutes les peines que j'ai éprouvées, la plus vive impression de douleur a toujours été suivie du désir d'opposer le calme à la souffrance, la générosité à l'injustice, et la bonté à l'outrage! Mon Dieu, donnez-moi donc encore le courage nécessaire pour ne pas faiblir en ce moment, le plus cruel de tous!

(Mouvement général.)

LA DUCHESSE.

Que dit-elle?

MADAME ROLAND.

Mais on ne sait donc ici rien de ce qui s'est passé?... (Au marquis.) Vous ne le leur avez pas dit? (Voyant André qui arrive et fait un mouvement de surprise.) Vous ne prendriez pas ma défense?... (Louise, en bouquetière, paraît au fond avec Thérèse.) Mais je n'ai donc plus au monde que des accusateurs et des juges?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANDRÉ CHÉNIER, THÉRÈSE, LOUISE D'OLONNE en bouquetière.

MADAME ROLAND, avec joie, apercevant Louise.

C'est elle !...

(Elle lui tend la main.)

LE MARQUIS, à madame Roland.

Je partage votre sort.

ANDRÉ.

J'ai pleuré sur vous.

THÉRÈSE.

Je la revois enfin !

LOUISE.

Mes larmes à votre malheur !

(Tous ceux-ci entourent madame Roland, les autres sont étonnés.)

LA DUCHESSE, avec un vif mouvement de surprise en reconnaissant Louise d'Olonne.

Ma...

THÉRÈSE, vivement en indiquant les surveillants.

Ma nièce qui vient visiter son mari.

LOUISE, entre madame Roland et la duchesse.

Je viens pour voir tout ce que j'aime. (Elle regarde avec émotion autour de la chambre.) Il y a bien ici des malheurs... (Montrant madame Roland.) mais le sien est peut-être le plus grand de tous.

(Surprise et mouvement de tout le monde.)

TOUS.

Ah ! comment ?

LA DUCHESSE, prenant la main de Louise, d'un côté.

Traitées en criminelles depuis six mois, séparées du monde, nous n'avons pas même vu la lumière du soleil.

(Louise, de l'autre côté, prend la main de madame Roland et semble lui dire de répondre.)

MADAME ROLAND.

Enfermée deux jours après vous, je sors d'une prison, pour entrer dans celle-ci.

(Mouvement de tout le monde.)

LA DUCHESSE.

Ah !... comme nous ?

MADAME ROLAND.

Mes parents, mes amis, séparés de moi, courent des dangers affreux.

LA DUCHESSE.

Ah!... comme les nôtres?

MADAME ROLAND.

Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on me donna ce vêtement pour paraître devant mes juges.

(Mouvement général.)

ANDRÉ ET LE MARQUIS.

Des juges?... des juges?...

LA DUCHESSE, avec effroi.

Vous avez paru devant des juges?

LOUISE, très vivement.

Et pourquoi a-t-elle paru devant ces juges cruels? Pourquoi a-t-elle supporté les douleurs d'une horrible captivité? C'est qu'elle a employé pour une autre les moyens qu'elle avait de se sauver!...

LA DUCHESSE, vivement.

Comment?

(Louise regarde autour d'elle, voit qu'en ce moment les gardiens ne sont pas là; alors elle rassemble les autres prisonniers et dit vivement.)

LOUISE.

J'étais dans sa maison, le peuple l'entourait, l'effroi était partout, elle pouvait fuir... Ce fut toi, ma sœur, qui partis, et si tu avais suivi la route indiquée, tu échappais à tous les dangers! Voilà pourquoi, depuis cinq mois, quand j'avais veillé sur mon père, je quittais le seuil de ta prison pour aller prier auprès de la sienne!... (Elle leur prend la main à toutes deux.) Voilà pourquoi je pleure en la voyant si malheureuse!... et pourquoi j'ai deux sœurs à présent!

MADAME ROLAND.

Ah! merci.

LA DUCHESSE.

Louise!

(Tous s'approchent avec intérêt de madame Roland.)

MADAME ROLAND, reprenant courage.

Ces juges, devant qui je viens de paraître, ce n'est pas pour moi que je leur ai parlé!... Je pouvais les fléchir peut-être... et je pouvais certainement leur échapper... Je ne l'ai pas voulu! Des milliers de victimes comme vous gémissent dans les fers; pour elles, pour vous surtout, j'ai invoqué la justice, la raison, l'humanité... j'ai vu des cœurs s'attendrir à mes paroles... Ah! si tout sentiment généreux n'est pas anéanti, vous serez rendus à la liberté et au bonheur.

LA DUCHESSE.

Votre haine s'est donc éteinte ?

MADAME ROLAND.

Moi, haïr !... Ah ! mon cœur n'est pas fait pour la haine !... Mais vous ne pouviez pas me comprendre, vous qui ne saviez pas même qu'il était des malheureux. Tandis que moi, dès mon enfance, je vis souffrir... et mon cœur se révolta contre l'injustice qui condamnait tant de gens au malheur !... Alors, avec tous les grands et généreux esprits que j'écoutais, j'ai rêvé la gloire au talent, la puissance aux vertus et le bonheur à tous !... Eh bien ! en ce moment, cet espoir me soutient encore !... Aujourd'hui, après une veille fatigante, j'ai paru seule et calme au milieu de mes ennemis et devant une assemblée tumultueuse... puis je suis venue ici, où j'ai trouvé des cœurs remplis de haine... Et pourtant, quoiqu'une longue captivité ait diminué mes forces, quoique la fatigue m'accable en ce moment, mon courage résiste à tout, et c'est avec joie que je dis : J'ai souffert, pour que dans l'avenir d'autres ne souffrent plus ! Oui, j'oublie tous les maux que j'endure, et si j'ai des larmes dans les yeux, ce n'est plus que pour vos douleurs.

LA DUCHESSE.

Mais vous pâlissez ?

LOUISE.

Appuyez-vous sur moi.

MADAME ROLAND, [illegible]

Dès le matin, devant cette assemblée...

LA DUCHESSE.

Un peu de repos...

MADAME ROLAND.

De solitude et de tranquillité... j'en ai besoin... Oui, j'ai été trop émue devant mes juges... mais ce ne sont pas ceux qui disposent de ma vie qui m'ont fait trembler.

(Tous l'écoutent avec émotion.)

LA DUCHESSE, [illegible]

Ma chambre est là, près d'ici... voyez !... Entrez vous y reposer.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND.

Que chacun se retire !... Docteur, on va vous ouvrir les portes.

(Les gardiens dispersent les prisonniers et disparaissent avec eux.)

CHŒUR DES PRISONNIERS.

AIR : Dernière pensée de Weber.

Regagnons nos demeures,
Puisqu'on l'ordonne ainsi :
Demain, aux mêmes heures,
Serons-nous tous ici ?

SCÈNE XIV.

LOUISE, LA DUCHESSE, LE MARÉCHAL.

LOUISE.

Pas un moment à perdre !...

(Elle va prendre sa corbeille de fleurs et l'apporte sur le devant.)

LOUISE, montrant un vêtement sous les fleurs.

Athénaïs... ce vêtement...

LE MARÉCHAL, avec émotion et inquiétude.

Oh ! vite... vite !... Elle a réussi !

LA DUCHESSE.

Que veux-tu ?

LOUISE, très vite, montrant le costume.

Pareil au mien... Ce panier à ton bras... tu sors librement... on te prend pour moi... qui reste...

LA DUCHESSE.

As-tu donc cru que je consentirais à t'exposer à ma place ?

LOUISE.

Je ne cours aucun danger.. Je passe pour la femme de Durand qui peut entrer et sortir... et, ce soir, je pars avec Thérèse.

LA DUCHESSE, à part.

Le quitter malheureux... malade ?... (Haut.) Non, non !... je ne veux point partir.

(Étonnement des autres.)

LE MARÉCHAL.

Ah ! profitons de l'instant que le ciel nous donne !... (Il regarde autour d'eux.) Seuls... nous sommes seuls.

LA DUCHESSE, se jetant dans ses bras.

Que j'en profite pour embrasser mon père !... et pour lui dire un dernier adieu.

LE MARÉCHAL.

Un adieu?

LA DUCHESSE.

Ah! vous le savez, mon père, je ne suis pas indigne de vos vertus et de votre rang!... ma vie fut toute obéissance et sacrifice... Mais quand tout est perdu pour moi, titres et fortune, tout, jusqu'à ma vie peut-être... laissez-moi suivre mon cœur, me jeter dans vos bras, et vous dire: Embrassez votre enfant, et pardonnez-lui de rester ici!... Jusqu'à présent, ma vie entière vous appartint; laissez-moi disposer des derniers jours qui me restent!... Oui, sur mon cœur! mais éloignez-vous tous deux!... je ne veux pas... je ne dois pas partir...

LE MARÉCHAL, suppliant.

Ma fille!...

LOUISE, suppliante.

Oh! je t'en prie, ma sœur!

LA DUCHESSE.

Éloignez-vous sans moi! Laissez-les m'oublier ici... Plus tard, nous nous reverrons...

LOUISE, étonnée et désolée.

Elle refuse!

LE MARÉCHAL, à part.

Pour ne pas le quitter.

LOUISE.

Mais ne comprends-tu pas que la mort menace tous ceux qui sont ici?

LA DUCHESSE.

Je le sais.

LOUISE.

Viens donc!

LE MARÉCHAL, qui regardait autour d'eux avec inquiétude.

Il n'est plus temps.

SCÈNE XV.

LE MARÉCHAL, LOUISE, LA DUCHESSE, DURAND, ANDRÉ, arrivant au fond.

DURAND.

Encore là? Mais pourquoi donc le docteur n'est-il point parti?... Et vous?...

LOUISE.

Il sort... et moi je vais près de Thérèse.

DURAND.

Allez donc !...

LE MARÉCHAL, à la duchesse.

Adieu !... Il faut partir... mais (A part.) je la sauverai malgré elle...

DURAND ; il fait sortir le maréchal, puis en se retournant il voit un signe de la duchesse.

Vous m'appelez ?

(Il s'avance.)

LA DUCHESSE, très troublée.

C'est que... j'ai prêté ma chambre... ou plutôt mon cachot... Il n'y en a plus d'autres... libres : comment donc faire ? Cette personne de plus...

DURAND, retournant à la porte au fond, et très triste.

Le nombre des prisonniers ne sera pas augmenté.

LA DUCHESSE, inquiète.

Pourtant...

DURAND.

Il y en a une... condamnée... qu'on viendra chercher dans une heure.

(Il sort.)

(Cette fin de scène est accompagnée par l'orchestre jouant, en trémolo, la *Dernière pensée de Weber.*)

SCÈNE XVI.

ANDRÉ, LA DUCHESSE.

ANDRÉ, vivement.

Ciel ! qu'a-t-il dit ?

LA DUCHESSE, avec un grand mouvement d'effroi.

Une condamnée ?...

ANDRÉ.

O mon Dieu ! votre patience ne se lassera-t-elle pas ?

LA DUCHESSE, à elle-même, avec terreur.

C'est moi peut-être ?...

ANDRÉ, à lui-même, effrayé.

Mais... son père pleurait en sortant !...

LA DUCHESSE, qui l'a entendu, allant à lui très vivement.

Oui... mon père pleurait, André !... parce que je n'avais pas voulu le suivre.

ANDRÉ, [illegible].

Vous pouviez sortir d'ici ?...

LA DUCHESSE.

Mais il eût fallu vous y laisser, me séparer de vous, de vous qui seriez trop à plaindre sans moi !

ANDRÉ.

Est-ce possible ?

LA DUCHESSE.

Et cependant, la mort va peut-être nous séparer !... Mais ce ne sera pas, du moins, sans que je vous aie dit la vérité !... Je l'ai cachée à tous, à vous, à moi-même... André... je vous aimais !... Oh ! que j'ai souffert parfois dans cet hôtel doré où je devais vous fuir, et où vous deviez vous taire !... Et que j'ai été heureuse sous ces murs désolés où j'étais près de vous, et où je pouvais vous entendre !

ANDRÉ.

Comment exprimer ce que j'éprouve ?...

LA DUCHESSE.

Oui, les seuls instants de bonheur de ma vie ont été dans cette horrible prison, où nous étions ensemble, où je puis vous dire et vous répéter que je vous aime !

ANDRÉ.

Vous m'aimez ?... Mon Dieu ! vous me réserviez un pareil moment, et j'ai osé me plaindre de mon sort !... Mais dussent la captivité, les tourments et la mort être mon partage, mon Dieu ! je vous rends grâces de m'avoir donné l'existence !... Un tel bonheur est assez pour une vie tout entière !

LA DUCHESSE.

Mon ami !

ANDRÉ.

Athénaïs !...

LA DUCHESSE, [illegible].

Oh ! que j'ai bien fait de ne point partir !... Vous n'auriez pas eu cette joie qui vient de moi !

ANDRÉ.

Et qui enivre toute mon âme !... Beaux rêves d'amour, un mot de son cœur vous a donc tous réalisés !... quel bonheur !

([illegible].)

LA DUCHESSE.

Oh ! qu'on est bien ici !

([illegible].)

ANDRÉ.

Qui vient ?

LA DUCHESSE.

Nous oublions où nous sommes.

(Ici, Charles Barbaroux paraît sur le seuil, très pâle et très agité.)

ANDRÉ.

Charles !

LA DUCHESSE.

Lui !

SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, ANDRÉ, CHARLES.

CHARLES, de la porte.

Oui, c'est moi !

LA DUCHESSE, avec effroi, revenant vivement à André.

Dieu!... s'il venait me chercher ! Défendez-moi contre lui, André! Ah ! c'est surtout à présent que je m'écrie... Je ne veux pas mourir encore!...

(Elle se presse contre André qui l'entoure de ses bras.)

ANDRÉ.

Qui pourrait vous arracher d'ici?

CHARLES, avec désespoir.

C'est contre moi qu'elle l'implore?... Ah ! ce dernier coup manquait à mon désespoir !... En est-ce assez, grand Dieu !... Et ma raison résistera-t-elle aux maux affreux qui m'accablent?

LA DUCHESSE.

Que dit-il?

CHARLES.

Accusé par le parti que j'ai servi : haï par les personnes que j'ai aimées...

ANDRÉ.

Charles!

CHARLES.

Condamné pour avoir voulu sauver quelques victimes, pour avoir voulu arrêter le torrent qui menaçait de tout dévaster... prisonnier comme vous... je ne vois ici, comme là-bas, que des haines et des ennemis... Serait-il vrai que je les ai mérités?

LA DUCHESSE, à André.

Quelle douleur!... et comme il semble souffrir!

CHARLES, [illegible].

Ah! vous me regardez avec effroi, vous m'accusez de tous vos maux, n'est-il pas vrai?... Ce sont mes idées, mes projets et mes amis qui ont changé votre sort brillant en un sort misérable?... Je suis l'objet de votre haine et de votre mépris?... ([illegible]) Ah! je le sais!... Vous me l'avez dit un jour, quand je croyais, moi, avoir noblement servi mon pays, et mérité l'estime de tous... quand vous étiez libre encore, et que je voulais vous sauver!... Que sera-ce donc à présent que tout est en péril, jusqu'à votre vie?... lorsque tant de malheurs pèsent sur ma patrie et sur mes amis, que je commence à douter moi-même de ma raison?...

LA DUCHESSE, [illegible].

Qu'avez-vous dit?...

CHARLES.

Qu'un horrible désespoir, à la vue de tant de maux, me fait craindre d'avoir été coupable, insensé et cruel!... d'avoir obéi à de mauvaises passions!

LA DUCHESSE, [illegible].

Arrêtez!... Ce serait affreux de douter de vous-même au moment du danger, et de mourir sans consolation! Votre douleur vous égare, et vous pouvez m'en croire, moi, quand je dis: Ce qui a dicté vos paroles et vos actions, ce sont des idées généreuses qui ne seront pas perdues pour le bonheur des autres.

CHARLES, [illegible].

C'est vous qui dites cela?...

LA DUCHESSE.

Vous voyez donc bien qu'il faut me croire... et qu'il faut croire à votre vertu au moment du péril!... Sans cela, où trouveriez-vous de la force? Charles, vous avez risqué votre vie pour ce qui vous parut juste; voilà tout ce que je sais, tout ce je crois: et cela, c'est une noble action pour laquelle je vous estime!... Estimez-moi aussi, car, voyez-vous, je ne suis qu'une faible femme, j'ai peur devant la mort qui me menace... et cependant je pardonne!

CHARLES.

O ciel!... Est-ce possible?

LA DUCHESSE.

Comme autrefois, dans notre enfance, nous étions égaux et amis devant nos jeux et nos plaisirs, soyons encore de même à présent devant le malheur et devant Dieu!... Charles, mon ami, mon frère, ([illegible]) il n'y a dans mon cœur que de l'estime et de l'amitié pour vous!... Cela peut-il consoler votre cœur, et ranimer votre âme abattue?

CHARLES.

Ah ! vous êtes un ange!... Et le ciel veut consoler la terre en ces terribles jours puisqu'il a créé des vertus aussi sublimes que nos malheurs sont affreux.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, entrant et allant à la chambre où est madame Roland, puis MADAME ROLAND.

THÉRÈSE, à la duchesse.

Madame pourra reprendre sa chambre ; on vient chercher ma maîtresse, elle va être libre.

(Elle entre près de madame Roland.)

LA DUCHESSE, avec effroi.

Ah!... c'est donc elle qui doit mourir aujourd'hui?

CHARLES.

Quoi!... vous savez déjà qu'elle est condamnée?

ANDRÉ.

Mais elle l'ignore encore.

(Tremolo à l'orchestre.)

CHARLES, reculant avec désespoir.

Est-ce que je suis réservé à cette horrible épreuve de lui apprendre son sort?

(Il s'est écarté.)

ANDRÉ.

La voici!

MADAME ROLAND, s'approchant sans voir Charles, à la duchesse.

Rentrez chez vous, Madame!... si je sors, comme je l'espère, tous mes efforts tendront à ce que vous n'ayez pas longtemps une aussi triste demeure!... Au revoir aussi, André!...

ANDRÉ.

Ah!...

(On voit que la douleur l'empêche de parler ; il entraine la duchesse vers sa chambre, elle y entre, après avoir indiqué par ses gestes que les larmes la suffoquent ; André s'éloigne par le fond et disparaît.)

MADAME ROLAND, les examinant avec surprise.

Comme ils me quittent!... (Elle se retourne au bruit que fait Charles pour s'avancer vers elle.) Quelqu'un.

SCÈNE XIX.

CHARLES, MADAME ROLAND.

MADAME ROLAND, [illegible].

C'est vous, Charles ?

CHARLES.

Oui, je viens...

MADAME ROLAND, [illegible].

Mais vous étiez libre ?.. Vous l'êtes encore, n'est-ce pas ?... Échappé aux recherches, vous aviez fui ?.. Que venez-vous faire ici ?

CHARLES.

N'y êtes-vous pas ?

MADAME ROLAND.

Ah ! c'est pour moi ?... Eh bien ! je l'avoue, je vous attendais depuis que je vois ma captivité s'adoucir !... Je ne suis plus au secret comme dans l'autre prison .. Thérèse est ici... Et vous avez pu y entrer !... Tout cela sans doute est la suite de mes paroles à l'assemblée ?... J'ai vu mes juges et je n'ai point tremblé !

CHARLES.

Je le sais.

MADAME ROLAND.

Je leur ai parlé avec force, avec courage.

CHARLES, [illegible].

Avec éloquence ! .. J'étais caché dans la foule, j'écoutais, j'admirais cette âme céleste qui, pour justifier les autres, vous faisait oublier vos dangers.

MADAME ROLAND, [illegible].

Ah ! détourner les vôtres était toute ma pensée.

CHARLES, à part.

Que je souffre !

MADAME ROLAND, [illegible].

Vous étiez là !... vous m'écoutiez !... Et vous voici ! Ah ! parlez-moi !... que je sache tout ce qu'ils ont dit après !...

CHARLES.

Pardonnez-moi... mon trouble...

MADAME ROLAND.

Mais non, parlez-moi de vous !... J'étais enfermée depuis cinq

mois, et j'avais appris seulement qu'on n'avait pu vous arrêter ; que Roland a trouvé un asile, et que ma fille est en sûreté... Ces jours terribles ne pouvaient durer... nous ne sommes point coupables... et bientôt je serai libre.

CHARLES, *très troublé.*

Ah ! cette espérance...

MADAME ROLAND, *très gaie.*

Alors, je vivrai loin du trouble, des affaires, heureuse d'être aimée... heureuse de vivre !... Il faut avoir été enfermée, privée de tout, même d'air et de lumière, pour sentir le prix de mille bonheurs qu'on n'apprécie pas assez quand on n'en fut jamais privé !... Voyez ce que c'est que d'être en prison !... Je brûle d'envie de revoir les boulevarts, d'entendre le bruit des rues... jugez donc ce que c'est quand je pense au soleil, aux arbres, aux fleurs... que j'aime tant !... Une rose... il me semble qu'aujourd'hui la vue d'une rose me ferait pleurer de joie!

CHARLES, *à part.*

Ses paroles me tuent.

MADAME ROLAND, *avec joie.*

Ce rayon de bonheur qui réjouit toute mon âme, c'est vous, c'est votre présence !... Oh ! mon ami, je ne regrette pas d'avoir souffert pour des idées que l'avenir bénira.

CHARLES, *avec désespoir.*

Nous ne savions pas ce qu'elles contenaient de larmes !

MADAME ROLAND, *étonnée.*

Comme vous dites cela !

CHARLES.

Que de malheurs !

MADAME ROLAND, *l'examinant.*

Qu'est donc devenu votre courage ?

CHARLES.

Je n'en ai plus !

MADAME ROLAND, *surprise et troublée.*

Vous n'avez plus de courage !... Que peut-il s'être passé dans votre âme autrefois si forte ? Vous ne répondez pas !... vous vous détournez de moi ? (*Il fait un grand mouvement.*) Mais, en effet, depuis que vous êtes là, vos paroles semblent s'échapper avec peine de votre cœur brisé... on dirait que vous craignez de me laisser voir votre visage ?. . Qu'y a-t-il donc ?

CHARLES, *s'écartant avec effroi.*

Ne le demandez pas.

MADAME ROLAND, *allant à lui et lui prenant la main*

Votre main glacée frémit dans la mienne.

CHARLES.

Aujourd'hui l'effroi est partout, et les dangers sont terribles.

MADAME ROLAND, *s'avançant et l'examinant.*

Ce n'est pas vous qu'ils menacent, car vous tremblez !

CHARLES.

Que dites-vous?

MADAME ROLAND.

Que je vous connais, Charles, et que vous auriez du courage et de la force si le malheur était pour vous !... *(Elle le retient et l'examine.)* Laissez-moi donc vous voir !... Quelle pâleur mortelle !... Une larme dans vos yeux qui n'en avaient jamais versé ?... *(Elle s'écarte vivement de lui.)* Ah ! je sais tout !

CHARLES.

Non, non !

MADAME ROLAND.

Je suis condamnée !... Votre désespoir me l'a dit !

(Elle s'assied.)

CHARLES, *se jetant à ses pieds et lui baisant les mains.*

Ah !

(Mouvement de silence.)

MADAME ROLAND, *s'efforçant d'être calme.*

Condamnée !... On m'a jugée digne de partager le sort des plus grands hommes... Et c'est le désespoir de ce que j'aime qui m'apprend mon arrêt... Je ne suis pas aussi malheureuse que vous le croyez, mon ami !... Vous [illegible] promettez de veiller sur tout ce qui m'est cher... après moi ?...

CHARLES, *avec une grande passion.*

Après vous?... Mais depuis que je vous ai bien connue, depuis plus de trois années, je n'ai vécu que pour vous seule !... Tout le reste avait à jamais disparu !... Je renfermais une passion qui s'exhalait dans cet amour de la vertu que vous nous inspiriez à tous !... Et vous pensez que j'existerais encore dans ce monde où vous ne seriez plus !... Mais, ce matin, je me suis jeté au milieu de vos juges en leur criant : La vie pour elle... ou la mort pour moi !...

MADAME ROLAND, *se levant.*

Et vous vous êtes perdu !

CHARLES.

J'étais déjà condamné.

MADAME ROLAND, *très vivement.*

Quoi ! j'aurais pu vous survivre... et vous me plaignez de mourir?.. Ah ! Charles, vous ne savez donc pas combien il en est, parmi les

plus faibles femmes, qui s'écrient : Bénie soit la mort qui m'unit à ce que j'aime, dont le devoir me séparait dans la vie !... Et vous qui connaissez mon cœur, vous m'auriez laissé vivre après vous ?... Mais vous saviez bien que cela n'était pas possible ?...

CHARLES, *prenant sa main avec passion.*

Ah !... *(Il aperçoit les gardiens qui paraissent au fond.)* Ciel !

MADAME ROLAND, *se retourne et les voit, avec calme.*

Du courage !... C'est le dernier moment.

SCÈNE XX.

CHARLES, MADAME ROLAND, ANDRÉ, *revenant du fond avec* LOUISE *et* THÉRÈSE ; LA DUCHESSE *entre par la petite porte de sa chambre.*

(Musique très faible à l'orchestre. Thérèse pleurant vient, sans rien dire, se mettre à genoux devant sa maîtresse.)

MADAME ROLAND.

Ma bonne Thérèse, de la force !... J'ai encore besoin de toi !... Pendant ma captivité, j'avais souvent prévu ce qui arrive. *(Elle tire un papier de son sein.)* Alors j'écrivais ceci pour ma fille !... Puis tu trouveras d'autres écrits qui apprendront à me connaître, et défendront ma mémoire... Tu les remettras à un ami... Roland ne me survivra pas... *(Elle ôte une petite croix.)* A toi, Thérèse, cette petite croix qui vient de ma mère et que j'ai toujours portée !... *(Thérèse baise sa main en sanglotant.)* Maintenant ne pense plus qu'à mon enfant !... *(Elle s'approche de Louise, qui se détache de sa sœur, près de laquelle elle était allée se placer.)* Louise, celui vous aime, M. de Boismorel, officier distingué, pourra vous protéger tous... et obtenir un jour votre main... Quel trésor il aura dans votre cœur ! *(Elle tend la main à Louise qui pleure ; elle regarde et voit la duchesse pleurer aussi.)* Quoi ! vous pleurez aussi, Madame ?... *(A Louise.)* Pieuse fille !... *(A la duchesse.)* Noble dame... vous pardonnez ?...

LA DUCHESSE, *pleurant.*

Une amie vous tend les bras !...

(Elles s'embrassent.)

CHARLES, *à André, montrant la duchesse.*

Elle a pardonné deux fois à ceux qui l'ont perdue !

MADAME ROLAND, *allant à André et lui tendant la main.*

Adieu, André !...

ANDRÉ, [illegible]

A bientôt, peut être !

MADAME ROLAND, à Charles.

Mon ami, nous ne nous quittons pas, nous !... Quel est ce bruit ?

([illegible])

CHARLES.

Je ne suis pas venu seul ici : nos meilleurs amis, les plus nobles cœurs, et les plus grands talents, condamnés avec nous !... Héros et martyrs !

MADAME ROLAND.

O liberté ! que de crimes on commet en ton nom !

[illegible]

FIN DE MADAME ROLAND.



Pauline.

PIERRE
LE MILLIONNAIRE

PERSONNAGES.

—

PIERRE NICOU.
LE VICOMTE GUSTAVE DE JONVILLE.
DANVILLIERS, agent de change.
M. ROBERT.
HERCULE BARBOCHAT, peintre.
LA COMTESSE DE VALCOURT.
PAULINE DE VALCOURT, sa fille.
HÈVA, fille adoptive de Pierre Nicou.
UN INDUSTRIEL.
UN DOMESTIQUE.

L'action se passe en 1844, dans un hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.



HEVA.

[illegible]

PAULINE.

[illegible]

[illegible]

PIERRE

LE MILLIONNAIRE

Comédie en trois actes, mêlée de chant. Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 2 mars 1844.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde très pauvrement meublée, mais propre ; à droite de l'acteur, une table avec ce qu'il faut pour écrire, et un petit tableau sur la table. Porte au fond ; porte à droite. Une fenêtre au fond, près de la porte ; une cheminée à gauche, au premier plan ; un fauteuil près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, LA COMTESSE.

(Au lever du rideau, la mère sommeille sur un vieux fauteuil à droite du public ; elle est pâle, malade. Un petit ouvrage de broderie est par terre tombé de sa main. Pauline est debout près d'elle, et la regarde avec tendresse ; elle chante doucement et en sourdine.)

Air : Berce, berce, douce espérance.

Dors, ma mère ! puisse un doux songe
T'arracher à l'adversité !
Si le sommeil, par un riant mensonge,
Vient remplacer la triste vérité,
Mon Dieu, permets que l'erreur se prolonge,
Ferme ses yeux à la réalité !
Dors, ma mère ! puisse un doux songe
T'arracher à l'adversité !

(Elle ramasse la broderie.)

Ma pauvre mère ! elle veut travailler, et elle est si faible depuis sa maladie ! Comme il fait froid ici ! (Elle s'approche de la table.) Si j'avais pu vendre ce petit tableau que j'ai peint avec tant de soin. (Elle soupire.) Mais

SCÈNE II.

PAULINE, ROBERT, LA COMTESSE.

PAULINE.

J'avais deviné.

ROBERT, tenant un bouquet de fleurs des champs.

Bonjour, Madame. Tenez, Mademoiselle.

PAULINE, avec joie.

Des fleurs ! Il y a si longtemps que je n'avais vu des fleurs !

ROBERT.

C'est ce que je vous avais entendu dire hier... et alors j'ai passé de grand matin notre barrière du Roule pour aller cueillir celles-là.

PAULINE, très gaie, cherchant un vase et y mettant ses fleurs.

Des bleuets ! c'est si joli !... Combien je préfère la simple couleur de cette fleur sauvage, à l'éclat de celles qu'on cultive avec tant de soin.

AIR : Je sais attacher des rubans.

Sur ces étincelantes fleurs
Dont l'opulence, à ses fêtes, se pare,
Dieu qui sema les plus riches couleurs,
De cet azur pour elles fut avare :
Mais sa bonté le prodigue, en tous lieux,
Aux fleurs des champs, trésor de la mansarde :
Ce bleu si doux est la couleur des cieux,
C'est pour le pauvre qu'il la garde.

LA COMTESSE, à elle-même.

Oui... pas même des fleurs des champs ! pas même de l'air depuis deux mois que je suis malade. Cette chambre au cinquième... rien ! ni un plaisir... ni une espérance... et elle a seize ans !

ROBERT, qui l'écoute.

Ah ! Madame.

LA COMTESSE, [illegible].

Pardon... et merci à vous qui lui donnez un moment de joie... Ah ! quelqu'un...

SCÈNE III.

BARBOCHAT, PAULINE, LA COMTESSE, ROBERT.

(Barbochat est entré brusquement tenant d'une main une palette et de l'autre un papier.)

BARBOCHAT, ému comiquement.

Permettez-moi d'entrer sans façon, et en voisin, pour vous demander une grâce.

ROBERT, le regardant avec curiosité.

Qu'est-ce que cela?

BARBOCHAT, choqué.

Cela? c'est Hercule Barbochat, peintre d'histoire, de paysages, de portraits, car l'art est un... l'art est tout... Bah! je parie que vous ne savez pas... ce que c'est que l'art... (Le regardant de la tête aux pieds.) C'est quelque vieux procureur de province.

ROBERT, qui l'entend.

Monsieur, il n'y a plus en province que des avoués, et ils sont riches. Moi, je suis pauvre, et j'habite Paris.

PAULINE.

Que tenez-vous donc? et que vous arrive-t-il?

BARBOCHAT.

Sans vous, Mademoiselle, je suis perdu. (Il montre le papier.) Un congé! on me renvoie sous prétexte que jamais on n'a vu de quelle couleur est l'argent qui sort de ma poche... Et ce n'est pas étonnant : il n'y en entre jamais d'aucune couleur... je m'en fais gloire.

ROBERT.

Comment!

BARBOCHAT.

Ah! Monsieur... l'argent, le succès, le bruit, les éloges... fi! fi donc! c'est bon pour la médiocrité... mais le génie...

ROBERT, riant.

Ne paie pas son terme?... et alors...

BARBOCHAT, riant et montrant le papier.

Alors, on le met à la porte... c'est vrai... Mais je viens supplier mademoiselle Pauline d'intercéder pour moi.

LA COMTESSE, étonnée.

Pauline!

BARBOCHAT, [illegible].

Oui, d'obtenir de la fille du propriétaire la même faveur qu'elle en a déjà obtenue pour vous.

[illegible].

LA COMTESSE, [illegible].

Comment ! que dit-il ?

PAULINE.

La vérité.

ROBERT.

On voulait vous faire quitter ce logement ?

LA COMTESSE.

Que serions-nous devenues ?

PAULINE.

C'est ce que j'ai pensé, quand le concierge m'apprit que l'on renvoyait tous les locataires, celui qui vient d'acheter cette maison voulant l'habiter seul avec sa fille.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc n'ai-je pas su cela ?

PAULINE.

C'était il y a quinze jours... vous étiez encore si faible, que je voulus vous épargner cette nouvelle inquiétude... jusqu'au moment où vos forces permettraient de vous en instruire sans crainte de danger... Mais... un jour... [illegible]. Oh ! je puis parler... tous ceux qui sont ici..,

ROBERT.

Vous aiment, puisqu'ils vous connaissent.

BARBOCHAT.

Et ne sont pas millionnaires de naissance. Ils ne logeraient pas au cinquième.

PAULINE.

Un jour où nos ressources étaient presque épuisées, et où le concierge me pressait de vous dire de quitter l'hôtel... Je ne fus pas maîtresse de cacher ma douleur... et...

BARBOCHAT.

Mademoiselle Pauline, qui avait passé la nuit à veiller sa mère... se trouva mal sur l'escalier.

LA COMTESSE, elle fait un mouvement.

Ah !

PAULINE.

Ce n'était rien.

BARBOCHAT.

Elle serait tombée si je n'avais été là derrière elle... Je la soutins,

et comme la porte du premier était ouverte, parce qu'on y apportait des meubles... des choses superbes, pour la fille du propriétaire qui arrivait et regardait tout cela, moi, je pris mademoiselle Pauline et la posai sur un siége à côté d'elle, en disant : Voilà une jeune fille aussi, et elle meurt de misère et de chagrin, pendant que vous ne savez que faire de ce que vous avez... Puis je m'en allai, et je les laissai ensemble après avoir dit cela.

PAULINE.

Sans que j'aie eu le temps de vous remercier. Alors, je vis cette demoiselle me regarder avec surprise... puis, elle prit toutes sortes de choses à côté d'elle, en me disant : Veux-tu tout cela? Elle avait un air si bon et si singulier, qui m'étonnait tant, que je ne savais que lui répondre... Enfin, tout en refusant ses cadeaux, je lui contai votre maladie et mon chagrin de ce qu'on voulait vous renvoyer... Alors, elle m'adressa une foule de questions, me faisant répéter plusieurs fois mes paroles qu'elle semblait avoir de la peine à comprendre... puis, elle me dit : Ainsi, tu n'as ni maison, ni champ, ni vaisseau, ni esclaves qui t'appartiennent? Moi, j'ai tout cela... je me nomme Hèva... je suis née dans l'Inde, sur le bord de la mer... dans la province de Benarès. Mais mon père, qui est né en France, me parlait sans cesse de son pays et du projet d'y revenir... Maintenant, il est au port où nous avons débarqué et où je vais le retrouver demain. Nous reviendrons ensemble avant peu... En attendant, reste où tu veux rester, et ne pense point à l'argent... ce serait m'insulter que d'en donner pour loger chez moi... A mon retour, je te reverrai... souviens-toi d'Hèva, la fille du nabab.

ROBERT.

Ah! c'est un nabab!

BARBOCHAT.

Nabab!

LA COMTESSE.

Un homme ayant acquis dans l'Inde des richesses immenses, vous savez!

BARBOCHAT, souriant.

Si je sais... ce que c'est qu'un millionnaire! ce n'est pas par expérience! [illegible] Pourquoi aussi l'ancien propriétaire de cette maison s'est-il avisé de mourir! Un brave homme à qui j'avais fait comprendre l'art. Aussi, me laissait-il pour rien les trois mansardes dont j'ai fait un superbe atelier. Il venait admirer mes tableaux... et il ne lui fallait pas autre chose... Comment retrouverai-je cela? c'est si difficile de se loger, pour un peintre?

ROBERT.

A ce prix-là, surtout.

BARBOCHAT, à [illegible], à part.

Il se moque de moi... c'est un vieux journaliste.

LA COMTESSE.

Il faut obtenir qu'on vous laisse au moins finir vos tableaux.

ROBERT.

Vous avez des commandes?

BARBOCHAT.

Jamais!

ROBERT.

Vous pensez à l'exposition.

BARBOCHAT.

Jamais! l'exposition... les commandes... le public... ne m'en parlez pas... stupide! Je travaille pour moi... pour moi seul... Monsieur... je sais ce que c'est que de travailler pour les autres... J'avais deux amis très riches, eh bien, Monsieur, je suis brouillé avec tous deux... et pourquoi? pour leur avoir vendu deux tableaux.

ROBERT, riant.

Comment?

Pauline rit.

BARBOCHAT.

Mes amis... l'un, le vicomte Gustave de Jonville.

LA COMTESSE, elle fait un mouvement.

Ah!

ROBERT.

Gustave de Jonville!

BARBOCHAT.

Si vous le connaissez, vous savez que c'est un aimable jeune homme, bien étourdi... ah! un luxe... un bruit... un désordre

ROBERT.

Ciel!

La comtesse va s'asseoir près de la table, à droite de l'acteur; Pauline se tient debout près d'elle.

BARBOCHAT.

Mon autre ami, c'est Danvilliers, l'agent de change... qui est amateur... connaisseur de tableaux, à ce qu'il dit... Eh! bien... imaginez!... le vicomte a pris mon tableau... sans le payer... et Danvilliers l'a payé sans vouloir le prendre... Monsieur, je me suis brouillé avec eux... je me devais ça... et je ne fais plus de tableaux pour personne.

ROBERT.

Et vivre?

BARBOCHAT.

Avec rien, Monsieur, avec rien... une caricature de temps en temps, et je mange un morceau sur le pouce à l'atelier... La passion de l'art...

ROBERT.

Mais...

BARBOCHAT, *riant.*

Il y a des passions malheureuses, allez-vous me dire... Bah! que faut-il pour qu'elles ne le soient plus?... Du temps... et une volonté ferme... Faites-vous une idée de la mienne... j'ai quitté ma mère sans lui dire où j'allais, et je ne la reverrai qu'à mon premier succès.

PAULINE.

Vous avez quitté votre mère?

BARBOCHAT.

Elle avait à peine de quoi vivre, et dépensait tout pour moi... Six mois que je ne l'ai vue!

PAULINE.

Ah! je parlerai pour vous si la demoiselle revient... Mais hélas! (*Elle prend la main de sa mère.*) Ce sera peut-être encore une espérance trompée : et pourtant malgré moi... des rêves... brillants...

LA COMTESSE.

Pauvre enfant!

PAULINE, *gaiement.*

Ils sont effacés... ne pensons qu'à la réalité... Mes fleurs sont arrangées... mon travail fini... M. Robert peut vous tenir compagnie un moment... Alors, je vais sortir... (*Bas à sa mère.*) Reporter cet ouvrage.

LA COMTESSE, *soupirant.*

Je ne te vois jamais sortir ainsi seule sans inquiétude.

PAULINE, *tout en s'arrangeant.*

Oh! le jour... et dans le faubourg Saint-Honoré, que puis-je craindre? Monsieur Robert, vous tâcherez d'arranger l'affaire de notre voisin, n'est-ce pas? de lui faire laisser son atelier... Je suis sûre que votre séjour dans la maison doit porter bonheur à tout le monde.

ROBERT.

Je le voudrais.

BARBOCHAT.

Et je vais me remettre au travail avec cet espoir.

ENSEMBLE.

AIR : Il faut donc par l'adresse. (*Quand l'amour s'en va.*)

PAULINE, *à sa mère.*

Allons donc! le temps presse;
Mais j'espère, au retour!
Après tant de tristesse,
Apporter un beau jour.

BARBOGUAL.

J'ai reçu sa promesse ;
Espérons qu'en ce jour
J'obtiendrai qu'on me laisse
L'atelier, mon amour.

ROBERT.

Allez donc, le temps presse,
Mais hâtez le retour.
Après tant de tristesse,
Dieu vous doit un beau jour.

LA COMTESSE.

Chère enfant, ma tendresse
Espère ton retour.
Après tant de tristesse,
Dieu nous doit un beau jour.

PAULINE, à la comtesse.

Ne tremblez pas, ma bonne mère !
Je crois entendre, au fond du cœur,
Une voix qui me dit : Espère,
Je viens t'annoncer le bonheur !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pauline et [illegible] sortent.

SCÈNE IV.

ROBERT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à elle-même, regardant encore la porte.

Elle s'efforce de paraître gaie pour me donner du courage.

ROBERT, prenant un siège.

Comme je le disais... je voudrais...

LA COMTESSE, s'asseyant.

Me parler, Monsieur ? Eh bien ! non-seulement je suis prête à vous entendre... mais je désire aussi... causer avec vous.

ROBERT.

Et comme vous ne me connaissez pas, que personne ne m'a présenté à vous, n'a répondu de moi, n'a fait mon panégyrique, il faut que je fasse tout cela moi-même.

LA COMTESSE, souriant.

Faites, monsieur Robert... car c'est bien Robert que vous vous nommez?

ROBERT, souriant.

Comme vous vous nommez madame Sophie...

LA COMTESSE, tristement.

Laissons ce nom de baptême désigner seul une femme malheureuse...

ROBERT.

Comme celui de Robert désigne seul un homme... curieux.

LA COMTESSE.

Curieux?

ROBERT.

Ou un observateur... Et c'est parce que j'ai bien observé toutes les choses de ce monde, que je n'y fais jamais... que ce qui me plaît...

LA COMTESSE.

Vraiment?

ROBERT.

Jadis ma famille voulut m'empêcher d'épouser une personne belle, sage et qui m'aimait... Je me brouillai avec ma famille, et je n'ai pas revu un seul de mes parents depuis ce temps-là... trente ans... J'en ai passé vingt à l'étranger, entre mon fils et ma femme... (Il soupire.) Alors... elle me quitta... pour un monde meilleur... et quelques années après, mon fils se sépara de moi pour venir à Paris... Je ne dois pas me plaindre... vingt ans de bonheur... c'est plus que ma part .. Il y a bien des gens qui n'en ont pas tant.

LA COMTESSE, retenant un soupir.

Pourquoi avez-vous laissé votre fils s'éloigner de vous?

ROBERT.

Parce qu'il avait vingt ans, et moi cinquante... Parce qu'il avait une fortune indépendante, et que j'avais une pauvreté qui fait qu'on dépend de tout... Parce qu'il aimait le monde, comme moi j'aimais la solitude, et qu'il fallait bien lui laisser chercher aussi sa part de bonheur.

LA COMTESSE.

Et vous venez savoir s'il l'a trouvée?

ROBERT.

Il oublie de me l'écrire.

LA COMTESSE.

Ah!

ROBERT.

Or, pour bien voir, il faut quelquefois n'être pas vu... J'arrive in-

cognito, et comme je regardais cette maison qui me rappelait un souvenir...

LA COMTESSE, [illegible]

Un souvenir... cette maison ?...

ROBERT.

Oh ! cela date de bien loin... Je vois un écriteau... une petite chambre... je monte... et je commençais à trouver l'observatoire un peu trop haut placé... lorsqu'au milieu de l'escalier, une vraie sylphide, votre fille, m'encourage... me montre la chambre... et je vous vois, Madame !... Deux personnes charmantes dont je vais partager l'appartement !... Alors je m'étonne de trouver dans un grenier... (*Mouvement* [illegible].) Pardon, mais nous sommes au grenier... et il faut, pour y voir des femmes comme vous, quelque malheur extraordinaire, que je suis curieux de connaître.

LA COMTESSE.

Hélas ! non, Monsieur... et ce qui me semblerait extraordinaire pour moi, ce serait le bonheur... Mais rien n'est plus simple et plus fréquent que les malheurs comme les miens... Seulement, les riches les ignorent ou les oublient, et quand par hasard ils les voient, cela leur paraît singulier... Mon mari avait dérangé sa fortune... Il essaya de réparer ce tort par des spéculations qui furent malheureuses... Il perdit tout et ne survécut pas à sa ruine. Moi... j'ai vécu parce que j'avais un enfant.

ROBERT.

Et votre famille ?

LA COMTESSE.

Je n'avais plus qu'un seul parent, il vivait au loin et ne me connaissait pas... Longtemps j'espérai... Mes espérances s'évanouirent une à une... Je résolus alors de ne plus rien attendre que de mon travail... et mon espoir se réduisit à ne pas manquer d'ouvrage.

ROBERT.

Mais votre jeune fille de seize ans ?

LA COMTESSE.

Se souvient à peine d'un meilleur sort, et ignore, heureusement, les avantages de la richesse.

ROBERT.

Pauvre enfant !

LA COMTESSE.

Grâce à mes soins et à cette gaieté naturelle à la jeunesse, Pauline n'avait pas souffert de notre position jusqu'au moment où je tombai malade, il y a deux mois. Depuis, j'ai surpris des larmes dans ses yeux, et j'ai compris avec effroi qu'ayant mis tous mes soins à cacher

ma vie misérable, je pouvais laisser ma fille seule, sans une protection, sans un appui... Voilà pourquoi, Monsieur, j'ai vu avec joie votre bon intérêt... pourquoi je vous montre de la confiance et je voudrais obtenir votre amitié... et (Elle se lève, va vers la table et y montre un papier.) aussi pourquoi j'ai commencé ce matin une lettre.

ROBERT.

Pour qui?

LA COMTESSE.

Le hasard m'apprit, il y a peu de jours, qu'ici près vivait dans l'opulence un jeune homme, le fils de ce parent, de ce frère que je n'ai point connu, mais qui porte mon nom! qui est mon neveu... (Elle prête l'oreille.) Dieu! quel bruit!... des pas pressés, des cris étouffés...

PAULINE, en dehors.

Ma mère!

LA COMTESSE.

Ciel! Pauline!...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, PAULINE, sur ses pas GUSTAVE, M. ROBERT.

PAULINE, elle a ouvert vivement la porte et accourt effrayée.

Ma mère... c'est lui... C'est un jeune homme qui me poursuit toujours. Il monte derrière moi. Il vient. (Sa mère la tient, et Pauline la voit si effrayée qu'elle dit, plus calme.) Il n'y a rien plus rien à craindre, vous êtes là!

LA COMTESSE.

Ma fille!

GUSTAVE, paraissant essoufflé et en riant

C'est un peu haut, mais m'y voilà, belle effrayée.

(Il s'arrête en voyant la mère.)

LA COMTESSE.

Monsieur, que voulez-vous?

ROBERT, mouvement très vif.

Gustave!

GUSTAVE, de même.

Ciel!

LA COMTESSE, vivement à Robert.

Vous connaissez Monsieur?

ROBERT, [illegible].

Je sais qu'il se nomme le vicomte Gustave de Jonville.

LA COMTESSE, [illegible].

Lui !...

PAULINE, [illegible].

C'est Gustave !

ROBERT, [illegible].

Mais je ne le connais pas, Madame : lui non plus (D'un ton grave et triste) ne me connaît pas, il ne peut pas et ne doit pas me connaître.

(Il recule un peu et observe.)

GUSTAVE, [illegible].

Il faut excuser... Je rencontre une personne charmante : cela est si naturel de la suivre.

LA COMTESSE, [illegible].

Lui ! Ah ! c'est affreux ! affreux !

GUSTAVE, [illegible].

Il n'y a rien d'affreux... ma foi ! c'est tout au plus une étourderie comme en font tous les jeunes gens : on voit une personne charmante, on l'admire, on le lui dit, on cherche à lui plaire parce qu'on...

LA COMTESSE, [illegible].

Parce qu'on la croit honnête, qu'on la voit pauvre, et qu'on espère la séduire et la perdre.

GUSTAVE.

Seule à son âge, dans les rues de Paris, elle entendra bien d'autres !

LA COMTESSE, [illegible].

Ah ! ce n'était donc pas assez, mon Dieu, que la pauvreté eût ôté à sa jeunesse tous ses plaisirs et toutes ses espérances ?... qu'elle eût, tout enfant, vécu de privations et de travail ? Ce n'était pas assez qu'elle eût tout le malheur de la misère, il faut qu'elle en ait encore toute la honte !

GUSTAVE.

Ce langage...

LA COMTESSE.

Vous étonne ?

GUSTAVE, avec trouble.

J'avais cru... j'avais pu croire que cette jeune personne...

LA COMTESSE, vivement.

N'avait pas de mère pour la défendre ? pas de famille pour la protéger ? que ce n'était qu'une pauvre enfant du peuple, vivant de son travail, gagnant péniblement dans des ouvrages continuels le pain de chaque jour ? Et vous pensiez, n'est-ce pas, que sa misère, son âge, sa

crédulité, sa faiblesse, tout la livrerait sans défense à vos odieux projets ?

GUSTAVE.

Madame...

LA COMTESSE.

Oui... qu'elle pourrait pendant quelques jours distraire vos fastueux ennuis ; puis, quand elle vous lasserait, que vous la renverriez à sa misère devenue plus cruelle par ses regrets et son malheur.

PAULINE, vif mouvement, s'approchant de sa mère.

Ah ! ciel ! est-ce possible ?

LA COMTESSE, regardant sa fille, la tenant, et s'attendrissant.

Et sa mère, Monsieur ? sa mère, qui vit naître sa beauté avec tant de joie, ses vertus avec tant de bonheur, et qui conçut tant d'espoir pour son enfant... il faudra donc qu'elle la voie, la pauvre fille... revenir près d'elle avec son désespoir (Plus bas.) et son déshonneur ?

GUSTAVE.

Si vous saviez !

LA COMTESSE.

Je sais que c'est là, Monsieur, le sort réservé à bien des jeunes filles qui eussent été honnêtes, heureuses et honorées, si la misère ne les eût livrées sans défense à la séduction !... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai encore des larmes pour pleurer sur ma fille, et je n'ai plus de force pour la protéger... et bientôt elle sera seule au monde !... A seize ans ! n'ayant pour vivre que son travail, et point d'amis, point de famille qui puisse la défendre... (Elle prend sur la table un papier.) Car voici ce que j'écrivais ce matin au seul parent qui lui reste : (Elle lit le papier.) « Ma fille n'aura bientôt plus de mère : vous seule au monde pourriez « veiller sur elle... vous êtes son protecteur naturel, vous, le fils de « mon frère ; le même nom nous fut commun, le même sang coule « dans nos veines... protégez donc mon enfant. »

(Elle déchire la lettre ; mouvement des autres.)

Cette lettre... Monsieur, elle était adressée à Gustave de Jonville !

(Mouvement de tous.)

GUSTAVE.

Ciel ! que dites-vous ?

ROBERT.

Est-ce possible ?

LA COMTESSE.

Moi, la comtesse Sophie de Valcourt, je recommandais à mon neveu, le vicomte de Jonville, sa cousine ! ma fille ! Vous voyez donc bien qu'elle n'a plus de protection à attendre, plus d'appui à espérer !

Mais oserez-vous encore l'insulter et la poursuivre? Mais quelqu'un ne viendra-t-il pas pour défendre et pour protéger mon enfant?

([illegible] Robert fait un mouvement.)

GUSTAVE.

Ah! ce sera moi, Madame : ne me jugez pas sur un tort... je ne suis indigne ni de votre estime ni de son affection.

LA COMTESSE.

Vous? Il serait possible?

ROBERT.

Bien.

GUSTAVE, [illegible].

Attiré par un sentiment involontaire sur les pas d'une personne ravissante, cédant à mon cœur sans réflexion... quand je vois maintenant.. un nom... qui doit être honoré de tous... et un malheur que chacun doit chercher à réparer, ajouter à tant de charmes... croyez à mon repentir, et accordez-moi mon pardon.

LA COMTESSE, aimable.

Oui, votre cœur est noble et bon, je le vois. (Tristement.) Mais vous êtes un jeune homme accoutumé aux plaisirs et au luxe; vos habitudes, vos principes, vos amis, sans doute, tout doit séparer de vous une jeune fille... honnête; votre protection lui nuirait... la perdrait, peut-être.

GUSTAVE.

Ne suis-je donc plus le vicomte de Jonville? ne dites-vous pas que vous êtes ma parente, la sœur de mon père, la comtesse de Valcourt? Ah! s'il est des femmes qu'on ne respecte pas, c'est qu'elles ne savent pas, ou ne veulent peut-être pas se faire respecter! Quant à ces jeunes filles pauvres qu'on nous accuse de séduire, il en est plus d'une, croyez-moi, qui viennent chercher les liens passagers qu'on nous reproche de former avec elles. Aucune n'ignore que le mariage est impossible... on n'épouse que son égal... vous le savez bien, Madame.

LA COMTESSE, troublée.

Que voulez-vous dire?

GUSTAVE.

Que les divisions de notre famille ne m'ont point laissé ignorer pourtant ce qui se passa lors de votre mariage avec le comte de Valcourt!

LA COMTESSE, [illegible] très-vite.

Ne le rappelez pas..

GUSTAVE.

Pourquoi? il n'y a rien qui ne vous fasse honneur! Repousser un homme peu digne de vous... dont le nom ne pouvait s'allier au nôtre..

ah ! c'est une vertu dont toute notre famille doit vous récompenser.

LA COMTESSE.

Vous le croyez ?

GUSTAVE.

Le comte de Valcourt fut malheureux, mais il était d'une noble et ancienne race, à laquelle on doit être fière d'appartenir ! Plus tard, vous saurez, Madame, de quel prix est à mes yeux un nom sans tache... Je le préfère à la fortune et à la vie !... Reprenez le vôtre, rien ne s'oppose plus à ce que vous puissiez le porter.

ROBERT.

Et votre neveu sera fier de l'unir au sien.

(Il fait un geste impératif que les autres ne voient pas. Mouvement de tous, hésitation de Gustave.)

LA COMTESSE.

Comment ?

GUSTAVE, très troublé, et ensuite ayant l'air de prendre une résolution.

Oui, Pauline de Valcourt ne peut rester ainsi exposée. (Passant entre Pauline et la comtesse.) C'est ma parente ! Cette situation, la vôtre, Madame, vous ! la sœur de mon père... oh ! c'est impossible !... Accordez-moi donc, je vous en prie, la main de ma cousine.

LA COMTESSE, avec joie.

Ah !

PAULINE, de même.

Ciel !

ROBERT, de même.

Bien !

GUSTAVE.

Que Pauline devienne ma femme ; oui, qu'elle accepte ma main et mon nom.

LA COMTESSE, se tournant vers Robert et vers Pauline.

La rendra-t-il heureuse ?

PAULINE, embrassant sa mère, dit à demi-voix.

Oui, je le crois... maman.

GUSTAVE.

Et je le jure.

LA COMTESSE, heureuse.

Mon beau rêve est réalisé après tant de souffrances !

SCÈNE VI.

PAULINE, GUSTAVE, LA COMTESSE, BARBOCHAT, ROBERT.

BARBOCHAT.

Elle arrive, la petite créole ! Mademoiselle Hèva !... Elle est ravis-

sante sous le costume de son pays ! Son père est avec elle [illegible] Monsieur Gustave !

(Il recule.)

GUSTAVE, riant.

Qu'avez-vous ?

BARBOCHAT.

Au fait, il a placé mon tableau.

GUSTAVE, riant.

Sous mes yeux, je le vois tous les jours.

BARBOCHAT.

Ah ! vous êtes toujours mon ami.

GUSTAVE.

Certes ! quoique depuis six mois je ne vous aie pas vu.

BARBOCHAT.

C'est vrai, mais je vous surveillais, moi ; j'ai besoin de votre amitié, d'abord... puis de voir quelquefois cette élégance, ce luxe !... [illegible] dont il est le modèle. Quel appartement ! quels chevaux ! quelles voitures !... Le sentiment de la vraie grandeur. [illegible] Il ne m'a pas payé mon tableau. [illegible] Mais il m'a vingt fois prêté de l'argent : sa bourse est ouverte à tous ses amis ; ils y puisent.

GUSTAVE, riant.

Et vous êtes de mes amis.

ROBERT, à part, soupirant.

C'est bien cela.

BARBOCHAT.

Mais sa vue m'a fait oublier... que la petite créole va monter.

PAULINE.

Ah ! quel plaisir...

LA COMTESSE.

Comment ?

BARBOCHAT.

Je venais vous le dire de sa part... Je me trouvais sur l'escalier, elle montait !... Je prononce le nom de mademoiselle Pauline... Oh ! si vous saviez comme elle m'a regardé en disant : « Est-ce que vous « penseriez que je l'ai oubliée ? » [illegible] Je crois que la voici.

LA COMTESSE.

Je me sens bien faible et bien fatiguée.

GUSTAVE.

Je dois alors me retirer... pour quelques instants. A bientôt.

BARBOCHAT, à Gustave.

Venez voir ma *Création du monde*, une page immense, superbe, humanitaire.

LA COMTESSE.

Pauline ! je rentre dans ma chambre.

(Elle se lève, s'appuie sur sa fille et sur Robert.)

ROBERT.

Et vous vous reposez, pendant qu'elle reçoit ici la jeune demoiselle, et que ces messieurs vont admirer...

BARBOCHAT, riant.

Je vous emmène aussi... Vous verrez mon tableau.

ROBERT, riant.

Vous voulez me punir de mes plaisanteries.

BARBOCHAT.

Ou vous forcer au silence. (A Gustave.) C'est un voisin... un vieux botaniste.

(Pendant ce temps, la comtesse, appuyée sur Pauline, se dirige vers la porte à droite de l'acteur.)

TOUS.

AIR : Il suffit à vos vœux.

Désormais d'un bonheur
Si longtemps attendu,
Tout annonce à mon cœur
Que l'instant est venu.

(Gustave, Robert et Barbochat sortent par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

PAULINE, seule.

Que va-t-elle dire d'une aussi pauvre demeure ? Le bonheur s'y trouve pourtant aujourd'hui ! Gustave !... Il est mon parent, il sera mon mari ! quelle joie ! Car depuis le premier moment où je l'ai vu... je l'aime... et ma mère qui ne manquera plus de rien...

AIR de Téniers.

Enfin pour moi l'existence a des charmes ;
Devant l'espoir, les chagrins du passé,
Ces jours cruels, où coulaient tant de larmes,
Ont disparu comme un rêve effacé :
Loin de ces biens, ornement de la vie,
J'ai pleuré longtemps à l'écart,
Je les pourrai regarder sans envie,
Car le ciel m'a rendu ma part !
Le ciel enfin m'en a rendu ma part.

SCÈNE VIII.

HÈVA, PAULINE.

HÈVA, [illegible].

Enfin je te revois, bonjour, Pauline !

PAULINE, [illegible].

Elle se souvient de mon nom !

HÈVA.

Et toi ?

PAULINE, lui tendant la main.

Pouvais-je oublier Hèva ?

HÈVA.

Moi… je pensais à toi sans cesse, je te voyais… dans ce moment où pâle, faible, des larmes dans les yeux… ce monsieur avait dit… « Elle est comme comme vous, jolie, bonne, bien élevée, et elle n'a rien pendant que vous avez tout. » Ces paroles revenaient toujours à ma pensée, et quand je me voyais tant de choses inutiles, j'avais honte, il me semblait que je t'avais pris ta part… et il me tardait bien de te la rendre.

PAULINE.

Bonne et généreuse Hèva !

HÈVA.

Et puis moi… vois-tu, je suis d'un pays sauvage en comparaison du tien qui est le plus civilisé du monde… et je compte te faire bien des questions, et apprendre de toi bien des choses. Dis-moi d'abord comment il est possible qu'en France, où il y a des gens si riches, il y ait des personnes comme toi, qui ne possèdent rien ?

PAULINE, [illegible].

Je ne sais pas comment cela peut être, mais je sais que cela est… sans que ce soit notre faute à maman et à moi.

HÈVA.

Qui vous donnait donc ce qu'il faut pour vivre chaque jour ?

PAULINE.

Un travail qui nous occupait du matin au soir toutes les deux.

HÈVA.

Oh ! comme ceux qui ne font rien doivent vous admirer et vous respecter !

PAULINE.

Au contraire, nous les évitons, de peur qu'ils ne nous repoussent et ne nous méprisent pour cela.

HÊVA, *étonnée.*

Comment?

PAULINE.

Ici, on ne recherche et on n'estime que ceux qui ont beaucoup d'argent... C'est comme cela dans les pays civilisés.

HÊVA, *étonnée.*

Est-ce possible!

PAULINE, *confidentiellement.*

Et si nous n'avions pas travaillé, nous aurions été comme ces pauvres qui meurent de faim en tendant la main aux passants.

HÊVA.

Ne me trompes-tu pas, Pauline?

AIR de la Robe et les Bottes.

On me vantait votre sagesse,
Et vos coutumes, et vos mœurs :
Ce que j'entends déjà me blesse;
Est-on plus sage ici qu'ailleurs?
A la vertu chez nous on rend hommage,
Et le malheur jamais n'est méprisé.

PAULINE.

Ton pays est encor sauvage,
Et le nôtre est civilisé.

HÊVA.

D'une belle et riche nature
Librement on jouit chez nous.

PAULINE.

D'un œil avare, ici, l'on nous mesure
L'air, le soleil, que Dieu créa pour tous.

HÊVA.

On ne masque point son visage,
Le cœur n'est jamais déguisé.

PAULINE.

Ton pays est encor sauvage,
Et le nôtre est civilisé.

HÊVA.

Ah!.. (*Elle fait un mouvement vers la porte.*) Mais j'entends, je crois, mon père, qui vient ici! et moi qui devais prévenir ta mère... qui voulais te dire, à toi, une chose étonnante.

PAULINE.

Quoi donc ?

HÉVA.

Mon père, me voyant préoccupée et chagrine de ce que notre séjour au port se prolongeait, m'interrogea hier matin... Je lui dis tout ce que j'avais appris de toi, sur ta mère : son nom de Sophie qui cachait un noble nom, le concierge me l'avait dit ([illegible]), sa pauvreté, ton âge, tes traits... Alors, je ne sais... si quelque souvenir... a troublé son cœur... mais, à l'instant, des ordres furent donnés pour notre départ... mon père était tremblant, agité... et mille fois plus impatient que moi... il pressait notre retour, et, au moment où nous arrivions... il n'avait plus la force de monter, et je suis accourue pour l'annoncer.

PAULINE, [illegible].

Ah ! c'est étonnant, en effet. Mais... son nom ?... que j'avertisse ma mère.

HÊVA.

Dans l'Inde, on l'appelait le nabab Pierre.

PAULINE, mouvement.

Pierre !

HÊVA.

Mais il signe Pierre Nicou...

PAULINE.

Je vais, à l'instant...

HÊVA.

Le voici, et moi, je te suis près de ta mère. (Elle ouvre la porte du fond.) Entrez, mon père. ([illegible] porte latérale.) Nous allons chercher la mère de Pauline.

([illegible]; Pierre entre par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

PIERRE, seul, très gai.

Ah ! c'est ici, elle habite ici, elle !.. pauvre malheureuse, et je viens lui apporter l'opulence et la joie. (Il regarde et fait un mouvement.) Ciel !... cette chambre... est-ce possible ?... je ne me trompe pas... c'est celle que j'occupais jadis... Oh ! qu'il y a longtemps de cela !... mais en ce moment... (Il regarde autour de la chambre.) ce temps s'efface... Oui, c'est ici...

ma chambre de jeune homme, quand j'étais un pauvre enfant du village, recueilli par le noble comte de Jonville... il m'avait pris pour secrétaire... et moi... moi, je ne pensais qu'à mademoiselle Sophie... sa fille... C'est là... que j'écrivais pour elle tant de lettres que je n'envoyais jamais... c'est là que je composai tant de vers... dont elle n'a jamais lu un seul... je n'osais pas, je l'aimais trop ; et c'est elle qui demeure ici, qui va venir, que je vais revoir, à l'instant !... (Il est très ému.) Mais qu'est ce donc ? je crois que je tremble comme autrefois... allons, est-ce qu'il n'y a pas vingt ans de cela ?

Air du Pauvre Jacques.

Depuis ce temps n'ai-je pas fait fortune ?
Et rajeuni par mes émotions,
Ne viens-je pas, sans orgueil, sans rancune,
Offrir mon cœur avec des millions !

Allons, allons, si je tremblais devant une femme, les banquiers me renieraient comme un homme qui ne ferait pas honneur à ses affaires. (Un grand mouvement en la voyant.) Ah !

SCÈNE X.

LA COMTESSE, sortant de la porte à droite de l'acteur, PIERRE.

LA COMTESSE.

C'est lui...

PIERRE, un peu d'embarras, mais gai. Ils se regardent quelques instants.

Mademoiselle Sophie de Jonville !

LA COMTESSE.

Flatteur. (Elle lui tend la main.) Pierre...

PIERRE.

Votre vue ! cette chambre !

LA COMTESSE.

Bien simple.

PIERRE.

Elle fut la mienne autrefois... Et qui ne revoit avec joie sa chambre de jeune homme ! qui n'y retrouve ses souvenirs !... l'image de celle qu'il y aima...

LA COMTESSE, *[illegible]*.

Il y a bien longtemps que vous habitiez ici.

PIERRE.

Et si elle-même... la femme que...

LA COMTESSE, *[illegible]*.

Vous avez été heureux dans vos voyages ?

PIERRE, *[illegible]*.

Il y a bonheur et bonheur.

LA COMTESSE.

Vous êtes riche ?...

PIERRE, *[illegible]*.

Avoir de l'argent pour soi tout seul, ce n'est pas la peine.

LA COMTESSE.

Vous avez une fille !

PIERRE.

Une enfant que j'adoptai afin que la fortune me servît... à quelque chose... dans un temps...

LA COMTESSE.

Ça sert à tout, la fortune.

PIERRE.

Je ne demanderais qu'à la faire servir à une seule chose.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment...

PIERRE, *[illegible]*.

Et si la fortune ne me sert pas à cela, elle ne me servira donc à rien.

LA COMTESSE.

Vous avez tort de dire cela.

PIERRE.

Est-ce que vous auriez compris ?

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

PIERRE.

Ce que je pense... depuis si longtemps.

LA COMTESSE.

Ah ! ne parlons pas...

PIERRE.

Au contraire, parlons. C'est la meilleure façon de s'entendre. (*Il prend [illegible] et dit à part.*) Quoique pauvre, elle a toujours l'air distingué d'une comtesse.

LA COMTESSE, *à part, [illegible]*.

Quoique riche, il a toujours l'air un peu commun.

(*Ils s'asseyent.*)

PIERRE, à part.

Je n'ose plus.

LA COMTESSE, à part.

Que va-t-il dire.

PIERRE, faisant effort.

Comme vous le disiez, je suis riche, très riche... mais, je voudrais... je désire... (A part.) C'est difficile, une déclaration d'amour, quand on n'en a pas l'habitude...

LA COMTESSE.

Vous désirez ?

PIERRE.

Oui!... eh bien! cette pensée... que vous avez connue jadis... et qui vint à ce pauvre jeune homme, habitant cette petite chambre dans l'hôtel du grand seigneur...

LA COMTESSE, voulant l'arrêter.

Ah!

PIERRE.

Si cette pensée ne l'avait jamais quitté... si, après... des voyages périlleux, des... affaires nombreuses... il espérait que sa fortune ?...

LA COMTESSE.

La fortune... a peu de prix pour moi.

PIERRE, un peu déconcerté.

Quoi !... la richesse après tant de privations, ne vous... semble pas nécessaire. (A part.) Je ne m'attendais pas à ceci.

LA COMTESSE, à part.

Je devine...

PIERRE.

Je vois... que vous ne semblez pas me comprendre; il faut donc que je m'explique franchement... Ces biens, que j'ai amassés... ils n'ont eu du prix pour moi que depuis que j'ai su que vous aviez perdu les vôtres... Je suis venu ici avec mes espérances... Pourtant, je n'aurais pas ainsi parlé tout de suite... si la vue de cette chambre, en me reportant à mes vingt ans, ne m'avait redonné un peu de cette impatience et de cette ardeur de la jeunesse, qui fait qu'on ne sait pas attendre, et qu'on veut à tout prix savoir son sort.

LA COMTESSE, embarrassée.

Tant de générosité !

PIERRE.

Ce n'est pas un illustre nom (Mouvement de la comtesse.) que celui de Pierre Nicou.

LA COMTESSE, à part.

Gustave! ma fille...

PIERRE.

Mais c'est celui d'un honnête homme, qui vous aime et qui serait heureux de partager sa fortune avec vous.

LA COMTESSE, [illegible].

Ne doutez pas de ma reconnaissance, mais...

PIERRE.

Eh bien?

LA COMTESSE, [illegible].

On ne doit épouser que son égal!... Gustave l'a dit.

PIERRE.

Vous ne répondez pas?

LA COMTESSE, [illegible].

Si je consentais, jamais Gustave n'épouserait ma fille. [illegible] Si j'étais seule au monde, si je pouvais...

PIERRE.

Vous hésitez?

LA COMTESSE.

Je... refuse... oui, je refuse absolument, et vous prie de n'en plus parler.

PIERRE, [illegible].

Ah! j'avais été fou d'oublier qu'elle était comtesse!

LA COMTESSE, [illegible] de Pierre.

Pierre... mon ami... ne pensez plus...

PIERRE.

A celle que j'offense peut-être.

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi... Quelqu'un.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, PIERRE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!

PIERRE.

Pourquoi venir ici?

LE DOMESTIQUE.

C'est quelqu'un qui est bien pressé et veut vous dire seulement un mot pour l'affaire la plus importante du monde.

PIERRE.

Ce n'est pas vrai.

LE DOMESTIQUE.

Comment? mais il vient de la Bourse et doit y retourner.

PIERRE.

Que m'importe?

LA COMTESSE.

S'il montait ici?

LE DOMESTIQUE.

Je le lui ai proposé, mais il a répondu qu'il ne monte jamais plus haut que le second étage... Ce n'est pas dans ses habitudes.

PIERRE.

C'est mon agent de change.

LE DOMESTIQUE.

Le voici pourtant.

(Pendant que le domestique, qui est resté près de la porte du fond, regarde et fait entrer l'agent de change, la comtesse s'approche de Pierre qui est accablé.)

LA COMTESSE.

Oh!... pardonnez... et ne vous éloignez pas!... Que je vous revoie encore un moment! Je me retire pour céder la place aux affaires...

(Elle sort par la porte à droite de l'acteur.)

SCÈNE XII.

PIERRE, DANVILLIERS.

DANVILLIERS, s'arrêtant à la porte du fond.

On me laisse sur un escalier, et il faut que je monte au cinquième!... (Il regarde autour de lui.) Comment? il y a des êtres qui vivent là-dedans!... (Il aperçoit Pierre.) Ah! un mot d'affaires importantes.

PIERRE.

Des affaires, des affaires, je n'en ai plus.

DANVILLIERS.

Qu'est-ce que vous dites-là? Vous en avez de superbes, de magnifiques; tout vous réussit! Par un mouvement de Bourse auquel personne ne s'attendait, vous gagnez une somme immense.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela me fait?

DANVILLIERS, étonné.

Faut-il vendre? Faut-il garder?

PIERRE.

Tout ce qu'il vous plaira.

DANVILLIERS, [illegible].

Est-ce que la tête n'y est plus? ([illegible].) Vous disiez, quand je vous vis au Hâvre, il y a peu de jours : « Si le bénéfice se réalise, il doublera la dot de ma fille, que je veux marier promptement ; » et j'accourais, car la dot est doublée et le mari aussi.

PIERRE.

Comment?

DANVILLIERS.

Je vous ai déjà parlé d'un mari : à présent il y en a deux.

PIERRE.

Depuis quand les agents de change marient-ils les demoiselles?

DANVILLIERS.

Depuis que les mariages ne sont plus que des affaires d'argent.

PIERRE.

Ah!

DANVILLIERS.

Un de mes amis m'a chargé de lui trouver une femme... riche, bien entendu!... C'est un joli homme, descendant d'une illustre famille.

PIERRE.

Il ne voudra pas d'elle.

DANVILLIERS.

Allons donc... sa fortune est embarrassée! La vie de Paris avec le luxe et les grandes manières d'autrefois... Oh! il est du petit nombre qui vit aujourd'hui en grand seigneur : il lui faut de l'argent; oui, il faut beaucoup d'argent au vicomte de Jonville.

(Mouvement de Pierre.)

PIERRE.

Au vicomte de Jonville!

SCÈNE XIII.

PIERRE, HÊVA, DANVILLIERS, PAULINE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Tout pour son bonheur, elle a assez souffert.

HÊVA, [illegible] à son père et [illegible] Danvilliers.

Mon père, c'est lui... C'est Monsieur dont je t'ai parlé... à qui j'ai une grande obligation, il m'a sauvé la vie.

PAULINE.

Comment ?

PIERRE.

Ah !

DANVILLIERS.

Oui, c'est elle !

LA COMTESSE.

Ma fille !

} En même temps.

HÊVA.

Pendant les jours que j'ai passés ici sans toi, mon père, il y a trois semaines, un soir, avec la gouvernante qui m'accompagnait, nous nous étions égarées dans les rues de Paris...

PIERRE, étonné.

Je le sais, tu m'as dit que trois hommes te poursuivaient, la nuit, et que tu devais ton salut au courage d'un officier qui...

(Il fait le geste de quelqu'un qui en jette un autre par terre.)

DANVILLIERS.

C'est moi.

HÊVA, le regardant.

J'avais cru que Monsieur était un militaire.

PIERRE, le regardant aussi.

En effet, des moustaches... la...

(Il indique du geste le ruban qui est à la boutonnière de Danvilliers.)

DANVILLIERS, souriant.

La garde nationale ! je suis officier de la garde nationale. Autrefois chacun faisait une seule chose. L'un était militaire et se battait; l'autre était magistrat et jugeait; les gens d'affaires comptaient de l'argent ; mais, à présent, les militaires font des lois ; les marquis font des affaires, et les financiers... font tout.

PIERRE.

Leurs attributions sont bien augmentées, il me semble.

(Il s'assied et sa fille aussi à droite.)

DANVILLIERS.

Elles ont doublé, quadruplé, depuis vos voyages ! Et je n'en reviens pas de vous voir triste et soucieux, vous, dont la fortune est immense.

LA COMTESSE, elle s'est assise à gauche de l'acteur ; Pauline est debout près d'elle.

Ah !

DANVILLIERS.

Oui, Madame. Il n'y a pas d'homme à Paris qui dispose de plus de capitaux, et il n'a pas l'air de sentir son bonheur : mais moi, qui ne fais que commencer ma fortune, et dont la charge n'est pas encore

payée, je jouis déjà de tous mes droits de futur millionnaire; oui [illegible]. J'admire et je courtise la beauté; j'ai le goût des arts, je suis dilettante aux Italiens, et connaisseur au Musée... J'aime aussi la nature et les bois: des goûts champêtres, le dimanche, dans une maison de campagne que j'ai louée aux environs de Paris... J'y fais même, aux grandes fêtes, de la morale, du sentiment! Oh! je suis bon prince!

Air : [illegible]

J'aime à reposer mes loisirs
Chez les enfants de la nature;
En me mêlant à leurs plaisirs
J'éprouve une volupté pure;
Et si des fins de mois courants
Les chances ont été prospères,
Déposant le poids des affaires,
Je fais danser mes paysans,
Et je couronne mes rosières.

Oui, mon cher Monsieur, nous sommes l'aristocratie, la vraie!... « Le véritable amphitryon est l'amphitryon où l'on dîne. » Nous avons l'argent; donc nous sommes les grands seigneurs! C'est comme cela...

PIERRE, *amèrement.*

Le grand seigneur Pierre Nicou!

DANVILLIERS.

Le nom n'est pas noble, j'en conviens; mais l'argent? L'argent n'a pas besoin d'aïeux, il est toujours de qualité.

PIERRE.

On peut le dédaigner aussi.

LA COMTESSE, *à part.*

Il croit que c'est du dédain!

DANVILLIERS, *riant.*

Vous venez de l'autre monde... Dans celui-ci avec de l'argent on a tout.

PIERRE, *se levant.*

Non pas tout.

DANVILLIERS.

Allons donc, vous verrez!... Voulez-vous des châteaux, des hôtels! de la société pour les remplir? des amis pour manger vos dîners... tout cela est à votre disposition. Quittez donc cet air humble, défiant! Prenez de l'assurance, prenez aussi un autre nom.

PIERRE.

Moi?

DANVILLIERS.

Ça se fait!

PIERRE.

Que je quitte le nom de mon père? Il ne m'a laissé que ça, et j'y tiens. Et pour quel nom, s'il vous plaît?

DANVILLIERS.

Celui que vous voudrez! Monsieur!... Monsieur... des millions!... citoyen du monde et seigneur sur toute la terre.

AIR : Vaudeville de *l'Ours et le Pacha.*

Jadis les seigneurs féodaux
N'étaient rois que dans leurs domaines;
Un peu plus loin d'autres vassaux
Marchaient courbés sous d'autres chaînes :
Mais de notre empire, à présent,
Tous les peuples sont tributaires; (bis.)
Le dieu du monde c'est l'argent!
Ses rois sont les millionnaires!

HÊVA, riant.

Non, non! vous vous trompez... C'est impossible, ce que vous dites là.

SCÈNE XIV.

PIERRE, DANVILLIERS, HÊVA, BARBOCHAT, GUSTAVE, PAULINE, LA COMTESSE, ROBERT.

BARBOCHAT, triomphant.

J'en étais bien sûr! je vous ramène deux enthousiastes! Ils n'en revenaient pas, de ma *Création du monde !*

GUSTAVE, riant.

C'était si difficile, ce sujet...

ROBERT.

Que n'était-ce impossible!

DANVILLIERS.

Hercule Barbochat!

(Il lui tend la main.)

BARBOCHAT, [illegible] s'arrête fâché.

Et mon tableau ?

DANVILLIERS, riant.

Je le placerai à la campagne.

BARBOCHAT.

Allons... je t'en ferai un autre.

DANVILLIERS.

Non pas... mais un de mes clients, le marquis d'Ambleville, veut faire repeindre son château.. c'est un amateur digne de toi, tu n'as pas de plus grand admirateur ; je t'adresse à lui dès aujourd'hui.

BARBOCHAT.

Merci !

DANVILLIERS, [illegible] Gustave.

Gustave de Jonville !

GUSTAVE.

Bonjour, Danvilliers.

PIERRE, à part.

Gustave de Jonville.

(Pierre [illegible], pendant que Gustave cause avec les dames, Pauline le présente à Héva, puis Barbochat cause avec M. Robert.)

PIERRE.

C'est le vicomte de Jonville ?

(Bas à Danvilliers, et désignant Gustave.)

DANVILLIERS.

Sans doute.

PIERRE, de même, vivement.

Ce jeune homme dont vous m'avez parlé pour Héva ? celui qui la demande en mariage !

DANVILLIERS, regardant Héva, et hésitant.

Mais...

PIERRE, à part avec joie.

Son neveu, à elle ! Ah ! elle m'a blessé au cœur !... (A Danvilliers.) Sa fortune est embarrassée, dites-vous ? Héva aura une belle dot... plus d'un million, s'il le faut, pour qu'elle devienne la vicomtesse de Jonville.

DANVILLIERS.

Avec un million, elle peut être marquise et même duchesse...

HÉVA.

Mon père, nous allons tous descendre ensemble.

DANVILLIERS.

Je vous quitte.

PIERRE.

Pour revenir. (A part.) Oui, ma fille épousera le vicomte de Jonville.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le jardin d'un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Au fond du jardin sont les salons, ouvrant sur le théâtre par des portes vitrées ; à droite de l'acteur, un banc et trois chaises de jardin ; à gauche, un hamac attaché à un arbre isolé et à un des châssis du premier plan ; un banc de gazon au pied de l'arbre, une petite table chargée de fruits et de biscuits, à côté de l'arbre isolé.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÊVA, PAULINE.

(Chœur des femmes.)

(Au lever du rideau le chœur chante. Pauline est à demi couchée sur le hamac ; elle est vêtue de blanc : deux femmes sont à chaque bout du hamac et le balancent. Hêva est debout près de Pauline ; l'une des deux femmes tient un miroir ; deux autres sont près de la table ; deux créoles arrangent des corbeilles de fleurs sur le banc à droite.)

CHOEUR.

Rions, dansons, chantons toujours !
Tout le reste est frivole !
Pour être heureux, chantons toujours
La joie et les amours.
Le chagrin suit le plaisir qui s'envole,
Mais l'espérance est là qui nous console.
Rions, dansons, chantons toujours, etc.

HÊVA.

Oui ! c'est ainsi, Pauline, que je passais ma vie dans une riche habitation.

PAULINE.

Moi, je vivais dans une pauvre chambre.

HÊVA.

Entourée de ces fleurs qui parfument l'air.

PAULINE.

Ah ! je les regrettais quelquefois.

HÉVA.

De cette musique qui charme l'oreille.

PAULINE.

J'aurais tant aimé l'entendre !

HÉVA.

Aussi, après des rêves délicieux, je m'éveillais heureuse de vivre, souriant au jour à mes amies et à mon père, et je m'endormais le soir sans un souci, sans un regret.

PAULINE.

Moi, je m'éveillais sans savoir si j'aurais de quoi vivre dans la journée ; je ne voyais autour de moi que la misère, et je ne pouvais regarder ma mère souffrante et désolée sans avoir envie de pleurer !

HÉVA.

J'aimais à passer des heures oisives et rêveuses sous un ciel sans nuages, devant l'immensité des mers.

PAULINE.

Je n'avais pas un instant de loisir, et je n'ai jamais vu dans la campagne l'éclat brillant du jour !

HÉVA.

Puis j'occupais des heures entières à essayer des parures charmantes devant un miroir. (Elle indique un miroir qu'elle a fait signe à une femme d'avancer.) Comme cela... c'étaient des fleurs, des bijoux, des ornements de tous genres, que je mêlais à mes cheveux, dont je me parais, et que je renouvelais sans cesse, comme je veux le faire pour toi, Pauline !

PAULINE, se levant du hamac.

Depuis quelques mois seulement je pensais à regretter ces parures que je ne devais jamais porter

HÉVA.

Et qui vont t'embellir !

PAULINE.

Quel bonheur !

HÉVA, riant.

Déjà coquette ?

PAULINE, avançant en scène.

Va, j'aurai plus de joie encore à t'aimer qu'à me parer.

HÉVA.

Mais tu ne sais peut-être pas à quoi sert la parure ?

PAULINE, souriant.

Oh ! que si !

HÉVA.

Tu sais donc que c'est pour plaire ?

PAULINE.

Et toi, tu ne l'ignores pas ?

HÊVA.

Dans la simple et complète liberté de notre pays, on permet à une jeune fille de choisir elle-même celui avec qui elle devra passer sa vie.

PAULINE.

On a bien raison.

HÊVA.

Et pour savoir celui qu'on préfère, il faut bien en voir, en connaître plusieurs, écouter leurs projets d'avenir et leurs paroles d'amour.

PAULINE.

Ma bonne mère me disait avec tristesse que moi je devais fuir à la moindre apparence de ce sentiment ; que j'étais si pauvre, que nul ne voudrait de moi pour sa femme !

HÊVA.

Comment? moi, j'étais riche, mais celui que j'aurais aimé eût donné à mon père une part de ses propres richesses pour m'obtenir.

PAULINE, *étonnée.*

Et il n'eût rien demandé que toi ?

HÊVA.

Oui ! on donne même une grosse somme d'argent pour avoir une femme en mariage dans nos pays sauvages.

PAULINE.

Ah ! on en exige au contraire une très considérable pour la prendre dans nos pays civilisés.

HÊVA.

Vraiment ?

PAULINE.

Et avais-tu déjà rencontré quelqu'un ?

HÊVA.

Non ! Mon père, occupé de la France, parlait toujours d'y revenir ; il y envoyait toutes ses richesses, et moi...

PAULINE.

Et toi, tu voulais y apporter ton cœur ?

HÊVA.

Comme tu dis !

PAULINE.

AIR : *Sous cette riche toilette.*

L'un apporte l'opulence,
L'autre son cœur.
Vous espérez le bonheur !
Et tous les deux, les yeux tournés vers la France,

Je vois qu'alors
Vous gardez tous vos trésors!
Loin des Indoux
Chacun de vous,
Auprès de nous,
Arrive ainsi
Pour tout dépenser ici.
L'or apporte l'opulence, etc.

Deux domestiques apportent une corbeille. Héva va au devant d'elle.

HÉVA.

Ceci est pour toi.

PAULINE.

Une corbeille de mariage.

HÉVA.

Et de plus, ton cousin, qui vient à ma prière, et qui sera bien aise de voir l'effet du bonheur sur sa jolie cousine!...

SCÈNE II.

PAULINE, GUSTAVE, HÉVA.

GUSTAVE, à Héva.

Vous me demandez, Mademoiselle?

PAULINE.

C'est lui!

GUSTAVE.

C'est elle!

HÉVA.

N'est-ce pas que c'est un grand plaisir que de la voir ainsi surprise et heureuse?

GUSTAVE, contemplant Pauline.

Pauvre enfant, qui vécut de privations!

PAULINE.

Je n'y pense plus que pour bénir ceux qui changent ma destinée!

HÉVA, regardant dans la corbeille.

Elle n'eut jamais aucune parure!

PAULINE.

Je n'en désirais que depuis bien peu de temps!...

GUSTAVE.

Vous serez heureuse à l'avenir.

PAULINE.

Oui! bien heureuse! Mais ce qui donne du prix à la toilette, au luxe et à tout, c'est..

GUSTAVE.

Dites, achevez votre pensée?

PAULINE.

C'est vous!

GUSTAVE.

Vous avez pardonné ma poursuite indiscrète? elle prouve qu'un attrait invincible m'attirait sur vos pas. . Vous voyez qu'il m'était impossible de vous apercevoir sans vous aimer, et de vous approcher sans vous le dire.

PAULINE.

Qu'il m'en coûtait de me refuser à vous entendre, et qu'il m'est doux de vous répondre aujourd'hui !

GUSTAVE.

Oh ! laissez-moi admirer cette expression de joie, la plus belle parure d'un doux visage de femme.

PAULINE.

Vous m'avez vue si triste?

GUSTAVE.

Et déjà si jolie!

PAULINE.

Si inquiète à vos paroles, qui maintenant...

GUSTAVE.

Maintenant?

PAULINE.

Ne me donnent plus que du bonheur.

HÉVA, qui a congédié les femmes et leur a fait signe d'emporter les corbeilles et la table.

Du bonheur... il paraît qu'il y a encore pour y contribuer quelqu'un plus habile que moi!

PAULINE.

AIR : Muse des bois.

Hèva, Gustave, à mon âme ravie,
Chacun de vous ouvre un monde enchanté;
Dieu, dans un jour, changea toute ma vie;
L'espoir sourit à notre adversité!
Oui, grâce à vous, mon cœur joyeux s'élance
Vers un bonheur que je n'osais rêver;
C'est l'amitié qui pour moi le commence,
Et c'est l'amour qui le vient achever.

SCÈNE III.

GUSTAVE, PAULINE, HÉVA, PIERRE, DANVILLIERS.

PIERRE.

Venez, Danvilliers, vous avez déjà toute ma confiance... Puis, je savais trouver ici M. le vicomte de Janville... et je veux avoir votre avis à tous deux.

HÉVA.

Et le mien, mon père ?

PIERRE.

Ne serait peut-être pas inutile, car c'est sur la manière de dépenser l'argent que je veux consulter.

HÉVA.

Ah ! les femmes s'y entendent à merveille, nous allons donc faire partie du conseil ; viens, Pauline. Quel dommage ! nous ne sommes pas en majorité.

(On [illegible])

DANVILLIERS.

Mais la voix d'une jolie femme compte double.

HÉVA.

C'est juste !

PIERRE, à part, [illegible].

Elle m'a encore dédaigné... elle aime mieux être comtessse et manquer de tout que d'être ma femme... Elle me regarde toujours comme un paysan sans éducation... sans manières, qui parle mal... qui...

DANVILLIERS, à Pierre.

Que dites-vous donc là, tout seul ?

PIERRE, [illegible].

Je dis... je dis que j'ai fait fortune ! n'est-ce pas du bon français ?

DANVILLIERS, riant.

Du meilleur ! l'Académie le prononcerait volontiers à l'unanimité.

(Tous s'asseyent.)

PIERRE.

Je dis que je veux vivre en grand seigneur. Que faisait-on jadis pour cela ? et que fait on à présent ? A vous, monsieur le vicomte !... comment agissaient vos aïeux ?

GUSTAVE.

Dévoués à Dieu, au roi, à leur belle, ils se battaient pour eux, et d'estoc et de taille. Plus faire que dire, c'était la vertu d'autrefois.

DANVILLIERS.

Dire beaucoup, faire peu, et ne se dévouer à personne, est la sagesse d'à présent.

PIERRE.

Entre cette sagesse et cette vertu-là, j'aime mieux autre chose. Ça ne me va pas du tout, cela !

GUSTAVE.

Ainsi, l'habitation féodale d'où l'on ne sortait que pour guerroyer avec ses voisins, risquer sa vie pour son roi, et prodiguer sa fortune comme ses jours, ne vous convient pas? C'était pourtant existence de seigneur, qui pouvait commander en maître, et défendre tous ses droits à la pointe de son épée, par des actions héroïques.

DANVILLIERS.

A présent on les défend avec son argent. (A Pierre.) Et au lieu de faire de grandes actions, on en achète qui rapportent ! Des actions de chemins de fer, de canaux, de lignes d'omnibus. Vous avez déjà des intérêts dans les manufactures ; prenez-en encore dans les *inversibles*, dans les *inexplosibles ;* soyez des sociétés agricoles et vignicoles. Ainsi, nul ne pourra boire, manger, s'habiller, ou se transporter sans qu'il vous en revienne quelque chose. Tout est à votre disposition.

PIERRE.

C'est ainsi que l'homme riche devient... grand?... Cela me va, et j'accepte.

GUSTAVE, riant, et d'un ton très moqueur.

Ce n'est pas tout !... Avec votre argent vous pouvez avoir un journal indépendant, une revue littéraire et un théâtre lyrique... Ainsi vous dirigerez les lettres, les arts, la politique ; le peuple recevra de vous, non-seulement *panem et circenses...* du pain et des spectacles, mais, de plus, des opinions et des tissus imperméables ; et le tout au plus juste prix ! Dites-moi si ce n'est pas là une royauté réelle ?

PIERRE.

Ce n'est pas mal !... Mais est-ce qu'un peu de bien, quelques billets de mille francs jetés aux malheureux, ne compléteraient pas ma royauté ?

GUSTAVE ET DANVILLIERS.

Oh ! certainement !

PIERRE.

Mais alors ma position devient superbe !... Elle grandit ! .. elle grandit !...

DANVILLIERS.

Voulez-vous une demeure princière? il y en a une à vendre. Voulez-vous un hôtel historique? il en est à Paris qui portent d'illustres noms et renferment des souvenirs de gloire! Vous aurez une de ces splendides habitations bâties à grands frais pour un peu d'argent comptant donné aux descendants ruinés de leurs glorieux fondateurs! Alors vous embellissez, ornez et redorez leur vieux palais pour le rendre digne du millionnaire *Pierre Neuf*.

PIERRE.

Ma position s'élève!... s'élève!...

GUSTAVE.

Sur les ruines des grands d'autrefois.

DANVILLIERS.

Alors, leurs fils vous supplient de les accepter pour gendres... et quelque duchesse de leur famille vous fait demander la permission de présider à vos fêtes.

HÉVA.

Mon père consent! Nous recevons toute la haute société, nous nous amusons beaucoup, et nous sommes les plus heureux du monde.

PIERRE.

Le fait est... que je deviens... grand, immense, colossal. Oui! la situation de l'homme riche est colossale. A présent, je suis donc colossal!...

HÉVA, se levant et s'appuyant sur l'épaule de son père.

Et la position de la femme?

DANVILLIERS.

Est de donner du prix aux richesses! C'est pour elle qu'il faut du luxe, de brillants salons, des fêtes somptueuses. L'or et les fleurs doivent entourer une femme!... Pour moi... je vois madame Danvilliers ([illegible])... si jamais on veut accepter ce nom, je vois ma femme vêtue avec toute la recherche des modes nouvelles; habitant un délicieux hôtel, et transportée chaque soir par des chevaux magnifiques... soit aux Italiens, soit à quelque fête, où tous admirent à l'envie sa beauté, sa toilette, ses diamants! Voilà l'idée que je me fais de ma femme!

HÉVA, à Pauline.

Il est très aimable, ce monsieur!

(Ils se lèvent; Héva cause avec Pauline en se promenant : Pierre se rapproche de Gustave et l'amène sur le devant.)

PIERRE, à Gustave.

Monsieur le vicomte, le nom que vous portez est à mes yeux la première de toutes les recommandations.

GUSTAVE, étonné.

J'ignore, Monsieur, ce qui me vaut cette faveur.

DANVILLIERS.

Laisse donc, et ta réputation! la plus brillante parmi ceux qui font oracle à Paris dans le monde élégant et le club par excellence... le Jockey's-Club!

PIERRE, étonné.

Le Jockey's-Club!

DANVILLIERS.

Une maison de...

PIERRE.

De banque?

DANVILLIERS, riant.

Où l'on place son argent à fonds perdu.

PIERRE.

Ah! il y en a plus d'une comme cela.

DANVILLIERS.

On n'y parle que de la générosité et des folies du vicomte de Jonville. Ah! c'est le plus beau joueur, et depuis qu'on a fermé les maisons de jeu, il s'exerce à la Bourse.

GUSTAVE.

Tes éloges ressemblent à des sarcasmes.

DANVILLIERS.

C'est par envie! .. On voudrait pouvoir, comme toi, donner le ton au beau monde, être le modèle des étourdis, et jeter l'argent par les fenêtres, au lieu d'être obligé de courir après.

GUSTAVE, impatienté.

Danvilliers!...

DANVILLIERS.

Cela sent sa noble race!... Ce n'est pas comme nous qui savons le prix de la fortune que nous avons acquise nous-mêmes... qui ne la risquons pas follement sur une carte ou sur un jeu de bourse, qui nous ferait, par exemple, perdre, comme toi, deux cent mille francs d'un seul coup.

GUSTAVE, effrayé.

Que dites-vous?

PIERRE, enchanté.

Ah! Monsieur perd...

DANVILLIERS.

Oui! comme vous gagnez! .. Vous aviez calculé en habile financier, lui en grand seigneur.

GUSTAVE, à part.

O ciel! quel affreux malheur!

UN DOMESTIQUE, annonçant, à Pierre.

Monsieur, plusieurs personnes arrivent à la fois pour vous parler... ce sont des directeurs de compagnies d'assurances, de chemins de fer, de...

DANVILLIERS.

C'est moi qui leur ai donné rendez-vous ici.

PIERRE.

Vous allez donc m'aider à les recevoir, ma royauté commence! Allons! (A part.) Oui, je forcerai la comtesse à regretter et à envier la fortune qu'elle a méprisée.

LE DOMESTIQUE, à Hena.

La voiture que Mademoiselle a demandée.

HENA.

C'est pour aller chez les marchandes de modes.

PIERRE, à Hena.

Bien, bien! avec une fille comme toi (A Danvilliers.), un ami comme vous, (A part.) et un gendre comme lui, (Haut.) je ne serai pas trop embarrassé du placement de mes fonds. Ce que c'est que d'être à Paris!

DANVILLIERS, bas à Gustave, qui veut sortir.

Reste, je reviens te parler.

ENSEMBLE.

Air : Ne raillez pas la garde citoyenne.

PIERRE.

Venez, venez achever de m'instruire,
Car je prétends tout éclipser ici :
Bien mieux qu'un autre, oui, vous pouvez me dire
Ce qu'il me faut pour éblouir ainsi.

HENA, à Pauline.

Viens donc, Pauline, achever de m'instruire;
Car nous voulons tout éclipser ici.
Bien mieux qu'un autre, oui, tu pourras me dire
Ce qu'il nous faut pour éblouir ainsi.

PAULINE.

Je voudrais bien achever de t'instruire,
Lorsque tu veux tout éclipser ici;
Mais je ne sais si je pourrai te dire
Ce qu'il vous faut pour éblouir ainsi.

DANVILLIERS, à Pierre.

Venez, venez, je prétends vous instruire,
Car vous devez tout éclipser ici.
Bien mieux qu'un autre, oui, je pourrai vous dire
Ce qu'il vous faut pour éblouir ainsi.

(Pierre et Danvilliers entrent dans la maison, Pauline et Hèva sortent du jardin à gauche.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, puis ROBERT, qui vient de l'autre côté.

GUSTAVE, avec désespoir.

Je suis perdu.

ROBERT, arrivant à droite de l'acteur.

Voilà un terrible mot, Gustave.

GUSTAVE.

Mon père! Mais comment se fait-il que vous soyez ici? que vous y soyez...

ROBERT.

Incognito? comme font les princes, les amants et les voleurs, moi qui ne puis être ni l'un ni l'autre!... Voilà que c'est que d'avoir un fils insensé; on devient un père déraisonnable! J'arrivais pour savoir au juste le mal qu'on me tait et les sottises qu'on me cache. Dieu veuille qu'il me soit aussi facile de réparer les folies que de les pardonner.

GUSTAVE.

Ah! je retrouve le cœur d'un père.

ROBERT.

C'est plus facile que de retrouver l'argent qu'on a perdu. Il suffit d'un bon mouvement comme celui que tu as eu au nom de Pauline de Valcourt. Je t'aurais embrassé de bon cœur, mais je désirais être encore inconnu pour ma sœur. Il faut que je sache tout; on n'a pas le droit de dire à une sœur malheureuse : « Je suis votre frère, » sans lui apporter un peu de bonheur pour se faire reconnaître.

GUSTAVE.

Toujours la même bonté!

ROBERT.

Je vois que tu vas la mettre à l'épreuve! Mais parle, voyons, le

mal. Réparons-le, nous ferons de la morale après. Je devine que l'on a fait des dettes, et qu'on ne sait comment les payer... Tu dois?

GUSTAVE.

Des sommes considérables.

ROBERT, *à part.*

Mais ce n'est pas plus que je ne possède.

GUSTAVE.

Plus que tout ce que vous possédez, mon père!

ROBERT.

Ciel! perdu, en effet! déshonoré, si l'on ne peut payer!

GUSTAVE.

Ah! pourquoi m'avez-vous laissé partir?

ROBERT.

Qu'aurais-tu dit, si je t'avais forcé de rester?

GUSTAVE, [illegible]

Vous le savez, mon père, vos anciens amis, à qui vous m'aviez adressé, vivent à Paris en dehors de tout. Leurs idées et leur rang ne leur permettent aucune carrière... j'étais comme eux, et, cependant, les vives facultés de la jeunesse, qui restaient sans emploi, m'accablaient d'ennui; pour y échapper je me jetai dans des plaisirs et des folies, qui, du moins, ne me laissaient pas le temps de réfléchir.

ROBERT.

Et les sottises sont d'un prix exorbitant à Paris.

GUSTAVE.

Pourtant, n'en doutez pas, mon père, jamais aucun plaisir ne m'eût fait compromettre le nom que je dois porter avec honneur! Mais, il y a cinq mois, dans une folle partie où se trouvaient des gens de toutes les classes, il s'éleva une de ces discussions, trop fréquentes à notre époque, où la noblesse est l'objet de sarcasmes amers, et parmi les noms qu'un jeune homme livrait au mépris, il répéta plusieurs fois le nom de Valcourt.

ROBERT.

Est-ce possible?

GUSTAVE.

Et cependant, mon père, j'avais dit devant lui que le comte de Valcourt était mon oncle... il fallait bien alors que je le forçasse au silence! Nous nous battîmes; il fut blessé grièvement. Notre honneur était sauf pour le public... mais il ne l'était pas pour moi, mon père!

ROBERT.

Comment cela?

GUSTAVE.

Le comte de Valcourt était mort insolvable; j'appris, après le duel,

que le père de ce jeune homme, un faiseur d'affaires, avait été ruiné pour lui avoir prêté deux cent mille francs. Sa veuve et ses enfants étaient dans la misère, pour s'être fiés à un gentilhomme, mon parent, et j'avais manqué de tuer leur seul soutien ! Je vis leurs titres, leurs droits... et... je me crus obligé de payer.

ROBERT.

C'est bien, Gustave!

GUSTAVE.

Ce fut alors seulement que je m'aperçus du désordre de ma fortune. J'avais eu confiance en des gens qui m'avaient trompé... et je n'eus pas le courage de changer tout à coup mon existence devant le monde qui enviait mon opulence et eût méprisé ma pauvreté..... Plusieurs trouvaient des ressources dans le jeu, d'autres, dans d'heureuses spéculations; tout me fut contraire à moi, et une nouvelle perte, à laquelle il faudrait satisfaire à l'instant, va livrer mon nom... au déshonneur... Vous le voyez bien, mon père... il n'est pas de mots assez terribles pour peindre mon désespoir.

ROBERT.

O mon Dieu !

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. le vicomte de Jonville.

GUSTAVE.

C'est moi !

LE DOMESTIQUE.

Mon maître envoie cette lettre.

GUSTAVE, prenant la lettre.

Donne !

(Le domestique sort.)

GUSTAVE, il ouvre machinalement la lettre et lit haut.

« Monsieur le vicomte, depuis quelques heures seulement, je suis « à Paris, et voilà déjà six personnes qui me font demander Hèva, ma « fille adoptive, en mariage. Est-ce qu'il y aurait disette de femmes « dans mon pays depuis que je l'ai quitté? On propose à Hèva de de- « venir marquise ou duchesse... moi, je me contente d'un titre moins « élevé, mais qui précède un nom de famille que j'ai eu des raisons « d'honorer et de chérir. On m'a fait des offres de votre part, je les « accepte; je sais que votre fortune est embarrassée, disposez de la « mienne : Hèva aura un million de dot, et, de plus, je me charge de « payer tout ce que vous devez, pourvu qu'Hèva porte avant peu le « nom et le titre de vicomtesse de Jonville.

« PIERRE NICOU. »

ROBERT, [illegible].

Tu l'avais demandée en mariage ?

GUSTAVE.

Danvilliers, à qui je dois de l'argent, voulant me trouver une femme riche... Mais le voici... lui-même.

SCÈNE V.

GUSTAVE, DANVILLIERS, ROBERT.

DANVILLIERS.

Quel est ce monsieur ?

GUSTAVE.

C'est...

Robert lui fait signe de se taire.

GUSTAVE, [illegible].

Quelqu'un.... qui vient...

DANVILLIERS, à part.

De l'embarras. ([illegible].) Je devine ! un usurier ! Aidons Gustave, il m'en saura gré. ([illegible].) J'échappe aux affaires pour venir te parler un moment ! Heureux ceux qui, comme toi, n'ont pas eu la peine de faire leur fortune.

ROBERT.

Ils peuvent s'occuper à la défaire.

DANVILLIERS, à part.

Je ne me trompe pas. ([illegible].) Ah ! bah ! s'il leur survient des embarras d'argent, ils trouvent bien vite des gens qui leur prêtent, et qui ont raison : qu'est-ce qu'il pourraient craindre ! avec un jeune homme toi, par exemple... des terres considérables, une noble famille, et un vieil avare de père ([illegible].), fait exprès pour payer.

ROBERT.

Ah ! Monsieur a un vieil avare de père ?

DANVILLIERS, à part.

Le mot fait son effet. (Haut.) Oui, un vieil avare... qui entasse l'or...

ROBERT.

Alors, il ne paiera pas.

DANVILLIERS.

Bah ! Si vous connaissiez le vieux comte de Joanville, vous sauriez que c'est un original sans pareil

ROBERT.

Ah ! mais peut-être pas assez pour payer ?

GUSTAVE, embarrassé.

Je n'ai jamais rien dit qui ressemble à ces paroles.

DANVILLIERS.

Laisse donc ! tu m'as même assuré que c'était un homme d'esprit que ton père.

ROBERT.

Quand je vous dis qu'il ne paiera pas?

DANVILLIERS.

Au contraire... qui est-ce qui trouve toujours moyen d'arranger les choses difficiles à la satisfaction de tous ? ce sont les gens d'esprit. Aussi, comptez que son père arrangerait tout si jamais Gustave se trouvait dans quelque embarras ; et permettez que je lui parle... Je vous réponds du père, Monsieur ; laissez-moi un moment le fils.

ROBERT, au fond.

Je vais me tenir à l'écart. (Se retournant.), à moins que vous ne désiriez des conseils .. Capital toujours prêt... s'il n'enrichit pas celui qui le reçoit, il n'appauvrit pas celui qui le donne.

(Il s'assied à l'écart: Gustave veut lui parler, il lui fait signe d'aller à Danvilliers.)

DANVILLIERS.

Me serais-je trompé ?

GUSTAVE, à part.

Que faire ? que va-t-il dire ? quel parti prendre ?

DANVILLIERS, l'amène sur le devant.

Écoute-moi, Gustave, et écoute bien ! car c'est chose sérieuse et importante ; j'en appelle à toute ton attention, à toute ton amitié.

GUSTAVE.

Compte sur toutes deux.

DANVILLIERS.

Gustave, te souviens-tu du collége ?

GUSTAVE.

Comment ?

DANVILLIERS.

Oui, te souviens-tu de ce que j'y faisais ?

GUSTAVE, cherchant.

Mais, rien du tout !

DANVILLIERS.

Qu'appelles-tu rien ?

GUSTAVE, de même.

Eh bien ! rien !

DANVILLIERS.

Est-ce que je n'ai pas brillé dès mon enfance par une raison précoce ?

GUSTAVE, étonné.

Toi ?

DANVILLIERS.

Oui ! que faisais-je alors ?

GUSTAVE, se décidant.

Je te répète que tu ne faisais absolument rien, et que tu ne voulais rien apprendre.

DANVILLIERS.

Voilà ce que je disais.

GUSTAVE, étonné.

Comment ? On ne pouvait te faire étudier ni le grec ni le latin.

DANVILLIERS.

Pourquoi aurais-je été passer mon enfance à apprendre les deux seules langues qui ne se parlent pas ?

GUSTAVE.

Tu n'écoutais pas les maîtres.

DANVILLIERS.

Des pédants qui m'auraient tant ennuyé que je serais devenu ennuyeux pour le reste de ma vie ! Me tuer pour des sciences inutiles, quand je n'en trouvais qu'une seule nécessaire ! celle de faire fortune. C'était ma vocation ; aussi, n'ai-je jamais pensé qu'à cela ! Point d'idées romanesques, moi ! Je n'ai jamais été amoureux que le dimanche, jour où la Bourse est fermée.

GUSTAVE.

Vraiment !

DANVILLIERS.

Je n'ai pas d'ambition non plus, il ne me faut pas une fortune colossale ; non, je me retirerai de bonne heure des affaires, pourvu que je sois à peu près comme tout le monde ! Cent mille livres de rente. Oh ! mon Dieu ! voilà tout ce qu'il me faut, je ne dis pas que plus tard, la députation, la pairie....

GUSTAVE.

Pourquoi pas le ministère ?

DANVILLIERS.

Eh ! eh ! mais il faut arriver jeune, et je n'ai pas encore commencé ; ma charge n'est pas payée, je me suis installé avec luxe, il le faut, et un bon mariage, un million de dot...

GUSTAVE.

Rien que cela

DANVILLIERS.

J'ai déjà la confiance du père et la bienveillance de la fille.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

DANVILLIERS.

Elle est charmante... elle me plaît... je lui plais, et je fais un mariage d'amour qui me rend millionnaire.

GUSTAVE, vivement.

Mais, avec qui?

DANVILLIERS, riant.

Je ne te l'ai pas dit! Hèva, la fille de Pierre Nicou le nabab!

GUSTAVE.

Ah!

Il lui remet la lettre.)

ROBERT, à l'écart.

Voyons un peu!

DANVILLIERS, très calme, après avoir lu la lettre, la lui rend.

J'avais parlé pour toi; mais, avec ton nom, tu retrouveras un riche mariage quand tu le voudras: au lieu que pour moi, c'est une occasion unique. Permets donc que j'en profite, et que je fasse tout ce qui dépendra de moi pour réussir.

GUSTAVE.

Quoi! tu trahirais l'amitié?

DANVILLIERS, froidement.

Pas de ces grands mots-là! Moi, je ne suis pas un héros de roman, je suis un agent de change; je fais des affaires et non du sentiment!... En voici une bonne, je ne veux pas la manquer, et je te préviens, parce que je suis loyal et que tu es mon ami.

GUSTAVE, vivement.

Tu me fais tes confidences, voici les miennes... Je suis ruiné, je te dois déjà de l'argent... et ces deux cent mille francs perdus à la Bourse, si je n'épouse pas cette jeune fille, je n'ai rien pour les payer.

DANVILLIERS, avec désespoir.

Ciel! vous ne pouvez pas payer! Je suis responsable, et je n'ai pas cette somme... Mais je serai perdu!

GUSTAVE.

Hélas!

DANVILLIERS, se rassurant.

Mais, si j'épouse, moi!...

GUSTAVE.

Relisez cette lettre.. Voyez, on ne vous acceptera pas... C'est à mon nom, à mon titre, que le millionnaire donne sa fille... Il parle de

duc et de marquis... Oh! vos leçons ont profité! il sait qu'il a tout, excepté une vieille noblesse, et il l'achète pour que ses descendants ne manquent de rien.

DANVILLIERS, [illegible]

Vos biens? votre père? ce monsieur?

GUSTAVE.

Mes biens sont engagés, mon père est sans fortune, et ce monsieur n'a que des conseils à donner.

DANVILLIERS, [illegible]

Mais c'est affreux! je serai forcé de payer pour vous. Et de l'argent? On en remue beaucoup en paroles, mais qu'on en ait besoin, on ne trouve rien; et c'est deux cent mille francs! Je suis perdu, forcé de fuir, de quitter la France?

GUSTAVE, [illegible]

Il offre de l'argent tout de suite.

DANVILLIERS.

Alors, il faut que je vous fasse faire un mariage riche, qui eût pu être pour moi, m'enrichir, me donner une femme qui me plaît, à qui je ne déplais pas... ([illegible]) oui, qui m'aime peut-être: et que je vous la donne, à vous, qui ne l'aimez pas, à vous qui en aimez une autre.

GUSTAVE.

Ah!

DANVILLIERS, s'animant.

En vérité, ce serait à... oui, ce serait à se battre avec vous, à vous tuer, à se faire tuer.

ROBERT, s'avançant et se plaçant entre eux.

Si on était romanesque? mais on est agent de change, on a brillé dès l'enfance par une raison précoce.

DANVILLIERS, passant près de Gustave.

Qui pouvait s'attendre à cette situation.

GUSTAVE, [illegible]

Elle est affreuse! mais c'est pour moi, qui compromets mon honneur et mon nom!... Pour moi... qui vais désespérer mon père!.. pour moi qui désole un ami et qui le perdrais sans retour.. sans ce mariage. ([illegible]) Et cependant Pauline a ma parole! Mon Dieu! mon Dieu!

(La comtesse paraît au fond.)

LA COMTESSE, au fond, à part.

Il parle de ma fille!

GUSTAVE.

Pauline, qui croit notre mariage possible, et cependant je ne l'épouserai pas. (Mouvement de la comtesse.) Il faut que j'accepte les offres de...

cet homme, de ce millionnaire, et que sa fille soit la vicomtesse de Jonville ; il le faut absolument.

LA COMTESSE, *prête à se trouver mal.*

Ciel !

PAULINE, *accourant tout essoufflée.*

Ah ! vous voilà donc, maman !

(*Grand mouvement des autres.*)

GUSTAVE.

Dieu !

UN DOMESTIQUE, *paraît.*

On vient de la Bourse demander M. Danvilliers.

DANVILLIERS.

Pour la première fois j'oubliais les affaires.

ROBERT.

Je vous suis !

GUSTAVE, *à lui-même.*

Rester est impossible, je souffre trop.

PAULINE, *retenant Gustave d'un côté, pendant qu'elle tient sa mère de l'autre.*

Oh ! ne sortez pas, mon cousin !... Ma mère, restez !

SCÈNE VI.

GUSTAVE, PAULINE, LA COMTESSE.

PAULINE, *joyeuse.*

J'ai besoin de vous voir, de vous parler, de vous dire toute ma joie, à vous, ma mère, à lui ! Oui, pour bien sentir qu'on est heureuse... il faut être auprès de ceux qu'on aime.

LA COMTESSE, *troublée.*

Pauline !

GUSTAVE, *troublé.*

Votre joie !

PAULINE, *ne s'apercevant de rien.*

Oui, la richesse m'éblouit. (*Mouvement des autres.*) Ne la devrai-je pas à mon cousin ? ne vous procurera-t-elle pas tout ce qui vous manque ? La richesse, c'est le plaisir de donner à ceux qu'on aime... de soulager le pauvre, d'aller chercher dans leur grenier ceux qui souffrent comme nous avons souffert ! de leur porter l'aisance, d'empêcher les enfants d'avoir faim, d'avoir froid.

LA COMTESSE.

Comme tu l'as eu souvent !

GUSTAVE, [illegible]

Quelle situation cruelle !

PAULINE.

Et les pauvres jeunes filles ! oh ! si je puis leur épargner des regrets, leur donner quelques petites parures ! leur procurer quelques amusements.

LA COMTESSE.

Que tu n'as jamais eus ! auxquels tu ne pensais pas !

PAULINE.

Je vous trompais, ma mère, pour ne pas vous affliger ; mais à présent... je puis vous le dire... M. Gustave, revenez près de moi... là, et écoutez. (Confidentiellement.) C'est une confession !... Oui, je savais... qu'il existait des bals et des fêtes ; de notre haute mansarde, on voyait dans de beaux salons du faubourg Saint-Honoré, et pendant les nuits, lors de la maladie de ma mère...

LA COMTESSE.

Où tu veillais sans cesse près de mon lit.

PAULINE.

J'entendais la musique des danses. Alors, je montais sur une chaise, et me penchant sur la fenêtre, j'apercevais l'éclat des parures à la lueur des brillantes bougies, dans des hôtels voisins.

LA COMTESSE.

Pauvre enfant !

GUSTAVE.

Que de regrets déjà !

PAULINE.

Cela n'était pas raisonnable... mais enfin, malgré moi, je pleurais. . ([illegible]) et c'est surtout depuis que je rencontrai M. Gustave

LA COMTESSE, vivement.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui seulement?

PAULINE,

Il y a près de deux mois que je ne pense qu'à lui !

LA COMTESSE.

O ciel !

GUSTAVE, avec passion.

Pauline !...

LA COMTESSE, à part.

Elle l'aime depuis deux mois!

PAULINE.

Mais je ne le lui ai dit qu'aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Malheureuse enfant!

PAULINE.

Oui, bien malheureuse alors, quand je commençais à l'aimer! Ce fut en ce moment seulement que notre pauvreté se montra triste et désespérante, que je regrettais notre rang et notre fortune d'autrefois. La nuit, je rêvais de richesse et de bonheur, et au réveil, je souffrais... tant, qu'il me semblait que mon cœur allait se briser!

LA COMTESSE.

S'il fallait de nouveau se retrouver ainsi?

PAULINE, *vivement.*

Oh! ne dites pas cela, ma mère! j'y mourrais! (*Mouvement.*) Tout à l'heure, je viens de monter à notre pauvre mansarde : l'effet produit sur moi est impossible à dire! Ses murs si tristes, mes vêtements si pauvres, nos meubles si misérables! il me semblait voir des larmes sur tout cela! Oh! j'y mourrais à présent, c'est sûr!

LA COMTESSE, *avec désespoir.*

Dieu!

GUSTAVE.

Que je souffre!

PAULINE, *les regardant.*

Ciel! qu'avez-vous, ma mère? Et lui aussi, pâle et tremblant... qu'y a-t-il?

LA COMTESSE.

Rien... mon enfant, éloigne-toi!

PAULINE.

Comment?

LA COMTESSE.

Laisse-nous seuls!... Va chercher Hêva, ton amie...

(*Pauline s'éloigne avec inquiétude; la comtesse fait un pas pour revenir vers Gustave, mais elle aperçoit Pierre qui arrive.*)

PAULINE.

Ciel! son père!... Sortons!

SCÈNE VII.

GUSTAVE, PIERRE, LA COMTESSE.

PIERRE.

Restez, madame la comtesse, j'ai à parler à M. le vicomte de Jonville ; je désire que vous sachiez ce que je fais pour votre famille.

GUSTAVE.

Monsieur ! arrêtez !

LA COMTESSE.

Ce que voulez faire est impossible, et je ne saurai m'y opposer.

PIERRE.

Comment ?

GUSTAVE, à part.

Saurait-elle ?...

LA COMTESSE, vivement.

Ah ! il ne faut pas croire que l'argent est tout, et il ne faut pas lui tout sacrifier.

PIERRE, [illegible].

Je sais bien qu'il y a encore l'orgueil de la naissance qui peut l'emporter sur lui !

LA COMTESSE, vivement.

Et les sentiments du cœur, qui devraient l'emporter sur tout le reste.

PIERRE.

C'est vous qui dites cela, Madame ?

LA COMTESSE, troublée.

Gustave, les liens que le cœur a formés peuvent-ils se rompre ainsi ?

GUSTAVE.

Ah ! n'est-il pas des mariages impossibles ?

PIERRE.

Qui le sait mieux que vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, de grâce !

PIERRE.

Avez-vous donc oublié que le titre et le rang décidèrent seuls jadis... d'un mariage... malgré... le dévouement, l'amour et la folie d'un pauvre jeune homme à qui le désespoir fit chercher une mort volontaire.

(Mouvement de tous.)

LA COMTESSE, [illegible].

Ah ! ne rappelez pas cet affreux événement !

PIERRE.

Pourquoi donc ? Rien n'est plus simple, c'était un pauvre enfant sans appui, sans titre, sans fortune... secrétaire du comte de Jonville ; il avait cru voir dans les yeux de sa fille un intérêt, (Mouvement de [illegible]) oh ! qui n'avait rien de réel... C'était un jeu... une de ces

coquetteries que les femmes croient innocentes... mais qui brisent le cœur d'un jeune homme naïf, confiant.

LA COMTESSE.

Qui eût pu croire... à tant d'amour...

PIERRE.

Celui qui l'éprouvait ne le savait pas lui-même... ce fut à peine s'il devina la cause d'une maladie grave qui mit ses jours en danger, quand il fut question du mariage de mademoiselle Sophie de Jonville... Mais le jour où il la vit de sa fenêtre, belle et calme, vêtue de sa toilette de mariée, pour aller s'unir au comte de Valcourt, et pour le suivre hors de cette maison où il resterait seul à l'avenir... alors, quelque chose qui ressemblait à de la folie s'empara de son esprit, et il n'écouta plus que son désespoir. La vie lui était insupportable, il allait se tuer.

LA COMTESSE.

Ah !

PIERRE, souriant.

Il ne mourut pas, on le sauva ! Le ciel ne le destinait point à servir d'exemple aux amants malheureux, mais à être le modèle des heureux financiers.

LA COMTESSE.

Monsieur !

GUSTAVE.

De grâce !

PIERRE.

Mais cet orgueil, qui a deux fois dédaigné le pauvre Pierre, n'empêchera pas le bonheur de sa fille ! Oh ! je sais tous les avantages de la richesse, à présent, et j'en profiterai comme vous avez profité des vôtres. (A Gustave.) Monsieur, pour ce titre et cette illustre naissance que vous apportez à ma fille, moi, je ferai votre fortune ! je ferai plus, je vous sauverai l'honneur. Vous avez pris des engagements, je les remplirai... (Ici Pauline reparaît et écoute au fond.) Le château et l'hôtel de vos aïeux, je vous les rends ; vous pourrez y vivre avec le luxe de vos pères. Eh bien ! en est-ce assez pour que ma fille soit vicomtesse de Jonville ?

GUSTAVE.

O mon Dieu !

PIERRE.

Est-ce assez pour que madame la comtesse de Valcourt y consente...

PAULINE, poussant un cri et se précipitant vers sa mère.

Ma mère !

LA COMTESSE.

Ne pleure pas, mon enfant ! Ce mariage ne se fera pas ; je m'y oppose !

PIERRE, [illegible].

Vous y opposer, vous ? mais c'est impossible, vous n'y pouvez rien. C'est moi qui suis le maître et le seigneur, à présent, car j'ai de l'or ! De l'or ! c'est bien plus que les talents, les titres, la noblesse ! Ce matin encore, en arrivant, j'étais simple et dévoué... heureux d'offrir à ceux que j'aimais mon cœur, ma fortune, ma vie ; mais, depuis qu'on m'a... méprisé ([illegible]), j'ai su que l'argent est tout, à présent, qu'il dispose de tout, qu'il décide de tout... que tous reconnaissent le despotisme de l'or, et j'en use ! Je marie ma fille à un grand seigneur.

AIR : [illegible].

J'achète un nom dont vous étiez si fière,
Et ces aïeux, de mon bonheur jaloux,
Qui, repoussant ma honte roturière,
Jusqu'à présent se plaçaient entre nous.
A côté d'eux je monte malgré vous !
Puis, nous pourrons établir la balance ;
De leur côté titre et rang !... mais, du mien,
Travail, honneur, probité, bienfaisance...
Peut-être alors ne nous devrons-nous rien.

GUSTAVE.

Monsieur !..

PIERRE.

Quant à votre neveu, les conditions sont excellentes pour lui : une femme ravissante, que vous aimerez... Oui, il l'aimera !... et s'il en aimait une autre à présent, il l'oubliera près d'elle... Oh ! c'est facile d'oublier ceux qui nous aiment, vous le savez, madame la comtesse !... Oui, le mariage se fera !... et vous le verrez faire... à moins pourtant que vous ne vouliez pas y paraître, que vous vouliez nous mépriser toujours, vous éloigner pour retourner...

LA COMTESSE, [illegible].

Dans notre pauvre mansarde !

PAULINE, [illegible], avec douleur, en se jetant dans ses bras.

Ah ! j'y ai moins souffert qu'ici, ma mère ; retournons-y !

GUSTAVE.

Mais, Monsieur, vous ne comprenez donc pas tout ce que vos paroles ont de cruel ?

PIERRE.

Ah! mon Dieu! elle pleure... oh! j'en ai trop dit... Ah! sortons... sortons! car je ne sais plus... Allons, ferme... (Avec force.) Oui ma volonté sera faite... aussi vrai que je m'appelle Pierre le millionnaire, et... Sortons, j'étouffe.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, PIERRE, DANVILLIERS, LA COMTESSE, PAULINE, sur une chaise et soignée par sa mère, UN DOMESTIQUE.

DANVILLIERS, troublé.

Votre fille est-elle ici? me suis-je trompé?

PIERRE.

Ma fille!

LE DOMESTIQUE.

Elle n'est pas dans la maison, et la gouvernante effrayée dit qu'on vient d'enlever Mademoiselle!

PIERRE, effrayé.

Enlevée!

DANVILLIERS, lui prenant la main.

C'était elle! d'une voiture qui a passé près de moi rapidement, j'ai entendu sa voix qui m'appelait à son secours.

PIERRE.

Ah! ma pauvre enfant!... mais venez donc! mais venez donc!...

(Il sort vivement à gauche de l'acteur.)

DANVILLIERS, à Gustave, avec violence.

C'est une trahison! car c'est votre voiture qui emmenait Héva!

GUSTAVE.

Vous mentez et m'en rendrez raison... Ah! j'ai besoin de me battre, de me...

DANVILLIERS.

De me tuer peut-être?

BARBOCHAT, entrant vivement.

Ça me regarde!

DANVILLIERS.

Toi aussi!

BARBOCHAT.

Assez de plaisanterie. Ce marquis, seul amateur de mes ouvrages, et qui veut me faire peindre son château...

DANVILLIERS.

Eh bien ?

BARBOCHAT.

Il est aveugle depuis vingt ans !

DANVILLIERS.

Et sans cela, est-ce qu'il eût consenti ?

BARBOCHAT.

Assez !

GUSTAVE.

Je vous attends !

DANVILLIERS.

Et moi, je ne suis pas pressé, je cours au secours de celle que j'aime ! Oui ! je l'aime, moi qui ne voulais m'occuper que d'affaires, me voilà deux duels et une passion ! Décidément, les Richelieu de l'époque, ce sont les agents de change.

Il sort.

LA COMTESSE, [illegible].

Monsieur, la laisserez-vous mourante ?

GUSTAVE.

Ah ! Madame, ne me condamnez pas sans m'entendre. Au nom du ciel, Pauline, écoutez-moi ! Ce que je souffre depuis une heure est impossible à dire !... Ah ! elle ne m'entend pas !... Malheureux ! si elle mourait sans m'avoir pardonné ?... Mon Dieu ! mon Dieu !

LA COMTESSE.

Que de malheurs suivent la pauvreté !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un très riche salon ouvrant sur un autre salon. Porte au fond, portes à droite et à gauche ; une table et ce qu'il faut pour écrire à droite de l'acteur, un riche ameublement. Au lever du rideau on voit dans le salon du fond une foule d'individus tenant des papiers, des portefeuilles, et qui semblent attendre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, ROBERT.

(Pierre entre vivement comme poursuivi par Robert ; il n'a pas l'air d'y faire attention, et tombe assis, avec des marques de chagrin, près de la table à droite de l'acteur.)

PIERRE.

Et ne pas pouvoir la retrouver, cette chère enfant ! Heureusement j'ai pris mes mesures ! Toute la police est sur pied !... Mais je n'en puis plus !

ROBERT.

C'est qu'aussi vous avez tort, Monsieur.

PIERRE.

Tort, moi? c'est impossible.

ROBERT.

Vous vous êtes trompé, du moins.

PIERRE.

Vous ne me connaissez donc pas?

ROBERT.

On peut être dans l'erreur.

PIERRE.

Les autres, oui ! mais moi, jamais ! Ne savez-vous pas qui je suis?

ROBERT.

Un homme immensément riche.

PIERRE.

Eh bien ?

ROBERT, [illegible] de demander ce que cela veut dire.

Eh bien?

PIERRE.

J'ai donc raison, toujours raison, puisque je suis riche. Si noblesse ne peut faillir, richesse ne peut se tromper ; demandez plutôt à Danvilliers.

ROBERT.

Je demanderai tout ce que vous voudrez ; mais, avant, c'est moi, Monsieur, qui veux vous demander quelque chose.

PIERRE, [illegible], à part.

C'est un courtier d'affaires, et il veut m'attraper. (Il se lève avec vivacité.) Monsieur !

ROBERT, [illegible], à part.

Quelle défiance dans son regard !

PIERRE, de même.

Mais vous ne savez donc pas que depuis vingt-quatre heures que je suis à Paris, je n'ai vu que des gens qui m'ont demandé quelque chose ?... Tenez, ces gens-là... qui attendent que j'aie fini avec vous, si je les interrogeais, je suis sûr qu'ils demandent tous, et que pas un n'apporte !... Vous allez voir !... car je veux m'en débarrasser. (Aux [illegible].) Eh bien ! voyons : que voulez-vous ? Ce sont des affaires, n'est-ce pas ?

UN INDUSTRIEL, portant des papiers.

Que nous venons vous proposer. Des actions à prendre ! des intérêts dans plusieurs entreprises, voyez ! une banque philanthropique... des actions dans des concerts monstres !... Moi, j'ai une manufacture de chaussures imperméables, et monsieur est à la tête des gondoles aériennes.

PIERRE.

Mais son entreprise rend la vôtre inutile.

L'INDUSTRIEL.

Monsieur... voici plusieurs personnes qui ont besoin que vous leur avanciez quelque argent sur des valeurs excellentes, mais qui ne peuvent encore se réaliser : ils offrent donc des garanties.

PIERRE.

Et quelles sont ces garanties ?

L'INDUSTRIEL, [illegible].

Un vaudeville en cinq actes et en vers, au Théâtre-Français ; un projet de journal politique ; puis monsieur a une idée.

PIERRE, [illegible].

Bah !... il a une idée, celui-là ?

L'INDUSTRIEL.

Il a trouvé un moyen de remplacer la vapeur; monsieur, un moyen de remplacer le soleil.

PIERRE, moqueur.

Oh! oh! ça n'est pas mal!

L'INDUSTRIEL.

Monsieur a découvert un nouveau système du monde.

PIERRE ; il fait un mouvement.

Je n'en use pas!

UN AUTRE INDUSTRIEL.

Et moi!

(Il remet un papier.)

L'INDUSTRIEL.

Ceci. . est un moyen de payer la dette anglaise.

PIERRE, le regardant, à part.

Et il veut me faire payer les siennes en attendant.

L'INDUSTRIEL, montrant un autre.

Cela, c'est le secret de la prospérité générale.

PIERRE, même jeu.

Ça ne regarde pas encore les particuliers, à ce qu'il paraît.

L'INDUSTRIEL.

Monsieur a trouvé un moyen de voyager sous l'eau.

PIERRE.

Ah! diable!

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

J'en crois à peine mes oreilles,
Tout cela me semble fort beau;
J'applaudis à tant de merveilles,
Courir dans l'air! marcher sous l'eau!
Voilà bien des métamorphoses;
Mais je suis étonné pourtant,
Que vous qui trouvez tant de choses,
Vous n'ayez pas trouvé d'argent.

(S'approchant de Robert.)

Et ils viennent m'en demander... Si c'est là ce que Danvilliers appelle ma royauté, je serai bientôt obligé de donner ma démission de roi ou de me ruiner. Je n'ai jamais fait d'affaires de ce genre-là... et je commence à en avoir assez des idées de Danvilliers.

ROBERT.

Revenez aux miennes.

PIERRE, [illegible].

Aux vôtres ! Je ne les connais pas, et je vais commencer par congédier ma cour ! oui, ma cour ! oh ! ce sont de vrais courtisans, car ils demandent tous quelque chose. (Il retourne au fond, et dit [illegible].) Messieurs... c'est certainement très juste, et je suis flatté que vous ayez recours à moi ; dans ma position, je puis et je veux encourager les sciences, les lettres, les arts... les inventions, les découvertes. Tout est du ressort de l'homme riche... Mais il faut, avant tout, que je sache au juste la valeur de ce que vous me proposez... Faites-moi le plaisir de repasser un autre jour, quand j'aurai vu, examiné ! Vous pourrez compter sur ma protection pour tout ce qui est bon, grand, utile, généreux et glorieux. (Ils l'entourent et lui remettent des papiers.) Messieurs, j'ai bien l'honneur d'être votre serviteur...

ROBERT, [illegible] à part.

Bien, bien ! un duc et pair n'eût pas été plus impertinent ! C'est juste ! l'orgueil des enrichis se dépêche de regagner le temps perdu.

TOUS, donnant des papiers.

Voyez, regardez, examinez.

PIERRE.

Comptez sur moi.

(Il jette les papiers sur la table.)

CHŒUR.

Air : Valse de *Robin des Bois*.

Proteger, payer la science,
Aider les talents ignorés,
C'est un devoir pour l'opulence;
Ce devoir, vous le remplirez !

PIERRE.

Proteger, payer la science,
Aider le talent ignoré,
C'est un devoir pour l'opulence;
Ce devoir, je le remplirai !

(Ils sortent. Pierre revient sur le devant.)

PIERRE.

Eh bien ! vous le voyez, Monsieur, ne dirait-on pas que la France est devenue une grande boutique où chacun ne pense qu'à gagner de l'argent. Mon Dieu ! je ne refuse pas d'en donner ; mais qu'on me rende au moins le seul bien qui m'intéresse à présent, ma pauvre Héva.

ROBERT.

Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous en parler.

PIERRE, vivement.

Vous vouliez me parler de ma fille? Mais dites-moi donc vite, Monsieur, ce que vous avez à dire? Pourquoi ne parlez-vous pas?

ROBERT.

Allez-vous m'étouffer, à présent? Laissez-moi donc au moins vous remettre (Il tire une lettre.) cette lettre.

PIERRE, la prenant vivement.

D'elle! d'Hêva? Oh! lisons : (Il lit.) « Mon père, ne vous inquiétez « pas, je suis en sûreté. On dit que vous avez fait du chagrin à tous « ceux qui vous entourent. Est-ce possible que vous, qui êtes si « bon, vous ayez fait tant de mal?... Si cela est, il faut vite les con- « soler ; car on ne me laissera revenir qu'à ce prix-là... On dit qu'on « a de tout à Paris avec de l'argent ; achetez vite du bonheur pour « eux, afin que je puisse bientôt vous en apporter pour vous.

« Votre fille, Hêva. »

Ah! ma fille!... mon Hêva!... Je ne l'ai pas perdue! (Regardant Robert.) Qui êtes-vous donc? (A part.) Ça ne peut pas être un séducteur.

ROBERT.

Tout dépend de vous à présent ; je me retire.

PIERRE.

Et vous croyez que je vous laisserai sortir ainsi? Non, je veux revoir Hêva ; savoir qui a dicté cette lettre... dans des intentions coupables, peut-être.

ROBERT.

Que dites-vous?

PIERRE.

Je dis que je commence à me méfier de tout le monde, pour être plus sûr de ne pas être trompé! (Il prend sa canne et son chapeau.) et que maintenant je ne vous laisse pas sortir sans moi!... (Il a sonné; un domestique paraît.) S'il vient quelqu'un, vous ferez attendre. (A Robert.) J'ai mandé M. de Jonville, je ramène Hêva, et le mariage ne tardera pas à se conclure.

ROBERT, à part.

Si nous ne parvenons pas à l'empêcher.

PIERRE.

Air : Oui, je vous quitte, sans adieu.

Oui, partons, je veux tout savoir!
Mon Hêva, je veux la revoir!
Elle est ma joie et mon espoir,
Songez que je veux la revoir.

ROBERT, à part.

Oui partons ! Il veut tout savoir,
Mais sa fille est en mon pouvoir,
Et pour qu'il puisse la revoir,
Il devra combler mon espoir.

(Ils sortent par le fond ; Pauline paraît à la porte à droite de l'acteur.)

SCÈNE II.

PAULINE, LE DOMESTIQUE.

PAULINE, à la porte latérale.

Eh !

LE DOMESTIQUE, près de la porte du fond.

La demoiselle d'en haut. Entrez !

PAULINE, à la porte.

Sait-on où est Hèva ? est-elle retrouvée ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur croit être sur ses traces, et si vous voulez attendre... (Il lui avance un siége.) là.

(Il s'éloigne, arrange dans le fond, disparaît un instant et revient.)

PAULINE, troublée, et sur le devant.

Non, non, il ne l'épousera pas !... car je veux revoir Hèva, et je vais tout lui confier. Gustave ! il la tromperait comme il m'a trompée! J'ai déjà bien souffert ! mais nul ne m'avait fait rougir; nul n'avait méprisé ma tendresse !... D'aujourd'hui seulement je comprends toutes les douleurs de ma mère !... Non, non, celui qui vient d'y ajouter encore ne peut pas épouser la douce et bonne Hèva ! Elle ne pourrait pas l'aimer.

(Le domestique arrange l'appartement.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARBOCHAT.

BARBOCHAT, essoufflé.

M. Nicou est-il rentré ? M. de Jonville est-il venu ? Mademoiselle Hèva est-elle retrouvée ?

LE DOMESTIQUE.

Non! non! non!

(Il sort par le fond; Pauline se retourne.)

BARBOCHAT, allant à elle.

Mademoiselle Pauline.

PAULINE.

J'aurais voulu parler à Hèva.

BARBOCHAT.

Et je ne puis vous en donner aucune nouvelle, quoique j'aie couru, comme les autres, pour la découvrir!... Oui, j'ai quitté mon atelier, mes pinceaux, ma *Création du Monde!*.. J'étais si troublé, qu'excepté prendre mes repas, je n'ai rien pu faire de la journée! Mais ce n'est pas malheureux que je sois sorti! Si vous saviez qui j'ai rencontré? ce que j'ai appris? Vous qui êtes si bonne et qui aimez tant votre mère! eh bien! apprenez que j'ai revu la mienne.

PAULINE, triste.

Vous l'aviez quittée pour ne pas lui être à charge!... c'est bien... mais que cela est cruel!...

BARBOCHAT.

A présent elle est riche! une somme de cent mille francs! c'est une fortune pour elle! Enfin, je serai tranquille sur son sort; elle ne manquera plus de rien: et à qui dois-je un si grand bonheur?... à M. Gustave!

PAULINE.

Que dites-vous? M. Gustave de Jonville?

BARBOCHAT.

Ah! c'est bien le plus noble cœur!... Il paraît qu'il est neveu d'un comte de Valcourt.

PAULINE, vif mouvement de curiosité.

Eh bien?

BARBOCHAT.

Un dissipateur qui est mort insolvable, et qui avait ruiné le père de ma pauvre mère!... deux cent mille francs qu'il devait à notre famille! Le vicomte de Jonville les a payés.

PAULINE, vivement.

Comment! pourquoi?

BARBOCHAT.

Pour l'honneur du nom de Valcourt.

PAULINE, avec émotion.

Ah! Gustave!

BARBOCHAT, mystérieusement.

Et c'est d'autant plus beau, qu'il a déjà quelques embarras d'argent causés par sa générosité.

PAULINE.

Lui ! Il ne serait pas riche ?

BARBOCHAT.

Et c'est ce qui rend sa belle action encore plus admirable !... Il a dérangé sa fortune, mais on parle d'un bon mariage ! Mademoiselle Hèva !

PAULINE.

Ainsi, vous croyez que ce mariage est nécessaire à sa fortune ?

BARBOCHAT.

Oui, je le crois absolument nécessaire ; et si je pouvais parler à mademoiselle Hèva, ou à son père, je tâcherais d'y contribuer en leur apprenant combien il mérite d'être aimé.

([illegible])

PAULINE, à part, avec une grande émotion.

Ruiné pour mon père ! et je viens ici empêcher ce mariage, qui peut le sauver !

BARBOCHAT.

J'entends M. Nicou ; mais il n'est pas seul.

PAULINE.

Ah !

BARBOCHAT, à Pauline.

Restez !... moi je cours après M. Gustave ; il faut que je le voie, et que je le remercie.

(Il sort.)

PAULINE.

Mon Dieu, donnez-moi un courage aussi fort que les épreuves auxquelles je suis condamnée.

SCÈNE IV.

PIERRE, PAULINE.

(Pierre entre vivement, et ne voit pas Pauline d'abord.)

PIERRE.

Mais il est donc sorcier ? Au détour d'une rue, le cabriolet de Danvilliers manque de m'écraser : et, pendant que je lui exprime ma pensée, l'autre m'échappe ? Je cours après lui, je ne peux pas le rejoindre... et quand je reviens, Danvilliers n'y est plus ! (Il aperçoit Pauline.) Ah !... cette jeune fille qui pleure !..... (S'approchant doucement.) Mademoiselle...

PAULINE.

C'est vous, Monsieur?

PIERRE.

Est-ce que vous m'auriez cherché, attendu?

PAULINE.

Et Hêva?

PIERRE.

Je suis moins inquiet : bientôt, je l'espère, elle me sera rendue!..... Et si je puis, en attendant, faire quelque chose pour sécher ces larmes... (A part.) C'est sa fille, à elle!

PAULINE, essuyant ses yeux et hésitant.

Je ne pleure plus, Monsieur; j'ai appris... que... mon cousin...

PIERRE.

M. le vicomte Gustave de Jonville?

PAULINE.

Allait avoir... le bonheur... d'épouser Hêva.

PIERRE, l'examinant.

Et?

PAULINE.

Et je voulais la voir, lui dire... de l'accepter... et de l'aimer... car il est généreux et bon.

PIERRE, l'examinant.

Ce que vous dites est-il bien réellement la vérité?... Vous désirez ce mariage?...

PAULINE.

AIR : A ton réveil je dois ma guérison.

De votre Hêva j'ai pu juger le cœur;
Gustave aussi consola mon malheur;
Des maux que j'ai soufferts leur bonté généreuse
Essaya de chasser l'image douloureuse;
Et celle qu'ils aimaient sera moins malheureuse
En voyant leur bonheur.

PIERRE.

Et cependant vous êtes triste, troublée? Dites-moi ce que je puis faire pour vous consoler.

PAULINE.

Rien, Monsieur, rien que de me laisser retourner près de ma mère.

(Elle se dirige vers le fond; la porte s'ouvre.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la comtesse de Valcourt.

SCÈNE V.

PIERRE, LA COMTESSE, PAULINE.

LA COMTESSE, à Pauline.

Je venais te chercher, ma fille.

PAULINE.

Ah ! pardonnez-moi, ma mère.

LA COMTESSE, la pressant sur son cœur.

Je te devine... viens, mon enfant.

PIERRE, ému.

Eh quoi ! pas un instant... pas une minute, pour me laisser... vous demander...

LA COMTESSE.

Quoi donc ? mon consentement au mariage de mon neveu avec votre fille ! Vous savez bien que vous pouvez vous en passer. (Mouvement de Pierre.) Vous l'avez dit ! que vous importent mes idées, mes chagrins ?... Laissez-moi donc me retirer ! Que voulez-vous de moi ? et que pouvez-vous avoir à me demander ?

(Elle fait un mouvement pour sortir.)

PIERRE, à part.

Leur tristesse me serre le cœur. (Haut.) Oh ! ne partez pas, je vous en supplie ! ce que j'ai à vous demander, ne le devinez-vous pas ?... Mais... est-ce que je ne vous ai pas affligée ?... est-ce que je n'ai pas été dur, cruel ?... Et je vous laisserais partir pour ne plus vous revoir, peut-être ? Non, c'est impossible. Voyons, écoutez-moi ! est-ce que votre fierté se révolte encore à l'idée de voir votre neveu, enrichi par moi, épouser ma fille ?

(Mouvement des deux femmes.)

LA COMTESSE.

Ah ! non, je vous l'atteste.

PIERRE.

Ainsi, vous serez contente de ce mariage ?

PAULINE, avant que sa mère ne peut répondre.

Oui, nous désirons que Gustave soit heureux ! et nous vous prions de ne pas retarder le mariage qu'il désire.

PIERRE, regardant la comtesse.

Mais vous semblez souffrir, Madame.

LA COMTESSE.

Il y a si longtemps que j'en ai l'habitude.

PIERRE.

Et je ne pourrai vous faire perdre cette habitude-là ?

LA COMTESSE.

Impossible !

(Elle sort avec sa fille par la porte à droite du public.)

SCÈNE VI.

PIERRE, puis DANVILLIERS et ROBERT.

(Ils viennent par le fond.)

PIERRE, accablé et immobile.

Elles sortent !... (Vivement.) Mais à quoi donc me servira ma fortune ?

DANVILLIERS.

A tout !... Demandez plutôt à ce monsieur que je ramène.

PIERRE, avec joie.

Ah ! vous l'avez retrouvé ?

DANVILLIERS.

Pour vous rendre service... car je ne sais pas trop ce qu'on en peut faire.

ROBERT.

Pas grand chose.

PIERRE.

Savoir où est ma fille.

DANVILLIERS.

Il paraît qu'il est initié à bien des secrets !... (A part.) C'est un vieux médecin.

ROBERT.

Votre fille ? mais ne vous dit-elle pas qu'elle reviendra dès que vous aurez trouvé moyen de réparer des torts ?...

PIERRE, avec impatience.

Des torts ? Et quels torts ?.... A moins que Danvilliers ne m'ait fait faire quelque sottise ?

ROBERT.

Ce qui est possible.

DANVILLIERS.

Merci !... (A part.) Ce petit vieux m'est bien suspect.

PIERRE, à D[illegible].

Avec vos idées qu'on peut tout quand on est riche !...

DANVILLIERS.

C'est que ce n'est pas tout d'être riche !... il faut avoir l'esprit, le caractère de son état.

PIERRE.

Laissez-moi tranquille, avec le caractère de son état !... Je veux avoir mon caractère à moi !... Et c'est depuis que j'essaie d'en prendre un autre que tout va de travers.

ROBERT.

Voilà une bonne parole.

PIERRE, [illegible] d'Héva.

Car enfin, ma fille a raison ! tout le monde ici a du chagrin !... Cette jeune personne... Pauline... elle pleurait tout à l'heure.

DANVILLIERS.

Pardieu ! je le crois bien ! elle aime son cousin, et vous le mariez à une autre.

PIERRE, [illegible].

Ah ! vous croyez cela, vous ?

DANVILLIERS.

Avec un mot, elle serait heureuse.

ROBERT, à Danvilliers, d'un ton railleur.

Mais s'il épouse Pauline, il ne pourra pas payer les deux cent mille francs.

DANVILLIERS.

C'est vrai !... (A part.) Ce petit vieux me rendra malade.

PIERRE, à Danvilliers.

Eh bien ! monsieur l'homme aux grandes idées, vous ne savez ce que vous dites ! Mademoiselle Pauline venait prier Héva d'accepter, d'aimer et de rendre heureux son cousin.

DANVILLIERS.

Ah !

ROBERT.

Ah !

PIERRE, [illegible].

Ah !... c'est comme cela !

ROBERT, railleur, à Danvilliers.

Alors, Héva ne pourra pas vous accepter, vous aimer et vous rendre riche.

DANVILLIERS.

C'est vrai !... (A part.) Ah çà ! mais ce petit vieux me... C'est un pharmacien !

PIERRE, s'animant.

Et sa mère?... si triste, si résignée!... (A Danvilliers.) Et vous aviez l'audace de dire qu'avec l'argent on peut tout?

DANVILLIERS.

Attendez! attendez!

PIERRE.

Que j'attende... quoi? Sur ma parole, vous me feriez mettre dans une colère... Savez-vous que, pour un rien, je jetterais tous mes millions par la fenêtre?

DANVILLIERS.

Oh!

PIERRE.

Au fait, non, on les ramasserait!... Mais aussi, pourquoi ai-je été me fier à vous? prendre vos conseils? Est-ce que vous pouvez comprendre et conseiller un homme comme moi? (A part.) C'est vrai, ça! un agent de change dont la charge n'est pas payée!

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. le vicomte de Jonville est dans le cabinet de Monsieur.

PIERRE.

J'y vais : je l'interrogerai, je verrai... et je ne prendrai plus conseil que de moi-même.

(Il sort par la porte à gauche de l'acteur.)

ROBERT, à part.

Le moment est venu!

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

DANVILLIERS, seul.

« Je ne prendrai plus conseil que de moi-même! » Orgueilleux! Je sais bien qu'il y a entre nous une distance de plusieurs millions; mais nous nous rapprocherons, je l'espère!... Et sa fille? ah! comme elle me plairait, cette femme-là!... sans compter la dot, qui ne me déplairait pas du tout!... Je ne suis point romanesque, moi!... Un hôtel et son cœur!... voilà ce qu'il me faut!... Mais j'en suis à cent lieues!... à mille lieues!... J'ai plus de malheur aujourd'hui qu'il n'en faudrait pour tourner la tête à un philosophe, à un poète, ou à un homme de génie!... Deux duels!... deux cent mille francs dont je suis responsable, et que je n'ai pas!... Puis, celle que j'aime, enlevée, en atten-

dant qu'elle en épouse un autre sous mes yeux!... Mes amours, ma fortune, ma vie, tout est en danger!... Eh bien! un pressentiment me dit que ma bonne étoile triomphera!... Cette maison, ce millionnaire, ces trésors!... moi, je suis là, comme serait un gastronome devant une table chargée de mets succulents!... Il ne pourait pas croire qu'il lui fût possible de mourir de faim!... Et j'ai foi dans l'avenir!...

AIR : Change, change-moi, Brama.

Opulence, amour,
Que ce séjour
Pour moi rassemble,
C'est trop longtemps
Vous éclipser! Venez ensemble!
Je vous attends!

Dans les regards d'Hèva,
Ce bonheur, que rêva
Mon cœur émerveillé,
Il a brillé!
Mais ce rapide éclair,
Qui m'éblouit hier,
Pour jamais aujourd'hui
Aurait-il lui?

Opulence, amour,
Dans ce séjour
Brillez près d'elle!
Et toi, douce Hèva,
Reviens, reviens!...

HÈVA, paraissant à la porte de droite.

Sa voix m'appelle,
Et me voilà!

SCÈNE VIII.

HÈVA, DANVILLIERS.

DANVILLIERS.

Ah! je le disais bien que le bonheur reviendrait! Voici l'ange charmant qui m'en apporte le présage!

HÈVA.

Vous êtes seul ici?

DANVILLIERS.

Oui, mais ne vous éloignez pas.

HÈVA.

Je ne compte plus m'éloigner, et M. Robert...

DANVILLIERS.

Qui cela ? ce petit vieux qui m'ennuie tant ?

HÈVA, d'un ton de reproche.

C'est lui qui m'envoie près de vous.

DANVILLIERS.

Bah !... est-ce possible ?... ah ! voilà qui me raccommode avec lui !

HÈVA, étonnée.

Quoi ! vous ne m'attendiez pas ?

DANVILLIERS.

Et la surprise ajoute à mon plaisir.

HÈVA, étonnée et naïve.

Mais vous aviez, disait-il, des choses très importantes à m'apprendre.

DANVILLIERS, étonné.

Moi ?

HÈVA, le regardant.

Ainsi vous n'aviez rien à me dire ?

DANVILLIERS, la retenant.

Mais au contraire !

AIR : A l'âge heureux de quatorze ans.

Je vous dirai que dans vos yeux
La touchante bonté respire :
Qu'on aime vos traits gracieux,
Le charme de votre sourire ;
Qu'à chaque instant je me plairais
A contempler ce doux visage;
Qu'on vous admire... et si j'osais,
J'en dirais encore davantage !
Mademoiselle, si j'osais,
J'en dirais encore davantage.

HÈVA, embarrassée.

Quoi donc, Monsieur ?

DANVILLIERS.

Même air.

Je vous dirais qu'auprès de vous
D'un sentiment beaucoup plus tendre

Même en craignant votre courroux,
Les cœurs ont peine à se défendre;
Que de bonheur où j'aspirais
Vous seule m'apportez l'image,
Que je vous aime..., et, si j'osais,
J'en dirais encore davantage.

HÉVA.

Mais c'est déjà beaucoup, Monsieur!

DANVILLIERS, [illegible]

C'est trop... si je vous déplais.

HÉVA, [illegible].

J'ai dit beaucoup... je n'ai pas dit trop.

[illegible]

Je veux bien ne pas me fâcher;
Et cependant, ce doux langage,
Chez vous on dit que c'est l'usage,
Je devrais vous le reprocher,
Mais moi je ne sais rien cacher,
Et je ne veux pas me fâcher!

([illegible] Gustave entre par la porte à gauche.)

GUSTAVE, sortant du cabinet de Pierre, à lui-même.

Non, il ne m'était pas possible de l'écouter plus longtemps!... Je souffrais trop!... (En ce moment il voit Danvilliers qui baise la main d'Héva.) Ah!

(A cette exclamation, Héva et Danvilliers se retournent et l'aperçoivent; Héva se sauve dans sa chambre.)

HÉVA, se sauvant.

Ah!...

(Danvilliers [illegible] Gustave [illegible] quelque chose; puis, comme il ne le regarde même pas, Danvilliers s'éloigne par le fond.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, seul.

Et je ne pourrais ni m'offenser, ni me plaindre!... Quels malheurs ne vais-je pas créer autour de moi!... et pour moi!... Et, cependant, sans ce mariage, un éclat va déshonorer mon nom, perdre mon ami,

et ruiner ceux qui se sont fiés à ma parole !... Pour tout sauver, il faut de l'or !... Et, pour cet or, il faut que je donne le noble nom que mes aïeux avaient illustré, le titre qu'ils payèrent de leur sang !... Que je donne mon amour promis à une autre, et ma vie tout entière, pour la lier à je ne sais quel sort honteux qui me révolte !... Mon Dieu ! pour de l'or, les uns vendent leur temps, leur travail et leurs forces !... Et moi, moi, je vendrais mon âme, les tendresses de mon cœur, les pleurs de Pauline... (Avec exaltation.) et le désespoir de sa mère !... Mais est-ce possible, cela ?... (Avec une sorte d'égarement.) Et je ne pourrai pas donner mon sang, ma vie, pour épargner à tous la honte et le malheur ! Ah ! c'est affreux !

(Il s'assied près de la table à droite de l'acteur.)

SCÈNE X.

GUSTAVE, PIERRE, paraissant à la porte à gauche.

PIERRE, apercevant Gustave.

Le voilà !... Il semble, en vérité, que l'arrivée du millionnaire a jeté un grain de folie dans le cerveau de tout le monde ! (S'approchant de Gustave.) Pourquoi, diable, m'avez-vous quitté si brusquement ? Je n'ai pas tout dit !... je ne vous ai pas encore assez parlé d'elle.

GUSTAVE, à part.

Ah !... de sa fille.

PIERRE, riant avec bonhomie.

Oui, ma fille... Un nouveau message m'apprend qu'elle va me revenir. C'est par bonté d'âme ce qu'elle a fait, car elle est bonne ! vous ne pouvez pas vous en faire une idée de sa bonté !... Quand elle croit que quelqu'un est intéressé, elle le prend en aversion.

GUSTAVE, à part.

Son mépris suivra notre mariage.

PIERRE.

Cette chère enfant, c'est l'enfant de la nature ! elle a toujours vécu libre et joyeuse : j'ai voulu qu'elle eût tout ce qu'on peut avoir en ce monde ! et voilà pourquoi je lui donne un mari qui lui apporte titre et noblesse (Il soupire.), ce qui m'a manqué à moi pour être heureux !... Puis, le mari n'est pas mal.

(Il l'examine.)

GUSTAVE, à part, avec impatience.

Toutes ses paroles me font souffrir.

PIERRE, [illegible], à part.

Allons, je crois que... ce n'est pas une mauvaise affaire...

GUSTAVE, à part.

Il m'examine! Oui, c'est un marché qu'il fait. (Il se recule et se détourne [illegible].) Que j'ai besoin de courage!

PIERRE.

Aussi, je ferai bien les choses! une noce comme on n'en a jamais vu! De votre côté, tous les grands seigneurs; du mien, les princes de la finance!... J'ai pour plus de dix millions de considération sur Paris.

([illegible] de la table à droite. Gustave prend la gauche.)

GUSTAVE, à part.

Quelle puissance que celle de l'argent! et quelle honte de s'y soumettre!

PIERRE.

Le fait est que je ne me plains pas, si ce n'est... Mais... elle viendra! sa fierté s'adoucira, j'espère...

GUSTAVE, inquiet.

De qui parlez-vous?

PIERRE.

De votre tante, la comtesse de Valcourt. Elle consent, et sa fille... cette jolie Pauline... l'amie d'Héva... elle-même demande et prie pour vous.

GUSTAVE, vivement.

Qu'est-ce que vous dites là?

PIERRE.

Eh bien! oui... ce diable de Danvilliers ne s'était-il pas avisé de croire qu'elle vous aimait? que ce mariage la désolait?

GUSTAVE, à part.

O mon Dieu!

PIERRE.

Mais je l'ai vue; elle m'a dit un bien de vous!... C'est une charmante enfant!... il faudra nous occuper d'elle après votre mariage... Il m'est venu une idée... nous la marierons.

GUSTAVE.

La marier?

PIERRE.

Avec une bonne dot... à Danvilliers, l'agent de change.

GUSTAVE, violemment.

A lui! cette nature délicate! ce cœur si tendre! à lui? Pauline? Non, non, jamais!

PIERRE, étonné.

Qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, avec explosion.

Ce que j'ai? ce que j'ai? Je ne sais pas! Mais au supplice que j'endure, depuis une heure, à mentir à mon cœur, à ma pensée, à tous les mouvements de mon âme, je sens qu'il vaut mieux tout risquer et tout perdre !

PIERRE, stupéfait.

Comment!

GUSTAVE.

Je vous trompais! je voulais sauver mon nom du déshonneur; mais qu'importe l'estime des autres, si je ne puis m'estimer moi-même? si toute ma vie doit être un méprisable mensonge? si j'épouse une femme sans l'aimer, le cœur plein d'amour pour une autre? si mes habitudes et mes idées rendent ce mariage odieux ? (Mouvement de Pierre.) si je rougis ?

PIERRE, choqué.

Monsieur!

GUSTAVE.

Ah! ce n'est pas de vous, qui êtes généreux et bon! C'est de moi! de moi? qui des mœurs du temps méprisais surtout l'amour de l'or... et dont on dira: Il s'est vendu corps et âme pour de l'or... il a quitté la femme qu'il aimait et dont il était aimé, et cela pour de l'or!

PIERRE.

Ah!

GUSTAVE.

Oh! je sais bien que cela se fait tous les jours. Mais que voulez-vous? mon âme n'est point faite à de pareils marchés! ils la révoltent!... Moi, je ne pourrais pas vivre ainsi! Malgré mes efforts, ma douleur a trahi ma pensée, et le premier besoin de ma vie est de pouvoir m'estimer moi-même.

PIERRE, stupéfait.

Encore un qui est désespéré! et que l'offre de près de deux millions ne console pas. (Avec impatience et haut.) Je le disais bien, il y a autre chose que l'argent, et il est des gens à qui il faut mieux que cela! Moi-même, avec toute ma fortune, est-ce que vous croyez... que je... suis heureux?... Est-ce que?...

SCÈNE XI.

PAULINE, PIERRE, GUSTAVE.

PAULINE, en dehors.

Oh! laissez-moi lui parler.

GUSTAVE.

Pauline... Ah! dans ce moment de trouble... je ne puis pas... je ne veux pas la voir. laissez-moi me retirer.

(Il entre dans le cabinet de Pierre, à gauche de l'acteur.)

PIERRE.

Oui, restez là .. moi je veux lui parler. (Pierre, allant à la porte du fond.) Entrez !.. entrez donc.

PAULINE.

Pardon! (Elle veut reculer.)

PIERRE, la ramenant.

Venez !... Mais qui vous amenait donc chez moi ?

PAULINE, effrayée.

Oh ! ne vous fâchez pas ! c'étaient vos paroles tout à l'heure.

PIERRE.

Comment ?

PAULINE.

Oui... j'ai entendu... que vous disiez là que vous voudriez consoler ma mère.

PIERRE.

Eh bien ?

PAULINE.

Je me suis échappée sans le lui dire, et je venais. . m'assurer si c'était vrai.

PIERRE.

Mais, ne m'avez-vous pas caché la vérité, vous ?

PAULINE.

Quelle vérité ?

PIERRE

Que vous aimiez M. Gustave ? .. que vous seriez malheureuse si je le mariais à une autre?... que vous me maudiriez ?

PAULINE.

Ah ! je ne maudis pas même le sort qui me poursuit depuis l'enfance ! et qui n'a fait briller aujourd'hui un rayon de joie que pour accroître mes regrets ! Et vous, Monsieur. je vous bénirai si vous assurez le bonheur de mon cousin, et celui de ma mère !... C'est elle qui a souffert ! dont toute la vie se composa de sacrifices.

PIERRE.

Comment ?

PAULINE.

A mon âge, on la maria contre ses vœux au comte de Valcourt.

PIERRE.

Contre ses vœux !

PAULINE.

Son père pleurait un fils aîné séparé de lui par son mariage; ma mère promit qu'il n'aurait du moins aucun chagrin par sa fille.

PIERRE.

Mais elle n'aimait personne !

PAULINE.

Elle aimait quelqu'un.

PIERRE.

Voilà donc le secret de ses dédains ?

PAULINE.

Ah! ce n'est qu'aujourd'hui, en voyant mes chagrins, que ma mère... m'a confié tous les siens.

PIERRE.

Ainsi elle aimait quelqu'un ?

PAULINE.

Et depuis que je suis au monde, j'ai vu ma mère et souffrir et pleurer! séparée de ce qu'elle aimait! en proie à la misère, et occupée à m'en préserver... Ah! si vous pouviez, Monsieur... changer un sort si cruel?... Si vous pouviez écouter ma prière?... Je vous en supplie, par tant de maux soufferts, par les pleurs de ma mère, par le bonheur de votre fille, dont Gustave est chargé, rendez à ma mère le bonheur et celui qu'elle aima !

PIERRE.

Ah! vous ne savez pas ce que vous demandez, et cependant je cède à vos prières. Oui, celui qu'elle aima... quel qu'il soit! votre mère heureuse et riche sera pour lui.

SCÈNE XII.

PIERRE, PAULINE, LA COMTESSE.

PAULINE.

Ah! merci, Monsieur. (Elle voit sa mère, elle va au-devant d'elle.) Venez, ma mère, et comprenez ma joie

LA COMTESSE, inquiète.

Qu'y a-t-il ?

PAULINE, joyeuse.

Eh, vite! éloignez cette inquiétude et ce triste sourire... plus de

cela, Madame ! Ah ! il y a seize ans que je fais votre volonté : pour un jour, veuillez faire la mienne.

LA COMTESSE.

Que veux-tu dire, mon enfant ?

PAULINE.

Que ce sont les mères qui devinent le cœur de leurs filles, qui s'occupent de leur bonheur, et qui les marient ! et qu'aujourd'hui c'est la fille qui se charge de consoler et de marier sa mère.

LA COMTESSE, [illegible].

Mais que peux-tu faire, toi qui dois ignorer...

PAULINE.

Beaucoup de choses encore ; mais qui en sais assez pour tout découvrir.

LA COMTESSE, voulant l'arrêter.

Pauline !

PAULINE, continuant.

Longtemps séparée de celui qu'elle aimait, elle l'a revu ce matin, l'aimant toujours et lui offrant sa main.

PIERRE.

Que dites-vous ?

PAULINE.

Elle ne m'a pas dit son nom ; mais elle l'a refusé à cause de moi, à cause de Gustave ! qu'elle croyait trop fier pour s'allier à qui n'était pas noble. C'était encore un sacrifice.

PIERRE, [illegible].

Est-ce que c'est vrai ?

PAULINE.

Mais vous l'avez promis, il saura qu'il est aimé, et il reviendra pour ne plus la quiter et pour la rendre heureuse. (Elle fait passer sa mère près de Pierre.) Il l'a promis ! c'est lui que cela regarde à présent.

LA COMTESSE, lui tend la main.

Bien plus que tu ne crois.

PIERRE, transporté.

O ciel ! tant de bonheur !

PAULINE, étonnée.

Comment !... c'était lui !

PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que j'étais aveugle ? est-ce que la fortune m'aurait caché la vérité ? Elle fait de ces tours-là !... Mais le bonheur, l'affection, comme ça vous illumine le cœur ! On voit tout, on devine tout ! (Il [illegible] la porte à [illegible] du public.) Gustave ! venez ! venez !

LA COMTESSE.

Lui, ici !

PAULINE.

Gustave !

GUSTAVE, sortant du cabinet.

Oui, moi, Madame, qui lui ai tout dit ! mon amour et mon désespoir ! Perdre Pauline était un sacrifice impossible !... J'ai tant souffert, Madame !... Pardonnez-moi !... pardonnez-moi !

PIERRE, faisant passer Pauline près de lui, pendant qu'Hêva entre doucement par la porte de droite.

Là, près d'elle !

HÊVA.

Et moi ?

PIERRE.

Ma fille !.. (Il l'embrasse et lui montrant Pauline.) Une sœur !...

LA COMTESSE, la baisant au front.

Et une mère !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DANVILLIERS, au fond, amené par ROBERT.

ROBERT, de la porte.

Mais venez donc, je vous dis qu'on n'attend plus que vous... Voyez ! en famille !... heureux !

PIERRE, riant.

Ce coquin de Danvilliers aura eu raison !... L'argent arrangera tout.

DANVILLIERS.

Enfin !

PIERRE, à Gustave.

C'est ma seconde fille que vous épousez aux mêmes conditions.

GUSTAVE.

Ah ! Monsieur !

PIERRE, à Hêva.

Toi, la même dot plus tard.

HÊVA, lui prenant la main.

Pourquoi plus tard ?

PIERRE.

Le temps de te choisir un mari.

HÉVA.

Vous m'avez toujours dit que ce serait moi qui choisirais ?

PIERRE.

Eh bien ! toi...

HÉVA.

Et s'il était tout choisi ?

DANVILLIERS.

Et tout près ?

PIERRE, [illegible]

Ma foi ! la dot ira bien à la charge.

DANVILLIERS.

Et la femme encore mieux au mari. (A R[illegible].) Mais qui êtes-vous donc ?

ROBERT.

Le comte de Jonville.

LA COMTESSE, [illegible].

Oui, mon frère, qui nous avait quittés quand j'étais encore enfant, et que je n'avais pas revu.

PAULINE.

Quand je disais qu'il nous porterait bonheur.

LA COMTESSE.

C'est comme cela qu'il s'est fait reconnaître.

DANVILLIERS, riant.

Quoi ? c'est ?...

ROBERT, riant.

Le vieil avare de père.

DANVILLIERS.

Ah ! l'homme d'esprit qui sait tout arranger ! car c'est vrai... c'est lui qui a tout arrangé.

PIERRE, [illegible].

Monsieur le comte !

ROBERT, [illegible].

Un frère qui vous doit le bonheur de tous les siens...

PIERRE, [illegible].

Il avait raison... c'est une royauté !... Je suis roi... et il sera mon ministre ! mais je ferai mes affaires moi-même.

FIN DE PIERRE LE MILLIONNAIRE.



DEUX JOURS

OU

LA NOUVELLE MARIÉE

PERSONNAGES.

—

LE COMTE ARTHUR DE VÉRIGNY.
JUBELIN, banquier.
RICHEBOURG, neveu de M. Jubelin.
ROBERT, jardinier.
MARIE, fille de M. Jubelin.
LAURENCE DE VARINCOURT, créole, cousine d'Arthur de Vérigny.
MADAME MONGROLLE, sœur de M. Jubelin.
ANNA, sœur de lait de Marie.
LE MAIRE DE LA COMMUNE.
UN DOMESTIQUE.
PARENTS ET INVITÉS DE LA NOCE.

La scène se passe dans le château du comte Arthur, à quelques lieues de Paris.



ARTHUR.

DEUX JOURS

OU

LA NOUVELLE MARIÉE

Comédie en trois actes, mêlée de couplets. Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 novembre 1831.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon qui s'ouvre sur un parc ; porte vitrée au fond ; portes de chaque côté, sur le premier plan ; au deuxième plan à droite, une autre porte ; au deuxième plan, à gauche, une fenêtre. Une table couverte d'un tapis et sur laquelle est un gros registre, ainsi que tout ce qu'il faut pour écrire, est à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MONGROLLE, M. JUBELIN, LE MAIRE, PARENTS ET INVITÉS, groupés autour du salon, ROBERT.

JUBELIN, allant regarder à la fenêtre, a l'air inquiet.

Il ne vient pas !...

MADAME MONGROLLE.

Voilà qui est bien singulier !... Toute la famille, toute la société réunie !

JUBELIN.

Monsieur le maire de la commune, notre parent, ayant bien voulu se transporter ici avec les registres de l'état civil, pour célébrer le mariage dans le château de mon gendre futur, comme cela se fait chez les personnes les plus considérables !

MADAME MONGROLLE.

Et le marié qui n'arrive pas !... C'est joli !

ROBERT, entrant par la porte du premier plan à gauche.

Monsieur, on m'envoie vous dire que la toilette de la mariée est finie.

JUBELIN.

C'est bon

ROBERT.

J'ai regardé quand on a ouvert la porte : ah ! c'est superbe. Faut-il dire qu'on peut venir?

JUBELIN, qui a été regarder encore à la fenêtre.

Encore un instant.

(Robert sort par la même porte.)

MADAME MONGROLLE.

Savez-vous, mon frère, que ça commence à devenir étrange et que votre M. de...

JUBELIN.

M. le comte Arthur de Verigny, ma sœur.

MADAME MONGROLLE.

Oh! mon Dieu! comme ce titre de comte est long dans votre bouche! Il semble avoir quatre syllabes.

JUBELIN.

Ah ! par exemple, moi, faire cas d'un titre !... Non, non, on me connaît ; quand j'étais député, j'ai toujours parlé contre la noblesse.

MADAME MONGROLLE.

Et vous donnez votre fille à un comte. Allez, allez, vous aimez la gloriole : et notre pauvre père, marchand de draps..

JUBELIN.

Vous voulez dire manufacturier.

MADAME MONGROLLE.

Comme vous voudrez. Il a bien fait d'amasser le solide.

JUBELIN.

N'ai-je pas triplé ma fortune ?

MADAME MONGROLLE.

Oui, vous avez été heureux dans votre négoce.

JUBELIN.

Vous voulez dire dans mes affaires.

MADAME MONGROLLE.

Comme vous voudrez.

JUBELIN.

Je suis banquier, et je donne onze cent mille francs à ma fille unique.

MADAME MONGROLLE.

C'est acheter assez cher le plaisir de se rendre ridicule.

JUBELIN.

Allons, ma sœur, vous êtes injuste : mon gendre est un jeune

homme accompli ; je le connais, moi, depuis son enfance : n'étais-je pas l'ami du feu comte son père ?

MADAME MONGROLLE.

Certes, il vous la devait bien, son amitié ! Ne lui avez-vous pas autrefois sauvé l'honneur ; n'avez-vous pas rétabli sa fortune ? C'est un beau trait de votre vie, et je suis loin de vous en blâmer ; mais fallait-il pour cela donner votre fille à son fils ?

JUBELIN.

C'était un engagement pris entre le vieux comte et moi ; mais je m'étais réservé la faculté de le rompre, si ce mariage n'avait pas dû faire le bonheur de cette chère enfant sur qui reposent toutes les espérances de ma vieillesse ; et je suis tranquille, elle sera heureuse.

MADAME MONGROLLE.

Oui, ça commence bien.... Ah ! si M. Mongrolle s'était fait attendre ainsi ?... mais le pauvre défunt, il était toujours prêt, lui !... le digne homme !... Il vrai qu'il n'était pas grand seigneur.

JUBELIN.

Faut-il donc vous répéter que le comte Arthur, pour qui ce mariage était un devoir sacré, n'épouse cependant pas ma fille par intérêt, puisque, grâce à une succession qu'il est allé recueillir dans les colonies, sa fortune est aujourd'hui égale à la mienne.

MADAME MONGROLLE.

En effet, il a été deux ans absent.

JUBELIN.

Il n'en fallait pas moins pour réaliser l'héritage ; mais il est revenu fidèle à ses promesses.

MADAME MONGROLLE.

Et sa cousine, madame de Varincourt, est venue en même temps se fixer en France avec son vieux mari : c'est encore une mijaurée que nous n'avons vue qu'une fois, et qui ne me plaît guère...

JUBELIN.

Comme la prévention vous aveugle ! C'est une petite femme charmante : quoique mariée depuis trois ans, elle a, ma foi, l'air plus jeune que ma fille... Il est vrai qu'une créole ça se marie de bonne heure.

MADAME MONGROLLE.

Pourquoi n'est-elle pas ici pour la noce de son cousin ?

JUBELIN.

Elle va sans doute arriver.

MADAME MONGROLLE.

Oh ! pour ma part, je n'y tiens pas : mais le marié ! le marié !... où est-il ?

JUBELIN.

Dame ! vous savez bien qu'il est allé de grand matin à la ville pour chercher l'anneau et quelques autres présents qui avaient été oubliés. Il lui sera peut-être arrivé quelque accident.

MADAME MONGROLLE.

Et que voulez-vous qu'il lui arrive dans une bonne voiture ?... Tenez, regardez la mine des invités et de nos parents !... Qu'est-ce qu'ils doivent penser ?

JUBELIN.

Ils pensent... ils pensent... Je vous assure qu'ils ne pensent rien du tout. ([illegible]) Ah ! le voilà !

MADAME MONGROLLE.

C'est bien heureux !

JUBELIN.

Une seconde voiture entre dans la cour.

MADAME MONGROLLE.

Enfin !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte de Vérigny.

MADAME MONGROLLE.

Ah !

SCÈNE II.

ARTHUR DE VÉRIGNY, MADAME MONGROLLE, JUBELIN, plus LAURENCE DE VARINCOURT, PARENTS ET INVITÉS.

ARTHUR, en entrant.

Oh ! mon Dieu, me serais-je donc fait attendre ? Combien de pardons je vous demande, monsieur Jubelin !... Madame, veuillez m'excuser.

JUBELIN.

C'est bon, mon gendre, c'est bon ; vous voilà, tout est dit.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Varincourt.

(Elle entre.)

JUBELIN.

Nous n'espérions plus, Madame, être assez heureux pour vous voir.

LAURENCE.

Parente de M. de Vérigny, pouvais-je ne pas me rendre à votre

invitation? Je suis en retard, c'est un tort que vous et madame Mongrolle vous daignerez peut-être excuser.

MADAME MONGROLLE.

Oh! Madame, je ne vous en veux pas.

LAURENCE.

Vous me permettrez de saisir cette occasion pour faire avec vous une connaissance plus intime.

MADAME MONGROLLE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi.

JUBELIN.

Allons, puisque tout le monde est prêt, je vais chercher ma fille : il faut que la cérémonie ait lieu tout de suite.

LAURENCE, à part.

Tout de suite!

JUBELIN.

J'espère, Madame, que vous serez contente de la jolie cousine que le comte Arthur va vous donner : (A demi-voix.) ce n'est pas parce que je suis son père; mais elle est très bien, vous allez voir.

MADAME MONGROLLE.

Allez donc, mon frère, la pauvre enfant n'a déjà que trop attendu. (Jubelin sort par la porte de gauche. A Arthur.) Comme vous êtes rêveur, monsieur le comte! Pourquoi donc cet air inquiet et agité?

ARTHUR, se remettant.

Moi!... vous vous trompez, je vous jure.

MADAME MONGROLLE.

Ce jour de noce a un aspect sinistre! nos parents et nos amis ont tous des figures de circonstance.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Jamais vous n'avez, j'imagine,
Vu noce plus triste, et vraiment
Chacun ici fait une mine!...
On dirait un enterrement!
Ne vous semble-t-il pas, Madame,
A les voir muets, interdits,
Qu'ils vont, au lieu d'épithalame,
Entonner un *De profundis*?

LAURENCE.

Ce ton solennel, qui règne habituellement dans la cérémonie d'un mariage, ne défend les éclats de la joie que par respect pour le bonheur.

MADAME MONGROLLE.

Joli bonheur, en vérité !... [illegible], ne me parlez pas de tous ces mariages de convenance... c'est comme une terre qu'on achète pour son revenu : on fait connaissance, on touche l'argent, et ce sont ensuite des étrangers qui font valoir.

LAURENCE, [illegible].

Madame Mongrolle a une façon piquante d'exprimer sa pensée.

MADAME MONGROLLE.

On me comprend, ça suffit : à bon entendeur, salut !

ARTHUR, [illegible].

Elle peut sourire et plaisanter !... a-t-elle donc plus de courage, ou moins d'amour que moi ?

MADAME MONGROLLE.

Ah ! voici ma nièce !...

LAURENCE, à part.

Dieu !... qu'elle est jolie !...

SCÈNE III.

ARTHUR, LE MAIRE, [illegible], JUBELIN, MADAME MONGROLLE, MARIE, LAURENCE DE VARINCOURT, PARENTS ET INVITÉS.

MADAME MONGROLLE.

Approche, mon enfant.

MARIE.

Ma bonne tante !...

CHŒUR [illegible].

JUBELIN.

Allons, mes enfants, tout s'apprête,
Ce moment a comblé mes vœux ;
Pour chacun c'est un jour de fête,
Car vous méritez d'être heureux.
Venez, ma fille, et vous, mon gendre.

ARTHUR, à part.

Il le faut donc !

LAURENCE, à part.

Quelle douleur !
Ah ! puissent-ils ne pas comprendre
Ce qui se passe dans mon cœur !

JUBELIN, à Arthur.

Avancez donc.

MARIE, à part.

Que de bonheur!

LAURENCE, à part.

Hélas! il n'est plus d'espérance!

MADAME MONGROLLE, bas à Jubelin.

Regardez donc notre futur;
Il est troublé, le fait est sûr.

JUBELIN.

Vous êtes folle! allons, silence.
Monsieur le maire, tout est prêt,
Nous attendons.

ARTHUR, à part.

C'en est donc fait!

MADAME MONGROLLE, à part.

Je crois qu'il balance.

JUBLIN, à Marie qui est encore à l'écart.

Pourquoi donc t'éloigner de nous?
Ce moment n'est-il pas prospère?
Approche, et de la main d'un père
Viens, ma chère enfant, recevoir un époux.

MARIE, s'avançant.

Oui, j'obéis, et comme vous
Aujourd'hui votre fille espère;
Heureuse du bonheur d'un père,
Je viens de sa main recevoir un époux.

(La musique continue piano à l'orchestre.)

LE MAIRE, debout et le Code à la main.

« Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance.
« Le mari doit protection à sa femme; la femme obéissance à son mari. »
Monsieur le comte Arthur de Vérigny, déclarez-vous prendre en légitime mariage demoiselle Marie Jubelin?

ARTHUR.

Oui.

LE MAIRE.

Demoiselle Marie Jubelin, déclarez-vous prendre en légitime mariage le comte Arthur de Vérigny?

MARIE.

Oui.

LE MAIRE.

Au nom de la loi, je déclare le comte Arthur de Verigny et la demoiselle Marie Jubelin unis en légitime mariage. Venez signer.

(Arthur, Marie, Jubelin, madame Mongrolle et Laurence de V[illegible] signent sur le registre.)

JUBELIN, à la société.

Mes amis, félicitez-moi!
Fut-il jamais plus doux d'obéir à la loi?

ENSEMBLE.

Allons, mes enfans, tout s'apprête,
Ce moment a comblé mes vœux;
Pour moi quel beau jour, quelle fête!
Je peux mourir, je suis heureux!

CHOEUR.

Allons, mes amis, tout s'apprête,
Ce moment a comblé leurs vœux;
Pour chacun c'est un jour de fête,
Car ils méritent d'être heureux.

ARTHUR, à part.

Pour toujours mon malheur s'apprête,
Je maudis cet hymen affreux,
Il est donc vrai! ce jour de fête
Me rend à jamais malheureux!

LAURENCE, à part.

Ces doux transports, ces chants de fête
A mon cœur font un mal affreux;
Et, lorsque mon malheur s'apprête,
Ce moment comble tous leurs vœux.

MADAME MONGROLLE, à part.

Ces doux transports, ces chants de fête
N'ont pas l'air de le rendre heureux,
Et, lorsque son hymen s'apprête,
Il semble ailleurs porter ses vœux.

JUBELIN.

Enfin, la moitié de la besogne est faite. Dans une demi-heure, rendez-vous général dans la chapelle du château pour la bénédiction nuptiale. Et d'abord, que je sois le premier à saluer ma chère Marie du nom de comtesse de Verigny.

LAURENCE, à part.

Ah ! je ne croyais pas souffrir ainsi !

MADAME MONGROLLE.

Sois toujours la bonne et simple Marie ; porte sans orgueil ton nouveau nom.

MARIE, timidement et à demi-voix.

Permettez que j'en sois heureuse et fière !... C'est le sien.

(Elle jette un regard sur Arthur qui tressaille.)

ARTHUR, à part.

Oh ! pourquoi ai-je consenti ?

MARIE, avec inquiétude.

Mais il me semble .. je crains, en vérité, que vous ne soyez pas bien, monsieur Arthur.

ARTHUR.

Il est vrai, je souffre... un mal de tête... rien, rien, cela se dissipera !... Je vous remercie pourtant d'un intérêt que je ne... que je désirerais mériter.

LAURENCE, à part.

Comme il la regarde !

JUBELIN.

Ah ! par exemple, est ce que c'est le moment d'être malade ? Allons tous faire un tour de promenade dans le parc, puis à la chapelle ; l'air vous fera du bien, mon gendre. Voyons, Messieurs, la main aux dames ; la vôtre m'appartient encore, ma fille.

LE CHOEUR.

Même air que ci-dessus.

Allons, mes amis, tout s'apprête,
Ce moment va combler mes vœux ;
Pour chacun c'est un jour de fête,
Car ils méritent d'être heureux.

(Tout le monde sort par le fond, excepté Laurence de Varincourt.)

SCÈNE IV.

LAURENCE, seule.

Respirons un moment ; enfin me voilà seule ! j'espérais être plus calme ! Qu'elle est belle sous cette parure ! combien cette expression

naïve d'un bonheur innocent répandait de charmes sur tous ses traits !... et lui ! comme ses yeux s'attachaient sur elle, malgré lui peut-être !... Ah ! j'ai trop présumé de mon courage ; j'ai voulu être témoin de cette union, et je suis venue chercher une douleur que je ne soupçonnais pas ! Pourquoi donc ai-je quitté cette Amérique où l'on sait aimer, où je fus si heureuse ?

Air [illegible].

Sous ce beau ciel qui reçut mes adieux,
J'ai de l'amour savouré tous les charmes ;
Mais ces tourments m'attendaient en ces lieux.
L'Europe seule a vu couler mes larmes !
Heureux pays, où j'ai connu l'amour,
Tu fus témoin de mon dernier beau jour !

De la prudence écoutez le conseil,
Me disent-ils, quand tout mon sang s'allume ;
Ces cœurs glacés sous leur pâle soleil,
Comprendront-ils le feu qui me consume ?
Heureux pays, où j'ai connu l'amour,
Tu fus témoin de mon dernier beau jour !

(Elle pleure.)

SCÈNE V.

ARTHUR, LAURENCE.

ARTHUR, [illegible]

Que vois-je ? grand Dieu ! Laurence, vous pleurez !

LAURENCE, [illegible]

C'est vous, Arthur ?

ARTHUR.

Oui, je suis parvenu à me dérober à tous les regards ; vous n'étiez pas là, mon inquiétude vous cherchait ; je viens, et je vous trouve les yeux baignés de larmes ! vous, si gaie, si heureuse avant de me connaître ; vous pleurez ! ah ! je suis bien à plaindre ! ce mariage...

LAURENCE.

Ce mariage me fait mourir.

ARTHUR.

Qu'entends-je ?

LAURENCE.

J'ai eu plus de courage que de forces : ce serment d'être à une autre, quand vous l'avez prononcé, j'ai trop souffert ! ce mariage me tue.

ARTHUR.

Souffrir! toi! Ah! parle, que commandes-tu, que veux-tu, Laurence ?

LAURENCE.

Toi, mon Arthur, à une autre! toi! Non, cela ne peut être! ce mariage est impossible ! Arthur est mon bien: c'est moi seule qu'il aime : ne me l'a-t-il pas juré cent fois? n'ai-je pas payé ce serment par le sacrifice de mon repos ? ne m'aimes-tu pas, Arthur ?

ARTHUR.

Si je t'aime?... L'amour pour moi, c'est Laurence ! jamais aucune femme n'avait fait battre mon cœur; tout mon bonheur a commencé par toi! Toi, c'est tout! ce mariage?... mon père au lit de mort me l'a commandé, et les volontés d'un mourant sont sacrées. Cet affreux devoir, l'honneur et la reconnaissance m'y condamnent ; toi-même tu as exigé que j'y demeurasse fidèle Eh bien ! dis un mot, je foule aux pieds les ordres de mon père, je renonce à l'honneur, je plonge le désespoir au cœur d'un vieillard qui plaça dans cette union tous ses rêves de félicité, et qui jadis sauva mon père de sa ruine : je pars avec toi, je te suis où tu voudras; le monde pour moi, c'est ton amour.

LAURENCE.

Ah! je le vois, vous m'aimez, Arthur, c'est moi seule que vous aimez, et ma raison revient ; elle m'avait quittée à mon premier soupçon; mais je suis heureuse, je n'envie rien à personne ; qu'une autre porte votre nom, partage votre rang, jouisse de votre fortune... moi, vous m'aimez !

ARTHUR.

Souvenez-vous, Laurence, de mes paroles : vous avez été l'arbitre de ma destinée.

LAURENCE.

Oui, j'ai voulu la première place dans votre cœur, Arthur, parce vous êtes le plus noble, le meilleur et le plus estimé des hommes. Cette union, je vous l'ai conseillée, quand vous m'avez dit : *Il y va de l'honneur*, car vous me l'avez dit.

ARTHUR.

Je ne vous ai point trompée : M. Jubelin avait réparé tous les désastres de ma famille, mon père mourant m'avait légué le soin d'acquitter sa dette en épousant Marie ; et lorsqu'un héritage inespéré me vint rendre l'opulence, si j'avais refusé de remplir mes engagements, que n'aurait-on pas dû penser ? j'aurais été aux yeux du monde un ingrat, sans foi, sans délicatesse. Eh bien ! si vous aviez commandé

ce sacrifice, vous l'auriez obtenu. Par delà les mers, sous le ciel brûlant de l'Amérique, s'est allumé dans mon cœur cet amour dont j'ignorais la puissance : rappelez-vous l'époque où, frappé par ce mal cruel qui si souvent est la mort pour l'Européen, je vous ai vue braver tous les dangers, affronter la contagion, me prodiguer les soins qui m'ont arraché au tombeau. Vous seule, vous m'avez rendu à la vie ! cette vie, elle est votre bien. Pendant deux ans, que je fus heureux ! Mais quand votre mari est venu se fixer en France, quand vous m'avez dit : « Ce nom que je porte, un honnête vieillard me l'a confié sans tache, et je lui dois de ne pas laisser les soupçons m'approcher; soyez fidèle à vos promesses, épousez Marie ; » j'ai obéi, Laurence, car je craignais pour votre bonheur ; j'ai donné ma main, mais j'ai gardé tout mon amour.

LAURENCE.

Pardonnez, Arthur, si je n'ai pas eu le courage de soutenir aujourd'hui l'épreuve cruelle à laquelle la raison nous a condamnés. Soyez l'époux d'une autre, il le faut ; ma souffrance s'est dissipée au doux son de votre voix, je suis forte et résignée maintenant. Voyez, je souris encore; tout mon chagrin s'est évanoui. Marie sera comtesse de Versigny; la vanité de son père, la sienne, seront satisfaites ; s'est-elle informée si votre cœur pouvait l'aimer, si elle pouvait vous rendre heureux ? Non, c'est un enfant de votre Europe ; elle a vu un titre, une riche corbeille, un hôtel, et surtout le plaisir de passer sa vie dans les salons où ses amies d'enfance ne sont pas reçues. Ses idées n'ont pas été au-delà : elle obtient aujourd'hui tout ce qu'elle a rêvé de bonheur ; je ne lui aurai fait aucun tort.

ARTHUR.

Oui, le serment de la rendre heureuse n'a pas eu plus d'importance à ses yeux ; je ne la tromperai pas ; elle aura tout ce qu'elle a désiré, tout ce que je peux donner. Mais cet amour si tendre, si passionné, c'est à vous, à vous seule que je le dois, et ma vie entière sera consacrée à payer cette dette.

LAURENCE, tirant de son sein un médaillon.

Hélas ! Arthur, ce présent que j'ai reçu de vous dans un temps plus heureux, votre portrait... il faut que je vous le rende.

ARTHUR.

Me le rendre !... que dites-vous ? Ah ! n'y ai-je pas fait graver cette inscription : *A elle seule !...* C'est à vous qu'il appartient, conservez-le, je vous en conjure !

LAURENCE.

Vous le voulez ?... Eh bien ! il ne me quittera jamais, à moins qu'un jour votre bonheur ne dépende plus de moi.

ARTHUR.

Vous le garderez toujours.

LAURENCE.

J'entends du bruit... Sortez, Arthur, qu'on ne vous voie pas près de moi.

ARTHUR.

Il faut donc nous séparer ?

LAURENCE.

Nous le devons, et je vous en prie.

SCÈNE VI.

LAURENCE, puis ANNA et ROBERT.

LAURENCE, assise à droite.

Allons !... c'en est fait, le dernier mot va être prononcé !... Ah ! je n'ai pas la force de l'entendre. Demeurons.

ROBERT, entrant avec Anna.

Tiens... encore du monde ici !

LAURENCE.

Approchez, ne vous nomme-t-on pas mademoiselle Anna ?

ANNA.

Oui, Madame, pour vous servir.

ROBERT.

Un moment, un moment, vous faites erreur. Hier, mademoiselle Anna ; depuis ce matin, madame Robert : c'est bien différent.

ANNA.

Mais, pas trop.

ROBERT.

Oh ! patience.

LAURENCE.

Vous êtes mariés ?

ANNA.

Oui, Madame ; mademoiselle Marie, je veux dire la comtesse de Vérigny, qui est ma sœur de lait, et que je n'ai pas quittée depuis mon enfance, m'a donné une dot pour épouser Robert, qui est jardidinier du château.

ROBERT.

Je l'aurais bien prise sans ça ; mais une dot, ça ne gâte rien. Madame la comtesse a voulu que not' mariage se fît le même jour que le

tion ; elle pense sûrement que le plaisir qu'on fait aux autres porte bonheur.

ANNA.

Elle est si excellente !

LAURENCE.

Ah !

ROBERT.

Comment ne pas l'aimer ? c'est le modèle de toutes les bonnes qualités, de toutes les vertus !

LAURENCE, à part.

Encore !...

ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame, si je vous ai dérangée ; c'est que, voyez-vous, depuis ce matin, je n'ai pas pu parler en particulier à Anna.

AIR : [illegible]

C'est un p'tit mot (bis.)
Que j' veux dire à celle que j'aime ;
Rien qu'un p'tit mot ! (bis.)
Dans la maison j' [illegible]
J' n'ai pas une éloquence extrême,
Mais j' [illegible] tout d' même
Mon petit mot ! (bis.)
J'aime à glisser mon petit mot.

[illegible]

Toute la maison est pleine de monde, et j'espérais pendant qu'on est à la chapelle... mais vous êtes là... Avec ça, il y a dans le parc M. Richebourg qui vient d'arriver et qui se promène.

LAURENCE.

M. Richebourg ?

ANNA.

Oui, le cousin de Mademoiselle ; un jeune homme bien riche, qui a une belle place à Paris.

ROBERT.

Et à qui, malgré ça, on n'a pas voulu donner sa cousine ; il l'avait demandée il y a six mois.

LAURENCE, à part.

Ah ! peut-être l'aimait-il ? peut-être en était-il aimé ?

ANNA.

Mademoiselle est trop bien élevée pour aimer un autre homme que son mari.

([illegible] de Laurence.)

ROBERT.

Tout de même qu'il paraît que ça fait un peu de chagrin au jeune homme; car il m'a dit qu'il venait à la noce parce que M. Jubelin, son oncle, l'avait exigé, mais que, du moins, il n'assisterait pas à la cérémonie.

ANNA.

Eh! le voilà qui s'approche de ce côté.

ROBERT, à demi-voix.

C'est bon! viens-t'en, Anna; ils vont causer ensemble, et du moins nous pourrons jaser dans le parc.

(Il sort avec Anna.)

SCÈNE VII.

LAURENCE, RICHEBOURG.

RICHEBOURG.

Excusez-moi, Madame, et veuillez agréer mon hommage.

LAURENCE.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

RICHEBOURG.

Madame est de la famille de M. Vérigny?

LAURENCE.

Oui, Monsieur, et me trouvant légèrement indisposée, j'ai craint la foule, la chaleur.

RICHEBOURG.

Moi, j'ai craint mes souvenirs.

LAURENCE.

En effet, si j'en crois ce qu'on m'a conté, ici vos souvenirs sont des regrets.

RICHEBOURG.

Eh! mon Dieu! oui: j'avais espéré être l'heureux époux de ma cousine Marie.

LAURENCE.

Vous l'aimiez?

RICHEBOURG.

Elle est si spirituelle, si bonne, si gracieuse!...

LAURENCE, à part.

Ils semblent s'être tous donné le mot pour la louer devant moi.

RICHEBOURG.

Mais mon oncle Jubelin m'a impitoyablement refusé, moi qui l'aimais, pour la donner à un homme qui, je crois, ne s'en soucie guère. Il est vrai qu'il aura le plaisir de l'entendre appeler madame la comtesse... Pauvre oncle! il ne lui manque qu'une généalogie pour être le plus vain des nobles : on croirait, en vérité, qu'il a dormi quarante ans.

LAURENCE.

Je conçois que cette cérémonie ait pour vous peu d'attraits, et je m'étonne que vous vous soyez arraché à vos graves occupations ; car vous occupez, m'a-t-on dit, une place importante?

RICHEBOURG.

Il l'a bien fallu : on m'a jeté un emploi à la tête.

LAURENCE.

En vérité?

RICHEBOURG.

C'est au foyer de l'Opéra que cet accident m'est arrivé.

LAURENCE.

Au foyer de l'Opéra?

RICHEBOURG.

Entre deux pirouettes de mademoiselle Taglioni : c'est là que se traite aujourd'hui plus d'une affaire importante. Dans un des derniers replâtrages ministériels, un directeur des arts, des lettres, etc., etc., avait disparu; on en cherchait un ; la coterie des hommes forts a pensé à moi, je me trouvais là, et l'on m'a choisi.

LAURENCE.

Qu'est-ce que la coterie des hommes forts?

RICHEBOURG.

Une corporation déjà puissante, quoique peu nombreuse encore : les sous-préfectures ne leur suffisent plus : ce sont des têtes gouvernementales auxquelles il faut des préfectures, des directions de théâtres royaux et de journaux ministériels, et qui ne s'arrêteront pas là. L'homme fort est une espèce nouvelle : il participe du fashionable et du romantique : il est jeune, vêtu avec élégance ; s'exprime haut, dédaigne tout ce qui n'est pas lui, juge en dernier ressort les productions des arts et les travaux de l'esprit ; dîne au Café de Paris dans l'été, et chez Véry dans l'hiver ; ne boit que du vin de Champagne frappé; parle de diplomatie au foyer de l'Opéra, de littérature au Théâtre-Italien, et de musique dans les tribunes de la Chambre : l'homme fort est universel, et comme il n'a jamais rien fait, il est naturellement propre à tout.

LAURENCE.

Mais il me semble, Monsieur, que pour un affilié à cette coterie, vous la traitez bien sévèrement.

RICHEBOURG.

De qui se moquerait-on, si l'on ne se moquait pas de ses amis? Peut-on médire des gens qu'on ne connaît pas ?

LAURENCE.

C'est juste.

RICHEBOURG.

Ah ! la cérémonie est terminée : voici toute la noce qui revient ; les fêtes, les danses vont commencer.

LAURENCE, à part.

C'en est donc fait !

SCÈNE VIII.

LAURENCE, RICHEBOURG, JUBELIN, MADAME MONGROLLE, MARIE, ARTHUR, PARENTS ET INVITÉS.

CHŒUR.

TOUT LE MONDE.

AIR du dernier chœur de *l'Arbitre*.

Par l'église et par la mairie
Enfin l'heureux couple est uni ;
Arthur est l'époux de Marie .
Pour notre part tout est fini !

JUBELIN.

C'est vous, enfin, monsieur mon neveu ! on ne vous a pas vu à la chapelle.

RICHEBOURG.

Mon oncle...

JUBELIN.

Allons, allons, je crois comprendre. Que veux-tu, mon ami, il faut se résigner. (A madame Mongrolle.) Maintenant que notre tâche touche à sa fin, je vous remercie, ma bonne sœur, d'avoir tenu lieu de mère à ma chère Marie ; vos avis ont contribué à former son cœur et son esprit, et moi, je crois n'avoir rien négligé pour contribuer à son bonheur.

MADAME MONGROLLE.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi ! je vous pardonnerai bien volontiers d'avoir eu raison.

JUBELIN.

La soirée s'avance ; nous allons nous rendre dans les pièces voisines où le bal est préparé ; des jeux, des danses, puis un souper délicat... Que tout respire le bonheur... ([illegible].) Vous parlerez ici seule à la mariée, vous achèverez votre rôle de mère.

MADAME MONGROLLE.

Laissez, laissez, je sais ce qu'on doit faire en pareille occasion ; il y a longtemps, malheureusement.

JUBELIN.

Entendez-vous, mes amis, les sons des instruments? nos musiciens s'impatientent ; venez ; tout vieux que je suis, je veux encore aimer les plaisirs. Venez avec moi, mon gendre .. (A demi-voix.) On ne vous retiendra pas jusqu'à la fin du bal, soyez tranquille.

RICHEBOURG, à Laurence.

Daignerez-vous accepter ma main, Madame ?

LAURENCE.

Volontiers.

MADAME MONGROLLE, à Marie.

Veux-tu rester un instant avec moi ?

MARIE.

Avec un grand plaisir.

(Tout [illegible], pendant ce petit [illegible] ; Archer [illegible] quelques [illegible].)

SCÈNE IX.

MADAME MONGROLLE, MARIE.

MADAME MONGROLLE.

Ma chère Marie, toi que j'aime comme ma fille, viens encore, et pour la dernière fois, recevoir mes conseils.

MARIE.

Ma chère tante !

MADAME MONGROLLE.

Je l'avoue, ce mariage n'est pas celui que j'aurais souhaité pour toi ;

mais enfin, ton père l'a voulu, tout est fini, ton sort est fixé ; il n'y a plus pour toi de bonheur que là.

MARIE.

Je le sais, et ne m'en effraie pas.

MADAME MONGROLLE.

J'espère que tes agréments, l'éducation que tu as reçue, te mettront à même de profiter des avantages de ta situation, quoique j'eusse préféré à ces vains avantages l'amour d'un mari que tu aurais pu aimer ; et je m'étonne, j'en conviens, que ton cœur naïf et bon se soit laissé prendre à toute cette vanité.

MARIE.

Ah ! ma tante, que dites-vous? combien vous vous trompez sur mes sentiments !

MADAME MONGROLLE.

Comment?

MARIE.

Je veux que vous lisiez enfin dans mon cœur ; il n'eut jamais qu'une pensée, l'amour d'Arthur.

MADAME MONGROLLE.

Est-il vrai ?

MARIE.

Vous le savez ; je lui fus destinée dès mon enfance : quand je cherchais à cultiver mon esprit, à acquérir des talents, quand je désirais être jolie, c'était pour lui. Lorsqu'on m'a donné tant de bijoux, lorsque j'ai su que je serais si riche, que je serais comtesse, on s'est étonné de ma froideur, de mon indifférence ; on se demandait pour qui je réservais mon attention, puisque tant de belles choses me touchaient si peu... Eh bien ! c'était pour lui.

MADAME MONGROLLE.

Tu l'aimes ?

MARIE.

Oui, je l'aime... Si au lieu de partager avec Arthur fortune et plaisirs, pour lui il eût fallu y renoncer, l'état le plus misérable ne m'eût pas effrayée, j'aurais tout quitté sans regret, et dans la pauvreté, dans la retraite, j'aurais encore été la plus heureuse femme du monde.

MADAME MONGROLLE.

Alors, je n'ai plus rien à dire, tout est pour le mieux ; viens dans mes bras, mon enfant, et que les bénédictions d'une vieille amitié appellent le bonheur sur tes jeunes amours !

MARIE.

Tout me fait espérer que le ciel vous a exaucée... Combien l'avenir me semble beau !

MADAME MONGROLLE.

Ta joie me rappelle d'heureux jours : car moi aussi, j'ai eu des plaisirs... J'avais ton âge quand j'épousai monsieur Mongrolle ; il n'était pas comte, mais c'était un digne homme, et joliment amoureux dans son temps !

MARIE.

Je suis charmée, ma tante, que ma félicité vous retrace la vôtre.

(Air de la Grand'mère et de la petite Fille, de M. Ed. L'Huillier.)

Je suis unie à l'époux que j'adore ;
Pour le bonheur que j'ai de jours encore !

MADAME MONGROLLE.

Vers mon printemps, grâce à toi, je reviens.
Et tes beaux jours me rappellent les miens.

MARIE.

Que de plaisirs dans la jeunesse !

MADAME MONGROLLE.

Il n'en est qu'un pour la vieillesse.
J'ai le passé !

MARIE.

J'ai l'avenir ;
J'ai l'espérance !

MADAME MONGROLLE.

Et moi, le souvenir !

MARIE.

Je vais le voir, lui parler et l'entendre :
Ce que j'éprouve, enfin il va l'apprendre !...

MADAME MONGROLLE, à demi-voix.

Ah ! ce jour-là, tendre, vif, empressé,
Monsieur Mongrolle était plus avancé.

MARIE.

Que de plaisirs dans la jeunesse !

MADAME MONGROLLE.

Il n'en est qu'un pour la veillesse.
J'ai le passé !

MARIE.

J'ai l'avenir ;
J'ai l'espérance !

MADAME MONGROLLE.

Et moi, le souvenir !

Ainsi, ma nièce, tu es bien contente ?

MARIE.

Oui.

MADAME MONGROLLE.

Allons, que Dieu soit loué! (Arthur paraît dans le fond, et se retire en voyant madame Mongrolle.) Ah! je vois le mari qui nous guette, il est temps de me retirer. Adieu, mon enfant; à demain!

MARIE.

Vous me quittez?

MADAME MONGROLLE.

Il le faut... Mais je suis bien heureuse.

SCÈNE X.

MARIE, seule.

Me voilà seule! Je ne sais pourquoi je me sens si troublée!... Arthur va venir, sans doute?... Pour la première fois seule avec lui! lui que j'aime sans jamais avoir osé le lui dire! lui qui tout à l'heure ici a juré de n'aimer que moi!... Que de bonheur! et pourtant je tremble: pourquoi?

AIR: Une robe légère.

C'est moi seule qu'il aime;
Bannissons mon effroi!
Il a pris le ciel même
Pour garant de sa foi;
L'espoir que Dieu m'envoie
Ne peut être trompeur...
Ce qui donne la joie,
Devrait-il faire peur?

Oh! non... Rassurons-nous! j'entends quelqu'un... c'est lui! Il ne sait pas combien il est aimé: qu'il aura de plaisir à l'apprendre! que j'aurai de joie à le lui dire!... Le voici!... Je ne sais si je pourrai lui parler.

SCÈNE XI.

MARIE, ARTHUR.

ARTHUR.

Enfin, Marie, je vous trouve sans témoins.

MARIE.

Vous désiriez ma présence ?

ARTHUR.

Oui, le moment est venu où un entretien sérieux est indispensable, j'ai quelque chose à vous confier.

MARIE.

Parlez... mais qu'avez-vous ?

ARTHUR.

Peut-être aurais-je dû vous instruire plus tôt, peut-être mon silence est-il un tort ?... Mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

MARIE.

Si jamais vous avez eu besoin d'indulgence, croyez que le pardon est prononcé d'avance dans le cœur de Marie... Croyez que je veux ignorer...

ARTHUR.

Non, l'honneur et la conscience ne me permettent pas de me taire ; il faut que la vérité vous soit connue.

MARIE, à part.

Que va-t-il me dire ?

ARTHUR.

Écoutez-moi. Ce fut sans me consulter que mon père arrangea notre mariage ; mais la délicatesse me força de renouveler l'offre de ma main à mon retour des colonies, car j'étais devenu riche.

MARIE, à elle-même.

Quel ton glacé !

ARTHUR.

En m'y déterminant, je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper.

MARIE.

Me tromper !

ARTHUR.

Vous avez vu que je n'ai rien fait pour chercher à obtenir votre affection.

MARIE.

Comment ?

ARTHUR.

Vous aviez la liberté de me refuser ; mais sachant dans quelle situation me plaçaient les obligations que j'avais à votre père, sans vous inquiéter des dispositions de mon cœur, sans que ma froideur vous alarmât, vous vous êtes contentée de devenir ma femme, c'est-à-dire de porter mon nom, de partager avec moi les faibles avantages que le rang peut procurer

MARIE.

Ah ! avez-vous pu croire que ce fût là ma pensée ?

ARTHUR.

Ne craignez rien, Marie, vous jouirez de tous les avantages que vous avez cherchés dans votre union avec moi, de tout le bonheur que peut donner la fortune, car je tâcherai, autant qu'il me sera possible, de rendre votre vie heureuse.

MARIE.

O mon Dieu ! est-ce un songe ?

ARTHUR.

Vous serez entièrement maîtresse ici, maîtresse de toutes vos actions ; vos goûts seront toujours consultés ; enfin vous obtiendrez tout ce que vous avez désiré de moi.

MARIE.

Que vous ai-je fait, Arthur, pour être si mal jugée?... Ah! je ne suis pas la femme frivole, insensible et vaine que vous croyez... Si je n'ai pas interrogé votre cœur, c'est qu'il me semblait que votre conduite répondait à tous mes désirs.

ARTHUR.

Vous avez pu voir au moins mon indifférence.

MARIE.

Je n'ai vu que votre bonté pour moi.

ARTHUR.

Il est vrai que vous ignorez ce que c'est que l'amour.

MARIE.

Arthur !...

ARTHUR.

Oui, vous ne connaissez pas l'empire d'une passion qui change toute la vie, qui ne laisse de possibilité de bonheur que dans un seul objet, qui a besoin d'un amour pareil pour trouver la seule félicité qui se puisse rencontrer sur la terre !

MARIE.

Ah ! cet amour...

ARTHUR.

Cet amour, vous l'auriez vu si vous aviez voulu lire dans mon cœur ; vous auriez vu que toutes les affections de mon âme étaient engagées.

MARIE, *avec un trouble extrême.*

Quoi !... que voulez-vous dire ?

ARTHUR.

Que je n'étais plus libre d'en disposer ; que, depuis mon retour...

MARIE.

Depuis votre retour ?...

ARTHUR.

Tout mon amour est à une autre.

MARIE, [illegible].

Juste Dieu !

ARTHUR.

Voilà ce que l'honneur m'obligeait à vous dire : en vous donnant mon nom j'ai rempli un devoir, mais vous tromper eût été indigne de moi, et je me console en songeant que cet aveu ne fera point votre malheur, et que votre indifférence garantit votre repos.

MARIE, à part.

Mon indifférence !

ARTHUR.

Je ne vous ai jamais inspiré d'amour.

MARIE, à part.

Ah! qu'il le croie!... je suis déjà assez humiliée.

ARTHUR.

Comptez sur ma complaisance et sur mon amitié ; mais je me regarderais comme un homme sans délicatesse si, avec les sentiments que j'éprouve pour une autre, vous pouviez être à mes yeux autre chose qu'une sœur. ([illegible].) Voilà votre appartement, voici le mien... voyez si vous voulez consentir à ces conditions qui, je l'avoue, peuvent vous offenser... Voyez si vous voulez vivre ainsi...

MARIE.

Arrêtez, monsieur le comte. Faut-il donc que je prenne à l'instant même une décision sur l'événement le plus important de ma vie ? sans un jour de réflexion, sans un ami pour me conseiller et me soutenir dans cette rude épreuve ?

ARTHUR.

Je n'exige rien.

MARIE.

Hélas ! celui qui aurait dû naturellement me consoler et me protéger dans les maux de la vie, est celui-là même contre qui je dois m'armer de courage et de fermeté !... (Elle passe sa main sur ses yeux.) Pardon, Monsieur... Mais je n'avais jamais connu le chagrin. Excusez cette faiblesse... ne me croyez pourtant pas une timide et frivole enfant !

ARTHUR.

Quel langage !

MARIE.

J'ai été cruellement trompée !... mais je ne vous fais aucun reproche, aucune plainte ne sortira de ma bouche.

ARTHUR.

Tant de douceur, Marie, vous donne des droits à mon amitié, et tout en reconnaissant que je n'ai pas ceux d'un mari...

MARIE.

Qu'il ne soit plus question de ce sujet entre nous, Monsieur ; à dater de ce moment fatal, je ne veux plus qu'un seul mot nous le rappelle. Un jour viendra peut-être où vous apprendrez à mieux connaître celle à qui vous avez donné le nom de votre femme. Que le ciel m'accorde la résignation, et à vous le bonheur !

(Elle fait un pas vers son appartement à gauche.)

ARTHUR.

Vous ne me maudissez pas ?

MARIE.

Je ne maudis pas même mon sort... (On entend les sons des instruments jusqu'à la fin de l'acte.) Ah ! entendez-vous ces instruments ? c'est pour la fête de mon mariage. Mon père est là, il croit à mon bonheur.. mon pauvre père !

ARTHUR.

Marie !...

MARIE.

Assez, Monsieur, assez.... et pourtant, un mot encore, un seul, puis je vous quitte.

ARTHUR.

Ordonnez.

MARIE, timidement et avec effort.

Si nos nœuds étaient rompus... celle que vous aimez pourrait-elle recevoir... votre main ?

ARTHUR.

Non, elle n'est pas libre.

MARIE, étonnée.

Ah !

ARTHUR.

Si vous saviez !...

MARIE.

Rien de plus, Monsieur, je ne veux rien savoir ; maintenant ma résolution est prise ; vous serez satisfait. Adieu, je me retire.

ARTHUR, fait un mouvement avec inquiétude.

Et votre résolution ?

MARIE, près d'entrer dans son appartement, et s'arrêtant.

Adieu, mon frère.

(Elle s'élance dans son appartement, Arthur s'achemine lentement vers le sien. On entend toujours les instruments.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte. La table de droite a été enlevée, un guéridon a été placé à gauche, il est couvert de dessins et de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, seule.

([illegible])

Toute une nuit passée à réfléchir! puis, au jour, une heure de sommeil. Et pour la première fois de ma vie, en m'éveillant, une impression confuse de chagrin... avant même que mes idées me fussent bien présentes, je me sentais l'âme oppressée. Hier fut un jour d'espérance qui n'aura pas de lendemain; mon père, ma tante, mes amis, ils me félicitaient; comme ils se sont trompés! Que leur dirai-je?..... Et lui? lui... je le trouve coupable envers moi; mais quand je le compare aux autres hommes, combien il est supérieur! et s'il me paraît ainsi à moi qu'il délaisse, que doit-il donc être aux yeux de celle qu'il aime? Celle qu'il aime! il l'a quittée cependant, il s'est séparé d'elle, il est ici, près de moi... Oh! si je pouvais lui prouver que je ne suis pas cette jeune fille insensible et vaine qu'il a cru trouver en moi?... Si je me montrais digne de son amour?... [illegible] Oui, un temps viendra peut-être où je lui plairai. Toute espérance n'est pas perdue.

[illegible]

Ce nœud fatal qui maintenant m'enchaîne,
M'a-t-il livrée à d'éternels regrets?
Je me souviens, sans en être trop vaine,
Qu'on m'a souvent trouvé quelques attraits!
Le temps encor n'a pas changé mes traits!
Ce souvenir, consolant ma souffrance,
Depuis hier m'est venu rassurer;
Quand mon mari me dit : Point d'espérance!...
Mon miroir me dit d'espérer.

Je peux encore être heureuse ; essayons, je le forcerai à m'aimer ; je consulterai tous ses désirs... Et son cœur, qui dans notre enfance me comprenait si bien, finira par m'entendre encore !... Quelque chose me dit là que je réussirai... On vient : ah ! c'est sa parente, madame de Varincourt... je suis bien aise, je veux lui parler.

SCÈNE II.

LAURENCE DE VARINCOURT, vêtue d'une robe de mousseline blanche : elle entre par le fond ; MARIE.

LAURENCE.

Marie !

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

MARIE, s'avançant.

Veuillez rester, Madame, je vous en prie : je suis heureuse de me trouver seule avec vous, je désirais vous parler ; il le faut, ne me refusez pas.

LAURENCE.

Me parler ! à moi !

MARIE.

Nous nous connaissons peu, il est vrai, mais il est des circonstances qui peuvent forcer à des explications, bien que la confiance et l'amitié ne les aient pas amenées.

LAURENCE, avec trouble.

Je ne vous comprends pas.

MARIE.

Ecoutez-moi. Rien ne m'est échappé ; j'ai d'abord été surprise de votre éloignement de la chapelle, vous, Madame, la seule parente d'Arthur !... puis, je vous ai examinée pendant toute la journée d'hier.

LAURENCE, dont le trouble augmente.

Comment ?

MARIE.

Oui, j'ai deviné ce qui se passait dans votre cœur. Ah ! Madame...

LAURENCE, avec un grand embarras.

Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire ; permettez que je m'éloigne.

MARIE, la retenant.

Non, vous ne me quitterez pas ainsi. (Elle sourit.) C'est bien mal, sans doute, de n'avoir pas voulu assister à la cérémonie du mariage de

votre cousin d'avoir été triste et rêveuse ; mais je vous pardonne. Cette union vous faisait de la peine ; vous pensiez qu'il serait malheureux avec cette jeune fille si peu digne de lui, si incapable de l'apprécier : il vous avait ouvert son âme, je n'en doute plus ; mais rassurez-vous, j'ai l'espoir de parvenir à le rendre heureux. Tout mon bonheur à moi, c'est l'amour d'Arthur, je le sens bien ; et, vous l'avouerai-je? j'ai osé compter sur vous pour m'apprendre à lui plaire.

LAURENCE.

Sur moi ?

MARIE.

Je n'ai besoin de personne pour m'apprendre à l'aimer ; mais vous consentirez à devenir mon amie, mon guide?

LAURENCE.

Moi! en vérité...

MARIE.

Oh ! je vous dirai tout : crédule et confiante, j'acceptai la main de M. de Vertigny ; je croyais à son amour : eh bien ! je sais maintenant que, non-seulement il n'éprouve rien pour moi, mais encore qu'il en aime une autre. [illegible]. Vous rougissez? ah ! vous le saviez.

LAURENCE.

Vous êtes dans l'erreur, Marie.

MARIE.

Oh ! non, ce n'est point une erreur : ne craignez pas de me l'avouer ; il n'a pas craint de me le dire lui-même.

LAURENCE.

A vous !

MARIE.

Oui ; mais le nom de cette femme, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir.. je la haïrais trop.

LAURENCE.

Oui... vous la haïriez...

MARIE.

Et pourtant, si je la voyais, je saurais comment il faut être pour plaire !... Dites-moi, vous, Madame, qui êtes la parente d'Arthur, vous en qui il a toute confiance, vous devez la connaître ?... Ah ! parlez, je vous en supplie, ne repoussez pas ma prière ; dites-moi qui elle est, où elle est...

LAURENCE, à part.

Je suis au supplice!

MARIE.

Vous ne me répondez pas ?

LAURENCE.

Que répondrai-je à de semblables questions ? Croyez que j'ignore...

MARIE.

Non, vous ne l'ignorez pas. Je le vois à votre embarras... Ne craignez pas de m'affliger : j'ai de la force, de la résignation !... Puis, je vous l'avouerai, il me reste aussi un peu d'espoir.

LAURENCE.

Ah !...

MARIE.

Quand elle saura qu'une pauvre jeune fille ne demande au ciel, pour sa part de bonheur en ce monde, que l'amour de celui qui vient de s'unir à elle ; que sans cet amour, ce nom, ce rang, cette fortune, ne sont rien à ses yeux ; qu'elle donnerait tout pour un mot tendre d'Arthur ; que, depuis dix ans, elle ne vit que de cette espérance... elle en aura pitié !... n'est-il pas vrai, Madame, qu'elle en aura pitié ?

LAURENCE.

Ah ! sans doute...

MARIE.

Ou, si son cœur repoussait mes vœux, eh bien ! j'essaierais de lutter avec elle, de lui disputer Arthur. Je devinerais en elle ce qui a pu le charmer.

Air de Téniers.

A mes regards si le sort la présente,
Je chercherai d'où lui vient son pouvoir ;
Esprit, talents et grace séduisante,
J'épierai tout, car je veux tout avoir ?
Oui, croyez-moi, si je peux la connaître,
Pour l'imiter rien ne me coûtera :
Les yeux d'Arthur me verront.... et peut-être
Son cœur un jour se trompera !

Ah !vous qui la connaissez, dites-moi, Madame, pourrai je y parvenir ?

LAURENCE, *après avoir hésité, et avec une douleur concentrée.*

Oui, Marie, vous y parviendrez.

MARIE.

Elle est belle, sans doute ? .. mais on disait aussi que j'étais jolie... N'hésitez pas à m'avouer la vérité, est-elle bien mieux que moi ? *(Avec crainte.)* Vous vous taisez !

LAURENCE, *faisant un effort, et la regardant avec jalousie.*

Mieux que vous !... Ah ! que d'avantages vous avez sur elle !

MARIE.

Quel bonheur !

LAURENCE, à part.

Que je souffre !

MARIE.

Vous ignorez peut-être que, pour plaire à Arthur, j'ai acquis des talents ? Souvent mes amies, et mon père lui-même, pleuraient en m'entendant chanter... Je me disais alors : Arthur un jour sera ému quand cette voix lui dira : Je t'aime !... Elle aussi, a-t-elle des talents ? sait-elle peindre ? sait-elle chanter ?

LAURENCE, [illegible].

Non, non... Vous devez l'emporter sur elle.

MARIE, [illegible].

C'est donc moi qu'il finira par préférer !.. Que vous êtes bonne, Madame, de me donner cet espoir ! Oui, il m'aimera. L'innocence de mon amour sera un charme de plus, n'est-il pas vrai ?

LAURENCE, à part.

Que je suis malheureuse.

MARIE.

Que cet entretien m'a fait de bien !

LAURENCE, à part.

Qu'il m'a fait de mal !

MARIE.

Ma résolution est prise : tous mes instants seront consacrés à embellir sa vie ; l'absence de celle qu'il aime ajoute à mon espoir : moi, je serai là, toujours ! mes soins, ma tendresse seront de tous les moments ; en trouvant près de lui tant d'amour, peut-être ne sera-t-il plus tenté d'aller en chercher ailleurs.

LAURENCE, à part.

Hélas !...

MARIE.

Vous, Madame, qui avez bien voulu m'écouter et compatir à mes chagrins, vous qui m'avez donné l'espérance, mon seul bien aujourd'hui, permettez que je vous demande encore une grâce.

LAURENCE.

Une grâce !... Parlez, Marie, parlez.

MARIE.

Accordez-moi votre amitié : je vous aimais déjà comme la parente d'Arthur, je veux vous aimer pour vous-même, vous regarder comme une sœur... Mettons de côté la cérémonie et les froides politesses, et souffrez que j'embrasse une amie.

(Elle l'embrasse.)

LAURENCE, à part.

Horrible situation !... O mon Dieu, donnez-moi du courage !...

MARIE.

Il me semble que j'ai déjà gagné quelque chose,

LAURENCE.

J'entends du bruit ; permettez que je me retire.

MARIE.

Je vous laisse vous éloigner ; mais je suis moins malheureuse, j'ai rencontré un cœur qui daigne me plaindre.

LAURENCE, à part.

Ai-je assez souffert ?

(Elle sort par la porte du deuxième plan à droite.)

SCÈNE III.

MARIE, puis ANNA et ROBERT.

MARIE, seule un instant.

Allons, mon parti est pris, mon destin est irrévocablement fixé ; il faut essayer de lui plaire !... Qu'il ne soupçonne pas mon chagrin ; qu'il me trouve toujours douce, bonne, gaie, et peut-être...

(Anna entre poursuivie par Robert qui l'embrasse.)

ANNA.

Encore !... finissez donc !

MARIE.

Qu'y a-t-il ?

ROBERT.

Ah ! pardon !... Je ne voyais pas Madame.

MARIE.

M'apportez-vous ma harpe, mes pinceaux et mes couleurs, Robert ?

ROBERT.

Quoi ! déjà ?

ANNA.

Madame ne veut sûrement pas s'en servir ces jours-ci ?

MARIE.

Pourquoi pas ?

ROBERT.

Les gens riches ne sont pas obligés de travailler, ils peuvent s'aimer toute la journée, ils sont bien heureux.

MARIE.

Comment ?

ROBERT.

Sans doute, ça n'est pas comme nous ; Anna a toujours à me dire : Il faut que je prépare la toilette de Madame, j'ai ceci, j'ai cela à faire !... on n'a pas un moment à soi.

ANNA.

Taisez-vous donc, vilain bavard !

ROBERT.

Je parle de ça à Madame pour qu'elle voit bien qu'elle a donné sa sœur de lait à un homme qui l'aime de tout son cœur, et qui est bien reconnaissant. Dis donc aussi, Anna, que tu es reconnaissante.

ANNA.

Madame sait bien ce que c'est que d'épouser celui qu'on aime.

MARIE, à part.

Hélas ! (haut.) Vous ne m'avez pas répondu, Robert : aurai-je ce que je vous ai demandé ?

ROBERT.

Pardon, excuse, Madame... J'y cours et je reviens tout de suite.

Il sort.

SCÈNE IV.

MARIE, ANNA.

ANNA.

Ce pauvre Robert !... comme il m'aime !... Mais Madame doit être bien heureuse aussi ?... Monsieur le comte est si bien, il a de si nobles manières !... Voilà un joli cavalier... Il est vrai que Madame est charmante, et qu'il doit être bien amoureux.

MARIE.

Parlons de toi, ma chère Anna : tu es donc bien contente ?

ANNA.

Que ma bonne maîtresse me pardonne si je me mêle de ce qui ne me regarde pas ; mais que voulez-vous ?

Air : Pâris et la [illegible] Romaine.

Nous avons chacune un mari,
Notre sort n'est-il pas le même ?
Le vôtre est sûr d'être chéri,
Le mien est certain que je l'aime :

Ce jour, grâce à votre bon cœur,
Nous voit heureuses l'un et l'autre...
Lorsque je vous dois mon bonheur,
Je le double en songeant au vôtre.

MARIE.

Je te remercie, Anna.

ANNA, à part.

Elle n'a pas l'air gaie comme moi... c'est singulier!

SCÈNE V.

MARIE, ANNA. ROBERT, apportant une harpe, UN DOMESTIQUE, portant une boîte à couleurs et des pinceaux, puis ARTHUR.

ROBERT.

Madame, voici la harpe, la boîte à couleurs et les pinceaux.

MARIE.

Bien, posez tout cela ici.

(Elle s'approche de la harpe, ouvre la boîte et s'occuppe de tous ces objets; Arthur sort de son appartement et ne la voit pas d'abord, parce que Robert et Anna sont placés entre elle et lui.)

ARTHUR, à Robert.

N'a-t-on pas apporté au château deux tableaux de marine?

ROBERT.

Oui, Monsieur.

ARTHUR.

Vous les mettrez à la place des deux paysages qui sont dans ma chambre.

ROBERT.

A la place des deux paysages!... Mais Monsieur ne sait donc pas?..

ARTHUR.

Quoi?

MARIE s'approche timidement; Arthur fait un mouvement de surprise.

Ces deux paysages sont de moi : je les avais fait placer près de de vous pour me rappeler à votre souvenir durant les heures d'absence... mais on les ôtera.

ARTHUR.

Ah!... qu'on n'y touche point!

MARIE.

En les plaçant là, mon intention avait été de vous offrir un souve-

tour agréable ; on atteindra ce but en mettant sous vos yeux des tableaux qui vous rappellent vos voyages lointains. Qu'il en soit donc ainsi ! Je désire que vous soyez heureux ; qu'importe par quel moyen ?

ARTHUR.

Non... ces tableaux resteront ; on trouvera une place pour les autres... Ah ! n'est-ce pas cette jeune fille qui s'est mariée hier ?

MARIE.

Ma sœur de lait, élevée dès l'enfance près de moi ; elle reste à mon service. Voilà Robert, son mari ; je vous avais déjà parlé d'eux ; mais hier vous étiez si distrait...

ROBERT.

Non seulement Madame a donné une dot à Anna...

MARIE, interrompant.

C'est bon, Robert, c'est bon !

ROBERT.

Excusez, je veux le dire à Monsieur, s'il ne le sait pas ; c'est l'argent destiné à ses menus plaisirs de jeune demoiselle que madame la comtesse a consacré à faire une dot à sa sœur de lait... C'est ça qui est de la bonté ! se priver de ces beaux chiffons de toilette que les jeunes filles aiment tant !...

ARTHUR, la regardant avec intérêt.

Madame n'en a pas besoin pour être jolie.

MARIE, à part.

Il m'a regardée !

ROBERT.

Tant de vertus devaient porter bonheur... aussi le bonheur est-il arrivé avec monsieur le comte.

ARTHUR.

C'en est assez, Robert...

ANNA.

Madame n'a plus besoin de rien ?

MARIE.

Non, mes amis, allez.

SCÈNE VI.

ARTHUR, MARIE.

ARTHUR, [illegible].

Vous étiez occupée, quand je suis entré ?... cette harpe, ces pinceaux...

MARIE, avec gaîté.

Contribueront à nous faire passer le temps.

AIR : *Je conçois que pour le séduire* (*Espionne.*)

Si parfois le sort nous rassemble,
Nous pourrons charmer nos loisirs,
Dessiner ou chanter ensemble,
Et trouver encor des plaisirs.
Dans les salons où nous devrons paraître,
A mes talents le monde applaudira
Nos jours ainsi seront heureux... peut-être...
Car il n'est pas besoin de s'aimer pour cela!
Est-il besoin de s'aimer pour cela? (bis.)
Non, il n'est pas besoin de s'aimer pour cela..

ARTHUR, à part.

Allons, je ne m'étais pas trompé!.., elle est vaine et frivole.

MARIE.

Pourquoi ce regard sévère? ce n'est pas vous, Arthur, qui voudriez enlever aux femmes les plaisirs que peuvent donner l'étude et les arts?

ARTHUR.

Non, sans doute.

MARIE.

Ma pauvre mère disait, et je ne l'ai pas oublié : ces douces occupations ajoutent aux attraits et aux vertus d'une femme ; quand l'esprit s'éclaire, le cœur devient meilleur. Se rendre digne d'être l'amie de son mari, c'est doubler le charme d'une heureuse union.

ARTHUR.

Ah!...

MARIE.

Oui, elle disait cela, et vous, Arthur, vous devez penser comme elle! Il n'y a que les hommes médiocres qui en veulent aux femmes de chercher à s'instruire : ils ont si peur de ne pouvoir être impunément des sots devant elles!

ARTHUR, étonné.

Ainsi, vous pensiez que le meilleur moyen d'être aimée...

MARIE.

Oui, je pensais... (Elle rit.) mais je pense maintenant qu'il faut, pour cela, plus de bonheur que de vertus.

ARTHUR, à part.

Elle rit!... se moquerait-elle de la situation où je me suis placé?

MARIE.

Ah! voici mon père

SCÈNE VII.

ARTHUR, JUBELIN, MARIE.

JUBELIN, [illegible] par le fond.

Ils sont ensemble!... bravo!... Bonjour, mes enfants; embrasse-moi, ma fille... et vous aussi... car vous êtes mon fils maintenant!... n'est-ce pas?

ARTHUR, [illegible].

Bonjour, Monsieur.

JUBELIN.

Je voulais être le premier à vous féliciter: car chacun va s'empresser de venir... c'est une si bonne fille, que ma chère Marie!... tout le monde l'aime... Ah! je vous ai donné là un vrai trésor!...

ARTHUR, [illegible].

Croyez, Monsieur...

JUBELIN.

Je désirais depuis bien long-temps voir arriver cet heureux jour: c'est vraiment le plus beau jour de ma vie!... le 1er juillet!... ah! j'espère le fêter tous les ans... et qui sait?... l'année prochaine, un baptême peut-être... [illegible] Eh bien! qu'as-tu donc? te voilà toute rouge!... allons, allons, remets-toi; tu es mariée, on peut se permettre la petite plaisanterie, et ce que je dis là est tout naturel; n'est-ce pas, mon gendre?... [illegible] et puis je dois être parrain!... ah! quand je pense à ce moment-là...

AIR: [illegible]

C'est un beau jour qui m'est promis encore:
J'en ai si peu que je dois y tenir!
Oui, grâce à vous, à l'enfant que j'adore,
A ma vieillesse il reste un avenir:
Mais hâtez-vous, si vous voulez, mon gendre,
Combler enfin le dernier de mes vœux;
Car, à mon âge, on ne peut guère attendre,
Et les vieillards sont pressés d'être heureux.

(Il remarque l'embarras d'Arthur.) Comment, et vous aussi !... c'est drôle!... je vous croyais plus jovial que cela... voyons, ne me boudez pas... voici la tante Mongrolle qui vient vous faire compliment.

SCÈNE VIII.

ARTHUR, JUBELIN, MADAME MONGROLLE, MARIE.

MARIE.

Bonjour, ma tante.

ARTHUR, à part.

Je suis au supplice !... et je ne puis m'éloigner.

MADAME MONGROLLE.

Bonjour, toute la compagnie... (Elle regarde attentivement Marie qui sourit; à part.) Elle rit !... c'est étrange !... (Haut.) embrasse-moi, ma chère.

JUBELIN.

Ah ça ! nous allons bientôt descendre tous ensemble dans le parc ; une magnifique partie de pêche est projetée, et nous nous amuserons. Eh bien ! qu'est-ce donc, ma sœur ? vous faites une mine à nous effrayer ! c'est une justice à vous rendre, vous avez un caractère égal, vous êtes toujours de mauvaise humeur.

MADAME MONGROLLE.

Merci, mon frère.

JUBELIN.

C'est vrai, cela devient ennuyeux, à la fin, et vous devriez bien nous faire grace de vos grogneries dans un jour comme celui-ci.

MADAME MONGROLLE.

Un jour comme celui-ci !... ne voilà-t-il pas un beau jour ! Je ne sais pas, en vérité, ce que c'est qu'une pareille noce... d'abord, je n'ai pas pu dormir de toute la nuit.

JUBELIN, riant.

Des idées de mariage qui vous troublaient ?

MADAME MONGROLLE.

Laissez-donc, mon frère... c'est vous qui marchiez dans votre chambre placée au-dessus de la mienne, et vous n'êtes pas léger ; vous faisiez un bruit !...

MARIE, avec inquiétude.

Comment, mon père !... vous n'avez pas dormi ?

JUBELIN.

S'il faut l'avouer, malgré ma confiance en vous, mon cher gendre, je n'ai pu me défendre d'une inquiétude qui a troublé mon sommeil...

Remettre aux mains d'un autre le sort de l'enfant chéri sur lequel on a veillé depuis sa naissance, c'est une terrible chance ! Mais toutes les réflexions que j'ai faites sur la noble délicatesse de votre caractère, sur l'attachement que vous éprouviez pour elle dès l'enfance, m'ont tranquillisé... ([illegible].) Oui, je peux être sûr de son bonheur, n'est-il pas vrai ?

ARTHUR.

Ah ! Monsieur, soyez convaincu...

MARIE, [illegible].

Sauvons-le de son embarras. ([illegible].) Mon bon père, je serai heureuse !

JUBELIN.

A la bonne heure. A propos, je pense maintenant que, de ma fenêtre, où je suis resté jusqu'à trois heures du maintenant, je voyais de la lumière dans votre appartement, mon gendre, et sur les rideaux l'ombre de quelqu'un qui passait et repassait : cela m'a intrigué.. car enfin, cette nuit, il ne devait y avoir personne dans votre appartement.

ARTHUR.

Monsieur...

JUBELIN, [illegible].

Que diable ! c'est clair, il ne devait y avoir personne... J'interrogerai les domestiques à ce sujet, si vous le permettez.

ARTHUR.

Mais en êtes-vous bien sûr ?

JUBELIN.

Parfaitement sûr. J'ai encore de bons yeux, je vous en réponds.

MADAME MONGROLLE.

Eh bien ! quand je vous dis qu'il s'est passé cette nuit quelque chose d'extraordinaire !

MARIE, [illegible].

Je vous assure, ma tante, que vous vous trompez.

JUBELIN.

Oui, ma sœur, vous rêvez.

MADAME MONGROLLE.

On n'est pas encore assez vieille, entendez-vous, mon frère, pour ne pas se souvenir de son jeune temps ; on sait ce qu'on sait ; on n'a pas oublié le jour de ses noces, et, certes, monsieur Mongrolle...

MADAME MONGROLLE.

Air : [illegible].

Mais aussi, c'était un digne homme !

JUBELIN.

Ces souvenirs-là sont bien vieux !

MADAME MONGROLLE.

On irait de Paris à Rome,
Qu'on ne rencontrerait pas mieux!
J'ai conservé de la mémoire...

JUBELIN.

Certes, vous en avez besoin!

MADAME MONGROLLE.

Là-dessus, vous pouvez m'en croire

JUBELIN.

A beau mentir qui vientde loin.

C'est bon, c'est bon; mais il n'en est pas moins vrai que monsieur Mongrolle ne se promenait pas tout seul, à six heures du matin, le lendemain de son mariage... mais ce n'était pas un grand seigneur, lui!...

JUBELIN.

Que diantre voulez-vous dire?

MADAME MONGROLLE.

Je veux dire que monsieur votre gendre se promenait dans le parc à six heures du matin.

ARTHUR.

Moi!

JUBELIN.

Lui!

MADAME MONGROLLE.

Lui-même... Je l'ai vu, de mes yeux vu... (A part.) Donnez donc un million de dot pour cela!

JUBELIN.

Voilà qui est bizarre!...

ARTHUR, à part.

Personne ne viendra-t-il m'arracher à cette position cruelle?

MARIE.

Mais, ma tante, qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire?

MADAME MONGROLLE.

Ma nièce, je m'entends; et votre père, qui ne dit rien...

JUBELIN.

Ma foi, tout cela me paraît incompréhensible.

SCÈNE IX.

ARTHUR, JUBELIN, RICHEBOURG, LAURENCE DE VARINCOURT, MARIE, MADAME MONGROLLE.

Madame Mongrolle et Laurence de... sont assises près du guéridon, Marie est debout entre elles.

RICHEBOURG.

Peut-on se présenter sans indiscrétion ?

ARTHUR, vivement.

Approchez, monsieur Richebourg, je suis charmé de vous voir. (A part.) Je respire !

LAURENCE.

Bonjour, madame Mongrolle ; monsieur Jubelin, je vous salue.

RICHEBOURG.

Je vois que tout le monde a été aussi matinal que moi, et j'en suis bien aise, nous en serons plus tôt prêts pour les parties de plaisir qui sont projetées, car il faut aujourd'hui tâcher de s'amuser; les distractions conviennent à tout le monde, aux gens affligés comme aux gens heureux. Elles donnent aux uns l'oubli de leurs peines, elles arrachent les autres à la monotonie du bonheur.

LAURENCE.

Voilà de la philosophie, monsieur Richebourg.

RICHEBOURG.

Elle ne me fut jamais plus nécessaire.

ARTHUR.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

RICHEBOURG, tout près du groupe de femmes à gauche.

C'est vous qui me le demandez !

ARTHUR.

Sans doute.

JUBELIN, à demi-voix.

Oh ! ce n'est rien... Pendant votre absence il avait demandé la main de sa cousine : le pauvre garçon était amoureux comme un fou.

ARTHUR.

Ah !...

JUBELIN.

Oui, mais il s'est résigné, et il a encore un peu de chagrin : il ne faut pas lui en vouloir.

ARTHUR, à part.

Il l'aimait!...

LAURENCE, à Richebourg.

Vous avez donc eu la bonté, Monsieur, de chercher pour nous des moyens de distraction?

RICHEBOURG.

Ne m'approuvez-vous pas, vous, Madame, que j'ai rencontrée dès le matin, solitaire et rêveuse dans le parc...

MARIE.

Dès le matin!

JUBELIN.

Ah ça! mais tout le monde était donc levé avant le soleil!... C'est comme la garde nationale un jour d'émeute. Il semblerait, en vérité, qu'on a battu la générale dans le château.

RICHEBOURG.

C'est merveille, n'est-ce pas, de trouver une jolie femme à la promenade avant sept heures?

MARIE, à part.

Avant sept heures!

LAURENCE, à part, se levant.

Je tremble!

MADAME MONGROLLE, se levant.

Ah! madame se promenait avant sept heures?

RICHEBOURG.

A la campagne, chacun n'est-il pas libre?... Allons, occupons-nous de nos projets.

ARTHUR, vivement.

Oui, vous avez raison; amusons-nous.

JUBELIN.

Voilà qui est bien dit, mon gendre, car nous vous quittons ce soir.

MARIE.

Si tôt, mon père!

JUBELIN.

Mes affaires me rappellent à Paris, mais je te reverrai dans peu.

ARTHUR, faisant un mouvement pour emmener tout le monde.

Puisqu'il en est ainsi, ne perdons pas de temps.

SCÈNE V.

ARTHUR, MARIE, JUBELIN, MADAME MONGROLLE, RICHEBOURG, LAURENCE DE VARINCOURT, ROBERT, entrant par le fond, et occupant le milieu.

ROBERT.

Pardon, excuse, Messieurs et Mesdames, si je vous dérange; c'est

que voici le portrait de monsieur le comte que François a trouvé, ce matin, dans le parc.

MARIE.

Son portrait !

ARTHUR.

Dans le parc !

LAURENCE, à part, portant la main sur sa poitrine.

Grand Dieu !

MADAME MONGROLLE.

Comment, son portrait !... voyons.

(Elle le prend [illegible] Arthur tendait la main pour le recevoir.)

ROBERT, le donnant.

Le voilà.

MADAME MONGROLLE.

C'est bien lui... mais où et comment François a-t-il trouvé ce portrait ?

ROBERT.

Dès six heures du matin, François allait sarcler les allées du petit bois, quand il s'est trouvé tout à coup près de monsieur le comte et d'une dame qui s'est sauvée dès qu'elle l'a aperçu. Un instant après, il a vu reluire quelque chose ; c'était ce médaillon, il l'a ramassé, et je l'apporte.

MADAME MONGROLLE.

Et la dame ?

ROBERT.

La dame ?... Je ne l'ai pas

MADAME MONGROLLE.

Imbécile !... qui est-elle ?

ROBERT.

François n'a pas vu sa figure, mais seulement sa robe, qui est blanche, à ce qu'il dit.

MARIE, regardant Laurence, à part.

C'est elle !... Dieu tout-puissant !

LAURENCE, à part.

Je suis perdue !

ARTHUR, à part.

Que devenir ?

HUBLIN, se grattant l'oreille.

Diable, diable !...

MADAME MONGROLLE, à Robert.

Laisssez-nous.

(Il sort.)

MARIE, à part.

C'est donc elle qu'il aime !... Et moi, tantôt... ah ! mon Dieu !

MADAME MONGROLLE.

Eh bien ! tout le monde semble interdit ! Que pensez-vous de cela, mon frère ?

JUBELIN.

Ce que je pense... ce que je pense... mais je vous assure qu'il n'est pas facile de penser quelque chose quand on ne comprend pas.

MADAME MONGROLLE.

Demandez l'explication à votre gendre... et regardez votre fille... elle sait tout.

JUBELIN.

Quoi donc ?

MARIE, à part, regardant Arthur.

Comme il est troublé !

MADAME MONGROLLE, examinant le médaillon.

Et cette inscription. (A elle seule !) C'est clair.

MARIE, à part.

Tout espoir est perdu.

MADAME MONGROLLE.

Monsieur le comte, daignerez-vous enfin parler ?

ARTHUR, avec impatience et mauvaise humeur.

Eh ! mon Dieu ! Madame...

MARIE.

C'est à moi de tout expliquer. (A part.) Il souffre... du courage !

LAURENCE, à part.

C'en est fait ! oh ! quel châtiment !

ARTHUR, à demi-voix.

Arrêtez !

MARIE.

Monsieur, laissez-moi réclamer mon bien. (Avec une gaieté forcée.) Ma chère tante, donnez-moi ce portrait, il m'appartient. C'est moi qui l'ai perdu ce matin dans le parc.

ARTHUR, à part.

Que dit-elle ?

LAURENCE, à part.

Qu'entends-je ?

MADAME MONGROLLE.

Vous, ma nièce !...

MARIE, prenant le portrait.

Moi-même : ce portrait est un présent de mon mari. Il était à mon cou ; la chaîne s'est détachée au moment où, surprise par François, je me suis sauvée après avoir quitté le bras d'Arthur.

JUBELIN.

Ouf ! je respire !

MADAME MONGROLLE.

Comment !... vous étiez dans le parc avec lui, à six heures du matin ?

MARIE.

C'est une fantaisie à laquelle sa complaisance a bien voulu se prêter. L'air pur, un beau ciel, m'avaient fait souhaiter cette promenade.

ARTHUR, à part.

Que de générosité !

MADAME MONGROLLE.

Ah ! .. Et pourquoi donc aviez-vous l'air si troublée tout à l'heure ?

MARIE.

J'étais embarrassée, je l'avoue : je craignais des plaisanteries sur mes idées romanesques.

MADAME MONGROLLE.

Allons, je n'ai plus rien à dire... sinon que c'est fort singulier.

MARIE, bas, à Arthur.

Il m'a fallu mentir. C'est pour vous, Monsieur.

JUBELIN.

Eh ! parbleu, rien n'est plus simple : voilà une explication toute naturelle. Ces pauvres enfants ! (A part.) Mais c'est tout à fait sentimental !... Le point du jour, le chant des oiseaux, les bois... c'est charmant, charmant ! (Haut.) Les jeunes gens à présent ont des idées qui ne nous seraient pas venues autrefois à nous autres.

MADAME MONGROLLE.

Et ce n'en était pas plus mal.

JUBELIN.

Je vous sais bon gré, mon gendre, de votre condescendance.

ARTHUR, avec intention.

Ah ! chaque instant me montre dans Marie une vertu de plus.

JUBELIN.

J'espère, ma sœur, que vous êtes contente maintenant.

MADAME MONGROLLE.

Puisque vous êtes tous satisfaits ; c'est à merveille. (A part.) On ne m'ôtera pourtant pas de la tête que ce mariage-là ne va pas comme ça devrait être.

JUBELIN.

Voyons, nous perdons un temps précieux ; moi, d'abord, je suis en train de m'amuser. Tout est-il prêt, mon neveu, pour cette partie de pêche ?

RICHEBOURG.

J'ai donné les ordres nécessaires.

JUBELIN.

Eh bien! marchons, nous déjeunerons sur l'eau; ce sera délicieux. Venez, Messieurs et Mesdames.

MARIE, qui tient toujours le portrait, à Arthur.

Restez, Monsieur.

JUBELIN.

Ah! vous avez encore quelque chose à vous dire en particulier?... C'est juste... c'est juste... Nous allons tout apprêter; mais disposez-vous, car si vous nous faisiez attendre, nous reviendrions vous chercher. Ah! je veux profiter du temps qui me reste à te voir... Allons, allons, en route.

LE CHOEUR.

Air de la valse de *Robin des Bois.*

Préparons-nous, le ciel est beau;
Vers l'étang que l'on s'achemine.
La poêle est prête à la cuisine,
Le goujon nous attend dans l'eau.

SCÈNE XI.

ARTHUR, MARIE.

MARIE, timidement.

Je vous ai retenu, Monsieur, pour vous remettre ce portrait; car mon intention ne fut jamais de m'emparer d'un bien qui ne m'était pas destiné... et qui ne peut m'appartenir... Le voilà... Je vous le rends, Monsieur. (Arthur hésite.) Prenez-le donc... (Avec émotion.) Il est à elle... à elle seule seule!

ARTHUR, reprenant le portrait, avec trouble.

Combien j'étais trompé sur votre caractère!... Ah! je me reproche le jugement injuste et précipité que j'avais porté sur vous!... Votre délicatesse, votre générosité envers moi... envers...

MARIE, irritée.

Envers elle!... Ah! elle ne me doit rien... ni vous non plus, Monsieur... J'avais vu le regard inquiet de mon père, j'avais senti que son cœur se briserait à l'aspect du malheur de sa fille... d'un mal-

heur irréparable !... car le sort n'a laissé qu'une chance dans la vie d'une femme... et maintenant tout est dit pour moi.

ARTHUR.

Si vous saviez par quelles circonstances des liens...

MARIE, l'interrompant.

N'en parlons plus ! Que mon père les ignore. Je souffrirai sans doute de ne pouvoir ouvrir mon cœur à mon seul ami, d'être obligée de le tromper ; mais détruire, dans sa vieillesse, les espérances de toute sa vie !... Oh ! non ; qu'il soit heureux, celui qui fut si bon, celui qui, seul sur la terre, aime encore la pauvre Marie !

ARTHUR, à part.

Je me sens ému. Cette voix si douce, ces sentiments si nobles...

MARIE.

Si pourtant, Monsieur, vous voulez tenir une de vos promesses en me laissant un peu de liberté, je demanderai la permission de rester dans mon appartement pendant cette partie de plaisir. J'ai besoin de solitude et de repos.

ARTHUR.

Je me charge de vous excuser. Heureux de vous obéir... Tout le monde ici vous obéira, car j'ai donné l'ordre de se conformer en tout à vos volontés. Ainsi, Madame...

MARIE, à demi-voix, et avec une douleur concentrée.

Madame !

ARTHUR.

Marie... car, vous me permettez toujours ce nom d'amitié, que je vous donnai dès l'enfance... n'est-ce pas ?

MARIE.

Ce nom... Ah ! puisse-je ne jamais l'entendre !

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Pour moi, jadis honorée et chérie,
Les jours fuyaient rapides et sereins,
Et, bien long-temps sous le nom de Marie,
Ma vie heureuse ignora les chagrins.

Mais à présent ..

Quand ce doux nom de ma jeunesse
Retentira dans mon cœur affligé,
Le malheur reviendra sans cesse
M'apprendre que j'en ai changé.

(Elle rentre précipitamment dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

ARTHUR, seul.

Elle me quitte!... Ah! j'aurais dû lui parler, excuser ma conduite si offensante pour elle. Son innocence, son caractère si noble, son angélique douceur, méritaient des égards que je n'ai pas eus... Elle est là, seule, irritée contre moi, me méprisant peut-être?... Elle en a le droit... Oh! mes torts sont bien grands!... mais j'ai besoin de son estime, de son amitié. Je veux me justifier auprès d'elle.., il le faut... Son indulgence pardonnera les égarements d'une passion irrésistible. Elle ne peut pas m'aimer, mais je ne veux pas qu'elle me méprise... Oui, je la verrai; elle saura tout.

SCÈNE XIII.

ARTHUR, JUBELIN, une ligne à la main, la casquette sur la tête, un petit panier au bras, MADAME MONGROLLE, RICHEBOURG, AMIS et PARENTS, en costume de pêche.

JUBELIN.

Eh bien! voyons, êtes-vous prêts?... Ah! vous voilà seul, mon gendre?

ARTHUR.

Marie est rentrée dans son appartement, elle désire être seule quelques instants.

MADAME MONGROLLE, à part.

Là! qu'est-ce que je disais... Il y a quelque anguille sous roche.

JUBELIN.

Que parlez-vous d'anguilles, ma sœur? Certainement il y en a! et qu'elles se tiennent bien, car je vais leur faire une terrible guerre!... Ah! ça, ma fille n'est pas indisposée?

ARTHUR.

Non, non... Quelques préparatifs... Elle nous rejoindra bientôt.

JUBELIN.

A la bonne heure. Venez donc, je me sens en train, et je vous promets une fameuse matelote.

RICHEBOURG, à part.

Plus de doute : ils ne s'aiment pas.

JUBELIN ET LE CHOEUR.

Air du Pas des Chasseurs. — Mouret.)

Allons, qu'on se dépêche,
Amis, marchons tous ;
Quel plaisir plus doux !
On s'amuse à la pêche
Sans se déranger,
Comme sans danger.

JUBELIN.

Lièvre et perdreau font courir le chasseur !
Le poisson, mieux appris, vient trouver le pêcheur.

LE CHOEUR.

Allons, qu'on se dépêche, etc.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'aux deux actes précédents. Dans l'entr'acte on a placé des bougies allumées sur le guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUBELIN, MADAME MONGROLLE, puis ROBERT.

MADAME MONGROLLE.

Oui, mon cher frère, vous aurez beau me traiter de visionnaire, vous croirez même que je radote, si vous voulez, je n'en soutiendrai pas moins mon dire ! il y a dans ce mariage quelque chose d'extraordinaire.

JUBELIN.

Vous êtes terriblement obstinée, il faut en convenir, et vous avez un merveilleux talent pour tourmenter vous-même et les autres avec vos idées biscornues.

MADAME MONGROLLE.

Comment ! vous n'avez pas examiné notre chère Marie ? vous n'avez rien remarqué de bizarre, d'embarrassé dans la conduite et dans les manières de votre gendre ?

JUBELIN.

Ma foi non : quand j'ai regardé ma fille, je l'ai vue sourire.

MADAME MONGROLLE.

Cela est vrai, la pauvre enfant ! Mais je vous le dis, moi qui vois plus clair que vous, sous ce sourire il y a des larmes.

JUBELIN.

Des larmes !... Marie, ma fille bien-aimée !... Oh ! si le le croyais !

MADAME MONGROLLE.

Vous avez voulu la marier à un grand seigneur : vous avez voulu qu'elle fût comtesse...

JUBELIN.

Sûrement je l'ai voulu ; n'ai-je pas réussi ?

MADANE MONGROLLE.

Ah !

JUBELIN.

Comment ! ma sœur, vous soupçonneriez...

MADAME MONGROLLE.

Puisqu'il faut tout vous dire, oui, mon frère, je soupçonne...

JUBELIN.

Quoi ?... que le comte Arthur, que mon gendre ne... Allons donc ! vous me feriez dire quelque sottise, et vous êtes folle.

MADAME MONGROLLE.

Tout ce que vous voudrez, mais je le gagerais.

JUBELIN.

Vous avez une assurance qui m'effraie.

MADAME MONGROLLE.

J'ai de l'expérience et j'observe, voilà tout.

JUBELIN.

Ah çà ! un moment. Je me suis noblement conduit, j'ai donné un million pour assurer ce mariage ; mais j'entends et je prétends... Diable c'est assez cher pour que rien n'y manque.

MADAME MONGROLLE.

Ah ! si vous l'aviez donnée à un bourgeois comme nous !...

JUBELIN.

Cela serait-il possible ? Monsieur le comte, monsieur le comte... Il faut que j'en aie le cœur net : je vais interroger ma fille.

MADAME MONGROLLE.

Prenez garde à ce que vous direz, au moins.

JUBELIN.

Soyez tranquille, soyez tranquille : je causerai avec elle et je découvrirai bien... Au moment de quitter ce château, de laisser ma chère enfant avec son mari, je veux être certain de son bonheur ; laissez-moi faire.

ROBERT, [illegible]

Monsieur, un de vos commis qui arrive de Paris vous demande en bas ; il a quelque chose à vous communiquer.

JUBELIN.

J'y vais. (Robert sort.) Vous allez voir Marie, dites-lui de m'attendre, que je veux lui parler. Oh ! monsieur mon gendre, je vous remettrai dans le bon chemin, tout comte que vous êtes. Diable ! c'est que je ne plaisante pas sur le bonheur de ma fille.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME MONGROLLE, puis MARIE.

MADAME MONGROLLE.

Pauvre cher homme! Je m'en veux presque de lui avoir ouvert les yeux. Mais aussi c'est une chose qui ne se peut supporter... et j'en mettrais ma main au feu, que notre aimable Marie est dédaignée. Elle, si jolie!... Misérable vanité de mon frère! être le beau-père d'un comte!... Un comte! voilà une jolie emplette qu'il a faite là!

MARIE, entrant.

Ah! c'est vous, ma chère tante? Vous êtes seule?... j'avais cru entendre la voix de mon père.

MADAME MONGROLLE.

Tu ne te trompes pas, mon enfant : il est sorti pour un instant, mais il va venir, et il te prie de l'attendre ici, il veut causer avec toi.

MARIE.

Je l'attendrai, ma tante.

MADAME MONGROLLE.

Nous quitterons ce château dans quelques heures.

MARIE.

Déjà!

MADAME MONGROLLE.

Sans doute, il le faut bien. Mais nous te laissons près d'un mari que tu aimes; tu n'auras rien à regretter.

MARIE.

Rien à regretter! Le pouvez-vous croire?

MADAME MONGROLLE.

L'amour d'un mari ne tient-il pas lieu de tout?

MARIE, à part.

L'amour d'un mari!...

MADAME MONGROLLE.

Tu ne me réponds pas? L'expression de ton visage me semble triste.... est-ce que?...

MARIE.

Oh! non, non, vous vous trompez, je suis contente..... bien contente!

MADAME MONGROLLE.

Ah !... (A part.) Sortons, car je n'y tiens plus. (Haut.) Allons, je suis bien aise, mon enfant, que tu sois satisfaite : adieu, je te reverrai avant de partir.

MARIE.

Je l'espère bien.

MADAME MONGROLLE, à part, en sortant.

Les derniers mots ne sont pas dits.

SCÈNE III.

MARIE, seule.

L'expression de mon visage est triste, dit-elle ? Ah ! c'est qu'il est bien difficile de renfermer toujours au fond de son cœur un pareil chagrin : mais je veux en avoir la force... je l'aurai.... Si mon père soupçonnait ce que je souffre, ce serait pour lui le coup de la mort.... N'associons personne à mes tourments ; acceptons la destinée que le ciel m'a faite : ma vie s'usera bientôt dans cette contrainte de tous les instants ; eh bien ! celui qui me rend si malheureuse, celui que j'aime encore de toutes les forces de mon âme, apprendra un jour que je n'étais pas une frivole jeune fille que de vains avantages pouvaient séduire... alors, peut-être, il me donnera un regret ; et elle, cette femme qu'il adore, à qui je me confiais, elle ne jouira pas de son triomphe, elle me reverra joyeuse, insensible à ses outrages, ardente aux fêtes, aux plaisirs... je veux qu'elle me croie heureuse.

SCÈNE IV.

JUBELIN, MARIE, puis ANNA.

JUBELIN, en entrant.

Elle est seule, c'est bon.

MARIE, l'apercevant.

Mon père !

JUBELIN.

Oui, mon enfant, c'est moi : tu as vu ta tante, ne t'a-t-elle pas dit ?..

MARIE.

Hélas ! mon père, elle m'a dit que ce soir vous deviez retourner à Paris.

JUBELIN.

C'est précisément à cause de cela que je veux avoir avec toi un moment d'entretien.

MARIE.

Je suis à vos ordres, mon père ; voulez-vous vous asseoir ?

JUBELIN.

Volontiers, car mon âge et une certaine émotion... (Ils s'asseyent.) Écoute, ma chère Marie, tu n'as jamais douté, j'espère, de mon amour pour toi ?

MARIE.

Oh ! je serais bien coupable !

JUBELIN.

En assurant ton mariage avec le comte Arthur de Vérigny, j'ai cru assurer ton bonheur, et il m'a semblé que tu partageais mes espérances.

MARIE, avec une douleur contrainte.

Oui, mon père, je les partageais.

JUBELIN.

Maintenant ce mariage est accompli.

MARIE.

Oui, mon père.

JUBELIN.

Il est accompli ?

MARIE, avec étonnement.

Sans doute.

JUBELIN.

Ah ! c'est que ta tante Mongrolle... c'est une brave femme, mais elle est quelquefois bien drôle... Ainsi, te voilà comtesse ?

MARIE.

Mais, oui, mon père ; n'étiez-vous pas là quand monsieur le maire a lu devant nous la loi ?

JUBELIN.

Monsieur le maire !... c'est juste.

MARIE.

N'assistiez-vous pas dans la chapelle à la cérémonie nuptiale ?

JUBELIN.

Dans la chapelle ?... certainement, j'y étais.

MARIE, naïvement.

Eh bien ?

JUBELIN, à part.

Diantre! c'est plus difficile que je ne pensais. (Haut.) Vois-tu, ma bonne Marie, moi, j'ai toujours été un homme tout rond, tu le sais bien ; je n'ai pas appris à entortiller ma pensée, je ne suis pas diplomate.

MARIE.

Je ne comprends pas bien.

JUBELIN.

Et ! parbleu, c'est là le mal : si tu comprenais, ça irait tout seul.

MARIE.

Veuillez vous expliquer, mon père.

JUBELIN.

M'expliquer... m'expliquer, c'est bien aise à dire. Enfin, ta situation maintenant est tout à fait changée ?

MARIE, [illegible].

Oh ! oui.

JUBELIN.

Tu aimes Arthur ?

MARIE.

Je l'aime.

JUBELIN.

Arthur t'aime aussi ?

MARIE.

Je ne me plains pas, mon père.

JUBELIN.

C'est que, comme je te disais tout à l'heure, ta tante Mongrolle, elle a des idées si étranges...

MARIE, avec crainte.

Quelles idées ?

JUBELIN.

Dame ! elle s'inquiète, elle soupçonne...

MARIE, très-inquiète.

Elle soupçonne ? quoi donc ?

JUBELIN.

Ah ! quoi ?... voilà !... elle a peur que tu ne sois pas contente.

MARIE.

C'est une preuve d'affection ; il faut l'excuser.

JUBELIN.

Oui, elle revient sans cesse sur ce qui s'est passé hier ; cette promenade du matin, cette lumière dans la chambre d'Arthur... moi, je lui dis que certainement Arthur n'était pas chez lui ; que...

MARIE, se lève en rougissant.

Mon père!...

JUBELIN.

Eh bien! eh bien! tu me laisses là! Écoute-moi, ma pauvre enfant! (Marie va s'asseoir sur les genoux de son père.) Je serais si malheureux d'apprendre que je me suis trompé, que ton mari n'est pas pour toi ce qu'il doit être... je ne m'en consolerais pas, vois-tu!

AIR : Muse des Bois.

Ma chère enfant, depuis l'instant prospère
Où ta naissance a comblé tous mes vœux,
Enorgueilli de ce doux nom de père,
Je n'eus qu'un but, rendre tes jours heureux!
Oui, mon devoir est d'embellir ta vie;
Sans ton bonheur, que ferais-je ici-bas?
C'est un dépôt que le ciel me confie;
S'il est perdu, je n'y survivrai pas!

MARIE.

Oh! je ne veux pas que vous soyez malheureux.

JUBELIN.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas, une inquiétude bien naturelle?

MARIE, se jetant dans ses bras.

Je n'ai rien à vous pardonner, mon père. Ah! que votre vieillesse soit heureuse! c'est le plus cher de mes vœux, c'est le plus sacré de mes devoirs.

JUBELIN, se levant.

Allons, allons, tout est dit. (A part.) Je ne suis guère plus avancé que tout à l'heure; aussi madame Mongrolle avait bien besoin de me mettre ses sottes idées dans la tête!

ANNA, entrant.

Madame de Varincourt désire parler à Madame.

MARIE, vivement.

Madame de Varincourt! non, non. (Elle aperçoit l'étonnement de son père, et reprend d'un ton plus doux.) Pas à présent, Anna; vous le voyez, je suis avec mon père.

JUBELIN.

Que ce ne soit pas moi qui t'empêche de recevoir les parents de ton mari; d'ailleurs, nous avons fini, je suis plus tranquille, et je n'écouterai plus la tante Mongrolle, ni ses ridicules soupçons qui me troublaient l'esprit. Allez, Anna, dites à madame de Varincourt qu'elle peut venir. (Anna sort.) Moi, je te quitte pour donner quelques ordres

avant mon départ. Adieu... à revoir, mon enfant ; je t'embrasserai encore avant de monter en voiture.

(Au [illegible] il va sortir, Marie [illegible] ; puis, elle [illegible] qu'il ne voit pas ; il sort.)

MARIE, *seule.*

Mon Dieu, donnez-moi la force de la voir !

ANNA, *annonçant.*

Madame de Varincourt.

SCÈNE V.

MARIE, LAURENCE.

(Elles restent l'une devant l'autre un moment silencieuses.)

MARIE, *avec hauteur.*

Que voulez-vous de moi, Madame ?

LAURENCE, *à part en la regardant.*

Que de charmes !

MARIE.

Pourquoi me regarder ainsi ? c'est moi, Marie, cette pauvre fille sacrifiée. Que me voulez-vous ? moi, je ne me plains pas : que vous faut-il encore? parlez, mais parlez donc!

LAURENCE, *d'un ton de courage.*

Oh ! non, non, vous ne pourriez pas m'entendre.

MARIE, *avec contrainte.*

Ne suis je pas résignée à tout ? Ne me reste-t-il pas le monde et ses plaisirs ? le titre de sa femme, une grande fortune ? c'est plus qu'il n'en faut à une enfant.

LAURENCE.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ainsi.

MARIE.

Vouliez-vous donc des larmes pour ajouter à votre triomphe ? veniez-vous insulter à ma douleur ? je ne veux pas pleurer... je ne pleurerai pas.

LAURENCE.

Ah ! pouvez-vous concevoir cette pensée ?

MARIE.

Qui peut donc vous amener ici ? Vous, Madame, vous qu'il aime, vous qui êtes si heureuse !

LAURENCE.

Heureuse !

MARIE, la regardant avec étonnement.

Mais vos yeux sont mouillés de larmes ? ah ! parlez, je ne suis pas méchante !... ne me craignez pas.

LAURENCE, avec une vive émotion.

Je voulais... mais non... je ne puis... permettez que je m'éloigne.

MARIE.

Restez... que vois-je ?... vous tremblez !... Ah ! je m'étais trompée, vous ne veniez pas me braver.

LAURENCE.

Je suis bien malheureuse !

MARIE.

Vous !

LAURENCE, lui prenant la main avec force.

Marie !... que le ciel vous préserve d'éprouver jamais tout ce que j'ai souffert depuis hier.

MARIE.

Est-il possible ?

LAURENCE.

Oui, je parlerai : je ne veux pas que vous me méprisiez .. vous pourrez me comprendre, car vous l'aimez !... et quand vous m'aurez entendue, votre haine, votre colère s'affaibliront peut-être.

MARIE.

Ma haine ?... je n'en ai point ; et ma colère s'éteint en vous regardant... vous paraissez souffrir !

LAURENCE.

Écoutez-moi, Marie : je suis née dans un climat brûlant ; sortie à peine de l'enfance, je fus mariée à un vieillard ; ignorant les passions, j'étais incapable de douleur ; mes espérances n'empruntaient rien à l'expérience ; je ne craignais pas le mal... je ne le connaissais pas... je vis Arthur... dans nos pays, on ne pense point, on sent... je vis Arthur... je devins toute amour !

MARIE.

Hélas !

LAURENCE.

Pardonnez-moi... ce récit peut-être...

MARIE.

Non, non, parlez !...

LAURENCE.

Dans cette île où je suis née, Marie, les dissipations du monde ne nous arrachaient pas à cet amour ; la société ne nous raillait pas sur

notre passion subite, ne la troublait point par ses plaisirs, ne la ternissait point par ses discours... seuls, et toujours ensemble, nous n'entendions que les battements de nos cœurs, et la solitude agrandissait nos âmes pour y laisser plus de place à l'amour... Voilà, Marie, voilà comment nous nous aimions !... peut-être à Paris cela paraît il bien bizarre ?

MARIE.

Ah ! je ne comprends que trop votre bonheur !... mais pourquoi m'avoir trompée ?

LAURENCE.

Bientôt la voix de ce monde oublié se fit entendre : Arthur voulut revoir la France ; et je partis, car il était ma vie !... mais, depuis ce temps, que de pensées nouvelles se sont éveillées en moi ! Dans votre Europe, des idées sans nombre tourmentent comme autant de maîtres auxquels il faut obéir. Arthur parlait de rang, de fortune, d'honneur, de devoirs et d'engagements sacrés... On m'avait dit qu'à Paris on se mariait pour être riche, et non pour être heureux ; que le mariage, ce n'était pas l'amour... je l'engageai moi-même à se marier... je ne vous avais pas vue !

MARIE.

Oh ! je n'ai plus la force de vous accuser.

LAURENCE.

Mais, hier, ici, j'ai senti un mal inconnu, cruel, brûlant, qui dévore... la jalousie !... ma situation avec son malheur, ses torts et ses regrets, s'est offerte à moi... votre naïve confiance, votre générosité si noble, m'ont ouvert les yeux .. pour la première fois j'ai rougi ; j'ai compris que j'étais coupable... et maintenant il ne me reste plus qu'à mourir.

MARIE.

Mourir !... vous !...

LAURENCE.

Il vous aimera, Marie.

MARIE.

Je l'espérais avant de vous connaître !

LAURENCE.

Et moi, que deviendrai-je sous votre ciel qui me glace, dans ce monde inconnu pour qui mon malheur n'est qu'un crime !... Étrangère à tous, sans appui sur la terre que le vieillard près de qui je n'oserai pleurer, et que, dit-on, mes larmes déshonorent ! Ah ! répondez... ne faut-il pas que je meure ?

MARIE.

Non, non...

LAURENCE.

Tous les cœurs désormais me seront fermés : objet d'indifférence et de haine, j'ai voulu du moins échapper au mépris : je vous ai fait lire dans mon âme ; haïssez-moi, vous le devez, mais ne me méprisez pas.

MARIE.

Je vous plains !...

LAURENCE.

Oui, j'ai des droits à votre pitié !...

AIR : Soldat Français (Julien.)

Un Dieu cruel dans mon cœur innocent
Vint allumer cette flamme fatale ;
Pardonnez-moi ! car, en vous connaissant,
Je n'ai jamais pu haïr ma rivale :
Mon amour dut vous offenser,
Mais qu'aujourd'hui mon malheur vous désarme !
Moins de chagrins me viendront oppresser,
Si, quelque jour, je peux penser
Que vous me donnez une larme !

MARIE, lui tendant la main.

Laurence !

LAURENCE, s'inclinant et baisant sa main.

Ah !... vous ne me repoussez pas ! vous avez pitié de moi !... je serai digne de votre bonté ; oui, j'en aurai la force.

MARIE.

Que dites-vous ?...

LAURENCE.

On vient, adieu, Marie, adieu... souvenez-vous de tout ce que j'ai souffert !

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VI.

MARIE, seule.

Pauvre femme ! .. ah ! un tel amour doit être partagé : maintenant plus d'espoir pour moi : c'est elle, c'est elle seule qu'il aimera ! oh ! comme il est coupable ! pourquoi m'a-t-il abusée, moi, simple et con-

fiante? pourquoi ne me l'a-t-il pas avoué... c'en est fait!... Eh bien! qu'il ne soupçonne pas mes secrètes angoisses! dévorons mes larmes, forçons ma bouche à sourire! épargnons-lui des remords! Il me saura gré de ma résignation.

SCÈNE VII.

RICHEBOURG, MARIE.

RICHEBOURG, à part.

Comme elle est rêveuse! (Haut.) Ma cousine?

MARIE.

Ah! pardon, c'est vous! Eh bien! qui vous amenait ici? que désirez-vous de moi?

RICHEBOURG.

Le bonheur de vous voir n'est-il pas un motif assez puissant?

MARIE.

Voilà de la galanterie, mon cousin.

RICHEBOURG.

Pouvez-vous nommer ainsi l'intérêt si vif et si naturel que vous inspirez à un parent, à un ami d'enfance?

MARIE.

Croyez que je suis reconnaissante...

RICHEBOURG.

Hélas! l'instant est venu, Marie, où cet intérêt doit redoubler.

MARIE, vivement.

Quand je ne me plains pas, personne n'a le droit de me plaindre. Écoutez-moi, mon ami : pour vous prouver que je n'ai pas de chagrin, je vous charge d'inventer pour la journée de demain quelque partie de plaisir, quelque chose de très amusant ; je vous annonce aussi que ce soir nous danserons encore : il faut se divertir, vous le disiez tantôt, et j'adopte cette philosophie.

RICHEBOURG.

Et vous croyez m'en imposer par cette gaieté factice!... Ah! Marie, on ne trompe que les indifférents!... Tout en regrettant de n'avoir pas été chargé du bonheur de celle que j'aimais, je voudrais, au prix de ma vie, la voir heureuse, même avec celui qu'elle a préféré.

MARIE.

Heureuse!... moi!...

RICHEBOURG.

Vous le serez, Marie... Il est impossible que tant de charmes, tant de vertus ne triomphent pas d'une coupable indifférence.

MARIE.

Vous croyez?

SCÈNE VIII.

RICHEBOURG, ARTHUR, sortant de la porte de droite, au deuxième plan; MARIE.

ARTHUR, entrant, à part.

Ah! M. Richebourg avec elle!

(Il reste un instant dans le fond.)

RICHEBOURG.

Je n'eus jamais qu'une pensée, votre bonheur. Et plus je vous regarde, plus j'espère pour vous un heureux avenir.

MARIE, lui tendant la main.

Voilà les plus douces paroles que je puisse entendre, mon ami.

ARTHUR, à part.

Quel regard affectueux! (Haut en s'approchant.) Pardonnez-moi si je vous dérange; je ne pensais pas rencontrer ici monsieur Richebourg : il me semblait qu'il nous avait annoncé son départ; que des affaires le rappelaient à Paris.

RICHEBOURG.

Il est vrai, et je venais prendre congé de ma cousine, mais près d'elle j'ai changé d'avis; elle veut bien me retenir, et, ma foi, les beaux-arts attendront.

ARTHUR.

En effet, Monsieur, je me souviens : on n'a pas craint de vous confier un emploi important, et vous le négligez!... Que pensera le ministre?

RICHEBOURG.

Oh! le ministre ne pense pas grand'chose. C'est un homme de goût, qui prend un maître de ballet pour un poète, un peintre pour un musicien; mais les beaux-arts n'en vont pas plus mal.

ARTHUR.

Du moins, ils n'en vont pas mieux.

MARIE, souriant.

On dit même qu'ils ne vont pas du tout.

RICHEBOURG.

C'est possible... Qu'on reprenne ma place si l'on veut, je n'y tiens pas : un ordre de vous l'emporte sur tous les devoirs, et, puisque vous le désirez, je reste.

ARTHUR.

Ah ! Madame le désire ?

MARIE, qui est venue s'asseoir près du guéridon.

Oui, j'ai prié mon cousin de nous accorder encore quelques jours, d'arranger quelques divertissements ; il s'entend merveilleusement à tout cela. Vous, monsieur le comte, vous êtes trop occupé pour qu'on puisse vous charger de ces soins.

ARTHUR.

Mais vous paraissiez peu disposée à chercher de semblables amusements.

MARIE.

Vous savez que nous prenons quelquefois le droit d'être capricieuses.

ARTHUR.

Et le caprice est quelquefois la seule chose à laquelle les femmes restent fidèles.

MARIE, se levant.

Monsieur...

RICHEBOURG.

Je vous quitte pour exécuter vos ordres ; j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir.

MARIE.

Allez, mon cousin ; moi je rentre dans mon appartement, où quelques soins me réclament : n'oubliez pas que je veux me divertir.

(Richebourg sort. Marie rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, seul.

Quel changement de ton et de manières !... elle s'éloigne !... sans un regard pour moi qui venais... Hélas ! ai-je le droit de me plaindre ? Et ce monsieur Richebourg ?... Il l'aimait, m'a-t-on dit, il avait demandé sa main... leur entretien semblait affectueux, tendre même... Eh quoi !... serais-je donc jaloux ?... de qui ? de celle que j'ai si cruellement offensée ? Ah ! je n'ose interroger mon cœur... Marie est

si belle !... sans doute elle ne peut m'aimer, je n'ai aucun titre à son attachement, je ne dois pas le demander... mais, blessé par moi, ce jeune cœur a besoin d'affections. Dans l'abandon où je la laisse, elle cherche un appui, et cet homme qui l'aima... que sais-je ! elle partageait peut-être ses sentiments ? Avec quelle promptitude elle s'est résignée à sa situation !... Oui, c'est cela, j'ai comblé tous ses vœux ; la vanité se décida pour moi, mais c'est pour lui que le cœur parlait... Cependant, elle paraissait si calme avant ce funeste mariage... allons, je veux savoir... Insensé ! que dis-je ? et qu'ai-je fait ?

(Anna est entrée par le fond et se dirige vers l'appartement de Marie.)

ARTHUR, l'apercevant.

Ah !... Anna !...

ANNA.

Monsieur le comte m'appelle ?

ARTHUR.

Oui, Anna, priez votre maîtresse de se rendre ici ; dites-lui que je désire lui parler.

ANNA.

J'y vais, Monsieur.

(Elle entre dans l'appartement de Marie.)

SCÈNE X.

ARTHUR, seul.

Oui, sans doute... elle a obtenu tout ce qu'elle désirait de moi, un titre, un rang... Elle est joyeuse maintenant... Mais je ne souffrirai pas... Jamais sa beauté ne m'avait frappé à ce point !...

Air : *Je sais arranger des rubans.*

J'avais un bandeau sur les yeux,
Et, tout à ma coupable flamme,
Je ne voyais ni ses traits gracieux,
Ni la noblesse de son âme :
Quels pensers viennent m'assaillir !
Peut-être ils vont nous coûter bien des larmes ?...
C'est quand son cœur a droit de me haïr
Que le mien comprend tous ses charmes !

Comme il semblait heureux de rester ici, auprès d'elle !... Et c'est sans mon aveu, sans me consulter... Cela ne peut être, cela ne sera pas... Ah ! la voici.

SCÈNE XI.

ARTHUR, MARIE.

MARIE.

Vous m'avez fait appeler, Monsieur ?

ARTHUR.

Oui, Madame ; il faut que j'aie avec vous un moment d'entretien. Le permettez-vous ?

MARIE.

Je vous écoute, Monsieur.

ARTHUR.

Votre père et votre tante vont s'éloigner.

MARIE.

Je le sais, et c'est un de mes chagrins.

ARTHUR.

Mais il paraît que vous ne voulez pas rester sans consolations.

MARIE.

Comment ?...

ARTHUR.

Ne venez-vous pas ici même, devant moi, de prier M. Richebourg de demeurer en ce château ?

MARIE.

Eh bien ?.

ARTHUR.

Eh bien... Cela me semble peu convenable.

MARIE.

M. Richebourg est mon parent, Monsieur, mon ami d'enfance.

ARTHUR.

M. Richebourg est un fat que je vous prie de ne pas voir davantage.

MARIE.

Qu'entends-je ?... Dans l'isolement où je vais vivre désormais, vous n'éloignerez pas, j'espère, la seule personne qui me porte de l'intérêt.

ARTHUR.

De l'intérêt !... Il vous aimait, Madame... il vous aime encore... Il vous le disait peut-être ?... ou il vous le dirait un jour... Vous me devez, vous vous devez à vous-même de ne plus le recevoir.

MARIE.

Est-il possible !...

ARTHUR.

Mon honneur... et votre réputation l'exigent.

MARIE.

Grand Dieu !... Que ce soit vous... vous, Monsieur, qui osiez concevoir un injurieux soupçon !... Ah ! il ne manquait plus que cela !

ARTHUR.

Vous êtes jeune, sans expérience...

MARIE.

Oh ! c'en est trop !... Que faire ? que devenir ?... De tous côtés abîme et désespoir !

ARTHUR.

Quel transport vous anime !

MARIE.

Qu'ai-je donc fait, ô mon Dieu ! pour de tels châtiments ?

ARTHUR.

Eh quoi !... parce que je prétends éloigner de vous les dangers qui pourraient troubler votre vie...

MARIE.

La mort plutôt mille fois que cette vie odieuse à laquelle vous me condamnez !

ARTHUR, avec amertume.

Je vous entends... La mort plutôt que de renoncer à celui que vous aimez !

MARIE.

Ah !... je n'y résiste plus. Une pareille souffrance est au-dessus de mes forces... Ce dernier trait m'arrache des plaintes et des reproches que je voulais étouffer... De quel droit, Monsieur, êtes-vous venu comme un mauvais génie, disposer de mon sort, torturer ma vie, et la vouer au mépris et au malheur ?

ARTHUR.

Quel langage !

MARIE.

On arrive, on enlève à son père une jeune fille gaie, innocente, adorée, n'ayant entendu dans la maison paternelle que des paroles de tendresse et des accents de joie, et l'on se fait un jeu de briser par la douleur son cœur tendre et confiant.

ARTHUR.

Marie... je vous en conjure... Marie...

MARIE.

Vous m'entendrez, Monsieur !... puis après... Écoutez-moi !... Vos

premières paroles ont été dictées par l'indifférence et le dédain ; depuis ce moment, rien ne les a démenties... Et quand, sous mes yeux, uniquement occupé d'un autre amour, vos regards cherchent ma rivale, vous me dites : Ces yeux noyés de larmes ne devront voir que moi ! ce cœur, que je repousse et que je désire, ne doit battre qu'à ma voix ! cette âme, que je froisse et que j'offense, ne doit rien sentir que pour moi ! Étrangère à toute affection, isolée de tout attachement, seule, toujours seule, vous devez, au mépris de vos douleurs, de vos idées et de vos sentiments, répondre à ma froideur par de la tendresse, à mes offenses par des soins, à ma colère par des sourires ; et, brisée sous le fléau de ma volonté, mourir, s'il le faut, au profit de mes idées, de mes caprices et de mes passions !..... Voilà, Monsieur, voilà ce qu'est pour moi le mariage !

(Elle va s'asseoir près du guéridon.)

ARTHUR.

Est-ce là cette Marie si calme et si douce ?... Est-ce bien elle qui s'exprime ainsi ?

MARIE, abattue.

J'ai tort... Pardon, Monsieur, j'étais si peu habituée à la haine !... elle fait tant de mal !... Ah ! les méchants sont sans doute des malheureux qui n'ont pu être aimés de personne !... Je souffre trop ici...

ARTHUR, ému.

Vous souffrez ?...

MARIE.

Oui, je le sens, je mourrais si je restais ici plus longtemps !

ARTHUR.

Que dites-vous ?... Il y a peu d'instants encore, votre gaieté...

MARIE.

Cette gaieté !... vous n'avez donc pas vu qu'elle était feinte ?... vous n'avez donc pas senti ?... (Elle se lève vivement.) mais non, il ne voit rien, il ne sent que pour elle !... Il faut que je parte !

ARTHUR, amèrement.

Je ne vous contraindrai pas à rester.

MARIE, de même.

Dites que vous me verrez partir avec joie.

ARTHUR.

Hélas ! vous devez le croire.

SCÈNE XII.

ARTHUR, MADAME MONGROLLE, MARIE.

MADAME MONGROLLE.

Ah ! ça, ma chère nièce, je viens t'annoncer que tous nos préparatifs sont faits, et que dans une heure nous partons

MARIE.

Partir !... qui ?

MADAME MONGROLLE.

Eh bien ! ton père et moi.

MARIE, avec effroi.

Et... je reste !

MADAME MONGROLLE.

Sûrement.

MARIE.

Non, non, jamais !... Oh ! ne m'abandonnez pas !

(Elle se jette dans ses bras.)

MADAME MONGROLLE.

Que vois-je ?... Tu es tout en larmes ; Monsieur est interdit... Ah ! je le disais bien !

MARIE.

Emmenez-moi, ma tante, emmenez-moi... Je ne veux pas, je ne peux pas rester ici !

MADAME MONGROLLE.

Eh bien ! Monsieur, vous vous taisez ?

ARTHUR, tristement.

Que vous dirai-je ?... elle est libre.

MARIE, à demi-voix, avec une douleur concentrée.

Il y consent !

MADAME MONGROLLE.

Rassure-toi, ma pauvre enfant, rassure-toi... je l'aurais juré... mais nous ferons casser ce mariage.

MARIE.

Hélas !

MADAME MONGROLLE.

Enfin, monsieur mon frère verra si j'avais raison.

MARIE.

Mon pauvre père !

MADAME MONGROLLE.

Je vais le rejoindre, lui parler. Je reviens. Marie, je reviens avec ton père.

(Elle sort; Marie la conduit jusqu'au fond, Arthur gagne la gauche du théâtre, de sorte que la scène est changée de place quand Marie revient sur le devant.)

SCÈNE XIII.

MARIE, ARTHUR.

ARTHUR, tristement.

Vous allez donc être satisfaite?

MARIE.

Tous vos vœux ne seront-ils pas comblés?

ARTHUR.

Il n'y aura eu dans votre vie que deux jours de malheur : les deux jours où vous aurez porté mon nom.

MARIE.

Ah!... le malheur ne finira pas avec eux.

ARTHUR.

Qu'aurez-vous à regretter? vous pourrez être à celui que vous aimez.

MARIE.

A celui que j'aime!

ARTHUR.

Pensez-vous donc que je n'ai rien aperçu?... que je n'ai pas cherché à connaître ce qui se passe dans votre cœur?

MARIE.

Vous!

ARTHUR.

Oui! Marie... Je sais que depuis longtemps un attachement profond...

MARIE, avec une ironie amère.

Vous le savez?...

ARTHUR.

Mais je n'ai pas le droit de vous accuser... de vous rien reprocher... Soyez indulgente pour un instant d'égarement et de colère... Vous êtes digne d'être heureuse... vous le serez; et moi... moi seul... je serai malheureux; car mes torts sont impardonnables.

MARIE.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Oui, j'ai mérité qu'un autre comprît votre cœur, appréciât votre esprit, et que votre amour devînt son partage... Je le verrai, Marie, et vous serez vengée.

MARIE.

Je ne vous comprends pas.

ARTHUR.

Je me comprends à peine moi-même!... Ce qui se passe là, depuis hier, m'étonne et m'effraie.

MARIE.

Vous!... comment?...

ARTHUR.

Mais aussi, qui pouvait s'attendre à cette angélique bonté, à cette noblesse d'âme, à cet esprit, à ces grâces séduisantes qui ont confondu ma raison?... Oh! pardon, Marie, pardon!... je suis bien coupable, et je devrais me taire!

MARIE.

Non, non... parlez.

ARTHUR.

Eh bien! oui, au moment de vous perdre à jamais, il faut que mon cœur s'ouvre; je vous dirai tout!... c'est en vain que je cherchais à me persuader que vous méritiez cette destinée cruelle que je voulais vous faire subir. Quand je vous ai vue si bonne, si noble, si généreuse, mon cœur et mon esprit se sont révoltés contre moi-même... et c'est un soulagement pour ma conscience que de vous avouer la vérité.

MARIE.

Oh! je vous écoute...

ARTHUR.

La résolution même que j'avais prise de vous négliger, et peut-être de vous haïr, était une raison pour je fusse constamment occupé de vous... Penser à vous, c'était oublier! Vous voir et vous connaître, c'était aimer.

MARIE.

Grand Dieu! se pourrait-il?

ARTHUR.

Je n'ai rien fait pour mériter votre amour; je ne dois donc ni m'étonner, ni me plaindre qu'il appartienne à un autre. Ah! si vous m'aviez aimé, je serais sans excuse.

MARIE, *vivement.*

Et vous croyez en avoir?

ARTHUR.

Qu'entends-je ? Cet amour dont j'ai acquis la preuve.

MARIE.

Cet amour ? il est toute ma vie ! et vous avez pu en méconnaître l'objet ? Vous avez pu croire... vous n'avez pas vu ?...

ARTHUR.

Quoi ?

MARIE.

Tu n'as pas vu que je t'aime !

ARTHUR.

Ah ! Marie ! c'est à vos genoux...

MARIE, se jetant dans ses bras.

Arthur !

ARTHUR.

A toi ! à toi pour toujours !

SCÈNE XIV.

ARTHUR, MARIE, dans les bras l'un de l'autre ; MADAME MONGROLLE, entrant avec JUBELIN.

MADAME MONGROLLE.

Arrivez, mon frère, arrivez !... vous allez voir... Ah ! mon Dieu !

JUBELIN.

Eh bien ! qu'est-ce que vous disiez donc ?

MADAME MONGROLLE.

Je n'y entends plus rien !

MARIE.

Mon père ! venez être témoin du bonheur de votre fille.

JUBELIN, à madame Mongrolle.

Ah ça ! vous êtes donc décidément folle ?

SCÈNE XV.

MADAME MONGROLLE, JUBELIN, MARIE, ARTHUR, ANNA.

ANNA, à Marie.

Madame, voilà ce qu'on m'a chargé de vous remettre.

(Elle remet à Marie une lettre.)

MARIE, *lisant.*

« Je pars ! je vais mettre l'Océan entre nous ; vous ne me reverrez « jamais ! Adieu, ne me maudissez pas ! »

ARTHUR.

Pauvre Laurence !

MARIE.

Ah ! je lui ai tout pardonné ! Un jour elle sera notre amie.

(Arthur présente son portrait à Marie.)

MARIE, *timidement.*

Arthur ?

ARTHUR.

A vous ! à vous seule !

MARIE.

Que je suis heureuse ! Mais, mon père, est-ce que vous partez ?

JUBELIN.

Du tout, du tout ! je vais faire dételer ; je ne m'en vais que demain. Ne vous dérangez pas, mes enfants : bonsoir ! bonsoir !

(Marie, entraînée doucement par Arthur, s'achemine vers son appartement.)

JUBELIN, *à madame Mongrolle.*

Je vous le disais bien qu'elle serait comtesse.

MADAME MONGROLLE.

Ça n'a pas été sans peine.

FIN DES DEUX JOURS.



LOÏSA

PERSONNAGES

—

LOUIS KERVEN.
LE COMTE DE SOISY.
HERMANN DESRIVIÈRES.
CHRISTOPHE.
TOM.
LOISA.
AGLAÉ DE MORANVILLE.

La scène se passe à Paris, en 1843 : le premier acte chez Kerven, le second acte chez madame de Moranville.



LOISA.

LOÏSA

Comédie en deux actes, mêlée de chant. Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 17 juin 1843.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un très joli salon d'un appartement de garçon, dans les Champs-Elysées. Porte au fond ; portes latérales. A gauche du public, une table couverte de livres et de papiers ; du même côté, une fenêtre. A droite du public, un guéridon sur lequel sont des journaux, et puis une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, domestique en livrée, est occupé à arranger l'appartement ; KERVEN entre venant du dehors ; il pose son chapeau, sa canne, et ôte ses gants ; il a l'air un peu sombre.

KERVEN.

Tom, est-il venu quelqu'un ?

TOM.

Toujours les mêmes visites du matin, Monsieur.

KERVEN, avec humeur.

Ah !

TOM.

Ces Messieurs ne se découragent pas. Ils reviendront demain... Oh ! ils disent qu'ils reviendront jusqu'à ce que Monsieur ait payé leurs mémoires.

KERVEN, marchant avec impatience.

Qu'ils aillent se promener. En vérité, on n'est pas en sûreté chez soi avec ces gens-là... (Il regarde sa montre.) Maintenant il est tard, ils me laisseront en repos... et je veux être seul... (Le domestique s'en va ; il le rappelle.) Tom !... le bouquet est-il arrivé ?

TOM.

Monsieur sait qu'il l'a demandé pour cinq heures, et il n'en est que trois.

KERVEN.

C'est vrai... apporte-le dès qu'il viendra. Va, et ne laisse entrer personne.

SCÈNE II.

KERVEN, seul, plus [illegible].

Ce soir, au bal où je la retrouverai, elle tiendra le bouquet que je lui aurai envoyé ce matin. Aglaé... madame de Moranville !... si brillante... que tous les regards sont pour elle ! (Il ouvre la fenêtre, on voit des arbres.) Déjà les voitures sont nombreuses aux Champs-Élysées... Bientôt, je verrai la sienne aussi prendre la route du bois. (Il revient sur le devant.) Comme elle est élégante !... Ah ! ce prestige de l'opulence et de la parure... est le plus grand charme d'une femme... Une femme mal mise, simple, inconnue, que personne n'admire... (Il fait un geste de dédain, puis il s'approche d'une table et s'assied.) Voyons ce travail auquel je me suis engagé... Ah ! il nuit à cet ouvrage qui lui sera dédié, à elle, dont le suffrage est déjà la gloire ! La société nombreuse qui l'entoure admire aussi ce qu'elle admire !...

(Il commence à écrire ; Tom entre.)

SCÈNE III.

KERVEN, TOM, parlant au-dehors.

KERVEN.

Qu'y a-t-il ?

TOM, entrant.

C'est un monsieur que je ne connais pas, qui ne veut pas dire son nom, et qui insiste pour vous parler.

KERVEN, cherchant.

Dis-lui que je suis encore au lit... Quand ce travail sera-t-il donc terminé ?

(Il se remet à écrire ; Tom disparaît.)

TOM, entrant.

Il dit qu'il n'est pas sain de rester couché aussi tard, et qu'il engage Monsieur à se lever bien vite.

KERVEN.

Alors, dis-lui que je suis malade. Toujours assailli, jamais seul, que cela est fatigant !

(Il se remet à écrire; Tom disparaît.)

TOM, rentrant.

Ce Monsieur prétend qu'il a d'excellentes recettes pour toutes les maladies.

KERVEN, riant.

Ah !... Eh bien ! dis... que je suis à l'extrémité, que je vais mourir. C'est inouï, ma parole d'honneur !

(Il se remet au travail ; Tom disparaît.)

TOM, rentre en riant.

Il veut absolument vous dire adieu.

KERVEN, riant.

Ah ! tiens, dis... que je suis mort... Pour le coup... il me laissera en repos.

(Il se remet au travail ; Tom disparaît et rentre en riant.)

KERVEN, riant.

Eh bien ! encore !

TOM.

Il dit qu'il veut vous embaumer.

KERVEN.

Est-ce que c'est M. Gannal ?

TOM.

Je ne sais pas.

KERVEN, se levant en riant.

Ah ! ah ! ma foi ! qu'il entre ! aussi bien je ne suis pas en train de travailler. (Tom disparaît.) Madame de Moranville !... la musique d'hier aux Italiens, la toilette ravissante qu'elle y portait... mon bouquet... tout est là...

SCÈNE IV.

KERVEN, HERMANN.

KERVEN, étonné.

M. Hermann Desrivières !

HERMANN.

Qui a bien de la peine pour arriver jusqu'à vous.

KERVEN.

Si votre nom m'eût été connu...

HERMANN, [illegible].

Je ne serais pas arrivé du tout, n'est-ce pas?

KERVEN, de même.

Oh!

HERMANN, s'asseyant.

Je suis fatigué, et ce sera peut-être un peu long.

KERVEN, à part et allant prendre un siége.

Eh bien! c'est agréable.

HERMANN, regardant autour de lui.

Vous avez là un joli logement, élégant, recherché!... ces meubles...

KERVEN, à part.

Est-ce qu'il va faire mon inventaire?

HERMANN, [illegible].

Une belle vue!... le haut des Champs-Élysées, mais c'est loin du centre de Paris.

KERVEN, [illegible] avec impatience.

C'est trop près encore...

HERMANN, [illegible].

Je comprends... pour éviter les importuns.

KERVEN, [illegible].

Puis-je savoir, Monsieur, ce qui me procure l'honneur de vous recevoir chez moi?

HERMANN.

Monsieur, j'ai quitté Toulouse il y a peu de temps.

KERVEN, [illegible].

Pourquoi avez-vous quitté cette jolie ville, Monsieur?

HERMANN, continuant.

Il y a trois jours que je suis de retour à Paris.

KERVEN.

Et pendant ces trois jours nous nous sommes rencontrés trois fois dans la même maison.

HERMANN.

Ce qui prouve que nous avons grand plaisir à y aller, mais ne prouve pas que nous en ayons beaucoup à nous y voir.

KERVEN.

Oh! pas du tout!

HERMANN.

Je parierais même que c'est tout à fait le contraire, et je ne suis venu que pour en causer avec vous.

KERVEN, étonné.

Comment?

HERMANN.

Oui, Monsieur...

KERVEN, qui était distrait jusque-là, devient attentif.

Que voulez-vous dire?

HERMANN.

Que je suis venu, Monsieur, pour vous parler de la jolie veuve chez laquelle nous nous sommes rencontrés trois fois en trois jours, madame de Moranville.

KERVEN.

Ah!!

HERMANN, souriant.

Monsieur!... nous avons à peu près le même âge, la même profession, vous êtes...

KERVEN.

Poète...

HERMANN.

Moi, je ne fais rien : ça se ressemble beaucoup!... Nous avons aussi le même but... nous voulons... épouser la jolie veuve...

KERVEN.

Je n'ai pas de compte à vous rendre, Monsieur, et je ne sais de quel droit...

(Mouvement pour se lever.)

HERMANN.

Encore un moment, Monsieur... je connaissais madame de Moranville avant qu'elle eût l'honneur de vous connaître... mes soins avaient été agréés... j'espérais... (Mouvement de Kerven.) Oh! on ne m'avait rien promis positivement!... Je fus obligé de partir pour Toulouse, il y a six mois; notre jolie veuve ne voulut pas prendre d'engagement formel avec moi ; mais elle m'assura qu'elle resterait libre jusqu'à mon retour. Je l'aime! son humeur enjouée... son caractère plein de bonté, me l'ont rendue chère, malgré mon éloignement pour un défaut...

KERVEN.

Vous lui trouvez un défaut, Monsieur? vous ne l'aimez pas! Et si vous le lui avez dit, elle ne vous aimera jamais...

HERMANN.

Vous croyez?

KERVEN, riant.

J'en suis sûr... Et ce défaut qu'elle ne vous pardonnera pas, est...

HERMANN.

D'aimer les choses singulières... bizarres.

KERVEN, riant.

Jalousie de métier.

HERMANN.

Toujours est-il que, malgré mes instances, je ne pus obtenir de madame de Moranville, ni une promesse formelle, ni la permission de me rappeler à elle par quelques lettres... Vous êtes, me disait-elle, celui que je préfère aujourd'hui, mais six mois d'absence peuvent changer mes idées, et je ne veux pas me trouver irrévocablement engagée!... Et comme je m'inquiétais alors de l'oubli qui pouvait me chasser de sa pensée, et du chagrin, de l'embarras, qui suivraient l'explication au retour, madame de Moranville se leva en riant, et prit sur la cheminée une carte de visite que j'avais laissée la veille; puis, y lisant mon nom!... « Pour ne pas oublier une minute, dit-elle en éclatant de rire, ce « nom... qui sera peut-être le mien, je vais le placer ainsi seul, en « évidence, en face de moi et de tous, devant la glace, et accroché « dans la bordure... ce sera... comme si vous étiez présent. » Je ne pus m'empêcher de dire : Et s'il allait entendre... des choses... qui l'affligeraient? personnifiant ainsi mon nom dans ma crainte jalouse. .

KERVEN.

Alors...

HERMANN.

Alors, dit-elle en continuant la plaisanterie, si cela arrivait, si j'avais un secret qui pût nous séparer... votre nom disparaîtrait, je l'ôterais de devant mes yeux, et je jetterais cette carte au feu. Ah ! m'écriai-je, ma carte anéantie... anéantira donc toutes mes espérances. Eh bien ! qu'il en soit ainsi... j'y consens... cela remplacera toute explication et vaudra mille fois mieux que des reproches et des plaintes ! Si, au retour, mon nom est encore là, seul, à la même place, je reprends mon doux espoir .. J'y renonce, au contraire, et je m'éloigne à jamais, si ma carte de visite a disparu.

KERVEN, avec joie.

Et la carte a disparu.

HERMANN.

Non, Monsieur, mais elle n'est plus seule...

KERVEN.

Ah !

HERMANN, avec un soupir.

Il y a la vôtre.

KERVEN, avec joie.

Quel bonheur !

HERMANN.

La vôtre d'un côté... puis celle de M. le comte de Soisy de l'autre.

(Un autre soupir.)

KERVEN.

Oh ! ce n'est pas possible.

(Ils se lèvent.)

HERMANN.

Je sais bien que c'est un vieux fat.

KERVEN.

Vieux ! il ne s'en doute pas ! fat, il ne s'en soucie guère, et le monde fait comme lui ; on le recherche, on le fête, il a des succès... la mode le traite en favori, en enfant gâté.

HERMANN, souriant.

Vous voulez dire en invalide !... C'est un étourdi vers sa cinquantième année d'étourderie... vieil enfant qui met de l'importance à des riens, et qui plaisante sur des choses importantes ; mais il a un titre... de la fortune, et l'habitude d'imposer son opinion et ses goûts comme des lois du monde, sous prétexte qu'il est neveu au troisième degré du dernier duc de Lauzun ; il persuade à toutes les coquettes sans expérience et à tous les jeunes élégants un peu niais qu'ils ne peuvent avoir de succès s'il n'est en première ligne parmi leurs amis. (On entend Ernest rire.) Mais c'est sa voix que j'entends... Est-ce qu'il serait des vôtres ?

KERVEN, mécontent.

A ce qu'il dit !... Quel bruit ?...

HERMANN.

C'est cela !... il m'épargnera une course : je comptais aller chez lui en sortant d'ici.

KERVEN.

Ah !

SCÈNE V.

ERNEST, HERMANN, KERVEN.

ERNEST, entrant une cravache à la main, parlant avec affectation et tendant la main à Kerven.

Je gronde votre groom, une tenue déplorable, à déshonorer un gentleman ; et comme vous l'avez pris sortant de chez moi... je ne dois pas souffrir...

KERVEN.

Permettez !...

ERNEST, continuant.

Puis, que se passe-t-il donc ? on ne vous voit plus... ni au club, ni à l'Opéra ! Vous n'étiez pas aux courses ce matin ! il n'y avait que moi pour accompagner à cheval la voiture de madame de Moranville. (Mouvement des deux autres qui sont mécontents.) Ce qui fait qu'elle a presque tou-

jours été seule, tant il avait de femmes de ma connaissance... Et les reproches ! les bouderies ! si je ne m'étais .. partagé. ([illegible]) J'y suis... vous travaillez ? Votre livre paraît-il, enfin ? Du bruit, du scandale, des portraits reconnaissables, les aventures récentes. Il faut cela !... si l'on ne vous voit nulle part, et si vous ne faites pas un tapage d'enfer... je vous renie pour élève et pour ami...

KERVEN.

Mais, permettez donc ?

ERNEST.

Tout ce que vous voudrez.

HERMANN.

Excepté de parler raison.

ERNEST, regardant Hermann avec son lorgnon.

Ah ! c'est M. Hermann Desrivières ! un jeune homme tout à fait... respectable ; oui, oui, respectable, c'est le mot ! Ce n'est pas lui qui badinerait avec l'amour, ou plaisanterait avec la vie ! il s'en garderait bien ! il prend tout au sérieux, la politique, le monde, les affaires ! Oh ! il est bien de son siècle !

AIR : Un petit mot.

C'est la raison
Qui maintenant gâte la vie ;
C'est la raison ,
Le plaisir n'est plus de saison.
On raisonne, on bâille, on s'ennuie ;
Nous n'avons plus qu'une folie,
C'est la raison ,
Notre folie, c'est la raison.
C'est le plaisir
Qui jadis charmait l'existence ,
C'est le plaisir ;
Et quand le bonheur semblait fuir,
Quand il trompait notre espérance ,
Qui faisait prendre patience ,
C'est le plaisir ;
La raison vaut-elle le plaisir ?

Et quand je pense que vous auriez pu être comme ce vénérable jeune homme, si je ne vous avait fait connaître Paris l'année dernière.

KERVEN.

Paris ? je l'habitais depuis trois ans !

ERNEST.

C'est-à-dire que vous avez quitté la Bretagne depuis trois ans... mais vous n'habitiez point Paris. (A Hermann.) Il vivait au Marais, travaillant du matin au soir... Je le découvre là... je reconnais en lui le sentiment de l'élégance et du bon goût; il me prend en amitié... son nom était déjà connu par un succès littéraire. (A Kerven.) Je vous vante, je vous amène à Paris, dans le monde... Je vous fais une réputation... il n'y a que nous pour cela!... A qui La Harpe et Chamfort ont-ils dû leur entrée dans les nobles salons qui ont fait leur gloire? à qui la marquise de Pressac et la petite Duthé... ont-elles dû leur éclat? à mon oncle! au duc de Lauzun!... Je vous le répète, il n'y a que nous pour cela!... Mais il faut qu'on me fasse honneur!... Allons, vite, quelque chose de bien extraordinaire, que l'attention se porte sur nous, ou nous sommes deux jeunes gens perdus!

KERVEN.

Nous parlerons de cela une autre fois : Monsieur a quelque chose à nous dire de plus pressé...

ERNEST.

De plus pressé?... La coupe des habits est-elle changée? le bal du colonel est remis? ou le souper du marquis... contremandé?...

HERMANN.

Non, et je vais tout de suite au fait... Je vous demande votre avis sur un point important, Monsieur!... Que doivent faire des hommes rivaux?... épris de la même femme?

ERNEST.

Ma foi... jadis on se battait.

HERMANN.

C'est vieux! Puis le plus aimé peut n'être pas le plus adroit, et le beau moyen de plaire à une femme, que de tuer celui qu'elle préfère!... Ensuite, si au lieu de deux rivaux... on était trois? ce serait une espèce de massacre, et notre époque est à la paix générale...

ERNEST.

On pourrait tirer au sort : cela s'est fait! c'est drôle! Un jour le duc de Lauzun...

KERVEN.

Ah! Messieurs, quand ce ne serait que pour vous-même, respectez davantage et votre affection et celle qui en est l'objet... Il faut qu'il en soit de l'amour comme de la gloire : le meilleur moyen de réussir doit être de s'en montrer digne.

ERNEST.

Vous êtes encore bien arriéré, mon pauvre Louis.

HERMANN, tendant la main à Kerven.

Vous êtes toujours un honnête jeune homme, M. Kerven. Eh bien ! que votre avis devienne notre loi ! Oui, Messieurs, je voulais vous consulter sur la conduite à suivre pour des hommes d'honneur qui se trouvent en rivalité près d'une femme qui ne veut pas s'expliquer franchement, sans doute pour se donner le temps d'apprécier celui avec qui elle passera sa vie... Au lieu de nous espionner mutuellement, d'user de ruses et de finesse pour nous tromper, de nous gêner, de nous nuire et de nous irriter... que la lutte soit loyale et franche !... Aux regrets de ceux qui ne réussiront pas ne se mêlera ainsi nulle colère ; et, dans ce noble combat, s'il en est qui perdent quelque chose de leur bonheur, ils ne perdront rien du moins de la délicatesse de leur caractère.

KERVEN.

Approuvé !... Monsieur le comte de Soisy consent-il aussi ?

ERNEST.

D'abord, Louis, vous savez nos conventions : point de cérémonie entre nous ! entre jeunes gens on s'appelle par son petit nom. Dites : Ernest, comme je dis : Louis. Puis, en quoi cela peut-il me regarder?

HERMANN.

Il est question de madame de Moranville, la gracieuse et élégante veuve que nous courtisons tous les trois.

ERNEST, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! la bonne folie ! Moi, votre rival ? moi, disputant avec vous le cœur d'une femme qui ne viendrait pas de lui-même, et le premier ? Ah ! ah ! ah ! ceci est trop fort... Kerven, vous ne me connaissez donc pas ? Quelle idée avez-vous de moi ? Je ne vous le pardonne pas.

HERMANN, étonné.

Ah !...

KERVEN, embarrassé.

Mais...

ERNEST, allant s'asseoir, très dédaigneux.

Allons, allons, Messieurs, arrangez vos affaires comme vous l'entendrez, mais ne me mêlez pas à vos arrangements.

KERVEN.

Tant mieux.

HERMANN, à part.

Il est encore plus fat que je ne croyais. (Haut et gaîment.) Et maintenant, Messieurs, quels que soient les sentiments, avoués ou non, que nous éprouvons tous les trois (Ernest fait un mouvement.), tous les trois... j'aurai la conscience d'avoir agi comme je le devais !... Vous êtes prévenus ; je ne tromperai personne ; je ne cacherai ni mon désir de

plaire à madame de Moranville, ni mes démarches pour lu prouver ce désir. En ce moment, je vais essayer de la rejoindre au Bois. (Riant.) Et de cette fenêtre vous pourrez me voir escortant sa voiture... mais libre à vous d'en faire autant! Vous êtes de redoutables et honorables rivaux, et je serai plus affligé qu'étonné si vous l'emportez sur moi... Voilà, Messieurs, ce que j'ai à vous dire... Et, à présent, au revoir... j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il va pour sortir.)

KERVEN, le reconduit en disant.

J'apprécie votre franchise et votre loyauté, Monsieur.

(Ils disparaissent tous les deux.)

SCÈNE VI.

ERNEST, seul; puis KERVEN.

ERNEST, s'asseyant à droite, avec dédain.

Cet Hermann Desrivières est d'un bourgeois!... et ce Kerven d'un provincial!... Quand j'aurai épousé madame de Moranville... (Il rit.) Oh! je ne leur fermerai pas ma porte! Je ne craindrai rien de ces deux-là. (Il rit.) Les bons garçons!... (Il se lève.) Mais je crois qu'il faut que j'épouse... pour mes créanciers!... La petite femme est riche, eh bien! elle sera comtesse... pour son argent.... Ça se fait ainsi! quand un jeune homme de famille se trouve dans l'embarras, un bon mariage répare tout.

KERVEN, entrant.

Quel bonheur que vous ne soyez pas mon rival! je vous craindrais! puis je n'aurais plus d'ami à qui confier ma pensée, car vous êtes mon ami, quoique je vous trouve... parfois...

ERNEST, riant.

Un peu fat!... n'est-ce pas?... Mais cela vaut mieux que d'être niais.

KERVEN, souriant.

Comme je l'étais quand vous m'avez connu?... Ah! vous m'avez, il est vrai, initié à la vie parisienne, à son élégance et à ses plaisirs; et maintenant il n'y a plus d'autre existence possible pour moi! Il faut que le luxe m'entoure, que la femme que j'aime soit brillante et recherchée! J'ai besoin, chaque soir, de plaisirs, de salons dorés, de spectacles, de musique et de joies étourdissantes!

ERNEST.

A la bonne heure... voici l'homme du monde!

KERVEN.

Tout cela s'est identifié pour moi avec madame de Moranville : je l'aime avec un amour exalté comme mes rêves de gloire.

ERNEST.

Allons, le poëte revient.

KERVEN, [illegible].

Eh bien ! pour rentrer dans le positif de la vie, je suis désolé de ne pouvoir encore vous rendre les cent louis...

ERNEST, [illegible].

Les cent louis?... ah ! oui, les cent louis que je vous ai prêtés... Je me souviens !... Ne parlons pas de cela... entre jeunes gens !... Je vous ai prêté cent louis le mois dernier, vous m'en prêterez deux cents le mois prochain ; c'est comme cela que ça se fait...

KERVEN.

Mais...

ERNEST.

Je vous dis que c'est l'usage...

KERVEN, [illegible].

La vie élégante est si chère à Paris que...

ERNEST, [illegible].

Oh ! oh ! oh ! quels mots ! quelles idées ! Est-ce qu'on parle jamais d'argent, d'économie, de toutes ces ignobles choses ? Voyez, moi, je vis comme doit vivre un jeune homme comme il faut... et je ne pense pas au reste ! La vie de garçon ! on engage, on dégage ses terres... Les vôtres sont en Bretagne?...

KERVEN, embarrassé.

Je vous l'ai dit, je suis Breton.

ERNEST.

Noble race, pleine d'intelligence, de courage et de loyauté !... Excellent pays... pour les sangliers... J'avais par là une façon de vieille tante, la marquise de Plénoë, chez laquelle j'ai chassé bien souvent !

KERVEN.

Parfois, au souvenir de mon pays, de ses sites agrestes, et de ses rochers sauvages, je sens battre mon cœur... Oh ! que c'était poétique et pittoresque... mes montagnes !

ERNEST, souriant ironiquement.

Puis quelques doux souvenirs sans doute?... un premier et naïf amour?

KERVEN, souriant.

Oh ! qui n'a pas ainsi quelque rêve presque effacé ?

ERNEST.

Qui n'empêche rien.

KERVEN, souriant.

Quatre ans se sont passés depuis ce temps où Loïsa en avait seize ! la sauvage fille de nos montagnes me révéla, sans le savoir, avec ses beaux yeux si vifs et son sourire charmant, l'art d'exprimer en vers ce qu'on a dans le cœur ; mais ces vers, elle ne les eût pas compris ! c'était une vraie fille de la nature !... elle ne savait rien, pas même lire ! Je ne l'ai pas revue, je ne voudrais pas la revoir, Ernest !... c'est encore un rêve gracieux ! madame de Moranville est la réalité ! Son amour se mêle à toutes mes espérances de gloire : la célébrité a tant de prix à ses yeux !

ERNEST.

Mais, de nos jours, la gloire, c'est le scandale, l'exagération, les sentiments violents, grossiers.

KERVEN, vivement, lui prenant la main.

Ah ! je le sais !

AIR du Piége.

Jadis on courtisait les grands,
Et c'est le peuple aujourd'hui qu'on encense !
L'homme médiocre en tous temps
Imite et flatte la puissance.
Le vrai talent, d'un plus vaste horizon
S'ouvrant la limite infinie,
N'a pour maître que la raison,
Et pour guide que le génie.

ERNEST.

Il a encore une foule de vieux préjugés.

SCÈNE VII.

ERNEST, KERVEN, TOM, ayant l'air étonné et contrarié de voir encore quelqu'un; il fait signe à son maître de renvoyer ce monsieur.

ERNEST, riant.

Tenez, Kerven, voilà votre groom qui veut vous parler en cachette de moi.

TOM, bas à Kerven.

Monsieur...

KERVEN.

Parle haut, je n'ai point de secret.

TOM, un peu moins bas.

Une femme est là.

KERVEN.

Chut ! (Bas, dans un coin.) Une femme ?

TOM.

Qui ne veut entrer que si vous êtes seul.

KERVEN, à part, très joyeux.

Ce mystère ! Je ne connais pas d'autre femme qu'elle... Si c'était elle, revenant du Bois ? (A Tom.) Il faut que je le renvoie.

TOM, montrant l'antichambre.

Mais elle est là... il la rencontrera.

KERVEN, montrant une petite porte.

Le petit escalier, là... (Il va à Ernest, qui s'est promené et a regardé par la fenêtre ouverte sur les Champs-Élysées.) Me pardonnerez-vous ?

ERNEST, riant.

Comment donc !... entre jeunes gens... on connaît cela... Une autre fois... vous serez chez moi... il en arrivera autant...

(Il va pour sortir.)

KERVEN.

Pas là... (L'arrêtant et montrant la petite porte.) ici.

ERNEST, riant.

Oh ! sûrement, je la rencontrerais.. L'escalier dérobé, n'est-ce pas? C'est drôle, pourtant ! Quand vous parliez de votre amour passionné pour madame de Moranville... mais, nous autres, nous comprenons cela, Dieu merci !

KERVEN, embarrassé.

N'allez pas croire !

ERNEST, riant ironiquement.

Oh ! mon Dieu , non.

Air du Vendu.

Oui, je prends ce chemin.
Plus d'embarras, de mystère ;
Je consens à me taire,
Votre tour viendra demain.
Lorsque le bonheur arrive,
Au vol il faut le saisir ;
J'ouvre la porte et m'esquive :
Au revoir, bien du plaisir !

ENSEMBLE.

ERNEST.

Oui, je prends ce chemin.
Plus d'embarras, de mystère ;

Je consens à me taire,
Votre tour viendra demain.

KERVEN.

Oui, prenez ce chemin.
Pardonnez-moi ce mystere ;
Consentez à vous taire,
Ce sera mon tour demain.

(Kerven lui ouvre la porte et le fait sortir.)

KERVEN, très troublé.

Et si ce n'était pas elle? et qu'il aille lui donner des soupçons, à elle, à madame de Moranville, que j'aime uniquement et pour toujours !

SCÈNE VIII.

KERVEN, LOISA.

(Loisa paraît à la porte et regarde avec attention. Elle a un costume de villageoise bretonne, et tient un panier et une branche de clématite.)

LOISA, mettant la main sur son cœur.

Comme il bat !

KERVEN, qui s'est retourné vivement pour aller à celle qui entre, s'arretant et reculant.

Ah !...

LOISA, retournant sur la porte et déposant son panier.

C'est moi !

KERVEN, étonné et sans bouger.

Comment ?

LOISA, gaiement, mais comme à elle-même.

Il n'ose pas approcher non plus.

KERVEN, à lui-même.

Quelle est cette jeune fille?

LOISA, avec douleur.

Ciel ! Loïs ne me reconnaît pas ?

KERVEN, étonné.

Loïs ! ce nom !...

LOISA, pleurant.

Il ne se souvient plus de Quimperlé.

KERVEN, étonné.

Le nom de mon pays !

LOISA, [illegible].

Oh ! pauvre Loïsa !

KERVEN, allant à [illegible] devant.

Loïsa... c'est elle ! non, je n'ai pas oublié !... Loïsa, revenez à vous, ne vous désolez pas ainsi !... J'étais si loin de m'attendre à vous voir... (A part. [illegible]) que... c'est à peine.... Je doute encore...

LOISA, pleurant.

Oh ! mon Dieu !

KERVEN, embarrassé.

Vous êtes si embellie ! (A part.) Ça va la remettre.

LOISA, avec un mouvement de joie.

C'est pour cela que vous ne me reconnaissiez pas.

KERVEN.

Sans doute. (A part.) La voilà remise.

LOISA.

Et maintenant?

KERVEN.

Je retrouve tous vos traits. (A part.) Quelle toilette !... Si Ernest avait vu !

(Il rit.)

LOISA.

Vous êtes content ? Quel bonheur !

KERVEN.

Mais comment êtes-vous ici ?

LOISA.

AIR : Sonnons.

Je me suis fait attendre,
Mais de rester là-bas
Je n'ai pu me défendre :
Oh ! ne m'en veuillez pas !
Vous aviez à votre compagne
Dit quelques mots, son seul trésor !...
Elle vient de Bretagne
Pour les entendre encor.
Loïs, Loïs s'en souvient-il encor ?

KERVEN, à part.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

LOISA.

Un jour, le jour où j'eus seize ans, vous m'avez dit : Loïsa, je

t'aime ! (*Elle se reprend.*) Je vous aime... et c'est pour toute la vie!... Puis... quand vous êtes parti... ce soir où nous pleurions avec votre mère... vous m'avez dit : Je reviendrai... ou si, moi, je ne pouvais revenir ici... toi, qui es orpheline, libre de tes actions, viens me trouver, Loïsa!... Moi, je n'avais rien promis... et cependant... je suis venue !

KERVEN, *troublé et inquiet.*

Ah ! vous venez faire un voyage à Paris ? Et avec qui ?

LOISA, *gaiement.*

Non pas faire un voyage... mais rester à Paris... et je suis venue seule.

KERVEN.

Seule !

LOISA.

Depuis votre départ, madame la marquise de Plénoë m'avait prise au château, près d'elle ; et comme c'était ma marraine, et qu'elle avait veillé sur moi dès mon enfance, je n'ai pas pu lui refuser mes soins quand elle était devenue infirme et aveugle ; mais... elle n'est plus... et alors me voici.

KERVEN, *avec intérêt.*

Pauvre enfant ! seule !

LOISA.

Pas maintenant... mais avec vous, et pour toujours.

KERVEN.

Comment !

LOISA.

Je ne retournerai plus au pays qu'avec vous... je le leur ai dit au moment des adieux... Si vous saviez comme ils m'embrassaient !... comme ils me souhaitaient un bon voyage ! comme ils me chargeaient de vous embrasser pour eux !

KERVEN, *la regardant.*

Ah !

LOISA, *naïve et embarrassée.*

Et je ne vous ai pas encore embrassé pour moi.

KERVEN, *l'embrassant en riant.*

Voyons donc !

LOISA, *gaiement.*

Et maintenant vous me conterez tout ce qui est arrivé pendant ces quatre ans de séparation ! Moi aussi je vous dirai tout... mais un mot suffira... j'aimais !... Toutes mes espérances étaient là... et tout mon bonheur est ici.

KERVEN, *contrarié, à part.*

Elle semble naïve et bonne!

LOISA.

Peut-être aurais-je dû vous prévenir de mon arrivée?... Vous avez un air d'embarras...

KERVEN.

Comment avez-vous fait pour me trouver?

LOISA, *gaîment.*

Dès que je fus libre de disposer de moi, ou plutôt de remplir mon devoir... car c'était mon devoir autant que mon bonheur, de venir près de vous, je fus trouver le notaire, qui, je le savais, avait été chargé par vous, après la mort de vos parents, il y a trois ans, de vendre tout ce que vous possédiez dans le canton.

KERVEN, *souriant.*

Et ce n'était pas grand'chose!

LOISA.

La petite ferme et la maison où votre père tenait son école.

KERVEN, *faisant un mouvement d'impatience et de dégoût.*

Allons!...

LOISA, *allant au panier qu'elle a déposé en entrant.*

Ah! vous vous rappelez bien, Loïs, la clématite qui entourait la porte d'entrée? elle couvre à présent toute la cabane. La veille de mon départ, j'ai été en cueillir une branche pour vous l'apporter... J'ai pensé que cette fleur de vos jours d'enfant, cette fleur soignée jadis par vos parents qui ne sont plus... vous serait chère et précieuse.

(Kerven est d'abord un peu troublé, mais son attention a été détournée pendant que Loïsa parlait. Tom est entré, portant le bouquet commandé. Kerven prend précieusement le bouquet et le met dans un vase qui est sur la table. Loïsa a pris et rajusté la clématite; elle la lui tend sans le regarder; puis, sentant qu'il ne la prend pas, elle se retourne.)

LOISA, *étonnée et chagrine.*

Vous ne la prenez pas?... Ah!... (*Il ne l'entend pas, occupé à arranger le bouquet. Loïsa le voit et dit tristement:*) Quelles belles fleurs vous avez là!... (*Elle soupire, regarde la clématite, et dit avec chagrin.*) J'avais pris tant de soin pour ne pas la gâter en l'apportant!... Je l'ai tenue ainsi à la main dans la voiture pendant les quatre-vingts lieues.

KERVEN, *sortant de sa distraction.*

Qu'y a-t-il?

LOISA, *laissant tomber ses bras avec découragement; la clématite s'échappe et tombe.*

Hélas!

AIR : Fleur des champs.

Fleur des champs, pauvre fleur chérie,
Autrefois si belle à ses yeux,

Loin du doux ciel de la patrie,
Que venais-tu faire en ces lieux ?
Ces fleurs, qu'embellit la culture,
Ont un éclat si séduisant!
Simple fille de la nature,
Quel espoir te reste à présent?
Penche ta tête humiliée,
Pauvre fleur, qui vas te flétrir!
Seras-tu la seule oubliée?
Seras-tu la seule à souffrir?

KERVEN, la ramassant.

Merci, Loïsa, de ce souvenir... Vous disiez?

LOISA, mélancolique et tendre.

Que je l'ai cueillie pour vous, près du banc de pierre où nous causions ensemble le soir...où un jour votre bonne mère prit nos mains dans les siennes, en disant : Mes enfants!... (Mouvement de Kerven.) Que de fois. depuis votre départ, j'y suis retournée... La veille de sa mort, votre mère, bien faible et bien souffrante, s'y appuyait encore sur moi et me disait : Ma fille, porte mes adieux à Loïs... moi, je vais prier pour lui là-haut... toi, tu l'aimeras toujours ici-bas!

KERVEN, embarrassé.

Ah! ma mère!

LOISA.

Mais, pardon de vous avoir attristé par ce souvenir... (Elle regarde autour d'elle et s'efforce de cacher sa tristesse.) Vous êtes heureux, Loïs? vous vous plaisez à Paris.

KERVEN, embarrassé.

Oui, mais je n'oublie pas mes anciennes affections... (Il dit cela négligemment, regarde la fleur qu'il tient, et dit.) Je garderai cette clématite.

(Il ne sait qu'en faire; il la jette avec indifférence sur la cheminée, puis revient regarder le bouquet, et va ensuite à la fenêtre. Loïsa suit ses mouvements et essuie une larme.)

KERVEN, à lui-même.

Je n'ai pu voir passer sa voiture... je ne sais si elle est rentrée.

LOISA.

Peut-être avez-vous quelque affaire?... Ne vous gênez pas, Loïs, j'attendrai.

(Elle s'assied.)

KERVEN.

Comment! mais vous ne pouvez pas rester ici.

LOISA.

Où dois-je aller?

KERVEN.

N'avez-vous pas un logement ? d'où venez-vous en ce moment ?

LOISA, [illegible].

Ne vous l'ai-je pas dit ? Je descends de la voiture qui m'amène de Quimperlé... j'avais votre adresse, et je suis venue tout de suite chez vous... pour y rester.

KERVEN, mécontent.

Que dites-vous ?

LOISA.

Pourquoi cette surprise ?... Ah ! vous pensez que je suis bien fatiguée ?. . Un peu, c'est vrai, parce que je n'ai pas dormi les deux dernières nuits... la joie de vous revoir, le soin de veiller sur cette petite branche... Mais, est-ce que je pensais seulement à la fatigue, au froid ou à la chaleur ?... Je venais près de vous.

KERVEN.

Ah ! cependant, il faut vous éloigner... aller dans un hôtel.

LOISA.

Comment ! vous quitter ?

KERVEN.

Sans doute... Vous pâlissez !... Mais, qu'avez-vous ?

LOISA.

Je vous le dirai... maintenant je ne puis.

KERVEN.

Vous paraissez souffrir !... la fatigue... Peut-être avez-vous oublié de...

LOISA, faible, mais essayant de se soutenir.

Oublié de dîner ? et même de déjeuner, voulez-vous dire ?... C'est vrai... mais ce n'est pas cela qui m'a fait mal.

KERVEN.

Loïsa, venez là... dans la salle à manger... pendant que moi j'irai vous chercher un logement.

LOISA, hésitant.

Dans cette maison... la moindre petite chambre... (L'examinant.) pour le peu de jours...

KERVEN, étonné.

Peu de jours ? mais vous disiez...

LOISA, avec embarras.

Oui... je comptais rester à Paris... mais non pas seule... Je croyais y passer tous les instants de ma vie près de celui que je venais chercher.

KERVEN.

Quelle folie !... Vous ici, chez moi ?... chez un jeune homme ? une

fille de votre âge?... Mais seulement d'y être venue est un tort qu'on pourrait vous reprocher... qui vous nuirait... qui me...

LOISA, étonnée.

Qui vous nuirait aussi?... Vous ne voudriez pas qu'on me vît chez vous?

KERVEN.

C'est tout au plus si une sœur!...

LOISA, vivement,

Une sœur?... Si j'étais votre sœur, je pourrais rester?... et ne vous jamais quitter?... (Détournant les yeux.) Est-ce qu'il n'est pas d'autres moyens, d'autres liens?

KERVEN, étonné, effaré, à part.

C'est cela... le mariage!

(Il rit avec moquerie.)

LOISA.

Ah! vous ne répondez pas?

KERVEN, embarrassé.

Qu'avez-vous dit?

LOISA, très naïvement, mais l'examinant.

Je vous demandais... si vous n'auriez pas un moyen... de rester ensemble, de ne jamais nous séparer?

KERVEN, indifférent, et cherchant son chapeau.

Je n'en sais pas.

LOISA, à part, sanglotant avec désespoir.

Ah! tout est perdu!

KERVEN, se retournant, à part.

Quel ennui!... (Il s'approche, et prend un ton de consolation.) C'est de l'enfantillage... pleurer! Ah! vous sentez bien qu'à présent les choses sont différentes... A Paris, les habitudes, les idées, la position, tout change!...

LOISA, pleurant.

Surtout le cœur!

KERVEN, avec un geste d'ennui.

Ah! croyez que je vous garde de l'intérêt, de l'amitié... mais pas de larmes!... c'est... (A part.) c'est insupportable!

LOISA, à elle-même.

Oh! mon Dieu! du courage!

KERVEN, avec un ton amical.

Vous partirez, Loïsa... vous quitterez Paris le plus promptement possible... vous retournerez en Bretagne, près de vos parents.

LOISA.

Je n'en ai plus.

KERVEN, inquiet et embarrassé.

De vos amis... de ceux qui vous connaissent et qui vous verront revenir avec plaisir... Mais, l'intérêt que je vous porte... me force à vous éloigner... Je vais vous chercher un logis convenable... je vous reverrai... Allons, soyez raisonnable.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LOISA, seule.

Il a tout oublié... jusqu'à l'adieu de sa mère, où elle nous embrassait ensemble !... (Elle pleure.) Quoi ! je retournerais au village, seule et désolée !... quand ils m'attendent avec lui !. . quand ils savent que je suis venue le chercher ! qu'ils m'ont vue, pendant quatre années, refuser pour lui !... Oh ! non, non !... il vaut mieux mourir ici.... que de vivre là-bas... où je ne le verrais jamais !...

Air de Colalto.

Espoir trompeur, rêves, hélas ! trop courts,
Deviez-vous donc vous envoler si vite ?
J'allais revoir l'ami de mes beaux jours,
Tout mon cœur s'élançait vers les lieux qu'il habite !
Je me disais : Si le bonheur a fui,
Dieu me le garde au terme du voyage !. .
Pour le chercher j'ai quitté le village ;
Je ne veux pas y retourner sans lui !

(Elle est sur le devant ; elle cache sa figure dans ses mains.)

SCÈNE X.

LOISA, ERNEST.

(Il entr'ouve la porte de l'escalier dérobé.)

ERNEST.

Je n'entends plus rien... conçoit-on Kerven, qui me met sur cet escalier dont la porte en bas est fermée ? impossible de sortir !...Je crains d'être indiscret en rentrant... Mais où est-il, Kerven ?

LOISA, qui était restée absorbée, se lève vivement.

Ciel, quelqu'un !

ERNEST.

Quoi ! encore là... Qu'elle est jolie !... et il vous laisse seule ? (Il s'approche d'un air familier.) Ce n'est pas aimable à lui !

LOISA, choquée, reculant.

Monsieur !...

ERNEST.

Ah ! ah ! notre sévère et sentimental Kerven se permet de pareilles fantaisies ?

LOISA.

Ah ! que dit-il ?

ERNEST.

Et il me met à faire sentinelle sur l'escalier ? Il me le paiera... ou plutôt. (Il veut lui prendre la main.) Ma belle enfant, ce sera vous...

LOISA, reculant avec fierté.

Prenez garde, Monsieur !

ERNEST, riant.

J'aime cet air de colombe effarouchée !... C'est de rigueur avec le costume villageois. (Il la regarde avec insolence.) Je parie que c'est au bal de Sceaux que vous avez fait sa connaissance ? ou à la fête de Montmorency ?... Il est capable d'aller dans tous ces endroits-là, lui !... Au reste, il en ramène de bien jolies conquêtes... mais... je lui en veux !... des mystères !... Entre jeunes gens, on se dit tout !... mais il n'y a que nous pour cela !...

LOISA.

Et vous savez de lui ?

ERNEST, riant et s'approchant.

Que je voudrais bien pouvoir lui enlever une de ses conquêtes pour me venger...

LOISA.

Est-ce qu'il vous enlève les vôtres ?

ERNEST, riant.

Il fait du moins tout ce qu'il faut pour cela ! .. juste dans ce moment-ci...

LOISA, s'approchant.

Comment ? que dites-vous ?

ERNEST, riant.

Aussi, suis-je en droit de lui rendre la pareille. (Il veut essayer de l'embrasser, elle lui échappe ; il s'arrête et la regarde de loin en riant.) Cet effroi de vertu indignée est tout à fait drôle !... et il y aura plaisir à vous apprivoiser, ma belle enfant !... Vive la beauté qui dit non !... c'est si rare !...

LOISA, [illegible]

A peine arrivée... déjà des paroles cruelles ont brisé mon cœur... et d'autres font rougir mon front...

ERNEST.

Eh bien !... belle sauvage... vous perdez trop de temps à réfléchir.

LOISA, de même.

Des mécomptes pour l'affection ! des outrages pour la faiblesse ! N'y sait-on rien respecter?

ERNEST, qui s'est approché, a entendu la dernière phrase.

Ah ! nous voulons du respect ? Oh ! oh ! c'est dommage !... le lieu et la situation y prêtent si peu !

(Il lui prend la main et l'attire à lui.)

ERNEST.

Air de Doche.

Allons, apaisez-vous, ma belle,
Et surtout calmez votre effroi.

LOISA.

Au secours faut-il que j'appelle ?
Partez, partez, et laissez-moi !
Oh ! laissez-moi !
Des outrages, mon Dieu,
M'attendaient en ce lieu,
Quand, pour chercher Loïs,
J'ai quitté mon pays ?

ENSEMBLE.

ERNEST.

Vous m'écouterez,
C'est en vain que vous me fuirez !
Belle enfant, vous m'écouterez,
A vos genoux, lorsque vous me verrez,
De mon amour vous me remercîrez,
Vous me remercîrez !

LOISA.

Oh ! Monsieur, vous me laisserez ;
C'est en vain que vous me suivrez !
De vos efforts je me délivrerai,
Et malgré vous je vous échapperai,
Je vous échapperai !

(Pendant le morceau, en se défendant, elle cherche à s'échapper ; elle est très effarée. Après avoir guetté le moment, elle s'arrête sur la porte, l'ouvre, sort, la referme vivement, et quand Ernest veut la suivre, on l'entend tourner la clé dans la serrure.)

SCÈNE XI.

ERNEST, *seul, criant et essayant d'ouvrir.*

Ah çà! mais c'est trop fort aussi?... Écoutez donc!... ouvrez donc! (*Il écoute.*) Elle s'enfuit? Maudite fille! enfermé d'un côté et de l'autre!.. Ah! la fenêtre... appelons! je n'ai pas envie de rester ici. (*Il regarde à la fenêtre.*) Ah! la voilà qui sort de la maison! Écoutez-moi, ma belle enfant... Elle court comme une folle... à travers la foule, au milieu des voitures... sous les pieds des chevaux... (*Un cri.*) Ah! elle est tombée!.. Ciel!

(La porte s'ouvre, Kerven paraît.)

SCÈNE XII.

KERVEN, ERNEST.

ERNEST, *vivement.*

Kerven!

KERVEN, *étonné et contrarié.*

Vous ici!

ERNEST, *veut sortir.*

Elle est sous les pieds des chevaux, écrasée!...

KERVEN.

Qui? mais parlez donc!

ERNEST.

Cette jeune fille...

KERVEN.

Oh! Dieu!

SCÈNE XIII.

ERNEST, KERVEN, AGLAÉ, HERMANN, UN DOMESTIQUE, *portant Loïsa évanouie et la déposant sur un siége à droite du public, sur le devant.*

HERMANN.

M. de Kerven! un asile pour une jeune fille blessée... j'ai reconnu votre maison, et j'ai pensé à l'y amener.

KERVEN, très effaré en voyant tout le monde.

Ciel !

AGLAÉ, [illegible].

Ah ! c'est ici votre demeure... Pardon pour notre arrivée... c'est un envahissement... mais des secours nécessaires ..

Hermann s'empresse vers Loïsa.

HERMANN.

Je crois qu'elle n'a eu que de la frayeur...

AGLAÉ.

Quel bonheur !... point blessée !... Quelle peur j'ai eue... Je la voyais courir pour traverser les Champs-Élysées, et arriver sous les pieds des chevaux... tomber... elle devait se tuer...

LOISA.

Ah !

AGLAÉ.

Ah ! je crois qu'elle reprend connaissance.

KERVEN, à Ernest pendant qu'Hermann et Aglaé s'occupent de Loïsa.

Comment étiez-vous ici ?

ERNEST, embarrassé.

Enfermé là... ne pouvant sortir, je suis rentré.

KERVEN, effrayé.

Et elle ?

ERNEST.

Effrayée de quelques plaisanteries, elle s'est échappée en courant.

KERVEN, avec colère.

Ah ! c'est vous...

AGLAÉ, se rapprochant de Kerven.

Elle se ranime... voyez...

LOISA, qui ne voit pas encore où elle est, se soulève et répond à Hermann, qui a l'air de lui parler.

Je... ne souffre pas... je ne suis pas blessée !... merci !

AGLAÉ, désignant Hermann.

C'est à lui que vous devez la vie ! A cheval, près de ma voiture, il a vu le danger et il a arrêté les chevaux !... Ainsi vous n'avez aucun mal ?

LOISA, [illegible].

Aucun ! Je ne sens que ma reconnaissance pour vos soins... (Elle regarde autour d'elle, reconnait le logement de Kerven et fait un mouvement.) Ah !

AGLAÉ, regardant autour d'elle.

Qu'y a-t-il ? Ah ! monsieur de Soisy !... Mais je me trouve au milieu de mes amis... tant mieux... Cela me remettra d'une émotion si pénible... ([illegible].) Qu'avez-vous donc ?

LOISA, regardant autour d'elle et surtout Kerven.

C'est bien ici ! c'est bien lui ! c'est le ciel qui le veut ! qui me fait revenir près de lui !...

(Mouvement de tous.)

KERVEN.

Dieu !

HERMANN.

Que dit-elle ?

ERNEST, à part.

L'explication...

AGLAÉ.

Vous connaissez donc M. de Kerven ?

LOISA.

Si je le connais ?

ERNEST, riant, à part.

Aïe ! aïe !

KERVEN, très effaré.

O Dieu ! si vous saviez !

LOISA, elle le regarde, fait un geste pour l'empêcher de parler.

Si je le connais !... mon frère !

(Mouvement de tous.)

AGLAÉ.

Votre frère ?

LOISA, prenant peu à peu de la fermeté et passant entre Aglaé et Kerven.

Oui, Madame, mon frère... dont je suis séparée depuis quatre ans... Orphelins tous les deux, et libres de nos actions, nous nous étions promis jadis... de passer notre vie ensemble... Une amie eut besoin de mes soins.. je ne l'ai pas quittée; c'était un devoir... Elle n'est plus, et je suis venue... mais j'ai eu tort !... Dans mon empressement, je n'ai pas prévenu... mon frère, je suis arrivée chez lui, ce matin, ce qu'il a blâmé... Moi, je ne suis qu'une simple fille de la campagne.. j'ignore les usages et les habitudes des villes, et je ne savais pas qu'il y eût quelque chose à craindre... Ah ! dans tout le canton de Quimperlé je courais seule sans peur et sans danger... je ne trouvais partout que du respect et de l'amitié.

AGLAÉ, à Kerven.

Votre sœur est charmante, monsieur Kerven ! gracieuse, naïve, et s'exprimant à ravir.

KERVEN, à part, étonné.

C'est singulier, en effet.

ERNEST, à part.

Et moi qui tout à l'heure... Ah ! je lui ferai mes excuses ?

AGLAÉ.

Mais votre frère a raison, Mademoiselle... Il est peu prudent à une

aussi jolie personne d'être sans appui dans une ville où elle est inconnue : il vous faut une protection... une amie ; je veux dire... Permettez-vous que je sois cette amie?

LOISA.

Que vous êtes bonne !

KERVEN, [illegible].

Comment !

HERMANN, à part.

Cette prompte amitié pour la sœur. .

AGLAÉ.

Et puisqu'il n'est pas convenable que vous restiez ici... veuillez bien venir chez moi !...

KERVEN, [illegible].

Oh !

LOISA.

Chez vous, Madame ?

AGLAÉ.

Vous y verrez chaque jour votre frère : et placée honorablement dans le monde, je puis...

KERVEN, [illegible].

Certes, elle ne pourrait être mieux ; mais je ne souffrirai pas...

AGLAÉ.

Pourquoi donc? rien de plus naturel ! Votre sœur est charmante... vous êtes mon ami... elle sera.. mon amie... Je vous saurais mauvais gré d'un refus.

LOISA, allant près d'elle.

Et il ne refusera pas !... il me laissera profiter d'une bonté qui me donnera l'occasion de le voir sans aucun des inconvénients qu'il redoute...

(Elle dit cela avec un regard qui le surprend et l'intimide.)

AGLAÉ.

C'est convenu ! je l'emmène avec vous, chez moi, et tout de suite... Ces Messieurs nous suivront à cheval.

(Après avoir parlé, elle s'est mise à regarder [illegible] autour de la chambre ; elle s'est approchée de la table et touche des papiers.)

ERNEST, riant.

Charmant !... tout le monde dira : Quelle est cette nouvelle beauté qui connaît ce... mauvais sujet d'Ernest ?...

KERVEN, bas, à Loisa.

Et vous iriez ?

LOISA, bas, souriant.

Si vous l'empêchez, je dis tout ..

AGLAÉ, à Kerven.

C'est là que vous travaillez?

KERVEN, s'approchant.

Et que je pense à vous.

HERMANN, s'approchant.

Madame prend un grand intérêt, il me semble...

AGLAÉ, sans l'écouter, regardant le bouquet.

Quelles jolies fleurs!

ERNEST, prend vivement le bouquet devant Kerven qui a fait le même mouvement, l'offre à Aglaé.

Permettez que j'aie l'honneur de vous l'offrir... Moi, je suis connu pour mes bouquets!... charmants, délicieux!... c'est un de mes mérites.

AGLAÉ, riant, prend le bouquet en regardant Kerven.

En mémoire de ce jour, de cette visite... je le garderai.

LOISA, est restée seule auprès de la cheminée; elle regarde tout, puis elle prend la petite branche de clématite.

A moi ce souvenir du passé;

AGLAÉ.

Il est temps de partir.

(Tom est entré; tous vont sortir.)

KERVEN, appelant.

Tom... la voiture de Madame est-elle là?

TOM.

Oui, Monsieur.... on la fait approcher.

AGLAÉ.

Partons!

TOM, à part.

Ah! la petite Bretonne en est!

KERVEN, à Tom.

Vous êtes libre pour la soirée, Tom.

ERNEST, AGLAÉ, HERMANN.

Air de Doche.

Le jour baisse, il est tard,
Partons, sans retard!
Notre zèle, aujourd'hui,
Vous offre un appui;
Venez donc avec nous,
Et rassurez-vous :
L'amitié,
L'amitié
Veillera sur vous.

SCÈNE XIV.

TOM, seul.

Je suis libre!... bravo!... j'ai un bal superbe ce soir : la plus belle société!... tous maîtres d'hôtel et valets de chambre, la livrée n'est pas reçue!... (Il [illegible].) Ma foi! un habit de mon maître, voilà le dernier qu'il a fait faire... Il ne l'a encore mis qu'une fois.. (Il passe l'habit.) il me va bien!... (Il prend un chapeau dans l'armoire.) Bon, c'est le chapeau neuf!... (Il prend une canne dans un coin.) A présent, la petite canne... (Il se pavane.) Pas mal. Maintenant pour qui passerais-je? Ah! je suis le valet de chambre d'un prince brésilien!...

SCÈNE XV.

TOM, CHRISTOPHE.

Un [illegible] breton a paru vers la porte un peu avant la fin ; quand Tom va pour sortir, ils se heurtent et Tom revient en scène, l'autre avance.

CHRISTOPHE.

Oh!

TOM.

Ouf!... Qu'est-ce que c'est que ça?

CHRISTOPHE.

Pardon, excuse! je ne vous voyais pas... il fait si sombre!... C'est ici que demeure M. Kerven?

TOM.

Sans doute .. Mais qui êtes-vous?

CHRISTOPHE.

Je suis Christophe, j'arrive de Bretagne.

TOM, à part.

Ah! ça, il y a donc aujourd'hui une invasion de Bretons dans cette maison-ci!

CHRISTOPHE.

Et n'êtes-vous pas Kerven, vous, celui que je cherche?

TOM, à part.

Tiens! il me prend pour mon maître.

CHRISTOPHE.

Quel bonheur que je vous aie trouvé tout de suite! Vous ne me reconnaissez pas? C'est tout simple! d'abord, on ne peut pas distinguer les traits, puis il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! mais vous ne pouvez pas avoir oublié mon nom! Donnez-moi donc la main, et répondez-moi! Elle est arrivée, pas vrai? vous l'avez vue?

TOM.

Qui cela?

CHRISTOPHE.

Elle! Loïsa! mademoiselle Loïsa! elle est venue ici, n'est-ce pas?

TOM.

Oui, mais pardonnez-moi... il faut...

CHRISTOPHE, l'arrêtant.

Oh! je ne vous retiendrai pas!... Un seul mot! Je repars demain au point du jour!

TOM, à part.

Ah! il repart demain! (Haut.) Eh bien! que voulez-vous? qui vous amène?

CHRISTOPHE.

Elle! son sort! son avenir!

TOM, à part.

C'est quelque amoureux de la petite.

CHRISTOPHE.

Son mariage avec vous.

TOM.

Avec moi? (A part.) Tiens! est-ce que mon maître?... excellente occasion pour tout apprendre.

CHRISTOPHE.

Ah! ça, Kerven, qu'est-ce que vous avez donc à ne pas me répondre? à marmotter tout bas? Est-ce que j'aurais égratigné votre fierté par hasard?

(Il indique ses habits.)

TOM.

Non! une préoccupation... des affaires!

CHRISTOPHE.

Ah! soyez tranquille, je ne veux pas vous déranger... Mais tenez, moi je suis un franc Breton et je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas la vérité. Parce que vous êtes devenu un beau monsieur... vous croyez peut-être... mais nous n'en sommes pas moins égaux, voyez-vous!

TOM.

Ah! ah!

CHRISTOPHE.

Air : [illegible]

Jadis, au lieu qui tous deux nous vit naître,
N'avons-nous pas joué, pauvres enfants ?
Et, maintenant, Kerven daigne peut-être
Se souvenir que nous étions parents ?
Souvenez-vous que nous étions parents.
Si mon habit vous offusque et vous blesse,
Mes sentiments sont tous dignes de vous :
Les beaux habits ne font pas la noblesse,
Il faut songer au cœur qui bat dessous !
N'oublions pas le cœur qui bat dessous.

Touchez donc là, cousin !

TOM, à part.

Cousin ! Mon maître serait flatté !... Débarrassons-le de ce malencontreux parent !

CHRISTOPHE, à part.

Il recule ! (Haut.) Ah ! pauvre Loïsa !

TOM, s'approchant.

Que dites-vous de cette jolie fille ?

CHRISTOPHE.

Je dis qu'elle est encore meilleure qu'elle n'est jolie... Tous pleuraient au village quand elle est partie !

TOM.

Vraiment !

CHRISTOPHE.

Et je veux leur porter de ses nouvelles, voilà tout !

TOM.

Elle se porte à ravir.

CHRISTOPHE.

Mais où est-elle donc ?

TOM.

Une dame a emmené chez elle la jeune Bretonne, et je vais, si vous le permettez...

CHRISTOPHE.

La retrouver avec moi, je veux bien !

TOM.

Cela ne se peut pas !

CHRISTOPHE.

Oh ! je vous en supplie, laissez-moi vous suivre, Kerven !... Je vous quitterai dès que j'aurai pu lui dire un dernier adieu... Tenez, si mes

habits et mes manières vous choquent... je ne dirai pas que nous sommes parents... je ne parlerai pas de not' pays puisque vous semblez l'avoir oublié... Voyez, je ne me plains pas de vous, et pourtant au village, si vous étiez venu dans ma pauvre cabane, ce n'est pas ainsi que je vous aurais reçu...

TOM.

Mais...

CHRISTOPHE.

Pas de mais! venez!... Je vous apprendrai combien elle mérite d'être heureuse... combien vous êtes heureux d'en être aimé!

TOM.

Eh bien! venez donc! (A part.) Je le perdrai en route.

ENSEMBLE.

CHRISTOPHE.

AIR de l'Extase.

Venez donc! venez donc!
Rendez-moi sa présence;
Ce retard est trop long
Pour mon impatience:
Je vais r'partir demain,
V'nez, montrez-moi l' chemin.

TOM.

Allons donc, allons donc!
Cédons à son instance,
Ce retard est trop long
Pour son impatience;
Il va partir demain;
Moi, j' vais le perdre en ch'min.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon élégant chez madame de Moranville. Au fond, une cheminée ; d'un côté de la cheminée, un piano ; de l'autre, une console garnie de fleurs. A gauche du public, deux portes ; à droite, une porte. Sur le devant, à droite du public, un canapé ; près du canapé, un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE MORANVILLE, étendue sur un canapé ; LOISA, entrant par la porte à gauche du public ; elle a une robe blanche très élégante.

AGLAÉ.

Ah ! c'est vous, Mademoiselle.

LOISA.

Qui attendais impatiemment l'heure où il me serait permis de venir vous remercier.

AGLAÉ, souriant.

Et je me suis levée plus tard pour la fatigue d'un bal, que vous pour celle d'un long voyage !...

LOISA.

Mais moi... je m'étais trouvée si souffrante hier, qu'en entrant ici, chez vous, je vous avais quittée tout de suite pour me retirer dans l'appartement que votre bonté m'avait offert : mon trouble, ma fatigue, et je ne sais quel malaise m'avaient ôté jusqu'au pouvoir d'exprimer ma reconnaissance !... Le repos et la solitude m'ont redonné des forces, et ma première pensée est pour vous !... Je viens, confiante, chercher celle qui, même avant de me connaître, m'a reçue... comme on reçoit une amie.

AGLAÉ.

Une amie... oui, c'est cela... plus de cérémonie entre nous ! Loïsa, mettez-vous ici (Elle la fait asseoir près d'elle sur le canapé.), et causons.

LOISA.

Je veux vous confier tout ce qui me regarde.

AGLAÉ.

Et moi aussi !... une amie !... mais c'est ce qui me manquait, j'en

suis sûre; car j'ai d'ailleurs tout ce qu'on peut désirer, et pourtant... je m'ennuie parfois... Et vous?

LOISA.

Jamais.

AGLAÉ.

Cependant vous habitiez la campagne ; un pays presque désert, où je parie qu'il n'y avait ni bal, ni spectacle?

LOISA, souriant.

On n'y sait pas même ce que c'est.

AGLAÉ.

Et l'on n'y meurt pas d'ennui? et vous y avez vécu?... sans aucun plaisir?... seule?

LOISA.

Seule! non pas... j'avais une espérance! elle ne me quittait jamais... me tenait compagnie... et c'est elle sûrement qui empêchait l'ennui d'approcher. (A part.) Je dois tout lui dire.

AGLAÉ, souriant.

Je devine... une espérance d'amour!

LOISA, vivement.

Oui.

AGLAÉ.

Un jeune homme que vous aimiez?

LOISA.

Oui.

AGLAÉ.

Qui désirait vous épouser.

LOISA.

Oui.

AGLAÉ.

Et bien moi... j'en ai trois! et, à eux trois, ils ne sont pas toujours de force à repousser l'ennui!

LOISA.

Trois, c'est trop.

AGLAÉ, riant.

Oui, trois! le comte de Soisy, qui n'est plus bien jeune, mais à la mode dans le beau monde... M. Hermann Desrivières, jeune homme ayant de la raison... pour deux, et de l'amour comme quatre!... puis un poete, un écrivain de talent qui peut rendre mon nom célèbre, M. Louis de Kerven... votre frère.

LOISA, se levant vivement, étonnée et chagrine.

Ah!...

AGLAÉ, riant.

Cela vous étonne ? Quel enfantillage !... oui... votre frère... qui a fait pour moi des vers charmants.

LOISA.

Et il vous aime ?... il vous... le dit ?...

AGLAÉ.

Tous les jours.

LOISA, [illegible].

Ah ! je lui dois tout cacher !

AGLAÉ.

Oh ! les deux autres aussi !... je n'entends que cela !... Si c'était toute autre chose qu'on répétât ainsi, j'en serais excédée ; mais s'entendre dire qu'on est jolie, qu'on vous aime... c'est toujours amusant.

LOISA, [illegible], se rapprochant.

C'est pour vous un amusement ?

AGLAÉ.

Excepté les jours de pluie.

LOISA, [illegible].

Comment ?

AGLAÉ, gaiement.

Ainsi, avant-hier, vers quatre heures, un orage affreux... la promenade est immpossible, et me voilà ici seule avec ces trois messieurs ! Chacun, contrarié de la présence des deux autres, montrait une impatience assez amusante d'abord... mais cela s'est trop prolongé... car, pour ne pas me laisser seule avec un rival, aucun n'osait sortir... nous avions bien tous les quatre essayé d'être aimables : mais de l'esprit de trois heures de suite... un jour de pluie... et quand on est de mauvaise humeur... c'est difficile. Oh ! il y a bien quelques inconvénients à être adorée ! pourtant on ne s'en lasse pas.

LOISA, la regardant et souriant.

C'est de la coquetterie... même au village on connaît cela !

AGLAÉ, riant.

Oui, l'envie de régner, de faire des conquêtes, c'est ce qui produit les héros !

LOISA, moqueuse, riant.

Et les coquettes !... mais les conquêtes sont plus faciles à faire qu'à garder.

AGLAE, riant.

A qui le dites-vous !... il faut tant d'adresse et de sacrifices ! Imaginez ce qui m'est arrivé ces jours derniers. [illegible]. On donnait au Théâtre Français une première représentation, j'avais une loge, M. le

comte de Soisy veut m'accompagner, j'y consens, deux autres femmes comptaient sur lui.

LOISA, [illegible].

Je comprends !

AGLAÉ.

Le surlendemain, votre frère, qui est l'ami de l'auteur, se réjouissait tant de voir la pièce nouvelle avec moi, que je n'osai pas lui avouer que j'y avais été avec un autre ; et, deux jours après, M. Hermann, arrivant de province, veut aussi voir avec moi la nouveauté. Il était déjà assez mécontent de se trouver deux rivaux de plus...

LOISA, riant.

Il y a toujours des mécontents qui veulent arrêter les conquérants.

AGLAÉ.

Et je vais ainsi trois fois de suite au Théâtre-Français... Oh ! la coquetterie est comme toute royauté, elle a de terribles charges, à côté de ses douceurs, et tout n'est pas plaisir dans la puissance ! aussi cela m'a décidée à renoncer à la mienne. Aux grands maux les grands remèdes... je me marie.

LOISA.

Et vous allez... épouser ?...

AGLAÉ.

J'hésite encore... il y a tant à dire...

LOISA.

Mais vous avez déjà été mariée ?

AGLAÉ.

Six mois...

LOISA.

Et votre premier mari ?

AGLAÉ.

Je l'aimais uniquemement... et il me trompait !...

LOISA.

Est-ce que vous voulez que ce soit le contraire avec le second ?....

AGLAÉ, riant.

Ah ! ah ! des malices !... Parlons donc de vous ? de celui qui vous aime...

LOISA, soupirant.

Il fut inconstant...

AGLAÉ.

Et vous n'aimez que lui ?... c'est bien cela !...

LOISA.

Mais je veux l'oublier... si c'est possible.

AGLAÉ, riant.

Oh ! c'est très possible ! (On entend du bruit.) Demandez plutôt à ces Messieurs que j'entends.

AGLAÉ, LOISA.

AIR : Elle est folle.

Ah ! faisons silence,
Plus de confidence ;
L'ennemi s'avance,
Gardons nos secrets !

AGLAÉ.

Chut ! car les voici !
Ils viennent ici
Contre eux formons alliance.

LOISA.

Oui, contraignons-nous,
Il faut que chez vous
Le cœur ne dise rien.

AGLAÉ.

Bien !

ENSEMBLE.

Ah ! faisons silence,
Plus de confidence !
L'ennemi s'avance,
Cachons nos secrets !

SCÈNE II.

LOISA, KERVEN, ERNEST, AGLAÉ, HERMANN.

(Ils veulent faire entrer le comte le premier.)

ERNEST.

Allons donc, entre jeunes gens !...

AGLAÉ, allant au-devant d'eux.

Venez, Messieurs, quoique votre présence interrompe des confidences.

(Elle va au-devant d'eux un peu gaîment ; ils la saluent ; puis se tournent vers Loisa et l'entourent avec surprise.)

KERVEN, inquiet, la regardant.

Ah !...

ERNEST, l'examinant avec affectation.

Mademoiselle...

HERMANN, l'admirant.

Ravissante...

AGLAÉ, à part, mécontente, allant s'asseoir sur le canapé.

En effet !... quelle toilette ! .. je ne l'avais pas remarquée. (Haut.) Eh bien ! monsieur Hermann, comment avez-vous trouvé la promenade d'hier ?

HERMANN, s'approchant.

Charmante, puisque j'y étais près de vous.

AGLAÉ, très coquette.

La solitude la rendait délicieuse... n'est-ce pas ?

HERMANN.

J'aime à vous l'entendre dire.

AGLAÉ.

C'est dommage que M. le comte de Soisy n'ait pas pu me donner son goût sur une voiture nouvelle.

ERNEST, allant à elle et s'appuyant sur le dossier du canapé.

A vos ordres... quand vous le voudrez...

AGLAÉ, lui tendant son bras.

Votre avis sur ce bracelet. (Il prend la main et regarde le bracelet pendant que madame de Moranville examine Kerven qui est près de Loïsa.) Monsieur Kerven, les derniers vers que vous m'avez adressés seront dimanche dans la *Revue de Paris*.

KERVEN, s'approchant.

Ah !... je n'osais...

ERNEST, baise la main de madame de Moranville qui la retire.

La main m'a empêché de voir autre chose...

(En ce moment les trois hommes sont tous groupés autour de madame de Moranville, et Loïsa est toute seule.)

AGLAÉ, très coquette, à Ernest.

Votre bon goût est si distingué, monsieur le comte !... (A Kerven.) Votre talent si élevé, monsieur Kerven. (A Hermann.) Et vous êtes un ami si dévoué, monsieur Hermann, que je ne puis me passer de vous voir chaque jour.

ERNEST, de sa place.

Mais quelles confidences avons-nous interrompues ?

AGLAÉ, un peu dédaigneuse.

J'essayais de faire comprendre à cette jeune personne... quelques-unes des idées d'une Parisienne.

ERNEST.

Et il serait drôle d'apprendre d'elle quelques-unes des idées d'une...

LOISA, souriant.

D'une sauvage Bretonne, n'est-ce pas ?

KERVEN, inquiet.

Il faut craindre...

LOISA, souriant.

D'entendre... ce qu'on ne doit pas dire ?

ERNEST.

Avec d'aussi beaux yeux, tout ce qu'on dit est bien !..... Contez-nous... tout ce que... vous faisiez dans votre Bretagne ! parlez... je vous regarde...

LOISA, souriant.

Ah ! c'est bien simple ! élevée dans la liberté et l'ignorance des champs jusqu'à ma quinzième année, le ciel, la mer, nos rochers, nos montagnes, puis les fleurs qui naissaient d'elles-mêmes sur le sol, et les idées qui s'éveillaient d'elles-mêmes dans mon âme, voilà tout ce que je savais de la vie... les œuvres de Dieu !

KERVEN, qui d'abord était penché près de madame de Moranville s'est retourné et paraît étonné.

Ah !

ERNEST, se dirige vers la droite de Loïsa.

Ce naïf langage est plein de charme ; il n'y a que nous pour former cela... c'est l'innocence même...

AGLAÉ, moqueuse.

Il croit cela... mais il y a des passions de village... n'est-ce pas, Mademoiselle ?

LOISA.

Oui !... Un jour... à ma seizième année... un jeune homme... (Mouvement de Kerven, qui est très attentif.) me promit sa foi... je me crus aimée !... je dus le croire !... car c'était dans les bras de sa mère... que je reçus ses serments ; et mon cœur fut à lui pour jamais... Voilà tout ce que je sais des passions... un innocent et malheureux amour...

(Kerven, moitié crainte, moitié émotion, s'est levé et est allé près d'elle.)

KERVEN, à demi-voix.

Ah ! Loisa !

AGLAÉ, très dédaigneuse, à Hermann.

Cette naïveté semble piquante ici, entre nous, mais dans le monde...

LOISA, plus finement, et souriant.

Plus tard, une noble châtelaine, qui vivait retirée dans son château, après avoir habité des palais, m'apprit à exprimer ce que je sentais, ce que je pensais ; elle me fit connaître aussi les événements passés, les hommes illustres, et les grands écrivains. Puis elle me dit : A Paris... dans la bonne compagagnie, pour être aimable et honorée, il faut dire naturellement des choses très spirituelles... et faire simplement

de très nobles actions !... Voilà tout ce que je connais du monde... L'esprit et la bonté.

KERVEN, *étonné et charmé.*

Est-ce possible ?

HERMANN, *allant entre Loïsa et Ernest.*

Ah ! l'on ne vous apprendra jamais rien qui vaille mieux que cela.

AGLAÉ, *qui est restée seule, se lève avec humeur.*

Faisons donc un peu de musique pour passer le temps, Messieurs.

(Elle va au piano.)

ERNEST.

Oui... oui... Mademoiselle doit savoir des airs bretons... ils sont charmants... Un air sauvage, je vous en prie...

LES TROIS HOMMES.

Oui... oui...

LOISA, *regardant Kerven.*

Volontiers... ils rapppellent la patrie... à ceux qui l'ont oubliée.

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Qu'il est doux l'air de ces campagnes
Où j'errais avec mes compagnes !
Frais vallons, fleuve aux longs détours,
Montagnes,
Beau pays, soyez mes amours,
Toujours.

Comment se peut-il qu'on oublie
Les champs et la verte prairie,
Où le ciel sema de beaux jours
La vie ?
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

AGLAÉ.

Assez ! le bruit me fatigue... j'ai besoin de prendre l'air... Venez, Messieurs, passons au jardin... Je ne vous propose pas d'y venir avec nous, Loïsa... quand on arrive à Paris... il y a mille affaires... de toilette, d'arrangements... Je vous retrouverai bientôt...

ENSEMBLE.

AIR : *Mais n'est-ce pas la ritournelle ?*

Vite au jardin il faut nous rendre.
Le soleil vient nous avertir
Qu'on ne doit pas le faire attendre ;

Car il est comme le plaisir,
Au passage il faut le saisir.

AGLAÉ.

Monsieur Kerven, mon ombrelle ?

(Elle prend le bras d'Hermann, et fait signe à Ernest de les suivre.)

SCÈNE III.

LOISA, seule, réfléchissant.

Ah ! je n'ai point menti... il n'est plus que mon frère... il ne peut plus être que cela... tout est fini !... Le désir de ne pas m'en séparer tout de suite, et une curiosité excusable... m'ont inspiré cette ruse... Maintenant, je dois m'éloigner; profitons de la solitude où me laisse madame de Moranville, et retirons-nous. (Elle va pour sortir, Hermann paraît.) Quelqu'un.

(Elle revient sur le devant.)

SCÈNE IV.

HERMANN, LOISA.

HERMANN, à part.

Je me suis échappé pour éclaircir un soupçon.

LOISA.

Vous avez quitté madame de Moranville ?

HERMANN, l'examinant.

Elle ne s'en apercevra pas ; elle est tellement occupée de M. Kerven...

LOISA.

Ah !...

HERMANN, l'examinant, à part.

Du trouble ! (Haut.) Il l'aime tant !...

LOISA, troublée.

En êtes-vous bien sûr ?

HERMANN, de même.

Un frère... fait ordinairement ses confidences à sa sœur, et vous devez savoir...

LOISA, vivement.

Quoi donc ? Qu'est-ce que je dois savoir ?...

HERMANN, à part.

De l'émotion... (Haut.) Eh bien! son mariage.

LOISA.

Son mariage!

HERMANN, l'observant.

Vous venez sûrement pour y assister... pour être témoin de leur bonheur?...

LOISA, vivement.

Moi?

HERMANN, à part, avec joie.

De l'effroi! (Haut.) Peut-être pour vivre près d'eux?

LOISA, vivement.

Jamais!

HERMANN, à part.

De la colère! (Enchanté.) Je suis sûr de mon fait, elle n'est pas sa sœur.

SCÈNE V.

HERMANN, ERNEST, LOISA.

ERNEST, de la porte, à haute voix.

Oh! oh! oh! Ceci n'est pas de bon jeu! Je suis volé... volé comme dans un bois. Ah! monsieur Hermann, allez aux élections, faites des brochures politiques, visez à la députation... c'est juste... c'est votre affaire!... Mais la beauté à courtiser, mais les leçons à donner à la naïveté ingénue, ça ne vous regarde pas... il n'y a que nous pour ces choses-là... Allons donc!

HERMANN, souriant.

Volontiers... A tout seigneur, tout honneur.

ERNEST.

Puisque c'est moi qui ai formé le frère.

HERMANN, souriant.

Vous lui avez rendu de grands services, vraiment! vous l'avez empêché de travailler, vous lui avez fait connaître madame de Moranville... vous l'avez habitué à une vie dissipée...

ERNEST.

Élégante, aimable et joyeuse! au lieu d'une vie de pédant.

HERMANN.

Ah! il n'y en a déjà que trop, parmi les artistes et les écrivains de nos jours, qui négligent une gloire véritable pour de misérables vani-

tés, mettant je ne sais quel sot orgueil à un luxe mesquin qui excite l'envie des pauvres, et fait rire de pitié les riches.

ERNEST, devant lui, les bras croisés.

En vérité, monsieur Hermann, vous auriez dû vous mettre dans l'instruction publique !...

HERMANN.

En vérité, monsieur le comte... vous me fâcheriez si... vous ne m'amusiez pas...

ERNEST, riant.

Et s'amuser est tout !... Parbleu, si vous croyez que j'approuve le luxe mesquin de Kerven ou de qui que ce soit... vous avez tort !... le mal est là... la parcimonie et la raison tuent tout !... Les plus grands seigneurs ont de l'ordre à présent ; ils entendent les affaires ; ils sont capables d'administrer les leurs et celles du pays : dans toute la haute noblesse il n'y en a peut-être pas dix qui se ruinent et fassent des folies !... c'est affreux !... et s'il n'en restait pas quelques-uns comme moi pour garder les bonnes traditions, tout serait perdu !... Mais heureusement nous sommes là... ma belle enfant...

(Il fait passer Loisa au milieu.)

LOISA, seule.

Air de l'Ambassadrice.

Dans l'art de séduire
Vous voulez m'instruire,
Et vous m'allez dire
Quel est le secret :
Je prête l'oreille
Quand on me conseille,
Je crois qu'à merveille
Monsieur s'y connaît.
Dites-moi bien,
Quand on en veut plaire,
Ce qu'il faut faire !
Je ne perds rien !

ENSEMBLE.

LOISA.

Dans l'art de séduire, etc.

HERMANN.

Dans l'art de séduire,
Vous voulez l'instruire ;
Qu'allez-vous lui dire ?
Quels sont vos secrets ?

Moi je lui conseille
De fermer l'oreille;
Pour faire merveille,
Elle a ses attraits.

ERNEST.

Dans l'art de séduire
Il faut vous instruire,
Et je veux vous dire
Quels sont vos secrets!
Prêtez bien l'oreille;
Vous ferez merveille
Si je vous conseille,
Car je m'y connais.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AGLAÉ, en colère, amène KERVEN.

(Elle voit le comte et Hermann près de Loïsa.)

AGLAÉ, ironiquement.

Ah! voyez donc, monsieur de Kerven, cette sœur trop simple et trop sauvage, disiez-vous... mais elle me semble fort apprivoisée! M. Hermann me paraît bien prompt à chercher à s'en assurer, et M. Ernest bien disposé à en profiter! (Mouvement de tous trois.) Oui, quand nous sommes arrivés il parlait de très près... et on l'écoutait très... complaisamment.

LOISA, riant.

Vous l'avez dit, Madame... la coquetterie a ses inconvénients... et tout n'est pas pas plaisir... dans la puissance.

AGLAÉ, à part, étonnée et impatientée.

Elle se moque, je pense?

KERVEN, à part, étonné.

Elle rit, je crois?

ERNEST, à part, souriant.

La dame est jalouse de m'avoir trouvé là.

HERMANN.

La curiosité qui m'attirait ici n'a rien qui puisse vous déplaire...

ERNEST.

Mon intérêt ne doit pas vous offenser.

AGLAÉ.

Et qui pense à vous blâmer, Messieurs? Que me fait votre curio-

site ?... votre intérêt ?... qui songe à cela ?... Je suis, au contraire, charmée de vous trouver réunis... j'ai une nouvelle qui intéresse plus d'une personne, peut-être.

HERMANN.

Quoi donc ?

ERNEST.

Qu'y a-t-il ?

AGLAÉ.

Je vous fais part de mon prochain mariage avec M. Louis Kerven.

(Tous font un mouvement.

ERNEST, s'éloignant de Loisa.

Ah ! ah ! le dépit.

HERMANN, de même.

Ciel ! je la perds !...

LOISA.

Dieu ! tout est fini !

KERVEN, tristement.

Ah ! que je suis heureux !

LOISA, à part.

Cachons bien ma douleur !

AGLAÉ, voyant avec joie l'expression d'Hermann et d'Ernest, à part.

Quel chagrin ! (Haut.) Je suis charmée de la joie que vous cause à tous cette nouvelle... mais mon futur époux voudra bien donner quelques avis à sa sœur : qu'elle ne soit pas si prompte à accueillir, à chercher les hommages !... Oui, grondez-la un peu !... (Elle fait un mouvement pour s'éloigner.) Éloignez-vous aussi, Messieurs, afin que son frère puisse lui parler librement.

LOISA, voulant s'éloigner.

Madame...

AGLAÉ.

Restez, Mademoiselle. . je reviendrai vous rejoindre tous deux dans peu d'instants.

HERMANN, à Aglaé.

Permettez, un moment d'entretien.

(Il lui offre la main, qu'elle accepte.)

ERNEST, moqueur, saluant.

Moi, je sors... (A part.) Elle me rappellera... Ceci est un mouvement de jalousie contre la petite... je connais cela. (A la porte, avec fatuité.) Elle me rappellera.

SCÈNE VII.

KERVEN, LOISA.

KERVEN.

Vous le voyez... je reste...... car je veux... oui, je dois m'expliquer franchement, et j'hésite d'autant moins que... je ne crains plus de vous affliger.

LOISA.

Ah !

KERVEN.

La vanité, même la plus confiante, ne pourrait se flatter de vous inspirer un regret ; je vous trouve riante, heureuse...

LOISA.

Vous croyez ?

KERVEN, avec embarras et hésitant.

Et je ne crains donc plus de vous dire ce que vous voyez sans chagrin. Madame de Moranville, (Elle fait un mouvement.) j'en suis aimé... Mon embarras en vous revoyant hier est assez expliqué par cet aveu.. mes sentiments aussi s'expliquent facilement.

LOISA, mouvement.

Vraiment ?

KERVEN.

Reportez-vous au temps où nous nous sommes connus. J'avais vingt ans. Après mes études au collége, dans une ville voisine, mon père me rappela dans notre pauvre village ; j'y vécus seul... avec des rêves ! votre jeunesse, votre beauté, inspirèrent le plus délicieux.

LOISA, soupirant.

Ce n'était qu'un rêve.

KERVEN, troublé.

Les réalités de la vie... de cette vie parisienne...

LOISA.

S'allient mal avec un doux rêve.

KERVEN, embarrassé.

Ici, depuis quatre ans .. habitué à la vie élégante... occupé de travaux littéraires. . une femme...

LOISA.

Ignorante et pauvre comme Loïsa ne pouvait vous convenir.

KERVEN.

Ne devais-je pas croire encore ce matin qu'elle était étrangère à toutes les idées du monde ?

LOISA.

Quand elle pleurait au souvenir de votre amour.

KERVEN.

Ah ! mon cœur... n'était pas insensible à ses larmes... et pourtant... je ne connaissais pas encore tout ce qui a fait de Loïsa la plus aimable des femmes comme la plus jolie... Que s'est-il donc passé ?

LOISA, souriant.

Oh ! rien ! je vous l'ai dit : appelée au château près de ma protectrice, il fallut, pour charmer sa solitude, lire et écrire auprès d'elle... mais le travail me coûta peu ; et quand elle parlait de tout ce que le monde offre de beau et de bon, je n'apprenais pas... je me souvenais...

KERVEN.

Comment ?

LOISA.

Oui, je me souvenais de vous... de vos idées, de vos sentiments, de vos projets !... car je vous ai toujours compris !... seulement, je ne savais pas les mots pour vous le dire.

KERVEN

Qu'elle est charmante !

LOISA.

S'aimer, n'est-ce pas se comprendre et penser ensemble ? Aussi, quand tout à l'heure... elle... cette personne que vous épousez, m'a dit qu'elle hésitait à vous choisir, oh ! j'ai bien vu qu'elle ne vous aimait pas !... Est-ce qu'on hésite ? est-ce que l'on compare ?... est-ce qu'on sait si d'autres existent ? Dès qu'on aime quelqu'un, il n'y a que lui...

KERVEN, charmé.

Oh ! Loïsa !

LOISA, soupirant.

Et quand on l'a perdu... il n'y a plus personne...

KERVEN, troublé.

Mais... on se retrouve...

LOISA.

Que dites-vous ?

KERVEN.

AIR de Doche.

Quelquefois un cruel orage
Vient attrister le plus beau jour :

Le soleil perce le nuage,
Tout s'embellit à son retour!

LOISA.

En est-il ainsi de l'amour?

KERVEN.

Souvent une erreur passagère
L'égara,
Mais fuira;
Le passé renaîtra!

LOISA.

Vous le croyez?

KERVEN.

Vous le voyez!

LOISA.

On se souvient?

KERVEN.

Et l'on revient!

LOISA.

Alors, de celle qui fut chère,
Le cœur n'est donc plus méconnu?
On l'aime encore, elle sait plaire,
Et les beaux jours ont reparu!

(Ensemble les deux derniers vers.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HERMANN, AGLAÉ.

HERMANN.

Vous le voyez, Madame, je l'avais deviné; elle n'est pas sa sœur...

AGLAÉ, furieuse.

Me tromper... me jouer à ce point!...

LOISA, s'éloignant de Kerven.

Ciel!

KERVEN, de même.

Dieu!

AGLAÉ.

Ici, chez moi, une intrigue avec cette petite fille!. . abuser de ma bonté!... Mais qui est-elle donc, cette belle demoiselle?...

HERMANN.

Vous le savez... elle n'est pas la sœur de Kerven... c'est une passion de village.

KERVEN, menaçant.

Monsieur...

LOISA.

Madame, daignez m'entendre ?

AGLAÉ.

Moi, vous écouter un seul instant ! Oh ! sortez, sortez... ou je vous fais chasser.

(Kerven va près de Loïsa ; Christophe paraît.)

SCÈNE IX.

Les mêmes, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, au fond, avec force.

La chasser !

(Mouvement.)

LOISA.

Christophe !

CHRISTOPHE.

Chasser mademoiselle Loïsa... mais elle est donc folle, cette dame-là.

AGLAÉ.

Qu'est-ce que cela ?

CHRISTOPHE.

Mais on ne sait donc rien respecter dans ce pays-ci ? on ne sait donc pas que c'est l'honneur et le bonheur du nôtre que la bonne Loïsa ? Mon Dieu ! pourquoi a-t-elle voulu venir ici chercher un trompeur, un perfide ?

KERVEN, fait un mouvement.

Ah !

AGLAÉ.

Que dites-vous ?

CHRISTOPHE, regardant Kerven.

Mais le voilà !... elle est venue pour lui. (Ému.) Elle est allée le trouver, elle, qu'on adorait au pays ! pour qui tous les garçons du village se seraient fait tuer, sans même oser lui dire qu'ils l'aimaient ! sans en rien espérer ! Et lui, l'ingrat, au lieu de la recevoir à genoux, en bénissant le ciel d'un tel bonheur, il l'a repoussée, il l'a chassée !...

(Mouvement de tous.)

AGLAÉ.

Est-ce vrai ?

KERVEN.

Oh ! ne dites pas cela !

HERMANN.

Est-ce possible !

CHRISTOPHE.

Oui, chassée, et j'arrive ici pour être encore témoin d'une pareille indignité ! La pauvre enfant! dans son trouble, elle se jeta sous les pieds des chevaux d'une voiture, où elle faillit périr.

AGLAÉ.

C'est cela !...

CHRISTOPHE.

Et je n'étais pas là pour me précipiter, pour la sauver !... et je n'ai pas tué celui qui l'outrageait !

KERVEN, se retournant vivement avec un geste de menace.

Vous !

CHRISTOPHE.

Ah! c'est que je ne le savais pas hier soir! je savais seulement qu'elle était partie, qu'elle allait tenter une épreuve.

(Mouvement de tous.)

AGLAÉ.

Comment?

CHRISTOPHE.

Moi, qui me sens là, pour elle, quéqu'chose que je ne peux pas définir... et qui ne peux pas voir faire du mal à quelqu'un, j'ai deviné les dangers qui la menaçaient... j'ai suivi la voiture sans qu'elle le sût !

LOISA.

Oh !

CHRISTOPHE.

Pardon, Mademoiselle, de cette liberté !... mais, c'est moi qui ai réveillé le postillon endormi qui s'en allait dans le fossé ; et une autre fois, le conducteur ivre, qui allait verser... cependant j'étais si las hier matin, que deux heures de sommeil involontaire vous ont donné de l'avance sur moi, et je suis arrivé trop tard pour vous suivre, vous attendre à sa porte et vous secourir... J'étais là-bas quand j'aurais dû être ici... Ah! cré coquin ! (Il se tape le front.) Le malheur... le danger étaient venus, et je n'y étais plus! Je ne m'en consolerai jamais!

LOISA.

Quelle bonté !

AGLAÉ, *étonnée.*

Mais si M. Kerven la repoussait hier, pourquoi donc la cherchait-il aujourd'hui ?

CHRISTOPHE, *avec colère.*

Il la cherchait !

AGLAÉ.

Là, tout à l'heure, il était près d'elle, lui disant qu'il l'aimait.

CHRISTOPHE.

Il disait cela ?

AGLAÉ.

Lui demandait de l'aimer.

CHRISTOPHE, *avec colère.*

Lui ?... Ah ! c'est affreux ! il a repoussé hier la pauvre fille dévouée, et il cherche aujourd'hui la riche héritière ?

(*Mouvement.*)

HERMANN.

Riche héritière !

AGLAÉ.

Elle !... riche ?...

KERVEN, *avec colère.*

Qu'osez-vous dire ?

CHRISTOPHE.

La vérité ! Et pourquoi ce changement si prompt, s'il n'était à cause de la fortune ?

KERVEN, *avec indignation.*

Et quelle fortune ? Ah ! que Loïsa soit riche ou non... je l'ignore et peu m'importe !

CHRISTOPHE, *avec colère.*

Vous l'ignorez ? Osez-vous dire cela, quand c'est moi qui vous l'ai appris ?

KERVEN, *étonné, très vivement.*

Vous m'avez appris quelque chose, vous ? Mais je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu, je vous parle en ce moment pour la première fois !

CHRISTOPHE.

Ah ! c'est trop fort aussi ! Mais n'êtes-vous pas Louis Kerven ?

KERVEN.

Sans doute.

CHRISTOPHE.

Demeurant aux Champs-Élysées, où je vous ai trouvé hier, la nuit ? où j'allais la chercher, et où je vous ai appris quelle fortune immense lui laissait la marquise de Plénoë.

(*Mouvement de tous.*)

LOISA.

Ah !

AGLAÉ.

M. Kerven !

KERVEN, stupéfait, passant près de Christophe.

Moi, vous m'avez parlé ?... vous m'avez...

CHRISTOPHE.

Moi-même, en personne naturelle. Pourquoi mentir ? Ne sommes-nous pas sortis ensemble de chez vous ? ne vous ai-je pas perdu au milieu de la foule, dans l'obscurité des Champs-Élysées ! Mais, avant, ne vous ai-je pas remis des papiers que mademoiselle Loïsa avait oubliés, où se trouvait une copie du testament avec tout le détail des biens.

KERVEN, exaspéré.

Cet homme est fou, ou c'est un misérable imposteur.

CHRISTOPHE.

Vous les avez pris de mes mains, ces papiers, et vous les avez mis dans votre poche, là !

KERVEN, avec fureur, mettant la main dans sa poche et tirant vivement des papiers.

Dans ma poche ! moi ! les papiers ! (Il jette par terre plusieurs papiers tirés de sa poche.) Voyez plutôt !

CHRISTOPHE, ramassant un papier.

Oui, c'est ça, voyons ; en effet... le voilà !

(Grand mouvement de tous.)

KERVEN, hors de lui.

Mais ce n'est pas possible.

CHRISTOPHE, lisant le papier.

« Je lègue à ma fille adoptive tous mes biens du canton de Ploërmel,
« plus, le château, mon hôtel à Paris, regrettant de n'avoir pas des
« biens plus considérables, afin de les lui laisser et de lui faire un
« sort digne de tant de vertus, d'esprit et de bonté. » (Parlant et montrant le papier.) Ça y est, voyez.

KERVEN, comme un fou.

Est-ce que tout cela est réel ?

CHRISTOPHE, avec indignation.

Oserait-il dire que le testament n'était pas dans sa poche ? Vous l'avez tous vu ! Et lui aussi l'avait vu, puisqu'il revenait !

LOISA, passant près de Christophe.

Arrêtez !

CHRISTOPHE.

Ah! je parlerai, je dirai la vérité, je ne veux pas qu'elle soit trom-

pée, abusée par lui!... un ingrat, un mauvais sujet qui, après lui avoir déchiré le cœur, s'en allait au bal!

LOISA.

Ah!

CHRISTOPHE.

Quand il y a des gens qui, pour lui épargner un chagrin, à elle, se mettraient au feu!... Oh! oui, il y en a comme ça!... Quand elle trouverait des maris... et des riches, et des seigneurs, et des paysans, et des marquis, et ce ne serait pas pour sa fortune...

(Tous font un mouvement; Kerven a l'air de vouloir se jeter sur Christophe; Loisa vient vivement se placer entre eux.)

LOISA, vivement.

Ce n'est pas possible! cela n'est pas!...

AGLAÉ.

Comment!

HERMANN.

Ah!

KERVEN.

Vous le savez!

LOISA, très-émue, passant près d'Aglaé.

Je ne le sais pas... mais j'en suis sûre!... Ah! écoutez-moi, Madame.... il ne m'aime plus.. c'est bien assez pour mon chagrin, mais c'est tout! le reste n'est pas vrai... Christophe, votre zèle vous aura trompé... Madame, vos yeux vous trompaient tout à l'heure... Non, c'est vous seule qu'il aime!... Si vous en doutez, regardez-moi!... J'arrivais hier fraîche et joyeuse, me voici tout en larmes et désolée... vous voyez qu'il ne m'aime plus.

(Elle pleure.)

KERVEN.

O mon Dieu!

LOISA, avec plus de calme.

Mais il est honnête et bon... Soyez en sûre, Madame... (A Hermann.) N'en doutez, pas, Monsieur. (A Christophe.) Merci, mon ami... Attendez-moi, vous protégerez mon retour au pays.

CHRISTOPHE.

Oui, Mademoiselle, oui. (A part.) Oh! cette fois, je ne la quitterai pas.

AGLAÉ.

Je me retire, Mademoiselle... mais restez ici, je vous en supplie... Que ma maison soit comme la vôtre jusqu'à ce que vous ayez un asile convenable.

LOISA.

Dans une heure, j'aurai quitté Paris pour jamais!... oui, Madame;

mais, vous ne vous séparerez pas de celui qui vous aime... ne renoncez pas à un bonheur que... vous regretteriez... toute votre vie.

ENSEMBLE

AIR : A bientôt, au revoir.

AGLAÉ.

Demeurez, au revoir !
Si j'en crois mon espoir,
Nous allons voir enfin
S'effacer le chagrin.

LOISA.

Je fuirai dès ce soir ;
Car ici quel espoir
Dans mon cœur peut enfin
Effacer le chagrin ?

CHRISTOPHE.

Je m'en vais, mais au r'voir,
Car je garde un espoir,
Et j' veill'rai pour qu'enfin
Disparaiss' le chagrin.

HERMANN.

Faudra-t-il la revoir,
Et garder quelque espoir ?
Et pour lui dois-je enfin
Renoncer à sa main ?

SCÈNE X.

LOISA, KERVEN, accablé.

LOISA.

Ah ! moi, l'espoir de toute ma vie s'est détruit hier en un instant !... oui, quand je vous ai vu, vous, me regarder sans me reconnaître, m'écouter sans me comprendre... j'ai cru que mon cœur allait se briser !... Eh bien ! je ne savais pas encore tout ce qu'on peut souffrir... Hier, je ne pleurais... que sur moi.

KERVEN, vivement.

Ciel ! vous avez été généreuse, et non pas convaincue ! Ah ! vous avez raison, pleurez sur moi ; mon malheur est affreux... tout est perdu... et je l'ai mérité.

LOISA.

Que dites-vous ?

KERVEN.

Mais laissez-moi vous dire ce que vous ne savez pas, ce que nul ne peut savoir, s'il n'a vécu dans Paris !.. Combien de folies, d'erreurs et de chagrins, peut produire la crainte de paraître pauvre, depuis qu'on n'attache plus d'honneur qu'à être riche.

LOISA.

Est-ce que cela est ainsi ?

KERVEN.

Longtemps j'avais vécu seul à l'abri de ces idées ; le travail, mes souvenirs et mes espérances me suffisaient... Ah ! si vous étiez venue alors !... L'ange de mes jeunes pensées eût encore trouvé mon cœur tout rempli de mon premier amour.

LOISA.

Hélas !

KERVEN.

Mais entraîné loin de ma retraite, au milieu d'un monde insensé.. car il en est plusieurs à Paris, Loïsa... il en est, comme vous l'avez dit, où règnent l'esprit et le bon goût... mais l'on m'avait jeté dans un monde de folles vanités, où l'on règne par l'extravagance et par la richesse ; où le plus sot n'a besoin, pour être le premier, que d'être le plus opulent ; où les femmes n'ont de sourires que pour l'homme à la mode par son luxe et ses folies : où mon amour-propre blessé n'eût pas cessé un instant de souffrir, si je n'avais offert l'apparence de la fortune... car ce monde existe aussi, et c'est là que vont s'engloutir, de nos jours, bien des talents et bien des consciences.

LOISA.

Et ce monde ne vous effraya pas ?

KERVEN.

Je ne le voyais pas ainsi : il m'éblouissait.

LOISA.

O mon Dieu !

KERVEN.

La modeste fortune qui suffisait à mes besoins fut dévorée en quelques mois. Des amis complaisants m'ouvrirent leurs bourses, croyant qu'il me serait possible de rendre ce qu'ils me prêtaient... Ensuite il fallut avoir recours à des usuriers... bien plus, j'en vins à aliéner jusqu'à ma pensée !... Un travail fatigant, assidu, sans relâche, m'a seul fourni une partie de l'argent nécessaire à chaque jour... et j'ai renoncé, pour ces publications sans avenir, à toutes les espérances de gloire qui avaient été l'âme de mes travaux.

LOISA.

Est-ce possible ?

KERVEN.

C'est alors que je rencontrai madame de Moranville.

LOISA.

Ah !

KERVEN.

Loïsa... dût la vérité me perdre à jamais auprès de vous, je la dirai !... Je fus coupable, mais non méprisable ! et ce ne fut pas en pensant à sa fortune que je cherchai son amour... Non, la vanité et les plaisirs m'enivraient, et madame de Moranville était pour moi la représentation de ce monde sans lequel il m'était impossible de vivre !... Elle était identifiée avec tout ce qui m'éblouissait !... Vous le voyez, Loïsa, ce n'était plus moi, ce n'était plus celui que vous aviez aimé !... De même que j'avais perdu le sentiment de la vraie gloire, j'avais perdu aussi celui de l'amour véritable !... Mais, je ne l'ai senti qu'en me retrouvant auprès de vous... Voilà mes torts... oui, tous !... Quant à ces vils calculs, à ce retour pour une fortune... je...

LOISA.

Non, non, c'est impossible ! je ne l'ai pas cru un seul instant !...

KERVEN.

Cet homme, je ne lui ai jamais parlé ; cet écrit, je ne l'ai jamais lu !... Et ce papier trouvé là, sans que je sache comment, achève de me perdre à vos yeux, à ceux des autres, au moins !

LOISA, *avec embarras.*

Ah ! ce n'est pas de votre délicatesse et de votre honneur que je dois douter.

KERVEN, *vivement.*

Oh ! ne doutez pas non plus de...

LOISA.

De quoi donc ?

KERVEN, *à part.*

Sa fortune... je dois me taire.

LOISA.

Vous alliez dire quelque chose ?

KERVEN.

Rien, rien... je n'ai plus rien à dire.

LOISA, *tristement.*

Ainsi, tout est bien fini !

KERVEN, *de même.*

Nous sommes séparés pour toujours !

LOISA, [illegible].

C'est donc elle qu'il aime !

KERVEN.

Adieu, Loisa, adieu... J'ai voulu vous dire toute la vérité... vous avouer des torts que ce matin encore je ne m'avouais pas à moi-même, mais que votre vue, vos paroles et vos sentiments si nobles et si vrais m'ont révélés !... Et maintenant, que mon nom ne vous soit pas odieux, et que rien de trop amer ne se mêle au souvenir de celui qui ne vous reverra jamais !

LOISA.

Ciel !

KERVEN.

Soyez heureuse... c'est mon vœu le plus cher. Adieu !

(Il pleure.)

LOISA.

Adieu !

KERVEN.

Vous partez ?

LOISA.

Oui.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Je vais partir pour quelque long voyage,
Et tout me dit qu'il sera sans retour :
Je ne veux plus revoir notre village,
Ni dans Paris demeurer un seul jour !
Partout, hélas ! m'attend l'indifférence,
Pas un écho qu'éveillent mes soupirs,
Pas un seul lieu qui m'offre une espérance ..
Et j'ai besoin de fuir mes souvenirs !

([illegible] la porte pour sortir, on aperçoit Christophe, Kerven s'est [illegible] et [illegible] avec chagrin sur le canapé.)

SCÈNE XI.

LOISA, CHRISTOPHE, KERVEN.

CHRISTOPHE, à demi-voix.

Est-ce qu'il la chasserait encore ?

LOISA, à demi-voix, et [illegible].

Non, c'est moi qui désire m'éloigner... hélas ! et lui aussi le désire.

KERVEN, avec désespoir, sur le canapé.

Partie pour toujours, hélas !

LOÏSA, dans le fond, voulant s'éloigner, et bas, à Christophe.

Allons donc !

CHRISTOPHE, bas et la retenant.

Un moment !... un moment !... j'ai quelque chose à voir ici.

(Ils sont tous deux dans le fond, près de la porte de sortie.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE MORANVILLE.

KERVEN, à lui-même, sur le canapé.

Oui, si j'avais osé lui dire que je l'aime, j'aurais justifié d'odieuses accusations ?... Sa fortune nous sépare à jamais !... mais je dois me séparer aussi de tout ce qui me causa mon malheur et le sien. Écrivons à madame de Moranville.

(Il écrit.)

CHRISTOPHE, à Loïsa, qui veut l'emmener.

Non, je ne peux pas m'en aller comme ça... Ah ! quelqu'un.

AGLAÉ, sortant de sa chambre.

Mon trouble et mon inquiétude ne me laisssent pas de repos. (Elle s'avance rêveuse, ne voit pas Christophe et Loïsa qui sont au fond, et, en arrivant au milieu du théâtre, elle voit Kerven.) Ah ! M. Kerven !...

KERVEN, se levant.

Qui vous écrivait un adieu ?

Il lui remet la lettre ; Ernest de Soisy paraît à la porte à gauche de l'acteur avec Hermann ; il entend le mot adieu.)

AGLAÉ, prenant la lettre.

Ah !

ERNEST, accourant vivement au mot adieu.

Madame de Moranville me rappelle ?

AGLAÉ, étonnée.

Moi ?

ERNEST.

Voilà M. Hermann qui s'éloignait tout chagrin, Kerven qui vous dit adieu... Vous me rappelez donc ?

AGLAÉ.

Pas le moins du monde.

(Elle lit bas la lettre remise par Kerven.

ERNEST, avec curiosité.

Mais dans cette lettre de Kerven...

AGLAÉ.

Dans cette lettre, il y a [illegible] « Près de vous, Madame, est un jeune homme; que votre cœur préfère en secret. »

ERNEST.

Un jeune homme!... Eh bien! est-ce que ce n'est pas moi?

AGLAÉ, à Hermann, en [illegible].

Est-ce que vous lui auriez déjà dit?

HERMANN, [illegible], et lui [illegible].

Moi qui ne le savais pas encore!

ERNEST.

Ah! ah!... mais alors... Kerven, vous ne savez pas?... une idée sublime, mon cher!... La marquise de Plenoë, ma tante, qui m'avait promis solennellement de ne me rien laisser, elle a tenu parole!... Rien pour moi! tout à votre sœur!... les terres, le château, etc. Eh bien! moi, je lui offre encore le neveu par-dessus le marché!

CHRISTOPHE, [illegible].

Un mari comme ça... à elle?... Merci, ce n'est pas la peine!

KERVEN, [illegible] Loïsa.

Loïsa!...

ERNEST.

Ce paysan...

[illegible]

CHRISTOPHE.

Oui, ce paysan!... accoutumé à dire toujours la vérité, et qui ne peut pas venir à bout de la deviner dans ce diable de pays où tout le monde semble se donner le mot pour vous attraper!

LOISA, s'approchant, et voulant lui imposer silence.

Christophe!

CHRISTOPHE.

Jusqu'à vous, Mam'selle, qui êtes si vraie: voilà que vos paroles ne vont pas avec votre air. Vous dites que vous voulez partir, et il semble que ce départ va vous fendre le cœur!... (Mouvement de tous.) Je le vois bien!... Et lui, donc? ([illegible] Kerven.) Il désire ne plus vous revoir... il dit ça... Eh bien! regardez-le, on croirait qu'il va mourir de chagrin!

Mouvement de [illegible].

KERVEN.

Moi?

CHRISTOPHE.

Je vous dis qu'ici c'est des tromperies de toutes sortes!... voilà-t-il pas qu'hier soir c'était le valet qui avait les habits du maître, et que j'ai pris pour lui!..

TOUS.

Comment?

CHRISTOPHE.

Eh ! oui, je viens d'apprendre ça du petit drôle qui s'est moqué de moi hier soir.

ERNEST, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! c'est ça que mon valet de chambre m'a conté... Dans un bal où la livrée n'était pas admise... (A Kerven.) Votre groom s'était déguisé avec un de vos habits.

KERVEN, vivement.

Oh ! c'est ainsi que le testament s'est trouvé dans ma poche, à mon insu, vous le voyez... tous les soupçons... Oh ! ils étaient trop indignes de moi !... j'ose à peine les rappeler.

AGLAÉ.

Vous n'aviez pas besoin de justification.

KERVEN, soulagé.

A présent qu'elle est complète.

CHRISTOPHE.

Si les valets se déguisent en maîtres dans ces pays-ci, il n'y a pas de raison pour que les maîtres ne se déguisent pas en valets, et alors, c'est à ne plus s'y reconnaître.

KERVEN, à Christophe.

Ah ! vous m'avez fait bien du mal !

CHRISTOPHE.

Moi ! faire du mal à quelqu'un ?... c'est donc ce maudit pays qui en est cause ?...

(Madame de Moranville s'assied sur le canapé ; Ernest est à sa droite, Hermann à sa gauche.)

KERVEN.

Oui, le bonheur et la raison s'y perdent en effet.

CHRISTOPHE, lui prenant la main, et regardant Loïsa, puis, poussant un gros soupir.

Mais est-ce qu'ils ne peuvent pas s'y retrouver ? Voyons, Mam'selle, qu'en pensez-vous ?... hein ? parlez... qu'est-ce que vous allez faire ?

LOISA.

AIR de Colalto.

J'ai bien longtemps vécu d'un souvenir
Au doux pays où l'on m'avait aimée ;
Vers mes beaux jours j'ai voulu revenir,
Et bientôt à l'espoir mon âme s'est fermée !
L'espoir renaît, le chagrin s'est enfui,
Car Dieu me rend l'ami de mon jeune âge !
Pour le chercher, j'ai quitté le village,
Je ne veux pas y retourner sans lui !

(Elle tend la main à Kerven, qui s'élance vers elle.)

KERVEN.

Ah! Loïsa!...

ERNEST.

Eh bien! eh bien! sa sœur?... Je n'y suis plus du tout!

CHRISTOPHE.

Sa sœur! il est bon là, le petit vieux!... Allons, elle sera heureuse!... ([illegible]) C'est tout ce qu'il me faut à moi... puis, la voir quelquefois... de loin... car il faudra toujours passer l'été en Bretagne. La nature... de bonnes gens... et un ami, un pauvre être dévoué... à la vie et à la mort!... comme moi... ça vous changera des plaisirs de Paris.

KERVEN.

Auquel nous faisons aujourd'hui nos adieux!

LOÏSA, au public.

Air : Sonnez

Messieurs, pour la Bretagne
Nous allons fuir ces lieux.

KERVEN, de même.

Loïsa m'accompagne
Et vous fait nos adieux.

CHRISTOPHE, de même.

Dans ce Paris que je redoute,
Vous seuls pourriez nous arrêter.

LOISA.

Faut-il nous mettre en route,
Ou bien faut-il rester?
Allons, allons, dites-nous d'y rester.

ENSEMBLE.

Messieurs, dites-nous d'y rester.

FIN DE LOÏSA.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

TOME IV

THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

TOME IV

Lagny. — Imprimerie et Stéréotypie de Giroux et Vialat.





THÉATRE COMPLET

DE

MADAME ANCELOT

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE VINGT GRAVURES SUR BOIS PAR M. PORRET

ET DE VINGT TÊTES D'EXPRESSION LITHOGRAPHIÉES

Dessins de Madame Ancelot

TOME IV

PARIS

BECK, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, GIT-LE-COEUR

1848

A MES AMIS MORTS

SOUMET, BEYLE, JOUFFROY

A MES AMIS MORTS

SOUMET, BEYLE, JOUFFROY

Vous m'avez quittée au milieu de la route, grands esprits! nobles cœurs! *Soumet*, ce vrai poète dont la chaste muse se tint si loin des choses de la terre qu'elle voulut vous révéler celles du ciel! *Beyle*, avec une imagination si vive qu'il mit parfois dans une seule page assez d'idées pour suffire à tout un volume! *Jouffroy!* ce grand esprit qui traitait la politique comme la philosophie, faisait de toutes deux la science *du bien*, et quitta le monde peut-être faute d'y pouvoir réaliser ses beaux rêves!

A vous tous trois! à vous, dont la vive affection orna les plus belles heures de ma jeunesse! Souvent nous parlâmes ensemble de la grande question pour vous à présent résolue..... Moi! qui ne sais encore que ce qu'on perd par la mort, j'ai vu la plus grande joie de mon cœur partir avec ceux que j'aimais, et je sens que chaque jour emporte ainsi un peu de notre vie, en attendant celui qui la termine tout à fait.

VIRGINIE ANCELOT.

REINE
CARDINAL ET PAGE

PERSONNAGES.

—

LOUIS XIII, roi de France.
LE CARDINAL DE RICHELIEU, premier ministre.
LE DUC DE BUCKINGHAM, ambassadeur d'Angleterre.
LE COMTE D'HARCOURT, page de la reine.
ANNE D'AUTRICHE, reine de France.
LA COMTESSE DE GLARIS, dame d'honneur d'Henriette, femme de Charles Ier.
LA COMTESSE DE LANNOY, dame d'honneur d'Anne d'Autriche.
UN HUISSIER de la reine.
DAMES, SEIGNEURS, etc.

L'action se passe à Paris, en 1625.



LA REINE

Je [illegible]

LE ROI

Ah!

RICHELIEU, à part

Je suis pris!

[illegible] scène dernière

REINE
CARDINAL ET PAGE

Comédie en un acte, mêlée de chant. Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 5 décembre 1832.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur d'autres salons. Portes au fond; portes latérales. Une fenêtre à droite de l'acteur. De chaque côté, une table couverte d'un tapis, avec papiers, écritoire, etc. Sur la table à gauche de l'acteur, est un riche coffret; près de chaque table est un fauteuil à dossier très élevé.

D'HARCOURT, LA REINE, LA COMTESSE DE LANNOY.

(Au lever du rideau la reine est assise près de la table à gauche de l'acteur; la comtesse de Lannoy est debout de l'autre côté de la table; le page est debout vers le milieu du théâtre, un livre ouvert à la main.)

D'HARCOURT, *lisant.*

« ... Et le pauvre écuyer reçut enfin le prix de tant d'amour, de « souffrance et de discrétion : il fut aimé. »

(Il ferme le livre.)

LA REINE.

Ce récit m'a vivement intéressé, et je m'applaudis beaucoup de l'idée que j'ai eue, depuis un mois, de charger notre page, M. d'Harcourt, de nous faire chaque matin quelque lecture.

LA COMTESSE.

Une chose seulement m'étonne; c'est que toutes les histoires que mon jeune cousin a eu l'honneur de lire devant Votre Majesté racontent les aventures de pages, écuyers ou simples chevaliers, qui finissent toujours par être aimés de quelques reines ou princesses.

LA REINE.

C'est vrai; je ne l'avais pas encore remarqué!... Mais c'est vous, ma chère comtesse, à qui j'avais confié le choix des livres.

LA COMTESSE.

Je les ai changés plusieurs fois, et, ce matin, il me semblait bien avoir pris le récit des hauts faits du chevalier Bayard.

LA REINE.

Voyons donc le livre ?

D'HARCOURT, embarrassé.

Si Votre Majesté le souhaite, je vais lire autre chose.

LA REINE, remarquant son embarras.

Non, Monsieur, donnez ce livre.

D'HARCOURT, remettant le livre en tremblant.

Le voici !... (A part.) Que va-t-elle penser ?

LA REINE, qui a parcouru le livre, à part.

Il ne lisait pas !... il inventait !... (Haut et sévèrement.) Monsieur d'Harcourt, je n'aurai plus besoin de vos services pour mes lectures.

LA COMTESSE.

Comment !... Qu'y a-t-il donc ?

LA REINE.

Rien, rien !... Mais je ne me soucie plus d'entendre lire : je lirai moi-même. (A d'Harcourt, en lui lançant un regard sévère.) Voyons, Monsieur, ces papiers que vous m'avez apportés de la part du cardinal de Richelieu.

(Le page lui remet les papiers.)

LA REINE, les parcourant.

Encore !...

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

LA REINE.

Regardez : des vers.

LA COMTESSE, jetant les yeux sur le papier.

En l'honneur de Votre Majesté ?... Ses charmes, ses vertus, ses belles mains...

LA REINE.

Conçoit-on que depuis quelque temps je trouve ainsi des vers au milieu de tous mes papiers ?... et jusque dans les rapports sur les révoltes des huguenots et le siége de La Rochelle ?

LA COMTESSE.

Quand le premier ministre est poëte... (A demi-voix.) et amoureux peut-être ?

LA REINE, souriant.

Quelle folie !... Un cardinal commettre des inconséquences... dignes d'un page !

(Elle jette un regard sévère sur d'Harcourt.)

D'HARCOURT, à part.

Elle m'a deviné !

LA REINE, à d'Harcourt.

Voilà, Monsieur, une lettre que vous allez copier sur-le-champ : et je vous prie de le faire avec plus de soin qu'à l'ordinaire.

(Le page se place à la table à droite, et écrit ; la reine se lève.)

LA REINE, à la comtesse.

Le cardinal semble peu disposé à la gaieté : jamais sa mauvaise humeur n'exerça tant d'influence sur l'esprit du roi que depuis un mois. Ah ! ma chère comtesse, qu'une reine est à plaindre !

LA COMTESSE.

Elle est femme !... Mais il y a quelquefois des malheurs dont les femmes sont si heureuses !... Ah ! le premier ministre serait moins maussade s'il ne trouvait pas tant de grâces, tant de noblesse dans le nouvel ambassadeur d'Angleterre qui est venu chercher en France la princesse Henriette pour la conduire au roi Charles Ier, son époux.

LA REINE.

Vous croyez ?

LA COMTESSE.

Et surtout si cet ambassadeur ne répétait pas sans cesse que la reine de France est la plus belle personne du monde.

LA REINE.

Ah !... le duc de Buckingham dit cela, comtesse ?... Mais que m'importe ?... on me jette ainsi des paroles de flatterie, on donne des éloges à la beauté d'une femme, on excite sa coquetterie, on vante son bonheur.

AIR de Téniers.

Hélas ! pourquoi ne peut-on nous convaincre,
Et nous cacher ce qu'il nous faut souffrir ?
Des longs chagrins que l'âme ne peut vaincre,
En nous flattant on pense nous guérir :
Ah ! si du moins l'erreur où l'on nous plonge
Nous arrachait à la réalité !...
Mais à travers l'éblouissant mensonge,
Se montre encor la triste vérité,
On trouve encor la triste vérité.

LA COMTESSE.

Est-ce la reine de France, la belle Anne d'Autriche, qui parle ainsi, et semble mécontente de son sort ?

LA REINE.

Mon sort ? eh bien ! oui, c'est celui d'une reine ! La contrainte, le devoir, voilà tout !... la vanité peut encore avoir sa part ; peut-être aussi la coquetterie ?... mais n'est-il rien de plus dans l'âme d'une femme ? (Elle regarde fixement la comtesse, rapproche sa figure de la sienne, et lui dit plus bas.) S'il lui venait jamais au cœur un désir d'être aimée ? .. si jamais l'amour ?...

LA COMTESSE, effrayée et reculant.

Ah ! Madame !...

LA REINE, riant.

Vous tremblez déjà, comtesse?... rassurez-vous, c'est une plaisanterie!... Mais voyez : à cette supposition vous avez pâli!... C'est une belle destinée, n'est ce pas? elle doit bien exciter l'envie cette femme de vingt ans, qui, seulement en prononçant le mot d'amour, a glacé sa confidente. Allons, remettez vous, comtesse!... (Avec ironie.) Quelle toilette devons-nous choisir pour ce soir? suis-je bien ainsi? ajouterons-nous quelques bijoux?... Essayons ces pierreries!... Voilà de quoi remplir le vide du cœur, occuper un temps importun, et charmer une vie inutile.

(Pendant tout ce temps, le page, occupé à écrire, a, de moment en moment, prêté l'oreille et montré qu'il prenait part à ce qui s'est dit.)

LA COMTESSE, avec affection.

Ah! Madame, je ne vous vis jamais ainsi, et je m'afflige!... Quand les biens qu'on possède cessent de plaire, c'est qu'on desire une chose impossible à posséder.

LA REINE, la regardant et ne paraissant pas vouloir répondre.

Si je mettais cette agrafe de diamants?

(Elle tire l'agrafe du coffret qui est sur la table.)

LA COMTESSE.

C'est un don magnifique du roi Louis XIII; et il n'y a pas une semblable parure dans tout Paris.

LA REINE.

Ne m'avez-vous pas dit, monsieur d'Harcourt, que, dans le temps, vous aviez été chargé de cette affaire par le roi? Il y a quelque chose de singulier à ce sujet, il me semble?

D'HARCOURT, s'approchant.

Oui, Madame, Sa Majesté savait que je connaissais le fameux joaillier Cardillac, et je fus envoyé pour qu'il remît enfin ce bijou : il l'avait travaillé avec tant de soin, il était si passionné de son ouvrage qu'il ne voulait plus le céder à quelque prix que ce fût. Je l'eus enfin!... mais je sais que plusieurs personnes de la cour ont vainement essayé d'en obtenir de lui un tout semblable qu'il conserve, dit-on; c'est un homme singulier, dont le caractère bizarre a fait souvent parler.

LA REINE.

Bien, monsieur d'Harcourt; retournez à votre travail. (D'Harcourt va se rasseoir et écrire. A la comtesse.) Je vais aujourd'hui me parer de ces diamants.

LA COMTESSE.

Ce présent est une preuve du désir de vous plaire qui occupe votre royal époux.

LA REINE, dédaigneusement.

Me plaire?... à moi!... et mes filles d'honneur?

LA COMTESSE.

Oh!... la calomnie seule...

LA REINE.

Il les courtise par ennui, les délaisse sans raison, ne sachant ce qu'il veut, ni ce qu'il craint ; triste, inquiet et sombre, supportant avec humeur et dépit le joug de Richelieu, auquel il n'a pas le courage de se soustraire... Qu'attendre de sa faiblesse? que peut-il pour le bonheur des autres, lui qui n'a pas même la force de vouloir le sien ?

LA COMTESSE.

Ah! Madame !...

LA REINE.

Pardonnez, chère comtesse !... vous êtes la seule personne au monde à qui j'ose parler avec confiance ; et ces pensées qui m'affligent souvent se sont, depuis quelques jours, tellement pressées et agitées dans mon âme, que je n'ai plus la force de les contenir !... Je souffre !... (Tout à coup l'expression de sa figure change.) Mais il faut du courage !... Allons, imaginons quelque fête pour ce soir; je donne bal, je reçois, je ne veux pas rester oisive aujourd'hui !...

AIR : Amis, voici la riante semaine.

Autour de moi je veux que tout s'agite,
Que mille jeux enchantent nos loisirs ;
De notre cour qu'on assemble l'élite,
Du mouvement, du bruit et des plaisirs !
Par là, dit-on, à l'ennui qui les presse
Il est des gens qui savent échapper ;
Pour du bonheur ils prennent cette ivresse !...
Peut-être aussi mon cœur va s'y tromper !

(Au page.) Voyez, monsieur d'Harcourt, y a-t-il du monde? faites entrer.

(D'Harcourt sort un instant.)

LA COMTESSE, à part.

Pauvre femme !... que je la plains !

LA REINE.

Il doit être venu quelqu'un?

D'HARCOURT, rentrant.

Les dames et les officiers de service. (La reine semble attendre.) Quelques grands dignitaires ! (La reine attend encore.) L'ambassadeur d'Espagne !

LA REINE, d'un air mécontent.

C'est tout?

D'HARCOURT.

Oui, Madame !... Ah! j'oubliais un gentilhomme de l'ambassade d'Angleterre ; il attend le moment où le duc de Buckingham pourra être reçu par Votre Majesté.

LA REINE, *vivement.*

Et pourquoi ne le dites-vous pas?... En verité, vous êtes d'une etourderie impardonnable !... Il peut venir à l'instant.

(*D'Harcourt va dire quelques mots dans le fond, puis revient; la reine s'est approchée de la table de droite, et semble donner son attention aux papiers dont le page s'est occupé précédemment.*)

LA COMTESSE, *à la reine.*

Il me semble que l'ambassade se prolonge au-delà du terme fixe d'abord.

D'HARCOURT, *revenu et placé près de la comtesse.*

Ah! de plus d'un mois!... c'est singulier !

(*La reine le regarde sévèrement.*)

LA COMTESSE.

Les preparatifs du mariage qu'il est venu célébrer au nom du roi son maitre ont sans doute nécessité ce retard.

D'HARCOURT, *avec humeur et ironie.*

Il paraît qu'il ne partira pas.

LA COMTESSE.

Toute la cour en raffolle : il est si beau, si brillant !... Ses manières sont si gracieuses et si nobles.

D'HARCOURT.

Ah ! ma cousine, sa fatuité, son arrogance...

LA REINE, *avec colère.*

En vérité, monsieur d'Harcourt, vous vous permettez des expressions... vous abusez étrangement de mes bontés pour vous, et de la liberte que je vous accorde !... oser parler ainsi du duc de Buckingham !... (*Se reprenant, et avec plus de calme.*) d'un ambassadeur !... Savez-vous bien, Monsieur, que c'est un tort grave de manquer de respect à un homme comme lui ! Il représente le roi d'Angleterre.

LA COMTESSE, *à part.*

Comme elle le défend !

D'HARCOURT, *bas à la comtesse.*

Je ne puis le souffrir.

LA COMTESSE, *l'examinant.*

Vous ne pouvez le souffrir ?... (*A part.*) Et la reine prend sa défense!..

UN HUISSIER, *annonçant.*

Sa Grâce le duc de Buckingham.

(*Il entre, salue la reine.*)

L'HUISSIER, *annonçant.*

Son Éminence le cardinal de Richelieu.

LA COMTESSE, *à part.*

Il l'a suivi de près.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

BUCKINGHAM, LA REINE, RICHELIEU, D'HARCOURT, dans le fond.

RICHELIEU.

Que Votre Majesté me pardonne un empressement trop vif peut-être !... Comment modérer le dévouement à sa souveraine, quand c'est la beauté qui règne ?

LA REINE,

Un langage aussi galant sied-il à votre habit, monsieur le cardinal?

BUCKINGHAM.

J'ai envie, moi, d'accuser Son Eminence de n'avoir pas découvert en plusieurs années ce que nous avons vu le premier jour de notre arrivée ici : c'est qu'il peut exister un mérite tellement supérieur qu'il est au-dessus même de la louange.

RICHELIEU, souriant.

Vous oubliez, monsieur le duc, que nous sommes dans l'usage de louer Dieu.

BUCKINGHAM, lançant un coup-d'œil furtif vers la reine.

Moi, je me contente de l'adorer.

RICHELIEU.

En silence.

BUCKINGHAM.

En silence.

LA REINE, souriant.

Dieu ne voit-il pas le fond des cœurs ?

RICHELIEU, à part.

Ils s'entendent.

D'HARCOURT, à part.

Heureux Buckingham !

RICHELIEU.

Savez-vous, monsieur l'ambassadeur, que je quitte à l'instant un des objets de vos adorations !

BUCKINGHAM, souriant.

J'ai peur que vous ne vous trompiez, monsieur le cardinal.

RICHELIEU.

Et qui se réjouit de quitter la France avec vous... après-demain.

LA REINE.

Après-demain !... vous partez ?

BUCKINGHAM.

Ici, je l'avais oublié? Comment se souvenir de ce qui afflige?

RICHELIEU.

La comtesse de Glaris ne l'oublie pas, et la jeune reine d'Angleterre, dont elle a gagné les bonnes grâces, se propose de célébrer votre mariage aussitôt après son arrivée à Londres : elle veut ainsi vous témoigner à tous deux sa bienveillance.

LA REINE.

Ah!...

BUCKINGHAM, à part.

La reine a pâli!... je suis aimé! (Haut.) Je vous remercie, monsieur le cardinal, pour ce que je viens d'apprendre, grâce à vous!... Vous ne savez pas tout ce que je vous dois.

Air du Passe-Partout.

Croyez à ma reconnaissance!
D'un bonheur qui doit m'enchanter,
Mon cœur tremblant repoussait l'espérance,
Mais, grâce à vous, je n'en puis plus douter.
Pour tenir les clés de saint Pierre,
Votre Éminence aujourd'hui peut s'offrir,
Je rêvais le ciel sur la terre,
Et vous venez de me l'ouvrir.

D'HARCOURT, à part.

Le fat!...

RICHELIEU, à part.

Eh mais! il se réjouit!... me serais-je trompé?

L'HUISSIER, annonçant.

Le roi!...

SCÈNE III.

BUCKINGHAM, LA REINE, LE ROI, RICHELIEU, D'HARCOURT, dans le fond.

LE ROI, entrant par la porte de droite, des papiers à la main.

Enfin, vous voilà, monsieur le cardinal!... Madame, recevez mes hommages; monsieur le duc, je vous salue.

LA REINE.

Je remercie Votre Majesté du soin qu'elle veut bien mettre à me chercher.

LE ROI.

Si je ne me trompe, vous semblez mécontente ?

LA REINE.

Moi?.. non, sire !...

LE ROI.

Oh ! pardonnez-moi !... Mais avant tout les affaires. Savez-vous que vous avez donné ces jours-ci tant d'humeur et de découragement au cardinal, qu'il lui a pris fantaisie de me laisser tout le poids du travail.

LA REINE.

Ah ! sire ! quel bonheur si, vous en rapportant à vous-même du soin de votre royaume, vous gouverniez par vos lumières ?... N'est-ce donc pas le plus grand bien du monde ?... Régner !...

LE ROI.

Des avis deviennent quelquefois nécessaires ; et des affaires que vous seul pouvez éclaircir, monsieur le cardinal, m'embarrassent et me fatiguent. (A Buckingham.) Monsieur l'ambassadeur vient prendre de la reine son audience de congé ?... Ah ! ce sera une ambassade mémorable que la vôtre !... et personne, à la cour de France, n'oubliera le brillant et magnifique duc de Buckingham, je vous assure.

RICHELIEU, ironiquement.

Certes, nos jeunes seigneurs se souviendront que, malgré leurs folies, on peut les surpasser en luxe et en profusion. Ils se parent de bijoux et de perles, mais aucun d'eux ne les jette sur ses pas pour laisser à la foule le soin de les ramasser.

LE ROI.

Et c'est ce que nous avons vu faire à votre grâce, duc de Buckingham ! Cette munificence l'emporte sur celle d'un souverain. De notre temps, à vrai dire, il est plus d'un sujet qui veut avoir le pas sur son maître, ce dont parfois les rois ont grand ennui.

RICHELIEU.

Il en est aussi qui n'ont qu'une pensée : la gloire et la puissance de celui qu'ils servent.

LE ROI, affectueusement.

Oui, oui, et les rois ne seront pas ingrats. Écoutez un peu, monsieur le cardinal : une affaire importante m'occupe... (Le roi va s'asseoir près de la table de gauche ; Buckingham, de l'autre côté, s'est rapproché de la reine qui s'est assise près de la table à droite ; le cardinal, remarquant ce mouvement, voudrait se rapprocher d'eux ; le roi le retient et dit.) Laissons la reine recevoir l'ambassadeur, et profitons des instants ; ce que j'ai appris m'inquiète. (A demi-voix.) Nos troupes ont encore reçu un échec sous les murs de la Rochelle, et...

(Il continue de parler tout bas à Richelieu, qui est distrait, et par ses gestes témoigne qu'il voudrait entendre ce que disent Buckingham et la reine. Le page est dans le fond, au milieu, et donne aussi une grande attention à la conversation particulière de Buckingham.)

BUCKINGHAM, *à demi-voix.*

Oui, reine ; un mot, et cette absence ne durera pas : je reviens avant peu, si vous y consentez.

LA REINE, *à demi-voix.*

Et votre mariage?

BUCKINGHAM, *à demi-voix.*

Il ne peut se faire ; je n'aime pas la comtesse de Glaris.

LA REINE, *à demi-voix.*

Votre ministère, votre puissance à Londres?

BUCKINGHAM, *plus haut.*

Je quitte tout pour l'ambassade de France.

RICHELIEU, *[illegible] que le roi lui dit tout bas ; mais par le fait il n'a prêté l'oreille qu'à [illegible] ; il entend les derniers mots de Buckingham, et s'écrie.*

Alors nous déclarons la guerre à l'Angleterre.

LA REINE.

La guerre!

BUCKINGHAM.

La guerre!

LE ROI.

Que dites-vous là, monsieur le cardinal? la guerre!... Y pensez-vous?

RICHELIEU.

Sans doute!... Le parlement veut accorder des secours aux huguenots.

LE ROI.

Mais...

RICHELIEU.

Et la guerre sera peut-être le seul moyen d'écarter les dangers qui menacent Votre Majesté.

LE ROI.

Des dangers? ..

RICHELIEU.

Sire, ils sont plus pressants que vous ne l'imaginez.

BUCKINGHAM, *au roi.*

Il n'est point de sacrifices que le roi, mon maître, ne soit disposé à faire pour maintenir la paix que son mariage vient de sceller.

LE ROI.

J'espère bien aussi, quoi qu'en dise monsieur le cardinal, que rien ne la troublera, et croyez que je place le choix fait par le roi d'Angleterre du duc de Buckingham pour le représenter ici, au nombre des raisons d'amitié qui existent entre nous.

RICHELIEU, *à part.*

Le pauvre homme.

LE ROI.

J'ai entendu vos dernières paroles, milord, et je serai charmé que vous nous prouviez votre satisfaction de notre accueil en revenant au même titre pour un plus long séjour.

BUCKINGHAM.

C'est mon plus grand désir.

RICHELIEU, à part.

Nous l'empêcherons bien.

LE ROI, à demi-voix à Richelieu.

Que diable! cardinal, où avez-vous donc l'esprit? je suis obligé de réparer vos gaucheries!... Mais aussi ma diplomatie n'est pas maladroite.

RICHELIEU.

Oh! certes!... (A part.) Il ne verra rien!

LE ROI.

Écoutez-moi donc!...

(Il parle bas à Richelieu.)

BUCKINGHAM, à demi-voix.

Vous le voyez, Madame, Sa Majesté désire mon retour : daignez l'autoriser, et mes vœux sont comblés.

LA REINE, à demi-voix.

Y songez-vous, milord?

D'HARCOURT, à part, surveillant Richelieu.

Comme il regarde!

BUCKINGHAM, à demi-voix.

Puis-je supporter la vie, si vous seule me bannissez!

LA REINE.

Milord!...

D'HARCOURT, à part.

La reine est émue!...

BUCKINGHAM, à demi-voix.

Parlez!... c'est ma mort, c'est ma vie que vous allez décider.

LA REINE, à part.

Comment cacher ce qui se passe là?

BUCKINGHAM, à demi-voix.

Vous vous taisez?...

(D'Harcourt, qui surveille tous les mouvements de Richelieu, le voit quitter le roi, qui s'est rassis et est occupé à lire les papiers qu'il tenait à la main, et s'approcher de la reine.)

D'HARCOURT, à part.

Elle est perdue!..... (Il s'avance précipitamment entre la reine et Richelieu.) Madame!...

LA REINE, étonnée.

Eh bien!

D'HARCOURT.

J'ai cru que Votre Majesté m'appelait.

LA REINE, se levant.

En vérité, monsieur d'Harcourt, vous devenez fou. (A part.) Espionnée de tous côtés !

LE ROI.

Ah çà ! cardinal, qu'avez-vous donc aujourd'hui ?... vous ne m'écoutez pas ?... c'est moi qui m'efforce en vain de vous faire prendre une décision dont la promptitude peut seule assurer le succès, et vous semblez occupé d'autre chose ?

BUCKINGHAM, souriant.

Un premier ministre cardinal gouverne les choses de la terre et celles du ciel ; il a bien des affaires en tête !... Il veut connaître et diriger à son gré les cœurs comme les actions, le spirituel et le temporel, n'est-il pas vrai ?

RICHELIEU.

Oui, milord, et rien ne lui échappe.

LE ROI.

C'est fort bien, mais l'objet dont je vous parlais ne peut se remettre, et nous allons passer dans notre cabinet ; suivez-moi, monsieur le cardinal ; Madame, vous pouvez recevoir les adieux de Sa Grâce, et, je vous prie, insistez pour son retour. A revoir, monsieur l'ambassadeur.

RICHELIEU, à part.

Les laisser seuls !... il est aussi trop aveugle !...

LE ROI, qui a fait un mouvement pour sortir, s'arrête.

Eh bien ! monsieur le cardinal, ne m'obéirez-vous pas au moins une fois !

RICHELIEU.

Sire, je vous suis.

(Dans son trouble il va passer devant le roi ; il le heurte et recule.)

LE ROI, avec humeur.

Passez, Monsieur, passez !... ne sait-on pas que vous êtes le maître ici ?

RICHELIEU.

Ah ! sire... mon trouble...

LE ROI, sèchement.

Passez donc !...

RICHELIEU, prenant un flambeau sur la table de gauche.

Votre Majesté l'ordonne ?... ce sera donc comme le dernier de ses serviteurs.

LE ROI, souriant.

Ah !... c'est s'en tirer en homme d'esprit. Allons travailler, mon cher cardinal.

(Le roi et Richelieu sortent par la porte de droite.)

SCÈNE IV.

BUCKINGHAM, LA REINE.

LA REINE, *à part.*

Ah ! surtout ne disons rien !

BUCKINGHAM, *à part.*

Il faudra bien qu'elle parle.

LA REINE, *elle s'assied à gauche.*

Ainsi, vous nous faites espérer, milord, que le parlement ne prêtera pas son appui à des rebelles, et que la paix pourra n'être point troublée ?

BUCKINGHAM.

En doutez-vous, reine ?... Ai-je donc si mal exprimé ma pensée, ou Votre Majesté est-elle si insouciante de la connaître qu'elle puisse douter qu'un désir de la reine de France ne soit un ordre pour Buckingham ?

LA REINE.

La guerre de la Ligue a tellement agité les premières années de notre règne, que, pour nos sujets comme pour nous, le repos est devenu un besoin et le premier des biens.

BUCKINGHAM.

Rien désormais ne pourra le détruire ; car une fois sans inquiétude sur sa puissance, une reine ne peut éprouver d'émotions !... sa vie est un ciel sans nuages ; elle ignore qu'il est des passions sur la terre.

LA REINE.

Elle ne doit pas le savoir.

BUCKINGHAM.

Ah ! si c'était le devoir seul qui lui prescrivît de l'ignorer.

LA REINE.

Vous espérez donc que votre retour à Londres changera des dispositions un peu hostiles ?...

BUCKINGHAM.

Votre Majesté n'a-t-elle pas ordonné ?... Mais pourquoi faut-il qu'elle ait le droit de commander ?... pourquoi ce diadème qni annonce sa puissance ?... n'est-elle pas plus forte mille fois avec un regard qu'elle laisse tomber ?

LA REINE, *souriant.*

Vous croyez ?

BUCKINGHAM.

Pourquoi un sceptre en des mains si belles? l'admiration précède toujours l'obéissance et la rend trop facile.

LA REINE, [illegible]

Ainsi, je n'ai qu'à vouloir ?

BUCKINGHAM.

Un mot prononcé par cette voix si douce, et les plus rebelles seront à vos pieds.

(Il va pour s'agenouiller, la reine l'arrête.)

LA REINE, avec émotion.

Duc de Buckingham !.... (D'un ton plus sévère.) Monsieur l'ambassadeur !...

BUCKINGHAM.

Toutes les puissances de la terre, se prosternant devant vous, n'éveilleraient-elles donc que la colère? un peu de pitié ne viendrait-il pas adoucir leurs maux ?

LA REINE, [illegible]

De la pitié pour ceux qui excitent tant d'envie !

BUCKINGHAM, [illegible]

L'envie !...

LA REINE.

Si la renommée ne nous a point abusée, de nombreuses et brillantes conquêtes à la cour de Londres...

BUCKINGHAM.

A Londres?... oui!... cela se peut!... mais qu'importe? l'impossible seul a du prix à mes yeux !

LA REINE.

L'impossible?...

BUCKINGHAM.

Oui, l'impossible!... Je pourrais sans doute obtenir l'amour de quelque jeune et belle femme, qui accorderait en même temps une portion de son cœur à la vanité, une autre à l'ambition, et donnerait quelque chose encore à des calculs d'intérêt et de fortune!... L'amour est-il donc là comme je l'éprouve, comme je le comprends?... oh! non... Mais faire naître la sympathie dans le cœur de celle qui, placée au-dessus des autres, n'a jamais senti le bonheur de partager les émotions qu'elle inspire ; lui apprendre que vivre c'est animer une autre âme, voir s'y réfléchir ses sentiments et ses idées!... ah ! ce serait là le comble de la félicité, de l'amour, du délire!... car une telle femme accorderait tout à la sainte fidélité du cœur, à une affection mutuelle, au bonheur d'aimer et d'être aimée.

LA REINE, émue.

Ne parlez pas ainsi !... de telles pensées ne peuvent pas, ne doivent

pas naître ; elles ne doivent pas être comprises !... Voir partager des émotions qu'il faut toujours comprimer ou cacher ; sentir un cœur dévoué qui ne battrait que pour nous ! oh ! non, non, duc de Buckingham, ne dites pas que cela se pourrait !... mais bien plutôt dites, répétez sans cesse que c'est impossible.

BUCKINGHAM.

Oui !... parce qu'aucun homme n'est digne de ce bonheur ! parce que la fortune a placé trop haut l'objet de tant d'amour.

LA REINE, essayant de cacher son émotion.

N'est-il pas des hommes que leurs talents placent plus haut que la fortune des rois ?

BUCKINGHAM.

Le pensez-vous ?

LA REINE.

Si je le pensais ?

BUCKINGHAM.

Un cœur fidèle saurait jusqu'au tombeau se dévouer à celle qu'il adore.

LA REINE.

Un tel amour n'existe pas.

BUCKINGHAM.

Si seulement cet amour pouvait s'exprimer sans déplaire ?

LA REINE.

S'il déplaisait, feindrait-on de ne pas l'entendre ?

BUCKINGHAM.

Au nom du ciel ! encore un mot !...

LA REINE.

Ah !... ne me forcez pas à tout dire.

BUCKINGHAM.

Laissez-moi donc tout deviner.

LA REINE, le regardant avec une tendre émotion.

Buckingham !... oh ! gardez bien mon secret !...

(Elle cache sa figure dans ses mains et va s'asseoir à gauche.)

BUCKINGHAM.

Rois de la terre, enviez mon bonheur ! il est plus haut que votre puissance, plus grand que votre fortune ! le monde entier n'a rien qui l'égale !... Je me sens digne d'une noble destinée ! un mot m'a élevé au-dessus de tous les hommes ; il n'est rien que je ne puisse entreprendre !... talents, vertus, bonheur ; tout m'est donné par elle !

LA REINE.

Mon Dieu !... mon Dieu !...

BUCKINGHAM, très tendrement.

Madame !... est-il vrai ?... (La reine lève la tête, et lui tend la main qu'il porte à

[illegible]) Ah! que je suis heureux !... mon âme est remplie de joie, d'ivresse, de folie!... Je voudrais vous voir heureuse comme moi !... je voudrais que le monde entier fût heureux !... Si quelque infortuné réclamait un secours, un bienfait, ah ! que mon âme serait disposée à l'écouter !... Le bonheur qui me transporte est au-delà de ce que je peux supporter avec ma raison !... Un tel bien, c'est trop pour un mortel.... Chère et belle reine !... que ne puis-je répandre autour de moi la joie, les trésors !... Ah !...

(Il détache une [illegible] de [illegible] à son épaule.)

LA REINE.

Que faites-vous ?

BUCKINGHAM.

Voyez ces diamants !... ils sont d'un prix immense... (Il s'approche de la [illegible].) Qu'ils fassent la fortune de quelqu'un !... que cet instant où je fus si heureux soit encore béni par un autre que moi !...

LA REINE.

Ah !... Buckingham !... qu'est-ce qu'un trône comparé au bonheur de posséder un cœur tel que le vôtre ?

BUCKINGHAM, [illegible] à ses pieds.

Ce cœur est à vous seule !... disposez à jamais de mes pensées et de ma vie.

LA REINE.

Pour vous seul aussi le cœur d'Anne d'Autriche aura eu une pensée d'amour !... pour vous seul elle aura cessé d'être reine !... elle aura eu un jour de bonheur !

BUCKINGHAM.

Quel beau jour !...

LA REINE.

Qu'un gage toujours présent vous le rappelle sans cesse !... Cette agrafe, que je la remplace par celle que je porte !... (Elle détache l'agrafe de diamants qui est à son corsage, et la place sur l'épaule de Buckingham qui est à genoux devant elle; au moment où l'agrafe est attachée, et où le duc vient de baiser la main de la reine, d'Harcourt entre précipitamment.) Dieu !...

BUCKINGHAM, à part.

Maudit page !...

LA REINE, avec colère.

Encore !... Que venez-vous faire ici ?... Sortez.

D'HARCOURT.

Madame !... Son Éminence le cardinal de Richelieu.

LA REINE.

Ah !...

RICHELIEU, entrant.

Qui vous a prié de m'annoncer ?

BUCKINGHAM, à part.

Sans le page, il arrivait bien !

(D'Harcourt se retire.)

SCÈNE V.

BUCKINGHAM, RICHELIEU, LA REINE.

LA REINE, qui a composé son visage.

Monsieur le cardinal, le roi et toute la cour ne tarderont pas à se rendre ici pour le bal : vous trouverez bon que je me retire chez moi jusqu'à leur arrivée.

(Elle sort par la porte à gauche.)

RICHELIEU.

Je demande pardon à Sa Grâce le duc de Buckingham !... je suis venu peut-être... mal à propos ?

BUCKINGHAM.

Qu'importe ?

RICHELIEU.

On sait que dans les affaires d'état, comme dans les affaires d'amour, les difficultés n'effraient pas Votre Grâce.

BUCKINGHAM.

Elles m'amusent presque autant que la mauvaise humeur d'un rival dédaigné.

RICHELIEU.

Ah !...

BUCKINGHAM.

Mais je m'en voudrais d'occuper un temps réclamé par tant de soins divers, et je salue Votre Éminence avec un profond respect.

AIR : Valse du *Mari par intérim.*

De grands desseins préocupent votre âme ;
Sur votre front je crois lire l'ennui ;
Du monde entier quand le sort vous réclame,
Je ne veux pas vous disputer à lui.

(A part.)

Ici bientôt le plaisir me ramène ;
Quel heureux sort m'attend pendant le bal !
Là, je verrai me sourire une reine ;
Là, se donner au diable un cardinal.

ENSEMBLE.

De grands desseins, etc.

RICHELIEU.

Certain projet préoccupe mon âme,
Mais je saurai l'accomplir aujourd'hui,
De me venger quand le soin me réclame,
Un imprudent doit prendre garde à lui.

SCÈNE VI.

RICHELIEU, seul.

L'insolent !... Et le roi, le roi qui ne veut rien voir !... Je suis parvenu pourtant à jeter quelques inquiétudes dans son âme... ! oh ! il faudra bien qu'il l'éloigne, qu'il le chasse !... La guerre, plutôt mille fois la guerre, que cet arrogant ambassadeur !... Quoi ! cette femme si belle, si hautaine !... ah ! que de soins pour écarter d'elle tout ce qui pourrait trouver les moyens de lui plaire !... Je l'ai deviné ; son cœur a besoin d'affections !... et moi... moi seul .. la reine de France !... Qu'il y avait d'orgueil dans le regard de ce Buckingham !... Comme il semblait heureux, et sûr de son succès !... Quelque preuve, quelque gage échappés à l'imprudence de la reine, auraient-ils... Je l'ai bien examinée, et, si je ne me trompe, certain bijou qui brillait à son corsage, quand il est entré, n'a plus frappé mes yeux... S'il était possible ?... Il est si fat que j'aurais bientôt son secret... et alors... alors je serais maître d'elle.. . Oui !... le bonheur ou la vengeance !

SCÈNE VII.

LE ROI, entrant par la porte de droite. RICHELIEU.

LE ROI.

Eh bien ! mon cher cardinal, déjà chez la reine !

RICHELIEU.

Peut-on mettre trop d'empressement pour une fête que Sa Majesté a préparée ?... Mais quel air soucieux, sire ?

LE ROI.

Oui, les soupçons qui vous sont venus à l'esprit sur le duc de Buckingham...

RICHELIEU.

Oh ! ce n'est pas moi, sire !... Votre Majesté seule...

LE ROI.

C'est vrai... mais vous m'avez fait remarquer l'inquiétude que j'éprouvais.

RICHELIEU.

Je me suis étonné seulement du trouble qui agitait Votre Majesté ; car, pour que je pusse concevoir une telle pensée, il faudrait qu'une preuve irrécusable...

LE ROI.

Sans doute !... et cela est impossible !... la reine est un peu coquette, un peu vaine de sa beauté ; mais elle est si fière !...

RICHELIEU.

A qui le dites-vous, sire ?

LE ROI.

Enfin, monsieur le cardinal, si je vous disais que, même avec moi, moi le roi, elle a parfois un air dédaigneux qui m'impose !... Et un ambassadeur !... ah ! ah !... ah ! j'étais fou !

RICHELIEU.

Vous croyez ?...

LE ROI.

C'est comme si l'on me disait que vous... Mais non, pourtant, non, c'est différent ; parce qu'un homme d'épée... Et puis, le duc est fort bien !

RICHELIEU.

Il est vif, léger, entreprenant !...

LE ROI.

Soit !... mais la reine de France !... Allons, allons, c'est une étrange folie qui nous avait passé par la tête ; n'y pensons plus !... Et, je vous en prie, n'ayez plus de querelles avec la reine, parce que, voyez-vous, c'est moi qui en souffre !... Je me suis vu forcé à un travail inouï !... j'ai essayé de me passer de vous.

RICHELIEU.

Il paraît que Votre Majesté ne s'en est pas bien trouvée ?

LE ROI.

Je dois en convenir, la fatigue m'accable, et je voudrais bien pouvoir me dispenser de ce bal ; mais la reine ne me le pardonnerait pas !... Je vais entrer chez elle, et obtenir du moins la permission de n'y pas rester longtemps.

(Il entre chez la reine, à gauche.)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, seul.

Rendez-lui donc des services !... Comment compter sur ce faible monarque ?... Il faudra pourtant bien qu'il demeure en ma puissance !... Si la naissance m'a mis au-dessous d'eux, mon génie m'a donné le droit de leur commander !... Oui, tout m'obéira ici !.. . tout !... même cette femme si fière !... Ah ! on arrive !... ne laissons rien échapper.

Les portes s'ouvrent, d'Harcourt et d'autres pages entrent. La comtesse de Lannoy et d'autres dames d'honneur sortent de chez la reine ; un huissier annonce dans le fond.

UN HUISSIER, annonçant.

M. le grand-écuyer, M. le duc d'Epernon, madame la duchesse de Chevreuse, M. de Marillac, M. de Bassompierre.

Ils entrent tous, et, après avoir salué le cardinal, se rangent dans le salon.

L'HUISSIER.

Madame la comtesse de Glaris.

RICHELIEU, à part.

La prétendue de Buckingham !... ah ! je l'attendais.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE DE GLARIS, RICHELIEU, FOULE DE COURTISANS, dans le fond et sur les côtés, D'HARCOURT.

RICHELIEU, allant au-devant de la comtesse de Glaris.

La belle comtesse de Glaris permet-elle que je lui présente mes respectueux hommages ?

LA COMTESSE DE GLARIS.

Vous savez, monsieur le cardinal, qu'au milieu de cette cour brillante, vous êtes une des personnes que je vois avec le plus de plaisir.

RICHELIEU.

J'ai peur que ce ne soit pas dire beaucoup, car vous semblez bien empressée de la quitter.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Ces cérémonies, ces fêtes, cette foule, ont fini par m'affliger : car elles ne laissent point de temps pour s'occuper des gens qu'on aime.

RICHELIEU.

Ils sont eux-mêmes si occupés !

LA COMTESSE DE GLARIS.

Vous, monsieur le cardinal, qui savez quels liens doivent avant peu m'unir au duc de Buckingham, je ne crains pas de vous exprimer mes inquiétudes et mon chagrin.

AIR : Un page aimait la jeune Adèle.

Dans cette cour l'ingrat qui me délaisse
Ne parle plus de notre heureux hymen ;
Et, triomphant enfin de ma faiblesse,
Je veux parfois renoncer à sa main.

RICHELIEU.

Gardez-vous-en, c'est moi qui vous en prie.
Dans vos liens il le faut engager.
Redoublez de coquetterie,
Ne fût-ce que pour m'obliger.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Allons, puisque l'Église me l'ordonne, je tâcherai d'obéir à ses commandements.

RICHELIEU.

S'il est distrait ici, il reviendra uniquement à vous, dès que l'enivrement de ses succès dans cette cour sera passé ; mais il faut partir !... Je ne vous cache pas qu'il est urgent de l'emmener.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Et comment empêcher un nouveau retard.

RICHELIEU.

Si vous le voulez bien !

LA COMTESSE DE GLARIS.

Si je le veux ?

D'HARCOURT, à part, les observant.

Que disent-ils ?

LA COMTESSE DE GLARIS.

Quitter la France avec le duc de Buckingham, voilà ma seule pensée, mon seul désir en ce moment.

RICHELIEU.

Eh bien ! il est possible que je le force à partir ce soir même.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Est-il vrai ?... Ah ! des droits éternels à ma reconnaissance !

RICHELIEU.

Mais il faudra me seconder.

LA COMTESSE DE GLARIS.

De tout mon pouvoir.

D'HARCOURT, à part.

Quelque complot contre la reine!... et je ne peux rien entendre!

L'HUISSIER, annonçant.

Sa Grâce le duc de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BUCKINGHAM, puis LA REINE.

BUCKINGHAM.

Madame, veuillez agréer mes salutations.

L'HUISSIER.

Messieurs, la reine!

LA REINE.

Je vous remercie de votre empressement à venir à cette fête donnée dans mes appartements : le roi désire que son absence ne nuise point à nos jeux ; nous danserons donc sans apparat, et pour notre plaisir. Le faste, l'éclat, m'ont souvent fatiguée : ils effarouchent toujours la joie, et le bonheur n'a pas besoin d'eux.

BUCKINGHAM.

Jamais fête a-t-elle réuni rien d'aussi beau, d'aussi enivrant?

(Il y a échange de regards entre la reine et lui.)

D'HARCOURT, à part.

Qu'il est heureux!

(Richelieu examine avec la plus grande attention toute la toilette de Buckingham, et reconnaît à son pourpoint les diamants de la reine.)

RICHELIEU, à part.

Ah!... j'avais deviné!

LA REINE, cherchant à détourner l'attention de Richelieu.

Eh bien! monsieur le cardinal?

RICHELIEU.

Rien n'égale la magnificence de Sa Grâce le duc de Buckingham : chaque jour on remarque quelque chose de nouveau, d'inattendu dans sa parure.

D'HARCOURT, à part.

Dieu! c'est l'agrafe de la reine!...

LA REINE.

Ces futilités peuvent-elles attirer l'attention d'un premier ministre?

BUCKINGHAM, avec hauteur.

C'est aller au-delà de son devoir.

RICHELIEU.

Mais, milord, chacun se renferme-t-il exactement dans le sien ?

LA REINE.

Allons, que le bal commence.

(Elle offre la main à Buckingham ; ils disent quelques mots tout bas. On se place pour les danses.)

RICHELIEU, amenant la comtesse de Glaris sur le devant.

Comtesse, le moment est venu.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Que faut-il faire ?

(On danse. D'Harcourt suit de l'œil tous les mouvements de Richelieu.)

D'HARCOURT, à part.

Un danger la menace !... tout pour la sauver.

RICHELIEU, à demi-voix, à la comtesse de Glaris.

Comtesse, vous voyez cette agrafe de diamants que porte le duc ?

LA COMTESSE DE GLARIS.

Eh bien ?

RICHELIEU.

Il faut la lui dérober adroitement.

LA COMTESSE DE GLARIS.

La dérober ?...

(D'Harcourt s'est glissé du côté de Richelieu et de la comtesse pour tâcher d'entendre ; Richelieu s'en aperçoit.)

RICHELIEU, au page, qui se trouve près de lui.

C'est un beau spectacle qu'un bal !

D'HARCOURT.

Il est dommage qu'un cardinal n'y serve à rien.

RICHELIEU.

Mais un bal peut lui servir à quelque chose.

(La reine et Buckingham dansent ensemble et parlent bas ; le bal est dans sa plus grande activite ; la comtesse de Glaris est toujours près de Richelieu ; le page est forcé de s'éloigner.)

LA COMTESSE DE GLARIS, à demi-voix.

Vous disiez donc que ces diamants...

RICHELIEU.

Ont été donnés par une femme.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Par une femme !... J'ai une rivale ?...

RICHELIEU.

Bien dangereuse.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Le perfide !...

RICHELIEU.

Faites ce que je vous dis, et leurs liens sont rompus à jamais.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Il faut donc ?

RICHELIEU.

Enlever ces diamants et me les remettre.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Et si j'y parviens ?...

RICHELIEU.

Il est forcé de partir.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Comment cela ?...

RICHELIEU.

Cette agrafe, vous dis-je, dans mes mains, à l'instant, et demain le duc est sur la route de Londres avec vous, et sauvé d'un grand danger.

LA COMTESSE DE GLARIS.

Vous l'aurez.

(Richelieu s'éloigne, parle à d'autres dames, et ne s'approche plus de la comtesse, dont un seigneur est venu prendre la main et qui figure dans la danse.)

LA REINE.

Du courage, Messieurs, que rien n'interrompe nos plaisirs.

(La comtesse de Glaris, dans une passe, fait un mouvement de la main du côté de l'agrafe ; d'Harcourt s'en aperçoit.)

D'HARCOURT, à part.

C'est à l'agrafe qu'elle en veut ! Ah ! je devine tout. (Il s'approche de Buckingham.) Milord... ces diamants vont se détacher.

BUCKINGHAM.

Vous vous trompez.

(La danse continue ; Richelieu a vu que le page a empêché d'enlever les diamants ; il fait un geste de dépit. Dans un mouvement de la danse la comtesse de Glaris réussit à enlever l'agrafe de l'épaule de Buckingham, et la remet à Richelieu.)

LA COMTESSE DE GLARIS, bas.

Il partira.

RICHELIEU, bas.

Dès ce soir !... (Haut et avec joie.) Il faut convenir qu'un bal est une bien belle chose.

BUCKINGHAM.

Je n'en ai jamais vu où l'on fût si gai, si heureux !

LA REINE.

Que nous avons bien fait de bannir l'étiquette pour aujourd'hui !... C'est la première fois que moi, pauvre reine, toujours contrainte, j'ai connu les plaisirs d'une jeune femme.

RICHELIEU.

Je vous assure que, moi aussi, je ne croyais pas qu'un bal pût m'amuser autant.

D'HARCOURT, à part.

Quelle expression de joie!... Ah! ils ont réussi!... l'agrafe a disparu... Malheureuse reine!...

LA REINE.

Allons!... une nouvelle sarabande.

D'HARCOURT, s'approchant de Buckingham.

Pardon!... Je le disais bien à Votre Grâce tout à l'heure, l'agrafe de diamants ne tenait pas ; elle s'est détachée.

BUCKINGHAM.

Grand Dieu!

LA REINE, avec un grand trouble.

Cela n'est pas possible.

RICHELIEU, d'un ton hypocrite.

Qu'est-ce donc? qu'a-t-on perdu?

D'HARCOURT.

Des diamants d'un grand prix.

BUCKINGHAM.

Ah ! d'un prix inestimable... Tous mes trésors pour les retrouver !

LA REINE, le contenant d'un regard.

Ils se retrouveront, monsieur le duc!... Il faudra bien qu'ils se retrouvent.

UN HUISSIER, annonçant.

Le souper de Sa Majesté est servi.

D'HARCOURT, bas à Buckingham.

Vous chercheriez en vain!...

BUCKINGHAM.

Comment?

D'HARCOURT, passant près de la reine.

L'agrafe est entre les mains du cardinal.

LA REINE.

Je suis perdue!

D'HARCOURT, à part.

Quelle idée!... Ah ! il faut la sauver à tout prix.

(Il sort précipitamment.)

RICHELIEU, à part.

Elle est tremblante! (Haut.) Qu'avez-vous, reine? vous vous trouvez mal...

LA REINE.

Moi! non, Monsieur, non! Je n'ai rien, que voulez-vous que j'aie! de la fatigue peut-être? Je vais me reposer pendant le souper, je n'y paraîtrai pas! Allez, Mesdames, je veux rester seule un instant.

RICHELIEU, avec ironie.

La joie a bien vite disparu!...

BUCKINGHAM, à la reine.

Remettez-vous...

LA REINE, à demi-voix.

On vous regarde! sortez.

RICHELIEU.

Obéissons à ce désir soudain de solitude qu'éprouve Sa Majesté : retirons-nous!... (Avec intention.) Voici bientôt l'heure où je dois travailler avec le roi.

LA REINE, à part.

Avec le roi!...

RICHELIEU.

Daignez, Madame, agréer nos respectueux hommages. (A part en sortant.) Son sort est dans mes mains.

(Tout le monde se retire.)

SCÈNE XI.

LA REINE, puis LA COMTESSE DE LANNOY.

LA REINE, [illegible].

C'est Richelieu!... c'est lui! il veut me perdre, se venger!... que faire?... et personne, personne pour me secourir, pour m'aider de ses conseils.

LA COMTESSE DE LANNOY, qui s'était tenue dans le fond.

Ah! Madame...

LA REINE, avec effroi.

Comtesse!... vous aussi, vous m'écoutiez! vous!

LA COMTESSE DE LANNOY.

Je donnerais ma vie pour vous préserver d'un danger.

LA REINE.

Vous ne savez donc pas que je suis coupable?

LA COMTESSE DE LANNOY.

Je vois que vous êtes malheureuse.

LA REINE.

Oui, bien malheureuse!... Mais coupable, le suis-je donc en effet? non! non!... Eh quoi! femme, je n'ai pas le droit d'accorder une affection innocente? Reine, je possède des trésors, et je ne peux disposer d'un inutile bijou!... Ils se sont entendus, ligués... Richelieu excitera la jalousie du roi!... Ces cœurs glacés envient à mon âme un sentiment, une pensée qui sort de ce cercle d'ennui et de phrases convenues... S'ils m'avaient laissé une part de ce pouvoir qui les fatigue, ma vie n'eût pas été sans intérêt, sans but... mais non, rien!... Et

quand je trouve un cœur qui me comprend, quand j'oublie un instant que je suis malheureuse, tout ce qui m'entoure se ligue contre moi pour me perdre!... (Elle s'assied.) Eh bien ! qu'ils viennent, je les attends!... Je n'essaierai pas d'échapper à mon sort; je ne veux plus y penser.

LA COMTESSE DE LANNOY.

Ah ! cette cruelle indifférence est celle du désespoir. Tout peut se réparer... Vous vous trompez... ce n'est pas la haine, c'est l'amour qui conduit Richelieu.

LA REINE, comme frappée d'une idée nouvelle.

L'amour !...

LA COMTESSE DE LANNOY.

La jalousie !... voilà ce qu'il éprouve.

LA REINE, se levant vivement.

La jalousie!... l'amour !... Ah ! s'il était vrai?...

LA COMTESSE DE LANNOY.

Vous n'en sauriez douter.

LA REINE.

Le cardinal !... amoureux !... de moi!... Oh ! alors... alors, je suis sauvée !... Appelez M. d'Harcourt. (La comtesse sort un instant.) Puisse-t-elle ne pas se tromper!... Oh ! oui, elle a raison... Ah ! monsieur le cardinal, je me vengerai.

LA COMTESSE DE LANNOY, rentrant.

Madame, mon jeune cousin n'est pas là ; on assure l'avoir vu sortir courant comme un fou ; il s'est jeté sur un cheval, il est parti au galop.

LA REINE.

Au moment où j'ai besoin de ses services !... Mais vous, comtesse, vous, ne pourriez-vous aller dans les salles voisines, où la foule est encore réunie, et prier le cardinal de venir me parler à l'instant.

LA COMTESSE DE LANNOY.

J'y cours.

LA REINE.

Allez, il ne faut pas que Richelieu voie le roi avant qu'il m'ait parlé.

LA COMTESSE DE LANNOY.

Tâchez d'obtenir de lui ces diamants...

LA REINE.

Oh ! oui, oui... il faudra que je les obtienne... Je me confie à vous, ma chère comtesse.

SCÈNE XII.

LA REINE, *seule.*

Il viendra! essayons un peu mon empire... Ah! si je l'amenais à se déclarer, il serait en mon pouvoir!... nous verrons... Mais ce page, où peut-il être allé? Il paraissait souffrir pendant que le duc était là!... et, en me rappelant maintenant ses paroles, ses actions, il me semble qu'il me défendait contre l'espionnage de Richelieu... et moi, je le repoussais, je l'accusais!... Bon jeune homme... Dieu!... le roi!...

SCÈNE XIII.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI, *entrant par la porte de gauche.*

Comment! reine, vous êtes ici, seule?

LA REINE.

J'ai eu besoin de quelques instants de repos; mais je vais rejoindre nos convives.

LE ROI.

Eh bien! je vais paraître au bal avec vous.

LA REINE.

Avec moi!...

LE ROI.

Oui, et je me retirerai bientôt avec le cardinal.

LA REINE, *à part.*

Ah! s'il le voit avant moi, plus d'espoir!... (*Haut.*) Eh quoi! travailler encore!... à cette heure!... Ah! sire, je vous en prie, ménagez-vous davantage.

LE ROI.

Je me sens bien maintenant, et je veux parler à Richelieu.

LA REINE, *à part.*

Que faire? (*Haut.*) Le bal était charmant.

LE ROI.

Vous avez dansé!

LA REINE.

Oui, sire; vous savez que j'aime ce divertissement.

LE ROI.

Et votre danseur était ?...

LA REINE.

L'ambassadeur d'Angleterre.

LE ROI.

Ah !...

LA REINE.

J'ai cru devoir cette distinction au caractère dont il est revêtu.

LE ROI.

Son départ n'est pas retardé ?

LA REINE.

Je ne le crois pas, sire.

LE ROI, à part.

Ce Richelieu ?... avec ses idées ?...

LA REINE, à part.

Il a déjà des soupçons.

SCÈNE XIV.

LE ROI, LA REINE, LA COMTESSE DE LANNOY.

LA COMTESSE DE LANNOY, arrivant très vite et s'arrêtant à l'aspect du roi.

Madame...

LE ROI.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LA COMTESSE DE LANNOY.

Je venais annoncer à Sa Majesté que les danses vont recommencer. (Bas, à la reine.) Le cardinal va venir.

LA REINE, bas.

Que résoudre ?

LE ROI.

Allons, Madame.

LA REINE.

Encore un moment, sire.

LE ROI.

Comme vous voudrez.

LA REINE.

J'ai déjà tant souffert de la chaleur.

LE ROI.

J'attendrai.

Il s'assied à sa droite.

LA REINE, à part.

Quel supplice !

LA COMTESSE, à part.

Délivrons-la !... (Haut.) Ah ! Madame, si vous voyiez quels succès obtiennent au bal vos demoiselles d'honneur !... Mademoiselle de Lafayette est aujourd'hui d'une beauté admirable !

LE ROI.

Ah !...

LA COMTESSE DE LANNOY.

Et le duc de Luynes ne la quitte pas une minute.

LE ROI, se levant, à part.

Le duc de Luynes !... (Haut.) Décidément, je vais me rendre au bal : vous viendrez quand la fatigue dont vous vous plaignez le permettra.

LA REINE, à part.

Je respire !

LA COMTESSE DE LANNOY, à part.

Je savais bien que je le forcerais à s'en aller.

LE ROI.

Ne nous faites pas attendre trop longtemps.

(Il salue la reine et sort.)

LA REINE, à la comtesse.

Vous dites donc qu'il va venir ici ?... Mais s'il voyait le roi ? s'il lui parlait?... Oh ! mon Dieu !...

LA COMTESSE DE LANNOY.

Que Votre Majesté se rassure... J'entends le cardinal.

LA REINE.

Ah ! tout n'est pas perdu !... Chère comtesse, laissez-nous seuls. (A elle-même.) Allons, il faut tenter de combattre le sort.

SCÈNE XV.

LA REINE, RICHELIEU. La comtesse l'introduit et se retire.

RICHELIEU, à part, en entrant.

Que va-t-elle dire ?

LA REINE, à part.

Le voilà !

RICHELIEU.

Madame, vous voyez mon empressement à me rendre à vos ordres : qu'il me soit garant d'un dévouement sans bornes.

LA REINE.

Je vous remercie, monsieur le cardinal.

RICHELIEU, à part.

Oh! oh! .. comme elle est gracieuse!

LA REINE.

Vous parlez de votre dévouement, et pourtant j'ai plus d'une fois eu sujet d'en douter.

RICHELIEU.

Vous? Madame.

LA REINE.

Oui, et je ne cache pas que ce doute m'affligeait.

RICHELIEU, à part.

Ah! voici le combat qui s'engage. (Haut.) Votre Majesté semblait y attacher peu de prix.

LA REINE.

C'est en quoi vous vous trompiez.

RICHELIEU.

Je me trompe rarement sur ce qui se passe au fond des cœurs, même quand les paroles cherchent à le dissimuler...

LA REINE.

Je vous assure que vous étiez dans une grande erreur.

RICHELIEU.

Il me serait bien doux d'y renoncer.

LA REINE.

Oui, vos dispositions à mon égard m'ont souvent occupée.

RICHELIEU.

Il serait possible?...

LA REINE.

Et je n'ai pu résister au désir d'avoir aujourd'hui même une explication avec vous à ce sujet. Veuillez vous asseoir.

RICHELIEU, à part.

Nous y voilà!

LA REINE.

Si je dois en croire ce que vous dites, vous serez satisfait, je pense, de trouver une occasion de me convaincre de vos sentiments.

RICHELIEU.

Ce serait pour moi un bonheur véritable.

LA REINE.

Je désirerais donc...

RICHELIEU, à part.

Vraiment, je le sais bien ce qu'on désire. (Haut.) Vous désirez, Madame?...

LA REINE, *à part.*

Je ne sais comment lui dire?

RICHELIEU, *à part.*

Voyons de quelle façon elle y viendra.

LA REINE.

Je vous le repète, monsieur le cardinal, je suis inquiète de vos dispositions pour moi : vous avez pu le remarquer.

RICHELIEU.

Tout à l'heure, il est vrai, j'ai cru voir une anxiété cruelle se peindre sur un bien beau visage : mais, s'il faut tout dire, je n'ai pas pensé être le mortel heureux qui troublait ainsi votre tranquillité.

LA REINE.

Souvent une préoccupation de l'esprit fait voir les choses sous un aspect bien éloigné de la vérité.

RICHELIEU, *avec une feinte bonhomie.*

Je suis tout à fait de votre avis.

LA REINE, *avec une [illegible] mal déguisée.*

Ne se pourrait-il pas que, dans le badinage le plus innocent, on trouvât les moyens de nuire à la personne qui le mériterait le moins?

RICHELIEU.

Cela s'est vu.

LA REINE.

Si une bagatelle sans conséquence, passant dans des mains malveillantes, pouvait causer à une femme de grands chagrins, celui qui, réellement... aurait pour elle quelque attachement, ne devrait-il pas lui épargner toute inquiétude à ce sujet? (*Elle regarde Richelieu, qui n'a pas l'air de la comprendre.*) Vous ne répondez pas?

RICHELIEU.

J'attends, Madame.

LA REINE.

Eh bien, Monsieur, si le hasard, car je ne veux supposer aucun mauvais dessein, vous avait mis à même de me rendre un service de ce genre?

RICHELIEU.

Je ne comprends pas.

LA REINE, *à part.*

Il ne veut pas m'entendre!... (*Haut.*) Mais enfin si vous étiez le maître de mon repos?

RICHELIEU.

Moi!... daignez vous expliquer...

LA REINE, *avec un mouvement d'impatience.*

Que je m'explique!... j'y consens : celui qui, par hasard, ou autrement, posséderait une chose, peu importante par elle-même, mais qui cependant pourrait compromettre une femme aux yeux de son époux.

et qui ne s'empresserait pas de la lui rendre, celui-là, certes, aurait de bien méchants projets.

RICHELIEU, *avec une bonhomie affectée.*

Quoi donc!... Si je comprends bien, un objet sans importance, détourné de sa destination, excite cette inquiétude si vive que je lis sur vos traits, ordinairement si calmes, et toujours si beaux?

LA REINE.

Vous vous trompez, cela me trouble fort peu, en vérité.

RICHELIEU.

Ah!... il serait bien coupable, bien digne de colère, celui dont les mains infidèles n'auraient pas su garder un gage de vos bontés pour lui.

LA REINE, *à part.*

L'insolent!... (*Haut.*) Vous pensez cela?

RICHELIEU.

Oh! ce serait indigne!... Et cela vous rendrait malheureuse?

LA REINE, *commençant à s'emporter.*

Oui, je suis malheureuse!... et mille fois plus que qui que ce soit au monde; mais c'est de ne voir autour de moi que des cœurs faux et perfides, c'est d'être obligée de me défier sans cesse, d'être toujours craintive, isolée, sans appui, ne trouvant que des ennemis dans ceux-là même que ma bonté admet à partager les honneurs et les plaisirs de mon rang.

RICHELIEU.

Des ennemis?... Qui donc!

LA REINE.

Vous!

RICHELIEU.

Moi, grand Dieu!... Vous me soupçonnez!...

LA REINE, *plus calme.*

Oui, monsieur le cardinal!... Ce n'est point assez que vous ayez éloigné de moi le cœur du roi; que vous ayez séduit son esprit au point de posséder seul le pouvoir qu'il devait exercer; enfin, il ne vous suffit pas de régner en son nom!

RICHELIEU.

Ah!...

LA REINE.

Il faut encore que moi, faible femme, reine sans puissance, épouse sans amours, je voie mes innocents loisirs, mes affections de famille, mes amitiés devenir l'objet de persécutions continuelles.

RICHELIEU.

Eh quoi! Madame, vous m'accusez!... moi!...

LA REINE, *avec colère, se levant.*

En secret depuis longtemps!.. mais l'artifice me devient importun,

et je m'explique enfin sans détours. Pour mieux abuser encore de votre empire sur un trop faible monarque, vous l'avez séparé de sa mère, vous voulez plus aujourd'hui... le séparer de moi, voilà votre but.

RICHELIEU, [illegible]

Moi, juste ciel !.

LA REINE.

Oui, vous !... Et votre perfidie doit se servir d'un vain prétexte de jalousie pour me perdre... au nom du duc de Buckingham.

RICHELIEU.

Le croyez-vous réellement, Madame ?

LA REINE.

Mais une reine de France tomberait de trop haut pour que celui qui la pousserait ne fût pas entraîné dans sa chute !... Et vous retirerez peu de fruit de votre aveugle haine !... Voilà, monsieur le cardinal, ce que Anne d'Autriche avait à vous dire.

RICHELIEU.

Madame, au nom du ciel et de la justice, écoutez un accusé !... vous ne pouvez ainsi le condamner sans l'entendre.

LA REINE.

Et qu'avez-vous à dire ?

RICHELIEU.

Je reviens à peine de ma surprise !... Vous parlez de haine, de projets contre vous ?... Mon Dieu ! qu'on est à plaindre, qu'on est mal jugé, et que les choses se montrent sous un aspect différent, suivant qu'on les regarde d'un ou d'autre côté !

LA REINE.

Comment.

RICHELIEU.

Oh ! oui !... Mais, quelle que soit la diversité des opinions, il n'est pourtant venu à l'esprit de personne que la haine pût se placer dans un cœur à côté du nom de la reine de France. On a osé dire bien des choses, mais celle-là on ne l'imaginerait pas.

LA REINE, [illegible].

Et que dit-on ?

RICHELIEU.

On dit... Mais je ne sais si je peux le répéter !... Il est vrai qu'en voyant une reine si belle, si jeune, si gracieuse, on oublie qu'elle est reine pour se souvenir qu'elle est femme, et l'on pense alors qu'une couronne ne défend pas toujours contre l'amour.

LA REINE.

L'amour !...

RICHELIEU.

On pense qu'il doit naître dans le cœur de tous ceux qui la voient et peut devenir une passion violente chez ceux qui ont le bonheur de l'approcher.

LA REINE, à part, comme se sentant soulagée.

Ah !

RICHELIEU.

Ils disent donc... (car la ville et la cour parlent souvent sans preuves, et, si vous ne l'exigiez, je ne rapporterais pas ces vains bruits qui m'ont plus d'une fois effrayé), ils disent que l'austère dignité du sacerdoce et mon respect pour la reine me font seuls renfermer dans mon cœur un sentiment qui l'irrite et le dévore ; ils disent... (ce sont eux qui parlent ainsi) que jaloux, même du roi, je voudrais...

LA REINE, à part.

Il y vient enfin !...

RICHELIEU.

Je crains de continuer....

LA REINE, souriant.

Non, non !... Je veux tout voir ; car il me semble, en vérité, que le public dit de singulières choses.

RICHELIEU.

Il ose ajouter que je n'enlève à la faiblesse du roi un pouvoir dont il n'est pas capable d'user, que pour le confier aux lumières d'un esprit supérieur à son âge comme à son sexe.

LA REINE.

Ah ! le public dit cela ?

RICHELIEU.

Il dit encore qu'animée par mes ennemis et par ses préventions, la reine, fière et dédaigneuse, joint pour moi aux douleurs d'un sentiment sans espérance, des procédés si durs, si injustes, que mon âme irritée cherche à se venger de ses vives souffrances, en la tourmentant quelquefois un peu dans ses plaisirs ou dans ses caprices.

LA REINE.

Mais tout cela serait-il donc possible ?

RICHELIEU.

Cela se répète chaque jour.

LA REINE.

Vous me surprenez étrangement !... Je ne conçois guère qu'on vous accuse de m'aimer.

RICHELIEU.

Cela est si concevable quand on vous a vue !

LA REINE.

Il faut avoir une grande envie de trouver des coupables.

RICHELIEU.

Il est si facile de le deviner.

LA REINE.

On n'a aucune preuve de cet amour prétendu.

RICHELIEU.

Vous croyez bien à ma haine.

LA REINE.

Oh ! c'est différent.

RICHELIEU.

Il vous serait plus difficile d'en trouver la raison.

LA REINE.

Difficile ?... Je ne le pense pas.

RICHELIEU.

Puisque les preuves que vous croyez avoir de ma haine sont justement celles qu'on donne de mon amour.

LA REINE, [illegible].

Voilà un procès embarrassant à juger.

RICHELIEU, à part.

Elle m'a écouté sans colère.

LA REINE.

Qui se trompe du public ou de moi ?

RICHELIEU.

Le public ne se trompe guère.

LA REINE.

Mais, monsieur le cardinal, vous blâmez tous mes amusements.

RICHELIEU.

Quand je ne peux pas les partager.

LA REINE.

Vous en voulez à tous ceux que j'aime.

RICHELIEU.

Comment ne pas être envieux ?

LA REINE.

Vous résistez à toutes mes volontés.

RICHELIEU.

Daignez me donner un ordre, et vous verrez.

LA REINE.

J'ai bien envie de vous prendre au mot.

RICHELIEU.

J'écoute.... Votre Majesté hésite ?

LA REINE.

Il est dangereux de commander : on peut trouver si vite les limites de son pouvoir.

RICHELIEU.

Celui de la beauté n'en a pas.

LA REINE.

Vous consentiriez ?...

RICHELIEU.

A quoi ? Madame.

LA REINE.

Vous ne devinez pas ce qu'en ce moment je peux exiger de vous ?

RICHELIEU.

Et si je devinais ? si j'obéissais ?... que gagnerais-je ?

LA REINE.

Amis... ou ennemis.

RICHELIEU.

Ami ! Ce mot est bien doux !... mais n'est-il pas un homme ?...

LA REINE, *vivement.*

Il partira !... Une imprudence a failli me coûter trop cher !... Il faut qu'il parte !...

RICHELIEU.

Eh bien ! vous l'emportez !... mais une amitié sincère ?...

LA REINE.

Sincère !... (*A part.*) Nos victoires, à nous autres pauvres femmes, nous coûtent toujours quelque chose.

(*Richelieu met la main à sa poche pour en tirer l'agrafe.*)

RICHELIEU.

Soyez donc satisfaite ! (*On le voit prêt à poser l'agrafe sur la table ; Buckingham entre précipitamment.*) Ah ! Buckingham !...

(*Il demeure caché par le dossier de la chaise.*)

SCÈNE XVI.

LA REINE, BUCKINGHAM, RICHELIEU.

BUCKINGHAM.

Pardon, Madame, si j'entre sans me faire annoncer !... Le roi danse, le damné cardinal a disparu, et j'accours...

LA REINE, *troublée.*

Vous, milord !...

BUCKINGHAM.

Un seul mot !... car la foule va bientôt arriver jusque dans cette salle !... Ah ! Richelieu a justifié toute votre haine.

LA REINE, [illegible].

Mais... je ne le hais pas !

BUCKINGHAM.

Et votre mépris pour son ridicule amour. Apprenez que la comtesse de Glaris, inspirée par ce méchant homme, parlait à l'instant même au roi de ces diamants...

LA REINE.

Grand Dieu !

BUCKINGHAM.

Quel effroi !... Vous voir souffrir !... vous !... Oh ! non, non !... ma vie, s'il le faut, pour épargner une minute de tourment à celle que j'adore.

LA REINE.

Un tel langage !... ici !... en ce moment !...

BUCKINGHAM.

Tout est-il donc désespéré ?... Quelle preuve ?...

LA REINE.

Cette agrafe...

BUCKINGHAM.

Peut se remplacer.

LA REINE.

Non... C'est un présent du roi : il n'en existe qu'une semblable, et Cardillac ne la cédera pas.

BUCKINGHAM.

Ah ! si je l'avais su !..

LA REINE.

Richelieu me perdra !

BUCKINGHAM.

N'auriez-vous pu, par quelque feinte amitié ?..... vous en aviez l'espoir !...

LA REINE.

Moi !... je n'ai pas dit cela !

RICHELIEU, remettant l'agrafe dans sa poche, à part.

Ah ! je serai vengé !

LA REINE.

Voici le roi !

SCÈNE XVII.

BUCKINGHAM, LE ROI, RICHELIEU, LA REINE, LA COMTESSE DE LANNOY, LA COMTESSE DE GLARIS, TOUTE LA COUR, puis D'HARCOURT.

LE ROI.

Que vois-je ?... ici sans vos femmes !... avec milord !...

LA REINE, *écartant la chaise.*

Et monsieur le cardinal.

LE ROI.

Ah !...

BUCKINGHAM, *à part.*

Il était là !...

(*Il rit.*)

RICHELIEU.

Sa Majesté avait désiré me parler pour une affaire particulière.

LE ROI.

Et monsieur le duc ?...

BUCKINGHAM.

Est venu dire un dernier adieu.

LE ROI, *examinant la toilette de la reine.*

Tantôt elle avait cette agrafe !... on ne m'a pas trompé.

RICHELIEU.

Au moment où Votre Majesté est entrée, sire, la reine se proposait de reparaître au bal : son retard a été causé par certain bijou...

LE ROI.

Qui donnait peut-être à Madame de justes inquiétudes.

LA REINE.

Plus d'espérance !...

(*Elle tombe effrayée sur le fauteuil près de la table à gauche ; en ce moment d'Harcourt se glisse au milieu de la foule, et place furtivement sur cette table un petit écrin ouvert.*)

D'HARCOURT, *à demi-voix.*

Madame !...

LA REINE, *apercevant l'écrin dans lequel est l'agrafe.*

Ah !...

D'HARCOURT, *à demi-voix.*

Cardillac n'a pu me résister.

LE ROI.

Eh bien ! Madame ?...

RICHELIEU.

La reine semble souffrir ?...

LA REINE, *qui a vivement mis la main sur l'agrafe.*

Moi ?... non, non !... je me sens bien au contraire, très bien !..... (*Elle se lève.*) Pardonnez-moi, sire !... que disiez-vous donc ?

LE ROI.

Que le bal va continuer, et que j'attends que vous ayiez ajouté à votre parure l'agrafe précieuse et unique dont je vous ai fait présent.

RICHELIEU, *à part.*

Voilà le moment difficile !

BUCKINGHAM, à part.

Que faire ?

LA REINE, attachant l'agrafe à son corsage.

Je m'empresse de me conformer à vos desirs.

LE ROI.

Ah !...

RICHELIEU, à part.

Je suis pris !

BUCKINGHAM, à part.

Elle est sauvée !

LE ROI, bas à Richelieu.

Ah ça ! cardinal, que signifie une semblable accusation ?

RICHELIEU.

On peut être trompé, sire !

LE ROI, bas.

Soupçonner la reine !... vous mériteriez...

LA REINE.

Monsieur le cardinal ne paraît pas à son aise !... qu'a-t-il donc ?

RICHELIEU.

Rien, Madame ?... j'avoue ma défaite et je m'incline devant mon vainqueur.

LA REINE.

Ma victoire n'est point inexorable. Rentrons-nous au bal, sire ?

LE ROI.

Sans doute !... qu'il se prolonge jusqu'au jour, et que Sa Grâce le duc de Buckingham y partage nos plaisirs.

LA REINE, appuyant sur ses paroles.

Et que demain, en quittant la France, il ne conserve que le souvenir de l'amitié du roi.

BUCKINGHAM.

Qu'il me soit permis de ne rien oublier.

RICHELIEU, à part.

Désormais personne n'approchera plus d'elle.

LE ROI, à part.

J'étais bien sûr de la vertu de la reine.

D'H[illegible] s'est rapproché de la reine ; elle jette sur lui un regard de tendre intérêt et lui donne mystérieusement sa main, qu'il porte à ses lèvres.

LA REINE.

Pauvre enfant !...

(On s'achemine pour rentrer au bal.)

FIN DE REINE, CARDINAL ET PAGE.

UN JOUR DE LIBERTÉ



UN JOUR DE LIBERTÉ

Comédie en trois actes, mêlée de chant. Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 25 novembre 1844.

A MONSIEUR CHARLES BRIFFAUT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

A l'aimable et bon souvenir qu'éveille pour moi votre nom, se joignent tous les souvenirs, chers à mon enfance, de cette époque vers laquelle la pensée aime à revenir, quand l'expérience peut faire comparer les biens que la vie donne avec ceux qu'elle semblait alors promettre.

Je puis, avec vous, mon compatriote, parler de notre chère ville de Dijon, de ma mère, si spirituelle et si bonne, née avec le goût, le sentiment des arts, au milieu d'une famille austère, comme une fleur qui s'élèverait tout à coup resplendissante et inattendue au milieu d'utiles et modestes plantes alignées par la main du jardinier.

Vous nous avez vues, elle, jeune encore, et moi, enfant, dans cette maison retirée, sous les arbres du rempart, où ma mère vivait entourée de livres, de fleurs et de quelques amis. Vous avez vu là, près d'elle, des esprits vraiment distingués : M. Guiraudet, préfet de la ville, qui, avec son frère, avait traduit Machiavel... en haine de la tyrannie! M. le marquis Tannegui de Courtivron, et son fils Philippe, tous deux d'esprits si différents et si remarquables; M. Nault, procureur général, et Frantin, ces laborieux écrivains d'un autre âge pour la science, et pourtant comprenant bien celui-ci; vous, monsieur Briffaut, tout jeune encore, vous étiez la poésie, au milieu d'eux. Vous apportiez les grâces charmantes de l'imagination et l'intérêt d'inventions ingénieuses ou dramatiques, à ces intelligences positives, austères et graves.

Ces premiers souvenirs de ma vie ont eu de bonnes influences sur tout le reste : je leur ai dû de n'aimer que le mérite aimable et vrai, et de garder seulement aux talents et aux caractères distingués mon admiration et mon amitié.

VIRGINIE ANCELOT.

PERSONNAGES

LE COMTE ROGER DE BUSSY-RABUTIN.
ARMAND DE THELIGNY.
LE CHEVALIER ROGER.
UN EXEMPT DE JUSTICE.
PLUSIEURS OFFICIERS ET SEIGNEURS.
LA COMTESSE MARIE DE CLERAMBEAU.
LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.
RENEE DE DREUX.
LA DUCHESSE D'OLONNE.
LA COMTESSE DE SABRAN.
MADAME DE BAGNEUX.
COLETTE, femme de chambre de Marie.

La scène se passe chez la comtesse de Clerambeau, à Saint-Germain, au commencement du règne de Louis XIV.

UN JOUR DE LIBERTÉ

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur des jardins. Au fond, trois portes vitrées. A droite du public deux portes ; à gauche une fenêtre au deuxième plan ; une porte au troisième ; une console appuyée au mur, au premier plan. Du même côté une table ; de l'autre côté un sofa.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau la comtesse Marie est étendue sur le sofa ; le chevalier Roger et les chasseurs.)

ROGER, MARIE et LES CHASSEURS.

AIR : Premier chœur de l'*Extase*.

Allons, Messieurs, le temps est beau,
Le cor résonne et nous appelle,
Qu'à son signal on soit fidèle ;
Quittons à l'instant ce château. (*bis*.)
De la forêt l'épais ombrage
Pour les chasseurs s'étend là-bas,
Hâtons nos pas ;
Partons sans tarder davantage,
Car le gibier n'attendrait pas.

ROGER.

La chasse manquera de son plus grand charme si nous ne pouvons dire : La perle de la cour, la belle comtesse de Clérambeau en faisait partie.

MARIE, d'une voix très faible.

Vous le voyez, la force me manque. (*Souriant*.) Je ne m'en sens plus que pour commander un souper qui vous attendra ici avec quelques-unes des plus jolies femmes de la cour.

ROGER.

A l'emploi que vous donnez à ce qui vous reste de forces, nous regrettons encore plus que vous en manquiez pour nous suivre : mais on voit que vous avez besoin de repos, et que vous ne pourriez pas quitter ce sofa.

MARIE, se soulevant avec peine.

Allez donc, Messieurs, pendant que ferai des vœux pour vos succès et vos plaisirs.

(Elle retombe sur le sofa.)

REPRISE DE L'AIR.

ROGER ET LE CHOEUR.

De la forêt l'épais ombrage, etc.

(Roger et le chœur sortent.)

SCÈNE II.

MARIE, puis COLETTE.

MARIE, regarde autour d'elle, se voit seule et saute en riant au milieu du théâtre, appelant

Colette! Colette !

COLETTE, accourant effarée par une porte à gauche de l'acteur.

Est-ce que madame la comtesse a entendu aussi.

MARIE, riant.

Quoi donc? quel air effaré !

COLETTE.

Des cris comme si l'on appelait au secours!... Ah ! depuis que Madame habite ce pavillon au milieu de la forêt de Saint-Germain...

MARIE, riant.

Tu as toujours peur, n'est-ce pas? Mais, dans ce moment, tu n'as pas le temps d'être effrayée ; profitons de ce que je suis seule : as-tu ce que je t'ai demandé.

COLETTE.

Certainement.

MARIE.

Montre s'il est bien.

COLETTE, allant prendre dans la pièce d'où elle est sortie un domino noir.

Ce costume complet est exactement pareil à celui que madame la comtesse portait au bal masqué.



Mme ANCELOT. INV. ET DEL.

ARMAND.

Ah ! si mes frères me voyaient !

Un Jour de Liberté, acte II, scène VII.

MARIE.

Chut ! plus bas ! Qu'on ne se doute pas de cette folie dont tu es cause.

(Pendant ce temps elle a regardé le domino.)

COLETTE.

Moi ?

MARIE.

Je ne vois pas les nœuds roses.

COLETTE.

Les voici : faut-il les attacher ?

MARIE.

Sans doute ! là ! comme les miens !... Tu as toute ma confiance, Colette ; tu n'es pas une femme de chambre ordinaire... mets une épingle ici .. toi, ma sœur de lait.

COLETTE.

Et dévouée à la vie à la mort !... Je crois que le nœud est trop bas.

MARIE.

Relève-le un peu.

COLETTE.

Moi, je n'aime que vous ; je suis la seule au château qui ne veuille pas d'amoureux.

MARIE, riant.

Voilà ce que c'est que d'être à bonne école.

COLETTE, riant.

Et ce n'est pourtant pas faute d'en trouver.

MARIE.

Sans cela point de mérite.

COLETTE.

Et ces jours derniers encore, un qui me poursuivait... mais je m'en ris.

MARIE.

Tu ris de tout, toi, Colette.

COLETTE.

Moi, je ne vais pas à la cour comme Madame, qui en revient quelquefois si triste.

MARIE.

La reine-mère s'ennuie tant que cela se communique à toutes ses dames d'honneur.

COLETTE.

Dont vous êtes la plus jeune. Veuve à dix-huit ans !

MARIE, soupirant.

Va, ce n'est pas si gai que tu le crois ! aussi, hier je rentrais toute triste quand je t'entends rire aux éclats...

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, MARIE, RENÉE.

RENÉE, se jetant dans les bras de Marie.

Oh! mon amie, c'est vous?

MARIE, l'embrassant.

Renée!... ma cousine!... (S'arrêtant et saluant avec respect.) Pardon, madame la duchesse.

LA DUCHESSE, vivement.

Ah! je comprends une vive amitié... (Se reprenant avec un air contrit et [illegible].) quoiqu'il ne faille pas s'abandonner aux affections terrestres. ([illegible]) Elevées ensemble, et séparées depuis cinq ans par le cruel exil qui vient enfin de cesser, et où Renée, orpheline, m'avait suivie...

RENÉE, à Marie.

Je vous retrouve veuve.

MARIE.

J'espérais vous retrouver mariée.

RENÉE, soupirant.

Ah!

LA DUCHESSE.

Malgré la solitude de ma terre de Senneville, je trouvais pour Renée un superbe parti; elle le refuse!... mais que je vous regarde, chère belle!... Dieu, que le veuvage vous va bien!

MARIE, souriant.

Vous croyez?

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'on me disait aussi il y a sept ans quand je perdis monsieur le duc de Chevreuse, au milieu des troubles de la Fronde. (Elle soupire.) C'était le bon temps!... (Elle se reprend.) Non, un temps d'erreurs... dont nous devons faire pénitence.

MARIE, souriant.

Tout le monde guerroyait alors!... les seigneurs, les princes, le cardinal, la reine!... Sans compter cette guerre que les jeunes gens font sans cesse aux jolies femmes, et celle que les [illegible] font quelquefois à tout le monde.

LA DUCHESSE, qui s'est animée à ces mots, gaiement et vivement.

Ah! c'étaient des surprises, des ruses, des combats, des fêtes à n'a-

voir pas un moment de loisir et d'ennui !... la vie était si brillante !... (Elle s'arrête et reprend un air de componction.) si coupable !

RÉNÉE, riant.

Qu'on la regrette !... (Mouvement de la duchesse; Rénée change de ton.) en la blâmant.

MARIE.

Mais un peu de repos ne serait-il pas nécessaire après le voyage?

LA DUCHESSE.

Sans doute !... Pourtant pas avant que vous ne m'ayez dit ce qui remplace en ce moment à la cour et à la ville cette vie... agitée.

MARIE.

Depuis que les troubles ont cessé, et que le cardinal Mazarin est descendu dans la tombe, la reine Anne d'Autriche n'a plus ni chagrins, ni plaisirs ; mais le jeune roi Louis XIV commence à ressentir l'amour et à comprendre la gloire. Des femmes spirituelles et charmantes, des hommes d'un grand talent en tous genres se pressent autour de son trône, comme s'ils devinaient que son éclat doit mettre en lumière le génie et la beauté. Enfin, il y a ici une espèce de pressentiment de grandeur et de gloire qui imprime à tout du calme et de la dignité. Pour moi, bien vue de la reine et fêtée en tous lieux, mon cœur indifférent ne se donnera... qu'à un amour sincère.

LA DUCHESSE.

Sentimentale, romanesque, vous refusez une immense fortune avec le comte Philippe de Théligny, mon neveu, que vous n'avez pas même voulu connaître.

MARIE.

Plus tard vous saurez pourquoi.

RÉNÉE.

Ah ! que vous avez raison, Marie, de ne vouloir vous marier qu'à quelqu'un digne de votre amour et qui ait su l'obtenir !

LA DUCHESSE.

Est-ce qu'elle n'est pas la veuve du comte de Clérambeau, et vous la fille du marquis de Dreux ? Est-ce que vous ne devez pas penser d'abord à votre naissance, au lieu de faire du sentiment comme vos femmes de chambre ? Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que les jeunes personnes à présent ? Je n'avais pas vingt ans, moi, qu'avec nos gentilshommes je luttais contre le premier ministre pour défendre les droits de la noblesse ! Et cela n'empêchait pas d'être jolie !... Mais vous soupirez, vous tremblez maintenant, et vous ne sauriez pas plus inventer une ruse de guerre que manier un fleuret !... (Avec exaltation.) C'était bien amusant pourtant !... (Se reprenant, avec embarras et componction.) Ce n'est pas qu'un rosaire n'aille mieux aux mains d'une femme qu'un mousqueton !... Mais que fait-on donc ?

MARIE.

Depuis qu'on ne se bat plus dans les rues, on fait de l'esprit dans les ruelles. La marquise de Rambouillet a su faire de la conversation une puissance et de la gloire une noblesse; le jeune roi s'est empressé de les reconnaître; et comme en France on prend toujours les goûts du souverain, vous verrez que sous le règne de Louis XIV, tout le monde aura de l'esprit et du talent.

LA DUCHESSE, [illegible]

Ainsi, jusqu'à présent, pas la plus petite intrigue de cour? Pas [illegible] plus petite aventure? ([illegible].) C'est bien heureux!... Sans cela, je n'y reviendrais pas.

UN DOMESTIQUE, [illegible].

L'appartement de madame la duchesse est prêt.

MARIE, [illegible].

Pour vous une chambre à côté de la mienne.

LA DUCHESSE.

La fatigue me force à vous quitter.

MARIE.

Mais pour revenir, car ce soir j'attends à souper les plus distingués de nos jeunes seigneurs qui sont en chasse dans la forêt.

LA DUCHESSE, [illegible].

Ah! ah!... Il faut donc réparer un peu sa toilette. ([illegible].) On n'est plus des [illegible] du monde, mais on ne veut pas les offenser; on se doit à son rang. ([illegible].) Ce ne sera pas si triste que je le craignais d'abord.

Air de A. Doche.

Pour songer à notre toilette
Nous n'offensons point le Seigneur:
On veut bien n'être pas coquette,
Mais on ne veut pas faire peur.

ENSEMBLE.

MARIE, LA DUCHESSE, RENÉ.

En songeant à notre toilette
Nous n'offensons point le Seigneur, etc.

[illegible]

SCÈNE V.

RENÉE, MARIE.

MARIE, gaiement.

Oh ! que de choses nous avons à nous dire !

RENÉE, gaiement.

Je ne sais par où commencer.

MARIE.

Par le plus important.

RENÉE.

C'est que c'est le plus difficile.

MARIE.

Commencez toujours! ce que vous n'oserez pas dire, je le devinerai.

RENÉE, riant.

Vous voyez que, malgré sa réforme, la duchesse de Chevreuse a encore un peu l'humeur guerrière.

MARIE, riant.

Je parie qu'en ce moment elle travaille pour ajouter au chapitre des conquêtes.

RENÉE, soupirant.

Dans notre exil nous ne voyions que des militaires, et... (Elle s'arrête avec embarras.)

MARIE, la regardant et souriant.

Et je crois que si vous n'aimez pas la guerre, il n'en est pas de même des guerriers, ma belle cousine.

RENÉE.

Celui-là est si spirituel! sa conversation était si douce et si gaie malgré ses souffrances !... car il était blessé, et mes soins...

MARIE, riant.

Soigner les blessés, c'est adoucir les maux de la guerre.

RENÉE, souriant.

Et... les aimer?

MARIE, riant.

C'est... les réparer tout à fait.

RENÉE.

Vous riez ?... Est-ce de la guerre, ou de l'amour ?

MARIE.

Ils sont aussi dangereux l'un que l'autre pour notre repos, et je me mets à l'abri de tous deux.

RENÉE, souriant.

Est-ce bien sûr ?

MARIE.

Je l'espère... grâce aux distractions, aux amusements, à la raison et aussi à la folie.

RENÉE.

S'il faut tant de choses pour se défendre, je ne m'étonne pas.

MARIE, souriant.

De n'avoir pu résister ?

RENÉE.

Vous faites la brave, et peut-être si vous disiez tout...

MARIE.

Il n'y a rien que vous ne sachiez. Veuve sans avoir été mariée, si ce n'est un jour, à onze ans, devant un prêtre, un notaire, et ma famille, qui me ramena au couvent une heure après, je ne revis jamais le comte de Clérambeau qui mourut loin de moi. Depuis trois ans je vis à la cour sans qu'une seule de mes actions ait pu prêter à la médisance... Il est vrai que cela n'empêche pas je ne sois victime de la calomnie.

RENÉE.

Est-ce possible?

MARIE.

Un homme que je ne connais pas, car il a quitté Paris et la cour depuis cinq ans, le comte de Bussy-Rabutin ne m'a pas épargnée dans un ouvrage contre les femmes qui se colporte en manuscrit, sous ce titre : *Les Amours des Gaules.*

RENÉE.

Oh ! un écrit affreux! que la duchesse m'a défendu de lire, mais qui ne la quitte jamais.

MARIE.

Les femmes sont bien en colère contre lui, et le détestent à présent autant qu'elles l'ont aimé jadis... car les femmes d'autrefois ont mérité ses épigrammes, dit-on.

RENÉE.

Mais celles de nos jours?... oh ! c'est bien différent.

MARIE.

Quelle a donc été ma surprise, quand hier, à un bal masqué, un inconnu cita mon nom parmi ceux des femmes que ce manuscrit compromet ! Ah ! ma chère Renée, pourquoi à la place de ce luxe et de ces

plaisirs qu'on m'envie, n'ai-je pas eu une retraite écartée et une noble affection! cela conviendrait bien mieux à mon cœur.

RENÉE.

Chère amie!

MARIE.

AIR : la Feuille et le Serment.

Oui, j'ai juré d'être insensible,
D'être insensible,
Au milieu d'un monde brillant,
Jamais d'amant!
Mais cela sera-t-il possible?
Mais cela sera-t-il possible?
Un seul moment,
Un seul moment
Peut emporter mes vœux et mon serment,
Et mon serment!
Peut emporter mes vœux et mon serment.

MARIE.

Mais je brûle de savoir quel est celui qui s'est rendu maître de votre cœur?

RENÉE.

A peine si je le sais moi-même.

MARIE.

Que dites-vous?

RENÉE.

La guerre de Flandres finissait, les officiers rentraient à Paris pour leurs quartiers d'hiver, et passaient près de la terre où la duchesse était exilée; nous les vîmes tous. Un soir, il en arriva un qui causa seul longtemps avec la duchesse, et le lendemain elle m'apprit qu'il s'était battu en duel, et que craignant d'être arrêté, il ne se montrerait qu'à elle et à moi. Nous ne vîmes plus que lui alors; mais peut-on regretter quelqu'un avec le chevalier Roger?

MARIE.

Roger?... Un jeune homme de ce nom était ici tout à l'heure, mais ce n'est qu'un simple garde sans fortune et sans famille.

RENÉE, avec embarras.

Ah! le secret qu'il me demandait sur l'aveu de son amour, sa crainte que la duchesse ne le devinât, me firent penser qu'en effet sa naissance ne lui permettait pas d'aspirer à ma main... mais qu'importe? quel que soit son sort, le mien est de l'aimer! Dans le rang le plus bas, dans la position la plus pauvre, je me croirais heureuse de lui appartenir, et je ne serai jamais qu'à lui.

MARIE.

Un tel amour est effrayant, Renée !

RENÉE.

Que voulez-vous ?

Air de la [illegible] et le Serment.

On jure en vain d'être insensible,
D'être insensible,
De n'écouter aucun amant,
Aucun amant.
Cette promesse est bien terrible,
Cette promesse est bien terrible ;
Un seul moment,
Un seul moment
Vient emporter les vœux et le serment !
Et le serment !
Vient emporter les vœux et le serment.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le chevalier Roger.

MARIE, faisant un mouvement.

Ah !

RENÉE, de même.

Ah !

MARIE, riant.

Est-ce un rendez-vous ?

SCÈNE VI.

RENÉE, MARIE, ROGER.

RENÉE, en le voyant.

Ciel !...

ROGER, gaîment.

Envoyé en ambassadeur, j'apporte à notre reine, non pas les dépouilles des vaincus, mais les vaincus eux-mêmes, afin qu'ils assouvissent ce soir l'appétit des vainqueurs.

RENÉE, bas à Marie.

Ce n'est pas lui.

MARIE, bas à Renée.

Je l'avais deviné (Haut.) Merci, chevalier ! toujours insouciant, et ne pensant qu'à la joie ?

RENÉE, très troublée.

Monsieur se nomme?

ROGER.

Le chevalier Roger, pour servir les dames, comme le roi.

MARIE.

Un frère de votre nom ne servirait-il pas aussi dans l'armée de Flandres?

ROGER.

Moi, un frère?... ah bien oui ! c'est moi qui arrive de l'armée; et, je suis seul de ma race, aussi je me multiplie, et après avoir ardemment couru la chasse, je viens apporter les fruits de la victoire, et avant d'en venir prendre ma part, j'aurai encore attrapé une heure de plaisir dans un bal masqué où doivent se trouver tous les officiers qui viennent de faire avec moi la campagne de Flandres.

MARIE.

Et pourrait-on savoir sous quel déguisement?

ROGER.

Aucun ! les hommes ne se déguisent que pour suivre quelque intrigue commencée, mais à peine arrivés nous n'en avons pas encore... (Riant.) et puisque nous allons au bal pour faire des conquêtes, ce ne peut être qu'à visage découvert.

MARIE, souriant.

Allez donc, monsieur le chevalier, et souvenez-vous qu'à minuit le souper vous attend.

ROGER.

Et le souper, les dames et le roi n'ont jamais attendu ni le bras, ni le cœur, ni l'appétit du chevalier Roger.

AIR : Valse de *Giselle*.

Auprès de vous on oublierait sans peine
Que des plaisirs nous sont promis là-bas ;
Mais puisqu'ici chaque heure les ramène,
Prenons-les tous et n'en négligeons pas..

ENSEMBLE

Auprès de vous, etc.

MARIE.

Auprès de nous vous oublieriez sans peine
Que des plaisirs vous sont promis là-bas ;
Mais puisqu'ici chaque heure les ramène,
Prenez-les tous, et n'en negligez pas.

SCÈNE VII.

RENÉE, MARIE.

RENÉE, désolée.

Je suis perdue ! on m'a trompée ! Un faux nom m'ôte toute espérance : je ne le retrouverai jamais ! (Voyant Marie qui va ouvrir un coffret placé sur un petit meuble.) Qu'avez-vous ?

MARIE.

Je veux vous le faire retrouver avant dix minutes.

RENÉE.

Et pour cela?

MARIE.

Je cherche des masques : que voulez-vous ? il faut se déguiser pour surprendre les trompeurs.

RENÉE.

Je devine... mais je tremble.

MARIE.

J'ai peur aussi, mais c'est que vous ne soyez victime de quelque trahison.

RENÉE.

Ah ! j'en mourrais.

MARIE.

Il y a peut-être quelque chose de mieux à faire que cela ! c'est d'abord de connaître celui qui, sous un faux nom... Ciel ! la duchesse.

SCÈNE VIII.

RENÉE, MARIE, LA DUCHESSE.

RENÉE, [illegible]

Nous ne pouvons sortir.

LA DUCHESSE, elle a ajouté à sa toilette des fleurs ou des bijoux.

Déjà vos invitées, chère belle !... Trois carrosses à la file.

MARIE.

Comment ? (Elle sonne, un domestique paraît.) Qui vient d'arriver ?

LE DOMESTIQUE

Madame la comtesse de Sabran.

LA DUCHESSE, à Marie.

Une prude.

LE DOMESTIQUE.

Madame la duchesse d'Olonne.

LA DUCHESSE, de même.

Tout le contraire.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Bagneux.

LA DUCHESSE, contrariée.

Rien que des femmes !

MARIE, bas à Renée.

Toujours l'esclavage du monde !... Restons.

LE DOMESTIQUE.

Ces dames, arrivées séparément, causent ensemble dans le vestibule.

LA DUCHESSE, à Marie.

Allez vite les retrouver ! Il n'est pas prudent de laisser causer nos amies sans nous.

RENÉE.

Je vous accompagne.

Air : Vite il faut partir. (*Follette.*)

Il faut se hâter
Pour éviter
Leurs épigrammes !
Chaque instant qui fuit
Leur permettrait d'exercer leur esprit :
Mais pour
Couper court,
Allons / Allez } au devant de ces dames,
Car déjà Dieu sait
Ce que là-bas en cachette on disait.

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, puis COLETTE et LE COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

LA DUCHESSE, seule un moment.

A quoi vais-je m'occuper ici ?... ah! du bruit à cette porte ! (Elle indique la porte du dernier plan à droite de l'acteur.) Oui, je me souviens qu'un escalier dérobé...

COLETTE, [illegible].

Madame la comtesse, il ne veut pas me quitter. ([illegible].) On m'a suivie jusqu'ici. ([illegible] masque.)

BUSSY, [illegible], tout masqué.

Une jolie femme, on la suivrait jusqu'en enfer. (Il regarde le salon.) Et ceci ressemble au paradis.

LA DUCHESSE, qui s'est placée un peu à l'écart, à part.

C'est Colette.

COLETTE, voyant la duchesse.

Ciel!... Ce n'est pas madame.

BUSSY, se retournant.

La duchesse de Chevreuse!

LA DUCHESSE.

Ah!

BUSSY, se démasquant.

A qui j'offre mes respects.

LA DUCHESSE, à Colette.

Laissez-nous.

COLETTE, à [illegible].

C'est singulier!... Allons avertir Madame

(Elle sort.)

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte de Bussy-Rabutin!

BUSSY, [illegible].

Lui-même!... que le hasard amène.

LA DUCHESSE, très grave.

Il n'y a pas de hasard, comte.

BUSSY, [illegible].

Ma bonne étoile.

LA DUCHESSE, de même.

Les étoiles ne mènent pas dans les escaliers dérobés.

BUSSY, de même.

Alors... c'est donc... mon amour pour vous.

LA DUCHESSE, [illegible].

Vous me croyiez à cinquante lieues d'ici.

BUSSY, [illegible].

Puisque vous n'acceptez pas mes raisons, voulez-vous me dire les vôtres pour m'avoir fait conduire ainsi mystérieusement chez vous?

LA DUCHESSE, [illegible].

Chez moi!... faire conduire un homme chez moi!... oh!... vous n'êtes pas chez moi, monsieur le comte.

BUSSY.

Alors... ([illegible].) comme je n'ai jamais su deviner les énigmes, j'attendrai qu'on m'explique celle-ci.

LA DUCHESSE, *restant debout.*

Vous êtes chez la comtesse Marie de Clérambeau qui vous hait sans vous connaître.

BUSSY, *très gai et se levant.*

Elle me hait?... quel bonheur!... une si jolie femme!... à ce qu'on dit.

LA DUCHESSE, *étonnée.*

Comment?

BUSSY.

La haine est un sentiment déraisonnable qui ne peut être remplacé que par un autre du même genre.

LA DUCHESSE.

Alors, toutes les femmes qui sont ici vont vous adorer! Mesdames d'Olonne, de Sabran, de Bagneux...

BUSSY.

Ah! ah!...

LA DUCHESSE.

Sur qui vous aviez écrit mille folies!... car il n'y a que moi dont vous n'ayez point parlé en mal.

BUSSY.

Je ne fais que des romans.

LA DUCHESSE, *fâchée.*

Qu'est-ce à dire?

BUSSY, *riant.*

Qu'avec vous la vérité serait toute louangeuse, et que j'aime mieux l'épigramme.

LA DUCHESSE, *riant.*

L'épigramme?... oh! ne vous gênez point! je n'ai pas tellement perdu l'habitude de guerroyer que je ne puisse aussi vous faire sentir la pointe.

BUSSY, *saluant.*

Je vous rends les armes.

LA DUCHESSE.

Eh bien, en échange, je vous donne un conseil : vous avez suivi Colette... cette jeune fille, c'est la femme de chambre de Marie... vous êtes entré ici dans une maison où il y a une demi-douzaine de femmes qui vous détestent, et que votre manière d'arriver rendra plus sévères encore à votre égard... Il faut partir.

BUSSY.

Il faut rester.

LA DUCHESSE.

Pour quoi faire?

BUSSY.

Pour m'amuser! vous êtes, dites-vous, six jolies femmes, spirituelles et en colère?... quelle chance! c'est trop de bonheur à la fois!

LA DUCHESSE.

Mais c'est la guerre.

BUSSY.

Est-ce que la vie des gens d'esprit n'est pas un perpetuel combat contre les événements, contre les hommes?... On n'a pour se dédommager un peu que la guerre avec les femmes.

LA DUCHESSE.

Soit!... mais toutes celles qui se trouvent ici sont d'une vertu, d'une sévérité!... à ce qu'elles disent.

BUSSY.

Tant mieux!... si c'est vrai, elles ne risquent rien! si ce n'est pas vrai, moi je n'ai rien à craindre.

LA DUCHESSE.

Comment l'entendez-vous?

BUSSY.

Écoutez-moi : n'auriez-vous point, par hasard, dans vos amis, un homme vertueux dont vous me prêteriez le nom pendant vingt-quatre heures? Alors j'inspirerais de la confiance, et bien reçu je chercherais à adoucir un peu mes belles ennemies.

LA DUCHESSE.

Vous ne trouverez qu'une inflexible rigueur (Souriant.), à ce qu'elles disent.

BUSSY, riant.

Alors je pars pour aller mettre à mon livre... un errata.

LA DUCHESSE, riant.

Ah! ah! ah!...

BUSSY.

Qu'avez-vous à rire?

LA DUCHESSE.

C'est que si nos dragons de vertu allaient s'y laisser prendre?.. s'il en était quelqu'une qui se mît à vous aimer?

(Elle rit.)

BUSSY.

Essayez!

LA DUCHESSE, vivement.

Je ne compte pas, je vous connais! (Riant.) Mais si une de ces dames... cela m'amuserait.

BUSSY.

Alors je me nomme, et l'on me pardonne d'avoir écrit... que les femmes peuvent aimer.

LA DUCHESSE, riant.

Ce n'est pas sûr. (Elle va écouter près de la porte.)

BUSSY.

Qu'y a-t-il ?

LA DUCHESSE.

On vient ici... ce sont ces dames.

(Elle revient vivement près de Bussy.)

BUSSY.

Un nom ! vite, un nom sous lequel je puisse être présenté.

LA DUCHESSE, cherchant.

Si celui de... mon neveu Philippe de Théligny...

BUSSY, faisant un mouvement.

Ce nom me portera malheur.

LA DUCHESSE.

Allons donc !... Philippe, quoique officier, est doux comme une demoiselle. Il voulait même entrer dans l'abbaye de Châlis, où son jeune frère doit faire des vœux... mais c'est notre seul héritier, et notre famille désire le marier avec Marie.

BUSSY.

Les voici !... Je suis Philippe de Théligny pour elles.

LA DUCHESSE.

Pendant vingt-quatre heures ! .. je ne vous garde pas le secret plus longtemps ! .. Je vous donne vingt-quatre heures pour plaire.

BUSSY, riant.

Vingt-quatre heures !... c'est de la générosité.

SCÈNE X.

MADAME DE SABRAN, MADAME DE BAGNEUX, LA DUCHESSE D'OLONNE, RENÉE, MARIE, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, BUSSY.

ENSEMBLE.

LES CINQ FEMMES, qui entrent.

Air de la Sirène.

Dans cet heureux jour,
Ce brillant séjour
Par mille plaisirs
Charme nos loisirs.

ATHÉNAÏS.

Dans cet heureux jour,
Puisse ce séjour
Par mille plaisirs
Charmer vos loisirs !

RENÉE, à part, en voyant Bussy.

C'est lui !

LA DUCHESSE.

Permettez-moi de vous présenter mon neveu, le comte Philippe de Théligny.

RENÉE.

Lui !

MARIE, bas, à Renée.

Celui qu'on veut me faire épouser.

LA DUCHESSE D'OLONNE, bas, à madame de Bagneux.

Un futur !

MADAME DE BAGNEUX, à madame de Sablé.

Un prétendu !

(Moment de silence.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Qu'y a-t-il ?

(Bussy salue toutes les dames, qui lui répondent avec froideur et d'un air réservé.)

BUSSY, bas, à la duchesse de Chevreuse.

Vous m'avez joué un mauvais tour.

LA DUCHESSE.

Comment ?

BUSSY, de même.

Me donner le nom d'un prétendant, c'est ruiner mes prétentions.

MARIE, se remettant.

Pardon, monsieur le comte !... nous avons été surprises... nous nous attendions si peu à votre visite !...

BUSSY, bas, à la duchesse.

Si je ne me défais de ma qualité de futur, je suis perdu !

(Haut, à Marie.)

Air de Préville et Taconnet.

De mon bonheur qu'elle avait résolu,
Ma famille s'est occupée :
Oubliez-le, puisqu'il vous a déplu !
Qu'importe de mon cœur l'espérance trompée ?
Oui, d'un projet qui m'avait enchanté,
Que désormais moi seul je me souvienne !
Je vous rends votre liberté,
Quand près de vous je viens risquer la mienne.

RENÉE, à part.

Elle lui plaît déjà !

LA DUCHESSE, bas à Bussy.

Prenez garde ! (Haut en s'adressant aux dames.) Mon neveu est sage et raisonnable ; puis c'est l'unique héritier de notre famille, et le plus riche parti de la province.

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Grâce à ce que son frère Armand doit s'engager par des vœux éternels.

MARIE.

Et ce pauvre jeune homme, séparé de sa famille et du monde, ne doit jamais connaître aucun des plaisirs dont un autre a plus qu'il ne ne désire peut-être ?

(Mouvement des autres.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, étonnée.

Quelle idée !

BUSSY, étonné.

Vous le plaignez !

LA DUCHESSE D'OLONNE, bas à madame de Bagneux.

Le marquis de Théligny, son père, ne pouvait le souffrir.

MADAME DE BAGNEUX, bas.

Oui, des soupçons !

MARIE.

Pauvre jeune homme !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Vous m'étonnez, Marie ! Est-ce que cela ne se fait pas tous les jours ? les cadets se sacrifient, c'est l'usage ! Il faut bien que nos familles restent riches, qu'elles gardent leur rang avant tout !... (Prenant un air de componction.) D'ailleurs, la vie du cloître a ses charmes, et bienheureux sont ceux qui n'ont connu ni les plaisirs, ni les dangers du monde.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROGER, accourant.

ROGER.

Pardon, Madame ! pourrait-on déposer ici un blessé ?

TOUS.

Un blessé !

MARIE.

Vite, des secours ! Toujours des accidents aux chasses !

BUSSY.

Parce qu'il y a toujours des maladroits.

ROGER.

Pas du tout ! c'est un inconnu que nous venons de trouver mourant sous les fenêtres de Madame.

BUSSY, à Marie.

Encore une victime de vos rigueurs !

MARIE.

Les cris entendus par Colette... (A Roger.) Allez, Monsieur, amenez-le, et cherchez un médecin. (Roger sort.) Un voyageur sans doute, attaqué dans la forêt par des malfaiteurs ?... Mais je ne veux pas, Mesdames, vous avoir conviées à un aussi triste spectacle : passez dans la salle du concert ; la musique commence à vous appeler. ([illegible]) M. de Theligny vous y accompagnera ; moi, je reste pour donner les ordres nécessaires.

LA DUCHESSE.

Et moi je tâcherai de vous remplacer, si vous me promettez de ne pas vous faire trop attendre, sans cela, je reviens vous chercher.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

Va ! Va ! [illegible]

Quel est donc ce mystère ?
Mais partons, il le faut !
Car on va, je l'espère,
Nous l'apprendre bientôt.

(Au moment où elles disparaissent par une porte latérale, Armand, pâle et sans forces, entre par une des portes du fond, soutenu par deux valets et accompagné par Roger ; on le place sur un fauteuil à droite de l'acteur ; il ne voit pas Marie.)

ROGER, à Marie.

Je cours à la recherche d'un médecin.

([illegible] par les domestiques.)

SCÈNE XII.

ARMAND, MARIE.

ARMAND.

Laissez !... la colère du ciel me poursuit, je dois mourir.

MARIE, [illegible]

Il souffre !

ARMAND, *les yeux fermés et la tête appuyée sur le dossier du fauteuil.*

Hélas!

MARIE, *bas et de loin.*

Quelle pâleur! On dirait même qu'il souffre depuis longtemps!... (*Elle s'approche un peu.*) Sa figure est distinguée... Je devrais... je n'ose...

Air : Une mère.

Sa souffrance
Semble implorer un appui :
Je balance,
Et n'ose approcher de lui!
Messagères d'espérance,
Au malheur comme au danger
Nous devons notre assistance;
Dieu nous dit de soulager
La souffrance!

ARMAND, *rouvrant les yeux et l'apercevant.*

Oh! merci, mon Dieu, merci! Vous pardonnez, puisque vous envoyez le plus beau de vos anges pour veiller sur moi.

MARIE, *avec bonheur.*

Il semble moins souffrir.

ARMAND.

Souffrir?... oh non!... je suis heureux!... (*Il la contemple.*) Laissez-moi vous regarder, vous admirer!... Une femme!... quel charme inconnu!... Où suis-je?... le ciel s'est-il ouvert pour moi?

MARIE.

Comment, dans cette forêt, sans connaissance?... Vous avez donc été attaqué?

ARMAND, *cherchant et troublé.*

Ah! je me souviens!... (*Il fait un mouvement d'effroi.*) Oui, j'étais seul, à pied, épuisé de fatigue et d'émotions...

MARIE.

Et resté là longtemps, sans secours?

ARMAND, *se levant.*

Qui m'aurait dit, quand je fermai les yeux, croyant ne plus revoir la lumière du jour, que je les rouvrirais pour contempler tant de beauté?

MARIE, *faisant un mouvement pour s'éloigner.*

Ce langage...

ARMAND, *très troublé.*

Vous ne savez pas que moi, j'ignore tout!... que je ne connais rien du monde?... Il me semble que je commence seulement à vivre de-

puis que je vous vois !... Oh ! vous êtes plus belle encore que la belle sainte, notre patronne, dont je contemplais sans cesse le portrait !... pourtant il n'avait pas ce charme qui m'attire auprès de vous.

MARIE, à part, troublée.

Et j'écoute malgré moi cet inconnu !... ah ! éloignons-nous !... ses paroles...

ARMAND.

Au nom du ciel ! dont la pitié pour moi vous envoie, restez !

MARIE.

Que voulez-vous ?

ARMAND.

Me confier à votre bonté !... Les anges protégent les malheureux... et j'ai eu tant de malheurs depuis mon enfance !

MARIE.

Vous !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

La duchesse paraît à la porte latérale, s'arrête à la voix d'Armand, et ne se montre pas.

ARMAND.

Protégez-moi donc, et sauvez-moi !

LA DUCHESSE, à part.

Cette voix ..

ARMAND.

Car je n'ai personne sur la terre qui s'intéresse à mon sort.

LA DUCHESSE, à part.

C'est lui !

MARIE.

Qui donc êtes-vous ?

ARMAND, hésitant.

Ah ! mon nom va tout vous apprendre.

MARIE.

Parlez !

LA DUCHESSE, vivement en se montrant.

Ne parlez pas !

ARMAND.

Ciel !

LA DUCHESSE.

Ah! ne confiez à personne ce triste secret !

MARIE.

Qu'est-ce donc ?

LA DUCHESSE.

Veuillez nous laisser, Madame ; on vous attend, je venais vous le dire... et maintenant il faut que je parle... à ce jeune homme.

MARIE.

Vous le connaissez ?

LA DUCHESSE.

Si je le connais ?... (Affectant un ton plaisant.) Mais je connais tout le monde, moi !

MARIE.

Il y a, cette fois, sur votre figure une expression qui m'effraie.

LA DUCHESSE.

Ne craignez rien !... et allez retrouver ces dames, qui s'offenseraient peut-être d'un trop long retard.

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

AIR : C'est Fernand qu'on préfère.

Rassurez-vous, de grâce,
Et cédez-moi la place,
Songez que le temps passe,
Partez!
(A Armand.)
Et vous restez.

MARIE, seule, à part.

Quel est cet étrange mystère
Qu'on ne veut pas me révéler ?
Pourquoi le contraindre à se taire,
Quand il allait parler ?

ENSEMBLE.

LA DUCHESSE.

Rassurez-vous, de grâce, etc.

MARIE.

Un secret l'embarrasse,
Qu'est-ce donc qui se passe ?
Il faut céder la place,
Attendons
Et partons.

SCÈNE XI.

ARMAND, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA DUCHESSE, [illegible].

Est-ce possible ?... Armand de Théligny ?

ARMAND, [illegible].

Le fils de votre sœur.

LA DUCHESSE.

Qui se révolte contre les projets de sa famille en sortant du cloître qui doit à jamais le renfermer !

ARMAND, [illegible].

Oui, c'est moi qui n'ai pu supporter plus longtemps une existence affreuse, et qui, après des années de regrets et de larmes, me suis échappé de ma prison pour devenir demander l'air, l'espace et la liberté.

LA DUCHESSE.

Comment êtes-vous ici ?

ARMAND.

Ah ! ce n'est pas sans avoir combattu, sans avoir essayé toutes mes forces contre moi-même, sans avoir cherché à éteindre dans les austérités et à amortir dans le travail ce sang d'une noble race qui bouillonnait dans mon cœur !

LA DUCHESSE, avec douleur.

Qu'avez-vous fait ?

ARMAND.

Après des souffrances infinies qui commençaient à troubler mon intelligence et à détruire sourdement ma vie, une lumière soudaine vint me ranimer. Un jour on arriva pour chercher un jeune homme destiné comme moi au cloître. A partir de ce moment, une seule pensée incessante me poursuivit : La liberté est encore possible !

LA DUCHESSE.

Non, elle ne l'est plus pour vous, Armand.

ARMAND.

C'est ce qu'on me dit alors dans ce tombeau où j'étais enfermé vivant !... mais la nuit, le jour, éveillé, ou pendant mon sommeil, les moyens d'échapper à la surveillance se présentaient sans cesse !..... J'ai voulu les repousser ; j'ai invoqué le ciel, et il n'a point chassé cette image de bonheur qui m'enivrait ! .. J'ai cru alors qu'il pardonnait à mes espérances, à mes projets, et... une nuit, obéissant à mon

délire, je franchis ces murs fermés sur moi depuis l'enfance, et qui ne devaient jamais se rouvrir.

LA DUCHESSE.

Mais c'était de la folie !

ARMAND, plus gai.

Depuis quatre jours seulement je suis libre !... Un peu d'or remis en cachette par un vieux frère mourant m'a servi à me procurer ces vêtements ; puis je suis resté dans les campagnes, sur les routes, dans les bois, heureux de me sentir vivre, de marcher au hasard, de plonger mes regards dans l'espace, et de partager avec les plus pauvres ces biens que Dieu créa pour tous !

LA DUCHESSE, à part.

Je ne puis l'entendre sans émotion.

ARMAND.

Je ne m'aperçus pas que la fièvre et la fatigue avaient épuisé mes forces, et près d'ici elles m'abandonnèrent tout à fait ! Enfin, recueilli dans ce séjour, j'ai le bonheur d'y trouver la personne qui peut le mieux me protéger... vous, la sœur de ma mère !...

LA DUCHESSE, attendrie.

Je ne puis rien.

ARMAND.

Ah ! je sais que la beauté et la bonté peuvent tout.

LA DUCHESSE.

Mais votre coupable fuite...

ARMAND.

Coupable !... ah ! c'est que vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que n'avoir ni distractions, ni plaisirs !... de n'être pas même libre de penser !

LA DUCHESSE, se laissant entraîner.

Oh ! si, je le comprends !

ARMAND.

La vie ainsi vous paraîtrait...

LA DUCHESSE, vivement.

Affreuse... (Se reprenant.) Mais j'aurais tort.

ARMAND.

N'avoir aucun rapport avec le monde.

LA DUCHESSE, soupirant.

Ah !...

ARMAND.

Aucune affection.

LA DUCHESSE.

Hélas !

ARMAND.

N'avoir jamais parlé à une femme ! N'en avoir pas même entrevu !

LA DUCHESSE.

Le pauvre jeune homme !

ARMAND.

Ne pas savoir ce que c'est que l'amour... Et le deviner pourtant !

LA DUCHESSE, très vivement.

Il est impossible de ne pas s'intéresser à lui !

ARMAND.

Je suis sauvé !

LA DUCHESSE, troublée.

Mais non ! car je ne sais que faire... et je vois avec terreur un scandaleux éclat, si vous ne rentrez à l'instant dans votre retraite.

ARMAND.

Ah ! par pitié, laissez-moi le temps d'examiner, de voir, de connaître et de me décider à quelque chose ! .... Le secret au moins..... un jour !... Donnez-moi un jour !...

LA DUCHESSE.

Quelqu'un vient... veillez bien sur vous !... que rien ne laisse soupçonner qui vous êtes pendant ce jour... qu'il faut bien vous accorder !... oui, à vous aussi je donne vingt-quatre heures.

SCÈNE XV.

ARMAND, LA DUCHESSE, BUSSY.

BUSSY, accourant par le fond.

Ah ! quel bonheur ! c'est vous, Madame !... et je vous trouve seule avec votre neveu !

ARMAND, étonné.

Quoi !

LA DUCHESSE, étonnée.

Mon neveu !

BUSSY, très vite.

Vous êtes étonnée que je sache ?... mais ce cachet aux armes de Théligny, puis cette lettre... (Il montre une lettre dont il lit l'adresse.) A monsieur le comte Philippe de Théligny.

ARMAND, à part.

Ma lettre à mon frère !

LA DUCHESSE.

Philippe ?... (Bas à Armand.) Passez pour lui.

BUSSY.

Trouvée à la place où vous êtes tombé, et heureusement apportée à moi seul.

ARMAND, prenant la lettre et le cachet.

En effet, Monsieur, tout cela m'appartient.

BUSSY.

Ne le dites pas ici, Monsieur, je vous en prie.

ARMAND.

Comment?

LA DUCHESSE, se souvenant.

Ah! mon Dieu! (Elle se met à rire.) Le nom de Philippe de Théligny est bien employé aujourd'hui! Je conseille à celui qui y a droit d'y renoncer volontairement.

ARMAND, avec inquiétude.

Mais...

BUSSY, gaiement et vite.

Écoutez, Monsieur, car il n'y a pas un moment à perdre, ces messieurs reviennent de la chasse, et ces dames sont sur mes pas... Vous pardonnerez... c'est madame la duchesse, puis un embarras où je me suis trouvé qui, m'ont décidé à emprunter pour un jour le noble nom que vous portez. Madame votre tante elle-même m'a présenté ici sous le nom de Philippe de Théligny... On vient... laissez-le moi, Monsieur. Je vous promets d'en faire le meilleur usage possible.

ARMAND, bas à la duchesse.

Que faire?

SCÈNE XVI.

BUSSY, ARMAND, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, MARIE, RENÉE, LA DUCHESSE D'OLONNE, MADAME DE SABRAN, MADAME DE BAGNEUX, CHASSEURS.

(Les dames entrent par les portes latérales, Marie à leur tête, les chasseurs viennent du fond.)

CHOEUR DE CHASSEURS.

AIR de Doche (finale du deuxième acte de *Madame Roland*).

Dans ce château le souper nous rappelle,
De nos succès ce moment est le prix:
Que le plaisir, au rendez-vous fidèle,
De ce séjour écarte les soucis.

MARIE, voyant Armand qui tient la main de la duchesse.

Ah!... la duchesse... son protégé!...

ARMAND, [illegible]

Que dire à tout ce monde?

BUSSY, [illegible]

Pas d'inquiétude! je m'en charge. [illegible] M'est-il permis de présenter à madame la comtesse et à ces dames un ami qui vient de me rendre un service? [illegible] Monsieur le comte Roger de Bussy-Rabutin.

(Mouvement général.)

TOUTES LES DAMES.

Lui!

ARMAND, étonné, et bas à Bussy.

Ce nom?...

BUSSY, bas à Armand.

Le mien!... On ne peut donner que ce qu'on a.

[illegible]

ARMAND, à Bussy.

Merci, Monsieur, merci!

BUSSY, [illegible]

Il n'y a pas de quoi.

LA DUCHESSE, [illegible]

Armand ne sait pas ce qu'on lui donne.

MARIE, [illegible]

Lui!... le comte de Bussy!

CHOEUR.

CHASSEURS.

Même air.

Dans ce château le souper nous rappelle.

LES DAMES.

Allons, Messieurs, le souper nous appelle,
De vos succès ce moment est le prix;
Que le plaisir, au rendez-vous fidèle,
De ce séjour écarte les soucis.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND entre par le fond, dont les portes restent ouvertes. Il fait un peu obscur. Le jour vient peu à peu pendant la scène. Au lever du rideau, la musique de l'ouverture continue encore, en s'affaiblissant, pendant qu'Armand, rêveur, s'avance jusque sur le devant de la scène.

Le jour commence à paraître !... Moi, je ne me suis pas couché. Aurais-je pu dormir un instant ! .. Ce souper, ce vin, ces joyeux propos !... (Il regarde autour de lui, comme s'il avait peur d'être entendu.) Et ces femmes, si jolies !... Une surtout !... Ah !... que d'idées et d'émotions viennent m'assaillir !... Je regarde, j'écoute avidement, je voudrais tout connaître, tout savoir à la fois .. Je ne comprends pas toutes les paroles des hommes... mais j'entends, je crois, tous les regards des femmes ! (Il fait un mouvement.) Si c'était là cet arbre de science que nos pères redoutaient, et dont ils m'effrayaient... (Il sourit.) Oh !... non... non... c'est la vie... je l'entrevois... Marie !... que c'est doux un nom de femme !... Et son regard, et sa voix !... Mais j'aurais voulu éloigner ces hommes qui l'entouraient... ils me faisaient mal... Il y en avait un... celui qui m'a prêté son nom... il m'irritait... Ah !... ces souvenirs... mes craintes... cette nuit d'insomnie, tout cela m'étourdit.. m'enivre !.. Pourvu que j'aie assez de raison pour ne pas me trahir... pendant ces vingt-quatre heures !... (Il s'est assis sur le sofa.)

SCÈNE II.

BUSSY, ARMAND.

BUSSY, toujours très gaiement.

Vingt-quatre heures !

ARMAND se retourne, étonné, et se lève.

Ah !... lui !...

BUSSY.

Je ne me trompe pas... c'est vous, Monsieur, dont j'ai emprunté le nom de Théligny... (Souriant.) un peu malgré moi !...

ARMAND.

Comment !...

BUSSY, se reprenant et riant.

Nom que vous entourez d'une auréole de vertu... et dont je dois vous remercier...

ARMAND, souriant.

Mais, en échange, ne m'avez-vous pas prêté votre noble nom... comte de Bussy !...

BUSSY, riant.

Je dois avouer que ce n'est pas par la vertu qu'il brille... Ne parlons même pas de ce chapitre... Mais, quand je suis arrivé là, vous disiez vingt-quatre heures, n'est-ce pas, Monsieur ?...

ARMAND, surpris.

Vous m'écoutiez ?...

BUSSY.

Non. Mais j'ai entendu ces mots qui ont excité ma curiosité, car ce terme me fut donné...

ARMAND.

A vous aussi ?...

BUSSY.

Et il est un peu court...

ARMAND.

A qui le dites-vous ?

BUSSY.

Cependant, c'est suivant ce qu'on veut en faire ?

ARMAND, souriant.

Oh !... je ne crains pas de vous le dire... On m'a enjoint, et moi j'ai promis, de ne pas faire la moindre faute pendant vingt-quatre heures...

BUSSY.

Et moi, on m'a ordonné, et j'ai juré, de ne pas laisser passer vingt-quatre heures sans faire au moins une faute...

(Ils rient tous deux.)

ARMAND.

Ah !... c'est une plaisanterie !...

BUSSY.

Et à qui avez-vous fait cette promesse ?...

ARMAND, riant.

A qui j'ai promis d'être sage ?.. à la duchesse de Chevreuse !...

BUSSY.

Et c'est à la duchesse de Chevreuse que j'ai promis de ne pas l'être !...

ARMAND.

C'est singulier !...

BUSSY, riant.

Mon nom vous portera malheur. Vous ne pourrez pas tenir votre promesse !...

ARMAND, soupirant.

Si le mien vous porte bonheur, il aura donc tout gardé pour cette occasion. Mais, puis-je vous demander pourquoi vous aviez quitté le vôtre ?...

BUSSY.

Ah !... ah !... c'est difficile à dire... J'ai peur qu'après vous ne veuillez plus le garder...

ARMAND.

Ne craignez pas cela, Monsieur... Étranger au monde, tout ce que vous m'apprendrez me rendra service...

BUSSY.

Voyons !... vous n'avez jamais fait un mauvais livre ?...

ARMAND, reculant avec un vif mouvement d'effroi.

Oh !... par exemple !... un mauvais livre !...

BUSSY, à part, d'un ton moqueur.

J'en étais sûr... (Haut.) Ni enlevé une femme !

ARMAND, indigné.

Que dites-vous ?... enlevé une femme !...

BUSSY, même jeu.

Je le voyais bien... (Haut.) Ni tué un homme en duel ?

ARMAND, même jeu.

Tuer un homme ! on ne fait pas de ces choses-là...

BUSSY.

Tout cela se fait... (Il aperçoit la duchesse de Chevreuse dans le fond.) Et même, dans votre famille, il n'y a pas rien que les hommes qui ne reculent ni devant un coup d'épée, ni devant une déclaration d'amour... demandez plutôt à madame la duchesse... (Il la salue en allant au devant d'elle.)

SCÈNE III.

ARMAND, BUSSY, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Quoi ?... quelque folie !... Mais me voici !...

BUSSY.

Déjà debout... il est à peine jour...

LA DUCHESSE.

Et j'arrive peut-être trop tard... (Haut.) Vous êtes un conseiller dangereux pour un jeune homme... Je n'aurais pas dû dormir... Quoi !... il y a ici deux secrets !... deux intrigues... Mais c'est comme au temps... [illegible] et ma raison doit veiller sur ce qui va se passer...

BUSSY, [illegible]

Rêveur... inquiet... étonné de tout...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Il ne connaît pas le monde...

BUSSY, [illegible]

Ah !... ce qu'on appelle le monde !... C'est un petit nombre de personnes, vivant les unes pour les autres d'une vie de vanité et de déceptions, de petites ambitions et de grands tourments, d'espérances fugitives et de chagrins réels, pour trouver à grand'peine au milieu de cela quelque semblant de gloire ou quelques minutes de plaisir...

ARMAND.

Oh !... ce n'est pas possible !...

BUSSY, [illegible]

Demandez plutôt à madame la duchesse...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Moi... je ne pense pas ainsi...

BUSSY, [illegible]

Les femmes s'y détestent à cause de nous...

ARMAND.

Cela n'est pas vrai...

BUSSY.

Demandez plutôt à madame la duchesse !...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Je n'en sais rien....

BUSSY.

Et encore nous trompent-elles... et ne peut-on jamais compter sur leur amour...

ARMAND.

Je ne croirai jamais cela...

BUSSY.

Demandez à...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible] et prend le [illegible] entre lui et Armand.

C'est affreux de donner de pareilles idées à un jeune homme... ce sont des calomnies... [illegible] Ne prenez pas au sérieux les plaisanteries du comte de Bussy... les femmes sont bonnes, aimables et sensibles...

ARMAND, avec chaleur.

N'est-ce pas?... et il faut les adorer...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, souriant.

Mais non...

BUSSY, l'interrompant avec un sérieux comique.

Madame la duchesse, vous pervertissez ce jeune homme...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, de même.

Vous êtes dans l'erreur... il faut craindre le monde... ses séductions et ses plaisirs...

ARMAND, de même.

Parce qu'ils sont pleins de charmes, que la vie y est heureuse à faire oublier le ciel!...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais non...

BUSSY, de même.

Vous l'entraînez à sa perte...

LA DUCHESSE, sérieusement.

D'abord les femmes sont toutes vertueuses....

ARMAND, avec passion.

Et leur amour toujours sincère... n'est-ce pas?...

(La duchesse va pour parler. Bussy ne lui en laisse pas le temps.)

BUSSY.

Vous abusez de sa jeunesse...

LA DUCHESSE, moitié riant, moitié fâchée.

En vérité, comte, vous êtes insupportable... et ce n'est pas déjà si facile de donner des leçons de morale... pour que...

BUSSY, de même.

Puisque vous lui avez donné mon nom, vous avez fait assez pour lui, et pour sa vertu...

ARMAND.

Ah!... je commence à comprendre que c'est sans doute à ce nom que je dois la crainte, l'effroi, que toutes ces jolies dames montraient hier soir au souper en me regardant.

BUSSY.

Mais elles avaient pourtant toujours les yeux fixés sur vous...

ARMAND.

En murmurant des mots qui semblaient exciter leur colère.

BUSSY.

Les *Amours des Gaules*, n'est-ce pas?

ARMAND.

Les amours des Gaules?... que signifie?

LA DUCHESSE.

Rien, rien... ou plutôt une chose odieuse.

BUSSY.

Dont vous avez bien ri !

LA DUCHESSE.

Monsieur a de grands torts.

ARMAND, à part.

Qui éloignent les femmes de lui !

LA DUCHESSE.

Ceci fera votre sûreté.

ARMAND.

Ainsi, on me déteste grâce à votre nom.

BUSSY.

Et grâce au vôtre, M. de Théligny, je suis déjà traité comme un mari... personne ne fait plus attention à moi.

ARMAND.

Un mari !

LA DUCHESSE.

Sans doute... Est-ce que nous n'espérons pas marier Marie à Philippe de Théligny.

ARMAND, [illegible]. A part.

Mon frère !... il l'épouserait !

BUSSY, [illegible].

Eh bien ! qu'y a-t-il ? ([illegible].) Nous l'avons trop effrayé sur ce monde où il va vivre. (A Armand.) Rassurez-vous et écoutez : il a aussi des plaisirs que vous devez connaître, et qui vous plairont, j'en suis sûr.

AIR de [illegible].

La cour,
L'amour,
Tout vous appelle ;
Venez parmi nous,
Vous nous verrez tous
Lutter de joie avec vous.
Aimons,
Chantons,
La vie est belle :
Si nous laissions fuir
L'instant du plaisir,
Pourrions-nous le ressaisir ?
Noble jeune homme,
Apprenez comme
D'un gentilhomme
Les jours sont remplis :
Combats, victoire.

Amours et gloire,
C'est notre histoire
Dans ce beau pays !
Le jour naît,
Et dès qu'il paraît,
Devant nos pas c'est un palais qui s'ouvre ;
La grandeur
N'est pas le bonheur,
Mais on s'y trompe en entrant dans le Louvre ;
Le roi part,
On suit sans retard
L'étendard
Qui mène à la gloire :
Quel prix charmant de la victoire
On obtient...
Quand on en revient !
Des yeux
Joyeux
Un doux sourire,
Des mots gracieux,
Et quelquefois mieux,
Nous accueillent en tous lieux :
Serments
Charmants,
Heureux délire,
Transports enchanteurs,
Et souvent trompeurs,
Récompensent les vainqueurs !
Cercle agréable
Où grâce aimable,
Esprit affable
Font voler le temps,
Beautés piquantes,
Voix éloquentes,
Plumes savantes,
Charment nos instants.
Les plaisirs
Peuplent nos loisirs,
Auprès de nous ils ont ployé leurs ailes ;
Les amours
Durent peu de jours ;
Mais les plaisirs au moins nous sont fidèles ;
Deux amants,
Croyant aux serments,
Parfois disputent leurs conquêtes,

Et se battent pour des coquettes
Qui se moquent des combattants !
Fierté,
Gaîté,
Valeur, franchise,
Telles sont nos lois!
Venez à ma voix.
Chez nous ressaisir vos droits !
Ici,
Voici
Quelle devise
D'un noble seigneur
Fait battre le cœur :
Le roi les dames et l'honneur !

LA DUCHESSE, à part.

Ah ! mon Dieu ! quelles idées va-t-il lui donner là !

ARMAND, [illegible]

C'est elle !...

LA DUCHESSE, à Bussy.

Que regardez-vous donc ?...

BUSSY.

Rien... rien... (S'échappant.) Essayons de la rencontrer...

ARMAND, voulant le suivre.

Il la cherche... il la suit...

LA DUCHESSE, le retenant.

Qui cela ?... en effet... il s'échappe... où va-t-il donc ?...

ARMAND, troublé.

Près de la comtesse Marie... de celle qui doit être la femme de mon frère... Ah !... (Il [illegible] sur son cœur.) il faut que je m'éloigne de cette maison... je ne sais ce que j'éprouve... mais je sens qu'à présent j'y souffrirai...

LA DUCHESSE, [illegible]

Le pauvre garçon, il eût été si bien en officier... mais il faut pour l'honneur de notre famille... comme il faut aussi que son frère épouse Marie. J'étais venue pour décider ce mariage... Sa présence... celle du comte de Bussy, compliquent... (Souriant.) J'ai bien fait de me lever matin... ([illegible]) Faire rentrer un de mes neveux au couvent... marier l'autre... contrarier le comte de Bussy, qui me l'a rendu d'avance... ([illegible]) Et s'il se peut... prendre en défaut quelqu'une de nos jeunes prudes... il me semble que j'ai là de quoi occuper ma journée...

Elle [illegible]

SCÈNE IV.

MARIE, ARMAND, d'abord seul.

ARMAND.

Je n'ai pas bien compris ce qu'ils disaient... et leurs paroles m'ont inquiété... car elles ne répondaient pas à mes belles espérances. Qu'entends-je?...

(Ici l'on entend une musique très faible qui peu à peu se rapproche ou s'augmente. Armand va au fond, il est près de la porte et regarde au dehors, lorsque Marie paraît, sans le voir d'abord.)

MARIE.

Air du Fil de la Vierge.

Je ne puis définir le trouble qui m'agite,
Mon vague effroi!
Vers un sort inconnu mon cœur se précipite :
Mon Dieu, pourquoi?
Ah! si jamais mon âme, inquiète, étonnée,
A pressenti
Qu'un seul instant pourrait changer ma destinée.
C'est aujourd'hui!

ARMAND, à part.

Qu'elle est jolie! Ah! je suis bien sûr que je comprendrai tout ce qu'elle dira.

MARIE.

C'est lui!... j'hésitais bien à venir vous parler...

ARMAND.

Pourquoi?...

MARIE, hésitant.

Votre nom!

ARMAND.

Oubliez-le!...

MARIE.

Non pas... car c'est au comte de Bussy que je viens parler.

ARMAND, avec embarras.

Je ne sais... si je dois accepter vos confidences...

MARIE, souriant.

Vous ne les auriez pas obtenues sans vos manières, si douces... votre air... si bon... Tout cela, si différent de ce que j'imaginais... m'encourage...

ARMAND.

Alors j'accepte. Et soyez sûre que votre confiance en moi ne sera pas trompée.

MARIE, [illegible].

Pourtant j'ose à peine... et vous ne devez pas être surpris que je sois intimidée avec vous plus que je ne le fus jamais avec personne.

ARMAND.

Comment s'étonner en effet, d'un trouble qu'on partage...

MARIE, à part.

C'est singulier qu'il soit si timide et si troublé. (Haut.) Ce que j'ai à vous dire...

ARMAND.

M'intéresse, s'il s'agit de vous...

MARIE.

Nous ne nous connaissons pas encore.

ARMAND.

Il me semble que si... je vous avais rêvée...

MARIE, [illegible].

Et vos rêves m'avaient montrée à vous ?

ARMAND.

Ravissante !...

MARIE, [illegible].

Pourquoi donc, alors, avoir dit du mal de moi.

ARMAND, [illegible].

O ciel !... un pareil crime... ce serait odieux !... c'est impossible !...

MARIE.

C'est odieux !... mais c'est vrai !...

ARMAND, avec chagrin, à part.

Ah ! c'est lui !... le comte de Bussy !...

MARIE.

Vous semblez affligé !... Eh bien !... consolez-vous, quand j'ai deviné pourquoi vous m'en vouliez, je vous ai pardonné tout de suite...

ARMAND.

Comment !... Qu'avez-vous deviné ?

MARIE.

En vous voyant ami du comte de Theligny, j'ai pensé que votre amitié pour lui vous rendait injuste envers moi, à cause de mon refus de l'épouser... Vous m'avez crue coquette et insensible... dédaignant votre ami par légèreté ou par amour pour un autre... Eh bien ! vous vous êtes trompé, il n'y a rien de tout cela... J'ai voulu vous le dire, parce que depuis que je vous ai vu... il me semble que je serais toujours malheureuse, si vous pensiez mal de moi...

ARMAND, enchanté.

Mon Dieu, je n'ai pas de mots, pour répondre à d'aussi aimables paroles. Mais si j'osais vous demander quelles raisons vous portent à refuser Philippe de Théligny?

MARIE, hésitant.

Eh bien!... je vous dirai tout...

ARMAND.

Parlez.

MARIE, hésitant.

D'abord, je ne voulais pas d'un mariage seulement de convenance, et j'aurais désiré que celui à qui j'aurais donné ma main eût, avant tout, obtenu mon cœur...

ARMAND.

C'est une douce pensée dont nul n'oserait vous blâmer...

MARIE.

Je voulais plus... Monsieur... Je voulais que quelque action généreuse et belle vînt éveiller en moi, l'estime... l'admiration même...

ARMAND.

C'est beaucoup!... mais ce n'est pas encore assez pour être digne de tant de bonheur.

MARIE.

Alors... j'interrogeai tout ce qui avait connu le comte Philippe ou sa famille... et un événement singulier m'en apprit un jour plus que je ne l'espérais...

ARMAND.

Comment cela.

MARIE.

Un malheureux vieillard, presque mourant, fut recueilli chez moi par mes ordres, et dès qu'il sut mon nom, il me fit demander comme une grâce de consentir à l'entendre... Il ne voulait pas, disait-il, mourir sans m'avoir parlé... Il m'apprit alors qu'il n'était qu'un pauvre moine échappé de son couvent, et nommé le père Anselme.

ARMAND, troublé et vivement.

Comment?...

MARIE, le regarde avec surprise, puis continue.

Et il me dit en pleurant: Si j'ai quitté le cloître, Madame, ce n'est pas pour pour lui disputer les derniers jours d'une vie éteinte dans les douleurs et dans les austérités, mais c'est pour sauver d'un sort pareil au mien, pour arracher, s'il est possible, au désespoir, le meilleur et le plus intéressant des hommes, le malheureux Armand de Théligny!...

ARMAND, [illegible].

Quoi!... vous connaissez son nom... vous savez son sort... et vous avez pitié de lui!

MARIE, [illegible].

Mais qu'avez-vous donc? monsieur le comte!...

ARMAND, [illegible].

Ce que j'ai?... pardon!... c'est que je connais Armand, et que, moi aussi, je m'intéresse à son sort...

MARIE, [illegible].

Quel bonheur!... et que j'ai donc bien fait de vous dire cela!...

ARMAND.

Oui, parlez-moi encore de ce que vous avez appris sur lui, et de ce que vous avez pensé et approuvé à ce récit.

MARIE.

Le vieillard avait un dévouement si profond, et une admiration si grandes pour les vertus, l'intelligence et la bonté du jeune homme, qu'il ne pouvait se lasser d'en parler... Il me fit donc connaître tous les détails de sa vie si pure, tous les penchants de son âme si tendre... il m'a conté de lui des choses qui m'ont fait pleurer...

ARMAND, [illegible].

Est-il vrai? quoi! Madame... vous savez que ces privations continuelles, cette vie si dure, ces austérités du cloître, ne sont pas ce qui l'afflige le plus... Son âme est au-dessus des choses vulgaires, mais cette âme ardente, enfermée dans une contrainte qui l'étouffe... ce cœur aimant, condamné à une indifférence qui l'éteint... voilà surtout ce qui rendait ses souffrances infinies et intolérables... Mais ne le plaignez plus! votre pitié a payé ses tourments, et il est bien heureux!

MARIE, très vivement.

Ces tourments ont excité toute ma sympathie, et je n'ai pu en distraire ma pensée... Oui, je l'avoue... c'est pour cela que j'ai refusé la fortune et le sort brillant que Philippe doit au malheur de son frère; car depuis que ses douleurs m'ont été racontées, elles sont restées là, toujours, et je n'ai pas voulu en partager le prix...

AIR : A l'âge heureux.

Mais, Monsieur, vous serez discret!...
Je vous fais lire dans mon âme :
Livrer à d'autres mon secret,
C'était me condamner au blâme!
Un monde égoïste et moqueur
N'était pas digne de l'apprendre;
Et l'on ne doit ouvrir son cœur
Qu'à ceux qui peuvent nous comprendre.

ARMAND, très troublé, à part.

Ah! c'en est trop... je vais... (Il se reprend.) Mais non... non... je ne peux pas encore.

MARIE.

Que voulez-vous dire?

ARMAND.

Mon cœur est si troublé que je ne puis que tomber à vos pieds, et dire, merci, merci, Madame...

MARIE.

Tant d'émotions!...

ARMAND.

Si vous saviez ce que votre intérêt pour Armand... de Théligny, m'inspire...

MARIE.

Oh! je ne m'étais pas trompée, en vous croyant généreux et bon, et j'ai bien fait de confier à votre cœur... ce qui, jusqu'à présent, ne s'était jamais échappé du mien...

ARMAND, très troublé.

Vous entendre parler ainsi avec des mots de tendresse, avec des larmes dans les yeux... mais c'est le ciel!

MARIE, étonnée.

Troublé plus que moi!...

ARMAND.

Ah!... c'est que jamais rien ne m'avait donné l'idée d'un tel bonheur... et que pourtant, je comprends....

AIR de Psyché.

Votre voix révéla
Le bonheur à mon âme!

MARIE, à part.

Se peut-il qu'une femme
Le trouble à ce point-là?

ARMAND.

Je commence à connaître!

MARIE.

Eh quoi, vous commencez?

ARMAND.

J'apprendrai tout peut-être?

MARIE.

Assez! (bis.)

Laissez-moi m'éloigner...

ARMAND.

Vous quitter...

MARIE.

Qu'est-ce donc que j'éprouve de surprise et d'émotions... (Apercevant la duchesse d'Olonne dans le parc.) Quelqu'un !... (Bas.) Madame la duchesse d'Olonne !... Est-ce lui qu'elle cherche ?

([illegible])

ARMAND.

Ainsi déjà tous mes rêves de bonheur se réalisent dans cette femme... je la devinais... je la cherchais... et elle ! son cœur partageait en secret tous mes maux... ce sentiment qui m'était interdit donne à mon cœur des transports inconnus. (Il sourit.) Je suis heureux et je comprend l'amour.

SCÈNE V.

ARMAND, LA DUCHESSE D'OLONNE.

LA DUCHESSE D'OLONNE, dans le fond, à [illegible], très gaie et excessivement coquette pendant toute la scène.

C'est lui !

ARMAND, étonné.

Encore une femme jeune et belle et qui vient à moi.

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Pour vous donner une leçon.

ARMAND, souriant.

Et j'en ai peut-être plus besoin que vous ne croyez.

LA DUCHESSE D'OLONNE, elle s'est avancée doucement, puis elle met coquettement sa main sur le bras d'Armand, et dit avec avec gaieté et menace.

Je vous apprendrai à composer des épigrammes contre les femmes.

ARMAND, très étonné.

Moi !...

LA DUCHESSE D'OLONNE, gentiment.

Comte de Bussy ! (Il fait un mouvement.) Cela finira mal pour vous... vous êtes un mauvais sujet.

ARMAND, s'éloigne et dit un peu fâché.

C'est désagréable de jouer le rôle de mauvais sujet... (Souriant.) Mais ce ne sera peut-être pas inutile à mon éducation.

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Que murmurez-vous là tout bas !

ARMAND.

Je me prépare à vos leçons... Eh bien ! que direz-vous ?

LA DUCHESSE D'OLONNE.

AIR de Lauzun.

Il est des femmes parmi nous
Qui s'irritent de vos malices :
Moi je veux en rire avec vous,
Tout en blâmant vos injustices !
En censeur pourquoi s'ériger?
A nos plaisirs pourquoi donc nuire?
Il est doux de les partager
Bien plus qu'il n'est doux d'en médire.

ARMAND, souriant et assez charmé.

Et quels sont ces plaisirs que vous croyez que je ferais mieux de partager ?

LA DUCHESSE D'OLONNE, le regardant avec malice et coquetterie.

Vous le savez bien.

ARMAND, souriant.

Peut-être?

LA DUCHESSE D'OLONNE, de même.

Cette envie de plaire, que vous condamnez en nous, ne feriez-vous pas mieux de l'avoir vous-même?

ARMAND, souriant.

Si j'étais sûr d'y parvenir.

LA DUCHESSE, de même,

Ce désir d'être aimée, dont vous nous blâmez, que ne l'avez-vous aussi ?

ARMAND, souriant et galant.

Si j'espérais y réussir?

LA DUCHESSE, gracieuse et coquette.

Pourquoi ne le tentez-vous pas?... L'envie de plaire sait donner de l'esprit; être amoureux peut donner du talent, puis être aimé doit donner du génie... et la gloire est une si belle chose pour un poète, qu'il faut tout faire pour l'obtenir.

ARMAND, très galant.

Il y aurait tant de bonheur à la gagner ainsi, qu'on finirait par l'oublier.

LA DUCHESSE D'OLONNE, maligne.

Si je ne me trompe, la comtesse s'est éloignée à ma vue, et j'aperçois mademoiselle Renée de Dreux qui attend mon départ pour vous joindre.

ARMAND.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Oui, oui... j'ai peur que vous ne trouviez ici de quoi faire un nouveau volume... et que ma coquetterie n'y fournisse un chapitre... Mais grâce pour moi !... pas un mot qui me blâme, et vous en serez récompensé.

ARMAND, souriant.

Je promets volontiers de vous louer toujours !...

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Air de Lauzun.

Songez que vous l'avez promis,
Sur moi plus de traits satiriques !
Et, puisque nous sommes amis,
Croyez-moi, malgré vos critiques,
Vous qui nous reprochez ici
Nos efforts pour plaire et séduire,
Vous seriez le premier puni
Si vous n'aviez plus rien à dire.

(Elle va se cacher derrière la portière de la porte, au deuxième plan, à gauche de l'acteur.)

Ah! ah : voyons donc !

ARMAND, à part.

Ce coquin de Bussy est-il heureux !... Tout ce qui m'arrive dans ce monde joyeux m'enchante autant qu'il m'étonne.

SCÈNE VI.

RENÉE, ARMAND.

ARMAND.

C'est cette charmante personne.

RENÉE.

L'amie de Marie peut-elle vous parler ?

ARMAND.

C'est donc, en effet, moi que vous cherchez ?

RENÉE.

Oui, monsieur le comte.

ARMAND, à part.

Ah ! c'est Bussy !

RENÉE.

Je sais que vous avez mauvaise opinion des femmes. (Mouvement d'Ar-

mand.) Oh ! je le sais ; mais vous changerez cette opinion dès que vous connaîtrez bien Marie.

ARMAND.

Ainsi, vous pensez ?...

RENÉE.

Que votre ami, Philippe de Théligny, sera bien heureux d'avoir la meilleure et la plus charmante des femmes.

ARMAND.

Comme vous dites cela tristement.

RENÉE.

Ah ! ne me croyez pas attristée par le bonheur de mon amie... et ne vous étonnez pas surtout si, au lieu de m'adresser à elle, c'est à vous que je viens demander un service.

ARMAND.

Quoi ! je pourrais rendre un service à une aussi charmante personne !

RENÉE.

J'aurais dû m'adresser aussi à madame de Chevreuse, à qui je suis confiée depuis l'enfance... mais elle ne voudrait pas m'entendre. Elle veut toujours marier tout le monde, elle qui est veuve.

ARMAND.

Ah !... et vous ?

RENÉE.

Moi... je veux entrer dans un couvent.

ARMAND.

Un couvent ! O ciel ! que dites-vous ?

RENÉE.

Et c'est à vous que j'ai recours pour cela !

ARMAND.

A moi ! (A part.) Si c'était pour en sortir, je ne dis pas.

RENÉE.

Je n'ai personne au monde à qui je puisse m'adresser... Marie et la duchesse s'opposeraient également à mes projets... mais vous... les gens d'esprit comprennent tout... et vous comprendrez que j'ai pour cela des raisons que je ne puis dire.

ARMAND.

Un couvent... mais vous ne savez pas ce que vous souffririez... Vivre sans affection... sans plaisir... ah ! c'est mourir mille fois !...

RENÉE.

Il faut bien un asile à ceux qui ne conviennent pas au monde et à qui le monde ne convient pas.

ARMAND.

Je devine... votre amie est Marie !... celui qui est arrivé ici, et qui

porte le nom de Théligny... doit l'épouser... Vous le connaissiez avant elle ?...

RENÉE, [illegible].

Monsieur, je ne vous demande que de m'indiquer un de ces pieux refuges...

ARMAND.

Je vous apprendrai, au contraire, ce que vous trouveriez de malheur dans la retraite, à vous qui m'apprenez ce qu'on peut trouver de vertus dans ce monde, dont tout ce que j'entrevois me charme et me ravit !

RENÉE.

Air du Page.

Oui, Dieu créa la joie et les plaisirs
Pour enchanter, pour embellir la vie ;
L'amitié prévient nos désirs,
L'amour séduit l'âme ravie ;
Vers ce bonheur que le ciel ici-bas
Daigna semer dans sa bonté féconde,
Chacun de nous s'élance !.. mais hélas,
Il n'en est pas pour tout le monde.

Ciel ! ces dames si sévères, que diront-elles me voyant seule avec vous?

ARMAND.

Attendez là qu'elles soient éloignées... Je veux encore vous parler.

RENÉE.

Oui... j'attendrai...

(Elle va se cacher derrière les rideaux de la fenêtre à droite de l'acteur.)

ARMAND.

Je puis à peine croire ce que je vois... ce que j'entends.

SCÈNE VII.

ARMAND, MADAME DE BAGNEUX, MADAME DE SABRAN.

MARIE, [illegible] à la porte.

Encore des femmes !

LA DUCHESSE D'OLONNE, de même.

Nos prudes !...

ARMAND.

C'est toujours moi qu'on cherche.

MADAME DE BAGNEUX, en prude affectée.

Nous venons deux ensemble, monsieur le comte, remarquez-le bien... une femme risque trop en se trouvant seule avec vous... et notre vertu...

ARMAND, salue profondément.

Votre vertu...

MADAME DE BAGNEUX.

Vous l'avez offensée...

ARMAND étonné.

Moi... j'ai offensé votre vertu ?...

MADAME DE SABRAN.

Oui, Monsieur.

MADAME DE BAGNEUX.

En la soupçonnant.

ARMAND, à part.

C'est encore un tour de Bussy.

MADAME DE BAGNEUX.

Et d'abord, nous vous demandons le secret sur la démarche que nous osons faire, seulement dans l'intérêt de notre réputation et pour que notre nom respectable ne soit pas mis avec celui de ces jeunes femmes légères qui ne se respectent pas.

MADAME DE SABRAN.

Nous que l'on doit tant respecter...

ARMAND.

Qu'est-ce qu'il leur a donc fait ?

MADAME DE BAGNEUX.

Air : Ah ! si madame le savait.

Si vous avez médit de nous,
C'était avant de nous connaître,
Et vous vous repentez peut-être
En nous voyant auprès de vous ?

MADAME DE SABRAN.

Allons, Monsieur, repentez-vous !

MADAME DE BAGNEUX.

Méritez la reconnaissance
De deux cœurs qui vous maudissaient.

ENSEMBLE.

Et surtout gardez le silence !..
Car si ces dames le savaient !
Ah ! si ces dames le savaient !

(Les trois dames sortent de leurs cachettes.)

LES TROIS FEMMES.

Et elles le savent.

LA DUCHESSE D'OLONNE, riant et entrant.

Mais nous nous garderons toutes le secret…

MARIE.

Toutes ici !…

LA DUCHESSE D'OLONNE, riant.

Et Monsieur croira que les plus coupables envers nous, sont aussi les plus heureux…

MADAME DE BAGNEUX.

Éloignons-nous !… Mesdames.

MARIE, riant.

Nous aurions l'air de fuir… devant notre ennemi. Restons, Mesdames.

MADAME DE BAGNEUX.

Rester près de celui qui écrivit ces affreux romans !…

MARIE.

Romans !… ce mot l'excuse, puisqu'il signifie que pour dire du mal de nous, il fut forcé d'inventer.

LA DUCHESSE D'OLONNE.

Eh bien ! qu'il invente encore quelque nouveau conte pour nous amuser !

TOUTES.

Oui, oui, oui.

MARIE, riant.

Oui, c'est décidé… asseyez-vous là et commencez…

(Elles le font asseoir sur le sofa, une s'assied à côté de lui, une autre reste debout ; enfin elles forment un joli groupe, et en s'arrangeant, elles chantent :)

CHOEUR DES FEMMES.

Air du Domino Noir, troisième acte.

N'hésitez pas,
Pourquoi tant d'embarras ?
Monsieur, vous nous devez
Tout ce que vous savez !
Faites-nous à l'instant
Quelque récit piquant :
De vos torts envers nous
Le châtiment est doux.

A nos désirs en vain vous résistez :
Quand vous ne savez rien puisque vous inventez,
Faites-nous vite un conte, et songez bien surtout
Qu'il doit être amusant sans blesser le bon goût.

MARIE.

Parlez, nous écoutons.

ARMAND.

Vraiment,

Vous obéir est difficile.

MARIE.

Pour trouver un récit plaisant
Vous avez la cour et la ville.
Quoi! votre esprit est en défaut ?
Allons, Monsieur, vite une histoire !
Votre esprit, ou votre mémoire
Vous fournira ce qu'il nous faut.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES FEMMES.

N'hésitez pas,
Pourquoi tant d'embarras ?

ARMAND, à part.

Ah ! si nos frères me voyaient. (Haut.) Mon trouble est pardonnable... ce que je vois... m'ôte toute autre idée... je ne puis parler...

(Mouvement de silence pendant lequel on entend très bien les mots sans voir encore personne.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Mais où donc sont toutes ces dames !

BUSSY.

Je n'ai pas pu en rencontrer une seule.

(Alors on voit à la seconde porte au fond entrer Bussy et la duchesse qui s'arrêtent stupéfaits.)

TOUS DEUX, avec surprise.

Ah !

BUSSY.

Voyez !...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, à part, avec effroi.

Au milieu de cinq femmes, quel noviciat pour rentrer au cloître !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE DE BUSSY, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

BUSSY, à la duchesse.

Mais je suis volé... volé comme dans un bois... c'est à moi que tout cela revenait : c'est mon bien.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible]

Le bien mal acquis ne profite pas.

BUSSY.

Mais je ne puis concevoir, et ma surprise...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible].

Ah ! ah ! Mesdames... de mon temps on ne faisait pas mieux...

AIR : [illegible]

Ne sachant plus où trouver un refuge,
Lorsqu'un frondeur médit de leurs amours,
Les coupables contre leur juge
Ont de la ruse emprunté le secours.
Pour arracher son glaive à la justice,
Toutes ces dames aujourd'hui
En jetant leurs filets sur lui,
De leur juge ont fait leur complice.

BUSSY.

Assez de cette plaisanterie !

ARMAND, [illegible].

Ah ! Monsieur, que ne vous dois-je pas et que votre nom m'a été utile !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Voilà comme il emploie les vingt-quatre heures que je lui ai laissées.

ARMAND.

Vos torts mêmes...

BUSSY, [illegible].

Mes torts vous ont plus rapporté que ne me l'ont fait vos vertus.

AIR de [illegible].

Le nom que j'avais emprunté
Était le nom d'un homme sage :
Celui que je vous ai prêté
N'avait pas le même avantage :
C'est le nom d'un fou, d'un volage !
Mes torts sans doute sont bien grands ;
Vos vertus m'enchantent moi-même ;
Mais ces vertus, je vous les rends,
Car avec mon nom je reprends
Tous les torts qui font qu'on vous aime.

TOUTES.

Que dit-il ?... qu'y a-t-il ?

SCÈNE IX.

Les mêmes, ROGER.

ROGER, accourant gaiement.

Un cartel au comte de Bussy.

(Il reste en arrière.)

BUSSY, riant.

A moi!...

TOUTES.

A lui!...

BUSSY, riant.

Oui, Mesdames... je suis le comte de Bussy-Rabutin... l'auteur maudit.

MARIE, regarde Armand avec inquietude.

Est ce possible?

ARMAND.

C'est vrai!

BUSSY.

Je ne crains plus de l'avouer, à présent que ces dames ont pardonné.

RENÉE, à elle-même, avec joie.

C'est le comte de Bussy!

MARIE, à Armand.

Mais alors, vous seriez monsieur de Théligny, et ce nom...

ARMAND, tendrement.

Il devait devenir le vôtre!

MARIE, le regarde avec amour.

Mais le bonheur d'Armand?...

ARMAND, lui prenant la main.

Il est assuré à jamais!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, les regardant.

Qu'est-ce que j'entrevois?

BUSSY.

Et maintenant, Mesdames, plus de frayeur!... En vous voyant si généreuses pour celui que vous croyiez votre ennemi, vous m'avez désarmé... Je veux même l'emporter en générosité... mes manuscrits sont aux mains d'une de vos amies, madame de la Baume... et ils n'en sortiront que pour être jetés au feu. En reprenant mon nom, je dois

rendre celui de Théligny dont je n'ai pas certes fait un mauvais usage...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

A votre grand regret !

BUSSY.

Puis, cette provocation que j'oubliais...

ROGER, [illegible].

Une plaisanterie de ma façon... pour apprendre à ces dames ce qu'elles avaient à craindre .. car le comte de Bussy avait promis qu'avant vingt quatre heures il aurait réussi à plaire à une de vous au moins.

TOUTES, reculant.

C'est affreux !... horrible !...

ROGER, riant.

Et un ennemi inconnu a trop d'avantage.

BUSSY, [illegible].

Monsieur Roger !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, riant.

Ah ! ah !... comte... ne vous fâchez pas... Ruses contre ruses... c'est un droit de la guerre. [illegible] J'y étais bien habile. (Elle reprend sérieusement.) Pour sauver la vertu... des femmes ! tout est permis.

ROGER.

Puis il compromettait le nom du plus vertueux et du plus excellent de nos officiers... mon meilleur ami : Philippe de Théligny, avec qui j'ai servi en Espagne, que j'y ai laissé, et dont je reçois à l'instant une lettre.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, regardant Armand.

Ciel !

BUSSY, de même.

Comment ?

MARIE, [illegible].

Est-ce possible ?

Ensemble.

(Mouvement de tous.)

BUSSY, [illegible].

Quoi ! Monsieur n'est donc pas le comte Philippe de Théligny ?

ROGER.

Pas le moins du monde.

MARIE, [illegible].

Dieux !...

BUSSY.

Qui donc est-il ?

([illegible] de tous.)

ARMAND.

Je suis ..

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, se plaçant devant lui et le retenant.

Quelqu'un dont je réponds... que le hasard amena et qui va s'éloigner pour jamais.

MARIE.

Que dit-elle ?

ARMAND, vif mouvement.

M'éloigner !...

ROGER.

Quel mystère !

BUSSY.

Ma foi, tout autre nom vaut mieux que celui de Théligny... il porte malheur, je l'ai pris avec peine... je le rejette avec plaisir, et vous avez raison d'en faire autant.

ARMAND, voulant l'empêcher de dire cela.

Monsieur ?

BUSSY, souriant et désignant Marie.

Madame la comtesse n'en a pas voulu non plus, et je lui conseille bien de ne jamais l'accepter.

ARMAND, avec impatience.

Pourquoi donc ?

BUSSY, riant.

Demandez à madame la duchesse.

LA DUCHESSE, avec trouble et embarras.

A moi ! Je ne sais rien, je ne comprends rien à toutes ces paroles... qui rappellent peut-être des calomnies... et je vous prie...

BUSSY.

Oh ! c'est que les femmes sont bien coquettes dans votre famille...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, colère, regarde Armand. On voit qu'elle a envie de lui dire d'imposer silence au comte, puis elle se ravise. A part.

Personne pour le faire taire.

MARIE.

Mais cette famille, monsieur le comte.

BUSSY, riant.

Est-ce que ça vous décide à y entrer ?

ARMAND, très vivement.

Assez, Monsieur !... je ne souffrirai pas que vous en disiez davantage.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, très vivement.

Bien ! bien ! on ne doit pas laisser attaquer ni un nom qu'on respecte, ni une femme qu'on aime. (Se reprenant.) Mais qu'est-ce que je dis là ?... vous ne pouvez pas aimer, vous ne pouvez pas vous battre ?... (A part, le regardant.) Et c'est dommage.

BUSSY.

Pourquoi donc Monsieur ne se battrait-il pas? Nous avons changé de nom, nous avons changé de rôle... nous pouvons bien échanger quelques coups d'épée.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible]

Mais il ne sait pas...

ARMAND, [illegible]

Je sais déjà qu'il est d'usage de demander raison... [illegible] quand on en manque.

BUSSY, [illegible]

L'épigramme aussi... avec l'amour et le duel... Tout ce que vous ne compreniez pas ce matin... Ce que c'est que les bons exemples... comme ça profite vite à la jeunesse : il me doit cela.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Il vous a là une jolie obligation.

BUSSY.

Mais ce n'est pas sérieux... Pourquoi Monsieur prendrait-il fait et cause pour un nom qui n'est pas le sien? Pourquoi l'y engageriez-vous? vous qui savez que j'ai eu des raisons de m'en plaindre? vous qui n'ignorez pas ce qu'il en a coûté à votre sœur pour l'avoir porté? Un mari capable de donner des coups d'épée... un homme odieux... qui n'est pas de notre siècle...

ARMAND, [illegible]

Mon père!

BUSSY, [illegible]

Je sais bien qu'elle était aussi coquette que jolie... A mari jaloux, femme légère...

ARMAND, [illegible]

Ma mère!...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Des calomnies.

BUSSY.

Et je me souviens...

ARMAND, [illegible]

Vous vous souviendrez, Monsieur, que je vous ai fait taire à ce nom...

BUSSY.

Et de quel droit?

ARMAND.

Du droit que je crois à tous d'imposer silence à la calomnie.

BUSSY.

Monsieur!

ARMAND.

Moi! je suis étranger à ce monde où vous vivez; mais au milieu du trouble qui m'agite... je sens, je devine que vos paroles sont... injustes, cruelles, dangereuses surtout... (S'animant.) et que je ne peux pas, que je ne veux pas les souffrir...

BUSSY.

Et si je voulais parler?...

ARMAND.

Je devrais vous en empêcher, au péril de ma vie, au risque de la vôtre. . et cependant, Monsieur, jamais, jusqu'à ce moment, ma pensée n'avait admis l'idée d'un duel; jamais non plus, il est vrai, mon cœur n'avait battu à tant d'émotions nouvelles... Pour me guider, je n'ai encore que les mouvements de ce cœur agité... mais c'en est assez pour savoir qu'il ne m'est plus permis de garder le silence, et qu'Armand de Theligny doit vous ordonner de respecter le nom de sa mère.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ciel!

BUSSY, avec une impression profonde.

Vous, Armand de Théligny!

(Mouvement de tous qui se regardent.)

MARIE, s'appuyant comme si elle n'avait plus de forces, à part.

Des vœux éternels!..

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Oui, c'est mon neveu Armand!... Je voulais le cacher... l'éloigner... J'aurais bien fait... Un duel!... une passion!... Son secret découvert!... et les vingt-quatre heures ne sont pas écoulées... Ah! il est bien de la famille!

BUSSY.

Vous en convenez?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Qu'est-ce que je dis là?...

ARMAND, calme et digne, et regardant autour de lui les autres qui ont l'air curieux.

Oui, je suis Armand de Théligny... emporté loin du cloître par une force inconnue... Le hasard m'amena dans ces lieux... Madame m'y força au silence et je résolus alors d'en profiter pour apprendre quelque chose de ce monde, où j'apportais l'espoir d'un bonheur infini; mais je sens que désormais le mystère m'est impossible. Je reprends donc mon nom d'Armand de Théligny, au risque de tous les périls, et je ne veux rien devoir qu'à l'honneur et à la vérité.

MARIE, et les autres femmes.

Bien.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible]

Mais l'honneur de la famille? les droits de votre frère?

ARMAND, [illegible]

Mon frère!... Ah! qu'il garde à jamais ses droits, ses titres, ses richesses... Ce qu'il me faut à moi, c'est seulement l'air! la liberté!... l'affection!... Tous les autres biens qu'on s'arrache dans le monde, est-ce qu'on y pense quand on manque de ceux-là qui sont la vie!... quand la pensée est captive... le cœur comprimé et les pas retenus!... Mon Dieu!... que je puisse agir, penser et aimer librement, et je n'en veux pas davantage.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Décidement ce jeune homme n'a pas la moindre vocation pour le couvent.

BUSSY.

Pas du tout!

RENÉE, à elle-même.

Je comprends qu'il m'éloignât du cloître.

MARIE, à elle-même.

C'était lui!

ARMAND.

Approchez et écoutez, vous, Mesdames, si charmantes quand vous me preniez pour un autre, qu'il m'est impossible à présent de me passer de votre indulgence... Enfant, je fus enfermé loin de tous les miens; je n'ai conservé du monde qu'un seul souvenir... les larmes de ma mère. Pouvais-je entendre de sang-froid ce nom adoré et béni?...

BUSSY.

Pardon!...

ARMAND.

Ce nom dont le culte suffit longtemps à ma pensée! Oui, songer à Dieu, à ma mère, ce fut toute ma vie jusqu'à dix-huit ans... Je n'imaginais pas qu'il pût en exister une autre; mais alors... tout mon bonheur se changea en vague ennui... mon cœur était plein d'agitations inconnues... je ne vivais plus... j'attendais la vie...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Pauvre enfant!

ARMAND.

Le plus âgé de nos frères avait connu le monde, je lui confiai mes tourments... A chacune de mes aspirations vers ce monde, je vis pâlir son front: « Mon frère, me dit-il, Dieu, dans son infinie bonté, n'a pas commandé des sacrifices au-dessus de nos forces. Je partirai, j'irai trouver votre famille: quand je reviendrai vous serez libre!... » Il partit, mais il ne revint pas!... Ce que je souffris, je ne puis le dire: j'invoquai ma mère... on ne laissa pas mes lettres arriver jusqu'à elle...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, vivement.

Armand !...

ARMAND.

Que vous dirais-je ? je ne pus résister à ce désir insensé qui me poussait loin du cloître... Et maintenant il me semble que je commence à vivre ! Voilà quel est celui qui vous demande à tous asile et protection.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, troublée.

Mais les dangers sont terribles !... Armand, revenez de ce délire qui vous entraîne à votre perte et rentrez volontairement au cloître.

ARMAND, avec violence.

Rentrer au cloître !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, à part.

C'est cruel !... un si joli homme !

ARMAND.

Que m'importent les dangers ?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, à part.

Tant de courage !

ARMAND.

Si je l'ai quitté, ignorant encore tous les biens de la vie... irais-je y retourner quand j'ai déjà entrevu ici les plus grands bonheurs !

(Il regarde Marie.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, à part.

Et si disposé à en profiter !

ARMAND.

Oh ! non, non jamais !

BUSSY, vivement et allant à lui.

Ah ! si dans les jours de bonheur, mon esprit moqueur s'amuse de tout et ne craint pas d'attrister les heureux de ce monde... Monsieur de Théligny, vous êtes jeune, noble, malheureux et plein de courage... je ne suis plus alors pour vous qu'un ami offrant mon bras, mon crédit, mon épée... et je me mets tout à votre service.

TOUS.

Bien ! bien !

MARIE, exaltée.

Oh ! il faudra que nous le sauvions !

ARMAND, entre Bussy et Marie.

Le ciel ne me donnât-il que ce moment de bonheur, j'aurais vécu au moins un jour... (Il leur prend les mains.) Et je puis mourir à présent !

BUSSY.

Mourir ! allons donc, c'est le cas de vivre au contraire !... Il y a des dangers, des obstacles !... et c'est cela qui m'en plaît !...

(On entend du bruit en dehors.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Dieu !... n'entends-je pas du bruit ?... Si c'était ?... [illegible] Allez vous informer, et tâchons surtout d'éviter un éclat !... Armand !... [illegible] au nom du ciel ! ne faites pas une démarche avant de m'avoir entendue.

ARMAND, [illegible].

Que pouvez-vous avoir à m'apprendre?

ROGER, [illegible].

On cerne la maison... Nul n'en peut sortir... La force armée vient y saisir un coupable.

ARMAND.

C'est moi !... mais ils ne m'auront pas vivant... J'aime mille fois mieux mourir !... N'espérez pas que je les suive jamais.

([illegible] des soldats et un exempt de justice.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, qui l'a regardé avec pitié, a l'air de prendre une résolution.

Il le faut !

L'EXEMPT.

Je suis porteur d'ordres rigoureux, et l'on m'a prêté main forte.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Pas d'éclat pour l'honneur d'une illustre famille.

BUSSY, à Armand.

Que faire?

ARMAND.

Tout, plutôt que de céder !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Attendez !... il reste un moyen de triompher de lui, et je vais l'employer. Avant une heure vous l'aurez reconduit au cloître qu'il voulait quitter, et où il rentrera volontairement.

MARIE s'est approchée de la duchesse, elle a entendu, et se trouve mal en disant :

Il est perdu !

(Elle est au milieu des femmes.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'aux deux autres actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, MARIE, ARMAND.

(Au lever du rideau Marie est assise à droite de l'acteur, Armand est à genoux devant elle, et Colette la soutient.)

MARIE, avec effroi et en pleurant.

Il est perdu! (Elle ouvre les yeux, regarde autour d'elle, puis voit Armand, et dit avec un cri de joie.) Lui!

ARMAND.

Bénissant l'infortune qui m'a valu tant de bonheur.

MARIE, regardant autour d'elle.

Où sont-ils?

COLETTE.

J'ai éloigné tout le monde pour vous donner des soins, mais Monsieur a voulu rester.[1]

MARIE.

Et ceux qui venaient vous chercher?

ARMAND.

Là!... m'attendant... Ils ont accordé quelques instants aux prières de la duchesse de Chevreuse... voyez...

(On voit un homme à chaque porte.)

MARIE, se levant vivement.

Ce temps suffira pour leur échapper.

COLETTE.

L'escalier dérobé... le passage souterrain qui communique au château.

MARIE.

Où irait-il ensuite?... poursuivi, sans asile... Non!... il faudrait que tout fût perdu pour tenter le dernier moyen, et d'abord essayons du premier de tous...

(Elle va ouvrir un petit coffret, et en tire un papier.)

ARMAND.

Que faites-vous, et quel est ce papier ?

MARIE.

J'étais enfant quand mon père, à la première campagne du jeune roi, tomba devant lui en parant de son corps un coup qui pouvait l'atteindre... Louis, reconnaissant et désolé, jura qu'il exaucerait le premier vœu que je formerais... jusqu'ici je n'avais rien désiré... aujourd'hui, il peut me rendre heureuse.

Air d'Yelva.

Quand, pour payer un dévouement fidèle,
Le roi signa cet écrit précieux,
Quand il me dit : Si votre voix m'appelle,
Mon seing royal comblera tous vos vœux,
Il a voulu qu'un gage de puissance
En fût encore un de bonheur pour moi !...
Vous rendre au monde ainsi qu'à l'espérance ;
C'est accomplir les volontés du roi ;
Je suis heureuse et j'obéis au roi.

ARMAND, la retenant d'un geste.

Arrêtez ! et écoutez-moi...

MARIE.

Que voulez-vous ?

ARMAND.

Avant d'employer pour ma liberté ce trésor royal, un mot qui donne à cette liberté tout le prix qu'elle peut avoir.

MARIE, le regardant en souriant.

Quel mot ?

ARMAND.

Vous l'avez deviné.

MARIE, souriant.

Et votre frère ?...

ARMAND.

J'ai promis de lui laisser tous les biens de la terre, et celui que j'envie vient du ciel.

MARIE, lui tendant la main.

Armand !

ARMAND, prenant sa main.

Elle sera à moi ?

MARIE.

Mon cœur m'avait toujours dit que j'aimerais quelqu'un qu'il faudrait consoler.

ARMAND.

Vous voyez bien que vous êtes un ange.

MARIE, très tendre.

Je ne connais personne au monde qui ait besoin de consolation autant que vous. (Après avoir dit cela très tendrement, elle s'éloigne de lui, et va à Colette, qui écoute à la fenêtre.) Que fais-tu là ?

COLETTE.

J'écoute... C'est la fanfare ; le roi est en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

MARIE, avec joie.

Vous voyez donc bien que le ciel nous protége. (Elle se rapproche de lui.) N'aviez-vous pas une demande préparée pour Sa Majesté ?

ARMAND, tirant un papier de sa poche.

La voici !

MARIE, le prenant.

Et maintenant je vais vous quitter.

AIR : De ces lieux une affaire.

Grâce au nom de mon père,
Le roi m'entendra,
Et le bonheur, j'espère,
Bientôt reviendra...

ENSEMBLE.

MARIE, s'éloignant.

Grâce au nom de mon père.

ARMAND, la conduisant.

Grâce au nom de son père,
Le roi l'entendra,
Et le bonheur, j'espère,
Bientôt reviendra.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

(Marie est déjà près de la porte pour sortir.)

LA DUCHESSE, entrant par le fond.

Ils attendront encore une heure, et ces dames se sont éloignées... peut-être plus curieuses qu'inquiètes ; mais enfin, m'ayant promis le secret... pourvu que cela leur soit possible !... Vous alliez vous reti-

rer, Marie : je ne vous retiens pas... j'ai besoin d'avoir une explication avec mon neveu.

MARIE.

Je m'éloigne donc, mais c'est en disant : Au revoir.

ARMAND la suit jusqu'à la porte latérale en la devançant, où elle entre et dit.

Au revoir !...

Il reste près de la porte, regardant encore quand on ne la peut plus voir. Colette suit Marie.)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, ARMAND.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Venez, Armand, il faut que je vous parle... Oui, il le faut absolument.

ARMAND, calme et digne.

Je ne refuse pas de vous écouter, madame la duchesse... mais, avant tout, avant que vous essayiez de m'imposer vos idées et de me convaincre par toutes vos raisons de convenance et d'intérêt que je dois sacrifier ma jeunesse, mes goûts, mes passions, enfin tout moi-même à la prospérité de ma famille... je vous déclare que vos paroles sur ce point seront complétement inutiles. Si je me croyais coupable, j'hésiterais, je tremblerais ; mais, vous le voyez, je suis calme et parfaitement décidé.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ce calme et cette fermeté sont dignes d'un vrai gentilhomme... Un homme comme il faut doit toujours être maître de lui... Quel dommage que ce qui est convenable pour les autres soit coupable pour vous.

ARMAND.

Dieu me pardonnera, car il ne verra jamais dans mon âme un désir contraire à ses lois éternelles, à celles qu'il créa pour tous... Ne nuire à personne... aider les autres... porter dans mon cœur une charité universelle... me dévouer, s'il le faut, au bien de mes semblables. Le ciel a mis tous ces vœux dans mon âme, et lui obéir à jamais sera ma loi... Maintenant, vous le voyez, hors le cloître, où je ne rentrerai jamais, toutes mes volontés seront soumises à vous, à ma famille, et à l'objet du plus violent amour...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ciel ! déjà !... Écoutez-moi... ce cloître qui doit vous renfermer...

ARMAND, l'interrompant.

Arrêtez !...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ces sacrifices... qui sont nécessaires...

ARMAND, de même.

Impossibles !... je vous l'ai dit... ils sont trop affreux.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, vivement.

Ah!... c'est que vous ne savez pas ce que c'est que ce monde où nous vivons tous ; ce que vous regardez comme affreux, et qui l'est peut-être en effet... cette contrainte, qui tue une partie de l'âme au profit d'une loi, d'un intérêt et d'une convenance qu'on n'a ni faite ni acceptée... vous ne le savez pas... mais c'est la vie !

ARMAND.

Ah !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

C'est la vie pour presque tous... Il en est peu dans ce monde qui n'aient jeté ainsi en holocauste à l'usage leurs plus belles facultés de bonheur, qui n'aient été forcés de comprimer leur cœur, d'arrêter leur pensée, de retenir leurs passions, et pourquoi ? pour vivre... paisiblement, convenablement, comme tout le monde... c'est-à-dire... avec le plus de contrariétés... (Elle sourit.) et le moins de bonheur possible.

ARMAND.

Vous me trompez !

LA DUCHESSE.

Je le voudrais... mais ce que je dis est vrai, même parmi ceux que le monde envie, et qui passent pour les plus heureux... Si vous pouviez lire dans leur cœur, dans le mien... dans celui de votre mère !

ARMAND, ému.

Ma mère !... oh ! ne me parlez pas de ma mère !...

LA DUCHESSE.

Ne pleure-t-elle pas son fils, et, si elle l'avait pu, se serait-elle jamais séparée de lui ?

ARMAND.

Pourquoi donc n'a-t-elle pas reçu ses caresses ? pourquoi l'a-t-elle voué à une vie si cruelle?... pourquoi?...

LA DUCHESSE.

Silence !

ARMAND.

Oh ! oui, je l'interrogerai moi-même... J'irai me jeter à ses pieds, dans ses bras !

LA DUCHESSE, vivement, avec effroi.

Ne faites pas cela !

ARMAND.

Cet effroi !

LA DUCHESSE.

Ne cherchez pas à la voir !

ARMAND, vivement.

Ne pas la voir ! mais le plus ardent des désirs qui m'ont emporté loin du cloître, c'est la pensée de retrouver ma mère ! l'objet d'un culte tendre et sacré, dont mon âme éprouvait la seule douceur qu'elle ait connue.

LA DUCHESSE.

Hélas ! comment lui dire ?

ARMAND.

Parlez donc !

LA DUCHESSE.

Ma pauvre sœur se vit à l'âge de quinze ans unie au fier marquis de Théligny... toute résistance eût été inutile, la famille avait décidé... mais avant...

ARMAND.

Eh bien !...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Nous avions été élevées, ma sœur et moi, chez une de nos parentes... son fils... nous croyions qu'il était destiné à épouser ma sœur, il l'aimait, et le cœur de Suzanne était tout à lui avant qu'elle sût seulement ce que c'était que l'amour, avant qu'elle eût entendu ce mot.

ARMAND.

Ma pauvre mère !...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Oui, vous devez la plaindre... elle a tant souffert !...

ARMAND.

Vous voyez donc bien qu'elle a besoin de la tendresse d'un fils pour la consoler.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Vous ne m'avez pas compris, Armand, et vous aurez sans doute peine à comprendre ce qu'une femme bonne et vertueuse peut avoir à souffrir dans un monde brillant où l'apparence de la joie cache souvent tant de douleur. Lorsque Suzanne se maria contre son cœur... ah ! vous ne savez pas non plus ce qu'il y a de tourments inouïs, de larmes étouffées, d'angoisses impossibles à décrire dans ces seuls mots : Se marier contre son cœur ! se donner à celui qu'on n'aime pas, l'âme remplie d'amour pour un autre... dévorer des regrets qui sont des crimes dont un homme qui est là près de vous a le droit de s'offenser et de vous punir... et cet homme qui vous déplaît, qui vous effraie, il faut lui prodiguer... des sourires... des flatteries et des caresses... [illegible]. En vérité, la so-

ciété a été bien habile ; car elle a inventé des tourments que Dieu n'aurait jamais imaginés...

ARMAND.

O mon Dieu !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ce n'est pas tout... celui qu'elle aimait avait été chercher une mort glorieuse dans les combats .. Un jour le bruit se répandit qu'il n'était plus... Ma pauvre sœur, à cette nouvelle, fut près de succomber à son désespoir, et dans le délire de la fièvre, le nom mille fois répété de celui qu'elle pleurait apprit au marquis de Théligny le sujet d'une tristesse qu'il lui avait souvent reprochée, mais dont il avait toujours ignoré la cause.

ARMAND.

Ah ! qu'elle a dû souffrir !... elle aussi !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Le marquis fut forcé à une absence de quelques jours, et votre mère put librement se livrer à sa douleur ; mais ce bruit de mort était faux, et le retour de celui qu'elle aimait la surprit au milieu de ses larmes.

ARMAND.

Il la revit !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

C'était notre parent !... il avait libre accès dans la maison, et il put se convaincre de la constance d'un sentiment qui eut, ah ! je l'atteste, autant d'innocence que de malheurs.

ARMAND.

Et... ce retour ?...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ce retour... l'absence de son mari... les regrets qu'elle avait montrés, tout se réunit pour servir la malignité d'un peuple oisif et toujours prêt à s'occuper de scandale... Ce fut alors que le marquis de Théligny revint brusquement, instruit de tous les bruits qu'il voulait faire taire ! .. Le comte de Bussy, toujours le premier à plaisanter des calomnies, reçut de lui un coup d'epée... d'autres furent forcés au silence par les soins empressés et les égards que le marquis prodiguait en tous lieux à sa jeune femme... mais le soupçon était entré dans son âme... il n'en sortit plus.

ARMAND.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Le monde connaisssait la violence de son caractère jaloux... En le voyant calme et bon pour sa femme, on ne douta plus de sa vertu et sa réputation fut intacte... C'était tout ce qu'il avait voulu, et dès qu'il put ensuite convenablement quitter la cour, il se retira seul avec

elle dans une de ses terres, où rien ne le forçant plus à la contrainte, il fit des tourments de la femme abandonnée à sa vengeance la seule affaire de sa vie.

ARMAND.

Ah! mon Dieu !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, [illegible]

L'epoque de ces troubles avait été aussi celle de votre naissance. Armand... si vous avez vécu, si votre mort et la sienne n'ont pas marqué ce moment, c'est que votre mère effrayée vous avait déjà voué au ciel. [illegible] La colère de M. de Thėligny s'arrêta devant l'enfant consacré à Dieu, et devant le desespoir terrible de la mère...

ARMAND, [illegible]

Tout ce que j'entends trouble mes idées et mes projets.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Cet éclat qui va suivre votre sortie du cloître ?...

ARMAND.

Mon Dieu !

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

La puissance royale invoquée, ce bruit .. ce bruit, ce scandale.....

ARMAND, hors de lui.

Ah !... mais ne dites pas tout cela !... Vous ne savez pas... non, vous ne pouvez pas savoir ce qui se passe en ce moment en mon âme... il me semble que je vais perdre la raison...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, avec [illegible].

Non, mon enfant, vous vous resignerez comme tant d'autres, à un malheur nécessaire... Je vous ai ce matin semblé bien cruelle !... Si vous saviez tout ce que j'ai souffert moi-même... Je ne vous parle pas de ma vie de contrainte où j'étouffai, par le mouvement de chaque jour, le bruit des passions qui cherchaient à se faire entendre ; mais, en ce moment, est-ce que je ne comprends pas vos souffrances de jeune homme?... Est-ce que je ne sais pas quel affreux desespoir va briser le cœur de votre mère ?

ARMAND.

A ce nom... tout mon courage s'évanouit. Ma mère !... Oh ! quand elle saura mon désespoir, mon supplice de tant d'années... elle-même voudra m'en affranchir... (Changeant de ton.) Mais qu'avez-vous dit?... Ce bruit, cet éclat... peuvent ternir son nom ?... sa vie peut être menacée ? Mon Dieu !... ce serait moi, son fils, qui provoquerais un scandale qui la tuerait, elle, ma mère !... que j'ai tant aimée, tant regrettée... Je ne la reverrais que... pour déchirer son cœur .. et faire rougir son front... Mais cela ne se peut pas, c'est impossible... ce serait un crime.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ah ! je reconnais un noble cœur !

ARMAND, avec terreur.

Mais... il me faudra donc rentrer dans cette affreuse prison baignée de tant de larmes ?... Il me faudra donc quitter Marie ?... Oh ! nul ne peut savoir ce qu'est une femme aimée et qui nous aime, pour celui qui ne connut jamais aucun doux sentiment, qui n'entendit jamais un seul mot de tendresse... Ne plus la voir, ne plus l'entendre !... vivre dans un lieu où mon amour serait un crime, où il faudrait en étouffer jusqu'au souvenir... Oh ! l'effroi que m'inspire cette idée est plus forte que ma raison et que ma volonté... Non, non... je ne peux pas... c'est impossible !...

(Il tombe accablé sur un siége. On entend un bruit de voix.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Qu'est-ce donc ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BUSSY, entrant avec LA DUCHESSE D'OLONNE ; MESDAMES DE BAGNEUX et DE SABRAN, puis RENÉE.

BUSSY.

Ils ne voulaient pas nous laisser pénétrer, et moi .. je voulais vous dire que tout se prépare pour seconder vos désirs... Oh ! toutes ces belles dames ont mis en jeu leurs protections...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, troublée.

Mais elles avaient promis le secret.

BUSSY, l'interrompant.

Il y aurait conscience à laisser renfermer un jeune homme qui a d'aussi bonnes dispositions et d'aussi belles raisons pour se plaire dans le monde... A peine arrivé, une femme... adorable l'aime... des femmes charmantes lui font mille coquetteries... une tante, femme d'esprit, peut lui apprendre tout ce qu'on doit savoir, et un ami, mauvais sujet, veut lui apprendre tout ce qu'on doit ignorer... n'y a-t-il pas là de quoi faire une éducation complète dans les vingt-quatre heures ? (Étonné.) Mais il n'écoute pas !..... Il ne semble pas m'entendre !..... (L'appelant.) Monsieur Armand de Théligny !

ARMAND, le regarde, étonné.

Que voulez-vous ?

BUSSY.

Rassurez-vous donc ! vous serez libre... vous aurez, comme nous

tous... une vie joyeuse et charmante... Et, quant à moi, qui ai si souvent réussi à faire des sottises, il y aurait bien du malheur si j'échouais dans le projet qui m'amenait ici. (Renée paraît au fond et fait un mouvement de joie.) Mon mariage avec mademoiselle de Dreux...

LA DUCHESSE.

Y pensez-vous?...

(Elle voit Renée.)

BUSSY, allant à Renée.

Et vous?

(La ritournelle commence.)

RENÉE, souriant.

Je n'ai pas le temps de vous le dire, on apporte un cadeau envoyé par monsieur le comte de Bussy, dit-on.

BUSSY, étonné.

Bah!..

TOUTES.

Du comte de Bussy.

ARMAND, à part, [illegible] contre la table à droite, et la tête dans ses mains.

Je ne comprends plus ce qui se passe autour de moi...

BUSSY, à Renée.

Qu'est-ce que cela ?

(Un domestique, entré avec Renée, tient une corbeille dans laquelle sont quatre volumes richement reliés.)

RENÉE.

Une surprise !... de votre part !

BUSSY, étonné.

De ma part?...

RENÉE.

Des livres!.. (Lisant.) A madame la duchesse de Chevreuse.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, prenant le livre.

A moi?...

RENÉE, elle donne un livre à chacune.

Madame de Bagneux... madame la comtesse de Sabran... pour la duchesse d'Olonne.

CHŒUR DES FEMMES.

Air : Célébrons ces campagnes.

Sans doute, pour nous plaire,
Dans ce nouvel écrit,
Notre censeur sévère
S'est mis en frais d'esprit :

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, seule.

De la haine des femmes
Monsieur s'est effrayé :
S'il se repent, Mesdames,
Serons-nous sans pitié ?

ENSEMBLE.

Sans doute, pour nous plaire.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Une marque au mien !...

TOUTES.

Au mien aussi !

BUSSY, il regarde sur l'épaule de la duchesse de Chevreuse, et dit à part.

Madame de Labaume a fait imprimer le manuscrit que je l'avais priée de brûler. . Une vengeance contre ces dames et contre moi...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ciel !...

RENÉE.

Qu'y a-t-il ?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, lui montre, en riant, la page marquée, et lui désigne la comtesse de Bagneux, qui est à côté d'elle.

Voyez !...

(Le même jeu se fait à chacune ; elles montrent à gauche, en désignant les dames à droite.)

AIR : Des amours de Michel et Christine.

Ce qu'il est écrit d'elle
C'est la vérité !

TOUTES LES DAMES, riant, et chacune s'étonnant de voir rire les autres.

Quelle gaité ! d'où vient donc leur gaité ?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ce livre étincelle
De malignité !

TOUTES LES DAMES, même jeu.

Quelle ! gaité ! D'où vient donc leur gaité ?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Rien de tout cela ne nous choque :
Point de dépit ! point de fureur !
La femme d'esprit qui s'en moque
En riant pardonne à l'auteur.

BUSSY.

Que d'indulgence et de bonté !
J'en suis confus, en vérité !

ENSEMBLE.

TOUTES LES DAMES.

Ah! ah! ah! ces malices-là
Chacune en rira,
S'en amusera!
Ah! ah! ah! ces malices-là,
Personne ne s'en fâchera.

BUSSY.

Ah! ah! ah! ces malices-là
Chacune en rira,
S'en amusera!
Ah! ah! ah! j'aime mieux cela,
Mais Dieu sait si ça durera!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, retournant la page.

Ah!... il parle de moi!

BUSSY, à part.

Ouf!... le revers de la page!

MADAME DE SABRAN, retournant la page.

Et de moi!

MADAME DE BAGNEUX, même jeu.

Et de moi!

LA DUCHESSE D'OLONNE, même jeu.

Et de moi!

CHOEUR.

Air : Je vous [illegible].

TOUTES LES DAMES.

Plume infernale!
C'est un scandale
Que rien n'égale!
Ah! maintenant,
Restons unies;
Que soient punies
Les calomnies
De ce méchant!

BUSSY, à part, [illegible].

Comme ça change!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ce sont des calomnies!

TOUTES.

Oui, oui, des calomnies.

ARMAND, sortant vivement de son état de rêverie, et portant sa main à son front avec un peu d'égarement, d'abord moins violent, mais s'animant par degrés.

La calomnie!.. voilà bien des fois, dans un seul jour, que ce mot affreux retentit jusqu'à moi. (Il regarde autour de lui.) Mais on n'en sait donc pas les effets dans ce monde, où on l'accueille en riant dès qu'elle ne vous atteint pas... Mais on ignore donc qu'elle peut condamner l'existence d'une femme et d'un enfant!... à des tourments... à des... (Il s'arrête et se reprend.) Quoi!... il existerait un monde brillant et beau où des écrits mensongers pourraient souiller la vertu... salir le talent et ternir la gloire... Oh!... ce n'est pas possible, la société entière se soulèverait contre eux!... car le mensonge qui vous ôte l'honneur est mille fois plus odieux que le fer qui vous ôte la vie... (Il est un peu égaré et regarde Bussy avec trouble, puis il lui prend la main.) Mais ce n'est pas vous... vous ne feriez pas cela?... Vous êtes généreux et bon... Vous vouliez me sauver...

BUSSY.

Et je l'espère encore.

ARMAND, avec égarement.

Pourtant!... ce sont des propos joyeux, dont on riait, des épigrammes plaisantes... des mots piquants... puis une femme qui souffre vingt années... un enfant qui meurt chaque jour... qui ne doit connaître ni la joie... ni l'amour... ni l'amitié... Oui... jusqu'à l'amitié... Vous m'aviez offert la vôtre... vous vouliez me servir... Mais non... non.. ne faites rien pour cela... Ne soyez ni généreux, ni bon!.. Votre amitié!.. mais ce serait un regret de plus... Ces femmes!... éloignez-les donc... Vous ne voyez pas ces liens qui me tiennent... qui me serrent... qui m'étouffent...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

O mon Dieu!...

ARMAND.

C'en est trop!... ma tête brûle... je ne puis plus me soutenir... je me meurs...

(Il retombe accablé sur le sofa.)

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Ciel!... si sa vie était menacée.

BUSSY.

Non.. des émotions trop vives que le repos calmera... Éloignez-vous Mesdames.

(Toutes les femmes, au lieu de s'éloigner, s'approchent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant par le fond.

Eh bien! qu'y a-t-il?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, montrant Armand.

Accablé par ces derniers jours de fatigue et de chagrin...

MARIE, souriant.

Qui vont finir... tranquillisez-vous... et allez trouver quelqu'un qui vous demande, chère duchesse... un exprès venu de loin.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, regardant Armand.

Mais...

MARIE, de même.

J'y veillerai! que ces dames me permettent de rester seule ici avec M. de Théligny... Nous vous rejoindrons ensemble dans peu d'instants... Une bonne nouvelle va le guérir... et effacera toutes les émotions pénibles de la journée...

Air : Dernière pensée de Weber.

Je ne veux plus qu'on se désole!
Le ciel nous rend des jours sereins;
J'apporte une heureuse parole
Qui va chasser tous les chagrins.

ENSEMBLE.

MARIE.

Je ne veux plus qu'on se désole!

LA DUCHESSE.

Vainement sa voix le console,
Désormais plus de jours sereins!
Est-il une heureuse parole
Qui puisse bannir ses chagrins?

BUSSY.

Oui que votre voix le console,
Rapportez-lui des jours sereins!
Et que votre douce parole
Bannisse à jamais ses chagrins?

ENSEMBLE.

MESDAMES D'OLONNES, DE BAGNEUX, DE SABRAN.

Oui, que votre voix le console,
Rapportez-lui des jours sereins,
Et que votre douce parole
Bannisse à jamais ses chagrins.

(Bussy et les dames sortent.)

SCÈNE VI.

MARIE, ARMAND.

MARIE.

Comme il est accablé !... et qu'il est doux de penser que la joie va revenir... et par moi.

ARMAND, encore égaré.

Il me semble qu'un rêve terrible !... ah !... c'est elle !...

MARIE.

Oui, moi !... (Elle approche.) Comme vous êtes pâle... tremblant...

ARMAND, cherchant dans sa mémoire.

Oui !... j'ai souffert depuis que vous m'avez quitté....

MARIE.

Mais me voici.

ARMAND, tristement.

Toute ma vie j'ai souffert.

MARIE, gentiment et s'asseyant près de lui sur le sofa.

Ne m'avez-vous pas choisie pour vous le faire oublier.

AIR : Au premier abord votre mine. (*Filles à marier.*)

Ce devoir, j'en ai l'espérance,
Il sera bientôt accompli !
Ma voix chassera la souffrance,
Et dans votre âme la présence
Du passé versera l'oubli. (bis.)
Pour nous aimer Dieu nous fit naître,
Et mon cœur, de vos maux fut blessé.
Qui vous plaignait sans vous connaître,
Sentit en vous voyant paraître
Qu'il avait déjà commencé !
Oui, j'avais déjà commencé.

ARMAND, la regardant avec amour.

Dieu !... qu'elle est charmante !... (Il passe sa main sur son front.) Le mal s'efface à sa vue.

MARIE, gaiement.

Qu'il disparaisse sans retour.

ARMAND, de même et se levant.

Oh !... laissez-moi vous contempler encore !... entendre cette voix qui me ravit, toucher cette main...

MARIE, *revenue un peu à elle.*

Écoutez-moi !...

ARMAND, *de même.*

Oui, parlez... je vous en prie.

MARIE.

Plus de crainte ; le roi a lu votre demande, il est jeune, il a compris vos souffrances... *(Avec embarras.)* Puis il a regardé sa promesse royale que j'y avais jointe, alors il a souri... lui aussi, il aime... et il a dit : Je veux qu'ils soient heureux tous deux !... Quand le roi dit : Je veux !... *(Elle se rapproche et sourit gentiment.)* Il faut bien obéir ..

ARMAND, *encore égaré.*

Heureux tous deux !... vous aussi !... Est-ce possible?...

MARIE.

Je vous l'ai dit. Si moi, j'ai vécu dans le monde quand vous viviez dans la solitude, je trouvais ma vie trop frivole, comme vous trouviez la vôtre trop austère. Vous me donnerez ma part dans vos chagrins et moi dans mes plaisirs. Il me semble que je vous en dois un pour chacun de vos regrets...

ARMAND, *d'une voix concentrée, ayant l'air de se souvenir de tout.*

O mon Dieu !...

MARIE, *effrayée.*

Qu'y a-t-il?...

ARMAND, *à lui-même.*

Est-ce le ciel qui m'éprouve ?... est-ce un supplice que l'enfer invente ?...

MARIE, *effrayée.*

Que dites-vous ?...

ARMAND, *à lui-même.*

Refuser un bonheur dont la seule pensée me rend fou de joie.

MARIE, *étonnée et effrayée.*

Refuser !...

ARMAND.

Vous êtes jeune, belle, ravissante ! pour tous... mais pour moi, c'est plus encore, c'est le rêve unique, la pensée constante d'une âme ardente et tendre... Votre amour, c'est le ciel !... je l'aurais payé de ma vie !... je la donnerais pour que vous fussiez à moi !... Défendre la femme que j'aimerais... servir noblement mon pays... la justice et l'honneur !... vivre enfin de cette vie heureuse et glorieuse que je rêvais... Mon Dieu !... mon Dieu !... vous ne m'aurez montré tous ces biens, que pour me forcer à y renoncer...

MARIE.

Y renoncer !...

ARMAND.

Ce moment où je vous vois... où je vous parle... où vous m'avez dit que vous m'aimiez... Eh bien ! cette heure, c'est la dernière... je vais vous quitter... vous dire adieu... et c'est un adieu éternel !...

MARIE.

C'est impossible !...

ARMAND.

Je vais partir... retourner avec eux dans le cloître... y chercher une mort lente... affreuse... qui seule peut mettre un terme à mes tourments.

MARIE.

Revenez à vous !... (Suppliante.) N'écoutez pas quelque vain scrupule... Dieu et les hommes... vous approuvent et secondent vos desseins... et moi, moi je vous supplie... c'est celle que vous aimez, qui vous aime !... qui vous demande en grâce votre bonheur et le sien...

ARMAND, faisant un mouvement pour aller à elle.

Et je refuserais!... (Il s'éloigne vivement.) Ah ! c'est affreux !

MARIE, avec effroi.

Si je m'étais trompée... s'il ne m'aimait pas...

ARMAND.

Ciel !...

MARIE, avec amertume.

J'aurais donné ainsi toute mon âme, j'aurais avoué mon amour à tous... je l'aurais porté jusqu'au pied du trône pour te... repoussée et abandonnée... Oh ! mon Dieu !...

(Elle tombe assise à droite.)

ARMAND.

C'en est trop !... c'est au-dessus de mes forces... moi, ingrat envers celle que j'aime avec passion... mais c'est impossible !...

MARIE.

Ah !...

ARMAND, se souvenant.

Ou bien... cruel envers le premier devoir d'un homme de cœur... (A lui-même.) Ma mère mourante et...

MARIE, l'examinant.

Quel combat dans son âme !...

ARMAND, à lui-même.

Mon Dieu !... délivrez-moi d'une vie si malheureuse...

MARIE, étonnée et se levant.

Il demande à mourir...

ARMAND.

La quitter !...

MARIE.

Il m'aime et me quitte !... il aspire à la liberté, et la refuse!...

ARMAND.

Oh !... quel devoir...

MARIE, *cherchant à comprendre.*

Un devoir...

ARMAND.

N'est-il pas sacré?...

MARIE.

Ciel !...

ARMAND.

Des dangers pour elle!...

MARIE.

Elle !... une seule affection jusqu'ici...

ARMAND.

Ma mère !...

MARIE, *ayant l'air de comprendre.*

Sa mère !... le passé !... je comprends tout!...

ARMAND.

Aurai-je assez de courage !...

MARIE, *pleurant.*

Ah !... qu'il m'en faut aussi !... (*Allant vivement à lui.*) Armand, s'il faut nous séparer... moi aussi, je prierai pour votre mère... car elle a bien souffert... et du moins nous serons unis dans cette pensée comme dans nos regrets...

ARMAND, *étonné et vivement.*

Vous savez tout...

MARIE.

AIR : *T'en souviens-tu.*

Oui, nous vivrons d'une même pensée,
Mêmes devoirs rempliront tous nos jours,
Mêmes regrets à notre âme blessée
Retraceront ces doux moments si courts!
Que notre vie obscure et solitaire
Soit désormais une existence à deux,
Un seul amour commencé sur la terre
Pour l'emporter ensemble dans les cieux.

ARMAND.

Vous êtes un ange!... Le courage revient à votre voix... Je partirai... Ciel!... (*En ce moment arrivent les personnes qui sont venues à la fin du second acte et*

l'exempt.) Déjà! il faut les suivre, sans bruit, sans éclat... Oh!... c'est affreux!...

MARIE, près de lui, prête à se trouver mal, et s'appuyant un peu sur son épaule, bas.

Adieu!...

ARMAND, faisant de grands efforts.

Encore un instant et je pars...

MARIE, à part, faiblissant.

Mon Dieu!... Aurai-je la force de le lui conseiller encore...

ARMAND.

Un mot... oui... que votre voix soit le dernier bruit que j'entende en ce monde...

MARIE, lui disant tout bas.

Armand, je t'aime!...

ARMAND, vivement.

Partons!... (Il fait quelques pas.) Ne la regardons pas... je ne pourrais plus partir.

(Il va pour sortir, Marie tombe assise à droite.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHEVREUSE, puis, un peu après, BUSSY, RENÉE, et les autres femmes.

LA DUCHESSE, vivement.

Restez!... (Mouvement de surprise.) Comte de Théligny, ne quittez pas... votre femme...

ARMAND ET MARIE.

Ciel!... quoi!... que dites-vous?...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Le marquis de Théligny a cessé de vivre et votre mère vous attend.

ARMAND.

Libre!... Moi!

BUSSY, gaiement en entrant au fond où il reste.

Libre, lui!... et moi renfermé!... Pour mes écrits le roi m'envoie à la Bastille.

RENÉE, [illegible] ; [illegible] rapprochent un peu.

Quand la puissance punit, les femmes pardonnent.

BUSSY, [illegible], aux dames.

Quel bonheur !... il paraît, Mesdames... que Louis XIV (Il indique [illegible].) permet qu'on vous aime... mais non pas qu'on vous blâme !...

TOUS, gaiement et vivement.

Oh !... le grand roi !...

FIN DE UN JOUR DE LIBERTÉ.



UNE

ANNÉE A PARIS



MADAME DE SAVIGNY.

Mais je me trompe, c'est vous, monsieur le comte de Lus...?

Une Année à Paris, acte III, scène VII.

UNE

ANNÉE A PARIS

Comédie en trois actes. Représentée pour la première fois à Paris, sur le second Théâtre-Français, le 21 janvier 1847.

A MONSIEUR LE COMTE HORACE DE VIEL-CASTEL.

On sait combien j'aime à parer d'un nom ami le titre d'un ouvrage, et je veux joindre ici le souvenir d'une ancienne amitié à celui du plaisir que m'ont donné ces délicieux romans où vous avez peint le monde avec autant de bon goût que de bon esprit. L'idée de la comédie que je viens de donner sous le titre de *Une année à Paris*, m'est venue à la lecture d'un de vos plus charmants ouvrages, et mon Gaston est proche parent de votre Albert. Tous deux, comme bien des jeunes gens de notre époque, croyant trouver à Paris l'emploi utile et brillant de leur intelligence, viennent briser leur bonheur aux écueils qu'ils rencontrent, car il en est parfois de Paris comme de certaines contrées de l'Amérique : on arrive pour y régner, et l'on ne peut pas même y vivre. Quant à ceux qui sont habitués dès longtemps à ce sol mobile et brûlant, s'ils y vivent heureux, c'est qu'ils ont trouvé près de quelques personnes distinguées ce charme de l'esprit et cette douceur de l'amitié qui consolent et récompensent de tout.

VIRGINIE ANCELOT.

PERSONNAGES

GASTON DE LUSIGNY.
ADRIEN DERBOIS.
JULES DE PRESSY.
LE CHEVALIER DE SAINT-ALIX.
BERTRAND.
DE SAVIGNY.
LA MARQUISE DE FERRIÈRE.
LÉONIE DE VALBON.
EMELINE DE SAVIGNY.
JEANNETON, JENNY, JEANNE.
LE VICOMTE.
DURANTY.
RAYMOND.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe au premier acte et au troisième en Limousin, au château de Lusigny. Au deuxième acte, à Paris, chez M. de Savigny.

UNE
ANNÉE A PARIS

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc ; à gauche du public, au premier plan, un château, fenêtre avec balcon praticable au premier étage ; au-dessous fenêtre basse ; l'entrée du château avec perron et vases de fleurs à la suite du corps de bâtiment, puis une autre aile du château. — A droite du public un bosquet et des arbres ; une petite éminence vers le milieu du théâtre ; au fond petit mur fermant le parc ; toile de fond représentant un paysage avec montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, JULES.

GASTON arrive très vite par la gauche de l'acteur.

C'est là !

JULES, qui court après lui.

Où courez-vous ! arrêtez !

GASTON.

Laisse-moi.

JULES.

Mais il il n'y a pas de bon sens, le courrier partira sans nous.

GASTON.

Tais-toi donc !

JULES, plus bas et très vite.

Non, il faut que vous m'écoutiez .. Quoi, nous prenons le courrier pour arriver sans perdre un moment à ce Paris, que vous brûlez de voir et qu'on veut vous cacher... votre impatience est extrême, vous ne lisez pas même les lettres que vous recevez de votre famille, de peur d'être détourné de votre projet : un jour ! une heure ! qui vous eussent arrêté vous auraient jeté dans la plus vive colère... et maintenant, vous risquez de rester en route ! Pendant qu'on change de che-

vaux vous vous amusez à quoi ? à courir dans les champs et à venir admirer un vieux château dans un mauvais village du Limousin, où vous ne pouvez même rien voir... puisqu'il ne fait pas encore jour.

GASTON, [illegible]

Jules, ce château... c'est là qu'on m'appelle, qu'on m'attend... ma vieille mère ! ma jeune cousine !

JULES, avec une impatience comique.

Bon ! du sentiment quand le courrier va partir.

GASTON, montrant le château.

C'est là que j'ai passé mon enfance. (Montrant le fond de la scène.) Là... dans ces montagnes, que j'ai tant couru, tant rêvé ! Ah ! c'est heureux que la nuit me les cache ; si le soleil les dorait de ses rayons lumineux, je ne sais si je pourrais les quitter. Il semble alors que le ciel vient de s'ouvrir, et les fleurs plus fraîches, les oiseaux plus joyeux bénissent si gaiement le jour qui leur est rendu, que...

JULES, l'interrompant.

De la poesie à présent... et quand les chevaux sont attelés ! j'en suis sûr.

GASTON.

Nous avons encore quelques minutes... laisse-moi regarder les fenêtres de ma cousine.

JULES.

Oui, pour que le père Bertrand vous aperçoive du donjon où il couche : lui qui est levé avant le jour.

GASTON, très surpris, le prend par le bras, et le ramène sur le devant du théâtre.

Et d'ou sais-tu qu'il y a un père Bertrand ?... qu'il loge là ? qu'il se lève avant le jour ?

JULES, avec un peu d'embarras, [illegible]

Est-ce que ce n'est pas vous qui me l'avez appris ?

GASTON.

Allons donc ! moi ?

JULES.

Alors, je ne puis dire...

GASTON, avec impatience.

Quoi ? la vérité ?... il faut pourtant que je la sache .. et à l'instant, ou je te laisse. Qui es-tu ? comment connais-tu ce village ? Pourquoi t'es-tu adressé à moi en Italie quand...

JULES, l'interrompant par un geste.

Oh !...

GASTON sourit et se reprend.

Pourquoi m'as-tu encouragé dans mon violent désir d'aller à Paris, contre la volonté de ma famille ?

JULES, gaiement.

Il n'y a rien de plus aisé que de vous instruire de tout cela. D'abord, qui je suis?... ma foi... il faut que je l'avoue, j'appartiens à cette classe intéressante qu'on appelle enfants-trouvés, et qu'ont ferait mieux d'appeler enfants perdus; et j'ai commencé par faire dans ce village un métier qui ne jouit pas de la considération qu'il mérite. Le métier de vagabond! vivant sans biens, sans travail, sans asile; les anciens appelaient ça des philosophes et les honoraient!... les modernes mettent cette philosophie-là au corps-de-garde. L'avantage, en ceci, me semble tout à fait en l'honneur de l'antiquité. Un jour où l'on m'avait enfermé pour m'apprendre à travailler, je m'enfuis par une fenêtre, et je gagnai la grande route. Je ne vous dirai pas ce que j'ai fait depuis, ce serait trop long. J'avais dix-huit ans, j'en ai vingt-quatre, et je ne suis pas mort de faim: cela vous prouve que j'ai du courage, de l'intelligence et de l'activité. J'ai mis tout cela à votre service pour un peu de cet argent qui me manque et que vous avez, et j'ai adopté votre projet d'aller à Paris, parce qu'il n'y a que là qu'on puisse mettre ses talents en évidence pour obtenir fortune et gloire. J'ai besoin de l'une, vous avez envie de l'autre, et nous sommes associés : voilà tout.

GASTON, riant.

Tu m'amuses! Ainsi, tu me connaissais?

JULES, gaiement.

Quand je vous rencontrai en Italie, où, pour le moment, je me trouvais dans un embarras... oui, certes, je connaissais le château, les terres, la petite cousine, et la vieille marquise, grand'mère du comte Gaston de Lusigny, voire même aussi le vieux Bertrand, valet-de-chambre de la marquise, et le chevalier de Saint-Alix, son ancien sigisbé.

GASTON, l'arrêtant.

Jules!

JULES, de même.

Et je compris parfaitement que ce serait grand dommage de vous enterrer vivant dans ce vieux castel héréditaire, avec des gens et des idées d'un autre siècle. Maintenant vous avez l'air de les regretter... grand bien vous fasse. Restez, soyez un digne hobereau limousin... un vrai monsieur de Pourceaugnac... je file tout seul vers... la capitale.

GASTON.

Mais je te suis, et je n'ai jamais eu la moindre envie de rester.

JULES.

Venez donc...

(Ici la fenêtre du balcon s'ouvre, Gaston s'arrête, le retient et écoute.)

LÉONIE, [illegible]

C'est aujourd'hui!... Oh! béni soit le beau jour qui doit le ramener près de nous.

GASTON, [illegible]

C'est elle!

JULES.

Chut!

LÉONIE.

Mon Dieu! je vous prie pour lui... Je n'ai plus rien à demander pour moi, puisque je vais le revoir.

([illegible])

LA MARQUISE.

L'arrivée de mon petit fils m'a éveillée avant le jour.

BERTRAND, sortant du château.

Il est temps d'aller au-devant de notre jeune maître.

JEANNETON, [illegible]

Si je pouvais le voir la première?

GASTON, caché dans le bosquet, avec Jules.

Tout s'éveille pour fêter mon retour.

JULES.

Eh bien!

GASTON.

Je n'ai plus de forces! fais de moi ce que tu voudras.

JULES.

C'est heureux!

(Ils disparaissent.)

SCÈNE II.

BERTRAND et JEANNETON, puis un moment aux fenêtres LEONIE et LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! Bertrand.... voyez-vous la voiture que j'ai envoyée au-devant du comte?

BERTRAND.

Pas encore, madame la marquise. (S'adressant à Jeanneton.) Et toi, Jeanneton, de là tu dois voir plus loin.

JEANNETON, [illegible]

Et pourtant je ne vois rien.

LA MARQUISE, à Bertrand.

Que fait le chevalier?

BERTRAND.

Il dort sans doute... mais, non, sa fenêtre aussi vient de s'ouvrir; il n'y a plus d'endormi que la jeune dame arrivée hier soir.

LA MARQUISE.

Je la verrai dès qu'elle sera levée. Vous, Bertrand, restez ici et venez m'avertir dès que vous verrez paraître mon petit-fils, afin que personne ne lui parle avant moi.

(Elle rentre et la fenêtre se ferme.)

LÉONIE, du balcon au-dessus, et modérant sa voix comme si elle craignait d'être entendue.

Jeanneton! Jeanneton!

JEANNETON, s'approchant.

Mam'selle Léonie! me v'là.

LÉONIE, se penchant, et à demi-voix.

Appelle-moi dès que tu verras mon cousin, afin que je lui parle la première.

JEANNETON.

Je n'y manquerons pas.

LÉONIE, lui jette un ruban rose.

Tiens... pour toi.

(Elle se retire et ferme la fenêtre.)

JEANNETON, ramassant le ruban.

Qué bonheur!... je reprends mon poste.

(Elle se remet en observation.)

BERTRAND, sur le devant, à lui-même, avec joie.

Enfin, notre jeune maître revient après un an d'absence!... Et il sera le maître à present. Il faut espérer que nous n'en aurons plus d'autre.

(Il voit dans le fond le chevalier de Saint-Alix et fait un geste de mécontentement.)

SCÈNE III.

BERTRAND, LE CHEVALIER, JEANNETON.

(Le chevalier, vieux, poudré, soigné, arrangé: il reste dans le fond derrière Jeanneton qui ne le voit pas; il a un lorgnon.)

JEANNETON.

Père Bertrand, au lieu de maugréer comme ça tout seul, venez donc faire un petit brin de causette avec moi.

LE CHEVALIER, à part, content.

Jeanneton.

BERTRAND, se retourne vers Jeanneton et dit [illegible].

Tu est toujours prète pour bavarder, toi, Jeanneton, et pour faire causer les autres.

JEANNETON, riant.

Ça, c'est vrai !

BERTRAND, riant aussi.

Tu es curieuse, tu es coquette, tu es paresseuse.

JEANNETON, approchant.

Merci ; qu'est-ce que je vous donnerai pour tout ça?... père Bertrand.

LE CHEVALIER, s'approchant.

Ah! c'est mal. (Il a l'air doucereux et cérémonieux et ôte son chapeau à Jeanneton.) Belle Jeanneton !

BERTRAND, grognant.

Des cérémonies à présent... avec ?

LE CHEVALIER.

Une femme !

JEANNETON.

Ah ! monsieur le chevalier de Saint-Alix, c'est ça qu'est ben gentil, il ne vous parle que par révérence ; ça vous fait tout de même plaisir.

LE CHEVALIER, la regardant.

Ah ! ah !

JEANNETON, à un geste que fait Bertrand.

Et ça n'empêche pas le respect ! je sais ben ce que je dois à Monsieur. Moi, une orpheline, il m'a fait élever aux frais de la commune, il m'a nourrie aux dépens de madame la marquise, et il me fait garder les bêtes du château pour que je sois avec vous tous.

BERTRAND.

Et pourquoi que tu n'es pas avec tes chèvres !

JEANNETON.

Tiens, c'est que le jeune maître arrive aujourd'hui.

LE CHEVALIER, malignement.

Le jeune maître, ah ! ah !

BERTRAND.

Et qu'est-ce que ça te fait qu'il arrive ?

JEANNETON.

Est-ce que je n'ai pas ben joué et ben ri avec lui, quand nous étions petits !

BERTRAND.

Mais il est grand... et il n'est plus question de cela, à cette heure qu'il a vingt ans.

LE CHEVALIER, secouant son jabot avec fatuité.

A cet âge, moi, je n'en aurais ri que mieux avec vous, belle Jeanneton.

JEANNETON.

Vous êtes ben honnête, monsieur le chevalier, et... c'est comme moi. (Elle rit.) Je ris tout de même depuis que j'ai vingt ans, (Elle rit.) et j'en apprends tous les jours de ces choses qui me font rire et qui me donnent à penser.

LE CHEVALIER.

Ah! elle est gentille, ma foi.

BERTRAND.

Vous trouvez.

JEANNETON, confidentiellement.

Et il faut même que je vous questionne ; vous êtes un homme d'âge (Elle est venue entre les deux, Bertrand un peu en arrière. Elle s'est adressée au chevalier qui est choqué et fait un mouvement, alors elle se retourne vers Bertrand.) C'est vous qui êtes bien capable d'en apprendre à une jeunesse.

BERTRAND, mécontent.

Qui a trop envie de s'instruire.

JEANNETON, à Bertrand.

On dit au village que... dans vot' temps vous avez été à Paris?

BERTRAND, effrayé

Qui ose parler de Paris?

JEANNETON, se retourne vivement vers le chevalier en riant.

Et que vous vous y êtes joliment amusé, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, arrangeant son jabot d'un air de fatuité.

Je ne dis pas non : à dix-huit ans, j'étais page de la reine.

BERTRAND.

Et moi coureur de madame la marquise.

JEANNETON, les regarde l'un après l'autre.

Combien qu'il y a de cela?

LE CHEVALIER, fait un mouvement de demi-pirouette et ne répond pas.

BERTRAND.

Il y a (Il a l'air de chercher.) cinquante-sept ans... ah ! c'était le bon temps alors ! tout est bien changé.

JEANNETON.

Je crois bien... est-ce que vous aussi vous n'êtes pas changé?... du temps que vous étiez coureur (Elle rit.), ce n'est plus ça.

BERTRAND.

Souviens-toi toujours de ne pas parler ici de Paris, madame la marquise l'a défendu.

LE CHEVALIER, remuant son jabot.

Cette chère marquise... elle craint... Paris.

BERTRAND, à Jeanneton.

Et je te conseille aussi de le craindre et de garder tranquillement les chèvres sans penser à rien.

JEANNETON, [illegible]

Oh! que nenni! je veux penser, et si je pouvais partir, je ne m'en chagrinerais guère : ce n'est pas que je ne sois bien attachée à mes bêtes et à vous, père Bertrand... mais il y a des bêtes partout, et je sommes gens de revue.

LE CHEVALIER, [illegible]

Une jolie fille que Jeanneton. ([illegible]) Le nez... de la Duthé... c'est ma foi vrai... son... nez...

JEANNETON.

Laissez-moi donc aller regarder si le jeune maître n'arrive pas.

([illegible])

BERTRAND.

Et moi qui reste là au lieu d'aller prendre les ordres de madame la marquise... et ensuite au-devant de son petit-fils.

(Il rentre au château.)

LE CHEVALIER, à part.

Cette petite Jeanneton... elle ensorcelle son monde. (Il va près d'elle.) Une jolie taille! la taille de la Guimard...

([illegible])

JEANNETON, [illegible]

Laissez donc... tout ça est bien à moi et non à vos Duthé! à vos Guimard! et personne n'y touche. ([illegible]) Ah!... la voiture... du courrier... qui vient de verser dans le fossé.

LE CHEVALIER.

Bah!

JEANNETON, regardant toujours.

Oh! ce n'est pas celle qui peut amener M. le comte; c'est celle qui traverse le village pour aller à Paris, tiens! le postillon ne se relève pas... on va au secours.

LE CHEVALIER.

Ma foi... j'y vais aussi, il y a peut-être quelque dame; je me souviens qu'une fois j'aidai une jolie femme dont la voiture s'était brisée. ([illegible]) Elle était ma foi charmante... au revoir, Jeanneton.

([illegible])

JEANNETON, riant.

Quand donc serez vous raisonnable... monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, [illegible]

Fontenelle disait. Si je n'avais que que quatre-vingts ans... et je ne les ai pas, je suis loin de les avoir... Jeanneton, je ne te dis que cela... je ne les ai pas.

([illegible] par la gauche.)

JEANNETON.

Et qu'est-ce que ça veut dire? ah!... il a bien fait de partir. (Elle rit.) Voilà madame la marquise qui vient avec la dame arrivée hier soir... Elle n'aime pas qu'on folâtre avec les jeunesses.

(Elle sort aussi par la gauche.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MADAME DE SAVIGNY, BERTRAND.

(Le théâtre s'est éclairé, il fait grand jour.

LA MARQUISE, en descendant le perron du château, continuant à Bertrand qui les suit.

Ainsi le notaire de la ville est arrivé.

BERTRAND.

Depuis hier soir, il a préparé tous les papiers, comptes de tutelle, contrats, etc.

LA MARQUISE.

Bien... bien... tout le reste sera prêt aussi pour mardi prochain, la grande fête! (A madame de Savigny.) Nous dotons et marions deux jeunes filles; celle du métayer, et celle de Jean Potron.

BERTRAND, riant.

Oh! même avant les ordres de madame la marquise, les filles étaient déjà prêtes au mariage; ce n'est pas elles qui seront en retard, soyez tranquille.

LA MARQUISE.

Jeanneton et les deux Jacquelines seront habillés de neuf; les plus pauvres du village recevront un écu et de la toile... des bouquets et des rubans; mardi à tous les jeunes gens... ils danseront dans le parc, au rond-point, et sous les maronniers; pour les vieux... du vin à discrétion, puis, à tout le monde un dîner!... Qu'on en parle encore, quand je n'y serai plus... qu'on se dise qu'il n'y a rien eu de plus beau que les noces du comte Gaston de Lusigny, telles que les a célébrées la marquise de Ferrière, son aïeule!... Allez, Bertrand.... (Fausse sortie.) N'oubliez pas la timballe et le couvert en argent pour le vainqueur à l'arbalète, et au mât de cocagne... enfin, veillez à tout et que la fête soit digne de notre noble famille.

(Bertrand sort par la gauche.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, MADAME DE SAVIGNY.

LA MARQUISE, à madame de Savigny, [illegible].

Il n'y a plus que dans nos pauvres petits villages bien éloignés de Paris, qu'il est possible de vivre un peu en grands seigneurs.

MADAME DE SAVIGNY, souriant.

C'est vrai

LA MARQUISE, regardant autour d'elle.

Le temps sera superbe, mais chaud : profitons de la fraîcheur du matin pour causer ici, ma chère Emeline. (Elles vont s'asseoir à droite, près du château, sur des chaises de jardin.) Le temps approche où je me tairai pour toujours.

MADAME DE SAVIGNY.

Ah !

LA MARQUISE.

Et je voulais savoir d'une jeune amie ce que je laisse après moi... pour votre bonheur à tous.

MADAME DE SAVIGNY, soupirant.

Que puis-je vous dire ?

LA MARQUISE.

A peine arrivée, vous repartez aujourd'hui.

MADAME DE SAVIGNY.

Mon mari absent de la France, pour une importante mission, vient d'arriver à Paris pendant que j'étais dans les Pyrénées ; il m'écrit d'y revenir au plus vîte, et si ce n'était pour vous, chère marquise, il ne me pardonnerait pas ce retard de vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Il est toujours amoureux, ce cher monsieur de Savigny.

MADAME DE SAVIGNY, soupirant.

Ah !...

LA MARQUISE.

Et vous l'aimez aussi, cela va sans dire.

MADAME DE SAVIGNY, d'un air indifférent.

Ah ! huit années de mariage...

LA MARQUISE.

Huit années? Il y a déjà huit années. (Riant.) Mais qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité! car le mariage est éternel. (Madame de Savigny soupire ; l'examinant.) Ah! ah! mais... vos belles couleurs roses? votre joyeux sourire ?

MADAME DE SAVIGNY.

Hélas !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il y a ? c'est la vie de Paris qui vous attriste, vous étiez si joyeuse et si fêtée autrefois, jeune fille, dans le magnifique château voisin... mais ce Paris... on n'y respecte ni les grands seigneurs, ni les grandes dames.

MADAME DE SAVIGNY, *souriant.*

Il n'y en a plus.

LA MARQUISE.

On n'y a pas de grandes existences, de grands hôtels ?

MADAME DE SAVIGNY.

On a démoli tout cela.

LA MARQUISE, *avec mystère.*

Les femmes n'obtiennent plus de grands égards, et n'inspirent plus de grandes passions.

MADAME DE SAVIGNY, *avec un peu d'ennui, mais souriant.*

Est-ce que les hommes ont le temps ? c'est le siècle de l'impatience et de la précipitation : gloire, fortune, talent, bonheur, tout s'improvise. C'est l'affaire d'un jour ; il est vrai que cela dure à peu près autant, et que tout, à Paris, se fait et se défait avec la même rapidité.

LA MARQUISE.

Il paraît aussi qu'on n'y prend pas seulement le temps de distinguer un gentilhomme d'un bourgeois, que le peuple ne se découvre pas devant un marquis, et qu'on peut aller chez le roi sans habit brodé ; j'ai donc bien raison d'empêcher mon noble petit-fils d'aller végéter là, quand il peut vivre ici en grand seigneur, et je vois que la vie de Paris ne vous a guère profité non plus. Dites-moi tout, chère enfant, je suis encore bonne pour le conseil, auriez-vous des chagrins, des torts ? voyons où est le mal.

MADAME DE SAVIGNY, *avec ennui.*

Le sais-je moi-même ? je m'ennuie, je souffre ! que voulez-vous ? A quinze ans on rêve un bonheur idéal ! infini ! à vingt-cinq on se désole en s'apercevant qu'il n'existe pas ! à trente ans on s'arrange pour s'en passer, j'en suis là ; et je vis dans cette agitation du monde qui ne laisse pas de place à la réflexion ! je suis de tout et partout : oh ! une véritable femme à la mode ; je n'ai pas de vrais chagrins... encore moins de vrais plaisirs. Je n'aurai jamais de torts, et si je n'ai pas de bonheur, je ne crois pas que les autres femmes en aient plus que moi.

LA MARQUISE.

Ah ! ah ! je me souviens ! oui, de mon temps, il y avait bien quel-

que chose comme cela... on appelait ce mal des vapeurs... à la cour nous en avions toutes... mais ça se passait quand... [illegible] Un mot, Emeline... veillez bien sur votre cœur ; vous êtes tout juste dans la disposition d'esprit où l'on fait facilement une sottise.

MADAME DE SAVIGNY, [illegible]

Ne craignez rien !

LA MARQUISE, [illegible]

Ce jeune homme qui vous accompagne, Monsieur... Monsieur Adrien Derbois, je crois ?

MADAME DE SAVIGNY, [illegible]

Oh ! un honnête jeune homme, troisième secrétaire d'ambassade, de ces gens qui travaillent beaucoup, sont pleins de mérite, et n'arrivent jamais à rien... Il n'est pas dangereux, lui, et quand je vois quelqu'un qui peut l'être, je m'éloigne ; j'allais quitter les eaux...

LA MARQUISE.

Les eaux ! c'était déjà dangereux de mon temps.

MADAME DE SAVIGNY, [illegible]

Tout un roman ! mon cheval emporté allait me jeter dans un précipice ; on me sauve, on ne veut pas se faire connaître, on m'envoie des vers passionnés. [illegible] Je passais à l'état d'héroïne si je n'avais pris la poste, et si mon héros de roman n'ignorait pas tout à fait ce que je suis devenue.

[illegible]

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LÉONIE, MADAME DE SAVIGNY.

LA MARQUISE, [illegible]

Ma nièce, Léonie de Valbon.

MADAME DE SAVIGNY.

Orpheline élevée par vos soins généreux.

LA MARQUISE, [illegible]

Pour vous égayer, je vais vous montrer une jeune fille bien troublée, bien embarrassée. [illegible] Léonie, où allez-vous donc ?

LÉONIE, [illegible]

Ah !

[illegible]

LA MARQUISE, [illegible]

Eh bien ! ma nièce, que disiez-vous donc à Jeanneton de si grand matin, [illegible] quand je me suis retirée de la fenêtre ?

LÉONIE, tremblante.

Je disais...

LA MARQUISE.

Que vous vouliez voir Gaston avant tout le monde.

LÉONIE, étonnée et effrayée.

Oh !

LA MARQUISE, sévère.

Que lui disiez-vous aussi à lui la veille de son départ, quand vous êtes allés tous deux au fond du petit bois là-bas, afin que je ne puisse pas vous voir ?

LÉONIE.

O ciel !

LA MARQUISE.

Vous lui disiez d'être fidèle à son serment, d'être à vous seule, et vous promettiez de ne jamais aimer que lui.

LÉONIE.

Quoi ! vous savez ?...

LA MARQUISE.

Tout !

LÉONIE.

Alors, vous savez que nous nous sommes aimés sans le savoir, sans le vouloir ! et pourtant je me sens bien coupable en ce moment, quand je pense à votre bonté. Non je n'aurais jamais dû écouter les paroles d'amour de mon cousin, moi, qui suis sans fortune... aussi je lui cachai longtemps que je l'aimais, et la douleur que me causa son départ lui découvrit seule... mon amour ; ah ! oui, je l'aime, et pour toujours ; mais ordonnez ! s'il le faut, je renoncerai à lui, je ne le verrai plus, j'en mourrai, mais vous verrez que je ne suis pas ingrate et vous me pardonnerez.

LA MARQUISE, avec bonté et riant.

Non, je ne vous pardonnerai pas d'avoir cru que je n'avais plus d'yeux, de cœur et de mémoire, que je ne voyais pas que vous vous aimiez, et que je pensais à autre chose qu'à votre bonheur ! (A madame de Savigny.) Ils n'ont pas vu cela, ces enfants.

LÉONIE, qui a écouté avec beaucoup d'anxiété et dont la surprise et la joie sont très vives.

Quoi ?

LA MARQUISE, elle tend la main à Léonie.

Ah ! c'est bien mal.

LÉONIE, lui baise la main.

Est-ce possible !

LA MARQUISE.

Est-ce qu'elle va encore en douter ?

MADAME DE SAVIGNY.

Que vous êtes bonne !

LÉONIE, *avec une grande explosion de joie.*

Tant de générosité ! quelle joie !

LA MARQUISE.

Remettez-vous, Léonie ! Il faut du calme pour signer un contrat de mariage, c'est une affaire grave et que nous allons conclure aujourd'hui à l'arrivée de Gaston.

MADAME DE SAVIGNY.

Déjà ?

LÉONIE.

Aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Puis, le mariage mardi, en grande cérémonie, fête pour tout le village. Oh ! tout est prêt, même vos parures, Léonie... une vraie surprise... C'est ma vengeance, comment la trouvez-vous ?...

LÉONIE.

Heureusement qu'on ne meurt pas de joie !...

LA MARQUISE.

Du bruit !

MADAME DE SAVIGNY.

Des cris ! *(On entend au-dehors crier.)* M. le comte Gaston de Lusigny.

LA MARQUISE.

C'est lui !

LÉONIE.

Gaston !

SCÈNE VII.

JULES, LE CHEVALIER, LÉONIE, LA MARQUISE, GASTON, ADRIEN DERBOIS, MADAME DE SAVIGNY, JEANNETON, et BERTRAND, *un peu en arrière.*

BERTRAND.

C'est lui... monsieur le comte.

LA MARQUISE.

Mon cher enfant !

LÉONIE.

Ah ! je tremble de joie !

BERTRAND, *s'essuie les yeux.*

Je pleure de plaisir.

JEANNETON, *l'admirant.*

Qu'il est beau !

JULES, *à part.*

Les émotions de famille.

Presque ensemble.

MADAME DE SAVIGNY, fait un vif mouvement de surprise à la vue de Gaston.

Lui !

GASTON, très troublé.

Oui, c'est moi !... ma mère... ma cousine... vous tous... qui me recevez avec tant de joie... merci... oui, je vous remercie.

LA MARQUISE.

Et maintenant, (A madame de Savigny.) je vous présente mon cher Gaston, qui vient de passer un an en Italie.

GASTON, la regarde et fait un vif mouvement de surprise qui n'échappe point à la marquise.

Ah !

(Ils se saluent.)

LA MARQUISE, voyant M. Derbois et le mouvement de Gaston.

Monsieur Adrien Derbois...

ADRIEN, qui a examiné avec inquiétude l'émotion de madame de Savigny et de Gaston.

Qui connaît déjà monsieur le comte ; non pas, il est vrai, sous son nom ; mais qui l'a vu aux eaux, et a pu juger son courage et son talent.

GASTON, lui prend la main vivement.

Assez, je vous rends grâce. (Bas.) J'ai à vous parler.

LA MARQUISE.

Ah ! ah ! je sais. (Elle va vers madame de Savigny, et rit.) Ah ! il n'est pas mal. (Elle les regarde tous deux, et dit à madame de Savigny en riant.) Vous partez pour Paris, ma chère Emeline ?

MADAME DE SAVIGNY.

Dans deux heures.

LÉONIE.

Oh ! mon cousin ! si vous saviez !

LA MARQUISE.

Et il va savoir... oui, qu'on le fête, que sa présence soit le signal de la joie... car elle fera le bonheur de tous. Que les jeux et la danse commencent dans le parc... Léonie, veillez-y. (A madame de Savigny.) Vous permettez que je lui parle (Elle désigne Gaston.) quelques instants en particulier, à ce cher enfant... (Tous font un mouvement pour s'éloigner.) Ah ! chevalier, pardon d'être toute à lui !

LE CHEVALIER.

Vous ne savez pas toute la part que je prends à votre bonheur.

(La marquise regarde Jules avec curiosité ; Gaston le présente.)

GASTON.

Un ami...

JULES, passant entre Gaston et la marquise.

Qui a fait route avec M. le comte depuis Milan, et qui se rend à Paris.

LA MARQUISE.

Soyez le bien-venu ici, Monsieur... Bertrand, un appartement pour Monsieur.

JULES.

Inutile, je pars ce soir, ma place est retenue... (Bas à Gaston.) Il y en a deux.

(Il s'éloigne sans [illegible] réponse. La marquise le regarde, Jeanneton a tourné autour de Jules avec curiosité ; [illegible] cherche Gaston ; puis, voyant qu'il ne peut pas, il lui parle bas [illegible].)

LA MARQUISE.

Je vous rejoins dans peu d'instants ; quelques mots seulement à M. le comte de Lusigny, puis je suis à vous.

(Sortie générale.)

SCÈNE VIII.

GASTON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas, Gaston, que c'était une belle chose que l'existence d'un seigneur d'autrefois ?

GASTON.

Sans doute. Mais à chaque époque, un lot différent. (La marquise fait un mouvement.) Oui, notre siècle est celui de l'intelligence, et le centre de son pouvoir est à Paris... là, un homme distingué peut tout avoir... fortune, bonheur, puissance, gloire !

LA MARQUISE, l'interrompant.

Ta ta ta ta... il vaut mieux le croire que d'y aller voir ! Ecoute, Gaston, nous n'avons pas de temps à perdre, comme je te l'ai mandé; nous signons ce soir ton contrat de mariage (Vif mouvement de Gaston; il veut l'interrompre, elle poursuit sans lui en donner le temps.) avec ta cousine Léonie de Valbon ! Vous vous aimez, vous vous convenez, et vous vivrez en nobles seigneurs. Ce vieux château limousin en vaut bien un autre : il est plus solide que les nouveaux ; vous en hériterez à ma mort. En attendant, nous l'habiterons ensemble. Tu as en ce moment dix mille livres de rentes en terres, et autant après moi. De plus, cent mille francs comptant que j'ai économisés sur tes revenus depuis ton enfance ; ils sont là, le notaire va te les remettre à l'instant.

GASTON, qui a l'air rêveur, dit d'un air assez maussade.

Qu'ai-je besoin de tout cela ici ?

LA MARQUISE.

C'est plus qu'il ne faut, il est vrai, pour tenir ton rang dans notre province, éloignée de Paris, pour y vivre même avec luxe, et y faire

du bien. Vois-tu, Gaston, il n'y a pas un pauvre sur notre terre de Lusigny; Léonie devine les besoins qu'on y cache, et trouve moyen d'y satisfaire. Ici, nous sommes les premiers, nous devons donc être les meilleurs. Tous nous bénissent et se découvrent quand nous passons; ça vous grandit, ça vous rend joyeux. Tu comprends cela ?

GASTON.

Ma mère... si vous saviez...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Oh! je sais qu'il passe de folles idées dans les jeunes têtes; mais, tu restes seul de notre famille (Elle s'émeut.) et il faut qu'elle revive dans de jeunes héritiers. Si je pouvais les voir avant de fermer les yeux, mon cher Gaston...

GASTON, touché de son émotion.

Ah! vous les verrez longtemps autour de vous, ma mère.

LA MARQUISE, vif mouvement de joie.

Merci, mon enfant, merci! Quand tu assures ainsi le bonheur des jours qui me restent, je ne veux pas perdre une minute pour assurer le tien. Attends là, je vais revenir.

GASTON, veut l'aider et lui offrir son bras.

Permettez...

LA MARQUISE, très gaie.

Non, ne me suis pas, reste. Ah! il faut se prêter aux surprises... d'ailleurs, vois comme je marche... la joie .. ça rajeunit : tu viens de m'ôter vingt années. (Riant.) Et j'en ai encore assez sans cela... Au revoir, Gaston.

(Elle entre au château.)

SCÈNE IX.

GASTON, seul.

Oh! tout ce que je voulais dire... tout ce que je préparais depuis si longtemps pour la convaincre, je ne m'en suis plus souvenu... ou plutôt son âge, sa bonté, la crainte de l'affliger... de détruire toute cette joie que mon retour fait naître! Oh! non, je ne pouvais pas, je ne devais pas parler.

SCÈNE X.

ADRIEN, GASTON.

ADRIEN, sortant du château.

Me voici... Monsieur... Qu'avez-vous à me dire ?

GASTON.

Rien ! Non, je n'ai plus rien à vous dire, monsieur Derbois ; car je reste ici, et, dans une heure, j'épouse ma cousine.

ADRIEN, [illegible].

Ah !

GASTON, [illegible].

N'ayez plus d'inquiétudes.

ADRIEN, [illegible].

Mais... qui vous dit ?

GASTON, [illegible].

Vous voulez me cacher... ce que vous n'osez peut-être avouer ni à madame de Savigny, ni à vous-même.

ADRIEN.

Arrêtez ?

GASTON, de même.

Vous me faisiez l'honneur d'être jaloux de moi.

ADRIEN, [illegible].

Je n'eus jamais ni projets, ni espérances.

GASTON.

Ni moi non plus ! Un hasard me fit rencontrer madame de Savigny : sa beauté, sa grâce, me frappèrent. C'était à mes yeux l'image de ce monde parisien, brillant, agité, plein de poésie et de passion, qui faisait l'objet de mes rêves, voilà tout... Maintenant, ces idées, je les chasserai ; ces élans vers un monde inconnu, je les retiendrai. C'est ici, dans ce château, que je vais vivre près de ma vieille mère, près de ma jeune femme.

([illegible] écoute.)

ADRIEN.

Elle m'a paru charmante.

GASTON.

Oui, Léonie est jeune, jolie, bonne, et j'en suis aimé ! Je l'aime... aussi... dès l'enfance... mais...

ADRIEN, [illegible].

Le mais... est... singulier.

(Mouvement de Léonie, très inquiète.)

GASTON.

Oh ! tenez, mon cœur est si plein, si agité !... Je ne sais ce que j'éprouve... je souffre .. je ne puis respirer.

LÉONIE, dans le fond.

Qu'a-t-il ?

ADRIEN, *étonné.*

Cette émotion ?... Ah ! parlez, Monsieur ; et si quelque chagrin vous rendait l'amitié nécessaire, (*Il lui tend la main.*) c'est la main et le secours d'un ami que je vous offre.

GASTON, *lui prend la main avec affection et parle, très animé.*

Ah ! mon âme comprimée s'échappe... dans ces mots qui vous étonnent ! c'est que ni vous, ni personne, n'a pu savoir comment s'écoulait ma jeunesse ici, dans ces montagnes, où seul ! agité ! rêveur ! passionné ! j'avais porté toutes pensées... sur le projet de quitter ces lieux pour aller prendre un jour ma place parmi les hommes éminents qui se distinguent à Paris. Ah ! ce ne fut point un vain et stérile désir ! toute l'ardeur des premières années, les illusions, les besoins du cœur, de l'imagination et des sens, tout s'est concentré pour moi dans l'étude et le travail afin de me rendre digne la destinée que e rêvais ; une année passée en Italie... vient d'ajouter encore à ces beaux rêves, et maintenant il faut que je les arrache de ma pensée, que je détruise toutes mes espérances adorées... (*Avec passion.*) C'est tuer une part de mon âme !... c'est anéantir plus de la moitié de ma vie !

LÉONIE, *dans le fond, avec un geste de douleur.*

Dieu !

ADRIEN.

Calmez-vous.

GASTON, *avec découragement.*

Ce qui me restera végétera ici... avec l'ennui, ce manteau de plomb que rien ne peut soulever, et qu'on traîne jusqu'au tombeau, où heureusement il vous pousse avec le temps. Mais, me comprenez-vous ? calme, occupé, heureux.

ADRIEN, *souriant et l'interrompant.*

Heureux... moi ?... Je suis d'une famille nombreuse et pauvre, j'entrai jeune et par nécessité dans une carrière difficile, et pour y avancer j'accepte les missions les moins enviées et les plus lointaines. Deux fois j'ai couru les mers de l'Inde ; j'ai séjourné dans les pays où le soleil est brûlant, et dans les climats les plus glacés, seul, loin de tout ce que j'aimais ; et mon espoir est d'arriver un jour, après de grands efforts et de longs sacrifices, à une vie tranquille dont je ferai partager l'aisance à des parents de qui je vis, à regret, séparé. Voilà mon bonheur, et jamais, dans mes rêves les plus ambitieux, je n'osai demander au ciel autant de biens que vous en voulez imprudemment quitter !

GASTON, *avec un peu de dédain.*

Ah ! vous ne pouvez pas me comprendre !... ni vous, ni personne ! et je dois à jamais renfermer dans mon cœur des tourments dont on peut mourir, je l'espère.

LÉONIE.

Helas !

(Tout le monde sort du château, hormis Jules, qui vient du fond avec Jeanneton.)

LÉONIE, s'approche vivement de Gaston.

Gaston !

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, MADAME DE SAVIGNY, ADRIEN, LA MARQUISE, LÉONIE, GASTON, JULES, BERTRAND et JEANNETON, à l'écart.

LA MARQUISE, gaie à Léonie.

Ensemble ! c'est juste... Pourtant il fallait attendre la signature du contrat Et je sais bien qui ne se fera pas prier pour y mettre la sienne...

LÉONIE, faisant effort.

Vous vous trompez. . Je ne peux pas... je ne veux pas signer mon contrat de mariage avec M. le comte Gaston de Lnsigny...

(Grand mouvement de tous.)

(Presque ensemble.)

LA MARQUISE, stupéfaite.

Comment ?

MADAME DE SAVIGNY, regardant Gaston.

Qu'y a-t-il?

GASTON, étonné.

Léonie refuse?

JULES.

Quel bonheur !

BERTRAND.

Ah ! ciel !

JEANNETON.

Refuser !...

TOUS.

Est-ce possible !

LA MARQUISE, suffoquée.

Mais ce matin ? mais il y a un an ?

LÉONIE.

Les idées changent en une année !... même en un jour. (Elle soupire.) Et rien au monde ne me déciderait maintenant à épouser mon cousin.

LA MARQUISE.

Elle est folle !... Gaston, mon cher enfant !

GASTON, vivement.

Et maintenant, moi, ma mère, moi, je vais partir.

LA MARQUISE, *comme un cri.*

Partir !

(*Mouvement de tous.*)

GASTON.

Je restais (*A la marquise.*) pour vous obéir... pour tenir ma promesse, pour des projets qui sont brisés!... Je restais malgré des vœux secrets que je comprimais avec douleur! malgré l'ardeur impétueuse qui me poussait vers un autre séjour, vers ce Paris... ce monde merveilleux où toutes les facultés que je sens en moi peuvent se développer... où l'on peut être poète, orateur, écrivain! et où la vie noblement employée est si belle et si glorieuse!... Et maintenant je pars. (*A Jules.*) Nous continuons notre voyage, et dans une heure nous serons en route pour Paris.

(*Mouvement de tous.*)

MADAME DE SAVIGNY, *à part.*

Il vient à Paris!

LA MARQUISE, *avec indignation.*

Paris !

LE CHEVALIER, *allant près d'elle.*

Ciel ! vous tremblez, vous trouvez-vous mal, chère marquise ?

LA MARQUISE, *suffoquant.*

Dieu me pardonne! ne veut-il pas se faire poète ou avocat, un comte de Lusigny ! il est fou !

JEANNETON, *s'avançant gauchement.*

Madame la marquise, (*La marquise la regarde.*) je ne voudrais pas quitter le village sans vous remercier de votre bonté pour moi... j'en suis bien reconnaissante.

LA MARQUISE, *encore effarée et ne comprenant pas.*

Quoi!

JEANNETON.

C'est que je quittons... le château... les bêtes... et tout, pour aller à Paris.

LA MARQUISE, *toute stupéfaite.*

A Paris ! Jeanneton !... mais... ce n'est pas possible !

JEANNETON.

Ça me fait un effet tout de même !... Mais Paris, ça l'emporte.

BERTRAND, *s'avance près de la marquise, après avoir repoussé Jeanneton qui sort.*

Madame la marquise ne voudra sûrement pas que M. le comte, son petit-fils, parte sans valet de chambre et tout seul, comme un clerc de procureur... Je vais donc faire mes préparatifs pour le suivre à Paris.

LA MARQUISE, *suffoquée, a l'air de ne plus pouvoir parler; elle fait signe à Bertrand qu'il peut partir s'il veut, puis elle répète machinalement.*

Paris !

BERTRAND, à part, en s'en allant.

Je ne serai pas fâché de revoir la capitale.

(Il sort.)

MADAME DE SAVIGNY, s'approchant de la marquise.

Chère marquise... les chevaux de poste sont là ; c'est à regret que je vais vous quitter.

(Elle lui prend la main.)

LA MARQUISE, [illegible].

Ma chère enfant, puisque je ne puis l'empêcher de partir, rendez-moi un service... emmenez-le dans votre voiture... Il ne faut pas qu'on voie le comte de Lusigny arriver en diligence, pour l'honneur de la famille.

MADAME DE SAVIGNY, qui hésite.

Vous l'exigez !

LA MARQUISE.

Je vous en prie... Vous avez quatre places !

MADAME DE SAVIGNY.

Et nous ne serons que trois...

LE CHEVALIER, à part.

Si je pouvais avoir la quatrième...

MADAME DE SAVIGNY.

C'est convenu. Je reviens, chère marquise.

(Elle rentre au château avec Adrien et Léonie.)

GASTON.

Et moi aussi, dans peu d'instants, ma mère.

(Il va avec Jules d'un autre côté.)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part, regardant le chevalier.

Au moins celui-là ne me quittera pas, j'en suis sûre.

LE CHEVALIER, à part, regardant la marquise.

Cette fois, elle ne m'empêchera pas de partir, c'est certain.

LA MARQUISE, s'approchant avec coquetterie.

Que ces jeunes gens sont fous !

LE CHEVALIER, s'approchant avec fatuité.

Il y aura eu quelque dispute entre eux.

LA MARQUISE, riant.

Oh ! le ciel de l'amour est toujours plein d'orages.

LE CHEVALIER, riant.

On rit de cela quand on est paisible.

LA MARQUISE.

Nous l'avons toujours été, nous.

LE CHEVALIER, riant malicieusement.

Vous n'étiez pas mal coquette!

LA MARQUISE, riant de même.

Et vous fort inconstant.

LE CHEVALIER.

Pourtant jamais de dispute depuis trente ans que nous sommes liés.

LA MARQUISE.

C'est vrai, jamais un mot plus vif qui sentît l'impatience ou l'humeur.

LE CHEVALIER.

Et l'on voit des gens qui s'emportent... qui ont des scènes terribles... des reproches... des mots cruels.

LA MARQUISE.

Oh! ce sont des gens grossiers, ou qui ont de grandes passions.

LE CHEVALIER, lui prend la main avec gentillesse.

Et ces choses-là n'étaient pas de mode de notre temps.

LA MARQUISE.

On s'aimait... sans emportements.

LE CHEVALIER.

Sans jalousie!

LA MARQUISE.

Sans exigence!

LE CHEVALIER.

Et c'est la bonne manière.

LA MARQUISE.

On ne s'aimait pas avec passion.

LE CHEVALIER.

On ne s'aimait pas avec trouble... avec folie... avec désespoir.

LA MARQUISE.

On ne s'aimait pas avec... (Elle change de ton.) Tenez... je crois qu'on ne s'aimait pas du tout...

Elle rit.)

LE CHEVALIER, riant.

Ma foi! c'est bien possible. (Ils rient tous deux.) Alors... on ne s'avise pas de se gêner mutuellement, chacun fait ce qui lui plaît sans craindre de fâcher l'autre, et on peut se dire tranquillement et sans hésiter... Ma chère marquise, un caprice me prend... et moi aussi, je vais partir aujourd'hui pour Paris.

(Il dit cela gentiment en lui baisant la main.)

LA MARQUISE, effrayée.

Eh quoi ! vous aussi, chevalier ? Vous ? (Souriant.) C'est une plaisanterie !

LE CHEVALIER.

Je vous y rendrai un service : Gaston n'a nulle experience du monde, je le surveillerai, je le conseillerai, et il ne fera de sottises que celles qui sont permises à un homme de bonne compagnie.

LA MARQUISE, de même.

Vous partez ?

LE CHEVALIER, très vif, l'interrompant.

Je n'ai pas une minute, il faut que madame de Savigny me donne sa quatrieme place, et que je sois prêt. Au revoir. A tout à l'heure nos adieux, ma chère marquise !

(Il sort sans qu'elle ait le temps de placer un mot et rentre au château en fredonnant.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, seule d'abord ; puis peu après LÉONIE, et successivement tout le monde arrivent dans l'ordre où ils seront indiqués.

LA MARQUISE, avec une colère drôle:

Oh ! le vieux fou ! (Puis avec tristesse, après avoir soupiré.) Et moi, ô mon Dieu ! me voilà seule... seule pour toujours.

LÉONIE, accourant près d'elle en pleurant.

Oh ! non, me voici... je ne vous quitterai pas... je ne vous quitterai jamais !

LA MARQUISE, la repousse et s'éloigne d'elle

Vous !... la cause de tous mes chagrins !... Ah ! Léonie, vous avez cessé de l'aimer !

LÉONIE.

Non ! mais j'avais entendu Gaston, et ses confidences à un ami...

LA MARQUISE.

Quoi ?

LÉONIE.

Et je n'ai pas voulu d'un bonheur acheté au prix du sien.

GASTON, arrivant du fond avec Jules.

Pardonnez... je ne serai jamais bien longtemps sans venir vous voir... ce n'est point un adieu.

LA MARQUISE.

Plaise au ciel !

MADAME DE SAVIGNY, elle sort du château suivie du chevalier qui porte son ombrelle et sa pelisse de satin blanc. Adrien vient après, elle se trouve près de Gaston parce que Léonie s'est reculée ; Gaston regarde sa cousine tout émue.

Votre main, monsieur de Lusigny ! le chevalier nous accompagne.

JULES.

Lui?

GASTON.

Lui!

BERTRAND, arrivant.

Lui!

MADAME DE SAVIGNY.

Monsieur Derbois, tout est-il prêt?

ADRIEN.

Oui, Madame.

GASTON.

Bertrand!

BERTRAND, portant des valises et des sacs de nuit.

En courrier, à cheval, devant la voiture.

JULES, à Jeanneton, qui a un petit paquet au bout d'un bâton.

Vous, en diligence .. à la place du comte.

JEANNETON.

Nous le retrouverons à Paris.

(La marquise a attiré près d'elle Léonie, elle la tient avec effusion; elles sont sur un côté du théâtre; Léonie regarde toujours Gaston.)

LE CHEVALIER, il baise la main de la marquise qui lui fait un air gracieux et se détourne pour faire une grimace; le chevalier va dans le fond.

Adieu, chère marquise.

(Gaston a été obligé de donner la main à madame de Savigny, mais il regarde encore Léonie.)

MADAME DE SAVIGNY.

Partons!

(Elle entraîne Gaston.)

JULES, tous les autres marchent vers le fond; il n'y a plus que Léonie et la marquise sur le devant; lui vient les saluer et il dit en montrant le chevalier, puis les autres, et avec gaieté :

En voilà une cargaison de province... (Désignant le chevalier.) Les vieilles prétentions de la fatuité. (Désignant Gaston.) Les jeunes espérances de gloire! (Désignant Jeanneton.) L'attrait joyeux du plaisir. (Il se désigne lui-même.) Et l'envie de faire fortune. Nous verrons ce que cela deviendra sur le sol parisien.

(Il s'éloigne.)

LA MARQUISE, serrant dans ses bras Léonie qui pleure.

Pauvre enfant!

LÉONIE, levant les yeux au ciel.

Du moins il sera heureux!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon à pans coupés ; porte au fond, porte à chacun des pans coupés à droite et à gauche de celle du fond ; porte latérale sur le côté à droite de l'acteur ; vis-à-vis une cheminée ; près de la cheminée une table et ce qu'il faut pour écrire, vis-à-vis une autre table ; guéridon au fond sur lequel sont un cabaret et un porte-liqueurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVIGNY, M. DE SAVIGNY.

(Madame de Savigny entre par la porte à droite du fond, en tenant une lettre à la main, et en regardant tout doucement autour d'elle ; M. de Savigny entre quelques instants après.)

MADAME DE SAVIGNY, songeant.

C'est chez lui... car ce salon fait partie de l'appartement qu'il occupe depuis un an dans l'hôtel. . lui, le comte de Lusigny... (Avec tendresse.) Gaston !... sa présence a tout changé pour moi ; cette âme tendre, poétique, passionnée, a ranimé la mienne. . notre innocente affection suffit à mon bonheur ! .. mais quelle imprudence hier ?... Comment s'est-il trouvé chez cette amie, pauvre, malheureuse, que je visitais en secret ?... (Elle indique la lettre qu'elle tient.) J'ai pris un prétexte pour tâcher de lui parler, de lui ordonner... (Souriant.) non, de le supplier de laisser notre tendresse aussi pure qu'elle est douce et charmante .. (M. de Savigny entre par la porte du pan coupé à droite.) Ah ! monsieur de Savigny !...

SAVIGNY, d'un ton aimable.

Vous ici, pendant que nous déjeunons là-bas !...

MADAME DE SAVIGNY, souriant.

Je le sais. . un déjeuner de garçons à qui je cède la place en sortant Je venais remettre au vieux Bertrand ces papiers pour la marquise de Ferrière.

SAVIGNY, très gracieux.

Je vous croyais déjà sortie. N'est-ce pas ce matin, à midi, que vous prêtez le secours de votre grâce et de votre élégance aux pauvres du faubourg Saint-Honoré ?

MADAME DE SAVIGNY, regardant à une petite montre.

J'ai encore un quart d'heure.

SAVIGNY.

Tant mieux, j'en profiterai !

(Il lui approche un siége.)

MADAME DE SAVIGNY.

Mais ce déjeuner donné pour vos adieux à quelques amis ?

SAVIGNY.

Le comte de Lusigny me remplace, et il faut que je vous voie, que je vous parle, ma chère amie.

(Il lui fait signe de s'asseoir et s'assied lui-même près de la table à droite de l'acteur.)

MADAME DE SAVIGNY, elle le regarde avec une surprise marquée.

Comment ?

SAVIGNY.

Ne vais-je point partir, ce soir, pour une ambassade où vous ne m'accompagnerez pas ?

MADAME DE SAVIGNY, très froide.

Ce n'est qu'une mission de peu de durée... et d'ailleurs, que de fois n'êtes-vous point parti ainsi sans avoir seulement la pensée que je pouvais vous suivre ?

SAVIGNY, d'un ton très affectueux pendant que sa femme reste très froide.

C'est vrai !... Bien des fois je me suis reproché de vous laisser seule, de sacrifier votre bonheur... à mon devoir.

MADAME DE SAVIGNY.

On se fait à tout... même au chagrin.

SAVIGNY.

Vous ne m'avez jamais adressé un reproche.

MADAME DE SAVIGNY, comme rêveuse, mais toujours calme et froide.

Pourtant ce fut un jour cruel que celui où je m'aperçus que vous ne viviez que pour l'éclat d'une vie ambitieuse et le bruit des plaisirs à la mode ; lorsque je vis que l'intimité du cœur, les joies de la retraite avec une femme aimée, ne pouvaient vous convenir, et qu'il me faudrait vivre seule... de cœur et de pensée.

SAVIGNY.

Oh !..

MADAME DE SAVIGNY, de même.

Oui... ce fut un jour malheureux, car je vis se détruire alors tous mes rêves de jeune fille, et avec eux tout espoir d'une vie heureuse... mais je vous l'ai dit, à présent, je suis faite à mon sort, et je ne me plains pas.

SAVIGNY, avec tendresse, et s'animant très vivement à la fin.

Emeline, cette froide résignation est plus cruelle que des plaintes... et ce n'est pas, je le répète, la première fois que je me reproche de ne vous avoir pas rendue heureuse. (Il s'approche et lui prend la main.) Je veux réparer mes torts... eh bien ! venez avec moi... un beau voyage, une

position brillante... mon affection... oui, tout entière... J'ai atteint le but de mes vœux, j'occupe un poste éminent... (Il la regarde avec admiration.) Vous êtes jeune, belle, spirituelle, et tous... envieront mon bonheur... moi, j'ai quarante-cinq ans, ce n'est plus la jeunesse, mais ce n'est pas la vieillesse encore... il nous reste de longs jours, qu'ils soient aussi doux que brillants. Je reviens à vous avec toute ma tendresse... oui, je vous aime Emeline... et si vous...

(Il devient très tendre dans l'inflexion de sa voix et de ses manières.)

MADAME DE SAVIGNY, recule un peu par un mouvement, et dit très froidement en le regardant d'un air imposant.

Monsieur de Savigny, vous êtes noble et généreux, et je vous remercie de votre bonté, mais...le passé... est irréparable... longtemps j'ai regretté votre tendresse, alors le retour que vous m'offrez m'eût rendue la plus heureuse des femmes ..mais neuf années (Souriant.), oui, nous avons neuf années de mariage, et l'amour que j'avais pour vous a fait place à une estime qui suffit à la façon dont nous sommes ensemble; mais pour cette intimité à laquelle vous voudriez revenir, il faut plus : la nôtre serait sans charme et sans joie, maintenant je ne peux plus noblement répondre à votre amour.

SAVIGNY, se lève vivement.

Madame!

MADAME DE SAVIGNY, se lève.

Il est temps que je me rende où je suis attendue.

SCÈNE II.

MADAME DE SAVIGNY, M. DE SAVIGNY, ADRIEN.

Adrien entre, des papiers à la main, par la porte du pan coupé à gauche, Savigny reste très rêveur.)

ADRIEN; il salue madame de Savigny, et approche de Savigny.

Monsieur veut-il jeter les yeux sur ce travail et le signer? (A part.) Il ne m'entend pas.

MADAME DE SAVIGNY, à Savigny.

C'est M. Adrien qui vous apporte des papiers.

SAVIGNY, revenant à lui.

Ah! oui, c'est la nomination à cette place que le ministre a laissée à mon choix, et que le comte de Lusigny désire.

ADRIEN, soupirant.

Bien d'autres l'eussent souhaitée aussi.

SAVIGNY, souriant.

Vous, d'abord !

ADRIEN.

Elle m'eût permis de rester ici. (Il regarde madame de Savigny, et se reprend.) dans ma famille, près de ma mère.

SAVIGNY.

Mais Gaston ne pouvait vous remplacer près de moi... il me faut un homme spécial... grand travailleur, rangé... comme vous; et M. de Lusigny est brillant, dissipé, poète, et à la mode.

ADRIEN, ironiquement.

Sans doute... il doit obtenir... (M. de Savigny le regarde impérieusement; il se reprend.) Oh ! je ne suis pas injuste, et même, il aurait eu toute mon amitié.

MADAME DE SAVIGNY, gracieuse.

Il faut la lui donner, malgré ce que vous pouvez lui envier.

(Elle s'arrête à un regard d'Adrien.)

ADRIEN.

Oui, il est heureux en tout.

(Elle se détourne.)

SAVIGNY.

Je devais le protéger; sa grand'mère, la marquise de Ferrière, est ma parente, et notre famille lui avait eu jadis de grandes obligations ; aussi j'ai voulu que son petit-fils regardât ma maison comme la sienne. (Madame de Savigny a l'air de chercher quelque chose ; Savigny dit avec un peu de dédain.) Vous sentez, la situation est différente.

ADRIEN.

Je n'ai rien à dire, et mon zèle ne se ralentira pas.

SAVIGNY, ayant l'air de vouloir couper court à ses paroles, regarde et dit.

Mais que faites-vous donc, Madame ? que cherchez-vous ?

MADAME DE SAVIGNY.

Une petite bourse qui me sert habituellement, et que je ne puis trouver.

ADRIEN, s'empressant.

Si vous permettez... mes recherches !

MADAME DE SAVIGNY.

Cela n'en vaut pas la peine... Elle est toute simple, bleu foncé, avec des glands pareils.... un rien, et elle ne renfermait que de petites pièces de monnaie. Je suis sortie hier matin, je l'aurai perdue. (Elle regarde sa montre.) Mais je suis en retard; je vous quitte donc, vous savez que je ne rentrerai pas de la journée. Seulement ce soir, au moment du départ, je reviendrai pour vous dire adieu, ici, dans ce salon, car c'est là que vous serez toute la journée, n'est-ce pas ?

(Elle sort par le fond, conduite par son mari. Gaston entre par la porte du pan coupé à droite.)

SCÈNE III.

ADRIEN, GASTON, SAVIGNY.

SAVIGNY.

Ah! vous voilà, monsieur de Lusigny; ces messieurs sont encore à table, je pense?

GASTON, très joyeux et exalté.

Oui, je quitte un instant vos convives, qui, du reste, vont venir ici prendre le café. J'ai voulu les précéder; j'ai de nouvelles grâces à vous rendre. Ce poste que j'enviais... Ah! merci! Mais ne me croyez pas cette vaine ambition qui veut entasser places, honneurs, dignités, pour satisfaire un orgueil puéril: non, je suis plus digne que cela de votre protection.

SAVIGNY.

Oh! je le sais, votre cœur est fier, votre esprit élevé, vous désirez une noble gloire.

ADRIEN.

Et vous forcez vos rivaux à vous admirer, Gaston.

GASTON, [illegible].

Oh! que l'on peut être heureux ici! qu'il est beau de jeter aux échos de la grande ville un nom de plus qui est répété avec admiration depuis ses palais dorés jusqu'à ses plus simples demeures!... Quel bonheur d'y porter par ses écrits des idées nouvelles qui étonnent et éclairent des hommes qui vous bénissent et vous respectent!

ADRIEN, avec [illegible].

Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une société ombrageuse, cruelle et envieuse, où les intérêts, les ambitions et les vanités s'irritent et s'acharnent contre toutes les supériorités, même celles de la gloire et de la vertu? ([illegible].) Et cependant, ne vous découragez pas! Non! poursuivez votre brillante carrière, comme moi mon modeste chemin! car c'est du nombre des grands esprits et des cœurs honnêtes que dépend l'avenir du monde.

GASTON, [illegible].

Vous êtes de ceux qu'on estime le plus, Adrien, et vos actions donnent un démenti à vos jugements sévères contre les hommes. (A M. de Savigny.) Ne faudrait-il pas aussi, Monsieur, faire quelque chose pour lui prouver que le talent et l'honnêteté modeste ont des droits pour réussir?

(Adrien lui fait un geste de reconnaissance, mais qui semble lui dire qu'il n'y a rien à faire.)

SAVIGNY, assez froid.

Sans doute, j'apprécie plus que personne le caractère et l'intelligence d'Adrien, il a toute ma confiance, et je ne puis me passer de lui. L'avenir honorable de sa carrière est certainement assuré. (Adrien fait à Gaston un geste qui semble dire : *Vous voyez bien.*) Mais plus tard ! Ah ! ces messieurs viennent nous retrouver ici.

SCÈNE IV.

DURANTY, RAYMOND, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, ADRIEN, GASTON, JULES, M. DE SAVIGNY.

(Les nouveaux venus entrent par la porte du pan coupé de droite, en parlant haut tous à la fois.)

GASTON.

Venez, Messieurs, nous prendrons le café dans ce salon.

SAVIGNY.

Madame de Savigny a livré l'hôtel aux folies des jeunes gens, elle est sortie pour la journée.

TOUS.

Bien, bien.

(Ils saluent M. de Savigny, qui le leur rend ; puis, pendant ce qui suit, des domestiques entrent, et versent le café dans les tasses sur le guéridon.)

JULES, gaiement. Il s'approche de M. de Savigny, qui est rêveur. On doit voir, pendant toute la première partie de la scène, qu'il fait effort pour vaincre sa préoccupation.

Si la montagne ne vient à nous, nous allons à la montagne.

(Jules reste près de Savigny.)

LE CHEVALIER, tirant Gaston à part.

Dites-moi donc quel est ce M. Jules de Pressy, qui va toujours à la puissance ?

GASTON, souriant.

La puissance vient bien à lui quelquefois : il a créé des journaux.

LE CHEVALIER.

Un gentilhomme créer quelque chose, ça ne se faisait pas autrefois.

GASTON, riant.

Celui-là a créé des sociétés en commandite, des actions dans plus de vingt affaires, il a créé jusqu'à son nom ; ça se fait aujourd'hui... Allons, Messieurs, et tâchons de nous égayer !

LE CHEVALIER.

Entre jeunes gens, on peut se permettre la petite plaisanterie, mais sans oublier où nous sommes. (Il caresse son jabot.) Ce n'est pas (Il baisse la voix) comme quand nous soupons chez Jenny.

TOUS, riant et répétant.

Chez Jenny.

LE CHEVALIER, [illegible].

La petite a le propos joyeux et prompt comme sous l'ancien régime.

JULES, qui est resté près de Savigny à l'avant-scène, très obséquieux avec lui, à demi-voix.

Vous paraissez souffrant, Monsieur ?

SAVIGNY, assis près de la table, contre la cheminée à gauche.

Moi, non.

JULES, à demi-voix.

Êtes-vous content de moi ?... mon journal vous est tout dévoué.

SAVIGNY.

Sans doute.

JULES.

C'est qu'avant votre départ j'aurai quelque chose à vous demander.

GASTON, pendant ce temps, il est remonté au fond avec les autres, près du guéridon, et l'on commence à prendre le café.

Eh bien ! Jules.

JULES, haut.

Me voici. ([illegible] papier qu'il remet à Savigny, à demi-voix.) Je vous supplie, lisez attentivement.

SAVIGNY, a pris le papier ouvert, il jette les yeux dessus et dit.

Ah ! cette place, elle est promise à Gaston.

GASTON, en riant.

Est-ce que tu voudrais par hasard entrer dans la diplomatie ?

JULES, un peu choqué.

Pourquoi pas ? tu y es bien. (En disant cela il s'approche de la table, y prend une [illegible] tout en disant ce qui suit.) Oh ! je sais que tu vas me dire que tu es distingué de naissance, de manières et de cœur. ([illegible]) Mais tant pis pour toi, ce n'est plus de mode... vois-tu, ([illegible]) de nos jours, lois, usages et manières, tout nous vient d'en bas, et quand on est trop brillant... trop noble... ça ne fait pas plaisir aux autres...

(Il avale un verre de liqueur.)

GASTON, riant.

Tu crois.

JULES, riant.

Quand tu sors en beau pantalon blanc dans la rue, est-ce que les portiers ne se font pas une maligne joie en balayant de te couvrir de boue des pieds à la tête ? ([illegible]) par ordonnance de police à ce qu'ils disent ! il en est de même en tout : soyez brillant, c'est à qui travaillera à vous salir... Tu n'as pas l'expérience d'un certain monde..., celui qui agit. ([illegible]) Ainsi, il fait des livres de notre temps, et il y met de l'esprit, c'est bête, ça.

GASTON, riant.

Ah! tu ne fais pas de pareilles bêtises, toi!

JULES, riant.

Moi, je garde mon esprit pour être habile : avec cela je suis peut être un peu commun? Voilà les bonnes conditions de ce monde, et je puis très bien le représenter au dehors.

GASTON, riant

Toi.

JULES, avalant un verre de liqueur.

Je ne sais, il est vrai, aucune langue étrangère. Bah! il y a plus d'un diplomate qui ne sait pas même la sienne!... Qu'importent des fautes de français à l'étranger, ça ne fait pas mal : ils prennent cela pour des finesses de la langue. (Tous rient, excepté Gaston.) Et quand j'aurai quelques rubans à ma boutonnière et quelque plaque sur ma poitrine, je ferai figure tout comme un autre, car j'ai autant d'esprit et plus de savoir-faire que qui que ce soit.

(Tous reviennent sur le devant de la scène, excepté Savigny qui reste assis et parcourt un journal après avoir pris le café qu'un domestique lui a apporté. Ils sont ainsi placés : Adrien, le vicomte, Raymond, Duranty, le chevalier, Gaston, Jules.)

GASTON, très sérieux.

Ah! tu me fais mal, Jules! plus encore qu'Adrien quand sa raison cruelle vient refroidir mon enthousiasme!... mais non, non! Je ne veux vous croire ni l'un, ni l'autre... J'offre en ce moment au public des ouvrages importants dont j'espère honneur et gloire.

ADRIEN.

Oh! vous les voir obtenir est ma plus douce espérance.

JULES.

Et ce sera grâce à moi, qui fais vos succès à tous!... Ainsi, voilà Duranty, que j'ai surnommé le premier de nos peintres, le Raphaël de l'époque.

DURANTY.

Ce qui fait qu'on me refuse tous mes tableaux!... Tenez, encore celui dont j'ai puisé le sujet dans votre ouvrage, et...

GASTON, vivement.

Et qui est admirable?

DURANTY.

Certainement!... mais personne ne l'achètera!... Aussi, je n'ai plus qu'une ressource, c'est de faire des caricatures contre tout le monde.

RAYMOND.

Et moi, malgré les éloges de Jules, la protection de Gaston et le grand prix d'architecture obtenu pour ma composition d'un palais, on ne me confie pas la construction d'une bicoque, et je crois que je ferai tout aussi bien de retourner au village planter des choux.

LE VICOMTE, [illegible].

Drôles de monuments ! Mais cela vaut encore mieux que ce qui m'arrive à moi !.. D'abord, je me suis ruiné en jouant au lansquenet avec M. Jules de Pressy, qui m'étourdissait par ses éloges sur quelques écrits dont je lui faisais confidence... Mais il paraît que mon esprit est parti avec mon argent : car, le jour où je n'ai plus eu le sou, il a trouvé que mes vers, même ceux qui vous sont adressés, ne valaient rien.

JULES, [illegible].

Le fait est qu'ils ne valaient rien... pour moi, pour mon journal.

LE VICOMTE, [illegible].

Il ne me reste donc plus qu'un moyen de vivre, c'est d'aller à l'armée et de m'y faire tuer.

ADRIEN, [illegible].

Eh bien ! Gaston, vous le voyez, il n'y a pas place au soleil pour tous.

GASTON, [illegible].

Nous en trouverons ! Duranty, j'achète votre tableau ; Raymond, nous reconstruirons mon vieux château sur vos plans, et cela fera votre réputation ! Vicomte, je ferai imprimer vos poésies, et ma bourse est à votre service.

LE VICOMTE.

Un cœur de prince !

RAYMOND.

Quel protecteur éclairé !

DURANTY.

Quel goût !

GASTON, très affectueux, leur serrant les mains.

Merci, mes amis, merci !

LE VICOMTE.

Buvons à sa santé !

RAYMOND.

A la gloire !

DURANTY.

Au succès !

JULES.

A la fortune !

LE CHEVALIER.

Aux femmes et à nos amours ! Qu'en dit notre diplomate ?

(Il s'approche de Savigny qui se lève et se rapproche du [illegible] un verre de liqueur.)

SAVIGNY.

Qu'après avoir visité toutes les cours de l'Europe, je répète : Vivent nos compatriotes ! ce sont les plus aimables.

JULES.

Les plus coquettes !

GASTON.

Les plus spirituelles !

LE VICOMTE.

Les plus inconstantes !

DURANTY.

Les plus capricieuses !

RAYMOND.

Les plus adorables !

(Tout le monde est revenu sur le devant.)

LE CHEVALIER, avec fatuité.

Et les plus adorées des femmes, que les femmes françaises. (Il fait le beau.) Elles peuvent s'en vanter, d'être adorées...

JULES, lui frappant sur l'épaule d'un air joyeux et commun.

Voilà le plus malin de la société avec les femmes... le chevalier de Saint-Alix. Il tutoie les trois quarts des rats de l'Opéra...

LE CHEVALIER.

Chut ! chut !

JULES.

Il donne des bouquets à la moitié du corps des ballets...

LE CHEVALIER, riant avec fatuité.

Il est vrai que j'étais un peu trompeur, mais je suis fixé... oui, je suis fixé (Les autres rient.) à Jenny, cette petite espiègle chez qui je vous ai menés souper hier... elle est ravissante et damerait le pion à toutes vos élégantes en renom, si je voulais me donner la peine de la lancer.

JULES.

D'autres s'en chargeront... et je soupçonne...

LE VICOMTE, riant.

Qu'elle a un faible pour Gaston...

JULES.

Et qui date de loin...

GASTON.

Allons donc !

JULES.

Toi, tu fais le discret.

LE CHEVALIER, ironique.

Monsieur le comte de Lusigny est trop occupé, vraiment, et puisque nous sommes entre jeunes gens et que nous parlons de femmes, je vais vous conter une petite aventure... dont le héros ne vous est pas inconnu.

TOUS.

Voyons ! écoutons !

LE CHEVALIER.

Mon sejour à la campagne chez cette bonne marquise de Ferrière m'a laissé des habitudes matinales qui me conduisent aux Champs-Élysees... et me menèrent hier avenue Fortunée... (Mouvement de Gaston.) qui mérite son nom, comme vous allez voir... Plusieurs fois déjà j'y avais aperçu un de ces elégants merveilleux que le sommeil retient d'ordinaire aussi beaucoup plus tard. Je l'avais vu entrer dans une maison de si mysterieuse apparence qu'un soupçon...

GASTON, l'interrompant.

Cette curiosité indiscrète...

JULES.

Laisse-le donc achever !

LE CHEVALIER.

J'attendis, et bientôt arriva une petite voiture à stores baissés et aussi toute remplie de mystère ; une femme couverte d'un voile sauta ou plutôt vola comme une colombe effrayée de la voiture dans la maison où le jeune homme était entré...

GASTON, impatiente.

Mais enfin...

JULES, le retenant.

Attends donc !

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas fini ! la dame, impossible à reconnaître ! la voiture, repartie, et moi, curieux désappointé, (Gaston sourit, plus tranquille.) quand le hasard vint m'apporter un renseignement.

GASTON, inquiet, agité.

Ah ! Monsieur, faites-nous grâce...

JULES.

Qu'a donc Gaston? une agitation surprenante.

LE CHEVALIER, riant.

Surprenante ? pas trop, car le beau jeune homme se nommait Gaston de Lusigny, et la dame... la dame avait laissé tomber à mes pieds cette petite bourse. (Il la montre à ceux qui sont du côté opposé à Gaston.) Voyez, toute simple, en soie bleu foncé avec des glands pareils et ne renfermant que des petites pièces de monnaie.

ADRIEN, avec un mouvement très vif et douloureux.

Ah !

SAVIGNY, avec un mouvement très violent de colère, dit à part.

Ciel !

GASTON, s'avance vers le chevalier, prend la bourse et dit avec une vive colère.

Si vous n'étiez pas un vieillard, Monsieur...

LE CHEVALIER, avec indignation.

Un vieillard !

GASTON, de même.

Car c'est indigne ! un homme d'honneur eût donné l'argent aux pauvres et jeté la bourse au feu, entendez-vous.

(Il va jeter la bourse au feu.)

JULES, à part, le regardant.

Quelle colère!

ADRIEN, à part.

Elle est perdue !

SAVIGNY, il a fait un mouvement terrible à la vue de la bourse, puis il est décomposé par la douleur.

Ah !

GASTON, après avoir jeté la bourse au feu, revient et se trouve en face de la figure bouleversée de Savigny; il est frappé de stupeur et recule avec effroi ; après un instant de silence il dit à part, atterré.

Il sait tout.

JULES, qui a tout regardé, dit à part.

Est-ce que par hasard ce serait ?... (Il rit.) Bon ! Gaston n'aurait pas la place.

LE CHEVALIER, à part, indigné.

Vieillard ! que les jeunes gens sont mal élevés à présent !...

LE VICOMTE.

Mais pourquoi donc Gaston est-il en colère?

SAVIGNY, on voit qu'il fait des efforts pour se remettre et paraître calme, il prend le milieu du théâtre.

Il a raison... pourquoi découvrir ce mystère ? Pourquoi troubler? (Il se remet.) Qui sait si cette femme n'est pas plus à plaindre qu'à blâmer? (Il sourit.) Qu'il ne soit pas dit un mot de plus là-dessus, Messieurs, et passons dans la salle de billard ; il faut occuper cette journée où nous resterons ensemble jusqu'à mon départ.

TOUS.

Oui, oui, oui...

JULES, à part.

Je m'étais trompé.

ADRIEN, à part.

C'est singulier...

GASTON, à part.

Il se contraint...

(Ici les domestiques entrent et débarrassent le guéridon.)

LE CHEVALIER.

Et maintenant, Messieurs, si nous passions au billard?

TOUS.

Oui ! oui ! oui !

SAVIGNY, qui s'est vu examiner par les autres, s'efforce de prendre un air gai.

Venez donc, je ne pars que ce soir et je désire que personne

ne s'éloigne avant que je monte en voiture. ... allons, Messieurs.....

SAVIGNY, bas à Gaston.

Restez ici...

(Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE V.

GASTON, seul, agité et [illegible].

Emeline, cher bonheur de ma vie! que j'ai compromise, perdue peut-être? que va-t-il se passer? Quelle colère j'ai lue dans le regard qu'il m'a lancé! mais comme il a été maître de lui! Quelle crainte de l'opinion! quelle force elle lui donne! Ah! un pareil homme est capable de tout; comment la sauver? si je pouvais du moins la voir, la prévenir, (Il sonne.) l'empêcher de se jeter au-devant du danger.

(Bertrand entre par la porte de pan coupé à gauche.)

SCÈNE VI.

GASTON, BERTRAND.

GASTON, sans le regarder.

Madame de Savigny est-elle visible?

BERTRAND, d'un ton pénétré et respectueux.

Elle est sortie, monsieur le comte.

GASTON, se retournant brusquement.

Ah! c'est toi?

BERTRAND.

Guettant un moment pour parler à monsieur le comte.

GASTON, sans l'écouter.

Que faire?

BERTRAND, [illegible].

Je suis un vieux serviteur né sur vos terres; il y a toujours eu un Bertrand au service d'un comte de Lusigny.

GASTON, à part, marchant sans l'écouter.

Ce sera un duel à mort.

BERTRAND, [illegible] et le suivant.

En voyant la vie que mène monsieur le comte dans cette ville infernale, une vie qui nous ruine, argent et santé.

(Il a [illegible], s'est rapproché de Gaston qui se retourne et se trouve face à face avec lui.)

GASTON, *brusquement.*

Va me chercher mes pistolets ! mon épée !

BERTRAND, *recule épouvanté.*

Ah ! mon Dieu !

GASTON, *reste immobile devant lui.*

Fais ce que je te dis.

BERTRAND, *désolé.*

Il n'y a pas besoin de cela pour vous tuer, monsieur le comte ; la vie que nous menons...

GASTON, *le regarde et l'écoute pour la première fois.*

Quoi ?

BERTRAND.

Nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes... Monsieur est si changé !

GASTON, *touché.*

Tranquilise-toi, mon bon Bertrand.

BERTRAND, *plus content.*

Que monsieur le comte me permette seulement de lui parler.

GASTON, *s'arrête et reste pensif.*

Parle.

BERTRAND.

D'abord... mademoiselle Léonie, votre cousine... est-ce que vous n'y pensez plus ? On dit au pays qu'elle va se marier. (*Il l'examine.*) Ça ne vous fait rien, ça ?

GASTON.

Je désire qu'elle soit heureuse.

BERTRAND.

Ah ! (*Il soupire.*) Ensuite, monsieur le comte, nous n'avons plus d'argent et nous en devons beaucoup. (*Il l'examine.*) Ça ne vous fait rien non plus, ça ?

GASTON.

Que veux-tu que ça me fasse ?

BERTRAND, *étonné.*

Ah ! (*Mystérieusement.*) Ensuite, il est venu, ce matin, des gens bien singuliers qui demandaient Monsieur. C'était, disaient-ils, pour des billets, des rôles, des pièces ! Est-ce que nous avons un procès ?

GASTON, *très agité.*

Chut ! un secret... (*A part.*) Retenu ici, je ne saurai donc rien... Si je le chargeais ! Oui. (*Haut.*) Écoute, Bertrand, (*Il tire un billet qu'il lui donne.*) prends ceci.

BERTRAND, *étonné.*

Un billet de spectacle ?

GASTON.

Ce soir tu iras là...

BERTRAND, étonné.

Moi? à la comédie?

GASTON.

Non, à la tragédie.

BERTRAND, reculant et rendant le billet.

Dans l'état où est monsieur le comte, je n'irai certes pas m'amuser.

GASTON.

Qui est-ce qui te parle d'amusement? Tu iras écouter une tragédie nouvelle, je le veux.

BERTRAND.

Il faut les ordres de monsieur le comte; je n'irais pas sans cela...

GASTON.

Tu viendras après me dire comment cela se sera passé, à moi seul.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas. (Il s'éloigne et revient.) Encore un mot! Monsieur le comte est si bon, qu'il est la proie d'intrigants.

JULES, ouvrant vivement la porte du fond.

Me voici!

BERTRAND, à part.

Bon! quand on parle...

(Sur un geste de Jules il sort par la porte du pan coupé à gauche.)

SCÈNE VII.

JULES, GASTON.

JULES, qui parle vite et gaiement.

Vite, un mot pendant que nous sommes seuls! Tu te caches de moi et tu fais bêtises sur bêtises... D'abord une tragédie que tu fais jouer sans me le dire.

GASTON, toujours inquiet et agité.

Je voulais cacher mon nom.

JULES.

Aux ennemis... bon, mais à moi, c'est stupide! Qui t'applaudira? Qui te louera?

GASTON.

Le public, je l'espère.

JULES, riant.

Compte là-dessus; le public a ses affaires, ses ennuis! sa femme! et quelquefois comme toi ses amours contrariés.

GASTON, *vivement.*

Silence là-dessus.

JULES.

Non pas, c'est une fameuse sottise!

GASTON, *impatienté.*

Tais-toi donc.

JULES.

Me taire! quand tu as manqué de nous perdre; j'ai cru que M. de Savigny savait tout, et d'un protecteur puissant tu nous faisais un ennemi dangereux! heureusement, il y a des grâces d'État: mari et diplomate, il n'a rien vu... écoute, je t'ai servi... je vais te faire prêter sur tes terres l'argent dont tu as besoin; mais... alors... cette place... il me la faut, elle me donnera cette considération qui me manque.

GASTON, *avec emportement.*

Obtenez-la donc par votre caractère et non par vos intrigues! Assez de cette communauté que je repousse depuis longtemps et qui finit par me révolter?

JULES, *étonné.*

Comment? à qui en a-t-il?

GASTON, *plus calme.*

Oui, laissez-moi, nous n'avons ni les mêmes idées, ni les mêmes principes sur rien, et je veux me soustraire à une domination qui finit par m'être. . insupportable. (*Ici M. de Savigny ouvre la porte du fond, mouvement de Gaston.*) Monsieur de Savigny.

JULES, *à part.*

Ah! ah! il le prend comme cela, nous verrons.

SAVIGNY.

Il n'est pas seul.

JULES.

Entrez, Monsieur, je me retire et ne veux en rien vous gêner...

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GASTON, SAVIGNY.

SAVIGNY.

A nous deux, Monsieur... Madame de Savigny...

GASTON, *l'interrompant.*

Je vous jure, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur et qu'elle n'a aucun tort envers vous.

SAVIGNY.

Épargnez-vous des paroles inutiles, je ne vous croirais pas et je penserais que vous êtes sans courage.

GASTON, il fait un brusque mouvement de colère, puis il dit plus calme.

Ma vie est à vous et je suis à vos ordres.

SAVIGNY, le regarde quelques instants et dit.

Écoutez-moi, Monsieur, la loi m'autorisait à vous traîner devant les tribunaux; mais ce n'est pas la vengeance d'un homme d'honneur, ce ne peut pas être la mienne.

GASTON.

Vos témoins ! votre heure ! vos armes.

SAVIGNY.

Ce sera un duel à mort. (Un peu ému.) Car ma vie est brisée. (Avec fermeté.) Mais l'heure du combat n'est pas encore venue, Monsieur... vous allez me comprendre, l'honneur veut que vous ayez ma vie.

GASTON, avec un geste qui annonce son intention de ne pas attenter à la vie de Savigny.

Oh ! moi !

SAVIGNY, sans avoir l'air d'y faire attention.

Ou que j'aie la vôtre ; mais il exige encore plus impérieusement que le motif de ce duel reste à jamais inconnu.

GASTON.

Le premier prétexte venu peut servir à le motiver.

SAVIGNY.

Me donnerez-vous votre parole d'accepter celui que je vous proposerai ?

GASTON.

Je ne vous dois que ma vie, Monsieur, et si je consens à me soumettre aux conditions que vous exigez, je puis aussi vous poser les miennes.

SAVIGNY.

Parlez.

GASTON, hésitant.

Une... personne... peut avoir à souffrir...

SAVIGNY, avec douleur.

Assez, Monsieur ! Elle a l'excuse du malheur et de l'abandon, et mon cœur n'est pas sans pitié.

GASTON.

Qu'elle ignore la cause de notre rencontre, et je souscris à tout.

SAVIGNY.

C'est aussi ce que je voulais !... Ces jeunes gens qui étaient là, et le monde, dont la curiosité est si avide, ne se contenteront pas, vous devez le penser, d'un prétexte frivole entre vous et moi... et pour

qu'on ne soupçonne pas la véritable raison, il en faut une, grave, plausible, et à laquelle une autre femme se trouvera mêlée.

GASTON.

Une autre femme ?

SAVIGNY.

Il en est une légère, coquette et vaine, qui a quitté notre village pour chercher ici le luxe et les plaisirs.

GASTON.

Jenny ! Comment ! que voulez-vous ?

SAVIGNY.

J'ai tout prévu, tout arrangé pendant ces courts instants : il ne vous reste plus qu'à consentir si vous voulez... sauver... celle...

GASTON, l'interrompant.

Tout pour cela ! (Il a écouté et fait un mouvement; très troublé.) Mais il me semble, quelqu'un vient ici...

SAVIGNY, vif mouvement, de même.

Oui ! si c'était elle ! Venez, Monsieur, apprendre ce qu'il vous reste à faire pour cacher ce secret de mort.

(Ils sortent par la porte du pan coupé à droite ; pendant qu'un domestique ouvre la porte du fond, on voit arriver madame de Savigny.)

SCÈNE IX.

MADAME DE SAVIGNY, entrant en riant.

Ah ! ce bon chevalier, il courait !... c'est au moins une conquête à faire : (Riant.) il faut qu'il se presse, s'il veut qu'il ne soit pas trop tard pour lui. (Elle rit, elle a ôté son chapeau et son mantelet en parlant ; elle s'assied près de la table à droite.) J'ai eu tort de revenir ici, mais je ne pouvais pas être toute la journée loin de... Gaston !... Il aurait encore cherché à me voir chez ma pauvre Sophie, et je ne veux rien qui ait l'air de cacher un mystère... Mon amour involontaire est aussi profond qu'innocent .. et j'ose m'avouer tout ce que j'éprouve. Oui, ma vie est remplie par les émotions du cœur, et jamais elle ne le fut par cette agitation que le monde appelle des plaisirs ! Mais aussi, qu'est-ce que tout cela auprès d'un mot qui s'échappe d'un esprit supérieur et d'un cœur généreux ? Jusqu'ici qu'avais-je fait de ma vie ? mon affection, repoussée dans le mariage ; mon intelligence, inutile ; mon temps ? je ne savais à quoi l'employer ; et maintenant, l'emploi de ce temps, de cette pensée, de ce cœur, il est si doux de le trouver dans le bonheur d'un autre ! oh ! je suis trop heureuse !

SCÈNE X.

MADAME DE SAVIGNY, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *il entre si préoccupé qu'il ne voit pas madame de Savigny.*

C'était bien le cabriolet de Gaston, là, à la porte qu'on m'a défendue.

MADAME DE SAVIGNY, *se lève troublée au nom de Gaston.*

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER, *essayant de se remettre.*

Rien ! rien ! permettez. (*Il lui baise la main avec cérémonie.*) Charmante ce matin comme toujours.

MADAME DE SAVIGNY.

Vous parliez de monsieur de Lusigny ; qu'y a-t-il ? que lui voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Gaston !... Ah ! mais ce sont de ces choses que je ne puis dire à vous, Madame, qui possédez autant de vertus que de grâces, et qui devez ignorer...

MADAME DE SAVIGNY, *vivement.*

Quoi donc ? Ah ! nous vivons dans un temps où le secret n'existe plus en rien et où l'on ne laisse ignorer aux femmes ni ce qui les afflige, ni ce qui les offense. Jeunes filles, il est vrai, (*Elle sourit.*) on nous trompe pour nous laisser quelques jours heureux ; mais à peine mariées, chevalier, nos maris... oh ! cette réserve, cette tendresse, ces délicatesses dont on nous avait dit qu'ils seraient fiers et heureux ! ils dédaignent tout cela pour les grossières habitudes et l'amour intéressé des femmes... Mon Dieu, monsieur de Savigny lui-même.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit pas de lui... et après tout, le comte de Lusigny est un jeune homme... seulement pourquoi Jenny ?...

MADAME DE SAVIGNY, *l'interrompant.*

Au nom du ciel, Monsieur, dites-moi quelle est cette femme dont j'ai déjà surpris le nom.

LE CHEVALIER.

Gaston la connaît depuis longtemps et moi aussi.

MADAME DE SAVIGNY, *avec impatience.*

Pourquoi ! comment ! qui est-elle ? quel intérêt ? Ah ! parlez donc...

LE CHEVALIER, à part, avec fatuité.

Est-ce qu'elle m'en veut de mes succès près de Jenny? (Haut.) C'est une femme charmante, jolie, sage... c'est-à-dire qu'elle l'était avant que Gaston...

MADAME DE SAVIGNY, très vivement.

Cela n'est pas possible !...

LE CHEVALIER.

Mais cela est!... je m'échappe pour courir un instant chez elle : qu'est-ce que je vois? le cabriolet de Gaston à sa porte qu'on me refuse... et le groom m'apprend qu'ils sont enfermés ! N'est-ce pas que c'est affreux ?

MADAME DE SAVIGNY.

Affreux !

SCÈNE XI.

MADAME DE SAVIGNY, JENNY, LE CHEVALIER, puis M. DE SAVIGNY, GASTON, JULES, RAYMOND, DURANTY, LE VICOMTE, ADRIEN.

UN DOMESTIQUE, annonçant au fond.

Mademoiselle Jenny.

LR CHEVALIER.

Le chercher jusqu'ici !

MADAME DE SAVIGNY.

Oh!...

(Elle va se placer près de la porte latérale à droite de l'acteur.)

JENNY, entrant par le fond.

Monsieur Gaston est-il là?...

(Elle va au chevalier.)

MADAME DE SAVIGNY, près de la porte à droite.

Cette femme ici !

LE CHEVALIER, à Jenny, montrant Gaston qui paraît au fond.

Eh ! tenez, le voilà!

M. DE SAVIGNY, entrant par le fond avec Gaston et tournant ainsi le dos à madame de Savigny.

Ah! Jenny vous attendait... (Bas à Gaston.) Elle est venue, l'absence de madame de Savigny...

JENNY, à Gaston.

Vous m'avez fait dire de venir, et j'y ai mis bien de l'empressement pour vous remercier de ce charmant bracelet...

GASTON.

S'il vous plaît, belle Jenny, je suis bien heureux.

JENNY, à Gaston.

Attachez-le vous-même. ([illegible]) Ah !...

SAVIGNY, [illegible]

Elle !...

GASTON, [illegible]

Ciel !

JENNY, à madame de Savigny.

Ah ! Madame... (Elle fait une grande révérence ; madame de Savigny lui lance un regard [illegible] la porte latérale.) Eh bien !... elle ne veut donc pas me recevoir !

(Elle va vers la porte du fond où paraissent Jules, Durantz, le vicomte et Raymond qui l'empêchent de sortir.)

SAVIGNY, bas à Gaston.

Quel effroi !... vous tremblez ?...

GASTON, bas.

Je ne tremblerai pas devant votre épée.

SAVIGNY, se retournant vers Jenny qui est au fond.

Que faites-vous donc, Jenny ?

JENNY, [illegible]

Eh bien ! je m'en vais ! Madame de Savigny s'est fâchée de ce que je suis ici, et vous ne m'avez pas défendue, vous, Messieurs, qui passez toutes vos journées chez moi !... car, depuis un an, c'est comme cela ! vous êtes tous venus me chercher ; moi je ne pensais guère à vous !.. autrefois... moi qui gardais les bêtes !... Ce n'est pas l'embarras, peut-être n'y a-t-il pas tant de différence !... celles-ci parlent... voilà tout !

LE CHEVALIER.

Hein ?

JULES.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

LE VICOMTE.

Jenny !

JENNY.

Je dis que je ne veux pas rester ici !... Voyez la figure de M. de Savigny !... Il semble en colère de ce que je suis dans son hôtel ! Gaston ne me parle pas, et le chevalier a bonne envie de me faire une scène... Bonjour, Messieurs ! moi qui me faisais honneur de venir ici !... Ah ! je vois que vous êtes tous bien différents de ce que vous êtes chez moi !... Grand bien vous fasse ! je ne vous reverrai, j'espère, que quand vous serez tous de bonne humeur.

LE CHEVALIER, à part.

Du dépit? elle me reviendra.

JULES, à Jenny.

Vous partez?

M. DE SAVIGNY.

Laissez-la sortir.

(Le chevalier la suit jusqu'au fond en lui parlant bas; elle sort.)

SCÈNE XII.

LE VICOMTE, DURANTY, RAYMOND, GASTON, JULES, M. DE SAVIGNY, LE CHEVALIER.

JULES, à Gaston.

Quoi! tu filais le parfait amour avec elle aussi?

GASTON, avec une agitation fébrile.

Oui, j'aime cette femme avec une passion...

M. DE SAVIGNY.

Bien insensée, il me semble!

JULES.

Et le chevalier?

LE VICOMTE.

Et, sans son départ, M. de Savigny eût été votre rival, cela se voit à l'humeur qu'il vous montre.

GASTON, agité et passant entre Jules et Savigny.

Mais si j'aime, je suis aimé, et mon bonheur est complet...

M. DE SAVIGNY, s'approchant de lui.

On peut le troubler, ce bonheur; et fût-on aussi heureux que vous vous en vantez, on serait plus réservé, plus convenable.

GASTON, avec une hauteur insultante.

Prétendriez-vous, Monsieur?...

LE CHEVALIER, se plaçant entre eux.

Allons donc! une querelle! entre vous?... et pour Jenny?... Ah! ce serait drôle... très drôle... et je ne dois pas le souffrir!... allons donc, mes amis!

(Pendant ce temps les domestiques ont avancé au milieu du théâtre le guéridon couvert d'un tapis, sur lequel ils ont posé des cartes.)

JULES.

La matinée sera complète; le jeu se prépare.

SAVIGNY, bas à Gaston sur le devant.

Encore un prétexte, Monsieur!

GASTON, bas.

Et je l'accepte encore.

[illegible]

LE CHEVALIER.

Mon cher Gaston, vous êtes comme moi, le jeu vous traite mal, mais on sait le proverbe : Heureux en amour, malheureux au jeu!... je veux mettre la fortune dans l'embarras, je joue contre vous, Gaston.

SAVIGNY.

Et moi aussi ! un pari en dehors avec M. de Lusigny.

GASTON.

D'où viennent ces cartes? J'en veux d'autres.

SAVIGNY.

Ces cartes étaient chez moi, Monsieur.

GASTON.

J'y perds toujours.

SAVIGNY, prenant un autre jeu.

Celles-ci vous conviendront-elles?

LE CHEVALIER.

Oui, oui... Au jeu, Messieurs !

SAVIGNY, qui a tiré son portefeuille, et y a pris des billets de banque.

Cinquante louis contre M. de Lusigny.

GASTON.

Je les tiens.

LE CHEVALIER.

Prenez garde, Gaston.

SAVIGNY, tirant les cartes du lansquenet.

Vous ne mettez pas au jeu, Monsieur?

GASTON.

Vous êtes bien pressé !

Il tire des billets de son portefeuille.

ADRIEN, à part, examinant.

L'aspect de ces deux hommes a quelque chose d'étrange et d'effrayant.

LE CHEVALIER.

Gagné ! Vous avez la main heureuse, monsieur de Savigny.

SAVIGNY, continuant de faire les cartes.

Je parie toujours en dehors, et je double l'enjeu.

GASTON.

Vous ne me verrez pas reculer.

LE CHEVALIER.

Encore perdu !... Gaston, arrêtez-vous.

GASTON.

Je continue.

SAVIGNY, *tirant toujours les cartes.*

Ma foi, à votre place, je renoncerais au plaisir du jeu : il vous sera fatal.

GASTON.

Je n'ai de conseils à recevoir de personne.

TOUS.

Oh ! oh !

JULES, *empochant de l'argent.*

Allons, une bonne journée.

LE CHEVALIER, *aux autres.*

Gaston est aujourd'hui bien mauvais joueur, il me semble.

ADRIEN, *à part et à l'écart, observant.*

Les émotions du jeu, quelque fortes qu'elles soient, ne peuvent altérer à ce point le visage d'un homme.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est trop fort aussi : encore perdu ! Pauvre Gaston !

GASTON.

Sur parole ! et je double encore !

SAVIGNY, *faisant les cartes.*

Je tiens tout ce que vous voudrez.

GASTON.

Est-ce donc vous qui faites toujours ?

SAVIGNY.

Vous en êtes inquiet ?

GASTON.

Peut-être !

SAVIGNY.

Vous n'êtes pas assez de sang-froid, Monsieur, pour un homme comme il faut.

TOUS.

Encore perdu !

GASTON.

Et vous, Monsieur, vous avez trop de bonheur pour un galant homme !

ADRIEN, *à part.*

C'est du sang qu'ils veulent.

SAVIGNY, se levant vivement, et jetant les cartes sur la table.

Assez ! je ne suis pas habitué à jouer avec des gens aussi grossiers et aussi insolents.

(Tout le monde est venu sur le devant, les domestiques enlèvent le guéridon qu'ils reportent au fond.)

GASTON.

Vous croyez-vous aussi heureux sur le terrain que sur le tapis ?

SAVIGNY.

C'est ce dont vous pouvez juger à l'instant si le cœur vous en dit.

JULES, se plaçant entre eux.

Oh ! calmez-vous !

LE VICOMTE, groupé à droite avec Raymond, Durantv et le chevalier.

Ils vont se battre.

LE CHEVALIER, à Gaston.

Gaston, qu'avez-vous fait ? Un parent !

JULES, à Gaston.

Un protecteur !... (A Savigny.) Vous n'exposerez pas une vie si précieuse.

SAVIGNY.

Rassurez-vous !... (Il s'approche des jeunes gens à droite, pendant que le chevalier prend Gaston et l'emmène un peu à l'écart au fond, en lui parlant bas. Adrien est seul à gauche près de la cheminée.) Messieurs, vous connaissez la cause de ce duel... le jeu, cette Jenny !... Vous êtes témoins ! Le jardin de l'hôtel... l'épée !... (De loin à Adrien.) Vous aussi, restez, Adrien. Si je succombe, vous direz à ma femme, à ma chère Émeline, que mon dernier soupir fut pour elle, et que je la remercie du bonheur que son amour et ses vertus m'ont donné. (Il va vers la table près de la cheminée à gauche.) Ces papiers, je vous les confie. (Il lui remet des papiers et en prend un autre sur la table.) Ah ! ceci .. cette nomination...

JULES, s'approchant.

Si vous vouliez ?... mon nom... là... (Savigny écrit sur le papier et le remet à Jules qui le prend et dit à part.) Un superbe article nécrologique !... Ça vaut cela !

SAVIGNY.

Maintenant, Messieurs, passons chez moi prendre des épées : le jardin sur les Champs-Élysées est désert.

LE VICOMTE, aux autres.

Nous espérons arranger l'affaire.

JULES, à part.

Et moi, je vais au théâtre !...

SAVIGNY.

Venez... Messieurs.

(Ils sortent tous par le fond.)

GASTON.

Je vous rejoins à l'instant.

SCÈNE XIII.

GASTON, puis BERTRAND, et ensuite MADAME DE SAVIGNY.

GASTON, va vivement à la porte du pan coupé à gauche.

Bertrand !

BERTRAND.

Me voilà... J'allais partir pour la comédie.

GASTON, tire de sa poche un petit paquet et dit vivement et mystérieusement.

Oui, mais avant, prends ceci... que personne ne puisse le voir ; dans deux heures, quand tu reviendras ici, si tu ne me trouves plus, tu chercheras à le remettre toi-même et secrètement.

BERTRAND, regarde le paquet et voit qu'il n'y a pas d'adresse.

A qui ?

(En ce moment madame de Savigny a ouvert tout doucement la porte du côté par où elle est sortie, elle est venue, elle écoute.)

GASTON, mystérieusement.

A madame de Savigny; mais à elle seule, entends-tu ?

MADAME DE SAVIGNY, s'empare du paquet.

Qu'est-ce donc ?

GASTON, effaré.

O ciel !

MADAME DE SAVIGNY, déchire le papier qui enveloppe, Gaston a fait signe à Bertrand de se retirer.

Ah ! (Elle voit qu'elle est seule avec Gaston.) Mes lettres ! mon portrait ! sans un mot !

GASTON, atterré.

Mon Dieu !

MADAME DE SAVIGNY, avec passion.

Gaston, au mépris de toutes les convenances, la tête égarée par la douleur, je venais... au risque... de la retrouver encore ; et c'est une nouvelle preuve d'indifférence, de mépris !...

GASTON.

Arrêtez.

MADAME DE SAVIGNY, changeant de ton et avec tendresse.

Eh bien ! non... cela n'est pas... cela ne peut pas être... Vous allez tout me dire.

GASTON, avec douleur.

Non, rien ! et je vous quitte ; on m'attend, j'ai déjà trop tardé... et ma parole...

MADAME DE SAVIGNY.

Vous m'écouterez.

GASTON.

Je ne puis, il faut qu'à l'instant même...

MADAME DE SAVIGNY, avec force.

Non, vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tout expliqué. . Parlez, ou je ne vous revois de ma vie.

GASTON, hors de lui.

Vous revoir? c'est impossible, vous dis-je; mais non, non, je ne peux pas, je ne dois pas parler? et il faut que je sorte.

MADAME DE SAVIGNY, avec dignité.

Partez donc; vous avez brisé mon cœur, mais un amour insensé en a fui pour jamais!

GASTON.

Eh bien! adieu pour toujours.

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE SAVIGNY seule.

(Elle court après lui avec passion.)

Gaston! (Elle s'arrête et revient.) Mais je suis folle! (Elle porte la main à son front.) Oui, c'est de la folie, ce qui se passe là!... Que je souffre!... Et c'est lui! lui! et cette femme! là, devant moi; il lui parlait avec amour, et il vient de fuir à mes paroles, à ma prière. (Elle regarde ses lettres.) Mais c'était un projet arrêté; cet innocent amour qui faisait mon bonheur, ce beau rêve de mon âme!... il a été sacrifié à... (Elle s'attendrit.) Hélas! il n'est donc pas une seule espérance que cette vie puisse réaliser! Nobles instincts de tendresse et de dévouement, vous ne m'avez conduite qu'à des malheurs! Nobles facultés de mon intelligence, vous m'avez été inutiles! Voix de mon cœur qui demandiez le bonheur! lumière de ma pensée qui me l'avez montré! oui, vous m'aviez menti: tout s'est détruit aux réalités de la vie; et de mes belles espérances, il ne m'est rien resté! rien! Que faire? Vivre encore? Ici? Revoir tout ce qui brisa mon cœur! non, non, fuyons, avouons tout à celui à qui ma destinée fut liée... Puis, qu'importe! (Elle sonne; un domestique paraît.) M. de Savigny!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur n'est pas dans son appartement où je viens de le chercher pour lui annoncer que les chevaux de poste sont là.

MADAME DE SAVIGNY, comme prenant une résolution.

Ah! je pars avec lui, qu'on l'avertisse. (A elle-même.) Oui, il saura tout. (Le domestique sort par le fond, le chevalier et Jules arrivent.) Quelqu'un... sortons!

(Elle sort par la porte de côté pendant que les autres entrent par le fond.)

LE CHEVALIER, à Jules, au fond.

Que s'est-il passé? obligé de m'absenter, j'ignore tout.

JULES.

Je ne sais rien, j'étais au théâtre, où l'on jouait une tragédie nouvelle.

SCÈNE XV.

DURANTY, RAYMOND, LE CHEVALIER, JULES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Gaston a reçu un fameux coup d'épée.

LE CHEVALIER.

Ciel!... mort?

LE VICOMYE.

Non, on a arrêté le sang; mais un mouvement, une émotion, et c'est fini.

(Ici Gaston paraît, pâle et soutenu par Adrien. Il s'arrête, appuyé contre la porte, et écoute.)

DURANTY.

Il avait été trop insolent avec son protecteur. Il était si orgueilleux!

RAYMOND.

Un vrai fou; il est ruiné.

LE VICOMTE.

L'aigle de la province qui est venu brûler ses ailes à Paris.

GASTON, s'avançant.

Assez! Messieurs.

TOUS, vif mouvement.

Ah! ah! ah!

GASTON, ironiquement et avec amertume.

Je ne puis rester debout plus longtemps. (Il s'assied.) Mais cela suffit. Éloignez-vous, j'en sais assez sur votre amitié.

(Ils font un mouvement vers lui; il les repousse du geste. Ils sortent.)

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, GASTON, ADRIEN, puis BERTRAND

ADRIEN.

Du courage! pas d'émotion! Le médecin tarde bien.

GASTON, [illegible].

J'ai prodigué mon bien à des ingrats; j'ai vu des outrages payer mes travaux. Mon cœur est brisé, mon intelligence éteinte, ma force anéantie, et maintenant que l'amour qui faisait mon bonheur est perdu, il ne me reste plus qu'à mourir.

([illegible] content.)

GASTON, [illegible].

Bertrand! et la tragédie? Comment cela s'est-il passé?

BERTRAND, [illegible].

Parfaitement; on riait, on riait.

GASTON, [illegible].

A ces idées graves et sérieuses?

BERTRAND.

Oh! oui, Monsieur; votre ami Jules, surtout; au balcon, il donnait le signal; c'étaient des trépignements, des éclats, des rires, si bien qu'à la fin on n'a plus rien entendu.

GASTON, [illegible].

Ah!

BERTRAND.

Ciel!... mon maître!...

([illegible] de Gaston, la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVIGNY, ADRIEN.

(Ils entrent par la gauche du théâtre au fond.)

MADAME DE SAVIGNY, avec un peu d'agitation.

C'est ici !... voilà le château de Lusigny.

ADRIEN.

Où vous allez ramener le bonheur.

MADAME DE SAVIGNY.

Arrêtons-nous encore un moment.

ADRIEN.

Oui, car si je vous ai conseillé de laisser votre voiture à l'entrée du parc et d'arriver ainsi seule à pied, c'était pour prolonger les instants que je devais passer avec vous, et pour...

(Il hésite.)

MADAME DE SAVIGNY, elle le regarde en souriant.

Pour me donner le temps de me remettre de mon trouble, n'est-ce pas? Car, je l'avoue, je crains d'entrer ainsi sans avoir prévenu... sans rien savoir moi-même !... et mon émotion...

ADRIEN.

Que pourriez-vous faire de plus que ce que nous avons tenté? Loin de la France, depuis deux ans, et ne pouvant recevoir aucune nouvelle du comte de Lusigny, votre premier soin a été de vous en informer à Paris ; mais, hélas ! il faut là si peu de temps pour être oublié, que nul ne put dire ce qu'était devenu l'homme à la mode deux ans auparavant !... Cependant, une lettre de lui m'attendait depuis longtemps à l'hôtel, elle a suffi pour m'apprendre l'état de son cœur toujours plein de regrets et d'amour. Il me disait : « Mon cher Adrien, je suis revenu dans mon château de Lusigny, et je veux que nul bruit du monde n'arrive jusqu'à moi ; ne m'écrivez donc pas. Je passe mes jours au milieu des rochers et des bois, seul avec ma douleur, et j'attends la fin d'une vie qui m'est devenue insupportable. » Oui, Madame, voilà ce qu'il m'écrivait.

MADAME DE SAVIGNY.

C'était donc mon devoir de le chercher, dès que cela m'a été possible.

ADRIEN.

Il vit, il est ici, vous allez le voir... Que voulez-vous savoir de plus?... Tous ses chagrins, tous les vôtres, sont finis, permettez-moi donc, Madame, de vous dire que je dois vous quitter avant votre entrée dans ce château.

MADAME DE SAVIGNY, [illegible]

Y pensez-vous ?

ADRIEN.

Ah ! je n'ai pensé qu'à cela pendant ce long voyage que nous venons de faire ensemble !... Je sentais bien que cette amitié, cette bonté dont vous me donnez des preuves à chaque instant, cette joie de votre présence, ce charme infini qu'elle prêtait à tout, étaient des trésors auxquels je devais renoncer bientôt... et pour toujours !

MADAME DE SAVIGNY, [illegible].

O ciel ! y renoncer? et pour toujours? mais cela n'est pas possible ! Habituée à votre amitié de frère, moi, je ne pourrais m'en passer !... Que ne vous dois-je pas ? Lorsque la mort de M. de Savigny me laissa seule bien loin de mon pays, vos soins m'ont sauvée de cette longue maladie qui mit mes jours en danger ; vous m'avez aussi sauvée du désespoir en m'apprenant que Gaston... ([illegible]) que M. le comte de Lusigny n'avait jamais cessé d'être digne de mon... attachement !.. Depuis, au milieu des affaires d'une mission importante, laissées toutes entre vos mains, les instants que vous dérobiez au travail, vous les avez employés à me sauver de l'ennui et de l'isolement, et maintenant vous me quitteriez !... Oh ! non, non ! Ce n'est pas possible ! N'avons-nous donc pas été toujours ensemble depuis deux ans ?

ADRIEN, [illegible].

Et c'est là mon malheur !

MADAME DE SAVIGNY.

Que dites-vous ?

ADRIEN.

Rien, rien, Madame !... Non ! vous allez être heureuse et arracher au malheur un homme qui vous aimait, qui vous aime encore avec passion ; mais votre joie à tous deux...

MADAME DE SAVIGNY.

Quoi donc ?

ADRIEN.

Ah ! ne me croyez pas injuste ou ingrat ! Nul ne désire plus que

moi votre bonheur ; mais, voyez-vous, je ne veux pas... je ne peux pas en être le témoin !

MADAME DE SAVIGNY.

O ciel ! quelle idée ?

ADRIEN.

Est-on maître de sa pensée? Dans ma vie modeste et laborieuse, n'ai-je pas pu avoir un rêve doux et tendre, dont la poésie répandait un peu de charme sur mes jours sans distraction et sans plaisirs ? N'ai-je pas pu aimer une femme jeune, belle, spirituelle et charmante, dont l'âme sensible n'avait pu être satisfaite par le monde, le luxe et la vanité ? telle enfin qu'un homme la désire pour son bonheur en ce monde, sans jamais pouvoir l'espérer? Cet amour, ignoré et sans joie, ne fut pas sans douleur, et il est impossible de dire tout ce que je souffris quand je la vis, elle, cette femme supérieure et tant aimée, éblouie par le prestige brillant et la folle passion d'un imprudent qui faillit la perdre. (Mouvement de madame de Savigny.) Pardonnez-moi ! N'ai-je pas eu la force d'étouffer alors ma douleur, de tendre même une main amie à cet homme, quand il fut malheureux, de le justifier quand vous fûtes libre, et de vous amener aujourd'hui jusqu'à lui !... Mais n'en demandez pas davantage... ce serait au-dessus de mes forces ! Je repars à l'instant pour Paris... (Avec émotion.) J'ai besoin de reprendre le travail pour occuper ma pensée... J'ai besoin surtout d'embrasser ma mère pour soulager un peu mon cœur.

(Moment de silence.)

MADAME DE SAVIGNY, émue, à part.

Oh ! qu'a-t-il dit? (Haut.) Quelqu'un...

SCÈNE II.

BERTRAND, MADAME DE SAVIGNY, ADRIEN.

BERTRAND, sortant du château par le perron.

Madame de Savigny !

ADRIEN, se remettant.

Qui demande à voir à l'instant madame la marquise de Ferrières.

BERTRAND.

Elle n'est pas ici.

MADAME DE SAVIGNY, avec chagrin.

Ah !

ADRIEN.

Comment ?

BERTRAND.

Absente depuis trois mois, nous l'attendons chaque jour.

ADRIEN.

Et... M. de Lusigny ?

BERTRAND, avec un peu d'embarras.

Monsieur le comte ?... il est ici... mais pas au château ; depuis cinq heures du matin il est au bois de la Roche.

MADAME DE SAVIGNY, à part.

Pauvre Gaston !

ADRIEN, à demi-voix, à madame de Savigny.

Toujours de même, vous le voyez.

BERTRAND.

Dieu sait quand il reviendra.

MADAME DE SAVIGNY, à Adrien.

Il serait peu convenable de rester ici... Je m'éloigne.

ADRIEN.

Je vous conduis, et pendant que vous prendrez quelques moments de repos j'irai... oui, encore cet effort... j'en aurai le courage !... Je vous épargnerai, ainsi qu'à lui, des jours d'incertitude et de chagrin... je chercherai le malheureux Gaston et je l'amenerai à vos pieds retrouver tout ce qu'il regrette ! Venez !

MADAME DE SAVIGNY.

Ah ! vous êtes le meilleur et le plus généreux des hommes !

(Ils sortent à gauche au fond.)

SCÈNE III.

BERTRAND, puis peu après JEANNE.

BERTRAND, seul.

Quel bonheur qu'ils n'aient pas demandé à entrer ! car mes ordres sont précis... je ne dois rien recevoir de ce qui vient de Paris !... ah ! c'est qu'il a failli nous en coûter cher pour ce maudit voyage dans la capitale ! Voilà trois ans que nous sommes partis, comme disait ce vaurien de M. Jules, toute une cargaison de province, chargée de prétentions, de projets et d'espérances !... Je sais ce qui en est arrivé pour nous... mais, pour les autres, j'ignore ce qu'ils peuvent être devenus !... A Paris, on devient toujours quelque chose, bon ou mauvais, et personne n'en repart tout juste comme il y était allé !... ([illegible]) Tiens, j'aperçois encore quelqu'un.

JEANNE, dans le fond, venant de la gauche.

C'est cela !... Je me reconnais.

BERTRAND.

Une dame... une parisienne... on voit ça. (Jeanne va pour entrer au château, il l'arrête.) On n'entre pas.

JEANNE, sans le regarder et avec de grands airs.

Annoncez madame Jeanne de Pressy.

BERTRAND, la regardant attentivement et avec surprise.

Qu'est-ce que vous dites ?

JEANNE.

Annoncez-moi à madame la marquise de Ferrières : je peux bien voir des marquises, j'espère !

BERTRAND, l'examinant toujours, et tournant autour d'elle.

Oui, quand elles y sont, et quand elles le veulent... Mais, le nom de Madame...

JEANNE, toujours avec ses grands airs, et sans le regarder.

Je vous l'ai déjà dit, madame Jeanne de Pressy.

BERTRAND.

En êtes-vous bien sûre ?

JEANNE.

Comment, si j'en suis sûre ? (Elle s'est retournée vivement, elle se trouve en face de Bertrand, ils font en même temps un cri de surprise.) Ah !

BERTRAND.

Ce n'est pas possible !

JEANNE, le regarde et lui éclate de rire au nez.

Tu ne peux pas le croire, mon vieux Bertrand ?

BERTRAND, stupéfait.

Jeanneton !

JEANNE, riant.

Moi-même, ou plutôt Jenny..... non, Jeanne, c'est plus grand monde ça, Jeanne de Pressy, mariée pour tout de bon avec un capitaliste.

BERTRAND.

Dans la capitale ?

JEANNE.

Ah ! tu vas aller de surprise en surprise ! oui, c'est moi qui vais être la dame du château à la place de la marquise.

BERTRAND, moqueur.

Allons donc !

JEANNE.

C'est moi qui logerai dans le bel appartement de la marquise.

BERTRAND, de même.

Bah !

JEANNE.

Moi qu'on saluera, qu'on respectera, qu'on adorera dans tout le village, comme on faisait de madame la marquise.

BERTRAND.

Vraiment !

JEANNE.

J'ai fait fortune à Paris.

BERTRAND, à part.

Elle qui avait tous les mauvais instincts.

JEANNE, avec dédain.

Et ton maître ? Il s'est ruiné, perdu.

BERTRAND.

Lui qui avait toutes les bonnes qualités.

JEANNE, avec dédain.

On dit qu'il est devenu fou ?

BERTRAND, se plaçant vis-à-vis de Jeanne.

Et que vous n'êtes pas restée sage. (Elle fait un mouvement d'impatience.) Oh ! vous étiez déjà paresseuse, coquette, vaniteuse...

JEANNE, avec un geste de colère.

Veux-tu bien te taire ! C'était bon autrefois, tes reproches, quand j'étais pauvre ! alors il faut bien en entendre de toutes les couleurs ; mais à cette heure, pas d'injure, malheureux, ou...

BERTRAND.

Et dire que je l'ai tant soignée, mijotée, quand elle était petite.

JEANNE, redevenant meilleure.

C'est qu'aussi, Bertrand, est-ce qu'on dit des sottises aux gens riches ? Mais, vois-tu, je ne veux pas être méchante, et surtout avec toi qui as, comme tu dis, soigné mon enfance... c'est vrai, avec plus de pain sec et de taloches que de bonbons et de confitures ; mais chacun donne ce qu'il peut, et je voudrais te le rendre.

BERTRAND, recule.

Ah !

JEANNE.

Je veux au moins te dire la vérité. Eh bien ! je suis partie d'ici avec un bon désir de travailler. Mademoiselle Léonie m'avait appris à faire de fines broderies ; au village, je préférais être aux champs à garder les bêtes. Mais je disais : Avec ce travail-là, je ferai fortune à Paris où il n'y a pas de bêtes... je croyais ça, je n'y avais pas encore été.

BERTRAND, [illegible].

Faire fortune avec des broderies ?

JEANNE, riant.

Ah bien oui ! on ne gagne pas dans une année de quoi vivre un

jour comme les belles dames qu'on rencontre à chaque instant, et il faut manger son pain sec à la fumée de trop de bonnes choses.

BERTRAND.

Alors ?

JEANNE, riant, mais avec embarras

Alors, voilà qu'un homme bien respectable, car il est bien vieux, m'a dit : Jeanneton, tu es fine comme mouche, gaie comme pinson, ça me réjouit de te voir... puis il y en a de ces jeunes gens qui croient que (Avec embarras.) parce qu'on a quelques années de plus qu'eux... Ensuite, il parlait de mariage.

BERTRAND, étonné.

Qui cela donc ?

JEANNE.

Monsieur le chevalier de Saint-Alix.

BERTRAND, reculant effaré.

Le chevalier de madame la marquise ?

JEANNE.

Un homme d'âge comme toi. (Elle rit.) Mais tu ne comprends pas la chose, toi ! ne voulait-il pas faire croire aux jeunes gens qu'il était aimé d'une jeune femme. Ces riches, il leur faut toutes sortes de choses inutiles. Alors, j'ai dû être bien habillée, bien éduquée ! oui, des maîtres ! des leçons ! sans compter le chevalier qui m'en a bien appris, et je me disais : Ça ne peut pas être mal... c'est si ennuyeux tout cela.

BERTRAND.

Voyez-vous !

JEANNE.

Comme il me donnait tout ce que je voulais, je me suis dit encore, il ne me manque plus qu'un mari, et puisque, à Paris, on a de tout avec de l'argent, donnons-nous encore cela ! J'avais toutes les choses agréables ! alors, j'épouse un malin qui avait envie d'être riche, et nous revenons être les premiers dans le village où nous avons été les derniers, voilà !

BERTRAND.

Chut ! une voiture !... des cris de joie !... c'est madame la marquise ! courons !

(Il va dans le fond à gauche.)

JEANNE, sur le devant, mais regardant.

Oui, une berline. (Elle va un peu dans le fond.) La marquise !... (Elle rit..) Et le chevalier de Saint-Alix. (Elle revient en riant.) La vieille marquise aura été le chercher jusqu'à Paris. (Elle regarde.) Ils viennent de ce côté ! ils vont passer par ici, tiens ! ça m'intimide de revoir la marquise, ça me fait un effet, je n'ose plus. (On les voit paraître, Jeanne se met de côté dans le bosquet.) Attendons ici.

SCÈNE IV.

BERTRAND, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, JEANNE, [illegible].

LA MARQUISE, à Bertrand.

Ainsi tout va bien et nous voici revenus de Paris

BERTRAND.

De Paris !

LA MARQUISE, riant.

Ce pauvre Bertrand, il ne peut pas le croire ! Un voyage à Paris, à mon âge. Eh bien !... ça m'a rajeunie, moi ; j'y ai retrouvé le bon chevalier... qui était si honteux et si chagrin de m'avoir quittée qu'il en était tombé malade.

LE CHEVALIER, [illegible].

Comment vivre loin de vous ?

BERTRAND.

Oh !

LA MARQUISE, [illegible].

Étourdi ! qui était parti sans réflexion ! un coup de tête !

LE CHEVALIER.

Pour vous servir et veiller sur votre fils. Oh ! je n'ai fait que cela ? veiller sur lui et penser à vous.

BERTRAND.

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, Bertrand ?

BERTRAND.

C'est la surprise.

Le chevalier, qui [illegible] Bertrand, lui fait signe de se taire.

LA MARQUISE.

Et de quoi êtes-vous surpris ?

BERTRAND.

Oh ! oh ! il y a de quoi ! ([illegible] du chevalier.) d'abord du retour comme à jour fixe de tous ceux qui avaient quitté le village ! Jusqu'à la petite Jeanneton.

LE CHEVALIER, troublé.

Ah !

LA MARQUISE.

La petite Jeanneton est revenue ?

JEANNE, qui regarde depuis le commencement de la scène, dit à part dans le bosquet.

Présente !

LE CHEVALIER, avec une ignorance affectée.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Jeanneton ? je ne connais pas.

JEANNE, à part.

En voilà une sévère !

LA MARQUISE.

Une petite fille, assez jolie, qui est partie avec vous tous... et que vous avez vue ici, je me souviens même....

LE CHEVALIER, avec dédain et fatuité.

Quoi donc ? ah ! c'est possible, une paysanne ; mais est-ce qu'on se souvient... si je la rencontrais, je suis sûr que je ne la reconnaîtrais pas.

(Jeanne s'est avancée tout doucement : il se trouve nez à nez avec elle et reste stupéfait.)

LE CHEVALIER.

Ah !

(Elle s'écarte avant que la marquise se soit retournée.)

LA MARQUISE, très surprise.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER, très troublé.

Rien ! rien ! (A part, regardant autour de lui, effrayé.) Jenny !

LA MARQUISE.

Vous avez vu quelque chose ?

LE CHEVALIER, très troublé.

Non, au contraire.

LA MARQUISE, regarde autour d'elle et aperçoit Bertrand qui cherche à éloigner Jeanne.

Mais si, quelqu'un...

(Elle fait un mouvement pour aller à Jeanne, le chevalier la retient.)

LE CHEVALIER.

L'inconnu... à qui Bertrand montre le parc... Nous disions donc...

LA MARQUISE.

Que vous ne vous souveniez plus...

LE CHEVALIER, l'interrompant.

Que de vous et de votre fils Gaston.

JEANNE, dans le fond, malgré Bertrand, qui veut l'éloigner, dit avec impatience.

Il faut que j'aie de la mémoire pour lui.

(Elle approche et salue la marquise. La marquise rend le salut sans la reconnaître ; à ce salut, le chevalier se retourne inquiet.)

JEANNE.

Je salue madame la marquise.

LA MARQUISE, qui l'examine.

Mais sa voix... ses yeux... quoi ! ce serait Jeanneton ? ce n'est pas possible !

LE CHEVALIER, [illegible].

Pardon ; éloignez-vous.

JEANNE, [illegible].

Tout à l'heure. ([illegible].) Oui, c'est moi ; mais je ne suis plus Jeanneton, je suis mariée et riche, et je viens m'établir en ce pays ! pourtant, je ne suis pas fière et je verrai tout le monde.

LA MARQUISE, [illegible].

Même les marquises !

JEANNE, [illegible], se révolte au ton moqueur de la marquise.

Oh ! les choses sont bien différentes d'autrefois ; un voyage à Paris...

LE CHEVALIER.

Dieu sait tout ce qu'on y perd.

JEANNE, vivement, en riant.

Ce n'est toujours pas les années.

LA MARQUISE, avec humeur.

Le fait est qu'il a vieilli de dix ans, lui.

JEANNE, [illegible].

Quant à moi, puisque c'est ainsi qu'on me reçoit, je dirai... Je suis jeune, riche et jolie, je suis donc l'égale et même au-dessus de tous... je viens habiter mes propriétés.. je fais une visite à madame la marquise... Je veux bien reconnaître mes vieux amis.

(Elle tend la main au chevalier qui hésite à la prendre.)

LA MARQUISE, étonnée.

Quoi !

LE CHEVALIER, hésitant.

Quoi !

JEANNE, riant, lui tend la main.

Allons donc... vous qui étiez si heureux quand je vous la laissais prendre.

LA MARQUISE.

Mais il ne vous connaît pas.

JEANNE, riant.

Croyez ça. (Elle imite le chevalier en riant.) Qu'est-ce que c'est que cela, Jeanneton ? je ne connais pas. (Elle reprend sa voix ordinaire, et rit en disant :) A Paris, il aurait voulu être ma plus intime connaissance.

LA MARQUISE.

Il ne passait donc pas tout son temps à veiller sur Gaston ?

LE CHEVALIER.

Je vous jure...

JEANNE, vivement et riant.

Oh ! que si ; il y veillait pour l'empêcher de me parler... Il en était jaloux.

LA MARQUISE, avec une dignité sévère.

Chevalier de Saint-Alix !

LE CHEVALIER, il est entre les deux femmes, et il dit à demi-voix à la marquise en souriant avec fatuité.

C'est elle qui est jalouse. (De même à Jeanne, de l'autre côté.) Vous la désespérez.

JEANNE, à demi-voix au chevalier avec plus d'amitié.

Pourquoi ne pas me reconnaître ?

LE CHEVALIER, bas à Jeanne, très galant.

Pardonnez-moi !

LA MARQUISE, à demi-voix, plus tendre.

Pourquoi me tromper ?

LE CHEVALIER, bas à la marquise et très aimable.

Pardonnez-moi. (Puis il fait un pas en avant et dit avec une grande fatuité.) Heureux chevalier, on se le dispute toujours.

LA MARQUISE, fâchée, à part.

Moi ! le disputer à cette gardeuse de bêtes !

(Elle s'éloigne et rentre au château.)

JEANNE, à part, riant.

Moi le disputer à cette vieille femme !

(Elle s'éloigne par le fond à droite.)

LE CHEVALIER, sur le devant, à lui-même, en faisant le fat.

Eh ! mon Dieu ! il faudra bien que je les trompe, les pauvres femmes !... Ah !... (Il se retourne et voit qu'elles se sont éloignées.) Toutes deux parties ! toutes deux... Mais non, non, c'est une plaisanterie... courons !

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, ADRIEN.

ADRIEN, arrivant et retenant le chevalier.

Pas avant, je vous en supplie, de m'avoir dit où est M. de Lusigny que j'ai vainement cherché.

LE CHEVALIER.

Il se retrouvera, lui !..... mais elle..... Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi !...

(Il s'échappe.)

ADRIEN.

Oui... je n'ai pu le rencontrer... et cependant il me tarde de changer en joie sa profonde douleur !...

SCÈNE VI.

GASTON, ADRIEN.

ADRIEN, regardant au fond.

Ah ! un paysan vient de ce côté... il se dirige vers le château...

(Gaston paraît au fond ; il est grossi, il porte un chapeau de paille grossière, une veste de chasseur en coutil rayé, un pantalon de même étoffe sans sous-pieds ; il tient un fusil, il a une carnassière ; il remet l'un et l'autre à Bertrand qui est sorti du château, et il s'avance en se frottant les mains.)

GASTON, dans le fond.

Tiens !

ADRIEN, sur le devant.

Quelqu'un du village, essayons de l'interroger.

GASTON, toujours dans le fond, indiquant la carnassière.

J'ai fait une bonne chasse, donne ceci à la ménagère. Ah ça ! que tout le foin soit rentré ce matin, moi j'irai visiter la luzerne tantôt. Qu'on prépare la carriole, qu'on y attèle la jument.

(Il s'avance en [illegible].)

ADRIEN, stupéfait.

Ce n'est pas possible !

GASTON.

Tiens ! quelqu'un ! (Il le regarde.) Je ne me trompe pas, Adrien... Ah ! (Il se jette dans ses bras.) mon ami.

ADRIEN, toujours stupéfait.

Le comte Gaston de Lusigny.

GASTON, riant.

Transformé en fermier, en campagnard.

ADRIEN, de même.

J'ai peine à vous reconnaître.

GASTON, se regardant de la tête aux pieds.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

ADRIEN, étonné et troublé.

Je ne sais qu'en dire, mais je dois être complétement rassuré sur votre frêle santé.

GASTON, riant.

Le repos et la bonne chère, oui, je suis devenu un gros bonhomme.

ADRIEN, l'examinant encore, et comme à lui-même.

Quoi ! c'est là le beau, l'élégant comte de Lusigny ?

GASTON.

Lui-même.

ADRIEN.

Qui voulait se tuer ?

GASTON, riant.

Ah ! ah !

ADRIEN.

Qui était mourant ?

GASTON, étalant sa grosseur.

Et voilà ! (Il rit.) Restez ici en Limousin, (Il lui frappe sur le ventre.) Monsieur le diplomate, nous vous donnerons notre secret, et bientôt vous serez comme nous... ça ne vous ira pas mal.

ADRIEN.

Je n'en reviens pas ! Mais quelle est donc votre vie, quelles sont vos occupations ? Vous me paraissez heureux ? L'étude vous a donc consolé ? vous aurez fait des volumes entiers de poésie !

GASTON, riant aux éclats en parlant.

Ah ! ah ! de la poésie ? des volumes ! ah ! ah ? moi des vers ? non ! non : Monsieur le diplomate, nous avons pu être fou, mais nous le sommes plus : la poésie est restée avec ma maigreur, mon élégance d'autrefois et mes airs mélancoliques... oh ! j'ai bien autre chose à faire, sapristi !

ADRIEN, riant.

Moi qui croyais vous trouver errant dans les sites pittoresques de vos montagnes ou renfermé dans votre bibliothèque, travaillant sans relâche.

GASTON, riant.

Ah ! ah ! la bibliothèque... bah ! elle est déménagée, j'en ai fait un fruitier, et les livres sont dans de grands coffres que nous n'ouvrirons peut-être jamais, saperlotte !

ADRIEN.

Et ce langage ?

GASTON, riant.

Les sapristi, les saperlotte, oh ! nous trouvons que cela ajoute de la grâce et de l'énergie à la conversation, ça vous met en train ! Que voulez-vous ? je n'ai pas besoin de lire, et j'ai besoin de force et de mouvement. Je me lève avec le soleil ! je surveille mes ouvriers, je bois, je mange et je dors ! quelquefois je chasse ! mes voisins viennent me voir, je leurs rends leurs visites. Nous rions, nous nous amusons, nous buvons du vin vieux, nous ne lisons pas de livres nouveaux, et nous ignorons complétement ce que deviennent et la vieille politique et les idées nouvelles.

ADRIEN.

Quoi ! les généreuses passions qui vous agitaient !

GASTON.

Des folies !

ADRIEN.

Et vos espérances de gloire?

GASTON.

Des sottises ! dont je ris de bon cœur avec mes amis. (Avec dedain.) Il a bien fallu comme un autre payer son tribut à l'effervescence de l'âge.

ADRIEN.

Ciel ? vous vous moquez de vos idées, de vos espérances d'autrefois.

GASTON.

Poésie que tout cela ! et la poésie n'engraisse pas ! Je préfère à tous les roucoulements de vers et à tous les beaux discours une bonne chanson joyeuse et un bon dîner. Oui, je suis tombé dans le prosaïque. Mais qu'aurais-je fait ici de la poésie et de l'élégance ? Oh ! je n'ai plus de prétentions: vous voyez mon costume, je ne suis plus qu'un bon cultivateur et un joyeux compagnon... vous verrez ! Je suis un habile fermier ! Oh ! vous avez beau me regarder d'un air ébahi, c'est comme cela ! (Il rit, et dit très moqueur.) Ce bon Adrien, il croyait me retrouver pâle, maigre, désolé et poète, nonchalamment étendu sur un divan, enveloppé d'une robe de chambre. Ah ! ah ! ah !

ADRIEN, stupéfait.

Ainsi, plus aucun souvenir de ce qui faisait jadis battre votre cœur !

GASTON.

Des niaiseries !

ADRIEN, tristement, l'examinant.

Et c'est ainsi que vous parlez de tout ce qui vous fut cher ?

GASTON.

Comment donc voulez-vous que j'en parle ? Voulez-vous que je me mette à genoux devant le souvenir de tous les enfantillages de ma jeunesse. Chacun de nous, mon cher Adrien, a eu ses petites exaltations : j'ai eu les miennes, j'ai rêvé des chimères ! j'ai voulu réformer la société, j'ai été amoureux comme un fou. Ah ! ah ! ah ! Bast ! tout cela passe ! C'est comme la terrasse : autrefois elle était couvertes de fleurs inutiles, et vous n'en verrez plus... je les ai remplacées par de bons arbres fruitiers ! De la serre, j'ai fait des étables superbes ; j'élève du bétail : c'est l'industrie du pays... Puis il y a ici des milliers de poules, des pigeons.... mais la volaille, ça regarde ma femmes.

ADRIEN, vif mouvement.

Votre femme?... vous êtes marié?...

GASTON, riant.

Eh bien ? Quelle surprise ! on dirait que je vous apprends là une chose étonnante... Oui, je suis marié, et c'est assez naturel, j'espère ! J'ai épousé ma cousine Léonie, une bonne femme, peu gênante, peu grondeuse, qui s'occupe du ménage, qui a un talent merveilleux pour toute espèce de confitures.

ADRIEN, à part.

Marié ! lui...

GASTON, riant.

Quelle drôle de mine vous faites là... Vous verrez !... Mais prenez garde, pas un mot du passé... de mon voyage à Paris... de mes folies... c'est la seule chose sur laquelle elle n'entende pas raison. Oh ! elle est sévère en diable ; elle ne supporte ni le souvenir de ce voyage, ni le plus petit mot équivoque ! La plaisanterie la plus innocente lui fait prendre un de ces airs de gendarme qui tuent la gaieté. C'est égal, c'est une bonne femme, et je suis heureux d'avoir aussi bien rencontré ; c'est si chanceux (Il rit.) le mariage.

ADRIEN, à lui-même.

Est-ce possible !

GASTON.

Ah ! voici Bertrand... Vous permettez que je lui dise deux mots ?

(Il va à Bertrand, qui a descendu le perron, et reste à causer bas avec lui.)

ADRIEN, sur le devant.

Ah ! je ne m'attendais pas qu'il arriverait un moment où il serait l'homme positif, et moi l'homme poétique. (Vif mouvement.) Dieu ! que sera-ce de l'amour ? Que dirait-elle ? Épargnons-lui ce chagrin... ce regret... Oh ! qu'elle ne vienne pas ici ! (Il va pour s'éloigner, madame de Savigny arrive par le fond, à gauche.) Dieu ! c'est elle !

SCÈNE VII.

GASTON, ADRIEN, MADAME DE SAVIGNY.

MADAME DE SAVIGNY, sans voir Gaston.

La marquise est arrivée... et je n'ai pu résister à ma mortelle inquiétude.

GASTON, qui la regarde, s'approche, après avoir renvoyé Bertrand.

Cette voix ! cette femme !

ADRIEN, voulant l'éloigner.

Ah ! venez, Madame, ne restez pas ici !

MADAME DE SAVIGNY.

Pourquoi? (Elle se retourne et voit Gaston.) Ah!

GASTON.

Je ne me trompe pas, c'est madame de Savigny.

MADAME DE SAVIGNY, reculant avec surprise.

Mais je me trompe, moi, ce n'est pas monsieur le comte de Lusigny?

(Ils se regardent.)

GASTON, à part.

C'est bien elle!

MADAME DE SAVIGNY, à part.

C'est bien lui!

ADRIEN, à demi-voix.

Si vous m'en croyez, Madame.

GASTON, un peu embarrassé.

C'est vrai que... mais enfin. (Il regarde son costume.) A la campagne. (A part.) Je ne sais que dire.

MADAME DE SAVIGNY, émue.

Votre embarras...

GASTON, reprenant son calme insouciant.

Je ne m'attendais pas... et le premier moment.. mais madame de Savigny sera bien reçue au château. (A part, avec effroi.) Et ma femme!

MADAME DE SAVIGNY, troublée et inquiète.

Quand je partis, il y a deux ans, j'ignorais la vérité. . mais Monsieur m'a tout appris après la mort de M. de Savigny... car il n'est plus.

GASTON, très calme.

Je l'ai su... c'était un honnête homme que votre mari... il s'est bien conduit dans une occasion..

MADAME DE SAVIGNY, très troublée.

Ce duel! ce coup d'épée!

GASTON.

Je n'ai eu que ce que je méritais.

MADAME DE SAVIGNY, s'approchant du devant de la scène.

Mon injustice...

GASTON, s'approchant aussi, Adrien reste à l'écart.

Je l'ai oubliée depuis longtemps.

MADAME DE SAVIGNY.

Votre désespoir!...

GASTON.

J'aurais dû être désespéré, en effet, d'avoir troublé votre vie et le bonheur d'un homme de bien; heureusement le monde a ignoré ou oublié tout cela, et il n'en reste aucune trace.

MADAME DE SAVIGNY, étonnée.

Que dites-vous ?

GASTON.

Qui n'a eu dans les folles années de la jeunesse des torts dont on doit effacer à jamais le souvenir ? Depuis longtemps, sans doute, votre vie est calme, heureuse... vous avez une famille ! des amis... vous avez aussi, vous, Madame, de belles propriétés dans ce pays.

MADAME DE SAVIGNY, le regarde étonnée.

Il faut que je rappelle mes idées.

GASTON.

Comment ?

MADAME DE SAVIGNY, de même.

Le passé...

GASTON, souriant.

Le passé?... est passé.

MADAME DE SAVIGNY, très troublée.

Mais en vérité. (Elle tire un petit paquet de lettres.) J'ai besoin de revoir ceci... pour croire que je n'ai pas rêvé.

GASTON.

Quoi donc ?

MADAME DE SAVIGNY, le regardant.

Ou de vous regarder et de vous entendre pour croire que je ne rêve pas en ce moment. (Elle regarde les papiers.) Oh ! non, non, tout est réel, et pourtant c'est vous qui avez écrit ceci.

GASTON, à part, après avoir regardé le paquet.

Des lettres de moi, à ce qu'il paraît ?

MADAME DE SAVIGNY.

Parmi ces lettres relues si souvent, il en est une mille fois baignée de pleurs, écrite la veille de notre séparation... la voici !

GASTON.

Ah ! ah !

MADAME DE SAVIGNY.

Si je la relisais ! (Elle l'ouvre.) oui... j'ai besoin de me rappeler le passé, (Elle soupire.) de vous en faire souvenir.

GASTON, avance la main.

Donnez !

MADAME DE SAVIGNY.

Non, écoutez-la. (Elle lit.) « A vous, Émeline, à vous, l'âme de ma vie, « la lumière divine qui la guide, la joie rayonnante qui l'embellit. »

GASTON, il a écouté et dit avec stupéfaction.

J'aurais écrit cela, moi ?

MADAME DE SAVIGNY, lit.

« Vous êtes l'image ravissante de ce monde brillant, enchanteur, « plein de poésie et de passion loin duquel je ne pourrais pas vivre. »

GASTON, fait par un regard une espèce de revue de sa personne et dit à part en souriant.

Pourtant, j'ai assez bien vécu, il me semble...

MADAME DE SAVIGNY, lisant.

« Ma vie, c'est l'amour et la gloire !... oui... prendre place au-dessus « des autres hommes, pour les conduire vers un avenir plus noble et « plus heureux, et me rendre ainsi digne de vous, tout est là pour « moi ! »

GASTON, écoutant, toujours étonné et moqueur.

Bah !

MADAME DE SAVIGNY, lisant.

« Renoncer à mes glorieux projets, ce serait la mort. »

GASTON, de même, à part.

C'est fort cela !

MADAME DE SAVIGNY, lisant.

« Et l'absence la plus courte me verrait languissant, désolé, atten- « dre dans la douleur et l'anxiété que votre présence vînt ranimer « mon cœur prêt à s'éteindre ou à se briser.

« GASTON. »

GASTON.

Saperlotte !

Vif mouvement de madame de Savigny.

GASTON, se reprenant.

Non, non pas. Je ne sais plus ce que je dis, je ne sais plus ce que je pense... ma surprise ! (A part.) c'est vrai, je n'ai jamais été aussi surpris de ma vie.

MADAME DE SAVIGNY, avec émotion et dignité.

Et cependant, monsieur de Lusigny, si le cœur plus fidèle de la femme que vous avez aimée...

GASTON, qui commence à la regarder avec intérêt.

Et d'une femme si charmante, si belle, si bonne... (Il commence à s'émouvoir, et dit un peu à lui-même.) Je ne sais ce que j'éprouve !... le fait est que tout change à mes yeux en ce moment !... je me sens honteux de cette vie grossière !... (Haut.) Ah ! c'est votre présence qui ranime mon cœur !... mon Dieu, que devez-vous penser de moi, tous les deux ?

ADRIEN, qui s'est rapproché et se tient à la gauche de madame de Savigny.

Vous n'êtes pas le seul qui, de notre temps, se soit jeté dans un excès pour échapper à un autre !...

GASTON, de même.

Il semble que je m'éveille... que ma pensée va revivre... que je me rappelle mes idées de gloire !...

BERTRAND, descendant le perron.

La jument est attelée à la carriole, et l'on attend Monsieur pour savoir s'il faut commencer à faucher la luzerne.

GASTON, qui s'est un peu écarté de madame de Savigny à la voix de Bertrand, avec humeur.

Tout à l'heure!... plus tard!... (Il se rapproche de madame de Savigny.) Ah! laissez-moi vous dire... (Il voit Bertrand qui a l'air d'attendre.) Que fais-tu donc là?

BERTRAND.

J'attends monsieur le comte.

GASTON, avec impatience.

Ah!... (Il a l'air de chercher un prétexte pour le renvoyer, alors il se regarde et semble prendre une résolution.) Eh bien! oui, j'ai besoin de toi; il me faut un habit.

BERTRAND, stupéfait.

Un habit!

GASTON.

Oui, va préparer ma toilette, je veux m'habiller.

BERTRAND.

S'habiller!... Comment?... (A demi-voix.) Mais monsieur le comte n'a pas fait faire d'habit neuf, et il a tant grossi, que...

GASTON, avec impatience.

Eh bien? va-t'en!... (Il revient près de madame de Savigny.) Nous parlions de mes anciens projets... de ces idées qui jadis m'animaient à l'espoir du bonheur de tous... (Il voit Bertrand toujours là.) Encore!...

BERTRAND.

C'est que j'oubliais!... le père Madré vient pour chercher le bétail à vendre.

GASTON, oubliant madame de Savigny, et souriant.

Ce rusé paysan qui m'attrape toujours!... ah! je suis de force à le lui rendre, à présent! il va voir!... (Il s'arrête.) J'irai tout à l'heure; il ne perdra rien pour attendre.

BERTRAND, à demi-voix.

Madame l'a reçu; elle vous demande aussi, et je vais vous annoncer... Ah! la voici.

(Il s'éloigne.)

LÉONIE, descendant le perron.

Gaston, viens donc!... nous sommes dans le plus grand embarras! (Elle dit avec humeur en apercevant madame de Savigny et Adrien.) Ah! du monde!

SCÈNE VIII.

LÉONIE, GASTON, MADAME DE SAVIGNY, ADRIEN.

ADRIEN, à part.

Ciel!

GASTON, à part, avec effroi.

Ma femme!

MADAME DE SAVIGNY, *à Gaston.*

Votre cousine.

LÉONIE, *d'un ton mécontent.*

Madame de Savigny !...

(Elle salue.)

MADAME DE SAVIGNY.

Qui vient visiter la marquise de Ferrières.

LÉONIE, *d'un ton pincé et provincial.*

Votre mère, Gaston, à peine arrivée, est en ce moment, comme moi, dans le plus grand trouble ; nous croyions toutes deux que les malheurs causés par ce funeste voyage de Paris étaient finis ; mais il en renaît encore... et de plus d'un genre.

(Elle jette un regard significatif sur madame de Savigny, qui paraît à la fois étonnée et blessée.)

GASTON, *embarrassé.*

Vous vous inquiétez à tort.

LÉONIE.

A tort !... quand mon mari...

MADAME DE SAVIGNY.

Son mari !

(Vif mouvement qu'elle s'efforce de réprimer.)

LÉONIE.

Oui, Madame, quand mon mari m'oublie ici, et qu'il reste loin de moi dans un moment cruel !

GASTON.

Que voulez-vous dire ?

LÉONIE, *avec pruderie et jetant un regard sur madame de Savigny.*

Lorsque vos anciennes erreurs... *(Mouvement de tous; elle change de ton.)* oui, d'anciennes dettes et des créanciers impitoyables qui vont s'emparer de vos biens...

GASTON.

Je devine !

MADAME DE SAVIGNY.

Que dit-elle ?

ADRIEN.

Ah ! je le sais ! *(Bas, à madame de Savigny.)* Éloignez-vous... venez !

MADAME DE SAVIGNY, *bas.*

Non, je veux... je dois rester encore... mais quelle leçon !

LÉONIE.

Un de ces faux amis auxquels vous aviez donné votre confiance... Eh ! mon Dieu, il va venir lui-même avec votre mère.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LÉONIE, GASTON, LA MARQUISE, MADAME DE SAVIGNY, ADRIEN, puis JULES.

(Le chevalier, la marquise et Jules viennent par le perron.)

GASTON, allant au-devant de sa mère, et l'embrassant.

Ma mère !

LA MARQUISE.

Mon fils ! (Elle va à madame de Savigny.) J'apprends que vous êtes ici, ma chère Emeline, et au milieu d'affaires ennuyeuses auxquelles on ne devrait pas initier des amis... mais que voulez-vous ?... M. de Lusigny a voulu aller se faire poète à Paris... puis à présent... (Elle regarde le costume de Gaston.) Au reste, qui est-ce qui est à sa place aujourd'hui ? .. Aussi, il nous arrive quelqu'un qui veut se mettre à la vôtre, Gaston, et qui prétend qu'une dette contractée par vous va le rendre maître du château ! Heureusement, chevalier, vous aviez à Paris une somme considérable que vous nous avancerez ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! il n'en reste plus rien !... perdue !

LA MARQUISE, vivement.

Bien !... vous aurez fait aussi quelque mauvais placement... pour un intérêt extraordinaire... illicite, peut-être ?...

LE CHEVALIER.

Oh ! oui... un détestable placement... détestable !...

LA MARQUISE.

A votre âge !... Et moi qui comptais sur vous ! Mais voici ce maudit créancier !

TOUS.

Jules !... M. Jules de Pressy.

GASTON, allant à lui.

Ah ! vous ne dépouillerez pas ainsi la famille qui vous accueillit, l'ami qui vous protégea ?...

JULES, très gaiement.

Eh ! bonjour !... (Il lui tend la main que Gaston ne prend pas.) Non ! je ne prendrai que ce qui est à moi !... Cette famille et cet ami m'eussent-ils donné jadis ce qu'ils possédaient ?... Pourquoi leur donnerais-je à présent ce qui m'appartient ?

GASTON.

Mais ce que je puis vous devoir est si loin de la valeur de cette terre... et d'ailleurs elle n'est pas en vente.

JULES.

Gaston, vous êtes un poète, un élégant, un ambitieux, voire même peut être un homme de génie... donc vous ne savez pas ce que vous dites quand il est question d'affaires. Depuis un an je vous ai écrit vingt fois; je viens d'apprendre que rien de ce qui arrivait de Paris ne parvenait jusqu'à vous... ce n'est pas ma faute.

(Gaston regarde sa femme qui a l'air confus.)

LÉONIE, baissant les yeux.

Vous l'aviez permis.

JULES, souriant et moqueur.

Mais pendant ce temps toutes les formalités ont été remplies; mais si vous n'avez pas reçu réellement beaucoup d'argent, vous avez du moins reconnu en devoir beaucoup; mais vos biens sont engagés; mais...

GASTON, l'interrompant et d'un ton très moqueur.

Mais, mais, mais... halte-là!... je ne suis plus poète, je ne suis plus ambitieux, j'ai toute ma raison, je suis propriétaire, je tiens à mon bien, je le défends, je le garde, et je ne me laisse plus attraper par personne.

JULES.

Bah!...

GASTON.

C'est comme cela!

JULES, stupéfait.

Quel changement!... (Il l'examine.) En effet... je n'avais pas remarqué... ah! ah!... mais tout cela n'empêche pas qu'autrefois.

ADRIEN, passant à la gauche de Jules.

Autrefois, Monsieur, il vous rendit service, et c'est pour vous maintenant un devoir...

JULES, riant.

Un devoir?... Ah! c'est monsieur Adrien Derbois!... il ne connaît que cela, lui!... le devoir!

GASTON.

Et vous ne connaissez que votre intérêt, vous!

JULES, riant.

Et vous, que vos passions, vos caprices et vos folies!... chacun a son lot.

GASTON.

Mais si j'ai fait des folies, il y a des gens qui ont fait des sottises.

JULES, tirant des papiers de sa poche.

Je suis en règle, moi.

GASTON, tirant aussi des papiers de sa poche.

Moi de même.

JULES, riant.

Vos biens sont engagés et ils vont m'appartenir.

GASTON, riant.

Votre honneur engagé me répond de mes biens.

JULES.

Comment?

GASTON.

Jadis en Italie.. (Mouvement de Jules.) Ah! la mémoire vous revient!... Vous aviez risqué votre honneur et votre liberté, je vous sauvai... mais alors j'étais poète, j'avais mille illusions, je croyais à l'amitié, à la reconnaissance, à... une foule de niaiseries!... Depuis j'ai pris mes sûretés!...

(Il indique les papiers qu'il tient.)

JULES, vif mouvement qu'il essaie de cacher sous un sourire.

Tu plaisantes!

GASTON.

Comme vous.

JULES.

Je ne te reconnais plus.

GASTON.

Et moi je vous reconnais bien.

JULES.

Tu es devenu malin, rusé.

GASTON.

Vous n'avez pas cessé de l'être.

JULES.

Eh bien!... arrangeons-nous.

GASTON.

Voyons!

JULES.

Quand j'aurai le château...

GASTON, l'interrompant.

Ça ne peut pas commencer comme ça.

JULES.

La vente a lieu à l'instant chez le notaire.

GASTON.

Comment?

JULES.

Ah! je suis expéditif en affaires.

GASTON.

Vous allez tout de suite empêcher cette vente.

(On entend un coup de feu au loin.)

TOUS.

Ah!

JULES.

Il est trop tard : c'est le signal qui doit m'apprendre que le château est adjugé.

LA MARQUISE.

Ainsi, tout est perdu? Et il nous faudra quitter le pays?

GASTON, *allant à elle.*

Ma mère!

LA MARQUISE.

Venez, mes enfants, éloignons-nous, et que personne ne puisse se vanter d'avoir humilié la marquise de Ferrières.

JULES.

Humilié? au contraire! Je vous recevrai dans mon château avec tous les honneurs... Oh! moi, je veux voir la bonne compagnie, et dans ce pauvre pays il y a si peu de gens comme il faut...

ADRIEN.

Que ce serait dommage d'y ensevelir d'aussi grands talents et d'aussi belles manières que les vôtres. Retournez donc à Paris, Monsieur, vous pourrez y devenir millionnaire, vous avez tout ce qu'il faut pour cela, et vous n'êtes pas assez riche encore.

Mouvement général d'étonnement.

JULES.

Que voulez-vous dire?

JEANNE, *qui est arrivée par le fond, à droite, sur les derniers mots de Jules de Pressy.*

Hélas! pas de château! Je ne suis plus grande dame de village!... Si j'avais su?... Il m'avait promis le château, le parc, les bêtes, tout!... Il ne me reste que lui.

TOUS.

Comment?

JEANNE.

Le château a été adjugé à un comte, un grand seigneur, un ministre.

JULES.

Allons donc! ça ne se peut pas! C'est moi qu'ils ont pris pour un grand seigneur.

JEANNE.

Ah bien oui! *(Désignant Adrien.)* Monsieur est là pour le dire.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

LÉONIE.

Mais enfin...

GASTON.

Expliquez-nous...

ADRIEN.

Rien de plus simple! J'ai eu du bonheur dans la difficile mission que la mort de M. de Savigny laissa entre mes mains, et le ministre alors m'a chargé d'affaires importantes dans une cour... (Souriant.) où il a jugé que le titre de comte était nécessaire : j'en ai reçu la nouvelle il y a peu de jours.

MADAME DE SAVIGNY.

Et vous ne m'en avez rien dit?

ADRIEN, à demi-voix.

Vous étiez si occupée d'un autre!... (Haut.) C'est donc de moi qu'il s'agit.

GASTON.

Vous, Adrien!

JULES.

Lui!

MADAME DE SAVIGNY, joyeuse.

Ah! c'est juste!

JULES, s'inclinant.

Ambassadeur!

LA MARQUISE.

Comte!

LE CHEVALIER, à demi-voix.

Un homme qui n'a que du mérite!

LA MARQUISE, de même.

Voilà ce que c'est que les révolutions!

GASTON, passant à la droite d'Adrien.

Mais comment se fait-il que mon château...

ADRIEN.

Je vais vous le dire : Je savais depuis longtemps quelles armes on avait contre vous, Gaston, et je connaissais Monsieur!... J'avais donc donné des instructions très précises à mon homme d'affaires : mes ordres ont été exécutés ; une surenchère et tout était dit! (A la marquise.) Rentrez donc chez vous, madame la marquise!... Vivez heureux ici, Gaston!...

GASTON.

Qu'entends-je?

LA MARQUISE.

Est-ce possible?

MADAME DE SAVIGNY, à Adrien.

Ah! c'est bien!...

ADRIEN, bas à madame de Savigny.

Son bonheur ne vous intéressait-il pas?

GASTON.

Mon cher Adrien, je ne peux pas souffrir...

ADRIEN.

Vous vous acquitterez plus tard, mon ami !... ([illegible]) Cette terre va augmenter de valeur avec un aussi bon fermier !... D'ailleurs, grâce aux titres que j'ai entre les mains et aux papiers qui sont dans les vôtres, les créances de Monsieur auront à subir de notables réductions.

JULES, [illegible]

Monsieur l'ambassadeur... Tout ce que vous souhaiterez...

([illegible])

GASTON, [illegible]

Le pouvoir, la fortune, le rang !... Son mérite modeste n'éveilla pas l'envie !

ADRIEN.

Ici l'on vous honore, on vous aime !... Plus d'exagérations !... Cultivez à la fois vos champs et votre esprit : il y a beaucoup à faire ici pour le bien de tous, et l'intelligence peut s'y employer noblement : croyez-moi, le premier dans un village vaut mieux...

GASTON, vivement.

Oui... je puis un jour le représenter !

MADAME DE SAVIGNY.

Adieu !... Je pars à l'instant !... ([illegible] pour la retenir.) pour Paris.

ADRIEN, [illegible]

Et bientôt peut-être ?...

MADAME DE SAVIGNY, [illegible] et lui donnant la main.

Pour une cour étrangère.

(Elle sort avec Adrien, [illegible] et le Gaston pendant quelques pas seulement.)

JULES, à Jeanne.

Plus de château ! ([illegible]) Mais ton amitié qui pardonne et ces dames...

(On ne lui répond pas.)

JEANNE, à Jules.

Ne te confonds donc pas en politesse !...

LÉONIE, [illegible]

Chassez cet air sombre... et qu'il en soit bien fini avec les beaux sentiments et la poésie !

GASTON.

Je te le jure ! Plus la moindre idée de ce genre !

JULES, [illegible]

Tu ne vois pas qu'il sera un jour député !

FIN D'UNE ANNÉE A PARIS.



LE PÈRE MARCEL

PERSONNAGES.

—

LE PÈRE MARCEL, ancien sergent, cultivateur.
MARCELIN, son fils aîné.
JOSEPH, son second fils.
MATHIEU, cultivateur.
M. DE GABRIANNE, juge d'instruction.
UN NOTABLE du village.
UN DOMESTIQUE.
LA BARONNE D'ERMONT.
ANNA, sa fille.
MARGUERITE, femme de Marcel.
PAYSANS, PAYSANNES.

L'action se passe en 1840, dans un village. Le premier acte, dans la maison du père Marcel. Le deuxième acte, au château de la baronne d'Ermont.



MARCEL.

Ah ! [illegible]

ANNA.

Appuyez-vous [illegible]

[illegible]

LE PÈRE MARCEL

Comédie mêlée de chant, en deux actes. Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 19 janvier 1841.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse d'une maison de paysan aisé. Porte au fond. A droite, deux portes. A gauche, une fenêtre et une porte. D'un côté, une table. Au fond, une armoire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, JOSEPH, MATHIEU, MARCELIN.

(Au lever du rideau, Marguerite est assise et coud; Mathieu est debout au milieu; Joseph debout, examine Marcelin, qui est assis, le coude appuyé sur la table et rêvant la tête dans sa main.)

MATHIEU.

Il paraît que le père Marcel ne rentrera pas pour la veillée.

JOSEPH.

Par exemple !... Et qui est-ce qui conterait des histoires de batailles ce soir, si papa ne rentrait pas ?... Est-ce que ce serait vous, père Mathieu ?

MATHIEU, *de mauvaise humeur.*

Père Mathieu !... encore ! .. Madame Marguerite, apprenez donc à vos enfants à respecter l'autorité.

JOSEPH.

Là, là, monsieur Mathieu, je la respecte, l'autorité, même sous votre figure... Ça se doit, de respecter l'adjoint du maire, surtout quand le maire est mort, et que l'adjoint représente à lui tout seul le gouvernement du village... Mais, vous aussi, vous devez respecter papa, un ancien militaire, un vieux sergent !... Le guerrier passe avant tout, c'est connu, et je serai soldat, moi !

MATHIEU.

Votre père est mon ancien, né dans ce pays avant moi ; nous sommes même un peu parents ; mais lui...

MARGUERITE.

Parti soldat en 96, il en a vu de rudes, le cher homme, jusqu'en 1815, où il s'est retiré invalide... pour m'épouser.

JOSEPH.

Couvert de gloire et de blessures.

MATHIEU.

Belle position certainement... mais on sert son pays de plus d'une manière.

JOSEPH, *qui a passé près de Marguerite, à demi-voix.*

Même quand on ne sert à rien, comme lui, qui intrigue pour être nommé maire, croyant se mettre ainsi au-dessus de papa.

MARGUERITE, *à Mathieu, en souriant.*

Convenez, voisin, que vous avez toujours été un peu jaloux de Marcel ?

MATHIEU.

Je ne dis pas non, voisine... mais dans ce moment, je venais chercher son secours pour une battue dans le bois, où l'on croit qu'un voleur s'est caché.

JOSEPH et MARGUERITE, *se rapprochant de lui.*

Bah ! vraiment ?... ah !

MATHIEU.

Oui, ils croient cela au château de Mirecourt, parce que la nuit dernière on y a volé deux couverts d'argent au concierge. (*D'un air mystérieux.*) Il y a en ce moment une somme considérable, une somme énorme, qui est arrivée avant les maîtres, qu'on attendait ce matin.

MARGUERITE.

Ce matin ?... Après tant d'années d'absence... est-ce possible ?

MATHIEU.

C'est certain !... Il y a maintenant deux dames au château, et elles ont peur ; les gendarmes sont restés chez le concierge, et je venais prier le voisin de m'accompagner par là.

JOSEPH.

On n'a pas besoin de vous, puisqu'il y a des gendarmes, et vous veniez pour demander autre chose à mon père.

MATHIEU.

Je ne dis pas non... Le voisin a du crédit, on l'aime, on le respecte au village ; c'est fête pour les camarades quand il leur raconte les batailles de l'empereur et ses prouesses à lui... Oh ! il leur fait croire tout ce qu'il veut, et il pourrait en ce moment me donner un fameux coup de main.

MARGUERITE.

Il a dit en sortant : Si l'on vient me demander, Marcelin me remplacera.

MATHIEU, à demi-voix.

Lui?... Voyez-le donc, il ne s'aperçoit seulement pas que nous sommes là... Il n'y est pas... il est à la ville, à Paris!

JOSEPH

Par exemple!

MATHIEU.

Voilà ce que c'est que de l'y avoir envoyé, de lui avoir fait faire des études, d'en avoir fait un médecin, un savant... Il ne sait plus que vous êtes sa mère.

MARGUERITE, allant à Marcelin.

Oh! pour cela, si... Marcelin, mon enfant, à quoi rêves-tu donc là?... il faut remplacer ton père ici quand il y manque.

MARCELIN, sortant de sa rêverie et se levant.

Remplacer mon père?... Mais qui est-ce qui pourrait le remplacer, lui si actif, si bon, si gai?

MATHIEU.

C'est vrai qu'il a toujours, comme on dit, le petit mot pour rire.

MARCELIN, tristement.

Il a l'air si heureux, lui!

MARGUERITE, avec inquiétude.

Est-ce que nous ne sommes pas tous heureux ici?

SCÈNE II.

JOSEPH, MATHIEU, LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE, MARCELIN.

MARCEL, entrant gaiement; il a entendu les derniers mots.

Et qu'est-ce qui pourrait nous empêcher d'être heureux? (Il serre la main de Mathieu.) Bonjour, voisin; est-ce que la terre ne donne pas au laboureur le prix de ses peines?

MARGUERITE.

Pas toujours.

MARCEL.

C'est vrai que la récolte a manqué cette année; mais, Dieu aidant, elle sera bonne l'année prochaine; puis, est-ce que nous ne sommes pas tous forts et bien portants?

MARGUERITE.

Mais tu souffres, toi.

MARCEL, souriant.

C'est vrai que par la pluie, comme aujourd'hui, cette vieille jambe-

là me fait diablement souffrir... Écoute donc aussi, c'est qu'on n'a pas reçu pour rien un biscaïen à Wagram... C'est pour rappeler qu'on y était, et ce souvenir-là fait plaisir... Aïe !... ([illegible]) Ensuite, est-ce qu'on n'a pas pour être content des fils qui sont joyeux, et qui travaillent gaiement ?

MARGUERITE, [illegible]

Ah !

MARCEL.

C'est vrai qu'en voilà un tout triste, et qu'ils sont tous deux à rien faire. Marcelin, qu'est-ce que tu as donc, mon enfant ? ([illegible]) Tu me diras ça, à moi seul !... ([illegible]) Ce n'est pas tout d'être savant... car il est savant mon fils, père Mathieu ; mais ce n'est pas une raison parce qu'on a étudié le latin, la médecine, et autres arts d'agrément, pour ne pas être joyeux quand on vient passer les vacances chez ses parents.

MATHIEU, à demi-voix.

Vous avez eu tort, père Marcel, de tenir votre fils loin de vous comme ça dès son enfance, je vous l'ai toujours dit.

MARCEL.

Puisque vous l'avez toujours dit, père Mathieu, il est inutile de le redire : parlons d'autre chose.

MATHIEU.

Eh bien ! oui, nous causerons en route d'une affaire... car je viens vous chercher, vous qui êtes un brave.

MARCEL, riant.

Pour courir après le voleur ?... Bah ! il est plus malin que vous, voisin.

MATHIEU.

Vous savez donc qui c'est ?

MARCEL.

Moi ?... pas du tout !... Mais qu'est-ce que j'ai besoin de le connaître pour dire qu'il est plus malin que vous ?... d'ailleurs, je ne peux pas sortir à présent.

MARGUERITE, [illegible]

Il y a donc quelque chose ?

MARCEL, [illegible]

Oui : il y a qu'elle est arrivée au château, et que pas plus tard que ce soir tu auras de ses nouvelles.

MARGUERITE.

Cette chère enfant, quel bonheur !

MATHIEU.

Eh bien ! restons... Je soupçonne que vous aurez quelque visite, et

en attendant contez-nous une histoire. (A part.) Ça le flatte quand on l'écoute.

JOSEPH, passant entre Mathieu et Marcel.

Papa, si vous nous contiez l'histoire de ce grenadier avec qui l'empereur partage son souper?

MARCEL.

Voilà quinze ans que je la conte tous les soirs.

MARGUERITE.

J'aime mieux celle de la vieille femme chez qui il se repose et qui garde le verre où il a bu... Tu sais?... qui est dans la chanson?

MARCEL.

La chanson? depuis dix ans tu la chantes tous les matins.

MARCELIN, s'approchant vivement.

Oh! dites-nous plutôt, mon père, comment de simples paysans, partis soldats, sont devenus maréchaux de France, comtes et ducs, et ont épousé de grandes dames... et même des princesses.

MARCEL, le regardant attentivement.

Ah!

JOSEPH.

Est-ce que c'est bien vrai, cela?

MARCEL.

Si c'est vrai? puisque j'y étais!... Mais aujourd'hui je vais vous conter une histoire... (Il regarde Marcelin.) une histoire d'amour... (Marcelin fait un mouvement.) et cela tout en raccommodant ma ligne. (Joseph va lui chercher sa ligne et la lui donne. Il s'assied.) Une ligne!... un soldat réduit à pêcher!... plus même la chasse!... Cette main refuse le service!... une balle à Lutzen!.. Enfin!... c'était donc à Dresde, nous avions un camarade, un joli garçon, pas bien grand, mais bien pris dans sa taille. (Il se regarde en disant cela.) Voilà qu'il se disait : Puisque des généraux épousent de grandes dames, moi qui dois je devenir, général, je peux bien les aimer en attendant!... Et c'était des regards, des gentillesses à la fille du général commandant la ville... une belle brune, des yeux magnifiques... une petite bouche toute rose qui riait toujours!... Il la voyait à la fenêtre d'où elle jetait des fleurs en riant, et le pauvre garçon croyait que c'était pour lui!... Il cherchait toutes les occasions de s'approcher de sa divinité!... Voilà-t-il pas qu'un jour elle-même vient avec une de ses amies à la parade?. . Dieu sait comme il se redressait, et comme son cœur battait!... plus fort que le tambour!... Elle le regarda, demanda son nom au capitaine, et il ne fut plus question que de ça à la caserne le soir et les jours suivants. Ça lui valait une fameuse considération dans l'armée, et comment vous dire tout ce qui lui passa par la tête d'idées d'amour et d'ambition!... Ce fut bien pire quand, un matin, le capitaine lui donne l'ordre d'aller à midi chez la

demoiselle!... Ça ne s'était jamais vu que ce fût le capitaine qui envoyât comme cela à un rendez-vous!... mais dans ce temps-là il se passait des choses si extraordinaires!... Enfin, il s'y rendit avec un fier enthousiasme tout de même!... il tremblait de joie!... Les deux belles amies étaient là... elles riaient encore... ce qui le déconcerta... puis l'une, la jolie brune, se mit à dessiner un petit tableau, pendant que l'autre indiquait au camarade la manière de se tenir debout sans remuer!... Savez-vous ce qu'elle faisait, la jolie brune? elle le tirait en portrait!... et pour représenter... quoi? je vous le demande? un petit conscrit bien niais qui se laisse attraper par une cantinière!...

TOUS, [illegible]

Ha! ha! ha!

MARCEL.

Ce qu'il y eut de plus piquant, c'est que tout le régiment sut la chose; que la demoiselle se maria la semaine suivante avec le capitaine, qui est devenu général ensuite, et que le jeune soldat ne put faire cesser les plaisanteries de ses camarades qu'en administrant un bon coup de sabre à Vadeboncœur, son meilleur ami, qui fut pourtant encore plus vite guéri de sa blessure que je ne le fus de mon amour.

TOUS, riant.

Ho! ho! ho!

MARCEL.

Non, non, que l'autre, je veux dire, ne fut guéri de son amour.

TOUS.

C'était vous!... c'était vous!... oui, ça vous est échappé.

MARCEL, riant, et se levant.

Moi? par exemple!... est-ce que j'ai l'air d'un conscrit?... Mais cette histoire est pour vous apprendre qu'il ne faut pas avoir de folles idées, et qu'on ne doit penser qu'à son métier!... Le nôtre était beau! on entrait partout en vainqueur, et, si l'on attrapait des horions par ci par là, il y a des cas où on ne les aurait pas donnés pour bien de l'argent!... Dans ce temps-là on n'y pensait guère à l'argent... moi, du moins... car si j'avais voulu...

MARCELIN, [illegible]

Quoi, mon père! vous auriez pu être riche?

MARCEL.

Il y en a plus d'un qui, en pays étranger, et sur le champ de bataille, en ramassaient de ces trésors!... Il y avait des ennemis dont les poches étaient pleines d'or, et là où on les envoyait ils n'avaient plus besoin de rien!... alors les camarades les débarrassaient de tout... mais moi, jamais!... Les tuer, à la bonne heure!... mais les voler, je n'en avais pas le courage.

MATHIEU.

Quel scrupule !... A votre place...

MARCEL, gaîment.

Seulement, après la victoire, quand on entrait en vainqueur dans quelque village d'Italie où d'Allemagne... Morbleu, y avait-il de jolies femmes dans ces pays-là !

Air du Piége.

Moi, j'ai vu de riches trésors
Sans que jamais mon âme en fût ravie ;
Au champ d'honneur, excitant mes transports,
La gloire était ma seule envie !
Ailleurs pourtant je fus encor tenté,
Mais c'était pour une autre cause ;
Et je l'avoue, auprès de la beauté
J'ai bien dérobé quelque chose.

MARGUERITE.

Ha ! ha ! voyez-vous ça !...

MARCEL, riant.

Là, là !... je ne lui déroberai plus rien, à la beauté... C'est qu'elle serait jalouse, la pauvre mère !

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il dit donc là, le cher homme ? à nos âges !...

MATHIEU.

C'était un gaillard que le père Marcel !... (A part.) Ça le met de bonne humeur quand on lui dit ça.

MARCEL, très gai.

Ma foi, oui !... Mais écoutez donc !... Voilà que j'ai cru une fois que ma fortune était faite.

MARCELIN.

Comment ?

MARCEL.

C'était en Espagne, en 1811 : je vois un particulier qui se noyait... je me jette à l'eau, je l'accroche et je le sauve au milieu des balles qu'on nous envoyait... je le ramène sur le bord. « V'là un brave homme, dit-il ; mais son courage ne me sert à rien, car mon affaire est faite, je veux qu'il lui serve à lui ! » Et il me tend un portefeuille tout en s'en allant *ad patres*. . Il avait deux balles dans la poitrine. Le lendemain, nous filons sur la France, pour aller à Moscou. Il y avait dans le portefeuille des billets de banque, et des cent et des mille francs !. . Quand j'eus régalé tout le monde, on me dit : Il faut mettre ça chez un banquier à Paris... quand on a de grosses sommes, ça se fait toujours comme ça !... En effet, je place tout chez un fameux... un bien digne homme...

qui fit banqueroute quinze jours après... Il ne me resta rien... on me dit que ça se faisait aussi comme ça... et je n'y pensai plus.

MATHIEU.

Quel conte nous faites-vous là?

MARCEL.

Un conte?... femme, donne-moi donc le portefeuille qui est là dans l'armoire : le voisin verra si je lui fais des contes.

(Marguerite lui apporte le portefeuille.)

MARGUERITE.

Tiens, notre homme.

MARCEL.

Voilà! toutes les preuves sont là-dedans!... un tas de paperasses... Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé tout cela... ça n'est plus bon qu'à allumer ma pipe.

MARCELIN, très vivement.

Oh! quel malheur, mon père!...

MARCEL.

Bah!

MARCELIN.

Nous aurions tous été heureux.

MARCEL.

Eh! nous le sommes bien sans cela!

MARCELIN.

Heureux sans fortune, est-ce que c'est possible?

MATHIEU.

Eh bien, voisin, l'éducation de Paris porte ses fruits!... Mais j'entends du bruit, je crois?

(Il va vers la porte au fond.)

MARCEL, un peu inquiet.

Le voisin se trompe, n'est-ce pas, Marcelin?... ce sont des paroles de jeune homme dites sans réflexion.

MARGUERITE.

Soupçonner notre fils?... Ah! mais qu'avez-vous donc, père Mathieu, à regarder du côté de la porte? est-ce que vous attendez quelqu'un?

MATHIEU.

Je ne dis pas non, voisine. C'est ce soir qu'on nomme le nouveau maire, et les électeurs ne veulent rien faire sans vous consulter, père Marcel : vous êtes l'oracle du village... et je crois que je les entends qui arrivent : si vous vouliez .. si notre vieille amitié...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LES NOTAIRES DE L'ENDROIT.

AIR de Rossini (*Farinelli*, Palais-Royal, acte II, scène IX.)

Marcel règne dans ce village
Par son bon cœur, sa probité ;
Nous venons lui rendre l'hommage
Que ses vertus ont mérité.

MARCEL, qui a été au-devant d'eux.

Soyez les bien venus, amis et voisins, et dites-moi ce qui vous amène.

UN NOTABLE.

Père Marcel, le conseil, rassemblé pour remplacer le maire de ce village, a pensé à vous nommer.

MARCEL, étonné.

Moi ?

MATHIEU.

Hein ?

JOSEPH.

Papa ?

MATHIEU.

Oh ! ça ne lui convient pas à lui.

MARCEL.

Ah ! ça vous convient donc à vous ?

MATHIEU.

Je ne dis pas non.

MARCEL.

Ma foi, à dire le vrai, je n'y ai jamais songé, mes amis... je ne sais pas même au juste en quoi consiste la place... et les places ne me tentent guère !... on dit trop de mal de ceux qui en ont.

MATHIEU.

Ah ! vous avez bien raison de refuser.

MARCEL.

On croit qu'on ne les accepte que pour l'argent.

MATHIEU.

L'argent ? Pour celle-là, on ne le dira pas : il n'y a rien à gagner.

LE NOTABLE

Il n'y a que de l'honneur.

MARCEL.

Qu'est-ce que vous disiez donc, Mathieu, que ça ne m'allait pas?... Ah çà! que fait-on donc?

LE NOTABLE.

On dresse les actes de naissance; on soulage les pauvres et les malades; on est utile, on fait des heureux.

MARCEL.

Qu'est-ce que vous disiez donc encore, que ça ne rapporte rien?... Mais oui, attendez, je commence à me rappeler en effet...

Air d'Yelva.

Oui, l'on marie aussi les jeunes filles,
Et des garçons on comble tous les vœux;
On est l'appui, le conseil des familles,
On sert de père à tous les malheureux;
Et s'il arrive un accident sinistre,
On vient à nous, et l'on s'en va content!...
Ah! dites-moi, la place de ministre,
Même à Paris, rapporte-t-elle autant?

LE NOTABLE.

Ce que vous dites là, père Marcel, prouve que personne n'est plus digne que vous d'être le maire de notre village, et maintenant il ne nous reste plus qu'à régulariser la nomination et à l'envoyer au préfet demain matin.

MATHIEU, à part.

Allons, j'ai bien réussi!... ce maudit homme l'emportera donc toujours sur moi?

ENSEMBLE.

(Air : Ne raillez pas la garde citoyenne.)

LES NOTABLES.

Retirons-nous pour terminer l'affaire;
Notre préfet saura tout dès demain;
Il approuv'ra not' choix, et d' monsieur le maire
Nous reviendrons bientôt serrer la main.

MARCEL.

De votre choix, amis, mon âme est fière,
J' vous en r'mercie en vous serrant la main;
Mais r'etirez-vous, faut que j' parle d'affaire
Avec ma femme et mon fils Marcelin.

MATHIEU.

J'ai bien d' la peine à cacher ma colère :
Toujours battu par ce maudit voisin !
C'est devant moi qu'on le choisit pour maire,
Quand d'êtr' nommé je me croyais certain!

MARGUERITE.

De votre choix, mes amis, je suis fière ;
A not' préfet contez-le dès demain ;
Et soyez sûrs que dans monsieur le maire
Vous trouverez toujours un bon voisin.

JOSEPH.

Qu'ils ont bien fait de penser à mon père !
Dans les honneurs nous voilà donc enfin :
C'est amusant, quand on l' choisit pour maire,
D'avoir la place et d' vexer le voisin.

(Les Notables sortent avec Mathieu.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE, MARCELIN.

MARGUERITE.

Je te fais compliment, notre cher homme : te voilà le premier du village.

MARCELIN.

C'est un grand honneur.

JOSEPH.

Est-il vexé, le père Mathieu ! est-il vexé !

MARCELIN.

Ça peut vous mener plus loin.

MARCEL.

Plus loin ?... à mon âge, Dieu sait où l'on va !

Air d'Aristippe.

Devant celui qui là-haut nous écoute,
Et qui jug'ra vos cœurs comme le mien,
On va rendr' compte de sa route,
Et si j' vexais qui cherchait mon soutien,
Mes pauvr's enfants, ça n'est p't'-être pas trop bien.
De doux souv'nirs semons notre passage :
Heureux celui qui, d'un œil satisfait,
En arrivant au terme du voyage,
Peut regarder le chemin qu'il a fait.

MARGUERITE.

Oh ! tu es trop scrupuleux aussi !... Mais répète-moi donc ce que tu me disais en arrivant : ces dames sont au château?... Est-ce bien vrai ?

MARCEL.

Là ! voyez ce que c'est que les grandeurs !... Je ne pensais déjà plus à te dire que ce soir même notre chère enfant vient ici, qu'il faut l'attendre et la bien recevoir.

MARGUERITE, [illegible].

Elle vient !

JOSEPH.

Ma sœur de lait !... quel bonheur !

MARCEL.

Si bien que tu n'as plus que le temps nécessaire pour préparer la belle chambre que tu gardes toujours pour elle.

MARGUERITE.

Allons donc vite tout arranger : oh! quelle joie!... Je vais la voir, l'embrasser !... (Elle ouvre une armoire.) Du beau linge !... c'est un de ses cadeaux à cette chère enfant ([illegible].) Cela aussi !... Je ne m'en suis jamais servie, de peur de le casser !... Portons tout ça dans sa chambre ([illegible].) Tiens, toi !

JOSEPH.

Et Marcelin qui ne la connaît seulement pas !... il ne l'a vue que quand elle avait six mois... Il était toujours à la ville, à ses études, quand elle est revenue... Tiens, Marcelin, toi qui n'aimes pas les paysannes, tu verras là une fameuse demoiselle ! de petites mains, de petits pieds, de petites... mais de grands yeux !

(Marguerite est entrée dans la chambre à gauche de l'acteur, emportant le verre d'eau.)

MARCEL.

Te tairas-tu?... suis donc ta mère, et laisse-moi causer avec Marcelin.

JOSEPH.

C'est ça ! on me renvoie toujours parce que je suis petit ; que c'est ennuyeux !... quand les parents veulent parler raison, quand les amis veulent parler amour, on dit : Va-t'en, tu es trop petit !

AIR : Vaudeville de l'Apothicaire.

À tout propos on me défend
De placer mon mot... quel martyre !
Aussi, quand je n' serai plus enfant,
Mon Dieu, qu' j'en aurai long à dire !

Qu'il s'agiss' de gloire ou d'amour,
Alors pour moi plus de mystère;
Et j' parlerai tant qu'à mon tour
J' forcerai les autr' à se taire.

(Il entre dans la chambre.)

MARCEL, souriant.

L'espiègle! c'est précoce en diable!... Il tient de moi!... Ça fera un guerrier!... Au moins celui-là rit toujours... Et toi!... Viens ici, Marcelin!

(Marcelin s'approche.)

SCÈNE V.

MARCELIN, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, confidentiellement.

Allons, dis-moi tout!

MARCELIN.

Quoi donc?

MARCEL, souriant.

Eh bien! tout ce qu'il faut que je sache!... Puis, après, si tu as encore quelque chose à dire, nous verrons.

MARCELIN.

Vous riez, mon père?

MARCEL.

Ne veux-tu pas que je pleure parce que tu te seras mis quelque amourette en tête?... va, je connais ça! voilà pourquoi je ris. D'ailleurs, je prends les choses gaiement, moi!... A quoi donc est-ce que ça servirait d'avoir été un brave et honnête homme toute sa vie, si l'on n'avait pas le petit mot pour rire sur ses vieux jours?... Allons, parle vite.

MARCELIN.

Vous ne me comprendriez pas, mon père.

MARCEL.

Bah!... tu crois ça, toi?... Eh bien! les fils croient tous cela à présent!... comme si nous n'avions pas aussi été des fils dans notre temps avant d'être des pères!... Est-ce que notre cœur ne battait pas aussi à la vue d'une jolie femme? Ah! si tu avais vu Marianne en 1802!... Tudieu! quel brin de fille!

MARCELIN.

Ce n'est pas ce que vous croyez, mon père.

MARCEL.

Ah ! ah !. . une coquette peut-être ?... Est-ce que nous n'avons pas aussi été attrapés quelquefois ? c'est de tous les temps, de tous les pays et de tous les états, ça !... Qu'on ait le pantalon garance et le schako ou bien l'habit d'Elbeuf ; que la robe soit de toile ou de velours, le cœur qui bat dessous est de pareille étoffe : l'apparence est différente, le fond est le même partout !... Raconte-moi donc vite ton affaire, mon garçon ; je te dis que je connais ça.

MARCELIN.

C'est un amour sans espoir.

MARCEL.

Alors, il n'y faut plus penser.

MARCELIN.

C'est impossible.

MARCEL.

Impossible ? où as-tu pris ce mot-là ? on ne le disait pas de mon temps, l'empereur l'avait défendu.

MARCELIN.

Écoutez-moi.

MARCEL.

C'est ce que je fais, et tu ne dis rien.

MARCELIN.

Il y a six mois, mon père, une ardeur infatigable au travail n'avait encore laissé place dans mon esprit à aucune autre idée.

MARCEL.

Ça me semblait ainsi.

MARCELIN.

Je ne désirais qu'un bonheur, devenir un savant médecin, et me rendre utile à mes semblables par mon talent.

MARCEL.

Ça devait payer tous nos sacrifices.

MARCELIN.

Un jour, accablé par la fatigue du travail, je me reposais dans un endroit écarté du bois de Boulogne ; c'était au mois de mai ; l'air doux et chaud, un parfum de printemps et mes rêves disposaient peut-être mon âme à de nouvelles impressions..... quand j'entendis une voix faible et suave dire : « Oh ! ne l'éveillez pas !..... Il a l'air si heureux !... » Mes yeux fermés s'ouvrirent, et pour voir la plus ravissante jeune fille appuyée sur deux de ses compagnes !... « Heureux ! m'écriai-je involontairement ; bien heureux en effet, en cet instant où je vous vois ! »

MARCEL.

Il a trouvé ça tout de suite !... Oh ! il tient aussi de moi, celui-là !

MARCELIN.

Je venais de sentir qu'il y avait une autre manière d'être heureux qui jusque-là m'avait été inconnue !... Les trois jeunes filles effrayées s'enfuirent en courant... mais elle, délicate et souffrante, ne put supporter cette émotion, et leurs cris m'apprirent qu'elle se trouvait mal. Je courus sur leurs pas, je lui fis respirer ce flacon, qui ne me quitte plus; une femme s'approcha, c'était sa mère!..... J'appris que cette jeune personne charmante, après une grande maladie, sortait pour la première fois, et venait essayer ses forces.

MARCEL.

Là !...il faut qu'elle vienne se promener juste à l'endroit où il était à se reposer !

MARCELIN.

Son doux sourire me remercia si bien, sa mère trouva des mots si obligeants, un homme âgé qui l'accompagnait me parla avec tant de bonté, que mon âme était ravie : il me semblait que moi aussi j'allais être de cette famille si simple et si affectueuse... Mais vous ne savez pas, mon père?... Une belle voiture s'avança, des armoiries y étaient gravées ; il y avait des domestiques en riche livrée ; on leur dit : A l'hôtel !... Et je sentis tout à coup qu'entre elle et moi il y avait l'opulence, à laquelle je n'avais pas encore pensé, le rang, que rien jusque-là ne m'avait fait comprendre ; et j'éprouvai pour la première fois alors des désirs et des regrets dont je n'avais jamais eu l'idée.

MARCEL, avec chagrin.

Ils avaient bien besoin de venir choisir précisément cette promenade-là !

MARCELIN.

Le lendemain, et chaque jour, je retournai au bois de Boulogne : souvent je la revis, quelquefois je lui parlai.

MARCEL.

Est-ce qu'ils n'auraient pas pu aller se promener ailleurs ?

MARCELIN.

Un jour, elle laissa tomber une rose qu'elle tenait à la main, et me vit sans colère la ramasser et la cacher sur mon cœur.

MARCEL, à lui-même.

C'est ça !

MARCELIN.

Un autre jour, je la vis de loin prendre un bouquet que j'avais laissé sur un banc où j'étais assis quand je l'aperçus.

MARCEL, de même.

C'est bien ça !

MARCELIN.

Elle le mit à sa ceinture, et le lendemain elle portait à son fichu le ruban bleu qui attachait mon bouquet.

MARCEL.

C'est toujours ça!... Comment, Marcelin, tu aurais été au collége, ni plus ni moins que si tu étais le fils d'un général, tu aurais appris de toutes ces sciences et de toutes ces histoires romaines et autres plus que n'en savait de mon temps tout le régiment, pour te laisser malgré cela attraper par un minois de quinze ans, comme ton vénérable père quand il n'était encore que conscrit?... Allons donc!... ça n'est pas permis!

MARCELIN.

Mon père!...

MARCEL.

Quand tu diras à un homme riche et noble : « Je suis pauvre, mais je suis un honnête homme, bien instruit et bien amoureux... Donnez-moi votre fille, elle sera heureuse!...» il t'enverra promener.

MARCELIN, vivement.

Ah! je me suis répété cela cent fois avec désespoir!... Mon père, je le sais, on a détruit toutes les distinctions au profit de l'or; lui seul suffit!... Eh bien!... j'en aurai!... moi aussi je serai riche!...

MARCEL, avec tendresse.

Marcelin, mon enfant, tu n'as plus ta raison... reprends-la!..... reprends courage!... Il faut renoncer à cette femme, à ces idées-là..... elles te perdraient!... oui!... Prends donc ton parti!... Va, mon garçon, qui est-ce qui n'a pas eu des espérances trompées?... Moi qui te parle, j'ai passé par de rudes épreuves... je les ai supportées... et pourtant cela tenait plus au cœur qu'une fantaisie d'amour!..... En 1815, j'allais être fait officier, avoir la croix... ça m'avait été promis sur le champ de bataille... et par lui... Napoléon... l'empereur! Eh bien, lui... quel souvenir!... Il partit... et moi, je n'eus rien... que deux blessures... et je revins dans ce village... occupé par l'ennemi... (Il s'attendrit.) Tu ne peux pas comprendre ces choses-là, toi!... il faut y avoir passé!... Mais crois-moi, puisque je suis là, que je vis encore, on ne meurt pas de chagrin! Aie donc du courage, mon enfant!

MARCELIN, l'embrassant.

J'ai un bon père... c'est beaucoup!...

MARCEL, reprenant plus gaiement.

Eh bien! parfois, quand on est dans la peine, il vous arrive des bonheurs auxquels on ne songeait pas!... Ta mère, cette bonne Marguerite, me soigna, m'épousa tout pauvre, triste et malade que j'étais!... Elle avait du bien... son père était un riche fermier..... elle aurait pu épouser le plus beau garçon du village : il est vrai qu'à

cette époque on avait tant fait la guerre, qu'il ne restait plus dans tout le canton que trois garçons, un borgne, un bossu, et un idiot... mais c'est égal, c'est bien généreux à elle de m'avoir donné la préférence.

MARCELIN.

Mon père, j'aurai du courage.., je n'y penserai plus!

(Il a jeté les yeux du côté de la fenêtre, et fait un mouvement de surprise.)

MARCEL, prenant sa main.

Tu seras calme... tranquille?...

(Nouveau mouvement de Marcelin.)

MARCELIN.

Oui, mon père.

MARCEL.

Tu ne chercheras plus à la revoir?

MARCELIN.

Jamais!... (Il a quitté brusquement la main de son père, et s'élance vers la fenêtre.) Que vois-je? Est-ce possible?

MARCEL.

Qu'y a-t-il donc?

MARCELIN.

Ah ! c'est elle !... c'est bien elle !...

MARCEL.

A-t-il complétement perdu la raison?

MARCELIN, vivement.

Mon père, cette voiture, ces domestiques dont je vous parlais... ils viennent de passer... ou bien je les ai vus sans qu'ils y fussent... tant mon esprit en est frappé!

MARCEL.

Ah! que le ciel nous soit en aide!... Ce garçon-là est dans un état à faire quelque grande sottise!...

MARCELIN, très vivement et près de la fenêtre.

Je ne me trompe pas... la voiture vient de ce côté..... elle y est, elle!... celle que j'aime!... Elle vient ici!... Est-ce que je suis fou?

MARCEL, qui est allé aussi vers la fenêtre, et repousse son fils dans la chambre.

Sans doute que tu es fou... et qu'elle vient ici cette voiture!... je la connais... et celle à qui elle appartient aussi!

MARCELIN.

Mais c'est elle, mon père!

MARCEL.

Cette jeune fille?... ah! mon Dieu!... on n'est pas plus ensorcelé que cela!... Sais-tu qui elle est?... c'est la fille d'un général, du baron d'Ermont, mon ancien capitaine, qui épousa la jolie rieuse qui se moquait de moi à Dresde.

MARCELIN.

Ah !...

MARCEL.

Est-ce que ça va se perpétuer de génération en génération ?... oh ! pas de ça !... rentre dans ta chambre et n'en bouge... car elle vient ici, vois-tu, parce que c'est la sœur de lait de Joseph.

SCÈNE VI.

MARCELIN, LE PÈRE MARCEL, ANNA, MARGUERITE, JOSEPH, et UN DOMESTIQUE qui, après avoir porté les boîtes et un sac de nuit dans la chambre, se retire.

MARGUERITE, accourant et retenant Marcelin qui s'acheminait vers sa chambre.

La voici !... la voici !... c'est elle !... c'est notre enfant !

ANNA, entrant.

Enfin m'y voilà donc !... ([illegible]) Bonjour, ma bonne nourrice !... Bonjour, mon bon père Marcel !... Eh bien, souffrez-vous toujours de votre jambe?

MARCEL.

Ah ! j'ai un peu de peine à marcher.

ANNA.

Appuyez-vous sur moi.

MARCEL.

Oui, c'est juste !

AIR de la Robe et les Bottes.

Vos pas incertains, dans l'enfance,
Eurent ce bras-là pour appui,
Et pour moi l'âge qui s'avance
Réclame le vôtre aujourd'hui :
Dans ce doux emploi qui varie,
Chacun a sa part de plaisir ;
Celui qu'on aide à commencer la vie
Doit nous aider à la finir.

ANNA.

Et notre petit espiègle Joseph ? ah ! j'ai toutes sortes de présents pour lui.

JOSEPH.

Oh ! ma jolie sœur, il faut bien que vous m'embrassiez, ça vaut mieux que tous vos cadeaux.

MARCELIN, à l'écart, et à lui-même.

Cette chaumière... et moi... là !... que dira-t-elle?

MARGUERITE.

Quelle joie !... ah ! ma chère fille !... mon Anna !...

ANNA, allant vers Marcelin.

Mais il y a encore ici quelqu'un... un autre frère !...

MARCELIN.

Quoi !... vous savez ?...

ANNA.

Que je devais trouver ici une ancienne connaissance ?... sûrement, je le savais.

(Elle rit.)

MARCEL, à part.

Elle rit !... comme sa mère à Dresde !... Pauvre Marcelin !... Il faut que je veille à tout cela.

(Anna a tendu la main à Marcelin, qui l'a pressée avec crainte et surprise : elle montre un petit agenda.)

ANNA.

Ce petit livre, trouvé sur le gazon un jour où je le rencontrai dans le bois, m'avait tout appris... Je vous conterai cela... Il m'a vue plusieurs fois, mais je lui ai caché que j'étais aussi votre enfant... Je voulais le surprendre.

(Elle tend le livre à Marcelin.)

MARCELIN.

Ce livre que je croyais perdu... c'est vous qui l'aviez ?

ANNA.

Voyez !... votre nom... quelques vers sur le bonheur de l'étude et d'une vie simple et douce... puis du papier blanc... Je vous le rends, monsieur Marcelin : continuez d'y écrire vos pensées, et peut-être un jour ne refuserez-vous pas de me laisser voir encore... J'ai surpris votre confiance... maintenant je veux la mériter.

MARCELIN.

Que vous êtes bonne !

(Il baise sa main.)

MARCEL, à part.

Elle ne rit plus !... Diable ! ça me déroute.

ANNA.

Mais mon bon père Marcel a l'air tout préoccupé ?

MARCEL, à part.

On le serait à moins.

MARGUERITE.

C'est vrai : qu'est-ce qu'il a donc?

MARCEL.

Ce n'est rien, ce n'est rien !... la surprise... la joie...

ANNA.

Oh ! sûrement ! Il y a si longtemps que je devais venir !... et c'était impossible !... nous ne quittions plus Paris... où j'étais pourtant bien malade !... Je me souvenais que jadis, quand on me confia à ma chère nourrice et à ses bons soins, toute petite, on croyait que je ne vivrais pas, que j'allais mourir... et vous m'avez sauvée !... alors je disais à maman :

Faible et mourante en ce village,
On me remit à sa bonté ;
Ma vie aussi fut son ouvrage,
Car je lui dus force et santé.
Quand plus d'une peine cruelle
M'ôte ce qu'elle me donna,
Laissez-moi retourner près d'elle
Pour y retrouver tout cela.

MARGUERITE.

Quoi ! des chagrins? des souffrances ?

ANNA.

Oh ! je vous conterai tout cela demain, bonne mère.

JOSEPH.

Demain .. c'est un fameux jour !... la fête du village... rien que cela !... et l'on va danser dans le bois... Il y a de belles demoiselles des environs qui dansent avec les paysans... Mais c'est Marcelin qui sera votre cavalier.

MARCELIN, à Anna.

Acceptez-vous ?

ANNA.

Sans doute : nous danserons ensemble, et vous me donnerez un bouquet que je garderai toute la journée.

MARCEL, à part.

Tout est perdu si je n'empêche pas ça !

(Il va dire quelques mots bas à Marguerite.)

ANNA, portant la main à son fichu.

Oh ! mon joli ruban bleu !

MARCELIN, à demi-voix.

Quoi ! vous l'avez encore ?

ANNA.

Oui... mais comment se fait-il ?... Ah ! je me souviens... je l'ai laissé dans le pavillon du parc... Oh ! si on le trouvait... quel malheur !

MARCELIN, à lui-même.

Ah!

ANNA.

Je l'aurais porté demain pour toute parure.

MARCELIN, à part.

Ce ruban qui vient de moi !...

MARCEL, qui s'est rapproché.

Quoi donc? de quoi parlez-vous?

ANNA.

Rien !... des projets pour demain, bon père !

MARCEL.

Eh bien! à demain, enfant; car il se fait tard! on est couché depuis une heure dans tout le canton.

MARGUERITE.

C'est cela! que chacun se retire dans sa chambre! Venez, mon Anna : vous ne serez pas si bien qu'à Paris.

ANNA.

J'y serai mieux.

ENSEMBLE.

AIR : Valse de Musard (*Duchesse*, scène VIII.)

De chercher le sommeil l'heure est déjà passée;
Ici l'on dort le soir, on veille le matin :
Mais nous emportons tous une douce pensée,
Car en nous séparant nous disons : A demain !

(Marguerite emmène Anna dans sa chambre; Joseph va dans la sienne; le père Marcel conduit Marcelin dans sa chambre et ferme la porte à la clé, quand il est entré.)

SCÈNE VII.

LE PÈRE MARCEL seul.

L'ennemi est bloqué, et la sentinelle ne compte pas s'endormir!... mais le péril est grand, l'affaire délicate; et il faut aller prendre le mot d'ordre du général en chef, c'est-à-dire de la mère de la jeune fille, qui doit être instruite de tout!... Oui... cela se doit!... On dit au village : Mon coq est lâché, veillez sur vos poules!... Voilà ce qu'il faut que je dise à madame la baronne; mais d'une belle manière!... d'autant que ça presse... et avec les idées, les projets de madame d'Ermont, que j'ai appris... diable!... On se couche tard au château : j'ai encore le temps... Allons, voilà ma femme!

SCÈNE VIII.

LE PÈRE MARCEL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Tu ne sais pas, Marcel? elle est chez nous pour quinze jours.

MARCEL.

Quinze jours? hein? (A part, indiquant la chambre d'Anna et celle de Marcelin qui sont vis-à-vis.) Quinze jours... là... et là!...

MARGUERITE.

Quelle joie de se dire qu'elle est sous notre toit!... Eh! mais, que fais-tu donc?

MARCEL.

Je prends mon chapeau et mon bâton.

MARGUERITE.

Tu vas sortir?

MARCEL.

Apparemment.

MARGUERITE.

A une pareille heure?...

MARCEL.

Il est toujours l'heure de bien faire!... Ne t'inquiète pas... tu es fatiguée... couche-toi... je vais prendre par la petite porte de la cour... je serai plus tôt là où j'ai besoin d'aller.

MARGUERITE.

Est-ce que c'est du côté du château?

MARCEL.

Possible!... mais tu le sauras plus tard!... Au revoir!

MARGUERITE, le retenant.

Écoute, Marcel, depuis que notre chère Anna est ici, tu es tout je ne sais comment... Saurais-tu quelque chose qui l'intéresse?

MARCEL.

Possible encore!... D'abord je sais que sa mère se dispose à la marier.

MARGUERITE.

Ah bah!.. Avec qui?

MARCEL.

Avec un particulier dont on ne m'a pas dit le nom, mais qui frise la cinquantaine, à ce qu'on assure.

MARGUERITE.

Un vieux?

MARCEL.

Oui... mais un riche!... et les riches n'ont pas d'âge!... Mais tu me fais causer, et il faut que je m'en aille.

MARGUERITE.

Tiens, Marcel, ce que tu viens de me dire m'a toute bouleversée!... J'ai de mauvais pressentiments.

MARCEL.

C'est si je ne sortais pas que tu pourrais en avoir... car il arriverait malheur ici... (A part.) Oui, il arriverait malheur... Ils tiennent de moi, mes garçons!

MARGUERITE.

Mais qu'est-ce qu'il y a?

MARCEL.

Je te répète que te je conterai ça... Adieu!... à tout à l'heure!

(Il sort par le dernier plan à gauche du public, porte latérale.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, puis UN DOMESTIQUE, et ensuite ANNA.

MARGUERITE seule.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire, le cher homme, avec ce malheur qui arriverait s'il ne sortait pas ce soir?... Et ce mariage pour notre Anna... Oh! il m'a troublé toute ma joie, et je n'ai guère envie de me coucher à présent... Tiens, on frappe... Qui est-ce qui peut venir si tard? (Elle va ouvrir au fond.) Ah! c'est vous, monsieur Pierre?

LE DOMESTIQUE.

Oui, dame Marguerite, j'accours en toute hâte pour chercher Mademoiselle.

MARGUERITE.

La chercher?

ANNA, sortant de sa chambre.

Qu'y a-t-il donc?... Je n'étais pas couchée, j'ai entendu la voiture s'arrêter à la porte, et je viens savoir ce qui arrive.

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne est de retour; elle ne va pas à la ville; à moitié chemin, elle a changé d'idée.

ANNA.

O mon Dieu! qu'aura-t-elle dit de mon absence?

MARGUERITE, étonnée.

Comment?

ANNA.

Ah! il faut tout vous dire!... Maman n'avait pas envie... elle ne voulait pas me laisser venir... autrefois... Alors, je ne lui en avais pas demandé la permission aujourd'hui... Et, comme elle était partie pour quinze jours à la ville, moi je voulais, au lieu de rester au château bien triste, être bien heureuse ici, près de vous!... Oh! maman eût pardonné après!... J'avais seulement donné l'ordre qu'on m'annonçât son retour.

LE DOMESTIQUE.

Et je suis vite venu moi-même avec la voiture. Madame la baronne, fatiguée et prise de sa migraine, s'est mise au lit tout de suite, et comme Mademoiselle occupe le pavillon, elle peut rentrer sans que Madame sache seulement si elle est sortie.

(Sur un signe d'Anna, il va dans la chambre chercher le châle et le chapeau.)

ANNA.

Oh! je lui dirai demain, moi!... maman me laisse une grande liberté, et elle a bien des droits aussi à ma reconnaissance... mais ces quinze jours... mais...

MARGUERITE.

Ah! je comprends!... Un peu de fierté... trop de défiance... La fille d'un général chez un pauvre soldat...

ANNA, vivement.

Qui combattit à ses côtés... qui un jour fut blessé pour lui!... Oh! non, il n'y pas de distance entre nous.

AIR : Un matelot.

Mon père était officier de fortune,
Obscur enfant d'un courageux soldat :
Notre origine, on le voit, fut commune ;
Marcel et lui servaient tous deux l'Etat ;
Pour la tendresse, ainsi que pour la gloire,
Ah! que peut faire un grade différent,
Quand la vertu, l'honneur et la victoire
Les ont trouvés ensemble au premier rang?

MARGUERITE.

On pense cela à dix-huit ans, mais madame la baronne n'a plus dix-huit ans!... et je suis fâchée que vous ayez risqué d'être grondée pour nous.

(Le domestique reparaît avec le chapeau et le châle.)

ANNA.

Aussi, je rentre vite au château.

MARGUERITE.

Là !... je le disais bien qu'il arriverait malheur ce soir !... Et Marcel qui n'est plus là pour vous dire adieu !

ANNA, *l'embrassant.*

Chargez-vous de mes adieux pour tout le monde : nous nous reverrons tous demain à la fête du village. Adieu, bonne mère.

SCÈNE X.

MARGUERITE, *seule, après l'avoir reconduite : on a entendu rouler la voiture.*

Mon Dieu ! que c'est triste de la voir partir !... moi qui me promettais quinze jours de bonheur !

AIR de l'Angelus.

A la chérir comm' mon enfant,
Hélas ! j' m'étais accoutumée ;
Un jour, me disais-je souvent,
Viendra ma fille bien-aimée !
Et son retour m'avait charmée !
De sa présenc' j'allais jouir,
Et tout à coup on m' la r'demande...
Mais le temps passe... Allons dormir,
Et ce bonheur que j'ai vu fuir,
Tâchons qu'un rêve me le rende.

Eh mais ! j'entends du bruit... des cris, il me semble. (*Elle va ouvrir la porte du fond.*) Oui, v'là le père Mathieu qui accourt tout bouleversé !

SCÈNE XI.

MATHIEU, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, voisin ? Est-ce que personne ne compte dormir cette nuit au village ?

MATHIEU.

Ah ! pauvre dame Marguerite, j'aurais mieux aimé dormir que de voir ce que j'ai vu.

MARGUERITE.

Comment ! et pourquoi courez-vous ainsi les champs, à pareille heure ?

MATHIEU.

Pourquoi ?... qu'avez-vous fait de Marcelin, dame Marguerite ?

MARGUERITE.

Marcelin ?

MATHIEU.

Oui !... on vient de l'arrêter au château, pris sur le fait.

MARGUERITE.

Arrêté ? lui ?... il est là !

MATHIEU.

Joliment !.... il m'avait bien semblé le reconnaître, il y a une heure, quand il a passé près de moi en se cachant le visage.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites ?

MATHIEU.

Je dis que si ce n'est pas moi qui l'ai surpris, je l'ai très bien vu quand les gendarmes l'ont amené chez le concierge.

MARGUERITE.

Ah çà ! êtes-vous fou, père Mathieu ? Je vous répète que Marcelin est dans sa chambre.

MATHIEU.

Ah bien oui !

MARGUERITE.

Et vous allez en avoir la preuve. (Elle fait un pas pour aller vers la chambre de Marcelin ; le père Marcel paraît à la porte du fond. Marguerite s'arrête en disant.) Marcel !...

MATHIEU.

Vous verrez !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, très gaiement.

Sont-ils curieux les voisins !... sont-ils curieux ! Eh ! non, je ne sais pas, je n'ai rien vu, il se cachait le visage quand je l'ai fait arrêter.

MARGUERITE, *avec inquiétude.*

C'est donc vrai qu'il y a un jeune homme d'arrêté?

MARCEL.

Oui, le voleur... son affaire est bonne. C'est pourtant moi qui l'ai fait prendre!... J'allais au château, qu'est-ce que je vois, malgré l'obscurité?... un particulier qui se glisse contre le mur et descend de la fenêtre du pavillon en s'accrochant aux crevasses... Je me dis : Voilà le voleur du père Mathieu!

MATHIEU, *à part.*

Plus à lui qu'à moi.

MARCEL.

J'appelle Jérôme le concierge, chez qui étaient les gendarmes... ils viennent, et prennent mon scélérat qui courait déjà du côté de la forêt! J'entre au château... mais bah! madame la baronne ne recevait personne, elle était couchée... Je reviens... mais tout de même je n'ai pas perdu mon temps... le coquin ne volera plus.

MATHIEU.

Vol par escalade... la nuit... c'est grave!

MARCEL.

Oh! il faut bien un exemple.

MATHIEU.

Il ne mérite aucune pitié, lui... mais c'est bien cruel pour les parents.

MARCEL.

Des parents!... des parents!... Est-ce que les voleurs ont des parents?... Mais quelle figure faites-vous donc, père Mathieu?

MATHIEU, *reculant.*

Ah! mon Dieu!

MARCEL.

Parle donc, Marguerite!... Et vous, Mathieu! (*Silence.*) Oh! qui donc parlera? ce silence est affreux!

MARGUERITE, *pleurant.*

Marcelin...

MARCEL, *effrayé.*

Il est arrivé quelque chose à Marcelin? (*Il va à la chambre et appelle.*) Marcelin!

MATHIEU.

Est-ce qu'il peut venir puisqu'il est entre les mains des gendarmes?

MARCEL.

Mon fils...

(*Il brouille la serrure en essayant d'ouvrir la porte.*)

MATHIEU.

Vous venez de le faire arrêter au château... c'était lui qui avait escaladé !...

MARCEL, avec colère.

Mon fils ? ce n'est pas vrai ? ce n'est pas possible !... Marcelin !... Marcelin !... ouvre donc... Viens vite le confondre !... viens ! (Il parvient enfin à ouvrir sa porte et entre vivement dans la chambre ; on entend ensuite un cri, chacun fait un mouvement, puis le père Marcel reparaît pâle, abattu, défait.) Il n'y est pas ! .. La fenêtre ouverte !... parti !... O mon Dieu !... mon Dieu !

(Il tombe accablé sur un siège.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon dans le château de la baronne d'Ermont. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE GABRIANNE, UN DOMESTIQUE, entrant par le fond ; puis MADAME D'ERMONT, entrant par une porte latérale.

M. DE GABRIANNE.

Ainsi, l'on a arrêté un voleur? on l'a pris sur le fait ? et le concierge était parti pour aller m'en prévenir?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le juge.

M. DE GABRIANNE.

Dans peu d'instants je l'interrogerai : il faut d'abord que je parle à madame la baronne d'Ermont ; je l'entends, laissez-nous.

(Le domestique sort.)

MADAME D'ERMONT, entrant par une porte latérale.

Bonjour, monsieur de Gabrianne ; j'apprends votre arrivée, et il me tardait de vous revoir.

(Elle lui tend la main.)

M. DE GABRIANNE, lui baisant la main.

Et à moi donc, madame la baronne !

MADAME D'ERMONT, souriant.

Il paraît que dans ce pays-ci, la justice a les yeux ouverts jour et nuit ; car pour arriver d'aussi bon matin au château, il faut que vous soyez parti de la ville avant le jour.

M. DE GABRIANNE.

A peine, il est vrai, ai-je le temps de prendre un peu de repos, grâce à mes fonctions de juge d'instruction, dont je cherche à remplir exactement tous les devoirs.

MADAME D'ERMONT, souriant.

Et il paraît aussi que les voleurs se lèvent encore plus matin que la justice : vous savez qu'on en a surpris un cette nuit au château?

M. DE GABRIANNE.

Je l'apprends en arrivant : je venais ici pour d'autres motifs.

MADAME D'ERMONT.

Ah!

M. DE GABRIANNE.

Oui, des choses sérieuses pour vous.

MADAME D'ERMONT.

Des choses sérieuses? faites-m'en grâce, à la campagne surtout... on s'y ennuie déjà tant.

M. DE GABRIANNE.

Oh! la raison ne viendra-t-elle donc jamais!

MADAME D'ERMONT.

Ce n'est pas faute d'en entendre parler depuis que nous nous connaissons!... Bientôt dix ans, je crois?

M. DE GABRIANNE, souriant.

Vous en oubliez la moitié. Mettez-en vingt.

MADAME D'ERMONT.

Eh bien! vingt! soit! Ah! j'ai fait sagement, après la mort du général, de refuser votre main... vous êtes trop raisonnable pour moi.

M. DE GABRIANNE.

Vous voulez dire trop vieux, n'est-ce pas? et pourtant vous allez me donner votre fille.

MADAME D'ERMONT.

C'est convenu, grâce à l'héritage que vous venez de faire.

M. DE GABRIANNE.

Et malgré mes quarante-huit ans?

MADAME D'ERMONT.

Anna en a cinquante pour les habitudes sérieuses; tandis que moi, en fait de raison, je n'ai que mon âge.

M. DE GABRIANNE, riant.

Votre âge?

MADAME D'ERMONT, riant.

Oui, celui que je me donne.

M. DE GABRIANNE.

Voilà une franchise...

MADAME D'ERMONT.

Qui demande grâce pour le reste, n'est-il pas vrai? D'ailleurs, moi, je ne connais personne qui dise la vérité sur son âge, et je n'irai pas être toute seule de vieille femme à Paris.

M. DE GABRIANNE.

Oh! point d'explications! on ne compte pas avec ses amis.

MADAME D'ERMONT, riant.

C'est avec ses ennemis qu'il ne faut pas compter! et nos ennemis, ce sont les affaires, les ennuis, les marchandes de modes et les années!... Aussi je ne compte jamais avec rien de tout cela.

M. DE GABRIANNE.

C'est justement ce que je venais vous dire; car votre imprévoyance a été telle que maintenant...

MADAME D'ERMONT.

Oh! pitié! vous m'accusez toujours! Est-ce par état? mais il me semble qu'un ami de quinze ans...

M. DE GABRIANNE.

Vingt!

MADAME D'ERMONT, riant.

De vingt... allons, je le veux bien!... ne me connaît-il pas assez pour savoir que j'ai toujours eu horreur des affaires? Tant qu'a vécu le général, il recevait l'argent, je le dépensais, c'est assez juste; cela se doit faire ainsi dans les bons ménages. Depuis sa mort j'ai pris sans compter; je n'y regarde pas, moi, et pourvu que j'aie tout ce qu'il me faut, je n'en demande pas davantage. Ne faites-vous pas de même?

M. DE GABRIANNE.

Moi? oh! je suis loin d'avoir eu tout ce que je souhaitais jusqu'à présent : les alternatives qu'a subies la fortune de mon père, dont les affaires furent parfois malheureuses, et sa sévérité paternelle, plus prodigue de leçons que de billets de banque, m'ont fait passer modestement ma vie dans un emploi de la magistrature qui ne me donnait guère que de la considération. L'héritage qu'il vient de me laisser s'élève à trois cent mille francs à peu près... voilà tout.

MADAME D'ERMONT.

Vous venez de vendre la terre qu'il avait dans ce canton, et vous en avez fait apporter le prix hier au château.

M. DE GABRIANNE.

Sans doute! il fallait que cet argent fût ici aujourd'hui.

MADAME D'ERMONT.

Je ne comprends pas pourquoi.

M. DE GABRIANNE.

Vous le comprendrez bientôt! Mais ne parlons pas d'affaires, puisque vous ne les aimez pas; sachez seulement, Madame, que l'usage auquel je destine la meilleure partie de mon modeste héritage m'interdit l'espoir d'une vie opulente, et que je ne quitterai point mes fonctions de juge.

MADAME D'ERMONT.

Je le crois bien! chercher le mal, le constater et le punir! faire par devoir ce que l'on fait dans le monde par plaisir!

M. DE GABRIANNE.

Je ne vois pas, il est vrai, le beau côté de l'espèce humaine.

MADAME D'ERMONT, riant.

Vous en seriez bien fâché, à en juger par le zèle que vous mettez à

trouver des preuves de crime dans les plus légers indices. Vous savez que ma fille n'a rien ; le général n'a laissé qu'un nom glorieux : Anna aura après moi ce que je possède, mais après moi seulement.

M. DE GABRIANNE.

Ne parlons pas de cela.

MADAME D'ERMONT.

Oui, nous en causerons plus tard, à l'époque du mariage ; aussi bien il y a une foule d'ennuyeuses gens qui prétendront que je ne leur donne pas tout ce que je leur dois.

M. DE GABRIANNE.

Je crains qu'ils n'aient raison.

MADAME D'ERMONT.

Eh bien! on verra ! Mais cette chère enfant a besoin d'un guide plus sévère que moi pour la diriger. Imaginez-vous qu'hier soir, me croyant partie pour la ville, où je compte passer une quinzaine de jours, elle avait quitté le château pour aller tout ce temps chez sa nourrice, une bonne paysanne de ce village, la femme d'un ancien soldat de mon mari. Elle me tourmentait depuis des années pour retourner auprès de ces braves gens, qui, en effet, ont bien soigné son enfance.

M. DE GABRIANNE.

Son cœur est si bon !

MADAME D'ERMONT.

Mais ses idées sont beaucoup trop romanesques; il est temps qu'elle voie les choses de ce monde telles qu'elles sont : c'est pourquoi je veux la marier.

M. DE GABRIANNE, souriant.

Avec un vieux juge.

MADAME D'ERMONT, apercevant au fond Joseph et Mathieu.

Que veulent ces paysans? (Ils appellent ; elle regarde Joseph.) Qui vous amène ici ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSEPH, MATHIEU.

JOSEPH.

Pardon, excuse, madame la baronne, je suis Joseph, le frère de lait de mam'selle Anna.

MADAME D'ERMONT.

Ah!

JOSEPH.

Et ça, c'est le père Mathieu... (Mouvement de Mathieu.) Monsieur Mathieu,

je voulais dire... c'est l'adjoint du maire qui est mort, et que papa va remplacer. (A demi-voix.) Mais malgré ça bien ennuyeux, allez!

MADAME D'ERMONT.

Oui-da?

MATHIEU, s'inclinant.

C'est comme il a l'honneur de vous le dire, madame la baronne! vous voyez en moi toutes les autorités du pays, car le maire n'est pas encore nommé, et ne le sera sûrement plus maintenant.

JOSEPH.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît? parce que vous aurez intrigué tout à l'heure sur la route avec les gendarmes?

MATHIEU.

Intrigué, moi? Vous m'avez, il est vrai, rencontré avec les gendarmes; mais c'est que la société des gendarmes est pleine d'agréments: on y apprend toutes les nouvelles du canton, les vols, les assassinats; ça fait de quoi causer le soir.

MADAME D'ERMONT.

Vraiment?

M. DE GABRIANNE.

C'est comme les journaux à Paris.

JOSEPH.

Aussi je n'ai pas voulu le quitter, parce que j'ai deviné qu'il voulait demander la protection de madame la baronne pour tâcher d'obtenir la place destinée à un autre.

MADAME D'ERMONT.

Ah!

M. DE GABRIANNE, à madame d'Ermont.

Vous voyez que c'est ici comme à Paris.

JOSEPH.

Et si je n'étais pas là, il dirait peut-être quelque chose contre papa ou contre mon frère; car je l'ai entendu prononcer tout bas avec les gendarmes le nom de Marcelin.

MATHIEU, d'un ton comiquement solennel.

Oh! ne parlez pas de celui-là, enfant!... vous ne connaîtrez que trop tôt les fruits de l'éducation que votre père lui a donnée.

JOSEPH.

Là! voyez-vous!

MADAME D'ERMONT.

Est-ce là tout ce qui vous amenait ici?

JOSEPH.

Pardon, madame la baronne, il y a encore autre chose; hier soir, mademoiselle Anna, ma sœur de lait, m'a dit: Joseph, dès le grand matin j'aurai une commission à te donner. Moi, je m'éveille avant le

jour, je cours dans la forêt, où je déniche une fauvette pour lui en faire présent, puis je vais à la porte de mademoiselle Anna... bah! dénichée aussi!... partie... revenue au château! Alors, sans prendre le temps de parler à personne, je viens, comme je lui avais promis, chercher sa commission.

MADAME D'ERMONT.

Ma fille a sans doute changé d'idée, car elle m'a dit qu'elle voulait rester seule toute cette matinée pour terminer un tableau, je crois. D'ailleurs, mon enfant, il ne manque pas ici de gens pour faire ses commissions.

JOSEPH.

C'est égal! j'avais promis, et, comme dit papa... (Il se retourne.) Mais je ne me trompe pas, c'est lui qui vient. Ah! vous n'aurez pas beau jeu avec vos intrigues, monsieur Mathieu.

MADAME D'ERMONT.

Le père Marcel, en effet! cela ressemble à une invasion.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL, [illegible]

Je tremble en entrant au château ce matin!... mais il le faut. Ah! Mathieu ici!

MATHIEU, [illegible]

On ne sait encore rien de Marcelin.

MARCEL, [illegible]

Ah! merci! [illegible] J'ai l'honneur de saluer madame la baronne.

JOSEPH.

Mais, papa, vous semblez souffrir?

MADAME D'ERMONT.

De vos vieilles blessures peut-être?

MARCEL.

Oui, d'une blessure: j'avais de la peine à marcher, j'ai cru que je ne pourrais jamais arriver jusqu'ici.

MADAME D'ERMONT.

Si Anna vous eût vu, elle aurait couru au-devant de vous, car elle est bien reconnaissante de vos bons soins d'autrefois.

MARCEL.

Elle est si bonne! pourquoi ne peut-elle pas vivre près de moi, pre-

de nous, qui l'aimons tant? mais non! je n'aurai ni elle, ni peut-être...

MADAME D'ERMONT.

Quelle tristesse !

JOSEPH.

Ah ! je devine ! mademoiselle Anna partie sans vous dire adieu ; eh bien ! je vais la chercher... oh ! il faudra que je la trouve, et je la ramène ici !... ne vous affligez pas, bon père.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IV.

M. DE GABRIANNE, MADAME D'ERMONT, MARCEL, MATHIEU.

MARCEL, à part.

Contraignons-nous !

MADAME D'ERMONT.

Vous si gai d'ordinaire ! (A M. de Gabrianne.) C'est un vieux soldat... un brave qui a fait toutes les campagnes de l'empereur.

MARCEL, se déridant un peu à mesure qu'il parle du passé.

Oh ! pour cela, c'est vrai !

MADAME D'ERMONT.

Vous souvenez-vous de Dresde ?

MARCEL.

Si je m'en souviens? Des princes, des rois, des empereurs à n'en plus finir !... Et lui ! le roi de tous !... malgré ça... diable de ville ! car j'y fus un peu niais ; je ne l'étais pourtant déjà plus devant l'ennemi... oui, on ne tremblait pas au milieu des balles qu'il envoyait ; mais, s'il faut tout dire, on tremblait devant une fleur qui tombait d'une fenêtre... Ah ! il y avait dans ce pays-là des sourires qui faisaient plus d'effet que des bombes !... Hélas ! il n'y a plus de fleurs, plus de sourires et plus de boulets de canon pour vous emporter quand vous avez du chagrin !

M. DE GABRIANNE.

Je vous connais de réputation, monsieur Marcel ; votre nom est honoré dans le pays.

MARCEL.

Monsieur...

MADAME D'ERMONT.

Vous aurez affaire ensemble tout à l'heure. (A Marcel.) Monsieur est

le juge d'instruction à qui vous ferez votre déposition sur le voleur que vous avez fait arrêter cette nuit : car on dit que c'est vous...

MARCEL, [illegible].

Oui, c'est moi, c'est moi.

M. DE GABRIANNE, à Marcel.

Les honnêtes gens doivent s'entendre contre les coquins, et nous nous entendrons.

(Il lui tend une main, que Marcel ne prend pas.)

MARCEL, troublé.

Monsieur, cet honneur ! (A part.) O Marcelin !

MADAME D'ERMONT.

Qu'a-t-il donc ?

M. DE GABRIANNE, l'examinant.

C'est singulier... ce trouble...

MATHIEU, à part.

On serait troublé à moins.

MADAME D'ERMONT.

Je ne vous reconnais plus.

M. DE GABRIANNE, à part.

Il y a quelque chose là-dessous.

MARCEL.

Ah ! ma foi, je ne peux me contraindre plus long-temps ; j'aime mieux tout dire... aussi bien il faut que tout s'éclaircisse !

SCÈNE V.

Les mêmes, JOSEPH.

JOSEPH, entrant vivement, à la cantonade.

Je vous dis que j'entrerai malgré vous.

MADAME D'ERMONT.

Qu'y a-t-il ?

JOSEPH.

Je viens demander justice à madame la baronne ; j'allais chercher mademoiselle Anna : voilà que tout à coup j'aperçois mon frère Marcelin à travers la fenêtre d'une chambre où on l'a enfermé !

MADAME D'ERMONT.

Marcelin ? enfermé !

JOSEPH.

Je veux courir vers mon frère... alors ne s'avise-t-on pas de vouloir m'arrêter aussi ?

MADAME D'ERMONT.

Quoi ! ce jeune homme arrêté cette nuit...

JOSEPH.

C'est Marcelin, mon frère ! et l'on ne veut pas que je lui parle, que je le voie, que je sache comment il est là !

M. DE GABRIANNE.

Je comprends maintenant la vérité !

MARCEL.

La vérité? ah ! Monsieur, qu'il me tarde de la savoir tout entière !... par grâce, qu'il vienne, qu'on l'interroge à l'instant... car, voyez-vous, c'est affreux ce que souffre un pauvre père en se disant : Il est là, arrêté comme un coupable, mon enfant, que j'ai élevé, que je croyais si honnête, que j'espérais voir si heureux !

MATHIEU.

C'est votre enfant, oui ! mais vous ne l'avez pas élevé près de vous, père Marcel, et le mal est là, à Paris ! vous l'avez envoyé à Paris ! au milieu du luxe, de l'or, des festins, que sais-je?... la tête tourne, le cœur manque, et... on a tant vu comme ça !

MARCEL, *avec effroi.*

Oh !... (*Se remettant, et avec plus de calme.*) Non ! ce n'est pas possible ! (*Avec impatience.*) Mais que tout le monde le sache donc bien vite.

MADAME D'ERMONT.

Tenez, on devine votre désir et le mien : voici Marcelin avec les témoins et nombre de personnes... c'est bien !... cette arrestation ne peut être qu'une méprise, et elle ne saurait cesser trop tôt.

M. DE GABRIANNE.

S'il n'y a pas lieu de poursuivre, nous ordonnerons que le prévenu soit mis en liberté sur-le-champ.

MARCEL.

Ah ! enfin !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARCELIN, DOMESTIQUES, PAYSANS.

MARCEL, *aux paysans.*

Approchez tous ! et dites si le père Marcel n'est pas depuis longtemps aimé et estimé dans tout le village.

LES PAYSANS.

Oui ! oui !...

MARCEL.

N'est-ce pas, mes amis, que j'ai été un bon camarade, honnête et tout dévoué à tous ?

LE NOTABLE.

Oh ! la perle des hommes !... si serviable, si bon, si charitable !

MARCEL.

Eh bien ! est-ce que je n'ai pas élevé mes enfans à faire de même ? Est-ce qu'ils ne seront pas aussi des braves garçons ? Pourtant voilà Marcelin amené comme un criminel, lui !

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL.

Mais il faut que justice se fasse, et vite ! pour que chacun reprenne sa tranquillité, sa réputation et sa joie, n'est-il pas vrai ? Maintenant à vous, monsieur le juge !

M. DE GABRIANNE.

Qui de vous peut me rendre compte des événements de la nuit ?... me dire pourquoi l'on a arrêté ce jeune homme ? où on l'a arrêté ?

MATHIEU, [illegible]

Monsieur le juge, voici la chose : Depuis quelque temps on voyait des traces de pas sous les murs du château ; on entendait des bruits la nuit... deux couverts d'argent et une timbale au concierge avaient disparu comme par enchantement, et l'enchanteur avait dû passer par une fenêtre restée ouverte : nous étions tous aux aguets, je ne dormais plus que d'un œil... Hier soir, j'étais sur la route avec un gendarme, j'entends des cris, c'était le père Marcel qui avait aperçu un homme glissant comme un lézard le long d'un mur et descendant de la fenêtre du pavillon : je me mets à courir avec un gendarme, et à l'entrée de la forêt je lui mets la main dessus avec un gendarme : on n'y voyait guère, et il se cachait le visage ; mais arrivé chez le concierge, je veux voir de quoi il retourne, les autres aussi... et alors c'est un cri d'étonnement : Marcelin ! Marcelin !... Depuis ce moment, il n'a pas dit un seul mot... mais les autres s'en sont diablement dédommagés en parlant toujours. Voilà toute l'affaire, monsieur le juge.

[illegible]

MARCEL.

Toute l'affaire est, j'en suis sûr, dans deux mots que va dire mon fils, et qui expliqueront tout cela.

M. DE GABRIANNE.

Parlez donc, Marcelin. [illegible] Pourquoi ne répondez-vous pas ?

MARCEL.

Ça intimide, voyez-vous, monsieur le juge, d'être là comme un cri-

minel ; il va se remettre... Allons, explique-toi, mon garçon... Si vous l'interrogiez seulement...

M. DE GABRIANNE.

Quelle raison avez-vous eu de sortir ainsi de chez vous la nuit ?... Qu'alliez-vous faire dans ce pavillon ?

MARCELIN.

Monsieur...

MARCEL, à part.

Parlera-t-il ?

MARCELIN.

Je ne suis pas coupable de ce dont on m'accuse.

M. DE GABRIANNE.

Mais enfin, quel motif a pu vous conduire là, à l'heure où l'on est ordinairement rentré chez soi ?

MARCEL, à part.

Son silence me donne une sueur froide.

M. DE GABRIANNE.

Tant d'hésitation doit m'être suspecte ; quand on n'a rien fait de mal, on ne craint pas de raconter ses actions et d'en dire les motifs.

MARCEL.

Sans doute !... (A part.) Qu'est-ce qu'il y a donc?

M. DE GABRIANNE.

Ce pavillon est-il habité par quelqu'un ?

MARCELIN, vivement.

Non, Monsieur, non, il n'est habité par personne.

MADAME D'ERMONT.

Quelquefois Anna s'y tient, mais hier soir elle était chez sa nourrice.

M. DE GABRIANNE.

Pourquoi donc vous introduire, la nuit, par escalade, dans ce pavillon ?... Répondez.

MARCELIN.

Je ne suis pas coupable... voilà tout ce que je puis dire.

M. DE GABRIANNE.

Mais tous les accusés disent cela : il s'agit de le prouver.

MARCEL, à part.

Et pas un mot pour se justifier !

M. DE GABRIANNE.

Savez-vous qu'il est impossible de ne pas vous accuser ?... Un vol a été commis la nuit précédente ; vous savez qu'on a porté de l'argent au château, vous vous y introduisez la nuit, on vous surprend... et vous ne voulez pas répondre !

MARCEL.

Oh ! réponds, Marcelin, réponds, quand ce ne serait que pour ton père.

MADAME D'ERMONT.

Qu'il le regarde seulement, et il n'aura plus le courage de se taire, si ce qu'il peut dire doit le justifier.

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL.

Mais qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qu'il y a?

M. DE GABRIANNE.

Il y a que malheureusement ce jeune homme n'a rien à dire pour sa justification, et qu'il ne me reste plus qu'à le faire conduire à la prison de la ville.

MARCELIN.

A la prison !... moi!... oh !

(Il s'appuie contre un meuble.)

MARCEL.

Ah ! tout cela n'est pas possible !... c'est un mauvais rêve que je fais ! (Allant à M. de Gabrianne.) Monsieur le juge, laissez-moi lui parler... oh ! je vous en supplie, laissez-moi lui parler seul, à mon fils, avant de me séparer de lui.

M. DE GABRIANNE.

J'y consens. Éloignez-vous tous! Et vous, madame la baronne, permettez que je vous accompagne.

CHOEUR.

AIR : Vous disiez vrai, Mademoiselle. (*Pensionnaire mariée.*)

Marcelin rompra le silence !
Retirons-nous sans plus tarder,
Et bientôt à la confiance
Son père va le décider.

(Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE VII.

LE PÈRE MARCEL, MARCELIN.

(Un moment de silence. Ils sont loin l'un de l'autre, et parlent d'abord sans se regarder.)

MARCEL.

Marcelin !

MARCELIN.

Mon père !

MARCEL, le regardant en dessous.

Comme il est pâle !

MARCELIN, de même.

Comme il est abattu !

MARCEL.

J'ai été un bon père pour toi, Marcelin.

MARCELIN.

Le meilleur des pères.

MARCEL.

Tout enfant, veiller sur toi, c'était mon bonheur.

MARCELIN.

Je m'en souviens.

MARCEL.

C'est qu'aussi tu es venu le premier égayer notre pauvre maison. après les tristes jours où j'avais tant souffert !

MARCELIN.

Oui... malade et blessé...

MARCEL.

Au cœur, par nos défaites... Rien ne me consolait, pas même cette bonne Marguerite ; elle commençait à devenir triste comme moi... Eh bien ! quand tu vins au monde, quand il y a eu un petit enfant dans cette maison, c'est pourtant vrai, ça ne se comprend pas, mais quand tu fus là, toute la maison se remplit de joie ; oui, un enfant, on le caresse, on l'aime, on met son bonheur à l'élever, à le voir grandir, à le rendre heureux .. et puis dire qu'après vingt ans de soins et de tendresse, un beau jour, il fait une sottise, une folie, et vous voilà tous malheureux pour le reste de votre vie.

MARCELIN.

Oh ! mon Dieu ! mais je n'ai rien oublié, ni vos soins, ni votre amour pour moi.

MARCEL.

Ce n'est pas tout !... est-ce que je ne te disais pas : Marcelin, sois bien instruit, ce sera ta fortune ; sois bien heureux, ce sera la joie de ton vieux père ; mais surtout, sois honnête homme, c'est le devoir de tous !

MARCELIN.

Mais je n'ai pas oublié cela non plus, mon père.

MARCEL, regardant autour de la chambre.

Il n'y a personne ici, nous sommes bien seuls, Marcelin, la vérité... la vérité tout entière.

MARCELIN.

Mon père, vous devez la savoir.

MARCEL.

Hélas ! je le croyais, et pourtant, oh ! c'est affreux de demander et d'entendre pareille chose ! mais il le faut. . je veux connaître les plus petits détails.

MARCELIN.

Eh bien ! je vous dirai tout, mon père.

MARCEL.

Oui ! comment tu t'es échappé quand je t'avais enfermé, et ça pour entrer au château par une fenêtre ? et encore il aurait pu se tuer ! Ah ! c'est horrible !

MARCELIN.

Est-ce que j'y pensais, puisque personne ne devait le voir ?... qu'un chiffre y était brodé !

MARCEL, stupéfait.

Hein !

MARCELIN.

Oui ! et qu'elle aurait été compromise si on l'avait trouvé en son absence.

MARCEL, [illegible]

Pauvre malheureux !

MARCELIN.

Heureux, le plus heureux des hommes ! car c'est une preuve d'amour, et si vous aviez vu de quel air doux et bon elle disait : Je le préférerais pour parure, pendant le bal de demain, aux bijoux les plus brillants.

MARCEL.

Ah ! mon Dieu ! la tête est partie !

MARCELIN.

Moi qui n'avais jamais rien espéré, j'ai commencé à croire qu'elle m'aimait .. Préférer à tout le ruban qu'elle tenait de moi !

MARCEL, le regardant toujours avec une surprise douloureuse.

Le ruban ?

MARCELIN.

Pour l'avoir, pour qu'elle pût s'en parer le lendemain, mais j'aurais fait cent lieues, mais je serais monté sur le toit, s'il l'avait fallu, au lieu de monter par la fenêtre.

MARCEL, [illegible]

Qu'est-ce que tu dis de ruban et de fenêtre ?

MARCELIN.

Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant pour celle que vous aimiez ? pour le ruban qu'elle désirait ?

MARCEL.

Attends ! attends ! un ruban. . une fenêtre qu'on escalade pour l'avoir ! un amour insensé ! et voilà tout.

MARCELIN.

Qu'est-ce donc qu'il pourrait y avoir encore?

MARCEL, avec transport.

Rien! rien! Oh! n'est-ce pas qu'il ne pouvait rien y avoir de plus? rien de mal de la part de mon fils, de mon enfant!... (Il l'embrasse.) Mon Marcelin! ils l'ont pourtant soupçonné, accusé, arrêté!

MARCELIN.

Ils m'ont pris pour un voleur?...

MARCEL, avec indignation.

Ils l'ont pris pour un voleur!

MARCELIN.

Comme si c'était possible?

MARCEL, de même.

Mais non, ça n'était pas possible!

MARCELIN.

Moi, votre fils!

MARCEL, agité par la joie.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! que ça fait du bien! (Il l'embrasse vivement.) Mon pauvre enfant, il est honnête, bon, simple, plein de cœur! Quelle joie! il ne pouvait pas en être autrement... Je le savais bien... malgré ça! (Il essuie une larme.) Allons, ne voilà-t-il pas que je pleure à présent comme un conscrit?... moi, un vieux soldat!... Bien content tout de même!... Ah! je respire, enfin!...

MARCELIN, avec chagrin.

O mon père! vous aussi, vous m'avez soupçonné!

MARCEL.

Moi? non, non, j'étais malade, je me sens guéri.

MARCELIN.

Quel bonheur!

MARCEL.

Oh! oui, c'est un bonheur!... Qu'ils viennent donc maintenant!... qu'ils viennent tous!... (Il arpente vivement le théâtre.) Monsieur le juge, madame la baronne, Mathieu, Marguerite.

MARCELIN, cherchant à le retenir.

Mon père!

MARCEL.

Tiens, mais je crois que c'est moi qui deviens fou à présent! Ce cher Marcelin! Eh bien, est-ce qu'ils ne viendront pas?

MARCELIN.

Arrêtez, mon père! arrêtez! ne les appelez pas!... Irais-je, moi, avouer un amour insensé? mais c'est impossible.

MARCEL.

Hein?

MARCELIN.

Oui, plus impossible encore que vous ne le croyez. Je le dis à vous seul, à mon père ! elle y était, elle, dans ce pavillon !

MARCEL.

Comment ?

MARCELIN.

Oui, elle avait quitté notre maison, elle entre là pendant que j'y étais, et elle est restée avec moi, seule, la nuit ! avec moi qui suis le fils d'un pauvre soldat, d'une paysanne, et qui ne pourrais, en lui offrant ma main, réparer le tort que j'aurais fait à sa réputation ! Vous voyez donc bien qu'il est impossible que je me justifie devant d'autres que devant vous.

MARCEL.

Ah ! grand Dieu ! que faire à présent ?

MARCELIN.

Vous avez appelé, et l'on arrive.

MARCEL.

AIR : Vaudeville de Préville et Taconnet.

Eh bien ! viens là, te placer sur mon cœur,
Entre mes bras qu'à leurs yeux je te presse ;
Pourra-t-on dir' qu'il a trahi l'honneur,
Le fils que son vieux père embrasse avec ivresse !
Pour qu'ils sach' bien qu' tu n' flétris pas mon nom :
Mon pauvre enfant, reste là d'vant ton juge !...
Contre l' malheur et contre le soupçon
Le cœur d'un père est le meilleur refuge !

SCÈNE VIII.

M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL, MARCELIN.

M. DE GABRIANNE.

N'appeliez-vous pas ? qu'aviez-vous à dire ?

MARCEL.

Attendez ! il ne faut pas que je m'attendrisse, parce que pour parler à des juges... diable ! la justice n'entend pas de cette oreille-là ! Voyez-vous bien, Monsieur, Marcelin est le plus brave garçon du monde ! c'est innocent comme l'enfant qui vient de naître. Mais, voyons, Monsieur, si je vous disais, là, entre nous...

MARCELIN, tirant Marcel par son habit.

Mon père !

MARCEL.

Ne crains rien, l'honneur des dames avant tout, on sait ça. (A M. de Gabrianne.) Que diable, vous n'avez pas toujours eu les cheveux gris, monsieur le juge! ni moi non plus! et dans notre temps...

M. DE GABRIANNE.

Finirez-vous?...

MARCEL.

Est-ce que ça vous fâche que je vous dise que vous avez des cheveux gris? Mais il ne s'agit pas de ça, il s'agit d'aller chercher votre coquin ailleurs qu'ici, parce que ce jeune homme n'est pas plus coupable que vous et moi! vous n'avez plus qu'à le relâcher.

M. DE GABRIANNE.

Volontiers! dès que vous aurez tout expliqué naturellement devant ceux qui ont été témoins de l'arrestation.

MARCEL.

Et si l'on ne peut rien expliquer?

M. DE GABRIANNE.

Les choses alors restent comme elles étaient.

MARCEL.

Comme elles étaient? non pas, pardieu! car à présent, moi, son père, vieux soldat, qui n'ai jamais menti, je vous jure que ce jeune homme est innocent de ce dont on l'accuse.

M. DE GABRIANNE, avec impatience.

Mais je ne vous demande que des raisons pour croire à vos paroles.

MARCEL.

Des raisons? vous en voulez? Eh! Monsieur...

AIR : T'en souviens-tu.

Demandez-les aux pauvres du village,
Avec lesquels j'ai toujours partagé!
Demandez-les à trente ans de courage,
A ce qui souffre et que j'ai soulagé!
Ne craignez plus que votre âme attendrie
Prête au mensonge un air de vérité,
Quand je vous offre en garantie
Mes soixante ans de probité.

M. DE GABRIANNE.

Certes, je prenais intérêt à vous : votre bonne réputation, votre âge, tout me disposait à l'indulgence... mais vous n'expliquez rien, et mon devoir à présent est d'ordonner que ce jeune homme soit conduit à la ville.

MARCELIN, à part.

O mon Dieu!

MARCEL, très vivement.

Au nom du ciel, Monsieur, écoutez-moi ! n'usez pas de votre pouvoir et de la rigueur des lois ! Voyez, c'est à peine un homme, et sa vie tout entière serait perdue, si le soupçon, un soupçon infâme la flétrissait ainsi dès les premiers jours ! pour lui, plus d'avenir ! Et je le jure, Monsieur, il est honnête, son cœur et ses actions sont purs ! Mon Dieu ! s'il vous faut à tout prix un accusé, eh bien ! prenez-moi plutôt !

MARCELIN.

Mon père !

M. DE GABRIANNE.

Quelle folie !

MARCEL.

Il y a trente ans qu'un boulet de canon aurait pu m'emporter ; je ne suis plus bon à rien ! et lui, il est jeune, fort, intelligent ! il a une mère à soutenir, un frère à protéger ! Puis, on l'aime, Monsieur ! il y a tant d'intérêts, de bonheur et d'espérances qui reposent sur la vie d'un homme de son âge ! ah ! laissez-la donc libre et sans tache, la sienne, et prenez ce qui m'en reste à moi ! (Il a [illegible] Marcelin, [illegible].) Monsieur, je vous en conjure, ayez pitié de lui, de son vieux père, qui ne vous quittera pas que vous n'ayez écouté sa prière.

M. DE GABRIANNE.

Mais ce que vous demandez est impossible !

SCÈNE IX.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame la baronne désire parler à monsieur de Gabrianne.

MARCEL, avec une vive surprise.

Gabrianne !

M. DE GABRIANNE.

Je vais me rendre auprès d'elle.

(Le domestique sort.)

MARCEL, très vivement.

Vous vous nommez monsieur de Gabrianne ?

M. DE GABRIANNE.

Sans doute.

MARCEL.

Votre père était banquier à Paris, Chaussée-d'Antin ?

M. DE GABRIANNE.

Sûrement !

MARCELIN, étonné de l'expression de son père.

Mon père !

MARCEL, vivement.

Silence, Marcelin, silence ! cette affaire ne regarde que moi ! Entre ici !

(Il le pousse vers la porte de droite.)

M. DE GABRIANNE, étonné.

Mais...

MARCEL.

Oh ! ne craignez rien ! mon fils ne cherchera pas à vous échapper ; j'engage pour lui ma parole, et il ne fera pas mentir son vieux père ! Va, Marcelin, va !

(Il fait entrer Marcelin dans une pièce latérale.)

SCÈNE X.

M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL.

MARCEL.

Maintenant, Monsieur, à nous deux !

M. DE GABRIANNE.

Mais, êtes-vous fou ?

MARCEL.

Je vous dis que vous m'écouterez ! il faudra bien que vous m'écoutiez !

M. DE GABRIANNE.

Encore une fois...

MARCEL.

Ah ! j'étais à vos pieds tout à l'heure... je priais pour un accusé, et vous repoussiez ma prière ; mais les rôles changent, monsieur de Gabrianne !... Je ne prie plus, et j'accuse à mon tour....

M. DE GABRIANNE.

Pauvre insensé !

MARCEL.

Oui, vous me regardez avec pitié !... Je suis un pauvre fou, moi... n'est-ce pas ? Vous êtes sage, riche et considéré, vous ?... A notre place, on ne vous soupçonnerait pas ? sur votre parole on vous

croirait? Ah! battez-vous donc trente ans, laissant un peu de votre sang sur tous les champs de bataille, et cela ne fera pas tant pour l'honneur de votre enfant que si vous aviez passé ce temps-là à amasser de l'argent à tout prix, et même en gardant celui qui ne vous appartenait pas !... voilà la justice de ce monde !

M. DE GABRIANNE.

Qu'osez-vous dire?

MARCEL.

Je dis qu'il y a de rudes journées et de dures épreuves, et que si l'on n'espérait pas dans l'autre vie, il y aurait de quoi se désespérer dans celle-ci !... Je dis qu'il y a plus de vingt ans, j'avais une somme d'argent considérable ; elle m'eût rendu riche, moi et ma famille ! .. Je la remis à un de ces hommes dont la situation, la fortune apparente, attirent l'estime et la confiance publiques, et qui ne s'en servent trop souvent que pour faire des dupes et des malheureux.

M. DE GABRIANNE, troublé.

Comment?

MARCEL.

Je dis qu'en allant me battre en pays étranger, je confiai ma fortune à un banquier !... Je crus que les lois de mon pays, que j'allais défendre, défendraient à leur tour mon bien contre les fripons !... Ah ! c'est alors que j'étais fou

M. DE GABRIANNE.

Mais enfin...

MARCEL.

Oui, j'étais fou ! car cet homme, quand je lui portai mon argent, il n'ignorait pas sa position, et il le prit pourtant ! et six mois après il avait fait banqueroute !... Et cet homme, il demeurait dans la Chaussée-d'Antin, il se nommait M. de Gabrianne.

M. DE GABRIANNE, troublé.

Ce que vous avancez là...

MARCEL.

Je le prouverai ! j'ai tous les papiers, tous les titres !... ça ne peut pas me servir à ravoir mon argent, je le sais bien, il s'est passé trop d'années depuis ce temps-là ; mais je peux m'en servir au moins pour crier partout sur votre passage : Vous voyez bien ce magistrat si sévère qui ne veut pas croire à ma parole quand je lui jure que mon fils est innocent, ce juge impitoyable qui ne craint pas de le flétrir en le faisant traîner en prison comme un criminel, eh bien ! son père, savez-vous ce qu'il a fait ? L'argent que je lui avais remis avec confiance, il l'a pris, gardé, enlevé à un pauvre soldat qui s'était fié à son honneur !

M. DE GABRIANNE, *violemment.*

Ah ! vous ne direz pas cela !

MARCEL, *d'un ton plus doux.*

Non, non ! je ne dirai rien si vous me rendez mon fils ! je me tairai, je vous remettrai ces papiers qui me donnent le droit de flétrir la mémoire de votre père ; son nom sera honoré, béni, mais honneur pour honneur, monsieur de Gabrianne ! le voulez-vous ?

M. DE GABRIANNE.

Que me proposez-vous, Monsieur ? vous ne me connaissez pas, vous qui venez m'offrir un semblable marché !... Qui vous autorise à penser que je transigerai avec mes devoirs ? Si votre fils est innocent, qu'il le prouve ! s'il est coupable, il doit être puni, et il le sera ! Quant à cette accusation que vous portez contre mon père, je dois vous dire, Monsieur, que jamais il ne l'a méritée ; des chances malheureuses le ruinèrent.

MARCEL.

Ah !

M. DE GABRIANNE.

Ce qu'il fit d'efforts pour maîtriser la fortune, ce qu'il éprouva, quand, abandonnant tout à ses créanciers, il vit qu'il ne pouvait les satisfaire, ah ! cela ne peut se comprendre ! Vous ne savez pas ce que nous avons souffert.

MARCEL.

Vous ? et que dirai-je donc, moi ?

M. DE GABRIANNE.

Ah ! ne portez pas envie à ceux qui ponrsuivent la fortune aux dépens de leur repos, au risque de leur honneur ! Votre périlleux métier de soldat vaut mieux mille fois, car le malheur et la mort même ne sont pas sans gloire quand on défend son pays !... Mais mon père ! il mourut en travaillant pour s'acquitter. Il croyait alors que le peu qu'il laissait à son fils lui appartenait bien, et que nul n'avait le droit de rien réclamer de lui.

MARCEL.

Mais je ne réclame que mon enfant ! sa liberté en échange de ces papiers ! voyez, Monsieur.

(Il remet le papier à M. de Gabrianne.)

M. DE GABRIANNE.

Madame la baronne !

SCÈNE XI.

MADAME D'ERMONT, M. DE GABRIANNE, LE PÈRE MARCEL.

MADAME D'ERMONT.

Il faut donc que je vienne vous chercher moi-même, monsieur de Gabrianne?

M. DE GABRIANNE.

Madame...

MADAME D'ERMONT.

Mais quel papier lisez-vous-là?

M. DE GABRIANNE, troublé.

Ce papier...

MADAME D'ERMONT.

Mes créanciers se seraient-ils donc adressés à vous?

MARCEL.

Vos créanciers?

MADAME D'ERMONT.

Ne viens-je pas de recevoir une lettre où l'on me menace de s'emparer de cette terre, la seule propriété qui me reste? Mais comme vous êtes troublé, monsieur de Gabrianne!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA.

Ma mère!

MADAME D'ERMONT.

Anna!

ANNA.

Je viens d'apprendre que vous savez tout, enfin! Oui, ma mère, notre ruine est complète.

MARCEL, à lui-même.

Ah! mon Dieu!

ANNA.

Je viens partager vos chagrins et vous en consoler! pourtant, je suis bien malheureuse!

JOSEPH, *dans la coulisse.*

Venez tous ! venez !

ANNA.

C'est Joseph ! que veut-il ?

SCÈNE XIII.

MATHIEU, MADAME D'ERMONT, ANNA, M. DE GABRIANNE, JOSEPH, LE PÈRE MARCEL.

JOSEPH.

Ce que je veux ? dire la vérité sur Marcelin, car je la sais, moi, je l'ai devinée !

MARCEL, *vivement.*

Tais-toi !

ANNA, *à Joseph.*

Qu'avez-vous deviné ?

JOSEPH.

Oh ! mademoiselle Anna sait aussi !...

ANNA, *avec inquiétude.*

Quoi donc ?

MARCEL, *retenant Joseph.*

Joseph, si tu dis un mot !...

MADAME D'ERMONT.

Qu'est-ce donc, monsieur de Gabrianne ?

M. DE GABRIANNE.

Monsieur Marcel, reprenez d'abord ces papiers, ils sont en règle ! puis dites-moi pourquoi vous empêchez cet enfant de parler ?

MARCEL.

Il doit se taire.

M. DE GABRIANNE.

Mademoiselle Anna, vous semblez inquiète, agitée ?

ANNA.

Moi ?

M. DE GABRIANNE.

Oui, et je veux... (*Il va à la porte à droite du public et l'ouvre en appelant.*) Marcelin.

MATHIEU.

S'est-il justifié, ou va-t-on l'emmener à la ville ?

ANNA.

L'emmener ? et pourquoi ?

MATHIEU.

Vous ne savez rien ?

SCÈNE XIV.

Les mêmes, MARCELIN.

M. DE GABRIANNE.

Silence !... Marcelin, avancez !

MARCELIN, à part.

Devant elle !

M. DE GABRIANNE.

Avant de vous faire conduire à la ville... (*Anna fait un mouvement, Gabrianne lui impose silence du geste.*) Un mot encore. Voulez-vous parler ? Je prends intérêt à vous, à vos parents, qui ont élevé mademoiselle d'Ermont.

MADAME D'ERMONT.

Et vous le devez, monsieur de Gabrianne, puisqu'elle va devenir votre femme.

MARCEL.

Sa femme ? à lui !

MARCELIN, à part.

Oh ! c'en est trop !

JOSEPH, à part.

C'est lui qui est le vieux !

M. DE GABRIANNE, regardant Marcelin.

Oui, sans doute, ma femme !... Et je voudrais sauver le fils de Marcel.

ANNA, étonnée.

Le sauver ?

M. DE GABRIANNE.

Il n'a peut-être qu'un mot à dire pour cela, car je commence à soupçonner...

ANNA, vivement.

Mais de quoi donc voulez-vous sauver Marcelin ?

JOSEPH.

Ne l'accuse-t-on pas d'avoir escaladé le pavillon cette nuit pour voler ?

ANNA.

N'achevez pas !... Le pavillon... cette nuit ?... on l'accuse, et il ne dit rien !

MADAME D'ERMONT.

Un silence obstiné...

ANNA.

Il n'a pas dit que c'était pour moi, à cause de moi qu'il était là ?

MADAME D'ERMONT.

Ciel ! que va-t-on penser ?

ANNA.

Ma mère, on pensera que je l'aimais.

MARCELIN, avec joie.

O mon Dieu !

MARCEL, à part.

C'est elle qui l'a dit !

M. DE GABRIANNE.

Marcel le savait, et il ne disait rien pour sauver son fils, lui qui eût tout sacrifié !

MARCEL.

Est-ce que je pouvais sacrifier sa réputation, à elle ? (Montrant le papier qu'il tient.) Mais ceci ? je l'aurais donné de bon cœur, même quand ça vaudrait encore....

M. DE GABRIANNE, allant à Marcel.

Vous n'avez rien perdu, Monsieur.

MARCEL.

Comment ?

MADAME D'ERMONT.

Qu'est-ce donc ?

M. DE GABRIANNE.

Madame la baronne, mon père reçut jadis une somme considérable d'un soldat qui ne reparut plus, je la lui rends aujourd'hui.

MARCEL.

Vous me la rendez ?

(Mouvement général.)

ANNA.

Marcelin, vous qui vous laissiez accuser pour moi, adieu pour toujours !... Ma mère, nous quitterons ce château ?

MARCEL.

Et pourquoi donc quitterait-on mon château ?

MATHIEU.

Son château ?

(Étonnement général.)

MARCEL.

Oui, voisin !... Je pourrais bien aussi me moquer du monde, être vaniteux fier et ridicule, si ça me faisait plaisir, et dédaigner les camarades, parce que je suis riche ; mais halte-là ! le père Marcel fait le moins de bêtises qu'il peut ! La fortune, c'est une femme ! elle a ses caprices, c'est juste ; il faut en profiter, c'est bien !... mais ça ne doit rien faire oublier ! A Marguerite et à moi... notre chaumière !... le bonheur nous y trouva pendant vingt-cinq ans : il ne nous suivrait

peut-être pas ailleurs !... (Indiquant Joseph.) A ce gamin-là, le collége, l'Ecole Militaire !... ce sera officier, voilà son affaire !... Quant au château, les châteaux sont faits pour les baronnes ; il vous reste, Madame, et je paie toutes les dettes.

MADAME D'ERMONT.

Est-ce possible?

M. DE GABRIANNE.

Vous le voyez, Madame, grâce à la noblesse de son cœur, l'argent que j'avais fait apporter ici reçoit la destination que je lui avais donnée. Maintenant, le père est riche, le fils est aimé ; il me semble qu'il ne reste plus...

MADAME D'ERMONT, souriant.

Qu'à garder Marcelin au château, afin qu'il ne...

M. DE GABRIANNE.

Risque plus de passer pour un voleur...

MARCEL.

Et de se casser le cou en grimpant aux fenêtres ! Monsieur, quand on rend la justice comme cela, on mérite au moins d'être général... non, premier président.

CHOEUR FINAL.

Air du chœur final de *Dieu vous bénisse*. (Palais-Royal.)

Plus de soupçons et plus d'alarmes !
Reprenons tous notre gaîté :
L'erreur a fait verser des larmes,
Le bonheur suit la vérité. (bis.)

LE PÈRE MARCEL, au public.

Air : A l'âge heureux de quatorze ans.

Mon fils, Messieurs, fut soupçonné ;
Vous saviez tous son innocence ;
Il n' pouvait pas êtr' condammé,
Car vous auriez pris sa défense.
Pourtant je n' suis pas sans effroi ;
Je crains encor quelque grabuge...
Mon fils est mis hors de cause, mais moi,
J'attends, Messieurs, que l'on me juge.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN DU PÈRE MARCEL.



JUANA

OU

LE PROJET DE VENGEANCE

JUANA

OU

LE PROJET DE VENGEANCE

Comédie en deux actes, mêlée de chant. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 juillet 1838.

A MADAME AGLAÉ DE CORDAY.

J'aime à placer un nom qui m'est cher en tête de chacun de mes ouvrages, comme on attache un mot réveillant de doux ou brillants souvenirs à l'esquif qu'on abandonne aux chances incertaines de la mer.

Votre nom, ma chère Aglaé, rappelle pour moi une amitié déjà éprouvée par le temps, et pour tous, il rappelle les vers gracieux que nous aimerions pour eux-mêmes quand ils n'auraient pas le grand mérite de venir de ce que nous aimons.

Que cette petite comédie paraisse donc sous vos auspices : c'est lui donner du prix pour moi ; mon amitié, je l'espère, lui en donnera pour vous.

VIRGINIE ANCELOT.

Paris, le 4 juillet 1838.

PERSONNAGES.

—

JUANA, marquise de Montémar.
MATHEA, sa cousine.
LA COMTESSE DE VILLAMAYOR.
DONA DOLORÈS, mère de Juana.
EMMANUEL DE SILVA.
PÉREZ.
FERDINAND, prince royal.
UN HUISSIER DU PALAIS.
ANTONIO, domestique du palais.

La scène est à Madrid, en 1806, le premier acte chez dona Dolorès, le second au palais.



JUANA

Comme il est pâle et fatigué !

[illegible] scène II

JUANA

OU

LE PROJET DE VENGEANCE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon simple. A gauche, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. A droite, une corbeille dans laquelle est un ouvrage de femme ; une guitare ornée d'un bouquet. Une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Emmanuel est assis sur un canapé près de la table ; on voit qu'il s'est endormi en écrivant ; son sommeil est agité : il parle en dormant.)

EMMANUEL, endormi ; MATHEA, en costume andalous, entrant en fredonnant un air de boléro.

MATHEA, s'arrêtant étonnée.

Monsieur Emmanuel !... il dort !... (Elle s'est approchée de lui.) Pourquoi donc est-il là ? (Emmanuel prononce en dormant quelques mots inintelligibles.) Il parle en dormant !... Serait-ce mal d'écouter ?... Oh ! non !... Il est défendu d'écouter aux portes, d'écouter quand on parle bas ; mais les gens qui dorment ?... Si personne ne les écoutait, il y aurait des paroles perdues, et ma vieille tante Dolorès dit qu'il ne faut rien laisser perdre.

EMMANUEL, endormi.

La comtesse de Villamayor !...

MATHEA, qui a entendu, et cherchant à se souvenir.

La comtesse de Villamayor !... Ah ! cette grande dame si riche, qui dispose de tout à la cour !... (Elle vient sur le devant.) A qui va-t-il rêver, je vous le demande ?... Au lieu de penser à ma cousine Juana, qui l'aime tant !...

EMMANUEL, endormi.

Vous arriverez à tout, Emmanuel !

MATHEA, qui s'était rapprochée de lui, revient sur le devant.

Il aura peut-être été lui demander une belle place, afin d'épouser ma cousine ?... Ah ! ce serait bien !... Mais... j'ai des soupçons.

EMMANUEL, endormi et rêvant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?...

MATHEA.

Comme il est agité !... Ah ! voici ma cousine Juana !

SCÈNE II.

EMMANUEL, profondément endormi, JUANA, MATHEA.

JUANA, allant sur la pointe des pieds près d'Emmanuel.

Il y est encore !... Emmanuel ! cher Emmanuel !

AIR : Le trouble et la frayeur dont mon âme est atteinte. (Couplets d'Angèle, premier acte du *Domino Noir.*)

Il goûte du sommeil la douceur bienfaisante
Je puis le contempler sans trouble et sans effroi :
Peut-être à sa pensée un songe me présente ?
Il dort !... il dort !... et rêve de moi !
Oui, peut-être il rêve de moi.
A travailler ainsi passer la nuit entière !...
Mon noble fiancé, je veille auprès de toi ;
C'est moi que tu verras en rouvrant ta paupière :
Dors bien ! dors bien !... et rêve de moi !
Mon Emmanuel, rêve de moi !

Comme il est pâle et fatigué !...

MATHEA.

Je le crois bien !... les bals...

JUANA.

Les bals ?... lui !... es-tu folle ?... Je n'ai jamais pu parvenir à le faire retourner une seconde fois à *Las Delicias*, où je l'avais conduit. Comme il regardait tout cela dédaigneusement !... et pourtant les plus jolies personnes de Madrid, la danse, la musique...

MATHEA.

Oui ! mais c'étaient de jeunes filles comme nous, toutes simples !... Écoute. (Elle l'emmène sur le devant et continue d'un ton de confidence.) Hier, il y avait un bal magnifique... là-bas.

(Elle indique du geste une fenêtre.)

JUANA.

Au palais ?

MATHEA

Oui, au palais!... et la belle comtesse de Villamayor en faisait les honneurs.

JUANA.

Qu'importe?

MATHEA.

Je parie que M. Emmanuel y est allé avec M. Pérez, mon prétendu.

JUANA, riant.

Je te répète que tu deviens folle, Mathea!... Emmanuel au palais? au bal de la cour?... lui qui n'est rien?... qui ne connaît personne?... qui ne sort jamais?... qui ne sait que travailler et...

MATHEA.

Et t'aimer, n'est-ce pas?... Ah! ma pauvre cousine! si tu savais?... Tiens, il faut que je te dise tout!... aussi bien, depuis trois jours, je ne sais pas comment je vis : j'ai là un secret qui m'étouffe.

JUANA, souriant.

Parle donc vite.

MATHEA, la regardant en face avec gravité.

Juana, ma cousine, par sainte Mathea, ma patronne, je t'assure que nos amoureux nous trompent.

JUANA, souriant et l'imitant.

Mathea, ma cousine, c'est toi qui pourrais bien te tromper.

MATHEA.

Oh! je connais beaucoup mieux que toi les amoureux.

JUANA.

Chercher à me faire soupçonner Emmanuel...

MATHEA.

Hier au soir, à dix heures, il est sorti de la maison.

JUANA.

Comment le sais-tu?

MATHEA.

Je prenais le frais, ou plutôt je réfléchissais là, sur ce balcon, parce que, dit-on, la nuit porte conseil; eh bien! M. Emmanuel est sorti; M. Pérez l'attendait, et ils ont descendu ensemble la rue d'Alcala, qui mène juste au palais.

JUANA, souriant.

Comme si elle ne menait que là?

MATHEA, avec colère.

D'abord, je crois M. Pérez capable de tout.

JUANA.

Pourquoi donc?

MATHEA.

Un homme qui doit m'épouser et qui passe des journées entières

sans me dire un mot d'amour, sans voir que je suis jolie !... Cela n'est pas naturel.

JUANA, riant.

Je suis de ton avis.

MATHEA.

Il y a trois mois que ma tante Dolores, ta bonne mère, m'a fait venir d'Andalousie pour épouser, à Madrid, M. Perez, qui est secrétaire au palais... moi, orpheline, élevée ici près de toi, et qui m'ennuyais à mourir dans le couvent où l'on me tenait enfermée depuis trois ans ; j'accepte le mari, quoiqu'il ne soit pas beau, je me mets à l'aimer... un peu, quoiqu'il ne soit guère aimable ; mais c'était pour toi...

JUANA, en riant.

Et aussi pour être madame Perez, la femme d'un secrétaire, habiter Madrid, et ne plus rester au couvent.

MATHEA.

Les deux premiers mois, passe encore !... Il était empressé !... mais maintenant !... il semble qu'il oublie notre mariage ; c'est toujours M. Emmanuel qu'il cherche ; ils ont toujours des secrets à se dire, et c'est mauvais signe de les voir ainsi se cacher de nous.

JUANA.

Tu sais bien que M. Perez est naturellement mystérieux ; il croit qu'on n'arrive qu'avec des finesses, et tu vas lui prouver qu'il a raison, car tu le cherches depuis qu'il semble se cacher, et tu t'occupes de lui d'autant plus qu'il s'occupe moins de toi.

MATHEA.

Moi, je n'aime que la franchise, et je lui disais hier encore que vouloir attraper les autres est une bonne raison d'être attrapé par eux ; car je lui dis ses vérités ; je ne suis pas comme toi, qui adores en silence le divin Emmanuel, qui le regardes avec admiration, trouvant superbe tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, et ne pouvant croire qu'il ait jamais le moindre tort.

JUANA, jetant des regards passionnés sur Emmanuel endormi.

Ah !... conviens qu'Emmanuel est le plus noble et le meilleur des hommes !...

Tous les cœurs doivent lui céder,
Le mien l'éprouve en sa présence.
Son seul regard sait commander
Et l'amour et l'obéissance.

MATHEA.

Tais-toi donc !.. A l'objet chéri
Faire voir à quel point on l'aime,
C'est gâter d'avance un mari
Qui se gâtera bien lui-même.

Aussi, c'est ta faute si depuis quelque temps il a des distractions, et si...

EMMANUEL, faisant un mouvement en dormant.

Juana !...

JUANA.

Mon nom !...

(Elles s'approchent toutes deux, Juana met sa main sur la bouche de Mathea.)

EMMANUEL, très agité et s'éveillant à la fin de sa phrase.

Juana, c'est toi que j'aime... toi seule es digne de mon amour... nous séparer... non, non, jamais !...

JUANA, tombant à genoux près de lui.

Emmanuel !...

EMMANUEL, la reconnaissant, la relevant et la pressant dans ses bras avec agitation.

C'est elle !... c'est mon ange protecteur !... Ah ! jamais !... jamais !...

JUANA.

Oui, jamais Juana n'aimera qu'Emmanuel !

MATHEA, à part.

Les voilà qui m'attendrissent !... Si seulement M. Pérez...

EMMANUEL, avec passion.

Ce serment, répétons-le !... qu'il nous engage devant le ciel et les hommes.

JUANA.

Nos cœurs l'ont fait depuis longtemps.

EMMANUEL, toujours un peu agité et comme voulant chasser une autre idée.

Depuis le jour où le désespoir avait brisé mon âme, où sans appui, sans fortune, sans ressources, j'allais mettre fin à des jours trop malheureux.

JUANA.

Oh ! quel affreux souvenir !

EMMANUEL.

Le modeste asile où vous viviez paisible s'ouvrit alors à la misère.

JUANA.

Au bonheur, puisque vous vîntes l'habiter.

EMMANUEL.

Vous seule avez calmé, Juana, l'agitation de ma fièvre ambitieuse ; la paix entra dans mon cœur?

JUANA.

Et l'amour dans le mien.

EMMANUEL.

Oh ! oui ! dites que vous m'aimez, Juana.

JUANA.

Pour moi, depuis un an, il n'existe au monde qu'Emmanuel !

EMMANUEL, la pressant contre son cœur.

Bonne! bien bonne amie!

MATHEA, à part.

C'est pourtant joli de s'aimer!... et si M. Pérez... ah! le voilà justement!

SCÈNE III.

PÉREZ, EMMANUEL, JUANA, MATHEA.

PÉREZ, à lui-même et mécontent, dans le fond.

Il n'est pas seul!... (Il s'avance et salue.) Bonjour, mes belles demoiselles!... toujours charmantes!..

MATHEA, à part.

Allons, ça ne commence pas mal.

PÉREZ, bas à Emmanuel.

Il faut que je vous parle.

EMMANUEL, bas.

Plus tard.

PÉREZ, de même.

Non, à l'instant...

EMMANUEL, de même.

Impossible.

MATHEA, à demi-voix, à Juana.

Tiens, regarde!... déjà des secrets!

JUANA, de même.

Des affaires peut-être...

PÉREZ, bas à Emmanuel

La comtesse vous attend.

EMMANUEL, de même, et souriant.

Elle attendra.

PÉREZ, bas et avec stupéfaction.

Elle? êtes-vous fou? cette lettre...

Il la tire mystérieusement de sa poche.

MATHEA.

Qu'avez-vous donc à dire ainsi... (Pérez renfonce la lettre dans sa poche.) tout bas?

PÉREZ.

Ne faut-il pas dire ses secrets tout haut? Prudence est mère de sûreté! Mais cette fois, ce n'est rien.

MATHEA.

C'est-à-dire quelque chose, et quelque chose d'important, car M. Emmanuel a eu l'air tout troublé.

JUANA, s'approchant d'Emmanuel.

Mon ami, auriez-vous quelque inquiétude, quelque chagrin!

EMMANUEL.

Aucun!

MATHEA, à Juana, et la tirant à part.

Il faut le forcer à te dire tout.

PÉREZ, profitant du mouvement de Mathea et tendant la lettre à Emmanuel avec mystère

De la comtesse!

MATHEA, se plaçant entre les deux hommes et saisissant la lettre.

Une lettre! tiens, Juana!

(Elle la lui donne.)

JUANA, d'un ton de reproche.

Ah! Mathea!

(Elle remet la lettre à Emmanuel.)

MATHEA.

Oh! tu ne regardes seulement pas l'écriture! Mais quelles belles armes sur le cachet!

PÉREZ.

Cela vient de la cour, et pour affaires.

MATHEA, reprenant sa place.

De la cour? Là! voilà maintenant que vous devenez intrigant, comme le disait hier le vieil alcade, votre ami, à qui vous ne parlez plus, depuis qu'il a perdu sa place.

PÉREZ.

Bah! les maladroits appellent intrigants tous ceux qui réussissent.

JUANA, à Emmanuel, qui a mis la lettre dans sa poche.

S'il s'agit d'affaires, il faut lire tout de suite.

MATHEA.

Et nous n'avons pas le droit d'y rien voir. Mais M. Emmanuel... des affaires...

(Elle rit.)

EMMANUEL, avec amertume et ironie.

Il est trop obscur et trop pauvre pour avoir le droit d'être utile à son pays, n'est-ce pas?

JUANA.

Oh! elle ne veut pas dire cela, et un jour vos talents...

EMMANUEL.

Des talents! il faut partir de haut pour arriver loin, ou bien, avant qu'on puisse les mettre en lumière, ces talents, on meurt à la peine.

JUANA.

Encore ces plaintes amères ! encore ces regrets et ces idées pénibles !

MATHEA.

Il est ambitieux ! Mais, tiens, cela vaut mieux encore que d'être infidèle.

EMMANUEL, faisant un mouvement, à part.

Infidèle !

JUANA.

Voici ma bonne mère.

Les deux femmes vont au-devant de Dolores, qui entre et les baise au front.

SCÈNE IV.

PÉREZ, EMMANUEL, JUANA, DOLORES, MATHEA.

DOLORÈS.

Bonjour, mes enfants.

PÉREZ, *à Emmanuel.*

Eh bien ?

EMMANUEL, *bas.*

Pérez, je dois épouser Juana.

PÉREZ, *faisant un mouvement.*

Vous !

EMMANUEL, *bas.*

Suis-moi, tu sauras tout.

MATHEA, *à Dolores.*

Déjà sortie ?

DOLORES.

Je viens de l'église de San Martin, prier pour votre bonheur à tous, demander que le ciel bénisse cette journée qui doit être décisive pour toi, ma Juana.

JUANA.

Comment ?

DOLORES.

Oui, je veux te parler, ma fille.

EMMANUEL.

Je rentre dans ma chambre.

PÉREZ.

J'ai quelques mots à vous dire, monsieur Emmanuel, et je reviendrai présenter mes hommages à ces dames si elles me le permettent.

MATHEA.

Moi, je vais m'amuser sur le balcon à regarder les beaux équipages qui viennent du palais pour aller au Prado.

(Elle passe sur une fenêtre de côté où se trouve un balcon ; Emmanuel et Pérez sortent de l'autre côté à gauche.)

SCÈNE V.

JUANA, DOLORÈS.

(Dolorès s'assied dans un grand fauteuil ; Juana se place sur un petit siége près d'elle, penchée vers sa mère et toute caressante.)

DOLORÈS.

Juana, le moment est venu de songer à ton sort ; moi, ta pauvre mère, qui te reste seule au monde, je vieillis : il te faut donc un protecteur pour l'avenir.

JUANA, *gaiement.*

Non pas, mais un enfant de plus pour vous aimer à présent.

DOLORÈS, *étonnée.*

Ah ! tu devines qu'il est question de mariage ? Eh bien ! écoute : une grande fortune, un rang élevé, un noble nom te sont offerts.

JUANA, *riant.*

Vous riez, bonne mère ?

DOLORÈS, *lui remettant une lettre.*

Non. Tiens, lis.

JUANA, *jetant les yeux sur la lettre et allant à la signature.*

Le marquis de Montémar !

DOLORÈS.

Il n'est plus jeune, tu le sais ; il vit retiré dans sa terre de Castel-Franco ; jadis ton pauvre père, mon cher Philippe, est mort à ses côtés en lui sauvant la vie : c'est lui qui me fit avoir cette pension considérable qui nous donne l'aisance, mais qui finira avec moi.

JUANA.

Je sais tout cela.

DOLORÈS.

Mais tu sembles avoir oublié que le moment est venu où nous allons tous les ans passer quelques jours à la terre de ce vieil ami.

JUANA.

Partir ? cette année, c'est impossible.

DOLORÈS.

Sa voiture est arrivée pour nous chercher comme à l'ordinaire, et

maintenant il faut que je te dise qu'il veut s'acquitter tout à fait envers notre famille en te procurant un sort digne de tes vertus et de ta beauté : que Dieu le récompense et toi aussi, en lui donnant ton cœur!

JUANA.

Puis-je donner ce qui n'est plus à moi?

DOLORÈS.

Que dis-tu?

JUANA.

Je ne reviens pas de ma surprise, ma mère! Est-ce qu'Emmanuel n'est pas là depuis un an?

DOLORÈS.

Emmanuel!

JUANA.

Vous me permettiez de le voir tous les jours, n'était-ce pas pour me permettre de l'aimer?

DOLORÈS.

Comment?

JUANA.

Hier encore, vous disiez : Juana, tu vas être heureuse! Cela ne voulait-il pas dire : Tu vas être sa femme?

DOLORÈS.

Sa femme! à lui, qui n'a rien?

JUANA.

Qu'importe?

DOLORÈS.

A qui j'ai offert un asile lorsque son vieux père, don Balthazar de Sylva, est venu à mourir?

JUANA, lui prenant les mains.

Comme vous êtes bonne!

DOLORÈS.

Don Balthazar était l'ami de Philippe, qui me disait à son lit de mort : Que va devenir Emmanuel?

JUANA.

Et Emmanuel, seul et découragé, voulait mourir aussi ; nous le sauvâmes de son désespoir ; il vous aime comme une mère.

DOLORÈS.

Et je lui en tiendrai lieu jusqu'à ce que ses talents lui aient procuré un sort heureux et indépendant : car il a des talents et l'envie de parvenir. Il arrivera.

JUANA.

N'est-ce pas, ma mère?

DOLORÈS.

Mais il faut du temps, et jusqu'à présent, sans Pérez, qui lui apporte

du palais je ne sais quel travail d'écriture, il n'aurait aucune ressource : il a refusé de petites places.

JUANA.

Il dit que les accepter serait s'ôter les moyens d'en avoir de grandes.

DOLORÈS.

C'est possible.

JUANA.

Son sort changera.

DOLORÈS.

En attendant, Juana, cet amour de jeune fille est une folie qu'il faut oublier, car, mon consentement, tu ne l'auras ja...

JUANA, lui mettant la main sur la bouche, et d'un ton caressant.

N'achevez pas! Et puisque nous ne sommes pas d'accord aujourd'hui, au lieu de me gronder, bonne mère, parlez-moi d'autrefois. Vous savez? quand vous aimiez tant la danse!

DOLORÈS, se radoucissant.

Que vas-tu chercher là?

JUANA, souriant.

Et que le beau Philippe... car vous m'avez dit qu'on appelait ainsi le bel officier don Philippe de Gasco, mon noble père!

DOLORÈS, riant, et lui donnant sur la joue une petite tape.

Tais-toi donc, enfant!

JUANA.

Il vous aimait; il avait refusé pour vous un grand mariage.

DOLORÈS.

Ah! c'est vrai! une riche veuve qui voulait faire sa fortune! et cela pour m'épouser, moi qui ne lui apportais en dot que de l'amour.

JUANA.

Et du bonheur! c'est bien quelque chose.

DOLORÈS.

Oui, nous fûmes heureux.

JUANA.

Pourtant, des privations...

DOLORÈS.

Nous ne les sentions pas! Toujours ensemble jusqu'à ce triste moment... (Elle s'attendrit.) un moment affreux, Juana! On le rapporta blessé, mourant; car, depuis longtemps déjà, le sol de notre pauvre patrie montre souvent des scènes sanglantes.

JUANA.

Ah! vous voyez donc bien qu'il faut aussi parfois y montrer un peu de bonheur! Ma mère, Emmanuel est beau comme était mon père; il m'aime comme mon père vous aimait; laissez donc votre enfant être heureuse comme vous l'avez été.

DOLORÈS.

Là ! là ! voilà où elle en voulait venir, la petite flatteuse !

JUANA, *l'embrassant.*

Oui, vous souriez. Ah ! votre consentement, vous l'accordez ! et je suis la plus heureuse des filles ! *(Elle court vers la chambre d'Emmanuel et l'appelle.)* Emmanuel ! Emmanuel ! venez !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EMMANUEL.

EMMANUEL, *entrant.*

Me voici.

JUANA.

Venez remercier ma bonne mère ! elle consent à notre mariage.

EMMANUEL, *contraint.*

Est-il vrai ?

DOLORÈS.

Mais je n'ai pas dit cela ! il faudra voir, attendre ; tu n'as, Juana, d'autre héritage que cette modeste maison.

JUANA.

Cette maison ! vous y fûtes heureuse, ma mère ; cette maison ! elle a vu ma joyeuse enfance ! Depuis un an, il l'habite avec nous... Ah ! elle vaut mieux qu'un palais ! *(Elle prend Emmanuel par la main, se place avec lui au milieu du théâtre, devant la fenêtre.)* Voyez plutôt celui-ci qui termine la rue de l'Arsenal ! un ministre puissant l'habite, mais il a six fois changé de maitre, ce palais, pendant que je grandissais dans notre paisible demeure ; mais il a vu des troubles, du bruit, des scènes cruelles. Un jour, mon père y alla, mon père qui était si heureux ici, il alla dans ce palais que le peuple attaquait, c'était son devoir, à lui ! Emmanuel, il en revint sanglant, il en revint pour mourir ! Dans la modeste maison, il avait trouvé le bonheur, il trouva la mort dans le palais.

EMMANUEL, *vivement.*

Ah ! il faut donc qu'il change encore une fois de maître, puisque le ministre qui l'habite ne sait pas y faire régner la paix.

JUANA, *étonnée.*

O ciel ! que dites-vous ?

EMMANUEL.

Rien, ma Juana, mon amie, ma bien-aimée !

JUANA.

Oh ! n'est-ce pas ?

AIR : Vaudeville de Préville et Taconnet.

Un toit modeste à l'abri du malheur,
De simples vœux, des plaisirs qu'on partage,
Des cœurs amis qui cherchent notre cœur!...
C'est offenser le ciel que vouloir davantage.
Un fol espoir nous paiera-t-il demain
Ce qu'aujourd'hui sa promesse nous coûte ?
Quand le bonheur est au bout du chemin,
Il est cruel de se tromper de route.

DOLORÈS, à part.

Elle a une manière de dire les choses qui vous entraîne malgré vous, cette chère enfant ! qu'elle soit heureuse !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHEA, puis PÉREZ.

MATHEA, sur le balcon et criant.

O mon Dieu ! il va arriver un malheur ! (Elle se tourne vers la scène.) Mais viens donc, Juana ! ma tante, venez donc ! (Les deux femmes s'approchent de la fenêtre ainsi qu'Emmanuel.) Les magnifiques chevaux andalous ! ah ! ils sont effrayés par une bande de picadores ivres qui agitent leurs drapeaux... ils prennent le mors aux dents !

ENSEMBLE.

MATHEA.

AIR : Finale du deuxième acte de l'*Ange gardien*.

Viens, Juana, venez, ma tante :
Les chevaux ont pris l'épouvante,
Le cocher ne peut les dompter ;
Ne va-t-on pas les arrêter ?

JUANA ET DOLORÈS, qui sont allées au balcon.

Les chevaux ont pris l'épouvante,
Nul défenseur ne se présente,
Le cocher ne peut les dompter,
Ne va-t-on pas les arrêter ?

EMMANUEL, regardant aussi au balcon.

Les chevaux ont pris l'épouvante,
Nul défenseur ne se présente,
Le cocher ne peut les dompter,
Il faut, il faut les arrêter.

(Il sort vivement par le fond ; Pérez est arrivé par la porte de gauche.)

JUANA.

Regardez !... tout le monde court.

MATHEA.

C'est un carrosse de la cour.

JUANA.

Quel danger ! cruelles alarmes !...
Regardez !

TOUS.

Regardons !...

MATHEA.

Je reconnais les armes.

JUANA.

Ah ! le cocher est renversé,
Et contre la maison le carrosse est brisé.

TOUS.

Courons ! courons !
Nous les protégerons !

JUANA, jetant encore un regard vers le balcon.

Je frémis !.., Emmanuel !... mon Dieu ! quelle imprudence !
Vers les chevaux le voilà qui s'élance !

ENSEMBLE.

MATHEA, JUANA, DOLORÈS.

Quittons, quittons cette fenêtre !
Et là-bas portons des secours !
De ceux qui sont blessés peut-être
Nos soins pourront sauver les jours.

PÉREZ.

Quittez, quittez cette fenêtre.
Et là-bas portez des secours !
De ceux qui sont blessés peut-être
Vos soins pourront sauver les jours.

Les trois femmes sortent vivement par le fond.

SCÈNE VIII.

PÉREZ, *seul.*

On n'a pas besoin de moi. (*Il s'assied.*) Pérez, mon ami, je suis content de vous, vous savez résister à la fougue de vos passions. Au lieu de ne consulter que votre courage en risquant de vous faire casser bras et jambes pour arrêter des chevaux furieux, vous restez tranquille sur cette chaise! c'est bien, très bien, Pérez! De même, au lieu de vous laisser prendre aux beaux yeux de cette petite Mathea, qui vous remuait tant le cœur, mais qui n'a que vingt mille réaux, et d'être déjà marié comme un sot, vous vous éloignez prudemment; vous la fâcherez, elle s'impatientera, renoncera à vous, et vous voilà libre. Alors, votre ami Emmanuel, car il est votre ami, et c'est une chose bien agréable que l'amitié, votre ami, dis-je, vous donne une belle place; vous épousez la nièce du corrégidor, qui a soixante mille réaux, et vous voilà riche et grand seigneur, comme va le devenir Emmanuel! (*Il regarde autour de lui avec crainte et inquiétude.*) Chut! si l'on savait ici qu'une jeune veuve charmante, la brillante comtesse de Villamayor, la favorite du prince, protége.. (*Souriant.*) oui, protége Emmanuel, qu'il est ébloui, subjugué, entraîné, et prêt à rompre les liens qui l'attachaient ici! mais il hésite encore à s'éloigner de Juana... il le faut cependant: en restant dans cette maison, il risque tout, et c'en est fait de ma fortune! s'exposer à me ruiner! l'imprudent! ce qu'il m'a fallu de ruses et d'adresse depuis un mois est incroyable, mais j'espère le décider aujourd'hui et je touche au terme de nos inquiétudes. Ah! ils reviennent.

SCÈNE IX.

PÉREZ, EMMANUEL, JUANA et UN DOMESTIQUE, *apportant la* COMTESSE DE VILLAMAYOR, *évanouie.*

JUANA.

Ici!

(*On la place sur un canapé.*)

PÉREZ, *à part, sur le devant à droite, avec surprise et effroi.*

Ce n'est pas possible, mes yeux me trompent... la comtesse ici, et Juana! O mon Dieu. Emmanuel entre elles deux: tout est perdu.

JUANA.

Elle est sans connaissance... la frayeur... car elle n'est pas blessée.

EMMANUEL.

Elle ne peut revenir à elle.

PÉREZ, à part.

O mon patron, vous qui tenez les clés pour entrer en Paradis, donnez-m'en une pour sortir d'embarras.

EMMANUEL.

Que faire?

JUANA.

Un peu d'eau.

PÉREZ.

Ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de la reporter dans sa voiture; M. Emmanuel l'accompagnerait chez elle, où elle recevrait des soins.

JUANA.

Oh! dans cet état! d'ailleurs, la voiture est brisée, le cocher est tellement blessé que ma mère et Mathea sont à le secourir en attendant le médecin.

PÉREZ, vivement.

Le médecin? oui, c'est cela... si vous descendiez, mademoiselle Juana, pour l'amener?

EMMANUEL.

Pérez a raison.

JUANA.

Mais elle n'est pas blessée, et si seulement j'avais le flacon...

(Elle cherche sur la table à droite.)

PÉREZ, qui s'est placé entre Emmanuel et Juana, bas à Emmanuel.

Il faut éloigner Juana.

EMMANUEL, bas à Perez.

La comtesse se ranime.

PÉREZ, bas.

Si Juana reste, vous êtes perdu.

JUANA.

Impossible de trouver... (Se rapprochant.) Mais je crois qu'elle reprend ses couleurs.

PÉREZ, [illegible].

Au contraire! elle est plus évanouie que jamais... Et votre mère doit l'avoir, ce flacon.

JUANA.

Est-il nécessaire maintenant?

EMMANUEL, bas à Perez.

Elle revient à elle.

PÉREZ, à Juana, vivement.

Elle se meurt ! (Lui prenant la main.) Venez, venez avec moi chercher du secours.

JUANA, entraînée par Pérez.

O ciel ! allons !

(Ils sortent vivement.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, EMMANUEL.

LA COMTESSE.

Où suis-je ? ah ! Emmanuel ! (Elle regarde autour d'elle.) Seule avec lui O mon ange, vous m'avez donc sauvée ! je vous dois la vie !

EMMANUEL, un peu embarrassé.

Inès ! ma belle Inès !

LA COMTESSE.

Je vous devais plus déjà, le bonheur... mais quelle est cette demeure ?

EMMANUEL.

La mienne.

LA COMTESSE, se levant et souriant.

Ces chevaux emportés avaient-ils donc l'instinct qu'ils m'entraînaient près de vous ? n'est-ce pas là qu'il faut que soit Inès pour vivre ou pour mourir ?

EMMANUEL.

Oh ! ce modeste asile n'est pas fait pour vous.

LA COMTESSE, d'un ton de reproche.

Comment ?

EMMANUEL.

Veuillez me permettre de vous reconduire au palais.

LA COMTESSE, sans l'écouter, regardant et parcourant lentement la chambre.

Laissez-moi donc regarder ce qui vous entoure !... Vous ne savez pas ce qu'il y a de bonheur à voir les lieux habités par ce qu'on aime, à reposer les yeux sur ce qui frappe les siens, à contempler la chambre où il vit, pense et rêve, le siége où il s'assied, la table où il travaille !... à se dire : Là, il eut des heures de joie, des moments de chagrin peut-être !...

AIR : En amour comme en amitié.

Le cœur surprend ses vœux et ses projets,
Partout sa pensée est suivie ;

A chaque pas, les plus simples objets
Retracent à nos yeux chaque instant de sa vie !
A tout son sort on est associé,
Et d'un passé plein de joie ou de peine
A l'avenir on rattache la chaîne !...
On vit deux fois quand on vit de moitié.

(Pérez a tout examiné et se trouve près de la table où il y a un filet dans un petit panier à ouvrage.)

(Vivement.)

Mais... un ouvrage de femme !

EMMANUEL, à part.

Ciel ! l'ouvrage de Juana !..

SCÈNE XI.

EMMANUEL, PÉREZ, LA COMTESSE.

PÉREZ.

Ah ! madame la comtesse est remise !... (Il voit ce qu'elle tient, et fait un mouvement.) Oh !...

LA COMTESSE.

Monsieur Pérez ici !...

PÉREZ.

Qui apportait ce flacon.

LA COMTESSE, inquiète, mais se contraignant.

C'est inutile ! Mais qui donc vit ici avec vous, monsieur Emmanuel ?

PÉREZ, vivement.

Sa famille... une vieille tante, bien vieille... Dona Dolorès de Gasco.

LA COMTESSE.

Ah !... (Elle laisse retomber le filet dans la corbeille et elle voit un bouquet de fleurs attaché à une guitare.) Quel joli bouquet !... (Avec ironie.) Est-ce la vieille tante aussi qui joue de cette guitare ornée de fleurs ?

PÉREZ, à part.

Ça va mal !... Quelle ruse employer !

EMMANUEL, vivement et allant près d'elle.

Ah ! Madame, vous le savez, Emmanuel de Sylva n'avait reçu de son père qu'un noble nom pour héritage, et vingt fois j'ai voulu vous apprendre...

LA COMTESSE.

Quoi donc ?

PÉREZ, à part.

Que va-t-il dire?

EMMANUEL.

Un passé malheureux.

LA COMTESSE.

Ce passé, m'avez-vous dit, vous avait laissé pauvre et libre : j'ai repoussé tout autre aveu; effacer jusqu'au souvenir du malheur était mon désir... (Gracieuse.) mon droit, Emmanuel.

EMMANUEL, avec passion, lui prenant la main.

Oh ! comment ne pas adorer cette angélique bonté? comment ne pas céder à cette puissance invincible !... Qui donc aurait pu y résister?

JUANA, en dehors.

Bien! moi, je vais m'informer de cette dame.

EMMANUEL, à part.

Juana !

LA COMTESSE.

Quelle voix !

PÉREZ, à part.

Il faut le sauver.

SCÈNE XII.

PÉREZ, LA COMTESSE, JUANA, EMMANUEL.

LA COMTESSE, allant à Pérez.

Quelle est cette charmante personne.

PÉREZ, à demi-voix à la comtesse, d'un côté du théâtre, pendant qu'Emmanuel va parler à Juana.

Mademoiselle Juana, la sœur d'Emmanuel, qui vit ici avec lui et sa tante.

LA COMTESSE, comme soulagée.

Ah!... sa sœur!... Pourquoi donc l'embarras de M. de Sylva ?...

PÉREZ, à demi-voix.

Leur peu de fortune, cette modeste demeure, révoltent et blessent sa fierté : il craint que cela ne vous déplaise.

LA COMTESSE.

Il me connaît mal !...

JUANA, s'approchant.

Madame est tout à fait bien?...

LA COMTESSE, très affectueuse.

Oui, Mademoiselle, et je bénis l'accident qui m'a fait entrer dans

cette demeure ; qu'il soit un jour de joie, le jour où commence notre amitié par la reconnaissance.

EMMANUEL, à part et étonné de son changement de ton.

Quel changement !

JUANA.

Il y a bien de la bonté, Madame, à mettre tant de prix à un si faible service.

LA COMTESSE, à Juana.

Quelle charmante personne !... je sens mon cœur tout porté à un sentiment qu'elle voudra bien, j'espère, ne pas repousser. (On entend un grand bruit au dehors.) Qu'est-ce donc ?...

SCÈNE XIII.

PÉREZ, JUANA, LA COMTESSE, DOLORÈS, EMMANUEL, MATHEA, DEUX PAGES au fond.

DOLORES, accourant.

Un page de Son Altesse royale l'infant.

MATHEA, arrivant.

Bien plus !... le prince Ferdinand lui-même.

PÉREZ, effaré.

Le prince !... En voilà bien d'une autre !...

EMMANUEL, à part.

O ciel !

LE PRINCE, saluant tout le monde et allant à la comtesse.

En revenant du Prado, Madame, je vois votre voiture brisée, j'apprends l'accident...

LA COMTESSE.

Rien, Monseigneur, rien !... je suis remise de ma frayeur, car je n'ai eu à souffrir que cela, et je dois beaucoup à cette charmante famille.

LE PRINCE, regardant Juana.

En effet !... Ah ! Emmanuel ici !...

(Dolores, Juana et Mathea sont stupéfaites.)

JUANA, à part.

Le prince connaît Emmanuel !...

LA COMTESSE.

Nous sommes chez lui, prince.

JUANA, à part.

Elle connaît aussi Emmanuel.

LE PRINCE, à la comtesse.

Cette famille est donc la vôtre ?...

(Étonnement général qui se peint sur les physionomies.)

JUANA, à la comtesse.

Que dit-il ?

LA COMTESSE, bas à Juana.

Silence !... vous saurez tout.

LE PRINCE.

Je ne dois plus m'étonner que la beauté soit un des avantages de cette famille; mais je veux dire à tous l'intérêt que je prends à Emmanuel ; cet intérêt, il est vrai, m'a toujours semblé un pressentiment des services que j'attends de lui, et je crois qu'il ne se passera pas longtemps avant qu'il soit en position d'en rendre d'importants au roi et à l'Espagne.

JUANA, à part.

Qu'entends-je ?...

LE PRINCE, à la comtesse.

Madame la comtesse, ma voiture va vous ramener au palais... Emmanuel, suivez-nous.

LA COMTESSE, passant près de Juana, bas.

Je vais revenir, attendez-moi, tout vous sera révélé. (Haut.) Je remercie le ciel le ciel qui m'a conduite au milieu de vous, (A Dolorès.) J'ai l'honneur de vous saluer, Madame. (Au prince.) Votre Altesse royale, à qui j'ai déjà fait connaître depuis quelque temps les talents de don Emmanuel de Sylva, me devra bien quelque chose encore pour lui avoir fait admirer la beauté de sa sœur.

(Cette phrase a été prononcée au moment où ils étaient contre la porte du fond, mais Juana, qui est très attentive, l'a entendue.)

JUANA, à part.

Sa sœur !...

(La comtesse, le prince et Emmanuel sont sortis.)

SCÈNE XIV.

JUANA, seule.

Sa sœur !... elle me croit sa sœur !... Elle connaît Emmanuel depuis longtemps, et il ne m'a jamais parlé d'elle !... (Dans la rêverie distraite où elle est plongée, elle n'a pas vu sortir Perez.) Quel est ce mystère ? monsieur Perez !...

Il est parti aussi... lui qui seul aurait pu m'expliquer tout !... (*Avec expression.*) Ah ! cette femme... elle aime Emmanuel !... je l'ai deviné rien qu'à l'accent avec lequel elle prononçait son nom !.. Et lui ?... il a dit que j'étais sa sœur !... pour lui cacher nos amours !... Mais comment l'a-t-il connue ? où se sont-ils vus ?... Quand Mathea disait qu'il s'absentait le soir, la nuit, je ne voulais pas le croire !... c'était donc vrai pourtant ?... Et quand j'étais tranquille et confiante en sa foi, il était près d'une autre à lui parler d'amour !... Mais non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être !.. ce mystère s'éclaircira, il se justifiera !... il faut tout savoir... par elle... qui me croit sa sœur !.. qui m'avouera tout à ce titre !.. Une voiture ! déjà, oui, c'est elle, c'est la comtesse... Mon Dieu, soutenez-moi, soutenez-moi... Point de lâche faiblesse !... S'il m'a trompée, qu'elle ne voie pas une larme, pas un regret !... qu'elle ne s'en pare point à ses yeux ! qu'ils ne s'en réjouissent pas ensemble !... Juana, ton cœur est noble et pur ; qu'il soit, s'il le faut, fier et courageux comme ceux des dignes Espagnoles dont tu descends !

SCÈNE XV.

JUANA, LA COMTESSE.

JUANA, *à elle-même.*

La voilà !... Oh ! tâchons de commander à mon agitation !

LA COMTESSE, *entrant en scène.*

A peine le prince m'a-t-il quittée que je reviens vous parler, Juana, car je vous dois l'explication de ce qui sans doute vous a paru étrange.

JUANA.

Mon impatience n'est pas moins grande que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Oh ! ne vous inquiétez pas, c'est une amie que je viens chercher.

JUANA, *avec contrainte.*

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Depuis un mois, je suis forcée de cacher la pensée qui occupe ma vie, et la sœur de M. de Sylva est peut-être la seule personne à qui je puisse oser la dire, si mon trouble...

JUANA, *à part.*

Je tremble !

LA COMTESSE.

Je veux m'expliquer avec franchise, et pourtant malgré moi j'hésite.

JUANA.

Pourquoi cet embarras? ne sais-je pas déjà que vous venez me parler d'Emmanuel?

LA COMTESSE.

De votre frère.

JUANA, faisant un mouvement.

Oui, de mon frère! (A part.) Du courage!

LA COMTESSE.

Ses talents et son caractère...

JUANA.

Mais comment Emmanuel vous fut-il connu, Madame?... notre vie si retirée... la vôtre si brillante...

LA COMTESSE.

Je veux que vous sachiez tout .. J'aime parfois à la quitter, cette vie d'apparat où tout est convenu d'avance, et à jeter quelque chose d'imprévu dans sa monotonie. Un des beaux soirs du printemps dernier, il y avait grande fête au palais, et je ne sais quelle folle préoccupation attristait ma pensée; je voulus échapper un moment au bal en sortant des salons, et je m'enfonçai dans le parc... rêvant et marchant au hasard, au bruit lointain de la fête; ces mots attirèrent bientôt mon attention: « Ma vie obscure et pauvre se passera-t-elle toujours dans la retraite? ne verrai-je donc jamais ces splendeurs royales? » Mes yeux se portèrent alors sur un jeune homme dont la voix semblait oppressée par le regret.

JUANA, à part.

Ah! j'avais surpris déjà ce désir insensé.

LA COMTESSE.

Qui êtes-vous? m'écriai-je, votre nom? votre rang?... Emmanuel de Sylva, dont le cœur est aussi noble que le nom, répondit votre frère... Venez donc, lui dis-je. Il prit sans hésiter la main que je lui tendais, et tous deux nous marchâmes vers le palais. Il voulut parler, je ne lui laissai pas le temps d'exprimer sa crainte ou sa surprise, et rejetant dans le premier salon la mantille qui couvrait ma brillante parure, je rentrai dans le bal éblouissant de lumières, d'or et de diamants, et je présentai Emmanuel de Sylva à tous les grands d'Espagne qui peuplaient la fête donnée par le jeune prince.

JUANA.

Oh! quelle dut être sa surprise!

LA COMTESSE.

Alors mes yeux s'attachèrent sur lui, pour m'amuser de son étonnement et rire de son embarras, car j'avais voulu seulement plaisanter; mais, simple, calme et gracieux, rien ne semblait le troubler; sa belle figure et ses nobles manières dominaient l'assemblée; il

connaissait tous les grands par leurs noms, leurs familles et leurs actions, ses paroles les charmaient : les femmes attentives cherchaient déjà ses regards; on s'empressait, on l'admirait, et tout, jusqu'à mon cœur, sentait la supériorité qui le plaçait au-dessus des autres.

JUANA, *avec exaltation.*

Ah ! je ne m'étais pas trompée !

LA COMTESSE.

En vain l'on m'entraîna au milieu des vifs boléros et de la gaieté bruyante, rien ne put me distraire ; mes yeux rencontraient sans cesse ceux d'Emmanuel, et malgré tout ce qui nous entourait l'un et l'autre, un lien mystérieux unissait déjà nos pensées ; il était là par moi, et je n'y étais plus que pour lui.

JUANA, *à part, avec angoisse.*

O mon Dieu !

LA COMTESSE, *avec un peu d'embarras.*

Cependant, je ne lui parlai plus durant toute la fête, mais quand je m'éloignai, il se précipita sur mes pas : « Madame, me dit-il avec cette voix qui trouble et qui commande, Madame, si la fête qui m'ouvrit ce palais, si les regards qui s'attachèrent sur moi avec un éclat si doux, ne devaient plus m'apparaître, savez-vous qu'à ce jeu elle aurait joué toute ma vie ? »

JUANA, *douloureusement.*

Il a dit cela?

LA COMTESSE.

Et moi, qui tremblais qu'on ne vînt nous surprendre, et qui voulais pourtant le rassurer, je lui jetai le bouquet qui parait ma ceinture, en lui disant : A demain !

JUANA, *avec anxiété.*

Et le lendemain?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Le lendemain, à dix heures, je retrouvai Emmanuel dans les jardins du palais..... et la nuit prêta souvent ainsi son ministère à nos entrevues.

JUANA, *très vivement.*

Mais cela n'est pas, cela ne peut pas être, Madame !

LA COMTESSE, *étonnée.*

Que dites-vous ?

JUANA.

Comment ! il osa vous aimer ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Il osa !

JUANA.

Et il ne vous parla jamais...

LA COMTESSE.

De quoi donc ?

JUANA.

Du passé?

LA COMTESSE.

Le passé ?... il fut malheureux, m'avait-il dit, et je ne voulus pas, en l'interrogeant, rappeler de tristes souvenirs.

JUANA, à part, avec douleur.

Le passé... malheureux !

LA COMTESSE.

Mais Emmanuel mérite de prendre place parmi ce que l'Espagne offre de plus grand; j'inventai pour le prince... (Se reprenant.) pour la cour, et à l'insu d'Emmanuel, des liens de parenté; vous l'avez vu, et il fallait bien tout vous apprendre... on pouvait mal interpréter m'accuser, me nuire près de...

JUANA, avec curiosité.

Près de qui donc, Madame?

LA COMTESSE.

Près de la cour et d'un monde méchant; mais grâce à ma ruse, je pus recevoir M. de Sylva chez moi; il y obtint la faveur, l'amitié même du prince Ferdinand, et, admis dans son intimité, il ne tardera pas à l'être dans les affaires de l'État.

JUANA, à part, avec désespoir.

Oui, tout ce qu'il désirait, elle a pu le lui donner, elle.

LA COMTESSE.

Il me disait hier...

JUANA.

Hier !... Vous l'avez vu hiér ?

LA COMTESSE.

Oui, sans doute; jamais sa voix ne fut plus tendre et son cœur plus heureux... « Ici, disait-il, dans cette cour où vous régnez, où l'on vous adore, il me semble qu'un ciel aimé m'est ouvert par vous... oui, je suis comme l'exilé qui revoit enfin sa patrie. »

JUANA, à part, près de se trouver mal.

Mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-moi !

LA COMTESSE.

Et quand aujourd'hui un accident m'a jetée au milieu de sa famille, je me suis sentie heureuse, Juana... vous, sa sœur... mais c'est une amie la sœur de celui que l'on aime ; vous m'aimerez aussi, quand ce ne serait qu'à cause de lui, car je ferai sa fortune ; il sera riche et grand par moi seule !

JUANA, à part.

C'en est trop! je ne puis...

LA COMTESSE.

La puissance, il la désire; la grandeur, la richesse, c'est sa vie; il serait mort, m'a-t-il dit, s'il eût été condamné à la retraite et à l'obscurité.

JUANA, à part.

Il faut donc que ce soit moi qui meure!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, Juana?... (Elle la soutient.) Vous tremblez... quel mal subit?...

JUANA, reprenant un peu de force et la repoussant doucement.

Un mal qui me tuera.

LA COMTESSE.

Oh! non, non! revenez à vous!... nos soins... notre amitié... vous viendrez près de moi habiter le palais.

JUANA.

Moi, le palais?... le palais où fut tué mon père? où...

LA COMTESSE.

Chassez ces idées! Pour vous aussi, la cour aura des plaisirs, des succès!..

JUANA.

Oh!

SCÈNE XVI.

PÉREZ, JUANA, LA COMTESSE, MATHEA.

PÉREZ, à part en entrant.

Ensemble!... elle a tout appris!...

LA COMTESSE.

Ah! c'est ce bon Pérez!... c'est l'ami de votre frère!

PÉREZ, à part.

Elle ne sait rien!

MATHEA, à elle-même en entrant.

Encore monsieur Pérez qui me quitte pour quelque nouveau mystère!... (Reconnaissant la comtesse.) Ah!

LA COMTESSE.

Quelle est cette charmante personne?

JUANA.

Ma cousine Mathea... la fiancée de M. Pérez.

LA COMTESSE, à Mathea.

Approchez!... Et le mariage se fait-il bientôt, ma belle enfant?

MATHEA.

Dame !...

PÉREZ.

Si...

JUANA, vivement.

Il se fait aujourd'hui même, Madame.

PÉREZ, à lui-même.

Qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

MATHEA.

Aujourd'hui ?... tu te moques, ma cousine !

JUANA, à part.

Oui, il le faut !... que je sois seule à souffrir !... que du moins elle soit heureuse, elle !

PÉREZ.

Permettez !...

JUANA, sévèrement.

Aujourd'hui, à l'instant !... Madame voudra bien peut-être nous faire l'honneur de signer au contrat ?

LA COMTESSE.

Je ferai plus, je veux que la noce ait lieu chez moi, au palais !... Consentez-vous, Mathea ?

MATHEA.

Est-ce possible ?

PÉREZ.

C'est une plaisanterie... un mariage se faire ainsi !...

JUANA, bas à Pérez.

Aimez-vous mieux que je parle ?

PÉREZ, à part.

Ciel !... (Haut.) Je ne dis pas...

JUANA.

Depuis trois mois ce mariage est convenu, le contrat est dressé, tout est prêt.

MATHEA.

Ça c'est vrai, mais...

JUANA.

M. Pérez voulait te surprendre : qu'il me pardonne de l'avoir prévenu.

MATHEA, se plaçant entre Pérez et Juana.

Mon bon petit Pérez !... c'était donc là la cause des mystères ?...

PÉREZ, embarrassé sous le regard de Juana.

Je ne dis pas non !

LA COMTESSE.

Un mariage est une aimable surprise.

MATHEA.

Cette fois, voilà des finesses bien placées !... Eh bien ! vrai, Pérez, je ne vous aurais pas cru aussi adroit, car je ne me doutais de rien.

PÉREZ, à part.

Oh ! la fille du corrégidor !...

JUANA.

Madame, votre présence dans cette maison aura du moins fait le bonheur de quelqu'un : vous protégerez M. Pérez, vous protégerez Mathea, vous l'avez promis !... Dans peu d'instants elle ira vous trouver au palais !... moi, si j'ai quelques droits...

LA COMTESSE.

Ah ! mon cœur vous les donne tous !... mais ce trouble, cette agitation.

JUANA.

Un secret qui ne concerne que moi... que vous saurez plus tard... je dois... je veux...

MATHEA.

Qu'as-tu donc ?

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

JUANA.

Non !... j'aperçois ma mère !... (Dolores entre à droite.) Mathea, Pérez, éloignez-vous !... Je vous reverrai, Madame !... oui, nous nous reverrons !... mais, je vous le demande en grâce, laissez-moi seule avec ma mère !

LA COMTESSE.

J'obéis !... A bientôt, Juana !

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

AIR du deuxième acte d'*Elle est folle* (Ciel que j'implore.)

Oui, l'espérance
Vient en ce jour
Par ma présence
En ce séjour.

JUANA.

Toute espérance
Meurt en ce jour
Par sa présence
En ce séjour.

MATHEA.

Oui, l'espérance
Vient en ce jour
Par sa presence
En ce séjour.

PÉREZ.

Mon espérance
Meurt en ce jour
Par sa présence
En ce séjour

LA COMTESSE, seule à Juana.

Pour revenir,
Je sollicite
Un souvenir.
Quand je vous quitte,

TOUS, reprennent.

Oui, l'espérance, etc.

(Juana demeure immobile ; Pérez et Mathea conduisent la comtesse jusqu'à la porte du fond, et sortent par une porte à gauche.)

SCÈNE XVII.

DOLORÈS, JUANA.

DOLORÈS.

Que signifie donc tout cela, Juana ?

JUANA, se laissant aller à toute l'émotion qu'elle maitrisait.

Cela signifie, ma mère, qu'il me trompait ! que tout est fini pour moi maintenant !... qu'il en aimait une autre !... qu'il aimait cette femme !...

DOLORÈS.

C'est impossible.

JUANA.

Je vous dis qu'il l'aime, qu'elle est veuve, qu'elle fera sa fortune, qu'il l'épousera !...

DOLORÈS.

Jamais !

JUANA.

Elle l'aime, vous dis-je, ma mère !

DOLORÈS.

Sais-tu qui elle est ?

JUANA.

La veuve du général comte de Villamayor.

DOLORÈS.

Oui... mais ce que tu ne sais pas...

JUANA.

C'est que?

DOLORÈS.

C'est que cette femme est la favorite... la maîtresse du prince Ferdinand.

JUANA.

Ma mère !..

DOLORÈS.

Personne ne l'ignore à la cour, et chacun en parle dans Madrid.

JUANA.

Ma mère !...

DOLORÈS.

Tu vois donc bien que tu te trompes, Juana ?

JUANA, avec emportement.

Ma mère !... je ne me trompe pas !... il l'aime parce qu'elle habite un palais, qu'elle dispose du pouvoir, de la fortune !... et que, moi, je ne lui donnais qu'un nom sans tache et de l'amour !

DOLORÈS.

Juana !..

JUANA.

Mais dites donc encore que tout Madrid connaît sa honte !... qu'il la connaît aussi... afin que mon cœur n'ait plus ni regret, ni colère !... afin que je puisse lui rendre mépris pour mépris !

DOLORÈS.

Oh ! ma pauvre fille !...

JUANA.

Ne me plaignez pas !... je ne l'aime plus !... Mais partons, partons, ma mère !... ne m'avez-vous pas dit : La voiture du marquis de Montémar est là ?... Venez, venez à l'instant même !

DOLORÈS.

Il faut attendre, mon enfant !

JUANA.

Attendre ?... pour qu'il revienne ? pour que je le revoie ? Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert depuis une heure !... quels tourments ! quelles idées ! quelle torture, que jamais mon cœur n'avait devinés, et qui vont changer toute ma vie !.. Ah ! s'il fallait rester un moment de plus dans cette maison ; s'il revenait, vous verriez votre fille expirer à vos yeux !... mais non !... la voiture attend !... mon pauvre cœur est mort, ma mère !... ma main reste... donnez-la à notre bienfaiteur !... Juana n'est plus !... je ne rentrerai dans Madrid que marquise de Montémar !

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon du palais de Madrid ; le fond ouvre sur une galerie ; porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉREZ, MATHEA.

(Ils entrent vivement par le fond comme des gens qui se querellent, mais gaiement ; Pérez poursuit Mathea, et ils font ainsi le tour du salon.)

PÉREZ.

Madame Pérez !... madame Pérez !...

MATHEA, se retournant.

Vous êtes encore là ?...

PÉREZ.

Vous m'expliquerez votre conduite ; car enfin un mari a le droit.....

MATHEA, riant.

De contrarier sa femme, c'est vrai !... mais il ne doit pas en abuser.

PÉREZ.

Depuis deux ans que nous sommes mariés, vous me cachez un secret.

MATHEA, riant.

Que de fois je vous ai entendu dire : C'est une grande vertu que la discrétion !

PÉREZ.

Maintenant, vous sortez tous les jours.

MATHEA.

C'est que j'aime à prendre l'air.

PÉREZ.

Aujourd'hui, dès huit heures, vous étiez dehors.

MATHEA.

La fraîcheur du matin est bonne à la santé.

PÉREZ.

Hier soir, à minuit, vous n'étiez pas rentrée.

MATHEA.

Le clair de lune me fait du bien.

PÉREZ, *avec impatience.*

Mais que je ne sache pas où vous allez ainsi, la nuit!...

MATHEA, *gaiement.*

Perez, mon ami, vous êtes trop heureux!...

PÉREZ.

Trop heureux!... Expliquez-moi cela : je ne serais pas fâché d'en être convaincu.

MATHEA.

AIR : S'il s'est éveillé, j'appréhende. *Ange Gardien.*

On cajole, on flatte sans cesse
Le mari qu'on veut attraper,
Il doit voir, sous chaque caresse,
Le désir de mieux le tromper.
L'époux d'une femme charmante
Serait heureux d'être battu!...
Car plus sa femme le tourmente,
Plus il est sûr de sa vertu.

PÉREZ.

A ce compte-là, madame Pérez, vous êtes terriblement vertueuse!

MATHEA.

La plus vertueuse peut-être de tout le royaume des Espagnes, royaume si vaste, qu'un de nos rois a pu dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses états.

PÉREZ.

Et vous vous voulez faire comme le soleil.

MATHEA.

J'ai un secret, c'est vrai... mais (*soupirant.*) ce secret, il va cesser.

PÉREZ.

Quel bonheur!....

MATHEA.

Quel malheur, au contraire.... Depuis deux ans que Juana est partie...

PÉREZ.

Oui, deux ans de mystère, même avec moi, Mathea.... m'avoir obstinément caché tout ce qui la regarde!...

MATHEA.

Juana tenait tant à son secret... elle a pris tant de précautions pour échapper à toutes les recherches, que je connais seule ce qu'elle a fait, où elle a été. Bien des personnes s'en inquiètent, m'interro-

gent, et me font la cour pour en savoir quelque chose... Premièrement, le prince... mais non, à tout seigneur tout honneur ; d'abord il faut nommer M. Emmanuel.

PÉREZ.

Le ministre avant le prince ?...

MATHEA.

La puissance avant le rang !... Et l'Espagne est gouvernée par le premier ministre don Emmanuel de Sylva, maintenant duc d'Alméida, près de qui j'ai un certain crédit, je l'espère.

PÉREZ.

Oui, ministre à vingt-quatre ans !... c'est bien !... et ce ministre, c'est mon ami, mon meilleur ami !... Quelle belle chose que l'amitié !... Aussi j'ai échangé ma place de secrétaire contre la noble fonction d'introducteur des ambassadeurs et autres personnages d'importance.

MATHEA.

Sans doute ! le ministre ne nous refuse rien, parce qu'il espère que je ne refuserai pas, moi, de l'instruire du sort de Juana, dont il n'a rien su depuis ce jour où un accident arrivé à la comtesse de Villamayor, la conduisit dans notre demeure.

PÉREZ.

Et où votre cousine me força...

MATHEA.

Hein ?...

PÉREZ.

Consentit, veux-je dire, à notre mariage pour ce jour-là même.

MATHEA.

La comtesse aussi me parle souvent pour s'informer de Juana, qu'elle croit encore la sœur d'Emmanuel ; enfin, le prince, à qui je laisse espérer qu'il reverra les beaux yeux de ma cousine, me traite avec une grande faveur... Voilà donc un crédit réel et profitable, mais qui, comme bien d'autres, peut être détruit par un mot.

PÉREZ.

Et ce mot ?...

MATHEA.

Ce mot...

LE PRINCE FERDINAND, en dehors.

Tout est fort bien !...

MATHEA.

La voix de Son Altesse royale le prince Ferdinand !

PÉREZ.

Et je ne saurai rien !

SCÈNE II.

PÉREZ, LE PRINCE, MATHEA.

Le prince s'avance comme s'il ne voulait que traverser le salon en examinant tout ; il aperçoit Pérez et Mathea.

LE PRINCE.

Je vous salue, charmante Mathea !... Ah ! vous voilà, Pérez ?

MATHEA.

Les ordres de Son Altesse lui semblent-ils bien exécutés pour la présentation de la marquise de Montémar à la cour et pour le bal qui doit la suivre ?...

LE PRINCE.

Vous n'avez pas oublié, Mathea, ce que je vous ai recommandé ?

MATHEA.

De dire à la comtesse que cette présentation ne devait amener à la cour qu'une affreuse douairière ?...

PÉREZ.

Comment ?... cette marquise de Montémar dont la beauté est citée ?

LE PRINCE.

Chut !... voilà ce qu'il ne faut pas qu'on sache ici... on ne la laissera pas arriver.

PÉREZ.

Son Altesse veut s'amuser.

LE PRINCE.

C'est que jamais, Pérez, je ne me suis ennuyé comme je le fais depuis quelque temps, et par conséquent, je n'ai jamais eu un plus grand besoin de distraction !... Emmanuel passe ses jours et ses nuits à travailler !...

PÉREZ.

Jamais ministre plus dévoué ne servit mieux l'Espagne !

LE PRINCE.

Et n'amusa moins la cour !... Si je l'arrache un instant aux affaires, il emploie tout son temps près de moi à obtenir des secours pour les malheureux, à me parler de projets d'améliorations, de changements, de mille choses ennuyeuses... et je le renvoie alors au roi mon père !... Je ne veux pas anticiper sur les avantages de la royauté. Quant à la comtesse de Villamayor, elle ne fait plus que se plaindre, s'attrister et me montrer une humeur insupportable, et je passe ma vie entre une

femme qui pleure, un ministre qui travaille et une vieille cour qui baille.

PÉREZ.

C'est un peu triste.

MATHEA.

Et la présentation d'aujourd'hui...

LE PRINCE, *joyeux.*

Doit amener à la cour une brillante marquise arrivant de Paris.

MATHEA.

Jeune veuve qui fut à peine mariée.

PÉREZ.

Vraiment...

LE PRINCE.

Oui!... Le marquis de Montémar, près de mourir, donna son nom et sa fortune à une belle fille noble et pauvre, et ne survécut que deux heures à son mariage.

MATHEA.

Depuis cette époque, la marquise habita la France, et ne fait qu'arriver à Madrid.

LE PRINCE.

Une jeune femme!... oh! cela réjouit et fait battre le cœur!... Il y a toujours autour de la beauté une atmosphère de joie et d'espérance qui change tout à coup l'aspect d'une cour!... Venez, Pérez, jeter un coup-d'œil avec moi sur les préparatifs; car la marquise de Montémar était la plus brillante parmi les femmes qu'on admirait dans les fêtes de Paris, et il faut que Madrid efface à ses yeux les splendeurs de la France?...

PÉREZ, *à part, en suivant le prince.*

Là!... je ne saurai pas encore le secret de ma femme.

SCÈNE III.

MATHEA, ANTONIO.

(Elle sonne: un domestique paraît.)

MATHEA.

Antonio, vous n'avez rien oublié?

ANTONIO.

Non, Madame; Thomaseo est au bas du petit escalier qui conduit à cette porte. (*Il va à une porte latérale qu'il ouvre.*) Il introduira ici la dame que

vous attendez, sans qu'elle ait besoin de passer par le grand escalier et les appartements.

MATHEA.

C'est bien !

ANTONIO, qui est resté près de la porte latérale.

J'entends du bruit, voici quelqu'un... c'est sans doute la personne.

MATHEA, regardant.

Oui, c'est elle! Antonio, allez chez madame la duchesse d'Arcos, lui dire que la marquise de Montemar est au palais.

(Antonio sort.)

SCÈNE IV.

MATHEA, JUANA.

(Juana est en grande toilette de présentation.)

JUANA, entrant à droite.

Mathea !

MATHEA.

C'est toi ! (Elles s'embrassent.) Eh bien ?

JUANA.

Eh bien! Mathea...

AIR : Vaudeville des Frères de Lait.

Dans ce palais que j'ai maudit naguère,
Dont le seul nom me faisait tressaillir,
Je viens d'entrer sans trouble et sans colère;
Personne ici ne me verra pâlir !
Je n'ai qu'un vœu, je saurai l'accomplir !
Oui, s'il voulait reprendre son empire
Il tenterait des efforts superflus :
Mon cœur se tait, ma bouche peut sourire,
Et mon regard te dit : Je n'aime plus !

MATHEA.

Oui, mais le regard est muet quelquefois, et ton cœur si tendre, ton âme si passionnée ?

JUANA.

Ce cœur s'est glacé, cette âme s'est éteinte, et tout mon bonheur maintenant est d'être frivole, étourdie, coquette, oui, coquette !... ce mot t'étonne, tu ne le comprends pas ?

MATHEA.

Parce que tu viens de Paris, tu me prends pour une sauvage... va, je comprends très bien le désir de plaire à celui qu'on aime.

JUANA, riant.

Eh bien ! ce n'est pas cela du tout, Mathea... la coquetterie, c'est une manière de régner, c'est une puissance qu'on exerce sur les autres, une place qu'on prend au-dessus d'eux ; c'est l'ambition des femmes, un moyen de se distraire, de s'étourdir, de se venger d'un infidèle, peut être.

MATHEA.

Il y en a donc beaucoup dans ce pays-là, qu'on y sait tant de choses pour les corriger ?

JUANA.

On y apprend aussi à vivre de cette vie dissipée qui ne permet plus ni de penser ni de sentir, et dont le mouvement et l'agitation ne laissent place ni aux souvenirs ni aux regrets.

MATHEA, étonnée.

Et tu es heureuse ainsi ?

JUANA.

Oui ; je n'ai aucune inquiétude, aucun chagrin, car je n'aime et n'aimerai jamais personne.

MATHEA.

Ah ça ! j'espère que l'amitié n'en est pas ?

JUANA, lui serrant la main.

Chère Mathea, mon amie, la confidente de toutes mes douleurs !

MATHEA, souriant.

Je te vois en si belle disposition d'oublier.

JUANA.

Mais tu verras bientôt si je sais me souvenir.

MATHEA.

Comment ?

JUANA.

D'abord, de toi, et je puis te le prouver... (Elle tire des tablettes de sa poche.) Tiens, vois-tu ?

MATHEA, riant.

Des tablettes ! où tu as écrit mon nom pour te le rappeler peut-être ?

JUANA.

Méchante, tu ne mérites pas de savoir...

(Elle va pour resserrer les tablettes, Mathea lui prend la main et s'en saisit.)

MATHEA.

Et je le saurai pourtant.

JUANA.

Lis donc, et rougis de tes soupçons.

MATHEA, regardant les tablettes de façon à ce que le public les voie bien.

Ton chiffre, tes armes... (Elle les ouvre et lit.) « Pour Mathea, trois « caisses remplies de modes nouvelles, choisies dans les premiers ma- « gasins de Paris. » (Parlant.) Oh ! que tu es bonne !

JUANA.

Lis encore.

MATHEA, lisant.

« Qui doivent arriver jeudi. » (Parlant.) C'est demain ! (Elle lit.) « Avec « un coffret contenant un collier, des boucles d'oreilles, des bracelets « et un peigne orné de turquoises. » (Elle saute en parlant.) Oh ! Juana, que je suis contente ! avec tes grands projets, car tu en as, t'occuper de ma toilette... le plaisir que tu me causes te portera bonheur : oui, tu réussiras, je ne sais pas à quoi, par exemple, puisque j'ignore ce que tu veux.

JUANA.

Ce que je veux ?... n'ai-je pas ma revanche à prendre des malheurs passés ?

MATHEA.

Ah !

JUANA.

A nous deux maintenant, monsieur de Sylva.

AIR : Un beau pêcheur. (*Ange gardien.*)

Le sort changea notre existence,
Nous sommes égaux aujourd'hui !
Ici, de puissance à puissance,
Je reviens traiter avec lui !
L'égoïsme et la perfidie
Autrefois ont vaincu l'amour ;
Par l'expérience enhardie,
Je veux triompher à mon tour :
S'il a le pouvoir, j'ai les charmes !
Femme à la mode, homme d'État,
Tous les deux nous avons nos armes,
Nous pouvons marcher au combat !
Le sort changea notre existence,
Nous sommes égaux aujourd'hui !
Ici, de puissance à puissance,
Je reviens traiter avec lui.

MATHEA.

Je comprends ; mais tu sais que dans les traités, il y a toujours une des deux puissances qui attrape l'autre.

JUANA.

Celle qui a le plus d'adresse.

MATHEA.

Ou le moins de conscience... et ce ne peut pas être toi.

JUANA, vivement.

Ce sera moi, Mathea... je veux disposer de son sort comme il disposa du mien, et ce bonheur qu'il trouve près d'une autre, cette puissance à laquelle il me sacrifia, il sera dépouillé de tout... Mais c'est elle, Mathea, c'est elle que je veux punir, cette femme si heureuse pendant que je souffrais tant.

MATHEA.

Il ne l'a pourtant pas épousée.

JUANA.

Déjà j'ai placé près d'elle, à son insu, une femme dévouée qui m'instruit de ses actions, et qui me livrera quelque moyen de la perdre auprès du prince, et quand tous deux souffriront comme j'ai souffert...

EMMANUEL, en dehors.

Remettez ces dépêches au prince Ferdinand.

JUANA, troublée.

Quelle voix?

MATHEA, souriant.

Eh bien! mais c'est la voix de l'ennemi; est ce que tu as peur?

JUANA, se remettant.

Peur, moi? tu vas voir!

SCÈNE V.

MATHEA, JUANA, EMMANUEL, ayant une plaque sur son habit, et le cordon de la Toison-d'Or au cou.

MATHEA.

Est-ce la marquise de Montémar que son excellence cherche ici?

EMMANUEL, s'approche en s'inclinant.

Madame la marquise... (Il relève la tête et reconnait Juana.) Dieu! c'est elle!

JUANA, très calme et très froide, mais gracieuse pendant toute la scène.

Quelle surprise!

EMMANUEL, très ému.

Est-il possible? Juana!

MATHEA, à part.

Comme il est embarrassé!

JUANA, [illegible].

Est-ce que l'habileté d'un homme d'État doit s'étonner de quelque chose ?

EMMANUEL.

Le passé peut lui avoir laissé de tels souvenirs...

JUANA, [illegible].

N'a-t-il pas toujours la ressource de manquer de mémoire?

EMMANUEL.

Ah ! je veux... je dois vous parler.

JUANA, [illegible].

Du bal de ce soir ?

EMMANUEL.

Pourquoi... comment êtes-vous ici ?

JUANA.

Je suis veuve d'un grand d'Espagne, ma place est à la cour

EMMANUEL.

Ce mariage...

JUANA, [illegible].

Ne doit-on pas tout faire pour la fortune ? -

EMMANUEL.

Ah ! Juana !

MATHEA, à part.

Il est vraiment ému.

EMMANUEL.

Ne pensiez-vous pas qu'en vous retrouvant.

JUANA, riant.

Quoi donc ?

EMMANUEL.

Des sentiments, des émotions renaîtraient à votre voix ! que mes regrets et mon amour...

JUANA, riant.

Quelle plaisanterie !

EMMANUEL.

Quoi, n'éprouvez-vous pas...

JUANA, [illegible].

Un peu de curiosité peut-être , voilà tout !

EMMANUEL.

Comment ?

JUANA, [illegible].

Pour savoir si mon cœur battrait en vous revoyant ? mais rassurez-vous, il est calme, très calme.

EMMANUEL, [illegible].

Ah ! ce ton, cette gaieté...

JUANA, gaie et ironique.

Pourquoi serions-nous tristes ! Moi, je suis jeune, riche et marquise ! vous êtes, vous, duc et premier ministre ! Est-ce qu'il est possible avec cela de regretter quelque chose ?

EMMANUEL.

Pas un souvenir ?

JUANA.

Aucun.

EMMANUEL.

Pas de colère ?

JUANA.

Non.

EMMANUEL.

Pas un mot de reproche ?

JUANA.

Jamais.

EMMANUEL, avec douleur.

Ah ! elle ne m'aime plus.

MATHEA, à part.

Il paraît que c'était bien vrai.

JUANA, à part, avec joie.

Il s'est troublé !

EMMANUEL.

M'expliquerez-vous au moins...

JUANA, gaiement.

Notre situation à tous deux ? elle est parfaitement claire et connue : monsieur le duc d'Alméida est au pouvoir.

MATHEA.

Et il en use noblement.

JUANA, très gracieuse.

Je n'en doute pas ; mais il peut à son gré persécuter celui qui l'offense ou lui déplaît ; moi, je suis en faveur et à la mode ! c'est un pouvoir aussi qui doit servir à punir les égoïstes et les méchants, et je prouverai, j'espère, que ma puissance est aussi incontestable que celle de monsieur le duc.

EMMANUEL.

Oh ! elle est trop cruelle ! Votre cœur est-il donc aussi changé que vos paroles ? ne quitterez-vous pas cette froide raillerie ? ne m'écouterez-vous pas ? n'accorderez-vous point un généreux pardon ?

JUANA, riant.

Que de demandes ! Vous le voyez, une femme est quelquefois sollicitée comme un ministre !... aussi doit-elle faire comme lui, donner rarement des audiences, les abréger le plus qu'elle peut, ne pas pro-

mettre tout ce qu'on lui demande, et ne rien accorder de ce qu'elle a promis. Permettez donc que je termine celle-ci pour me rendre où je suis attendue.

EMMANUEL, *voulant la retenir.*

Ah ! me quitterez-vous ainsi?

SCÈNE VI.

MATHEA, JUANA, LA COMTESSE, EMMANUEL.

(La comtesse paraît au fond.)

EMMANUEL, *apercevant la comtesse, à part.*

La comtesse !

JUANA, *remarquant ce mouvement.*

Qu'y a-t-il ? *(Voyant la comtesse.)* Ah !

LA COMTESSE, *approchant sans voir la figure de Juana.*

Madame la duchesse d'Arcos attend madame la marquise de Montémar.

MATHEA.

Et madame la marquise va se rendre...

LA COMTESSE, *qui s'est approchée.*

Que vois-je? votre sœur ! oh ! c'est une surprise que vous me ménagiez, monsieur le duc !

EMMANUEL, *troublé.*

Madame...

JUANA, *à part, douloureusement.*

Ils s'aiment encore !

LA COMTESSE.

Merci ! et vous aussi, Mathea, qui étiez du complot ! c'est Juana ! vous qui nous aviez quittés trop vite ! Quelle joie ! *(Elle s'approche comme pour embrasser Juana, qui recule, à Emmanuel.)* Ne m'avoir pas même dit qu'elle était mariée !

MATHEA, *bas, à Juana.*

Qu'as-tu donc ?

JUANA, *bas, avec un mouvement de répulsion.*

Cette femme, il faut à tout prix que je la chasse.

MATHEA, *bas.*

Mais tu ne l'aimes plus, lui?

JUANA, *bas, avec passion.*

Mais je la hais, elle !

MATHEA.

Ah !

LA COMTESSE, à Emmanuel.

M'avoir laissée dans une ignorance complete sur une personne qui vous était chère et qui, à ce titre, me le devait être aussi, c'est mal ! (Elle va encore vers Juana.) Elle est encore plus jolie sous ce brillant costume.

JUANA, durement.

Vous oubliez que madame la duchesse d'Arcos nous attend.

LA COMTESSE.

Quelle froideur !

MATHEA.

Prends garde!...

JUANA, plus gracieuse.

Pardonnez à une étrangère en ce séjour, Madame, la crainte qu'elle y peut éprouver.

LA COMTESSE.

Et à moi, qui y suis habituée, pardonnez mon empressement à chercher une amie!... Si vous saviez tout ce que je pourrais désirer d'elle?...

JUANA, vivement.

Vous, Madame!. . que pouvez-vous avoir à désirer?

EMMANUEL, à part.

Jamais mon cœur ne fut agité ainsi.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PÉREZ.

PÉREZ, au fond.

Ces dames sont attendues, et l'on demande..

JUANA.

Allons donc, madame la comtesse.

Elles sortent en passant devant Perez qui est resté ébahi; Mathea, qui les suit, s'ar:

PÉREZ.

Est-ce que je vois trouble?... Est-ce possible?... Quoi!...

MATHEA, lui mettant la main sur la bouche.

Là ! là... assez d'exclamations et de surprise comme cela !... voila

le grand secret !... Je sortais pour aller voir ma cousine, et vous êtes le mari le plus...

(Elle sort en haussant les épaules.)

PÉREZ.

Le plus heureux et le plus étonné de tout Madrid.

SCÈNE VIII.

PÉREZ, EMMANUEL.

PÉREZ.

Comment?... c'est elle !...

EMMANUEL, sans faire attention à lui.

Ah !... elle a beau faire, il faut que je lui parle !...

PÉREZ, le regardant avec étonnement.

Quel trouble ?...

EMMANUEL, à lui-même.

Elle est dédaigneuse comme une femme à la mode !... insouciante comme quelqu'un qui n'aurait jamais aimé !

PÉREZ.

Jadis elle était bien différente !

EMMANUEL, de même.

Elle ne vivait que pour les autres, et semblait ignorer qu'il existât dans la vie autre chose que la tendresse.

PÉREZ.

Sa présence m'inquiète !... si elle venait se venger ? elle qui blâmait tant vos projets ambitieux !...

EMMANUEL, s'inquiétant et le regardant avec impatience.

Des projets ? des calculs ? .. c'est cela !... voilà ce qu'on dit en voyant arriver un homme au pouvoir ! .. On se trompe !... Non ! une fatalité irrésistible vous emporte sur telle ou telle route !... Il en est de l'ambitieux comme de l'amant passionné, comme du joueur !...

Air du P...

Je peux l'attester aujourd'hui,
Il cède à l'instinct qui l'entraîne,
Il marche toujours devant lui,
Sans calculer plaisir ou peine !
On voudrait l'arrêter en vain,
De la fortune il avait la roue !...
Qu'importe la perte ou le gain,
Il est heureux pourvu qu'il joue !

PÉREZ.

Jouez, jouez!... mais ne perdez pas!... songez à vos amis!... c'est une si douce chose que l'amitié!...

EMMANUEL.

Tout enfant, quelle joie m'avaient donnée les succès qui me plaçaient au-dessus des autres enfants de mon âge!... En arrivant dans le monde, j'avais cru conserver cette place que j'avais due à moi seul!... Mais non!... ces mêmes enfants, ignorants ou stupides, que j'avais tant surpassés, je les trouvais, maintenant que nous étions hommes, je les retrouvais tous avant moi sur le chemin du pouvoir!... L'un avait eu des aïeux dont le nom protégeait encore leurs descendants; l'autre avait de l'or amassé par son père, et cet or lui faisait tout obtenir!... Celui-ci arrivait par l'intrigue; celui-là par un parent!.. Et moi, qui avais toujours marché le premier parmi eux, moi seul, sans appui, sans parent, sans fortune, je n'obtenais rien, je ne pouvais arriver à rien!...

PÉREZ.

Alors on cherche quelque route détournée, quelque protecteur... ou protectrice...

EMMANUEL, *vivement.*

Ah! ne rappelle pas cela, Pérez.

PÉREZ.

Bah! que voulez-vous? les portes des palais ont beau être plus hautes que les autres, il faut toujours se baisser un peu pour y entrer.

EMMANUEL.

Tais-toi donc!... car, depuis que je l'habite, ce palais, le travail a seul occupé ma vie.

PÉREZ.

C'est vrai!... et la reconnaissance de la patrie ne pourra jamais faire assez pour vous... et pour vos amis!... Oh! c'est une chose sublime que l'amitié!...

EMMANUEL.

Le sommeil de quelques instants qui suivait mes travaux me montrait Juana!... Juana, partie sans me voir, sans m'entendre, en apprenant que je l'avais trompée!... Juana, dont on m'avait laissé ignorer le sort, et qui m'apparaissait mourante et désespérée.

PÉREZ.

Ah bien oui!.. si cette femme-là est désespérée, vivent les regrets qui rendent si belle et si brillante!...

EMMANUEL.

Les femmes ont toutes des sourires un jour de bal, comme les hommes ont tous du courage un jour de bataille!... Mais elle a souf-

fert, Pérez, car elle m'aimait !... sa tendresse, ses vertus, ses grâces, tout me revient à la pensée.

Air : [illegible]

Premier regard, premier mot d'une femme,
Où de son cœur s'échappe le secret,
Rayon divin, que l'âme adresse à l'âme,
Qui vous remplace ? et qui vous oublierait ?
L'ambition, la puissance et la gloire
Perdent bientôt leur charme séducteur ;
Mais pour toujours il vit dans la mémoire
Le premier mot qui fit battre le cœur.

PÉREZ, à part.

S'il se laisse prendre aux beaux sentiments, nous sommes perdus !

EMMANUEL, sans l'écouter.

Juana n'est plus la même !... Mais ces grâces, cette insouciance, et même ce dédain qu'elle éprouve ou qu'elle affecte, ajoutent encore à mon émotion.

PÉREZ.

Mais... la comtesse ?..

EMMANUEL.

Tous mes souvenirs se réveillent.

PÉREZ.

Mais la comtesse ?... la comtesse, vous dis-je ?... Tenez, la voici elle-même !... et il paraît qu'il ne faut pas moins que sa présence pour vous rappeler qu'elle existe.

EMMANUEL, avec impatience.

La comtesse !... ah ! je ne pourrais supporter sa vue en ce moment... sortons.

(Il fait un mouvement et s'arrête.)

PÉREZ.

Elle n'est pas seule... la marquise et le prince l'accompagnent.

EMMANUEL.

Impossible de m'éloigner.

PÉREZ, à part.

Et moi, je m'en vais !.. Quand ils sont réunis, j'ai toujours peur des explications !...

(Il sort par une porte latérale.)

SCÈNE IX.

LE PRINCE, JUANA, LA COMTESSE, EMMANUEL.

Pendant toute la scène le prince parle à demi-voix à Juana toutes les fois que la comtesse parle bas à Emmanuel, ce qui attire l'attention et la mauvaise humeur de celui-ci, de même que les apartés de la comtesse et d'Emmanuel éveillent les préoccupations de Juana.

LA COMTESSE, à Emmanuel.

Votre sœur a fait la conquête de tout ce qui se pressait dans les salons.

LE PRINCE.

Je regrettais que vous ne fussiez pas témoin de son triomphe.

EMMANUEL.

Il m'aurait plus ravi qu'étonné.

LA COMTESSE, bas à Emmanuel.

Il faut que je vous parle.

EMMANUEL, de même.

Pourquoi ?

LE PRINCE, à Juana.

Enfin la cour va prendre un aspect de joie.

LA COMTESSE.

L'arrivée de la marquise de Montémar fait déjà renaître votre gaieté.

JUANA.

La gaieté ?... est-ce à moi de l'apporter ici ? n'y est-elle donc pas ?

LA COMTESSE, bas à Emmanuel.

Une lettre de moi, ce matin, vous demandait un entretien pour ce soir.

EMMANUEL, bas.

Une lettre, dites-vous ?... je ne l'ai pas reçue.

LA COMTESSE, bas, étonnée et inquiète.

Comment ?...

LE PRINCE, haut en riant, et très gracieux avec Juana.

En vérité, Madame, on aurait juré qu'il y avait une conspiration contre tout ce que je souhaitais !... Aussi, comme cette fois j'avais le pressentiment qu'il arrivait du bonheur, j'ai déjoué les complots.

LA COMTESSE, inquiète.

Que dites-vous, Monseigneur ?... et qui conspirait ?...

LE PRINCE, riant.

Je ne nomme personne.

LA COMTESSE.

Mais qu'avez-vous découvert ?

LE PRINCE, [illegible].

Vous voilà toute troublée !... Est-ce que mes espions auraient rompu le fil de l'intrigue ?...

JUANA, à part.

Non pas ses espions, mais les miens.

LE PRINCE, [illegible].

Je le saurai tout à l'heure.

JUANA, à part.

Oui !... il saura tout !...

LE PRINCE, [illegible], à demi-voix, à Juana.

Si j'ai tant fait, avant de vous connaître, pour que vous vinssiez embellir la cour, que ne ferai-je pas, maintenant que je vous ai vue ?

JUANA, [illegible].

Voulez-vous donc, Monseigneur, me faire regretter de n'être pas venue plus tôt?...

EMMANUEL, [illegible] Juana.

Ah !...

LA COMTESSE, [illegible] à Emmanuel [illegible].

Que dirait le prince si ma lettre pour vous eût été surprise?...

EMMANUEL, [illegible].

Mais voyez donc comme il lui parle !...

LA COMTESSE, [illegible].

Ce n'est pas cela qui doit nous occuper.

EMMANUEL.

Oh ! si !...

LE PRINCE, continuant haut la conversation qu'il tenait à demi-voix avec Juana.

Oui, Paris a ajouté mille grâces nouvelles à ce charme naturel ..

JUANA, jetant un coup d'œil sur Emmanuel.

Peut-être en effet le désir de me présenter sous un aspect nouveau...

LA COMTESSE, [illegible].

Vous ne m'écoutez pas !... Et cette lettre...

LE PRINCE, [illegible].

Ah ! si les délicieuses coquetteries des femmes parisiennes se joignaient à vos âmes espagnoles...

EMMANUEL, à part.

Comme il la regarde !...

JUANA, [illegible].

Nous pourrions peut-être espérer d'être aimées.

LE PRINCE.

Si vous vouliez seulement essayer ?...

LA COMTESSE.

Quelle chaleur, prince !...

EMMANUEL, avec humeur.

Ah! nos femmes espagnoles auraient tout à gagner à ne rien emprunter aux idées et au costume des autres pays.

LE PRINCE.

Vous avez tort, duc d'Alméida : en fait de grâces, comme en fait de plaisirs, on ne risque jamais d'avoir rien de trop. (Regardant Juana.) Voyez le charme gracieux d'une Française avec cette vive expression castillane !...

Air de Céline.

Vous qui, par un heureux mélange,
Réunissez un double attrait,
Avec nous faites un échange !
Chaque pays a son secret.
Oui, consentez à nous instruire,
En nous disant : Ailleurs on plaît ainsi !...
Afin que nous puissions vous dire
Comment on sait aimer ici.

EMMANUEL, allant vivement de leur côté par un mouvement irréfléchi de jalousie.

Mais... il me semble, Monseigneur...

LE PRINCE, étonné.

Qu'avez-vous donc, Emmanuel ?

JUANA, à part, avec joie.

Il est jaloux !

LA COMTESSE.

En vérité, je n'ai jamais vu pareilles distractions à monsieur le duc!

EMMANUEL, avec un peu d'embarras.

C'est que, Monseigneur... et moi aussi, Mesdames, nous oublions près de vous une audience importante que Son Altesse a promise.

LE PRINCE.

Que vous m'avez fait promettre.

JUANA.

Oh !... il ne faut rien oublier.

LE PRINCE.

Mais il n'est pas l'heure.

EMMANUEL.

Elle est passée de dix minutes, et c'est...

JUANA.

Quelque noble étranger ?

EMMANUEL.

Non !... de pauvres compatriotes qui attendent... Daignez donc, Monseigneur...

LE PRINCE.

Allons, j'y vais !... mais vraiment on dirait qu'il y a toujours quelque malice dans les bonnes actions que vous me faites faire. [illegible] J'aurai l'honneur de vous revoir bientôt.

SCÈNE X.

JUANA, LA COMTESSE.

[illegible] qui entre par une porte latérale [illegible]

JUANA, [illegible]

AIR : [illegible] M. [illegible].

Il est jaloux
Quand du prince la voix m'implore,
Et m'adresse des mots si doux,
Ses yeux trahissent son courroux.
Il tremble, il souffre, il m'aime encore !...
Il est jaloux!

LA COMTESSE, [illegible].

Oui, ma lettre a été soustraite !... Est-ce une trahison ou une erreur ?... J'ai besoin de conseils, de secours, et elle seule...

(Juana fait un mouvement pour sortir.)

LA COMTESSE, l'arrêtant.

Ah ! restez, Juana !... restez, je vous en supplie.

JUANA.

Que demandez-vous ?

LA COMTESSE.

A vous parler avec confiance et à être écoutée avec amitié : car je suis malheureuse.

JUANA, [illegible].

Vous qui régnez ici ! qui voyez toute une cour à vos genoux !... vous qui êtes aimée d'Emmanuel !...

LA COMTESSE.

Ah ! cet amour...

JUANA, de même.

Aurait-il perdu son prix à vos yeux ?

LA COMTESSE, étonnée.

Ce ton ! Est-ce bien vous qui parlez, Juana ?

JUANA, du même ton.

Ou ne suffit-il pas à votre bonheur ?

LA COMTESSE, avec colère.

Ah !... c'en est trop !...

JUANA.

Qu'importent mes paroles ?

LA COMTESSE.

Le danger seul d'Emmanuel peut me les faire supporter.

JUANA, dedaigneusement.

Quelque partie de sa puissance ou de ses titres serait-elle près de lui être enlevée ?... ce serait dommage ?

LA COMTESSE.

Ah ! ne parlez pas ainsi !... Ne voyez-vous pas que je tremble et supplie ?

JUANA.

Vous... à qui l'on peut envier deux années de bonheur ?

LA COMTESSE.

De bonheur ?

JUANA.

Ne vous aimait-il pas ?

LA COMTESSE.

Il m'aimait... oui... le jour où, confiante et heureuse, je vins vous dire mon secret. Alors son trouble, sa joie, son délire près de moi, tout trahissait de violentes émotions ; mais depuis votre départ, je ne sais quelle pensée l'occupait !...

JUANA.

Ah !...

LA COMTESSE.

J'avais cru, Juana, qu'il consentirait à partager ma fortune, à former des liens qui l'auraient uni pour jamais à moi !

JUANA.

Et il refusa ?...

LA COMTESSE.

Un jour (oui, je dois tout vous dire), un jour, avant de connaître votre frère, ma vanité avait rêvé un mariage de prince, et j'avais pris pour de l'amour la joie d'une si grande espérance ! Le prince se crut aimé, et je devais craindre sa colère pour celui qui avait changé mon cœur. Il fallut donc cacher mon secret !... Juana, plaignez-moi !... ma réputation s'était perdue à une espérance de vanité ; mon bonheur s'est perdu à une espérance d'amour !... car, du jour de votre absence, Emmanuel ne fut plus le même. Distrait, inquiet troublé près de

moi, il m'évitait souvent. Tout entier peut-être au pouvoir remis entre ses mains, par moments il me repoussait presque avec effroi !... Dans d'autres, il est vrai, il se reprochait d'être ingrat, et dès qu'il s'accusait mon cœur avait pardonné !... Mais le lendemain il semblait avoir oublié de nouveau ses torts et mon amour, et moi, moi, Juana, je souffrais sans qu'il le vît, je pleurais sans qu'il s'en aperçût, et chaque jour je me sentais mourir !... Voilà comment se sont passées ces deux années de bonheur !

JUANA.

Oh !...

LA COMTESSE.

C'est donc lui qu'il faut fléchir.

JUANA.

Lui !...

LA COMTESSE.

Qu'il me rende son amour.

JUANA, très-violemment agitée.

Ne dites pas cela.

LA COMTESSE.

Qu'il revienne à moi !... à moi seule !...

JUANA, de même.

Mais ne répétez donc pas ces paroles !

LA COMTESSE.

Ne m'a-t-il pas aimée ?...

JUANA.

Ne me le rappelez pas !... redites-moi plutôt que vous avez pleuré, que vous avez souffert, que vous êtes une pauvre femme bien à plaindre, bien malheureuse, que vous aussi vous le regrettez !... Dites-moi cela, Madame, si voulez que je vous écoute, si vous voulez que je puisse vous entendre !... car, voyez-vous, je ne suis pas sa sœur !...

LA COMTESSE, reculant et poussant un cri.

Ciel !...

JUANA.

Non !... je ne suis pas sa sœur !...

LA COMTESSE, avec effroi.

Qui donc êtes-vous ?

JUANA.

J'étais sa fiancée !... j'allais être sa femme !... je l'aimais aussi, moi !... et je n'avais jamais aimé que lui !

LA COMTESSE, tremblante.

Et vous l'avez quitté ?...

JUANA.

Parce qu'il vous aimait !

LA COMTESSE.

Pour revenir...

JUANA.

Pour revenir me venger et de vous et de lui !... car... Mais le voici !.. voici M. le duc d'Alméida, premier ministre !... et vous allez tout savoir !

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JUANA, EMMANUEL.

EMMANUEL, à part.

Elle n'est pas seule ; la comtesse !...

JUANA.

C'est devant lui que je vais tout vous apprendre, afin qu'il puisse attester que je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Oh ! parlez donc !

JUANA.

Il y a trois ans, un pauvre jeune homme, oublié ou repoussé de tous, souffrait de ces secrètes douleur qui tourmentent l'âme ambitieuse et le talent méconnu, et cela sans un cœur pour le comprendre, sans une voix pour le consoler !... est-ce vrai, monsieur le duc ?

EMMANUEL.

C'est vrai !

JUANA.

Une jeune fille, peu riche, mais de noble famille, essaya de le distraire, par sa tendresse, de ces peines de l'âme qu'il faut soulager sans même avouer qu'on les devine !.. Ils s'aimèrent !... Elle pouvait être riche avec un autre... elle voulut être pauvre avec lui !... Est-ce vrai, monsieur le duc ?

EMMANUEL.

C'est vrai !... mais, Madame...

JUANA.

Elle obtint enfin de sa mère la permission de dévouer toute sa vie à cet innocent amour... alors... mais ne pourriez-vous pas continuer, monsieur le duc ?

EMMANUEL.

Madame..., au nom du ciel, épargnez...

JUANA.

Quoi ?.. ne craignez rien !... un mot expliquera tout ! .. ce mot décida de la destinée de la pauvre fille, de la conduite du jeune homme, et le justifie sans doute aux yeux du monde comme aux siens. Il était ambitieux !.. il la trompa pour une femme qui disposait du pouvoir !... Amour, promesses, serments, tout avait menti ! elle l'ignorait ! Où voulez-vous qu'une jeune fille qui ne connaît encore que le cœur de sa mère ait appris à se défier de la tendresse ?... Une jeune fille ne calcule pas, elle !... elle aime ?... sa jeunesse et sa beauté, elle les userait sans regrets dans les soins qu'exige l'infortune ; près du berceau d'un enfant, du lit d'un malade; dans ces tourments de la vie agitée d'un homme, dont souvent sa compagne le console en souriant, et dont elle pleure quand il n'est plus là !

EMMANUEL, à part.

Comme elle est émue!

JUANA.

Air : Soldat Français.

Semer de fleurs un pénible chemin
Et des périls réclamer le partage ;
Guider ses pas, et, lui tendant la main,
L'accompagner jusqu'au bout du voyage !...
Si le malheur venait se présenter,
A l'adoucir vouer toute sa vie,
Voilà l'orgueil qui la fait palpiter,
Le seul espoir qu'elle veuille écouter ;
Voilà le succès qu'elle envie.

EMMANUEL, à part.

Ah ! je reconnais tout son cœur.

JUANA.

Et un jour il dit : Il faut que je sois riche et puissant ; elle n'a pas assez d'or pour que j'accepte sa jeunesse, sa beauté, sa vie !... je n'en veux pas !

EMMANUEL.

Ah ! cela n'est pas vrai !

JUANA.

Vous jugez à présent, Madame, si cette jeune fille a le droit de se plaindre.

LA COMTESSE.

Je suis perdue !

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, JUANA, EMMANUEL, MATHEA, PÉREZ.

AIR de M. Doche.

MATHEA, accourant.

Juana !...

JUANA.

Qu'est-ce donc ?

MATHEA.

T'es-tu déjà vengée ? ..

JUANA.

Comment ?

MATHEA.

La fortune est changée :
Le prince vient, j'en meurs d'effroi,
D'accuser le duc près du roi.

PÉREZ.

Allons donc !... c'est une imposture !

MATHEA.

Oui, c'en est fait, tout me l'assure,

PÉREZ.

Et moi, que vais-je devenir ?

MATHEA.

On a déjà parlé de le bannir.

TOUS.

Le / Me } bannir!

LA COMTESSE.

Quel avenir sera le nôtre ?

JUANA, à demi-voix à Emmanuel.

Eh bien! vous avez entendu ?

EMMANUEL, de même.

Ah ! perdre un cœur comme le vôtre,
C'est avoir déjà tout perdu.

(Ici la musique chantée s'arrête, Mathea s'approche de Juana.)

MATHEA.

Il va être exilé, banni de la cour, et la comtesse aussi ! .. mais comment cela s'est-il fait ?. . On parle d'une lettre ..

JUANA, à elle-même.

Une lettre !... c'est cela !... Ah ! l'on m'a trop vite obéi !

LA COMTESSE, regardant vivement Juana et indiquant Emmanuel.

Qui donc a pu l'accuser ?

EMMANUEL, à la comtesse.

Quel ennemi a voulu vous perdre ?

JUANA, [illegible].

Qui ?... vous ne devinez pas ?... c'est Juana qui s'est vengée !

LA COMTESSE.

Ciel !...

EMMANUEL.

Oh !

PEREZ.

Je m'en doutais !

MATHEA.

Nous y voilà !

LA COMTESSE, à Emmanuel.

Ah ! je comprends tout !... ma lettre, elle est aux mains du prince Ferdinand, du prince qui ne pardonnera jamais à celui qu'on lui préfère, et qui nous punira tous deux... et voilà pourquoi la marquise de Montemar est venue dans ce palais.

JUANA.

Oui, dans ce palais où tout son bonheur avait été détruit, Juana apportait la vengeance !.. mais elle ne vous avait pas vus !... mais elle ignorait que dans ce palais, il avait, lui, fait bénir son nom, et que vous, Madame, vous y aviez souffert, vous y aviez pleuré !... et maintenant il faut...

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

JUANA.

Je veux tout faire
Pour les soustraire
A la colère
Qu'ils vont braver ;
Quand ma vengeance
Déjà commence,
Hélas ! je pense
A les sauver !

LA COMTESSE.

Ah ! comment faire
Pour le soustraire
A la colère
Qu'il va braver ?
Quand la vengeance
Vers lui s'avance,
Quelle espérance
Peut le sauver ?

MATHEA.

Ah! comment faire
Pour les soustraire
A la colère
Qu'ils vont braver?
Qnand ta vengeance
Déjà commence,
Quoi! ta clémence
Veut les sauver!

EMMANUEL.

Ah ! comment faire
Pour la soustraire
A la colère
Qu'il faut braver?
Quand la vengeance
Vers nous s'avance,
Quelle espérance
Peut la sauver?

PÉREZ.

Ah! comment faire
Pour me soustraire
A la colère
Qu'ils vont braver?
Quand la vengeance
Vers nous s'avance,
Quelle espérance
Peut me sauver?

MATHEA.

Ciel!... voici le prince.

JUANA, *vivement à la comtesse.*

Que disait cette lettre?

LA COMTESSE.

Le prince est là!...

JUANA.

Répondez-moi donc!... Que disait cette lettre?

LA COMTESSE, *bas.*

Des regrets... un rendez-vous... quelques mots tracés à la hâte, et presque illisibles.

JUANA, *bas.*

Vous les rappelez-vous?

LA COMTESSE, *bas.*

Oui!

JUANA, *bas.*

C'est bien !... restez près de moi ! .. du sang-froid, et laissez-moi faire !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, *entrant.*

Trompé par ceux que j'aimais... les voilà !

JUANA, *d'un ton gracieux.*

Qu'avez-vous, Monseigneur ? votre front est tout soucieux.

LE PRINCE.

Je ne m'attendais pas, madame la marquise, à vous trouver ici !

JUANA, *très coquette.*

Et moi, voyez comme nos projets sont loin de se rencontrer, j'allais vous chercher !... je veux, je dois vous parler à l'instant.

LE PRINCE.

Veuillez m'excuser, Madame !... une affaire...

JUANA, *très gracieuse et souriant.*

Oui, oui, une affaire... une de celles dont les femmes s'occupent, une plaisanterie menace de troubler par des chagrins le premier jour de mon arrivée à la cour.

LE PRINCE.

Il est vrai, Madame : je fus cruellement offensé, et j'ai des coupables à punir.

JUANA, *gentille et gracieuse.*

Punir ? oh ! l'on a toujours assez de temps pour cela... et pour ce que je veux obtenir de Votre Altesse royale, il n'y a pas un moment à perdre.

LE PRINCE.

Madame...

JUANA.

Vous le savez, prince... en France, dont vous nous promettiez tout à l'heure d'imiter les usages, on ne refuse jamais à une femme de l'écouter.

LE PRINCE.

Allons. (*A part.*) Ils ne m'échapperont pas.

EMMANUEL, *à part.*

Que va-t-elle faire ?

PÉREZ, *à part.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! et ma place !

JUANA.

Aussi, quand un prince est aimable, on oublie son rang pour ne penser qu'à son âge, à son esprit, à ses agréments.

LE PRINCE, charmé de la coquetterie de son langage et de ses regards.

Mais cela serait un bonheur ici comme partout.

(Juana, en parlant, a tiré de sa poche de jolies tablettes qui portent son chiffre; elle les passe à la comtesse mystérieusement.)

JUANA, bas et très vite à la comtesse.

Là-dessus, les mêmes phrases.

LA COMTESSE, comprenant.

Ah !

JUANA, se retournant vers le prince de façon à ce qu'il ne voie pas ce que fait la comtesse.

Je l'avais pensé en arrivant, Monseigneur, et je disais : Je rirai avec le prince de l'embarras de son ministre que je veux intriguer, et contre lequel j'avais arrangé vraiment un projet...

LE PRINCE.

Contre votre frère ?

JUANA, souriant et prenant les tablettes que la comtesse lui remet mystérieusement.

Oh ! mon frère... vous en êtes encore là, Monseigneur ? Et s'il n'était pas mon frère ?

LE PRINCE.

Que dites-vous ?

PÉREZ, bas à Mathea.

Qu'est-ce qu'elle fait là ?

MATHEA, bas, en le poussant du coude.

Taisez-vous donc !

JUANA, souriant.

Non, il n'est pas mon frère ; et, puisqu'il faut tout dire à Votre Altesse, jadis un sentiment... un projet de mariage... Oh ! tout cela est oublié depuis longtemps ; mais pourtant j'avais eu l'idée d'une vengean... (Se reprenant.) d'une plaisanterie que le passé peut et doit justifier.

LE PRINCE.

Comment ?

JUANA, tournant les tablettes entre ses mains.

Oui, j'avais voulu le revoir sans être connue de lui, épier les changements que la fortune a fait subir au cœur d'Emmanuel de Sylva, savoir peut-être à qui ce cœur appartient maintenant : les femmes ont quelquefois de ces petits mouvements de curiosité. Il me fallait donc une entrevue secrète, et pour l'obtenir, un billet, oh ! de ces vrais billets d'amour bien illisibles, bien extravagants, comme on les écrit quand on est bien malheureuse, et j'avais tracé à l'avance sur mes tablettes les phrases qui devaient porter le trouble dans son cœur,

voyez plutôt! (Elle montre les tablettes ouvertes au prince.) « Deux années de chagrin ont usé mes forces... » (Riant.) Dans un billet comme celui-là on ment toujours un peu.

LE PRINCE, la regardant avec galanterie.

Mais il me semble que vous mentiez beaucoup?

JUANA, souriant.

C'était pour produire plus d'effet! voyez encore, Monseigneur : « Je veux vous voir, Emmanuel! Je vous demande un instant d'entretien, au nom de cet amour que vous imploriez jadis et que je vous donnai avec transport! »

LE PRINCE, à part.

Les mêmes phrases! la même écriture! Et moi qui croyais avoir reconnu... Pauvre Emmanuel! qu'ai-je fait!

PÉREZ, bas à Emmanuel.

Comprenez-vous?

EMMANUEL, bas.

Oh! oui, je comprends!

PÉREZ, bas.

Eh bien! moi, je ne comprends pas du tout.

JUANA.

L'on a fait manquer mon projet d'espionnage : mon billet n'est pas arrivé à M. le duc ; on dit même (et j'ai peine à le croire en vérité), on dit qu'il est aux mains de Votre Altesse royale, qu'il excite sa colère : et moi je suis tout inquiète et tout effrayée. Car, Monseigneur, vivre dans un royaume où l'autorité intercepte les billets doux, mais autant vaut habiter un pays où il y a la guerre civile.

LE PRINCE, embarrassé.

Ah! croyez, Madame, qu'une erreur a causé votre inquiétude. Si l'on eût pensé que ce billet était de vous! Des circonstances que vous ignorez pourraient me justifier ; mais je ne veux que l'oubli de tout ceci.

EMMANUEL, à part.

Que de générosité?

UN HUISSIER DE LA COUR, entrant.

Sa Majesté la reine mande en toute hâte madame la comtesse de Villamayor.

LA COMTESSE.

Moi!

LE PRINCE.

Hélas! je devine! c'est la suite de mes plaintes à ma mère.

PÉREZ, à part.

S'il tombe, je dégringole! c'est une chose bien funeste que l'amitié!

JUANA.

Oh! Monseigneur, le jour de mon arrivée sera-t-il un jour de malheur?

LE PRINCE.

Non, mais un jour de joie et d'espérance! (Il lui baise la main.) Je vais me rendre près du roi; vous, madame la comtesse, veuillez attendre, vous remettrez à ma mère quelques lignes que je vais écrire là, sous vos yeux, et tous les nuages se dissiperont.

(Il va se placer à une table à gauche et écrit; la comtesse est près de lui; mais ses yeux se dirigent vers Emmanuel et Juana; Mathea et Pérez se tiennent un peu à l'écart.)

EMMANUEL, allant vivement à Juana, à demi-voix, sur le devant.

Juana! ma Juana!

JUANA.

Que veut de moi monsieur le duc?

EMMANUEL.

J'ai reconnu votre âme, j'ai retrouvé celle que j'ai tant regrettée.

JUANA.

Vous vous trompez.

EMMANUEL.

Votre généreuse protection...

JUANA.

Oui, en voyant les douleurs de cette femme, ces douleurs qui ont été les miennes, j'ai eu peur de ma vengeance, et j'ai reculé! Oui, j'ai bien voulu vous laisser un pouvoir qui fut, et qui doit encore être tout pour vous! Mais Emmanuel et Juana n'existent plus! Il n'y a plus ici que M. le duc d'Alméida, premier ministre, et la marquise de Montémar.

EMMANUEL.

Il n'y a plus qu'un homme vous aimant avec passion!

LA COMTESSE, qui s'est approchée d'eux et a entendu la dernière phrase.

L'aimant avec passion! Oh!

LE PRINCE, qui a fini d'écrire, se levant.

Tenez, madame la comtesse, prenez cet écrit.

LA COMTESSE.

Oui, Monseigneur, oui, je le prends, et je le déchire.

LE PRINCE.

Comment?

JUANA.

Qu'entends-je?

EMMANUEL.

Ciel!

PÉREZ.

Adieu ma place!

LA COMTESSE.

Je le déclare. (Elle indique du doigt Emmanuel.) Il doit être puni, il nous tromperait encore... car il l'aime, c'est Juana qu'il regrettait et qu'il aimait, j'en suis sûre maintenant.

LE PRINCE.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Tout était vrai, Monseigneur... il fut coupable envers vous, point de pardon ; qu'il s'éloigne, qu'il parte... il ne faut pas qu'il reste ici près d'elle riche, heureux et puissant, après nous avoir trompés tous.

AIR : De votre bonté généreuse.

Oui son amour me rendit infidèle !...
Je n'oserais sur vous lever les yeux !
L'exil aussi doit le séparer d'elle.
Quand pour jamais j'abandonne ces lieux !
Dans cette cour où ma main généreuse
Combla ses vœux en trahissant ma foi,
Sans lui je vivrais malheureuse,
Il ne doit pas y vivre heureux sans moi !

(Elle sort violemment.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins LA COMTESSE.

LE PRINCE, à lui-même.

Tout était vrai !

EMMANUEL.

Plus d'espoir !

JUANA.

Est-il possible ?

MATHEA.

Comme elle est vengée !

LE PRINCE.

Ses caprices, sa mauvaise humeur, tout m'est expliqué maintenant. Qu'elle s'éloigne.

PÉREZ, à part.

Être infidèle quand la place d'un ami en dépend, c'est de l'indélicatesse.

EMMANUEL, triste, rendant au prince ses plaques et décorations.

Tenez, prince, reprenez mes dignités, mes titres, je puis tout vous rendre... (Souriant.) Quant à mes biens, le temps que j'employais à vous servir, Monseigneur, ne m'en a pas laissé pour songer à ma fortune; et si je n'avais ma conscience d'honnête homme, il ne me resterait rien au monde.

JUANA.

Rien, Emmanuel ?

EMMANUEL, surpris et charmé.

Emmanuel !...

JUANA.

Oui! celui que j'aimais... Ah ! n'écoutez pas cette femme, prince, ne le punissez pas, ne le laissez point partir ; car ses talents, son temps, ses veilles, tout vous fut consacré; c'est le plus noble et le meilleur des hommes, lui.. et moi, moi, j'étais folle, je l'aimais tant !... Si vous ne m'écoutiez pas, Monseigneur, s'il perdait tout aujourd'hui par moi, ah ! mais c'est à ses pieds que je tomberais, en lui disant : Pardonnez, Emmanuel, pardonnez, et laissez encore Juana partager votre malheur et vous donner sa vie.

EMMANUEL.

Ah ! l'exil avec toi vaut mieux que la puissance!

JUANA.

Que suis heureuse !...

CHŒUR.

Air de l'Ange Gardien. (Refrain du beau Pêcheur.)

ENSEMBLE.

JUANA.

Mon cœur renonce à la vengeance,
Vous suppliant de l'imiter.
Quand on tient en main la puissance,
Il est si doux de pardonner!

TOUS.

Son cœur, etc.

FIN DE JUANA.





UN DIVORCE

PERSONNAGES.

ÉDOUARD DE MURVILLE.
LORD SIDNEY CLIFFORD.
SIR JENKINSON, baronnet anglais.
GEORGES BELVAL.
PETERS, maître d'auberge.
ÉMELINE, femme de Murville.
HORTENSE DERBOIS, fiancée de Georges Belval, et pupille de lord Clifford.
MARIA, femme de Péters.
ROBERT, garçon d'auberge.

La scène se passe aux eaux de Baden.



UN DIVORCE

Drame en un acte, mêlé de chant. Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 juin 1831.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de l'auberge des eaux. Quatre portes numérotées conduisent à des appartements de voyageurs : deux à droite, portent les numéros six et cinq ; deux à gauche, les numéros trois et quatre. De chaque côté de la porte du fond sont deux grandes fenêtres. Une table est à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIA, PÉTERS.

Duo de M. Doche.

PÉTERS.

Pour vous, j'en suis fâché, ma chère,
Mais vous n'irez pas à ce bal.

MARIA.

A ce bal!
En vain vous r'poussez ma prière :
J'irai, j'irai, tyran brutal!

PÉTERS.

Tyran brutal!
Il faudra bien, ce soir,
Que vous remplissiez mon espoir ;
Car m'obéir est vot' devoir.
Oui, vous vous soumettrez :
A la maison vous resterez,
Et vous m'obéirez!

MARIA.

Du tout, Monsieur ; ce soir,
De danser j' conserve l'espoir,
Car me plaire est votre devoir.

Oui, vous vous soumettrez ;
C'est en vain que vous gronderez,
Au bal vous me verrez !

ENSEMBLE.

PÉTERS.

Voyez c' que c'est ! eh bien ! mariez-vous !
Ell' ne se plaît qu'à fâcher son époux.

MARIA.

Qui me déf'ra d'un mari si jaloux ?

PÉTERS.

Le moyen de vivre avec elle?
Chaque matin une querelle !

MARIA.

C' n'est pas ma faute, Dieu merci !

PÉTERS.

Moi, je n' peux plus tenir ici.

MARIA.

Toujours être contrariée !
Que ne suis-j' libre, et mariée
A quelqu'autre homme de mon goût !...

PÉTERS.

Quoi ! deux fois être mariée !
Moi, j' voudrais n' l'être pas du tout.

ENSEMBLE.

PÉTERS.

Il faudra bien, ce soir, etc.

MARIA.

Du tout, Monsieur, ce soir, etc.

SCÈNE II.

MARIA, JENKINSON, entrant par le fond, PÉTERS.

JENKINSON.

Eh bien ! encore des disputes !... Ah ! en Angleterre...

MARIA.

En Angleterre, on ne se dispute pas peut-être ? Alors c'est que les maris sont plus aimables que M. Péters.

PÉTERS.

Bien !

MARIA.

S'entendre gronder tous les matins, quand tous les soirs, les jeunes gens qui viennent des deux bouts de l'Europe prendre ici les eaux me répètent que je suis la plus jolie et la plus avenante des aubergistes du grand duché de Baden !

PÉTERS.

Oui ! et la plus coquette !... Fi ! est-ce ainsi qu'une femme doit se conduire ?... Voyez, par exemple, si cette jeune dame qui loge là, au numéro six, depuis huit jours, s'occupe d'autre chose que d'aimer son mari !... Voilà de ces bonheurs qui ne m'arriveraient pas à moi ! Je suis si mal chanceux !

MARIA.

C'est qu'un mari comme le sien, si bel homme, si aimable... c'est bien différent.

PÉTERS.

Grand merci, madame Péters.

JENKINSON.

Tout cela est à merveille ! Mais, dites-moi, ces voyageurs dont vous parlez, me recevront-ils enfin ?

MARIA.

Pas le moins du monde !... Quand j'ai fait votre commission, la jeune dame a répondu : « Comme mon mari voudra. » Mais lui : « Un Anglais !... qu'on ne m'en parle pas !... Si j'avais su que vous logiez des Anglais, je ne me serais pas établi chez vous. »

PÉTERS.

Avec ça que cet homme si aimable est colère !... On ne s'en fait pas une idée !

MARIA.

Est-ce que ça empêche d'être aimable ? au contraire.

PÉTERS.

Ah !... c'est bon à savoir.

JENKINSON, après avoir réfléchi.

Qu'est-ce à dire ? L'honneur national serait-il compromis ?... Ah ! c'est qu'il m'en ferait raison !... Il y va maintenant de ma dignité : je le verrai, ce monsieur qui ne nous aime pas ! Je verrai sa femme que je n'ai pas encore pu apercevoir !... En ma qualité d'Anglais, je suis curieux de naissance, et voyageur de profession... Une jolie Française qui n'est pas coquette !... cela rentre dans les curiosités du pays... Moi, qui viens de Paris, je n'ai rien vu de pareil.

PÉTERS.

Monsieur vient de Paris ?

JENKINSON.

Je m'y trouvais au mois de juillet, quand les Parisiens improvisè-

rent un nouveau gouvernement en moins de temps qu'il n'en faudrait à la meilleure machine à vapeur de Manchester pour confectionner trois aunes de dentelle... C'est une surprise qu'ils m'ont donnée ; je ne comptais pas là-dessus, et je leur en sais gré... J'étais allé pour étudier les saint-simonistes. Ah ! voilà une belle invention ! Elle préservera des insurrections dans le mariage et des révolutions du coin du feu... Il n'y aura bientôt plus que de bons ménages.

MARIA.

Comment !.. les maris ne seront plus bourrus et jaloux ?

PÉTERS.

Les femmes ne seront plus coquettes ?

JENKINSON.

Je ne dis pas cela... Que diable, les saints-simonistes ne sont pas sorciers !... Mais leur secret n'en est pas moins infaillible. Voici ce que c'est : chacun fait estimer au juste ce qu'il vaut ; on connaît ainsi, à livres, sous et deniers, le tarif de sa capacité et de celle des autres, alors on peut s'assortir... Peut-être, monsieur Péters, votre capacité...

PÉTERS.

Mais, monsieur le baronnet, ma capacité, ma capacité, est celle d'un honnête homme !... une honnête capacité !...

JENKINSON.

Ah ! en Angleterre, où nous nous occupons avant tout du confortable, nous avons un remède pour ces cas désespérés.

MARIA.

Quoi donc ?

JENKINSON.

Le divorce.. Sans cela, où serait le confortable au logis ?

MARIA, à part.

Le divorce !... (Haut.) Péters, une voiture entre dans la cour : descendez donc.

PÉTERS.

C'est bon, on sait ce qu'on a à faire !... Vous êtes toujours pressée de m'envoyer là où vous n'êtes pas. Mais je vous avertis que, ce soir vous n'irez pas au bal comme à l'ordinaire, pendant que je garderai la maison. Je me révolte !... Je... Vous n'irez pas !

SCÈNE III.

MARIA, JENKINSON.

MARIA.

Oui, crie, crie bien fort !... Et moi, je vais préparer ma toilette pour le bal.

JENKINSON.

Et Péters?

MARIA.

En vérité, Monsieur, je suis trop malheureuse, je ne peux plus le souffrir.

JENKINSON.

Ah! je comprends...

MARIA.

AIR : Vaudeville du Premier prix.

Monsieur, c'est une chose étrange,
Peters me déplaît aujourd'hui ;
Voyez cependant comme on change !
Jadis j'eus de l'amour pour lui :
Cet amour, hélas! j'ai beau faire,
Je ne peux plus le retrouver. .

JENKINSON.

Quand celui-là s'en va, ma chère,
C'est qu'un autre vient d'arriver.

MARIA.

Par exemple !...

JENKINSON.

Je vous l'ai dit, je suis observateur. Une femme ne prend de la haine pour son mari que tout juste au moment où elle prend de l'amour pour un autre homme. Ainsi, voilà qui est convenu, Maria, vous avez amoureux.

MARIA.

Moi, un amoureux !... juste ciel!... Non, Monsieur, je ne voudrais pas faire de tort à Péters, je suis trop honnête femme pour cela... Seulement, je veux danser avec....

JENKINSON.

Avec?

MARIA.

Avec M. Ernest.

JENKINSON.

Ah !... Et qui est ce M. Ernest ?

MARIA.

Un capitaine, Monsieur, un capitaine de grenadiers... Comme on doit être fière d'être la femme d'un capitaine !

JENKINSON.

Pauvre Péters !

MARIA.

C'est un bien honnête homme que M. Ernest ! Et, comme il me l'a dit souvent, s'il m'a parlé d'amour, c'est que c'est plus fort que lui.

JENKINSON.

Ahie ! ahie !

MARIA.

Et vous disiez donc, Monsieur, qu'en Angleterre, quand on n'aime plus son mari, il y a un remède ?

JENKINSON, à part.

Diable !... Je me ferais un cas de conscience.

ROBERT, entrant.

Deux messieurs, une dame, un enfant, partis d'Anvers, viennent d'arriver dans l'auberge : M. Peters m'a dit de faire monter ici ce monsieur et cette dame.

JENKINSON.

Bon ! voici du nouveau : j'aime les auberges, moi ! C'est là le vrai domicile d'un curieux.

MARIA.

Entrez, Monsieur et Madame.

(Robert reste dans le fond.)

SCÈNE IV.

JENKINSON, MARIA, HORTENSE DERBOIS, GEORGES BELVAL.

BELVAL, parlant à la cantonade.

Restez en bas, attendez ; nous allons voir si l'appartement convient. (A Maria.) C'est vous, Madame, qui êtes la maîtresse de la maison ?

MARIA.

Oui, Monsieur, pour vous servir.

BELVAL.

Je parlais à un voyageur arrivé avec nous, et dont l'enfant malade réclame les plus grands soins. Auriez-vous pour eux un appartement tranquille ?

MARIA.

Tenez, Monsieur, celui-ci l'est parfaitement, le numéro quatre.

BELVAL.

Eh bien ! à la bonne heure.

MARIA, à Robert.

Robert, faites monter le monsieur qui est en bas, et conduisez-le

avec son enfant : passez par le grand escalier. (Robert sort.) Voyons maintenant ce qu'il faut à Monsieur et à Madame. J'ai bien là un appartement complet pour mari et femme ; mais, depuis huit jours, il est occupé par un jeune ménage.

HORTENSE.

Et, d'ailleurs, ce n'est pas ce qu'il me faut.

BELVAL.

Un joli logement pour Mademoiselle ; et vous me donnerez à moi une chambre où vous voudrez.

JENKINSON, à part.

Ah ! ils ne sont pas mariés.

MARIA.

J'ai ce qui convient. Voulez-vous me suivre dans cette pièce ? le numéro cinq.

HORTENSE.

Voyons ! venez avec moi, mon cher Georges.

BELVAL.

Très volontiers.

(Ils entrent, conduits par Maria, dans le numero cinq.)

SCÈNE V.

JENKINSON, seul.

Allons, voici de la besogne pour moi ! Il faut qu'avant deux heures j'aie fait connaissance avec ces nouveaux venus, et que je sache au juste ce qu'ils sont. Ils arrivent de Belgique. Ah ! il s'est passé dans ce pays-là des choses curieuses, et je n'y étais pas !... Goddem ! les peuples devraient bien ne pas se mettre en train tous à la fois ; on ne peut pas être partout en même temps.

SCÈNE VI.

JENKINSON, LORD CLIFFORD, sortant du numéro quatre.

CLIFFORD.

Comment ! nulle part personne pour me répondre !

JENKINSON.

Que vois-je? Je ne me trompe pas! c'est lord Clifford, mon ancien ami!

CLIFFORD.

Vous ici, Jenkinson!

JENKINSON.

Oui, vraiment, et c'est ma bonne étoile qui vous amène aux eaux de Baden au moment où je m'y trouve. Après deux années de séparation!... Ah! embrassons-nous.

CLIFFORD.

Moi aussi, je suis bien aise de vous rencontrer.

JENKINSON.

Ah çà! que venez-vous faire ici? Vous n'êtes pas malade?

CLIFFORD.

Mon fils est fort souffrant, et je cherchais quelqu'un pour avertir un médecin.

JENKINSON.

Oh! c'est facile. (Il sonne.) On va venir: ce cher enfant! Nous le guérirons ici. Quand j'ai quitté Londres, il y a deux ans, il avait dix-huit mois à peine!... Sa mère doit être bien affligée?

CLIFFORD, douloureusement.

Sa mère!..

JENKINSON.

Oui; comment se porte-t-elle, cette aimable lady Clifford? Toujours jolie, n'est-il pas vrai? Et vous, toujours amoureux?... Ah! dame, je vous en voulais d'avoir épousé une Française; mais quand je l'ai connue, je vous ai pardonné.

CLIFFORD.

On ne vient pas! Je suis impatient...

JENKINSON, sonnant de nouveau.

Attendez, ils vont arriver; les garçons ne savent auquel entendre. Mais vous ne me répondez pas. Parlons de lady Clifford; donnez-moi de ses nouvelles; vous savez que j'étais un de ses admirateurs.

CLIFFORD.

Merci, mon cher Jenkinson, merci!

JENKINSON.

Comme vous êtes froid avec moi! Est ce que vous m'en voulez? J'ai été deux ans sans vous écrire, c'est vrai, mais vous me connaissez, je suis toujours sur la grande route.

CLIFFORD.

Oui, je le le sais... Je ne vous en veux pas.

ROBERT, garçon d'auberge, entrant.

Ces Messieurs ont sonné ?

CLIFFORD.

Ah ! je vous prie, mon ami, d'aller promptement chercher un médecin ; vous l'amènerez dans mon appartement. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

ROBERT.

J'y cours, Monsieur.

(Il sort.)

CLIFFORD.

Je retourne près de mon fils ; je vous reverrai, Jenkinson ; à bientôt.

JENKINSON.

Au moins, veuillez déposer mes hommages aux pieds de lady Clifford.

CLIFFORD, à part, en sortant.

Elle ! toujours elle !...

(Il rentre dans le numéro quatre.)

SCÈNE VII.

JENKINSON, HORTENSE, puis BELVAL, MARIA.

JENKINSON, seul.

Diable ! Sa conduite avec moi n'est pas naturelle. Il a quelque chose, c'est sûr ! Je le trouve changé... Oh ! je finirai bien par tout savoir.

HORTENSE, à Maria.

Voilà qui est convenu, Madame ; cet appartement me suffira : veuillez le faire préparer.

MARIA.

Il sera disposé dans un instant.

(Elle sort.)

JENKINSON.

Mes aimables voisins me permettront-ils de leur offrir mes services ? Aux eaux, il faut abréger le cérémonial et faire connaissance dès le premier jour : Je me nomme Jenkinson, baronnet anglais ou plutôt cosmopolite, mille livres sterling de revenu, voyageant par goût, aimant la vie par curiosité, serviable par nature, et prêt à vous donner tous les renseignements, à vous rendre tous les bons offices que se

doivent entre eux des gens qui, pendant deux mois, vont se voir tous les jours, pour ne plus se rencontrer peut-être que dans la vallée de Josaphat.

BELVAL.

Nous sommes reconnaissants, Monsieur...

JENKINSON.

Vous voyez que je ne me fais pas tirer l'oreille pour dire qui je suis. A votre tour, maintenant.

HORTENSE, à part.

Il est original, ce monsieur.

BELVAL, souriant, imitant Jenkinson.

A la bonne heure! je n'ai point de raison pour ne pas imiter votre franchise. Je me nomme Georges Belval ; je suis Français, et j'étais allé à Anvers où je devais recevoir la main de mademoiselle Hortense Derbois, fille d'un riche négociant de cette ville, lorsqu'une révolution et un bombardement sont arrivés tout exprès pour retarder mon bonheur.

JENKINSON.

Un bombardement !... Oh ! que je vous porte envie !

HORTENSE.

Mais il n'y a pas de quoi.

JENKINSON.

Je vous demande pardon : c'est un beau spectacle que j'ai manqué là!... Enfin, il faut se résigner ; je serai peut-être plus heureux une autre fois. Ah ça ! vous venez à Baden pour vous distraire? Vous avez raison : on fait ici les plus heureuses rencontres ! Je l'ai éprouvé tout à l'heure encore, en retrouvant un ancien ami que je n'avais pas vu depuis deux ans : ce bon Clifford! Cela m'a fait un plaisir!...

HORTENSE.

Mon tuteur !

JENKINSON.

Clifford, votre tuteur!... Vous êtes donc...

BELVAL.

Orpheline depuis dix-huit mois, et confiée par le testament de son père à l'amitié de lord Clifford, qu'elle ne connaissait pas, mais qui, par les plus nobles qualités, a bien vite acquis des droits à notre respect et à notre attachement.

JENKINSON, passant entre Hortense et Belval.

Je le crois bien! c'est peut-être l'homme le plus honorable des trois royaumes. Vous connaissez le proverbe français : les amis de nos amis... Ainsi, touchez là. Les eaux, voyez-vous, c'est ce qu'il y a de

plus divertissant : du matin au soir, tout le monde s'amuse !... Il y a bien quelques vrais malades qui sont forcés de s'occuper un peu de leur santé, et cela leur fait perdre du temps : c'est incommode. Le séjour des eaux ne convient réellement qu'aux gens qui se portent bien.

HORTENSE.

C'est juste.

JENKINSON.

Sans adieu, mes jeunes amis, et fiez-vous à moi pour vous mettre au fait de tout ce qui se passe ici.

AIR : Sous ce riant feuillage (Contredanse de *la Fiancée.*)

Toujours changeant de place,
Tout connaître est mon goût :
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je sais tout, je vois tout.

Qu'à moi l'on se confie ;
Car, sur chaque habitant,
Une biographie
N'en apprendrait pas tant.

ENSEMBLE.

Toujours changeant de place, etc.

HORTENSE ET BELVAL.

Toujours changeant de place,
Tout connaître est son goût ;
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Il sait tout, il voit tout.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, BELVAL, puis MARIA.

HORTENSE.

Il est plaisant, ce monsieur ! Je n'ai jamais vu un Anglais si communicatif

BELVAL.

Il paraît obligeant, il est l'ami de votre tuteur, il pourra nous être utile. Mais je voudrais, ma chère Hortense, trouver ici une femme aux soins de laquelle nous puissions vous confier, car seule avec nous ..

MARIA, qui a entendu en entrant.

Oh ! Monsieur, c'est facile : j'ai votre affaire. Une jeune dame qui

loge là avec son mari. Ce sont des gens bien aimables : un ménage comme on n'en voit pas ! Ils sont toujours du même avis, ils ne se plaisent qu'ensemble ; les bals, les fêtes, c'est pour eux comme rien du tout. Ils s'aiment tant !... Ah ! c'est bien agréable d'être la femme de celui qu'on aime !... Sage et heureuse en même temps !... C'est déjà si difficile d'être l'un des deux !...

HORTENSE.

Vraiment ?

MARIA.

Oh ! j'en sais quelque chose.

AIR : Mais à son âge ainsi qu'au vôtre. (Vadeboncœur.)

La plus sage, la plus sensée
Peut-elle répondre qu'un jour
Elle ne sera point placée
Entre le devoir et l'amour ?
L'un nous retient, l'autre nous presse :
Il faut donc vivre en choisissant
Du bonheur, ou de la sagesse ?...
Ma foi, c'est bien embarrassant !

HORTENSE, riant.

Ah ! ah ! la maîtresse d'auberge qui fait de la morale ! Et comment se nomme cette dame ?

MARIA.

Madame Émeline de Murville.

BELVAL.

Murville ! Émeline !... Oh ! je suis en pays de connaissance.

MARIA.

Tenez, justement, la voici qui vient. Laissez-moi faire.

SCENE IX.

MARIA, ÉMELINE, sortant du numéro six, BELVAL, HORTENSE.

MARIA.

Madame, ce sont des voyageurs qui désirent vous parler.

(Émeline sourit et salue.)

BELVAL.

Pardon, Madame, de cette singulière présentation ! Peut-être ne sommes-nous pas entièrement étrangers les uns aux autres : votre

nom vient de me rappeler un ancien compagnon de voyage. J'ai parcouru l'Italie il y a deux ans avec M. de Murville.

ÉMELINE.

Seriez-vous monsieur Georges Belval ? Edouard m'a plus d'une fois parlé de vous.

BELVAL.

Je suis reconnaissant de son souvenir. Permettez-moi, Madame, puisque je ne vous suis pas tout à fait inconnu, de solliciter votre protection pour mademoiselle Hortense Derbois. Plus heureux que moi, Edouard, je le vois, a enfin obtenu la main de celle qu'il aime, et moi j'attends encore le moment où ma chère Hortense pourra me donner la sienne.

ÉMELINE, passant entre Belval et Hortense.

Soyez la bien venue, Mademoiselle, et veuillez me traiter en amie.

MARIA.

Quand je vous disais que vous vous conviendriez à merveille !... C'est une fameuse protection pour une jeune demoiselle, qu'une personne si vertueuse !

ÉMELINE, un peu embarrassée.

Je peux du moins comprendre vos peines, Mademoiselle, car de longs obstacles s'opposèrent aussi à mon bonheur, et ce n'est que depuis deux mois que je suis l'heureuse épouse de celui que j'ai aimé pendant cinq ans sans espoir.

HORTENSE.

Croyez à toute ma gratitude. (A Belval, en souriant.) Cinq ans de constance ! Georges, quel exemple !

MARIA.

Cinq ans ! c'est fort.

BELVAL.

Je dois dire, à la louange de notre sexe, qu'Edouard ne fut pas moins fidèle.

ÉMELINE.

Jugez, Monsieur, quels furent sa douleur et son ressentiment, quand un homme sans délicatesse abusa de l'autorité paternelle pour obtenir ma main !

HORTENSE.

Vous avez été mariée à un autre ! Ah ! que sont nos malheurs comparés à celui-là ?

ÉMELINE.

Édouard était absent, on me trompa, et mon père profita d'un moment de dépit pour me faire contracter à seize ans l'engagement d'être à un homme que je détestais.

HORTENSE.

Et vous avez eu le bonheur.... le malheur de devenir veuve?

MARIA, à part.

C'est ça qu'elle est si bonne!... La grande habitude du mariage!

ÉMELINE, avec une sorte d'embarras.

Dès que je fus libre de disposer de ma main, tous mes rêves de bonheur se réalisèrent.

MARIA.

Voici M. de Murville.

(Elle sort quand il est entré.)

SCÈNE X.

BELVAL, HORTENSE, ÉMELINE, EDOUARD, tenant des lettres et des journaux.

ÉDOUARD, s'arrêtant étonné.

Émeline avec du monde!... ah!

ÉMELINE.

Venez, Édouard, renouveler connaissance avec un ancien ami, et offrir vos hommages à sa jolie fiancée.

ÉDOUARD, d'un air peu content.

C'est vous, monsieur Belval! Je vous souhaite le bonjour.

BELVAL.

Forcé de fuir Anvers au moment de notre mariage, je m'estimerai heureux si vous me permettez de placer ma future compagne sous la protection de madame de Murville.

ÉDOUARD, troublé.

Sous sa protection!... Émeline est si jeune!

HORTENSE, bas à Belval.

Il n'a pas l'air très empressé de nous accueillir.

ÉMELINE, à Édouard.

Mais votre mère et votre sœur, que nous attendons à tout moment, me seconderont dans ce soin si doux... si honorable.

ÉDOUARD, [illegible].

Ma mère!... ma sœur!... Elles ne viendront pas.

ÉMELINE, troublée.

Ah!

BELVAL, à part.

Il semble bien préoccupé!

ÉDOUARD, remarquant le trouble d'Émeline, et faisant un effort sur lui-même.

Mais nous tâcherons de les remplacer. Soyez convaincu, mon cher Georges, de toute mon amitié et du plaisir que j'aurais à vous être utile. (Il regarde Hortense.) Permettez aussi, mon ami, que je vous fasse mon compliment.

HORTENSE, bas, à Belval.

Allons, il redevient aimable.

BELVAL.

Nous sommes arrivés avec le tuteur de mon Hortense, et sous vos auspices notre mariage pourra s'accomplir ici.

HORTENSE.

Oh ! attendez, monsieur Georges... Puisque notre union a été retardée, je veux prendre encore le temps de réfléchir.

BELVAL.

Toujours des délais !

HORTENSE.

Que voulez-vous? nous autres, pauvres femmes, nous n'avons qu'une seule chance dans notre destinée. Quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est fini... car il n'est pas souvent permis de faire comme vous, Madame, de mettre deux fois à la loterie.

(Émeline fait un mouvement.)

ÉDOUARD, bas.

Qu'entends-je? Ils savent donc?...

BELVAL.

Vous fixerez vous-même l'époque de mon bonheur. Tous mes désirs, ma chère Hortense, sont que vous n'éprouviez jamais un regret.

HORTENSE.

Il y a ici, dit-on, des bals, des fêtes ; nous visiterons tout, car vous me parlez sans cesse du bonheur, et vous savez, mon cher Georges, que je n'y crois guère.

ÉMELINE.

Que dites-vous, Mademoiselle?

HORTENSE.

Eh! mon Dieu, Madame !

AIR : Et voilà ce que j'ai fait. (*Léocadie.*)

Une chimère, un doux mensonge
Séduit le pauvre genre humain ;
On marche, et, poursuivant un songe,
On croit voir au bout du chemin

Le bonheur qui nous tend la main
Il recule sans qu'on s'en doute ;
Eh bien ! s'il se tient éloigné,
Prenons les plaisirs sur la route,
C'est toujours (bis.) autant de gagné !

ÉMELINE.

Voilà de la philosophie.

HORTENSE.

Vous voudrez bien m'accompagner, n'est il pas vrai, Madame ? A peine entrés ici nous avons fait la connaissance d'un Anglais fort divertissant ; je vous le présenterai.

ÉDOUARD, vivement.

Un Anglais !... non, jamais !... Je ne veux point recevoir un Anglais.

BELVAL, étonné.

Que dites-vous?

ÉDOUARD, se remettant et souriant.

Rien n'est plus ennuyeux au monde qu'eux et leur pays.

BELVAL.

Vous m'étonnez ! vous, Edouard, qui avez étudié l'Italie pour apprendre ce qu'a été le genre humain, il faut visiter l'Angleterre pour prévoir ce qu'il sera.

ÉDOUARD.

Je l'ai parcourue, et je la compare à une grande boutique servie par des commis de mauvaise humeur. Tout y est soumis à des calculs d'intérêt, tout s'y meut par des combinaisons ; et, jusqu'à leur personne, tout me semble si régulier, si loin de la nature, que je suis toujours tenté de tourner autour d'un Anglais pour découvrir les contrepoids qui le font mouvoir et parler.

ROBERT, entrant du fond.

Mademoiselle, le médecin qu'on a demandé vient d'arriver.

HORTENSE.

C'est pour le fils de mon tuteur : cet excellent ami, si digne d'être heureux, regrette la mort d'une femme qu'il chérissait, et il craint pour la vie de l'enfant qui seul le console de la perte de sa mère. Permettez que nous allions nous unir à ses soins, et veuillez recevoir de nouveau tous mes remerciements.

ÉDOUARD.

A revoir, mon cher Georges ; et comptez sur nous.

HORTENSE, à Émeline.

Air : Walse de Robin des Bois.

Vous m'accordez, sans me connaître,
L'appui que j'avais envié ;
Mais un jour changera peut-être
La bienveillance en amitié.
Croyez à ma reconnaissance.

BELVAL.

Pour moi quel bonheur imprévu
De pouvoir placer l'innocence
Sous les ailes de la vertu !

ENSEMBLE.

HORTENSE.

Vous m'accordez, etc.

ÉMELINE.

Oui, le plaisir de vous connaître
Bientôt doublera de moitié ;
Car un jour changera peut-être
La bienveillance en amitié.

BELVAL.

Vous lui donnez, sans la connaître,
L'appui qu'elle avait envié ;
Mais un jour, etc.

ÉDOUARD, à Belval.

En vous voyant ici paraître,
Mon plaisir double de moitié ;
Plus on apprend à vous connaître,
Plus on se livre à l'amitié.

SCÈNE XI.

ÉMELINE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ma chère Émeline, je me rejouis de cette circonstance imprévue : une compagne aimable et jeune va vous distraire dans cette vie retirée que nous menons.

ÉMELINE.

Me distraire!... En ai-je besoin? Non, seule avec mon Édouard, je trouve tout ce que j'ai rêvé de bonheur sur la terre.

ÉDOUARD, *tendrement.*

Bonne Émeline ! .. toi aussi, tu suffiras seule à mon bonheur.

ÉMELINE.

Ah ! comme l'amour sait compenser tous les sacrifices qu'il fait faire !

ÉDOUARD.

Tu es mon amie, mon bien suprême !... Mais je veux voir les autres rendre justice à celle que j'aime : j'ai tremblé que tu ne fusses méconnue de gens frivoles bien peu dignes de t'apprécier ; et je sais gré à Belval de t'avoir confié sa future compagne... Car le monde, à ce qu'il paraît, t'a instruit de tes premiers liens ? ou bien toi-même tu lui as dit ?...

ÉMELINE, *avec embarras.*

Il sait que je fus mariée.

ÉDOUARD.

Et que...

ÉMELINE.

Et que... je devins libre.

ÉDOUARD.

Qu'un amour passionné l'emporta sur le devoir ; qu'il nous fit tout braver ?

ÉMELINE.

Édouard, au nom du ciel, ne me condamne pas !... Cet amour est mon bonheur ; que ne peut-il être aussi ma gloire !... Pardonne ! je n'ai pas eu le courage de rougir aux yeux de ton ami ; devant l'homme qui te connaît si noble, si délicat, si fier, j'ai craint d'avouer que ta compagne fut coupable ; que l'opinion l'a flétrie pour avoir publiquement rompu ses premiers liens.

ÉDOUARD.

Comment ! il ignore qu'un divorce...

ÉMELINE.

Il ignore que mon premier époux vit encore ; qu'il fut abandonné par celle qui avait juré de lui être fidèle... Il m'a cru libre d'être heureuse, et notre bonheur, Édouard, fut payé si cher que je n'ai pas osé dire à quel prix je l'ai acheté.

ÉDOUARD.

Ah !... Et quand il saura tout ?...

ÉMELINE.

Qu'il ne l'apprenne pas ! mon mariage fut cassé en Angleterre ; ici, l'on ne nous connaît pas... notre secret peut rester ignoré.

ÉDOUARD.

Tromper !... mentir !... y pensez-vous, Émeline ?

ÉMELINE.

Faudra-t-il donc, Édouard, que je vous voie rougir devant le monde, ou souffrir dans la solitude ?

AIR : Je conçois que pour le séduire (*Espionne.*)

Ai-je donc perdu mon empire ?
Oubliez-vous les jours sereins
Où vous me disiez qu'un sourire
Loin de vous chassait les chagrins ?
Mes yeux levés sur l'époux que j'adore,
Ont vu les siens se ranimer...
Comme autrefois je vous regarde encore...
Ce regard n'a-t-il plus ce qui sut vous charmer !

ÉDOUARD.

Émeline !...

ÉMELINE.

Alors, à vous plaire attentive,
Si je vous voyais soucieux,
A ma harpe longtemps oisive
J'arrachais des sons gracieux ;
Mes doigts erraient sur la corde sonore ,
Et je chantais le bonheur de s'aimer...
Comme autrefois, Monsieur, je chante encore...
Ma voix n'a-t-elle plus ce qui sut vous charmer ?

ÉDOUARD.

Ah ! mon Émeline peut-elle le penser ?

ÉMELINE.

Eh bien ! laissons à ces jeunes gens une erreur que je n'ai point cherché à faire naître, et profitez des distractions qu'ils vous offrent.

ÉDOUARD.

Quand ce moyen ne serait pas impraticable, pensez-vous, Émeline, que l'honneur permettrait de l'employer? Moi , me condamner à une vie de mensonge!... non ! quand l'amour que vous m'inspirez me fit braver les préjugés pour vous arracher à l'homme odieux qui vous rendait si malheureuse, il fallut bien payer notre bonheur d'une partie de notre considération : eh bien ! plus le monde nous juge défavorablement, plus nous devons tâcher d'être irréprochables pour le contraindre à nous rendre un jour son estime. Car, je l'avoue, Émeline, l'estime des autres et celle de moi-même sont, avec vous, nécessaires à mon existence. Point de mystère, point de mensonge. J'instruirai Georges, et, s'il le faut, eh bien ! nous partirons.

ÉMELINE.

Mais s'il consentait à laisser Hortense près de moi, à me charger de la conduire dans le monde !

ÉDOUARD.

Dans le monde ! Pour voir, comme dans les salons de Paris, les gens sévères s'éloigner de vous, et les étourdis vous faire la cour !... N'est-ce pas pour cela que nous avons voyagé ?

ÉMELINE, tendrement.

Vous me reprochez ma situation, mon ami !... Et pourtant j'ose dire... que vous seul n'en avez pas le droit.

ÉDOUARD, d'un ton caressant.

Chère Émeline !... pardonne et vivons l'un pour l'autre.

ÉMELINE.

Eh bien ! oui, nous partirons. On croira qu'une affaire soudaine, une lettre reçue à l'instant... Quand vous êtes entré, Édouard, vous en teniez à la main, que disent-elles ? votre sœur ne viendra donc pas ? Elle me fuit ?... Hélas ! je m'en doutais.

ÉDOUARD, [illegible]

Nous la reverrons un jour.

ÉMELINE, s'approchant de la table [illegible]

La lettre de votre mère... elle est là !... je n'ose la lire !... Mais en voici qui n'ont point été ouvertes.

ÉDOUARD.

Eh bien ! ce soin vous regardera, mon amie : recevez cette marque de confiance en réparation de ma mauvaise humeur.

ÉMELINE.

Voyons donc... Une lettre d'Anvers ! Elle nous est renvoyée de Paris... (Elle l'ouvre.) Ah ! (Elle rejette la lettre.) C'est de lui !

ÉDOUARD.

De qui ? Qu'avez-vous, Émeline ?... O ciel ! vous pâlissez !..

ÉMELINE.

De l'époux que j'ai abandonné.

ÉDOUARD.

Homme cruel et vindicatif !... Que nous veut-il encore ?

Il va pour déchirer la lettre.

ÉMELINE.

Arrête, Édouard !... Il n'a que trop à se plaindre de nous.

ÉDOUARD.

Du moins laissez-moi lire : je ne souffrirai pas plus longtemps son insolence. (Il lit.) « Lord Sidney Clifford ne veut rien conserver de ce qui ap-
« partenait à madame de Murville : il joint ici un acte au moyen duquel
« il lui sera payé la somme qu'il y a cinq ans il avait reconnue comme
« formant sa dot. En nommant le père de madame de Murville exécu-

« teur de cet acte, lord Clifford désire ardemment offrir à celle qui « en est l'objet une occasion de se rapprocher d'un père si justement « chéri et respecté. »

(Il froisse la lettre avec emportement.)

ÉMELINE.

Quelle incroyable générosité! Un don si considérable...

ÉDOUARD.

Il veut encore l'emporter sur moi!... Son orgueil se flatte de m'humilier.

ÉMELINE.

Ah! Édouard, un plus noble motif l'a décidé sans doute.

ÉDOUARD.

Vous avez de lui une bien haute opinion!

ÉMELINE.

Je ne vous ai jamais vu, mon ami, vous fâcher ainsi contre moi.

ÉDOUARD.

Devoir quelque chose à un homme qui... nous méprise!...

ÉMELINE.

Je refuserai.

ÉDOUARD.

Oui, certes, vous refuserez!... Et votre père m'accusera... Et moi-même, comment remplacer ce que je vous ferai perdre? Ma fortune...

ÉMELINE.

Qu'importe? ton amour vaut mieux que tous les trésors du monde! Et si tu pouvais trouver le bonheur près de ton Émeline, qu'aurait-elle à désirer sur la terre?

ÉDOUARD.

Le bonheur!

ÉMELINE.

Dis, Édouard, m'aimes-tu?

ÉDOUARD.

Si je t'aime?...

ÉMELINE.

Eh bien! que nous fait l'opinion du monde?

ÉDOUARD.

Mais pourquoi ce don, si ce n'est pour nous humilier? car il n'est pas généreux, cet homme. Nulle grande qualité ne le distingue, ne me l'avez-vous pas dit? Sans élévation dans l'âme, sans esprit, il n'a pas su vous apprécier; il ne vous aimait pas, et quand vous l'avez voulu quitter, lui-même il pressait votre divorce. N'est-il pas vrai, Émeline?

ÉMELINE.

Non, il ne m'aimait pas. Toutes mes actions lui semblaient indifférentes ; il consentit sans regret à se séparer de moi, et du moins je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait son malheur... Son cœur, insensible et froid, doit m'inquiéter encore pour... l'enfant que la loi m'a forcée de lui laisser.

ÉDOUARD.

Ah !... de grâce, Emeline !...

ÉMELINE.

Mon ami, mes volontés sont les vôtres.

ÉDOUARD.

Je renverrai cet acte... n'en parlons plus !

SCÈNE XII.

ÉMELINE, PÉTERS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous, Péters ?

PÉTERS.

Pardon, excusez, Monsieur et Madame, si je vous dérange ; mais eu égard à mon accident, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

ÉMELINE.

Qu'avez-vous donc, Péters ? Vous paraissez consterné : serait-il arrivé quelque malheur à votre femme ou à votre enfant ?

PÉTERS.

Il ne manquerait plus que cela !

(Édouard s'est assis près de la table, et réfléchit sur l'acte qu'il tient encore à la main.)

ÉMELINE.

Qu'est-ce donc ?

PÉTERS.

Vous, dont le ménage est si heureux, si vous saviez de quoi il retourne dans le mien ?...

ÉMELINE.

Si je peux vous être utile, parlez.

PÉTERS.

Oui, je parlerai : vous êtes si bonne, Madame, que vous ne me refuserez pas, j'espère, un conseil pour me tirer d'un mauvais pas. Voici mon affaire : Je crois que ma femme est à la veille d'être amoureuse.. je pourrais même dire que c'est fait.

ÉMELINE.

Amoureuse... de vous ?

PÉTERS.

Ah bien oui ! de moi !... est-ce que je me plaindrais ?... Pas du tout : c'est d'un capitaine de grenadiers ; vous voyez que c'est bien différent !... Et ce maudit Anglais qui loge ici lui a dit que dans son pays on pouvait changer de mari ; il lui a parlé de saints-simonistes, de capacités, que sais-je ? Depuis ce moment-là, elle croit que la capacité d'un capitaine... Elle ne rêve plus que les coutumes des Anglais... Ah ! monsieur votre époux a bien raison de ne pas aimer ces gens-là.

ÉMELINE, troublée.

Quoi ! votre femme voudrait divorcer ?

PÉTERS.

Ni plus, ni moins.

ÉDOUARD, sortant de sa rêverie et avec humeur.

Et que voulez-vous que nous fassions à cela.

PÉTERS.

Ah ! voilà ! Je voudrais que Madame, en qui Maria a grande confiance, voulût bien lui dire que ce serait un mauvais trait de quitter comme ça son mari et son enfant.

ÉMELINE, à part.

Ciel !...

PÉTERS.

Moi encore qui lui ne refusais rien, qui n'avais d'autres volontés que les siennes !...

AIR : Un petit coin.

Je n' disais mot ! (bis.)
Quand y avait un' fête, Madame,
On m' faisait garder le marmot :
Je n' disais mot : (bis.)
Les aut' dansaient avec ma femme,
Tandis qu' moi, la colèr' dans l'âme,
J' berçais l'enfant... je n' disais mot.
Je n' disais mot, (bis.)
Lorsqu'à la cuisine sans cesse
On m'obligeait à soigner l' pot...
Je n' disais mot. (bis.)
Madame faisait la princesse,
Et moi, dévorant ma tristesse,
J'écumais... et je n' disais mot.

Et elle veut me planter là pour épouser un mauvais sujet qui la rendra malheureuse.

ÉDOUARD.

Un mauvais sujet!... elle a tort: Émeline, vous lui parlerez.

PÉTERS.

Quand je dis un mauvais sujet, ce n'est pas que je le connaisse, mais ça se devine. Vous pensez bien qu'un homme qui cherche à mettre à mal une pauvre jeune femme; qui veut l'arracher à ses devoirs, l'exposer à tous les caquets des voisins et des voisines, la brouiller avec ses parents, ça ne peut pas être autre chose.

ÉMELINE, très troublée.

Peut-être croit-il que lui seul peut faire son bonheur!

PÉTERS.

Laissez donc!.., Quand je vous dis, Madame, que je m'y entends mieux que lui à rendre une femme heureuse... Il faut que Maria soit devenue bien difficile!... On me l'a ensorcelée!... Mais vous pouvez lui dire que ce n'est pas celui-là qui devra la mépriser qui peut la rendre heureuse.

ÉDOUARD.

Péters!...

PÉTERS.

Oui, Monsieur, il faut que Madame lui dise cela.

ÉMELINE.

Moi!...

PÉTERS.

Attendez donc!... Que son mari se défiera d'elle: qu'il pensera que quand on a écouté un amoureux, on peut en écouter bien d'autres, que... que...

ÉMELINE, à part.

Mon Dieu! est-ce un avertissement du ciel?

ÉDOUARD.

C'est assez, Péters, laissez-nous.

PÉTERS.

Je vais vous envoyer Maria comme pour apporter quelque chose, et vous lui direz bien tout cela, n'est-il pas vrai?...

ÉDOUARD, à part.

Quoi donc! des choses pénibles, toujours, partout!

(Il est assis et pose sa tête sur sa main.)

PÉTERS.

C'est que j'ai peur que Madame n'oublie.

ÉMELINE.

Oublier!... Oh! non.

(Péters est sur le devant du théâtre; Édouard est plongé dans la rêverie; Émeline, un peu en arrière, a les yeux fixés sur Édouard.)

ÉMELINE, à part.

Quelle tristesse profonde! (En s'approchant d'Édouard et à demi-voix.) Comme vous êtes sérieux, Édouard!

ÉDOUARD, toujours assis, avec humeur.

Puis-je avoir sur mes lèvres un éternel sourire?

ÉMELINE.

Mon ami, quel ton sévère!... Auriez-vous déjà des regrets?

ÉDOUARD, se levant et ayant l'air de chasser une idée pénible.

Des regrets!... Non, j'ai tort... Je ne sais quelle pénible impression... Pardon, mon Emeline, pardon!

(Il l'embrasse.)

PÉTERS, qui est resté sur le devant.

En voilà un bon ménage!

ÉDOUARD.

Il faut que je sorte : Emeline, je vous retrouverai ici, n'est-ce pas?

(Il sort.)

PÉTERS.

C'est ça. Je vais envoyer Maria : les femmes s'entendent mieux entre elles ; les maris les gênent. Ah! Madame, vous qui êtes une si vertueuse épouse, vous me conserverez la mienne.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ÉMELINE, seule.

Il est sorti, rêveur, triste... Et moi!... Ah! depuis quelques jours le ciel semble prendre plaisir à réunir tout ce qui peut blesser mon cœur!... Et pourtant je suis la femme d'Edouard!... Quelquefois, il paraît heureux... Oui, quelquefois... Ah! quand on n'a que des momoments de bonheur, combien d'instants restent encore à la tristesse et aux regrets!... Comme cette lettre de lord Clifford l'a troublé!... Mais aussi d'où vient tant de générosité, quand le ressentiment serait si juste?... J'espérais trouver dans cette lettre le nom de mon fils... On ne m'en parle pas!... On ne me regarde plus comme sa mère!... Hélas!... ne l'ai-je pas quitté?

SCÈNE XIV.

JENKINSON, ÉMELINE.

Émeline va s'asseoir près de la table.

JENKINSON.

Encore une femme!... C'est peut-être cette belle voyageuse qui ne veut pas faire connaissance avec les Anglais?... Voyons! Il s'agit ici de

se présenter avec tous ses avantages, et de venger l'honneur du pays... Diable !... Elle paraît bien préoccupée ?... Tâchons d'attirer son attention... (Il s'approche.) Madame !... veut-elle permettre à un voisin...

ÉMELINE.

Quelle voix !... M. Jenkinson !...

JENKINSON.

Lady Clifford !...

ÉMELINE, à part, et se levant.

Ciel !... Il ignore tout !...

JENKINSON.

Mille pardons, milady !... Croiriez-vous que je vous prenais pour une voisine qui loge là, et qui n'aime pas les Anglais ? Vous qui êtes devenue notre compatriote !... Oh ! je me doutais bien que vous étiez du voyage.

ÉMELINE.

Oui... je suis venue... mais permettez que je m'éloigne.

JENKINSON.

Un instant, s'il vous plaît... Après deux années d'absence, est-ce ainsi qu'on reçoit un vieil ami ?... Souffrez du moins que je m'informe de votre santé.

ÉMELINE.

Elle est bonne... très bonne !... Je vous remercie.

JENKINSON.

Vous semblez embarrassée ?... Qu'y a-t-il donc ?... Votre mari m'a déjà donné quelques inquiétudes...

ÉMELINE.

Mon mari !...

JENKINSON.

Sans doute !... Lui aussi il a paru vouloir m'éviter ; il ne m'a point répondu quand je lui ai demandé la cause de sa tristesse, de sa pâleur ; car il est changé... très changé.

ÉMELINE.

Quoi donc, Monsieur ? que voulez-vous dire ?

JENKINSON.

Ce cher Clifford !... A-t-il donc été malade ? ou quelque grand chagrin l'a-t-il frappé ?

ÉMELINE.

Lord Clifford !... Comment ?

JENKINSON.

En vérité, il est méconnaissable... Et son cœur aussi paraît changé... Il m'a presque repoussé, moi son ancien camarade... Ah ! peut-être

m'en veut-il d'avoir été si longtemps sans donner de mes nouvelles! Mais, s'il est un peu fâché contre moi, je compte sur vous pour nous raccommoder; vous arrangerez cela, n'est-il pas vrai?

ÉMELINE, à part.

Il est ici!... Horrible situation!... Ah! échappons à ce supplice.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XV.

BELVAL, HORTENSE, ÉMELINE, JENKINSON.

HORTENSE, arrêtant Émeline.

Ne vous éloignez pas, Madame, je vous en prie; je venais vous chercher pour faire une promenade dans la ville.

BELVAL.

Le temps est superbe, le pays magnifique.

HORTENSE, remarquant Jenkinson.

Ah! la connaissance est faite avec Monsieur!...

JENKINSON.

Depuis longtemps: je suis un ancien ami du mari de Madame, et comme tel, je lui offre mon bras.

ÉMELINE.

Je vous le répète, je ne puis sortir en ce moment: excusez-moi.

JENKINSON.

Comment! vous nous refuseriez!...

BELVAL, bas à Hortense.

Cet Anglais me semble importun.

ÉMELINE.

Cela est impossible: pardon, encore une fois.

JENKINSON.

Quoi! c'est ainsi que vous accueillez le vieux camarade de votre mari!...

BELVAL, à demi-voix à Hortense.

Je parie que c'est un de ces fâcheux qui se vantent d'être les intimes de gens qu'ils connaissent à peine.

HORTENSE, de même

C'est possible.

SCENE XVI.

BELVAL, HORTENSE, EMELINE, JENKINSON, EDOUARD.

EDOUARD, *entrant.*

Encore du monde!...

ÉMELINE, *à part.*

Edouard!... que faire? que dire?

HORTENSE.

Monsieur de Murville, nous proposions une promenade à Madame.

JENKINSON.

Ah!... ce Monsieur est de votre société?

BELVAL.

Comment?... (*[illegible]*). Eh bien! qu'ai-je dit? Il ne le connait pas!. . Amusons-nous à ses dépens. (*Haut, et passant entre Jenkinson et [illegible].*) Vous disiez donc, Monsieur, que le mari de madame est particulièrement connu de vous?

JENKINSON.

Parbleu! un ami intime!

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire?

BELVAL, *bas à Édouard.*

Laissez-moi faire; c'est un impudent drôle que nous allons confondre.

ÉMELINE, *avec intention à Édouard.*

Jadis, en Angleterre, Monsieur m'a connue.

ÉDOUARD.

En Angleterre!... ah!

BELVAL, *bas à Édouard.*

Ne dites rien, et laissez-moi l'interroger. (*Haut.*) Et depuis quand avez-vous quitté cet intime ami?

JENKINSON.

Depuis deux ans; mais il est bien changé.

HORTENSE.

Oui, tellement que vous ne le reconnaîtriez plus.

JENKINSON.

Oh! ce n'est pas à ce point : je l'ai bien reconnu tout à l'heure.

ÉDOUARD, troublé.

Comment !... tout à l'heure !

JENKINSON.

Il m'a semblé vieilli de dix ans.

ÉMELINE, à part.

Je suis à la torture !

BELVAL.

Vous l'avez donc revu ?

JENKINSON.

Ah ça ! combien de fois faut-il que je répète la même chose ?

ÉDOUARD.

Il est ici !...

HORTENSE, bas à Émeline.

Il paraît qu'il y a d'intrépides gascons en Angleterre.

JENKINSON.

En vérité, Messieurs, j'ai l'air de parler iroquois ! Tout le monde ouvre de grands yeux... Il me semble pourtant que je m'explique. (A Édouard.) Et vous, Monsieur, qui venez m'interroger, je ne sais pas pourquoi vous vous mêlez de la conversation : je ne m'adresse pas à votre femme peut-être ? On dit qu'elle n'aime pas les Anglais, ni vous non plus... Tant pis pour vous ! Mais que diable, laissez-moi causer avec la femme de mon ami.

ÉDOUARD.

Monsieur !...

ÉMELINE, à part.

Que devenir ?

BELVAL.

De votre ami !... De qui donc parlez-vous ?

JENKINSON.

Et parbleu ! vous devez bien le savoir, je parle de lord Clifford.

HORTENSE.

De mon tuteur !

BELVAL.

Lord Clifford !

JENKINSON.

Et tenez, le voici lui-même.

ÉDOUARD.

C'est lui !

ÉMELINE.

Malheureuse !

SCÈNE XVII.

HORTENSE, ÉMELINE, JENKINSON, CLIFFORD, BELVAL, ÉDOUARD.

JENKINSON.

Arrivez donc, mon cher ! Il y a ici je ne sais quel quiproquo ; votre femme n'a pas l'air de me connaître : venez nous mettre tous d'accord. (Lord Clifford a fait un mouvement en voyant Émeline ; Jenkinson, qui tient sa main, s'en aperçoit.) Eh bien ! vous tremblez !... Vous !...

HORTENSE, examinant Émeline.

Qu'est-ce donc ?... comme elle pâlit !... (Elle va la soutenir.) Vous connaissiez mon tuteur ?

ÉMELINE.

Éloignez-moi ! sa vue me fait mourir !

JENKINSON.

Comment ?... lady Clifford serait-elle brouillée avec son mari ?

BELVAL ET HORTENSE.

Lady Clifford !...

ÉMELINE, hors d'elle-même.

Clifford, Clifford !... ne me maudissez pas !

CLIFFORD.

Je n'ai jamais maudit que mon sort.

ÉDOUARD, passant vivement près d'Émeline, [illegible] et dans le plus grand trouble.

Remettez-vous, madame de Murville. ([illegible] un peu de Belval, Hortense et Jenkinson.) Je ne recule point devant la situation où je me suis placé... Mariée par force à Monsieur, quand son amour me donnait des droits sur elle, je les ai fait valoir... Maintenant elle est ma femme.

JENKINSON.

Sa femme !... qui l'eût deviné ?

BELVAL, à Hortense.

Nous la croyions veuve !

HORTENSE.

Et c'était un divorce !...

([illegible] d'Émeline.)

ÉDOUARD, [illegible] Clifford [illegible].

Je suis prêt, Monsieur, à vous offrir la seule satisfaction qui soit en mon pouvoir ! choisissez le temps et le lieu : je vous ai offensé, prenez ma vie, et la balance redeviendra égale entre nous ; car, à votre tour, vous m'aurez privé d'Émeline.

CLIFFORD, avec beaucoup de dignité.

Un duel!... Non, Monsieur, je refuse .. Les injures que j'ai reçues et les maux que j'ai soufferts sont de nature à exclure tout arrangement et toute satisfaction... Pourtant, je vous pardonne, et à vous aussi, Madame... si mon pardon peut rendre votre cœur plus calme et plus heureux! (A Belval, Hortense et Jenkinson.) Suivez-moi, mes amis, je venais ici vous chercher.

(Ils sortent; Émeline est assise et plongée dans l'abattement ; Édouard est sur le devant.)

SCÈNE XVIII.

ÉMELINE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Il sort!... homme glacé!... cœur de puritain!... il sort! en me jetant avec dédain un pardon offensant!... Et je ne pourrai jamais ni réparer, ni diminuer les torts qui lui donnent le droit de m'humilier!... Il y aura toujours un homme au monde qui me méprisera, qui osera me le dire!... Avec quelle dignité il me refusait!... Insensé que je fus de lui offrir l'occasion d'obtenir encore un avantage sur moi!... Comment le contraindre?... Je le provoquerai publiquement.

ÉMELINE, qui épiait tous les mouvements d'Édouard, se levant.

Qu'entends-je?... Édouard, que dites-vous?

ÉDOUARD.

Il est des cas où l'outrage et la haine vont si loin entre deux hommes que le monde ne peut plus les contenir ensemble, et que l'un doit céder la place à l'autre.

ÉMELINE.

Est-ce vous qui parlez? vous, Edouard!... Loin que la générosité de lord Clifford vous irrite, ne devrait-elle pas vous toucher?

ÉDOUARD.

Son éloge dans votre bouche! Émeline, il ne manquait plus que cela... Ah! sans doute c'est lui qui est noble et généreux... Je vous ai privé des avantages de votre fortune et de votre rang ; lui, il veille encore sur votre avenir... Et moi qui vous empêche d'accepter ses bienfaits, je suis injuste...

ÉMELINE, avec une grande douceur.

Ai-je dit cela?

ÉDOUARD.

Vous ne le dites pas... mais quelque jour, peut-être, je verrai le repentir dans votre cœur.. si je pouvais y lire!...

ÉMELINE.

Un soupçon... Toutes mes pensées ne vous sont-elles pas connues? suis-je capable d'artifice et de fausseté?...

ÉDOUARD.

Que sais-je?

ÉMELINE.

Juste Dieu! c'est vous qui m'accablez ainsi!... Ah! je connais la susceptibilité de votre orgueil: il est offensé... et vous oubliez tout! Édouard, reviens à toi!... Je n'ai dans le monde qu'un seul objet d'affection, c'est toi... Ma famille, mes amis, la société... j'ai renoncé à tout... Les femmes irréprochables s'éloigneraient de moi... et je ne pourrais aimer les femmes coupables... Oh! ne me repousse pas!... nos torts et nos malheurs sont les mêmes: nous seuls connaissons ce qui doit les excuser; le monde ne le sait pas: il ne peut nous rendre justice. Édouard, si nous cessions de nous aimer, que nous resterait-il? Nous sommes isolés sur la terre, et nous ne pouvons demander à l'avenir que de l'amour.

ÉDOUARD.

L'amour peut-il remplir seul toute une existence? la considération, l'estime des hommes ne sont-elles rien dans la vie?... Malheur à qui brave l'opinion!

ÉMELINE.

Ah!... autrefois vous ne parliez ainsi.

ÉDOUARD.

Autrefois!... Grand Dieu! craindre à chaque instant d'être contraint à rougir!... Cette situation est affreuse.

Il va sonner.

ÉMELINE.

Vous appelez?... que voulez-vous, Édouard?

SCÈNE XIX.

PÉTERS, ÉMELINE, ÉDOUARD.

PÉTERS.

Monsieur a sonné?

ÉDOUARD.

Des chevaux de poste à l'instant.

PÉTERS.

Partir!... Vous deviez rester ici deux mois?

ÉDOUARD.

Il faut que Madame s'éloigne.

ÉMELINE.

Moi !... pas sans vous, Édouard !

ÉDOUARD.

Émeline... il le faut !... Moi, je dois demeurer encore ; mais je vous rejoindrai... je vous rejoindrai... oui, bientôt.

ÉMELINE.

Je ne partirai pas ainsi.

ÉDOUARD.

Je ne veux pas que vous restiez ici une minute de plus ! Partez, Émeline !... Si mon repos et mon bonheur sont encore de quelque prix à vos yeux, partez ! Je ne veux pas qu'il puisse vous revoir ; que jamais, dans la vie, il puisse vous rencontrer et vous parler de nouveau.

ÉMELINE.

J'obéirai.

ÉDOUARD, à Péters qui est resté ébahi.

Eh bien ! ne vous ai-je pas demandé des chevaux ?

PÉTERS.

Pardon... je réfléchissais... Oh ! il a l'air d'un sournois, ce lord Clifford !

SCÈNE XX.

PÉTERS, HORTENSE, ÉMELINE, ÉDOUARD.

HORTENSE.

Lord Clifford !... Il demande des chevaux tout de suite.

PÉTERS.

Ah !... lui aussi !

HORTENSE.

Apprenez que son nom ne doit être prononcé qu'avec respect.

ÉDOUARD.

Ce nom me poursuivra-t-il toujours ?... Ah ! je n'y puis résister !... Rentrez, Émeline, et disposez-vous, je vous en prie, à remplir mes intentions. (A Péters.) Et vous, exécutez mes ordres ; que tout soit prêt pour le départ quand je rentrerai.

ÉMELINE.

Vous sortez ?

ÉDOUARD.

Je vais tout préparer : je reviendrai dans peu d'instants ; rentrez.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XXI.

ÉMELINE, PÉTERS, HORTENSE.

HORTENSE.

Ferez-vous enfin ce qu'on vous demande, monsieur Peters ?

PÉTERS.

Il n'y a pas de bon sens de partir comme ça!... L'enfant est très malade : et s'il allait rendre l'âme en route ?

ÉMELINE, qui s'acheminait lentement vers son appartement, s'arrête.

Malade !... que dites-vous ?... un enfant ?...

PÉTERS.

Sans doute, un beau petit garçon de quatre ans ; le fils de lord Clifford.

ÉMELINE, avec un cri déchirant.

Mon fils !...

HORTENSE, à Peters.

Allez donc.

PÉTERS.

Ils le veulent... Il le faut bien !...

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

HORTENSE, ÉMELINE, qui pendant la phrase de Péters s'est avancée vers la porte de l'appartement de Clifford.

ÉMELINE.

Mademoiselle... cet enfant, c'est mon fils !... Il est là... malade... Je le verrai.

HORTENSE.

Rassurez-vous, Madame : lord Clifford a pour lui tous les soins... qu'on pourrait attendre d'une mère.

ÉMELINE.

D'une mère!... Eh bien! une mère... coupable, et cruellement punie, vous adresse sa prière... souffrez qu'elle voie son fils !

HORTENSE, avec embarras.

Je ne puis... mon tuteur a défendu...

ÉMELINE.

Défendu que je voie mon enfant !

HORTENSE.

Un ordre général empêche qu'en son absence on laisse approcher personne... mais il va rentrer, et votre demande sans doute sera bientôt accordée.

ÉMELINE.

Oh! priez, suppliez pour moi!... L'indulgence doit porter bonheur à la vertu... Vous, à qui elle sera facile, plaignez-moi... plaignez celle qui n'a pas eu assez de force pour résister à l'amour.

(Hortense rentre chez lord Clifford.)

SCÈNE XXIII.

ÉMELINE seule.

J'ai tout sacrifié à cet amour!... me donnera-t-il du bonheur en proportion de ce qu'il m'a coûté?... Hélas!... je tremble déjà d'interroger le cœur d'Édouard... Tout est là!... S'il cessait de m'aimer?... Oh! chassons cette idée... Il n'y a plus rien pour moi dans la vie que l'amour d'Édouard... rien... pas même mon enfant!... Il est là... souffrant!... Et moi, moi, sa mère, je ne peux arriver à lui!... mes torts nous séparent. (Elle va près de la porte.) C'est une autre qui lui donne les soins, qui reçoit les caresses qui m'appartenaient!... Pardonne, mon fils, pardonne!... (Elle regarde autour d'elle, puis s'incline et joint les mains.) Mon Dieu! protége mon enfant, ne repousse pas la prière d'une mère... bénis-le!...

(A ce moment, Clifford arrive par le fond; il voit Émeline et s'arrête.)

SCÈNE XXIV.

CLIFFORD, ÉMELINE.

CLIFFORD, avec émotion.

Émeline!

ÉMELINE, se relevant vivement.

O ciel!

CLIFFORD, [illegible]

Vous ici, Madame!

ÉMELINE, [illegible]

Mon fils est là! Pardonnez...

CLIFFORD.

En cette occasion, le pardon n'est pas difficile.

ÉMELINE, s'enhardissant peu à peu.

Vous vous êtes montré bien généreux envers moi, Monsieur : je ne veux pas m'éloigner sans vous avoir remercié, et sans vous demander une grâce.

CLIFFORD.

Parlez.

ÉMELINE.

Quand je perds pour jamais mon unique enfant, me permettrez-vous, milord, de l'embrasser une dernière fois?

CLIFFORD.

Il m'est cruel, Madame, d'être forcé de résister à une telle demande; mais c'est impossible.

ÉMELINE.

Impossible!

CLIFFORD.

Pardonnez!... cet enfant, je vous le dois, il m'est bien précieux... c'est tout ce qui me reste...

ÉMELINE.

Eh bien!

CLIFFORD.

Il croit que... la mort... lui a enlevé sa mère.

ÉMELINE, faisant un mouvement de désespoir.

Ah!

CLIFFORD.

Quand vous l'avez quitté, il vous connaissait déjà; il vous aimait: il appelait et cherchait sa mère. Je n'eus pas la force d'avouer la vérité... Car il grandira... Et j'ai voulu que le nom de sa mère lui fût toujours cher et sacré.

ÉMELINE, profondément [illegible].

Est-il possible? Milord, il ne me reste plus qu'à vous faire mes adieux; à vous dire que je vous remercie encore de ce que votre générosité a voulu faire pour moi: mais c'est votre intention seule que j'apprécie... Le présent, je le refuse... Le contrat vous sera remis, Monsieur. Maintenant je me retire.

CLIFFORD.

Vous suis-je donc odieux à ce point que vous ne vouliez pas même accepter une faible marque de mon intérêt?

ÉMELINE.

Ah ! ce n'est pas à celle qui troubla votre vie d'accepter les preuves d'un intérêt qui la rend plus coupable encore envers vous. Gardez vos dons, Monsieur, ils me seraient inutiles dans la retraite où je dois vivre. C'est dans le monde, qui vous recherche et vous honore, que l'opulence peut avoir du prix. Aimé, riche et considéré, soyez heureux, Monsieur, et que rien ne rappelle les liens funestes qui vous ont uni à la malheureuse Émeline.

CLIFFORD.

Heureuse, voulez-vous dire ?

ÉMELINE.

Hélas !

Elle essuie une larme.

CLIFFORD, avec émotion.

Ah ! vous êtes heureuse ! Dites-le-moi, répétez-le-moi. J'ai besoin de croire à ce bonheur qu'il m'a fallu payer du mien.

ÉMELINE.

Quel langage !

CLIFFORD.

Et cependant, quelque malheureux que je sois, je l'eusse été plus encore en usurpant des droits qui ne doivent être accordés qu'à l'amour. Ces droits, je ne les eus jamais, le cœur seul peut les donner... mais j'en ai du moins à votre estime... Oui, Madame, maintenant que je ne dois plus vous revoir... Eh bien ! que ce dernier moment me justifie ! vous m'avez méconnu, vous ignorez encore quel sentiment m'a dirigé. Souffrez que ma conduite vous soit expliquée Écoutez-moi.

ÉMELINE, à part.

Que va-t-il me dire ?

CLIFFORD.

En recevant votre main j'ignorais que votre cœur ne pouvait plus se donner. Elle est à vous volontairement, me dit votre père. Et vous parûtes satisfaite. Vous pressiez le moment de notre union, rien n'indiquait un regret. Un seul instant votre gaieté factice m'inquiéta. « Pourquoi cet air agité, » vous disais-je ? le bonheur est plus calme. Vous me répondîtes en souriant ; et je ne croyais pas qu'un sourire, à seize ans, pût cacher le désespoir. Quand j'appris votre secret, il n'était plus temps. J'espérai que mes soins assidus pour votre bonheur, que ce titre de mère, que cette considération, cette opulence, dont vous jouissiez, vous attacheraient un jour à moi, et j'attendis. Mais quand vous m'avez dit : « Je ne puis être heureuse avec vous ; j'aime. » ai-je hésité ?... Vous le savez, de cet instant vous ne fûtes plus à moi ! Posséder Émeline et savoir qu'un autre possédait son cœur !... Oh !

non, jamais! Je fis le sacrifice complet : je vous rendis à celui que vous aimiez. Et moi, triste obstacle à l'accomplissement de vos désirs, je m'éloignai ; seul, désespéré, en faisant des vœux pour un bonheur dont l'idée cruelle me tourmente et me déchire encore.

ÉMELINE.

Qu'entends-je? Ah ! ne parlez pas ainsi. C'est sans regret que vous m'avez laissé vous fuir.

CLIFFORD.

Sans regrets que j'ai perdu les heures délicieuses passées près de vous! que j'ai renoncé à cette compagne que je m'étais choisie ! Sans regrets que je me suis dit : Je ne la verrai plus ! Je n'entendrai plus cette voix si douce ; je ne contemplerai plus cette figure charmante ! et un autre, un autre qu'elle aime, jouira de cette félicité que j'aurais payée de ma vie !

ÉMELINE, [illegible].

Ah! je serais trop coupable.

CLIFFORD.

Sans regrets! Quand un jour, une heure de l'amour d'Émeline eût suffi à mon bonheur!

ÉMELINE.

Par pitié, Monsieur, par pitié pour cette coupable Émeline, ne dites pas cela. Vous avez consenti...

CLIFFORD.

A tout sacrifier pour elle.

ÉMELINE.

Vous étiez calme, indifférent.

CLIFFORD.

J'étais au désespoir.

ÉMELINE.

Vous ne l'aimiez pas.

CLIFFORD.

Je l'adorais !

(Un moment de silence.)

ÉMELINE.

Grand Dieu! que de vertus!

CLIFFORD.

Dites : que d'amour !

ÉMELINE.

Est-il possible?

CLIFFORD.

Excusez une faiblesse involontaire. Vos larmes m'ont ôté la force de cacher ce secret si longtemps renfermé dans mon âme. J'étais pré-

paré à voir madame de Murville brillante et enivrée de son bonheur; j'aurais conservé mon courage... mais devant Émeline, pâle, tremblante et les yeux mouillés de pleurs, mon cœur s'est ému, lui seul a parlé, et la vérité s'est échappée malgré moi.

ÉMELINE.

Oh! pardonnez, Sidney; pardonnez à lady Clifford, car elle sera punie.

CLIFFORD.

Hélas! c'est madame de Murville qui est là, il n'y a plus de lady Clifford. Et mes adieux doivent être éternels... mais il me semble que je serai moins malheureux si vous pouvez dire que jamais Clifford ne connut un vœu d'Émeline sans qu'il fût exaucé. Vous désirez voir votre fils? eh bien! cela se pourrait sans qu'il vous reconnût.

ÉMELINE, très troublée.

Ce vœu, si cher à mon cœur, non, ne l'exaucez pas! Ce serait encore un bienfait! et c'est trop, milord, pour Émeline... pour madame de Murville.

CLIFFORD, attendri.

Venez... venez voir votre enfant!.. Un voile peut vous cacher, vous entendrez sa voix, vous retrouverez sur son visage quelques-uns des traits de sa mère! alors vous serez tranquille sur ma tendresse pour lui.

ÉMELINE.

J'ai tant désiré, depuis deux ans, revoir mon fils!... J'accepte. Oh! mes obligations envers lord Clifford sont telles que jamais rien ne pourra m'acquitter.

CLIFFORD.

Vous ne me haïrez plus?

ÉMELINE.

Haïr le plus noble et le plus généreux des hommes.

CLIFFORD

Votre cœur n'a donc plus de ressentiment?

ÉMELINE.

Il n'a que des remords.

CLIFFORD.

Venez près du berceau de mon enfant! Je croirai revoir un instant lady Clifford. Venez, le reste de ma vie doit être si malheureux!

(Il l'emmène dans son appartement; au même moment Jenkinson entre par le fond.)

SCÈNE XXV.

JENKINSON, puis PÉTERS

JENKINSON.

Ah ! c'est bien elle !... c'est bien lui ! lord Clifford et sa femme... non, madame de Murville, ensemble... là. Oh ! oh ! pour le coup, moi qui aime les choses curieuses, en voici une bonne !

PÉTERS, arrivant.

Vous voilà, Monsieur !... Et vous riez encore... vous qui avez ensorcelé toute la maison ! D'abord, c'est grâce à vous que je vais perdre ma femme.

JENKINSON.

C'est toujours ça de gagné.

PÉTERS.

Tous nos voyageurs s'en vont.

JENKINSON.

Il en reviendra d'autres.

PÉTERS.

Suis-je assez malheureux ?

JENKINSON, riant.

Il y a vraiment une expression de désespoir sur tous les visages d'hommes mariés.

PÉTERS.

Enfin, j'en perds l'esprit, oui, je deviens bête.

JENKINSON.

Pas possible !

PÉTERS.

Ma parole d'honneur !... j'oublie tout : M. de Murville est en bas, il fait arranger sa voiture, et je venais dire à sa femme de descendre. Voyons donc !

(Il va du côté de l'appartement de madame de Murville.)

JENKINSON.

Ce n'est pas la peine, elle n'est pas chez elle.

PÉTERS.

Tiens, je ne l'ai pas vue sortir.

JENKINSON, montrant le numéro quatre.

Elle est là.

PÉTERS.

Ah ! chez son ancien ?

JENKINSON.

Oui.

PÉTERS.

C'est singulier !... Est-ce que ?...

JENKINSON.

Dame ! ça s'est vu !

PÉTERS.

Oh ! ce serait drôle !...

JENKINSON.

Parbleu ! voici le nouveau ! Voyons comment les Français prennent les choses.

SCÈNE XXVI.

ÉDOUARD, PÉTERS, JENKINSON.

ÉDOUARD.

Eh bien ! Péters, ne vous ai-je pas dit de prier madame de Murville de descendre ? (Péters ne répond pas.) Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

PÉTERS, bas à Jenkinson.

Est-ce qu'il faut lui dire ?...

JENKINSON, de même.

Essayez ! Il est peut-être philosophe.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc ?... madame de Murville a-t-elle refusé de venir ?...

PÉTERS.

Refusé !... ah ! par exemple !... Je ne l'ai pas vue.

ÉDOUARD.

N'est-elle pas chez elle ?

PÉTERS, avec un gros soupir.

Non, Monsieur !

ÉDOUARD.

Où est-elle ? que signifie cet air bêtement mystérieux ?

JENKINSON.

La modération est le trésor du sage.

ÉDOUARD.

Tout cela commence à m'impatienter, je vous en avertis Péters, parlez, je vous l'ordonne.

PÉTERS.

Certainement, Monsieur, je suis dans une position à sentir tout le désagrément de ce qui vous arrive.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire? Ah! c'en est trop, à la fin!

PÉTERS.

Au reste, c'est Monsieur qui a été témoin... moi, je n'ai rien vu; et je sais ce qu'il en coûte pour parler mal à propos.

ÉDOUARD.

Oh! ma patience.. ma patience!... (A Jenkinson.) Voudrez-vous bien vous expliquer, Monsieur? Qu'avez-vous vu?

JENKINSON.

Chez les différents peuples où j'ai voyagé.

ÉDOUARD.

Ah!... Prétendrait-on se moquer de moi?... Où est madame de Murville? (Péters et Jenkinson se taisent.) Où est-elle? Au nom du ciel, parlez! (Péters montre du doigt l'appartement de Clifford.) Ici!... mais n'est-ce pas l'appartement de... lord Clifford?

PÉTERS.

Eh! mon Dieu, oui, Monsieur!

ÉDOUARD.

Madame de Murville n'est pas là... Vous n'oserez pas le dire.

PÉTERS.

Dame! c'est Monsieur qui l'a vue entrer.

ÉDOUARD.

Cela n'est pas... cela ne peut pas être.

JENKINSON.

Eh bien! vous avez raison, ne croyez pas... c'est le plus sage.

(La porte de Clifford s'ouvre doucement.)

ÉDOUARD.

La porte s'ouvre... Je tremble!... Ah! c'est elle!

PÉTERS.

Monsieur voit bien que je ne mentais pas.

JENKINSON, à demi-voix.

Suivez-moi, Péters; l'explication va sans doute être chaude.

SCÈNE XXVII.

ÉDOUARD, ÉMELINE, puis MARIA.

ÉDOUARD, à Émeline d'un ton sévère.

D'où venez-vous?

ÉMELINE, tremblante.

Je viens... j'étais allée...

ÉDOUARD.

Vous ne pouvez répondre... vos traits sont altérés... Il suffit... je ne veux rien savoir.

ÉMELINE.

Je prends le ciel à témoin!...

ÉDOUARD.

Ne jurez pas!... On peut douter de vos serments.

ÉMELINE.

Grand Dieu!...

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

Qu'ai-je entendu?... moi, souffrir son mépris!
Les criminels frappent-ils leurs complices?
L'ingrat m'outrage!... Est-ce donc là le prix
De mon amour et de mes sacrifices?
Quel asile puis-je trouver,
S'il vient aussi me reprocher mon crime?
Et si, pour lui, quand j'osai tout braver,
La main qui doit me relever,
Autour de moi creuse l'abîme?

ÉDOUARD.

Épargnez-moi vos reproches.

MARIA, s'arrêtant à la fenêtre de droite.

Ah! une querelle... entre eux!... Écoutons.

ÉDOUARD, à Émeline.

Ne vous avais-je pas défendu...

ÉMELINE.

Pardonnez!... J'ai désiré embrasser mon enfant.

ÉDOUARD.

Votre enfant!... il est à lord Clifford.

ÉMELINE.

Ne suis-je plus sa mère?

ÉDOUARD.

Pour vous, n'ai-je pas quitté la mienne?

ÉMELINE.

Édouard!...

ÉDOUARD.

Nous avons cherché ensemble un bonheur impossible : l'espoir s'est évanoui, pour faire place aux regrets... Eux seuls nous restent.

ÉMELINE.

Ah ! voilà donc celui pour qui j'ai abandonné un époux vertueux, famille chérie !... Vous, Édouard, qui m'avez tout enlevé, voulez-vous donc vous charger de mon châtiment ?

ÉDOUARD.

Non !... mon parti est pris.

ÉMELINE.

Que voulez-vous dire ?

ÉDOUARD.

Maintenant que la vérité s'est fait jour, il faut la connaître et l'envisager tout entière... Émeline, écoutez-moi : je vous ai aimée avec passion... mais, si mon caractère vous eût été mieux connu, vous m'auriez résisté !... Malgré l'amour, j'ai souffert de l'absence de ma mère et de mes amis ; j'ai frémi de me voir privé de l'estime générale, premier besoin de mon âme ; j'ai su mauvais gré à ma femme de ne jouir d'aucune considération ; des humiliations renouvelées chaque jour ont révolté mon orgueil... Voyez maintenant, voyez si le bonheur est possible !

MARIA, [illegible] à la fenêtre.

Mon Dieu, quelle leçon !

ÉMELINE.

Est-ce de lui que je devais attendre de tels reproches ? C'en est trop Édouard !... Je manque de forces pour répondre à de semblables paroles... Éloignez-vous ! Je ne veux pas, je ne peux pas en entendre davantage. Sortez !

(Elle s'assied près de la table.)

ÉDOUARD.

Vous savez tout !... Le reste de ma vie doit être à jamais malheureux !

Il sort.

SCÈNE XXVIII.

ÉMELINE, puis MARIA.

ÉMELINE, frappée de ces derniers mots et se levant vivement.

Le reste de sa vie malheureux !... N'est-ce pas aussi ce que m'a dit Clifford ?... Mais lui, que j'ai tant offensé, il pardonne !... Et les paroles outrageantes, c'est Édouard qui les a prononcées !... Édouard !... lui, que j'ai tant aimé !... oh ! mon Dieu !

MARIA, s'approchant.

Madame, j'étais là... j'ai tout entendu.

ÉMELINE.

Eh bien? Maria.

MARIA.

Ah! Madame, que la cruauté de M. Édouard a dû vous faire de mal!

ÉMELINE.

La bonté de lord Clifford m'en a fait davantage.

MARIA.

Peut-être que Madame regrette...

ÉMELINE.

Des regrets!... C'est bien assez d'avoir des remords. Je me suis dévouée pour toujours à l'avenir d'Édouard, il faut souffrir sans me plaindre!

SCÈNE XXIX.

PÉTERS, MARIA, ÉMELINE.

PETERS.

Un billet pour Madame.

ÉMELINE.

Que vois-je?... d'Édouard!... (Elle lit.) « Ma situation est devenue « insupportable: je ne vous accuse pas, je vous plains et je me « maudis!... Ma fortune est à vous; la guerre vient de s'allumer, je « rejoins l'armée, et j'espère que mes vœux se réaliseront. Adieu « pour jamais! » (On entend une voiture.) Qu'ai-je lu!... Ah! courons!... Ciel!... il est trop tard!...

PÉTERS, regardant par la fenêtre de droite.

Il va comme le vent!

(On entend une autre voiture.)

ÉMELINE.

Il revient peut-être?...

MARIA, regardant par la fenêtre de gauche.

Ah! mon Dieu!... c'est lord Clifford, son fils, ses amis, qui partent du côté opposé.

ÉMELINE.

Adieu donc, tout ce qui m'aima !... malheureux... par moi... ils m'ont abandonnée !... Et moi... seule... seule pour toujours !

(Elle tombe accablée sur un siège près de la porte du fond.)

PÉTERS, paraissant.

Ah !

MARIA, le regardant avec émotion.

Péters !...

PÉTERS, lui tendant la main en hésitant.

Et tu voudrais me quitter ?

MARIA, se jetant dans ses bras.

Jamais !

FIN D'UN DIVORCE.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

